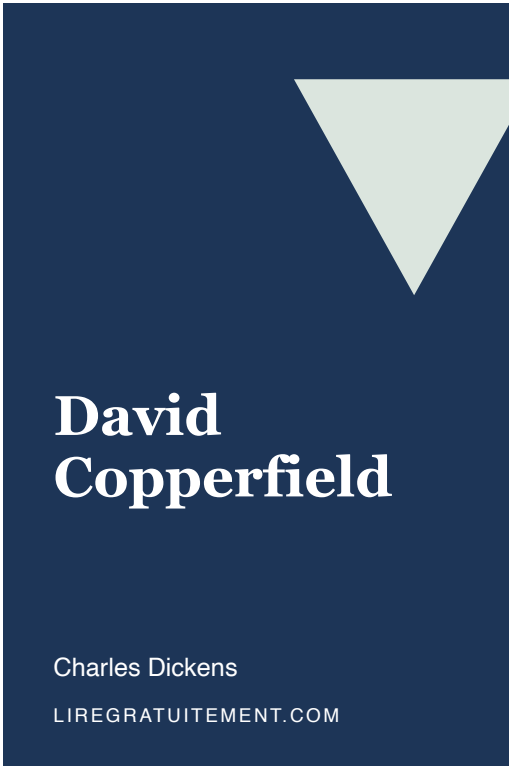


David Copperfield (Traduction Pichot)

Charles Dickens

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Première partie · Chapitre 1

Dois-je être le héros de ma propre histoire, ou ce rang y sera-t-il occupé par un autre que moi ? c'est ce qu'on verra dans ces pages. Pour commencer par le commencement, je naquis (on me l'a dit et je le crois) un vendredi, à minuit. On remarqua que l'horloge frappait son premier coup de marteau sur l'airain et que je poussais mon premier cri simultanément.

Considérant le jour et l'heure de ma naissance, la garde de l'accouchée et quelques sages commères du voisinage à qui j'avais inspiré le plus vif intérêt plusieurs mois avant qu'il fût possible que nous fissions connaissance, déclarèrent deux choses : — premièrement que j'étais prédestiné à être malheureux ; — secondement que j'aurais le privilège de voir des spectres et des esprits, ce qui était le partage inévitable de tous les enfants infortunés de l'un et de l'autre sexe venus au monde le vendredi depuis minuit jusqu'au matin.

Sur le premier point, je ne m'expliquerai pas ici : mon histoire montrera suffisamment si la prédiction s'est accomplie ; sur le second, je me contenterai de dire qu'à moins d'avoir vu des spectres et des esprits quand j'étais dans mon berceau, je les attends encore. Mais je ne me plains pas qu'on m'ait privé de cette part de mon héritage, et si quelqu'un, par hasard, en jouit à ma place, je la lui laisse de bien bon cœur.

Je naquis avec une coiffe sur la tête, qui fut annoncée en vente, dans les feuilles publiques, au prix peu élevé de quinze

guinées ; soit que les marins et les gens allant à la mer fussent à court d'argent à cette époque, soit qu'ils fussent à court de foi et préférassent une camisole en liège, il ne se présenta qu'un seul chaland pour acheter ma coiffe, et c'était un courtier de change qui offrit deux livres sterling en argent avec le surplus en vin de Xérès, ne voulant être garanti de la chance de se noyer à aucune autre condition. Par suite, ma pauvre mère en fut pour ses frais d'annonce, car elle était alors forcée de vendre elle-même son propre xérès. Dix ans après, on mit la coiffe en loterie à une demi-couronne le billet, le gagnant étant tenu de payer une demi-couronne en sus pour les frais. Cinquante billets furent placés et le tirage eut lieu. J'y assistai : je me rappelle mon embarras et ma confusion quand je vis disposer ainsi d'une partie de moi-même. Le billet gagnant avait été pris par une vieille dame qui, bien à contre-cœur, tira d'un panier la somme stipulée toute en menue monnaie, dont deux pièces rognées, ce qu'elle ne voulut nullement reconnaître, quoiqu'on perdit je ne sais combien de temps à le lui prouver arithmétiquement. C'est un fait remarquable, qu'on citera souvent, que la brave dame ne fut jamais noyée et mourut triomphalement dans son lit à l'âge de quatre-vingt-douze ans. On prétend qu'elle se vantait fièrement de n'avoir jamais été sur l'eau, excepté en passant un pont, et que lorsqu'elle prenait le thé (elle prenait volontiers le thé), elle avait pour habitude constante d'exhaler son indignation contre l'impiété des marins ou de tous autres individus assez présomptueux pour aller s'égarer en mer sous prétexte de courir le monde. Vainement lui représentait-on que quelques agréments de la vie, le thé peut-être compris, étaient dus à cette présomption qui l'indignait, elle répliquait toujours, avec un nouveau degré d'emphase et de plus en plus

sûre de la force de son objection : « Non, non, n'allons pas nous égarer. »

De peur de m'égarer moi-même en ce moment, je reviens à ma naissance.

Je naquis à Blunderstone, dans le comté de Suffolk, ou « pas loin de là, » comme on dit en Écosse. J'étais un enfant posthume. Il y avait six mois que les yeux de mon père s'étaient fermés à la lumière de ce monde, lorsque les miens s'ouvrirent. J'éprouve toujours je ne sais quelle sensation étrange en pensant qu'il ne me vit jamais, une sensation plus étrange encore en revenant aux vagues réminiscences qui associent mes premières réflexions d'enfant avec la pierre blanche de sa tombe dans le cimetière. Je n'oublierai jamais la pitié indéfinissable qui me saisissait quand je me figurais mon père abandonné là, seul, dans les ténèbres de la nuit, tandis que notre petit salon, bien chaud et bien éclairé, lui fermait cruellement ses portes !

Une tante de mon père, et, par conséquent, une grand'tante à moi, était le personnage éminent de notre famille. Elle jouera un grand rôle dans mon histoire. Miss Trotwood, ou Miss Betsey, comme ma pauvre mère l'appelait lorsqu'elle parvenait à contenir assez sa terreur de ce personnage redoutable pour en parler, — ce qui était rare, — Miss Betsey avait épousé un mari plus jeune qu'elle, un fort bel homme, mais non dans le sens de l'adage qui dit qu'on est beau quand on est bon, car il était fortement soupçonné d'avoir battu Miss Betsey, et même, un jour, sur une question de subsides, d'avoir fait mine de répondre à l'opposition de sa chère moitié en la jetant par la fenêtre d'un deuxième étage. Ces preuves d'incompatibilité d'humeur avaient obligé Miss Betsey à s'en débarrasser moyennant finances, et les deux

époux s'étaient séparés à l'amiable. Le mari s'en alla dans l'Inde avec son capital, et là, d'après une tradition de la famille, on l'aperçut une fois sur un éléphant en compagnie d'un babouin… Était-ce une vraie guenon ou une begum, princesse mogole, appelée aussi une babou ? Je penche pour cette dernière version. Quoi qu'il en soit, dix ans plus tard, la nouvelle de sa mort arriva en Angleterre. Comment cette nouvelle affecta-t-elle ma tante ? Personne ne le sait ; car immédiatement après la séparation, elle avait repris son nom de fille, avait acheté une maisonnette ou cottage dans un hameau sur les bords de la mer, et s'était établie là, seule avec une servante, en véritable recluse.

Mon père avait été son neveu favori, à ce que je crois ; mais elle s'était tenue pour mortellement offensée de son mariage, sous prétexte que ma mère n'était qu'une « poupée de cire. » Elle n'avait jamais vu ma mère ; mais elle savait qu'elle n'avait pas vingt ans. Mon père et Miss Betsey ne se revirent plus. Il avait le double de l'âge de ma mère en l'épousant, et, étant d'une santé faible, il mourut au bout d'une année ou, comme je l'ai dit, six mois avant que je vinsse au monde.

Tel était l'état des choses l'après-midi de ce jour du mois de mars qu'on m'excusera d'appeler le « mémorable vendredi. » Ma mère était assise près du feu, souffrante, triste, rêvant à elle-même et au pauvre petit orphelin qui allait lui naître, lorsque, levant la tête après avoir essuyé quelques larmes, elle aperçut à travers la fenêtre une femme étrangère qui venait par le jardin.

Ma mère eut un pressentiment que c'était Miss Betsey. Il y avait dans sa taille, sa démarche et toute sa personne une telle raideur, que ce ne pouvait être une autre qu'elle. Quand elle fut près de la maison, elle donna une autre preuve de son identité.

Mon père avait souvent répété qu'elle se conduisait rarement comme tout le monde : au lieu de sonner, elle vint droit à la fenêtre par laquelle ma mère l'avait vue et appuya son nez contre la vitre.

Telle fut l'impression causée par cette visite, que j'ai toujours été persuadé qu'à Miss Betsey je dois d'être né un vendredi.

Ma mère, troublée, avait quitté sa chaise, et elle s'était retirée dans un coin lorsque Miss Betsey promena dans toute la chambre ses yeux inquisiteurs, semblable à une tête de Sarrasin dans une horloge de Hollande. Elle eut bientôt retrouvé sa nièce et lui fit un geste pour qu'elle vînt lui ouvrir, le geste de quelqu'un accoutumé à être obéi. Ma mère obéit donc.

« — Vous êtes M David Copperfield, je pense ? dit Miss Betsey. » Son je pense signifiait qu'il n'y avait pas à se tromper en la voyant vêtue de deuil et sur le point d'être mère.

« — Oui, répondit ma mère timidement.

» — Je suis Miss Trotwood, dit la visiteuse. Vous avez entendu parler de Miss Trotwood, j'espère ?

» — J'ai eu ce plaisir, répondit ma mère.

» — Eh bien ! vous la voyez, dit Miss Betsey. » Ma mère baissa la tête, priant Miss Betsey d'entrer ; et elles s'assirent près de la cheminée, où ma mère se mit à pleurer.

« — Ta, ta, ta ! dit Miss Betsey avec impatience ; ne pleurez pas ! allons, allons ! » Ce ne fut qu'au bout de quelques minutes que ma mère parvint à tarir ses larmes.

« — Ôtez votre chapeau, ma fille, que je vous voie, » dit Miss Betsey. Ma mère avait trop peur pour refuser ; mais elle ôta son chapeau avec une telle agitation, que ses cheveux (elle avait de très beaux cheveux) se dénouèrent.

« — Eh ! Seigneur, mon Dieu ! vous n'êtes qu'une enfant ! »

Ma mère avait sans doute un air de très grande jeunesse relativement même à son âge ; mais, la pauvre femme ! elle accepta l'exclamation comme un reproche qu'elle méritait, et répondit qu'en effet elle avait peur d'être bien inexpérimentée comme veuve et comme mère. Miss Betsey parut se radoucir, et puis, passant brusquement à une autre interpellation :

« — Pourquoi, dit-elle, cette maison s'appelle-t-elle Rookery ?

» — Ce nom, répondit ma mère, lui fut donné par M. Copperfield lorsqu'il acheta la maison ; il crut qu'il y avait sur ces arbres beaucoup de grolles (rooks). »

En ce moment un coup de vent secoua si bien les ormeaux de l'extrémité du jardin, que ma mère et Miss Betsey se tournèrent de ce côté. Ces grands arbres s'inclinèrent l'un vers l'autre, semblables à des géants qui se confient un secret ; puis soudain, comme s'ils s'étaient tous émus de leur horrible confidence, ils agitèrent convulsivement leurs longs bras et balancèrent au loin de vieux nids de grolles pareils aux débris d'un naufrage secoués par la tempête.

« — Où sont les grolles ? demanda Miss Betsey.

» — Les… ? » Ma mère songeait en ce moment à autre chose.

« — Les grolles… que sont-elles devenues ? répéta Miss Betsey.

» — Nous n'en avons pas vu depuis que nous sommes ici, dit ma mère ; nous pensions… M. Copperfield pensait que c'était une nombreuse famille de grolles qui peuplait ces arbres ; mais les nids étaient anciens, et il y avait long-temps que les oiseaux les avaient désertés.

» — Voilà bien David Copperfield tout entier, s'écria Miss Betsey ; c'est lui des pieds à la tête : appeler une maison Rookery quand il n'y a ni grolle ni corneille : prendre les oiseaux de confiance parce qu'il voit les nids !…

» — M. Copperfield, reprit ma mère, est mort, et si vous venez pour me mal parler de lui… »

Ma pauvre mère, je suppose, avait eu un moment l'idée de battre ma tante, qui était femme à ne pas se laisser faire ; mais sa première phrase n'était pas articulée, que l'effort épuisant son courage, elle eut une crise nerveuse et faillit s'évanouir…

« — Quel est le nom de votre servante ? demanda ma tante qui tira tout simplement le cordon de la sonnette.

» — Peggoty, balbutia ma mère.

» — Peggoty ! dites-vous ? Quel nom pour une chrétienne ! s'écria Miss Betsey.

» — C'est son nom de famille, reprit ma mère ; M. Copperfield l'appelait ainsi parce que son nom de baptême était le même que le mien. »

Peggoty s'étant présentée : « — Peggoty, lui dit Miss Betsey, votre maîtresse est un peu indisposée… du thé et ne lambinez pas. »

Ayant donné cet ordre, comme si la maison avait toujours reconnu son autorité souveraine, et laissant Peggoty aller l'exécuter, Miss Betsey reprit sa place près du feu, où, croisant ses deux mains sur un de ses genoux : « — Je ne doute pas, dit-elle comme si elle poursuivait un entretien interrompu, je ne doute pas que vous aurez une fille. Eh bien ! mon enfant, à compter du moment de sa naissance, cette fille…

» — Ce sera peut-être un garçon ! osa insinuer ma mère.

» — Je vous dis, répliqua Miss Betsey, que ce doit être une fille, tâchez de ne pas me contredire. Du moment de la naissance de cette fille, je prétends la prendre en amitié. Je veux être sa marraine, et vous l'appellerez Betsey Trotwood Copperfield. Il ne faudra pas qu'il y ait des méprises dans la vie de cette Betsey Trotwood. On ne jouera pas avec ses affections, pauvre chère enfant ! On l'élèvera bien, et elle saura qu'il ne faut pas donner son cœur à qui ne le mérite pas. C'est moi qui m'en chargerai, oui, moi !… »

Ma mère, trop troublée pour être sûre d'avoir bien analysé toutes les inflexions de voix de ma tante, croyait cependant comprendre qu'elle faisait ici directement allusion à d'anciens souvenirs personnels.

« — Et David fut-il bon pour vous ? demanda Miss Betsey après un moment de silence. Avez-vous fait bon ménage ?

» — Nous étions très heureux, répondit ma mère. M. Copperfield n'était que trop bon pour moi.

» — Ah ! il vous gâtait, je suppose ? dit Miss Betsey.

» — J'en ai peur aujourd'hui que je me vois si seule dans le monde ! dit ma mère en pleurant de nouveau.

» — Allons, ne pleurez pas, dit Miss Betsey. Vous n'étiez pas parfaitement assortis, voilà pourquoi je vous ai fait cette question… Vous étiez une orpheline, n'est-ce pas ?

» — Oui.

» — Et gouvernante ?

» — J'étais gouvernante dans une maison où M. Copperfield venait quelquefois en visite. M. Copperfield eut la bonté de faire attention à moi, de me parler avec amitié, et puis il me proposa de l'épouser. Je l'acceptai, et nous fûmes mariés, répondit ma mère naïvement.

» — Ah ! la pauvre enfant ! dit Miss Betsey à demi-voix et regardant le feu d'un air rêveur… Savez-vous quelque chose ?

» — Je ne vous comprends pas, répondit ma mère en bégayant.

» — Savez-vous tenir une maison, par exemple ?

» — Pas trop, j'en ai peur ; pas aussi bien que je l'aurais voulu ; mais M. Copperfield me donnait des leçons…

» — (Il aurait eu besoin d'en recevoir lui-même !) dit Miss Betsey dans une parenthèse.

» — … Et j'espère que j'en aurais profité, tant j'avais bonne envie d'apprendre et tant il mettait de patience à m'instruire, si le malheur de sa mort… » Ici les sanglots étouffèrent encore la voix de ma mère.

« — Allons, ne pleurez pas, vous vous ferez mal, dit Miss Betsey, et vous ferez mal à ma filleule. »

Ce dernier argument sembla calmer un peu ma mère, et il y eut un intervalle de silence pendant lequel Miss Betsey resta assise les pieds sur les chenets.

« — David, reprit-elle, avait acheté une annuité, m'a-t-on dit. Qu'a-t-il fait pour vous ?

» — M. Copperfield, répondit ma mère (non sans un effort, tant elle souffrait), a été assez bon pour m'assurer un droit de retour sur une partie de cette rente.

» — Combien ? demanda Miss Betsey.

» — Cent cinq livres sterling, dit ma mère.

» — Il aurait pu faire pire, dit Miss Betsey. »

Ici les sanglots de ma mère redoublèrent ; Peggoty, qui rentrait en ce moment avec le thé sur un plateau et une bougie allumée, trouva sa maîtresse si mal, — ce dont Miss Betsey se serait aperçue elle-même si la chambre eût été mieux éclairée, — qu'elle se hâta de la transporter dans son lit ; puis, appelant son neveu, Cham Peggoty, qui depuis quelques jours était caché dans la maison à l'insu de ma mère : — « Courez bien vite, lui dit-elle, chercher la garde et le docteur. »

Ces puissances alliées furent extrêmement surprises, en arrivant successivement quelques minutes l'une après l'autre, de trouver une dame inconnue, d'un aspect imposant, assise devant le feu, avec son chapeau noué à son bras gauche, et occupée à se mettre du coton dans les oreilles. Peggoty ne sachant qui elle était, et ma mère n'en disant rien, la dame inconnue resta comme un mystère dans le salon.

Le docteur étant monté et redescendu plusieurs fois, et la voyant toujours à la même place, ne douta pas qu'elle vînt pour le même motif que lui ; il se crut obligé de lui adresser une phrase de politesse.

C'était le plus doux, le plus timide des hommes, s'effaçant toujours, et toujours prêt à quitter la place de peur d'être importun. Il glissait plutôt qu'il ne marchait, sans bruit et plus lentement que le spectre dans Hamlet. La tête penchée sur l'épaule, avec l'expression d'une modestie qui demande grâce, il n'aurait, pour rien au monde, dit une parole dure et désagréable, pas même à un chien, fût-ce un chien enragé.

Il s'imagina probablement que ma tante avait quelque mal d'oreille, et lui demanda, de son accent le plus prévenant, si elle souffrait « d'une irritation locale ? »

« — Allons donc ! qu'est-ce que cela signifie ? » repartit ma tante si brusquement que M. Chillip, comme frappé de mutisme, alla s'asseoir près du feu. Il ne tarda pas à être appelé auprès de ma mère, resta quelque temps auprès d'elle, monta, redescendit, et quand il se glissa pour la dernière fois dans le salon, il crut avoir enfin un excellent prétexte pour renouer la conversation.

« — Eh bien ! Madame, dit-il, je suis heureux de pouvoir vous féliciter.

» — De quoi, s'il vous plaît ? » répondit ma tante sévèrement.

M. Chillip crut être dans son tort et avoir oublié l'introduction obligée de tous ses discours ; il recommença le salut le plus respectueux et le sourire le plus aimable, avant de répéter : — « Eh bien ! Madame, calmez-vous, je suis heureux de pouvoir vous féliciter ; il n'y a plus d'inquiétude à avoir, calmez-vous. » Je ne sais dans quelles périphrases s'embarrassa M. Chillip, ma tante le regardant toujours et contenant à grand'peine son impatience jusqu'à ce que le craintif orateur lui eût répété encore pour conclure : — « Je suis heureux de pouvoir vous féliciter, Madame, tout est fini et bien fini.

» — Et comment est-elle ? demanda ma tante croisant les bras à l'un desquels pendait toujours le chapeau.

» — Très bien, Madame, elle ira de mieux en mieux j'espère, poursuivit M. Chillip ; elle est déjà aussi bien que peut l'être une jeune mère dans sa situation. Vous pouvez la voir, Madame, cela ne lui fera aucun mal, — au contraire.

» — Mais elle ? comment est-elle ? » demanda encore ma tante avec la même aigreur.

M. Chillip pencha la tête sur l'épaule un peu plus que de coutume, et regarda ma tante avec la plus affable complaisance.

« — La petite, la nouvelle-née, vous dis-je, répéta ma tante, comment est-elle ?

» — Madame, répondit alors M. Chillip, je croyais que vous saviez que c'était un garçon. »

Ma tante n'articula plus une parole, prit son chapeau par les rubans à la façon d'une fronde, en menaça la tête de M. Chillip, le posa de travers sur la sienne, sortit et ne revint plus. Elle disparut comme une fée mécontente, ou comme un de ces esprits que j'étais prédestiné à voir, selon le bruit populaire. Cham Peggoty prétendit avoir été rencontré par elle à la porte de la maison et n'avoir pas bien compris ce qu'elle lui demandait, ce qui avait fait tomber sur ses joues une paire de soufflets ; une chose certaine, c'est que Peggoty affirma, lorsqu'elle vit Cham au point du jour, qu'il était aussi rouge que moi-même des suites de cette apostrophe.

Elle ne revint plus. Non. J'étais dans mon berceau et ma mère dans son lit. Mais Miss Betsey Trotwood Copperfield, la petite-nièce que ma tante avait attendue jusqu'après minuit, resta dans ces limbes obscurs, dans cette région des songes et des ombres indécises, cette formidable région d'où j'étais arrivé moi-même et où tendent tous les voyageurs de la vie : la lumière du jour éclaira la halte terrestre de ce retour et la pierre tumulaire sans laquelle je n'eusse pas franchi le seuil mystérieux.

Première partie · Chapitre 2

Les premiers objets qui prennent pour moi une forme distincte dans ce tableau rétrospectif, c'est ma mère et c'est Peggoty : ma mère avec ses jolis cheveux et sa taille svelte ; Peggoty, qui n'avait pas de taille du tout, mais de gros yeux noirs, des joues rouges et

des bras plus rouges encore. Je m'étonnais parfois de ne pas voir les oiseaux venir les becqueter de préférence aux pommes.

Je crois me rappeler ces deux figures à quelque distance de moi, se baissant pour me faire signe de venir seul jusqu'à elles, ou se tenant à genoux et moi me traînant de l'une à l'autre. Je crois sentir l'impression du doigt que me tendait Peggoty, ce doigt durci par son travail de couture et rude comme une râpe à muscade.

C'est peut-être un caprice de mon imagination, mais je pense que notre mémoire peut aller plus loin dans le passé qu'on ne le suppose généralement, comme je pense encore que beaucoup de très jeunes enfants sont doués d'une faculté d'observation extraordinaire. On aurait même tort de dire que la plupart des hommes faits, qui sont remarquables sous ce rapport, ont acquis ce don ; ils seraient plutôt exposés à le perdre, d'autant plus que ces mêmes hommes conservent une certaine fraîcheur d'idées et une certaine disposition à être heureux, qui est aussi un héritage de leur enfance.

En tout cas, si je juge les autres d'après moi-même, c'est que je fus réellement un enfant très observateur ou qu'homme j'ai gardé la mémoire la plus vive de mes premières années.

Que me rappellé-je encore ? Voyons : — du nuage sort notre maison — avec tous ses coins et recoins. Au rez-de-chaussée est la cuisine de Peggoty, s'ouvrant sur une arrière-cour ; — au milieu de cette cour, un pigeonnier sur une perche, un pigeonnier sans pigeons ; dans un angle, une grande niche à chien, sans chien dedans ; puis une foule de volatiles qui me semblent énormes, allant et venant d'un air menaçant et farouche : un coq

surtout monte sur un poteau pour chanter et paraît faire particulièrement attention à moi quand je le regarde à travers la croisée de la cuisine, — ce qui me fait trembler tant il est méchant ! Des oies s'approchent en dandinant, et si je veux aller dans la cour, elles me suivent avec leurs cols allongés : j'en rêve la nuit, comme un homme qui vivrait dans une ménagerie pourrait rêver de lions !

Voici un long corridor — lequel me semblait énormément long — conduisant de la cuisine de Peggoty à la porte d'entrée de la maison : sur ce corridor s'ouvre un cabinet noir, un cabinet de débarras ; je passe toujours bien vite devant ce cabinet quand il fait nuit, car je ne puis savoir ce qu'il y a parmi ces vieux tonneaux et ces vieilles boîtes à thé : il sort d'ailleurs de cet antre une odeur mêlée de savon, de poivre, de chandelles et de café. Il y a aussi les deux salons ; le petit salon où nous nous tenons les soirs, ma mère, Peggoty et moi ; car Peggoty est tout-à-fait de notre société, aussitôt que son ouvrage est fini et que nous n'avons personne ; — puis le grand salon, où nous nous tenons les dimanches, salon plus grand que l'autre, mais moins confortable. Une sorte de tristesse lugubre règne pour moi dans cette pièce, Peggoty m'ayant raconté que lors des funérailles de mon père, elle était remplie de ceux qui vinrent, tout vêtus de noir, pour accompagner son cercueil. Ce fut là aussi qu'un dimanche soir, ma mère lut à Peggoty et à moi comment Lazare ressuscita d'entre les morts : je fus si effrayé, que quelques heures après on se vit obligé de me prendre hors de mon lit pour me montrer par la fenêtre le cimetière avec tous ses morts couchés tranquillement dans leurs tombes et éclairés solennellement par la lune.

Je ne connais nulle part rien de si vert que le gazon de ce cimetière ; rien d'aussi ombreux que ses arbres, rien de si calme que ses pierres tumulaires. Les moutons y paissent, lorsque je me mets à genoux sur mon lit le matin pour les regarder, et j'aperçois le premier rayon du jour qui luit sur le cadran solaire en me demandant à moi-même : — « Le cadran est-il donc bien joyeux qu'il puisse encore marquer les heures ? »

Voici notre banc dans l'église, un banc à haut dossier, qui est placé près d'une des croisées basses à travers laquelle on peut voir notre maison pendant le service : aussi Peggoty tourne-t-elle souvent les yeux de ce côté, aimant à être sûre que les voleurs n'y sont pas et qu'elle n'est pas incendiée. Mais quoique Peggoty tourne souvent les yeux de côté et d'autre, elle se fâche si je fais comme elle, et me fait signe que je ne dois pas perdre de vue le ministre officiant, Puis-je le regarder toujours ?... je le connais assez, avec ou sans son surplis, et quelquefois le ministre me fait aussi les gros yeux. Je regarde ma mère, qui fait semblant de ne pas me voir ; je regarde un autre petit garçon qui me fait la grimace ; j'aperçois au-delà du porche un mouton qui a l'air de vouloir entrer dans l'église et je me sens prêt à lui crier de s'en aller ; mais que deviendrais-je si je m'en avisais ? Je contemple le monument de feu M. Bodgers, riche bourgeois de la paroisse, et puis le docteur Chillip à côté, sur son banc, se reprochant peut-être d'être arrivé trop tard quand cet important malade eut son dernier accès d'apoplexie. Un peu plus loin est la chaire. Comme on y ferait une bonne partie de jeu ! que j'aimerais à être assiégé dans cette forteresse par un petit camarade, à la tête duquel je jetterais le coussin de velours du prédicateur. Insensiblement, à force de regarder, mes yeux se ferment ; à force de faire semblant d'écouter le ministre qui chante un psaume en faux-bourdon, je

n'entends plus rien, je m'endors, et, tombant avec bruit de mon banc, je suis ramassé par Peggoty plus mort que vif.

Et maintenant je vois la façade de notre maison et les croisées encadrées d'un treillage : je vois le parterre, la pelouse et les grands ormes couronnés de leurs vieux nids de grolles : je traverse le long passage et la cuisine ; je joins ma mère dans le jardin potager, et pendant qu'elle cueille les fruits mûrs à l'espalier, je glane furtivement quelques groseilles… Un vent s'élève, — l'été a fui : nous jouons dans le petit salon : là, quand ma mère est fatiguée, elle s'assied dans le fauteuil : par moment aussi elle va au miroir, roule sur ses doigts les boucles de ses beaux cheveux, serre sa taille si svelte, et personne ne sait mieux que moi qu'elle n'est pas fâchée de se trouver toujours jolie.

J'ajoute à ces premières impressions le sentiment d'un véritable ascendant que Peggoty exerçait sur ma mère et sur moi : nous la consultions sur tout et nous avions un peu peur d'elle.

Un soir, Peggoty et moi nous étions assis tous les deux seuls, au coin du feu, ma mère étant allée passer la soirée chez une voisine. Je lui lisais un chapitre sur les crocodiles, et c'était peut-être un peu la faute du lecteur, mais je ne suis pas très sûr que Peggoty pût encore dire si le crocodile était un animal ou un légume extraordinaire, lorsque je sentis une grande envie de dormir ; mais pour rien au monde je n'eusse voulu aller me coucher. J'essayais de résister au sommeil en regardant fixement Peggoty qui me semblait devenir d'une taille extraordinaire, une vraie géante. Je me frottais les yeux et relevais péniblement mes paupières, ne perdant de vue, ni ma bonne, ni le petit bout de cire tout sillonné par le contact incessant de son fil, ni la chaumière en miniature qui renfermait son ruban à mesurer, ni sa boîte à ouvrage, sur le

couvercle de laquelle était une image de la cathédrale de Saint-Paul avec un dôme rouge, ni le dé de cuivre qui protégeait son doigt contre l'aiguille ; mais je sentis que pour ne pas succomber j'aurais besoin d'un nouvel effort, et j'adressai brusquement à Peggoty cette singulière question :

« — Peggoty, avez-vous jamais été mariée ?

» — Seigneur Dieu ! M. Davy, répondit-elle, qui vous a mis le mariage dans la tête ? »

Peggoty avait tellement tressailli que j'en fus tout-à-fait réveillé. Elle interrompit sa couture et me regarda avec son aiguille à la main.

« — Avez-vous jamais été mariée, Peggoty ? répétai-je. Vous êtes une belle femme, n'est-ce pas ? »

Je la croyais belle, en effet, quoique d'un autre genre de beauté que ma mère, mais parfaitement belle dans cet autre genre. Son teint vermeil me semblait aussi éclatant que le fond d'un beau tabouret en velours rouge sur lequel ma mère avait brodé un bouquet, un peu moins doux au toucher peut-être, mais c'était toute la différence.

« — Moi, belle, Davy ! dit Peggoty. Oh ! non, mon chéri ! Mais qui vous a mis le mariage dans la tête ?

» — Je ne sais, répliquai-je ; mais peut-on épouser plus d'une personne à la fois ?

» — Certainement non ! » dit Peggoty avec une prompte décision.

» — Mais si vous avez épousé une personne et que cette personne meure, alors vous pouvez en épouser une autre, n'est-ce pas, Peggoty ?

» — Vous le pouvez, reprit-elle, si vous le voulez : c'est une affaire d'opinion.

» — Mais votre opinion à vous, quelle est-elle ? » dis-je encore l'examinant avec d'autant plus de curiosité qu'elle m'examinait curieusement elle-même.

Peggoty cessa de fixer ses yeux noirs sur les miens, se remit à coudre, et après un peu d'hésitation : « Mon opinion, dit-elle, M. Davy, est que je n'ai jamais été mariée et que je ne m'attends pas à l'être jamais. Voilà tout ce que je sais.

» — Vous êtes de mauvaise humeur, Peggoty ! » lui dis-je, et je me tus, croyant en effet que je l'avais contrariée ; mais je me trompais ; car, après avoir quelque temps essayé de travailler, elle ouvrit tout-à-coup ses bras, et, m'attirant à elle, baisa plusieurs fois ma petite tête frisée. Je m'aperçus de l'énergie de son embrassade en voyant sauter deux boutons de sa robe ; car, étant naturellement replète, tout exercice exposait sa toilette à cet inconvénient. — « Voyons, dit-elle, lisez-moi la suite des corcordiles ! »

Je ne pus comprendre pourquoi Peggoty avait l'air si embarrassée et désirait revenir aux corcordiles, comme elle les appelait. Cependant nous lûmes encore l'histoire de ces monstres, ou plutôt nous vécûmes pendant une demi-heure avec eux ; nous laissâmes leurs œufs dans le sable pour que le soleil pût les couver, nous fûmes poursuivis par le père et la mère dont nous trompâmes la colère en tournant toujours, ce qu'ils ne pouvaient faire

comme nous à cause de leurs lourds mouvements ; puis nous les poursuivîmes à notre tour dans l'eau avec les chasseurs indigènes ; nous leur enfonçâmes des pieux aigus dans la gorge… Bref, nous sûmes bientôt nos crocodiles par cœur, moi du moins, car par moment il me semblait que Peggoty avait des distractions et se piquait les doigts avec son aiguille.

Nous allions passer des crocodiles aux alligators, lorsqu'on sonna. Nous courûmes à la porte : c'était ma mère qui revenait, toujours plus jolie, avec un gentleman aux favoris noirs, que je reconnus pour nous avoir déjà accompagnés, le dimanche précédent, depuis l'église jusqu'à la maison.

Quand ma mère se baissa sur le seuil pour me prendre dans ses bras et me baiser, le gentleman dit que j'étais plus heureux dans mon privilège qu'un monarque… ou quelque chose de semblable, car j'avoue ici que ma mémoire s'aide de mon expérience subséquente. — Il voulut aussi me caresser sur l'épaule de ma mère ; mais je ne me sentais aucune sympathie pour lui et sa grosse voix : je fus jaloux quand je m'aperçus que sa main touchait ma mère, et je l'écartai autant que je pus le faire.

« — Eh bien ! Davy ! dit ma mère d'un ton de remontrance.

» — Le cher enfant, dit le gentleman ; je ne puis lui en vouloir de son dévouement filial. »

Je n'avais jamais vu un aussi beau vermillon sur les joues de ma mère. Elle me gronda doucement, et tout en me serrant contre son sein elle remercia le gentleman de la peine qu'il avait prise de l'accompagner.

« — Disons-nous bonsoir, mon beau petit garçon, » dit le gentleman qui, de son côté, prit la main gantée de ma mère et y posa les lèvres… je le vis.

« — Bonsoir ! dis-je.

» — Allons, soyons bons amis, reprit le gentleman riant : une poignée de mains ! »

Ma main droite était dans la main gauche de ma mère, et je lui tendis l'autre :

« — Ce n'est pas la bonne main, Davy, » observa le gentleman riant toujours.

Ma mère voulut me faire donner la main droite ; mais j'étais bien décidé à ne donner que la gauche, et le gentleman finit par la secouer cordialement ; puis, ayant répété que j'étais un brave garçon, il se retira.

Je le vis encore tourner la dernière allée du jardin et nous envoyer un regard d'adieu avec ses yeux noirs de mauvais augure.

La porte étant fermée, Peggoty, qui n'avait pas dit un mot, assujettit la barre de fer, et nous entrâmes tous les trois au salon. Là, contre son habitude, ma mère, au lieu de venir se placer dans son fauteuil, au coin du feu, resta à l'autre bout de la pièce et fredonna assise sur une chaise.

Pendant cette musique, je commençai à dormir, mais d'un sommeil assez léger pour pouvoir entendre Peggoty qui, debout et raide au milieu du salon, un chandelier à la main, dit bientôt à sa maîtresse :

« — J'espère que vous avez eu une agréable soirée, Madame…

» — Oui, merci, Peggoty : une soirée très agréable !

» — Une soirée qui eût été peu du goût de M. Copperfield, j'ose le déclarer, Madame.

» — Bon Dieu ! s'écria ma mère, vous me rendrez folle ! jamais femme fut-elle aussi maltraitée que moi par sa servante ? Je me demande si je suis encore une petite fille ou si j'ai été mariée.

» — Vous l'avez été, Madame, Dieu le sait, reprit Peggoty.

» — Eh bien ! alors, comment osez-vous… ou plutôt comment avez-vous le cœur de me rendre si malheureuse et de me tourmenter ainsi… quand vous savez que je n'ai pas une amie sur la terre ?

» — Raison de plus d'être plus réservée, dit Peggoty…

» — Puis-je empêcher, reprit ma mère, que l'on soit poli et prévenant pour moi ! Faut-il me défigurer, m'échauder le visage ? Vous le voudriez, je crois, Peggoty, ajouta ma mère tout en larmes et qui vint au fauteuil pour me caresser… Ah ! mon pauvre petit Davy ! mon cher enfant ! avez-vous pu insinuer que je n'aimais pas ce cher trésor… le plus adoré des enfants !

» — Personne n'a dit pareille chose, répondit Peggoty qui commençait à s'attendrir.

» — Vous l'avez dit ou voulu dire, répliqua ma mère pleurant toujours ; mais mon cher enfant sait que je l'aime… Suis-je une mauvaise maman, Davy ? » me demanda-t-elle en me voyant réveillé par ses caresses. « Parlez, Davy, suis-je une mère égoïste et cruelle ? »

Là-dessus nous nous mîmes à sangloter tous les trois, et moi plus fort que les autres ; mais je suis sûr que nos larmes étaient également sincères. Quand nous eûmes assez pleuré et sangloté, nous allâmes nous coucher ; à peine avais-je fermé les yeux que mes sanglots me réveillèrent encore, et je vis ma mère assise près de mon lit ; elle me prit dans ses bras, et, cette fois, je m'endormis tout de bon jusqu'au lendemain matin.

Je ne sais si ce fut le dimanche suivant ou un autre que je revis le gentleman aux favoris noirs. Je ne prétends pas à l'exactitude des dates. Mais, tous les dimanches, nous le rencontrions à l'église et il nous accompagnait après l'office. Il vint aussi une fois dans le salon pour y voir un fameux géranium qui était sur la fenêtre ; il me parut ne pas faire beaucoup d'attention au géranium, mais, avant de s'en aller, il pria ma mère de lui en donner un brin. Elle lui répondit qu'il pouvait le cueillir lui-même, et il refusa, insistant pour qu'elle le lui remît de sa main. Elle le fit. Il dit alors qu'il le garderait toujours ; et je le trouvai un peu borné de ne pas savoir que cette fleur, détachée de sa tige, serait flétrie au bout d'un jour ou deux.

Peggoty ne passait plus si constamment les soirées avec nous. Ma mère avait pour elle beaucoup de déférence, plus qu'auparavant, à ce que je crus remarquer, et nous étions toujours les meilleurs amis du monde tous les trois. Cependant il y avait une certaine différence, une gêne indéfinissable. Quelquefois Peggoty avait l'air de reprocher à ma mère de mettre toutes les charmantes toilettes qui remplissaient ses tiroirs, ou d'aller souvent en visite chez la voisine ; mais je ne m'expliquais tout cela qu'imparfaitement.

Peu à peu je m'accoutumai à voir le gentleman aux favoris noirs, sans l'aimer davantage, sans cesser d'être moins jaloux ; mais je ne me rendais pas compte à moi-même de ces sentiments purement instinctifs. C'était au-dessus de mon raisonnement d'enfant.

Par une belle matinée d'automne j'étais dans notre parterre avec ma mère, lorsque M. Murdstone (je savais alors son nom) arriva à cheval. Il salua ma mère, lui dit qu'il allait à Lowestoft voir quelques amis qui étaient là avec leur yacht, et il proposa de me prendre avec lui si cette promenade pouvait m'être agréable.

L'air était si doux et le cheval creusait d'un pied si fier la terre à la porte du jardin, que je fus tenté. On m'envoya donc à Peggoty pour m'habiller. Cependant M. Murdstone mit pied à terre, passa la bride à son bras, et longea la haie d'aubépine que ma mère suivait aussi de son côté pour lui faire compagnie. Je me rappelle que Peggoty et moi nous regardions de temps en temps par la fenêtre, et les deux promeneurs semblaient examiner l'aubépine de bien près en marchant. Tout-à-coup Peggoty, qui était d'une humeur angélique, éprouva un accès de contrariété et elle me peigna de travers, ce qui me fit faire la grimace.

M. Murdstone et moi nous fûmes bientôt loin, trottant sur la grand'route. Il me tenait sur le devant de sa selle, enlacé dans un de ses bras, et je ne pouvais m'empêcher de tourner quelquefois la tête pour le voir en face. Il avait cette espèce d'œil noir cave… (je n'ai pas d'autre expression pour définir un œil dont on ne peut pénétrer la profondeur) qui, dans une vague distraction, semble tout-à-coup se voiler ou s'éteindre. J'examinais cette figure avec une secrète terreur, et je me demandais ce qui préoccupait si vivement sa pensée. J'admirais aussi ses favoris noirs et sa

barbe bien rasée, qui ne laissait plus voir que les points noirs qui imitent si bien la barbe sur une figure de cire. Des sourcils arqués et la pureté de son teint (maudit soit son teint et maudite soit sa mémoire !) me le faisaient trouver un bien bel homme, malgré mes pressentiments. Je ne doute pas que ma mère ne le trouvât tel aussi.

Nous descendîmes à un hôtel sur le bord de la mer, où deux messieurs fumaient leurs cigares en tête-à-tête. Ils avaient une grosse veste marine, et dans un coin on remarquait des capotes de matelot avec un pavillon roulés ensemble.

« — Holà ! Murdstone, dirent-ils, nous vous avions cru mort.

» — Pas encore, répondit M. Murdstone.

» — Et quel est ce petit espiègle ? demanda un des deux fumeurs s'emparant de moi.

» — C'est Davy, dit M. Murdstone.

» — Davy qui ? demanda mon interlocuteur, Davy Jones ?

» — Davy Copperfield, dit M. Murdstone.

» — Quoi ! l'embarras de la séduisante M Copperfield, de la jolie petite veuve ?

« — Quinion, dit M. Murdstone, prenez garde, s'il vous plaît ; il y a quelqu'un qui est malin.

» — Qui donc ? demanda l'interlocuteur en riant. »

Je levai les yeux vivement, curieux moi-même de savoir qui.

« C'est Brooks de Sheffield, dit M. Murdstone. »

Je fus enchanté que ce ne fût que Brooks de Sheffield, car, au premier moment, j'avais pensé que c'était moi dont il s'agissait.

Il paraissait y avoir quelque chose de très comique dans la réputation de M. Brooks de Sheffield, car ces trois messieurs rirent de bon cœur à son nom, et celui qui s'appelait Quinion dit :

« — Quelle est l'opinion de M. Brooks de Sheffield relativement à l'affaire projetée ?

» — Oh ! j'ignore jusqu'ici si Brooks sait précisément ce qui se passe ; mais il n'est pas au fond très favorable à la chose, je crois. »

Àces mots, les rires redoublèrent, et M. Quinion dit qu'il allait sonner pour demander une bouteille de Xérès afin de boire à la santé de Brooks ; ce qu'il fit ; et, le vin arrivé, il voulut que j'en eusse un verre avec un biscuit, pour me faire boire, moi aussi, à la confusion de Brooks de Sheffield.

Ce toast fut accueilli avec des bravos unanimes qui me firent rire, et à mon rire on répondit par de bruyants éclats ; bref, nous étions tous très joyeux !

Nous allâmes ensuite nous promener sur la hauteur, puis nous redescendîmes, et l'on me confia à un matelot qui me montra le yacht en détail. Ce matelot avait le mot Alouette écrit en lettres capitales sur sa jaquette, et j'avais cru d'abord que c'était son nom qu'il inscrivait là, parce que, vivant à bord, il n'avait pas de porte sur laquelle le mettre, comme font les propriétaires de maison en Angleterre ; mais il me dit que c'était seulement le nom du bâtiment.

Je remarquai tout le jour que M. Murdstone était plus grave et plus sérieux que ses deux amis avec qui il s'enferma quelque temps dans la cabine du yacht. Les autres étaient, il est vrai, d'une gaîté folle, mais plaisantant plus volontiers tous les deux qu'en s'adressant à M. Murdstone : une fois même, M. Pasnidge et M. Quinion se firent un signe d'intelligence en regardant M. Murdstone, comme s'ils voulaient se communiquer leur secrète réflexion sur son air sévère et réservé. En effet, M. Murdstone n'avait ri de bon cœur qu'une fois, et c'était au sujet de sa propre plaisanterie sur Brooks de Sheffield.

Nous fûmes de retour de bonne heure. Ma mère eut encore un entretien avec M. Murdstone le long de la haie ; puis, quand il fut parti, elle me demanda ce qui s'était passé. Je lui racontai tout, et elle rit en apprenant qu'on l'avait appelée la séduisante M Copperfield et la jolie petite veuve, tout en disant que ces messieurs avaient bien de l'impudence ; — mais évidemment elle était enchantée. Je lui demandai à mon tour qui pouvait être M. Brooks de Sheffield. Elle ne le connaissait pas, et elle supposa que ce devait être quelque riche fabricant de coutellerie habitant cette ville manufacturière.

Àcette distance du temps, il me semble que ce fut le lendemain, mais ce dut être seulement deux mois après que me fut faite, par Peggoty, la proposition hasardée que je vais faire connaître.

Nous nous trouvions assis elle et moi au salon, ma mère étant sortie, comme cela lui arrivait de plus en plus, et réduits, pour passer notre soirée, à l'aiguille de Peggoty et au livre des crocodiles, lorsqu'après avoir ouvert plusieurs fois la bouche sans pouvoir parler, la fidèle servante me dit enfin d'un ton caressant :

« — M. Davy, voudriez-vous venir passer une quinzaine de jours avec moi chez mon frère à Yarmouth ? Ce serait une jolie partie.

» — Votre frère est-il un homme agréable, Peggoty ? demandai-je.

» — Ah ! quel homme agréable ! s'écria Peggoty joignant les mains, et puis il y a la mer, les navires, les barques, les pêcheurs, la plage et mon neveu Cham pour jouer avec vous. »

Cette longue liste de plaisirs promis me séduisit.

« — Mais que dira ma mère ? demandai-je.

» — Je gagerais, répondit Peggoty en fixant sur moi un regard scrutateur, qu'elle vous laissera venir. Je lui en parlerai, si vous voulez, dès qu'elle rentrera.

» — Mais que fera-t-elle pendant notre absence ? me dis-je mettant les coudes sur la table pour argumenter, — elle ne peut vivre seule. »

Peggoty fit mine d'apercevoir une maille à réparer dans son bas et je fus obligé de répéter ma question.

» — Ah ! répondit-elle à la fin, justement ne savez-vous pas ? elle doit passer quinze jours avec M Grayper. M Grayper doit réunir une brillante société.

» — Si cela est, je suis prêt à partir, » dis-je ; et me voilà impatient du retour de ma mère, afin de savoir comment elle prendrait notre idée. Sans être aussi surprise que je m'y étais attendu, ma mère ne fit pas la moindre objection, et le voyage fut arrangé ce soir-là même.

Bientôt arriva le jour du départ, jour attendu avec une sorte de fièvre, car j'avais peur qu'un tremblement de terre ou toute autre grande convulsion de la nature ne vînt se mettre en travers. — Ah ! quand j'étais si pressé de quitter la maison, combien peu je soupçonnais ce qui s'y passerait en mon absence !

C'est un plaisir pour moi que de me souvenir que lorsque la voiture du messager s'arrêta devant notre porte, ma mère ne m'y laissa pas monter avant de m'avoir embrassé tendrement. Je la vis qui nous suivait des yeux, et soudain survint M. Murdstone, et je crus deviner qu'il la conjurait de ne pas être si émue. Peggoty, qui regardait comme moi, partagea mon mécontentement de cette intervention, et je le vis bien quand elle se retourna vers moi avec un air de dépit concentré.

Je restai un moment à rêver en regardant Peggoty, et me disant que si elle avait mission d'aller me perdre comme l'enfant du conte des fées, je pourrais retrouver ma route, grâce aux boutons qu'elle laissait tomber de distance en distance.

Première partie · Chapitre 3

Le cheval du messager était le plus paresseux cheval du monde ; à chaque halte il baissait la tête comme un cheval poussif, — le messager, d'ailleurs, était aussi endormi que sa bête, et toute sa conversation consistait à siffler.

Peggoty avait pris un panier de provisions qui nous eût conduits jusqu'à Londres par la même voiture. Nous mangeâmes tout le long du chemin, excepté quand nous faisions un somme,

et je n'aurais jamais pu croire, avant d'entendre Peggoty, qu'une pauvre femme pût ronfler aussi rondement.

Nous multipliâmes tellement les détours et les haltes, que je commençais à être fatigué quand nous aperçûmes Yarmouth. En promenant mes regards sur l'immense plage, je ne pus m'empêcher de m'étonner, puisque mon livre de géographie prétendait que la terre était ronde, qu'il pût exister un endroit aussi plat. Mais je réfléchis que Yarmouth se trouvait peut-être placé à l'un des pôles.

Plus nous approchions, plus je voyais cette plage se dérouler sous le ciel, plus il me semblait qu'une petite montagne n'y aurait rien gâté, et qu'il aurait mieux valu que la ville et la mer ne fussent pas si étroitement mêlées et confondues ; mais Peggoty, à qui je fis part de mon observation, me répondit avec plus d'emphase que d'ordinaire, qu'il fallait prendre les choses comme elles étaient, et qu'en son particulier elle était fière de s'appeler un hareng de Yarmouth, sobriquet donné aux habitants de cette cité maritime.

Quand nous pénétrâmes dans la rue (étrange rue encore pour moi) et que nous sentîmes l'odeur du poisson, des vieilles étoupes, de la poix et du goudron, quand nous vîmes les matelots aller et venir, les voitures cahotées sur le pavé, etc., etc., je compris que j'avais été injuste pour une ville si pleine de vie et de mouvement. Je le dis à Peggoty, qui entendit avec plaisir l'expression de mon ravissement et m'apprit qu'il était bien connu (de tous ceux, je le suppose, qui ont eu le bonheur de naître harengs) que Yarmouth était la plus belle ville de l'univers.

« — Voilà mon neveu Cham, s'écria Peggoty, qui nous attend ! »

Il nous attendait, en effet, sur la porte de l'auberge où s'arrêtait le messager, et il me demanda si je me portais bien, comme à une vieille connaissance. Je ne fus pas très sûr d'abord de le connaître aussi bien qu'il me connaissait, puisqu'il n'était plus revenu à la maison depuis la nuit de ma naissance ; mais notre intimité fit de rapides progrès lorsqu'il m'eut porté sur son dos jusqu'à sa demeure. Cham était devenu un grand garçon de près de six pieds, large en proportion, avec de fortes épaules, mais en conservant un air de douceur enfantine et des cheveux blonds frisés qui lui donnaient une physionomie de mouton ; son vêtement consistait en une veste de toile et une paire de pantalons si raides qu'ils auraient pu rester tout droits sans le secours des jambes qu'ils contenaient. Quant à son chapeau, c'était moins un chapeau qu'une de ces taches de goudron qui se figent où elles tombent.

Cham me portant sur son dos avec un petit coffre de notre bagage sous le bras, et Peggoty portant un autre petit coffre, nous tournâmes des ruelles semées de copeaux et de petits tas de sable ; nous passâmes devant des usines à gaz, des corderies, des ateliers de gréement, des forges, des cours de chantier où l'on construisait des navires, d'autres où l'on en démolissait, d'autres encore où l'on en goudronnait et calfatait, etc., etc., jusqu'à ce que nous nous trouvâmes sur cette plage monotone que j'avais aperçue de loin. Ce fut là que Cham me dit :

« — Voici notre maison, M. Davy. »

Je regardai de toutes parts, aussi loin que pouvait s'étendre mon horizon visuel dans ce désert, sur la mer, sur la rivière… mais je ne distinguais aucune maison. Il y avait bien, à peu de distance, une grosse barque noire, une sorte de vieux navire échoué, avec un tuyau de fer d'où sortait un tourbillon de fumée comme d'une cheminée, mais rien qui ressemblât à une maison.

« — Ce n'est pas cela ! demandai-je, cette chose qui a l'air d'un navire ?

» — C'est cela même, M. Davy, répondit Cham. »

Si c'eût été le palais d'Aladin, le fameux œuf du Roc, ou toute autre merveilleuse habitation des Mille et une Nuits, je crois que j'aurais été moins enchanté de l'idée romanesque d'y vivre. Il y avait une délicieuse porte, pratiquée dans le flanc de la carène, il y avait un plafond, il y avait de petites fenêtres ; mais le véritable charme consistait dans le fait même que c'était là un vrai navire, qui avait sans doute sillonné la mer des centaines de fois, et nullement destiné à servir d'habitation sur la terre ferme. Oui, là était son merveilleux attrait : construit pour être une maison, je l'eusse pu trouver étroit ou incommode, ou triste ; mais tel qu'il s'offrait à mon imagination d'enfant, c'était une habitation parfaite.

D'ailleurs, tout était propre intérieurement, — propre, soigné, coquet. Il y avait une table, un coucou de Hollande, une armoire à tiroir, et sur cette armoire un plateau à thé sur lequel était peinte une dame avec un parasol, promenant un enfant en uniforme militaire, son cerceau sous le bras. Ce plateau avait pour soutien une Bible, car si le plateau était tombé, il aurait brisé dans sa chute la théière et toute la foule de tasses et de soucoupes

groupées autour de la Bible. Contre la muraille, je remarquai quelques images coloriées dans des cadres, sujets bibliques que je ne retrouve jamais à un étalage de marchand d'estampes ou à celui d'un colporteur, sans voir apparaître tout entier l'intérieur du domicile du frère de ma bonne Peggoty. Les plus saillantes de ces images représentaient Abraham en rouge allant sacrifier Isaac en bleu, et Daniel en robe rose au milieu d'une fosse de lions verts. Sur le petit manteau de la cheminée, une œuvre d'art me parut un des plus précieux trésors du monde : ce travail curieux, moitié peinture et moitié sculpture, figurait le lougre Sarah-Jane, et il avait été exécuté à Sunderland ; à la partie peinte s'ajoutait une miniature de poupe en bois. Au plafond étaient aussi des crochets en fer dont je ne devinai pas l'usage ; enfin des coffres et des caisses renversées servaient de chaises.

Je vis tout cela de mon premier coup d'œil, après avoir franchi la porte, — et je fus introduit dans ma chambre à coucher, — la plus charmante et la plus complète des chambres à coucher, une chambrette blanchie à la chaux, — dans l'arrière de la barque, avec une petite fenêtre par laquelle autrefois passait le gouvernail ; un petit miroir à ma taille cloué contre le lambris et décoré de coquillages, un petit lit avec tout juste assez de place pour qu'on pût s'y coucher, et un bouquet d'algues dans un pot bleu sur la table. Ce qui me frappa particulièrement l'odorat dans cette délicieuse habitation, fut l'odeur du poisson, odeur si pénétrante que lorsque je tirai mon mouchoir de ma poche pour m'essuyer le nez, on aurait dit qu'il avait servi à envelopper un homard. Je communiquai cette observation à Peggoty, qui m'informa que son frère vendait des homards, des écrevisses et des crabes. Je découvris plus tard un amoncellement de ces crustacés, dans un état de merveilleuse agglomération et en entrepôt

permanent, au fond d'une petite guérite où l'on tenait aussi la poterie et les casseroles du ménage.

Nous fûmes bien reçus par une femme très polie, en tablier blanc, qui nous avait fait la révérence de loin pendant que j'étais encore sur le dos de Cham, ainsi que par une jolie petite fille avec un collier de coquilles bleues autour du cou, et qui ne voulut pas se laisser embrasser, mais courut vite se cacher. Nous avions dîné somptueusement et mangé entr'autres des limandes bouillies aux pommes de terre, lorsque entra un homme qui avait un air de bonne humeur. C'était le frère de Peggoty, qui me demanda de mes nouvelles et de celles de ma jolie maman, en ajoutant qu'il serait très heureux et très fier si je passais une quinzaine chez lui.

Ayant fait ainsi hospitalièrement les honneurs de sa maison, M. Peggoty frère alla se laver à l'eau chaude, en faisant l'observation que l'eau froide ne pourrait jamais le débarrasser de sa crasse. Il revint bientôt, ayant gagné beaucoup à cette toilette, mais si rubicond que je ne pus m'empêcher de penser que son visage avait cela de commun avec les crabes, les écrevisses et les homards, qu'il entrait dans l'eau chaude presque noir ainsi que ces crustacés, et en sortait tout rouge.

Après le thé, quand on eut bien fermé portes et fenêtres de peur du brouillard de la nuit, je me crus dans la plus délicieuse retraite que l'imagination humaine puisse concevoir.

C'était enchanteur d'entendre mugir le vent sur la mer, de penser que le brouillard glissait lentement sur la plage, de contempler le feu et de se dire qu'il n'y avait aucune autre demeure auprès de la nôtre, et que celle-ci était un navire. La petite Émilie, la petite fille effarouchée, avait surmonté sa timidité : elle

s'assit à côté de moi sur un des coffres bas servant de sièges et juste assez large pour nous deux : Peggoty avait pris son aiguille comme si elle était encore dans notre salon ; l'autre femme en tablier blanc, tricotait ; Cham retournait des cartes en cherchant à se rappeler un tour, et M. Peggoty fumait sa pipe. Tout invitait à la conversation et à la confiance.

« — M. Peggoty ! lui demandai-je, avez-vous donné à votre fils le nom de Cham parce que vous vivez dans une espèce d'arche ? »

M. Peggoty trouva l'idée profonde, car il réfléchit avant de me répondre.

« — Non, ce n'est pas moi, mais c'est son père, mon frère Joseph.

» — Quoi ! Cham n'est pas votre fils !... Et votre frère Joseph est-il mort ? poursuivis-je après une pause respectueuse.

» — Noyé ! dit M. Peggoty.

» — Mais la petite Émilie, repris-je en la regardant, c'est votre fille, elle ?

» — Non, c'est la fille de mon beau-frère Tom.

» — Est-ce qu'il est mort aussi, Monsieur Peggoty, votre beau-frère Tom ?

» — Noyé ! répondit encore M. Peggoty. »

Ma curiosité n'était pas au bout : « — N'avez-vous pas d'enfant, monsieur Peggoty ?

» — Non, je suis célibataire.

» — Et quelle est donc cette dame ? repris-je en montrant la femme en tablier blanc.

» — C'est M Gummidge. »

Ici, Peggoty, — ma Peggoty à moi, intervint avec un geste si significatif, que je dus suspendre mes autres questions, et ce ne fut qu'en me couchant dans ma petite cabine qu'elle m'apprit que son excellent frère, le meilleur des hommes, n'interdisait chez lui qu'un seul sujet d'entretien, celui qui pouvait lui faire raconter à lui-même ces trois actes de sa générosité, à savoir qu'il avait successivement adopté Cham, son neveu orphelin, Émilie, sa nièce orpheline, et M Gummidge, la veuve de son associé. Tous les trois, sans lui, auraient été livrés à la merci de la charité publique.

Je fus touché de la bonté de mon hôte. Peggoty me dit aussi qu'elle coucherait dans une autre cabine à l'avant du navire, avec M Gummidge et Émilie. Quant à son frère et à Cham, ils suspendaient pour la nuit deux hamacs à ces crochets en fer des solives dont je n'avais pas d'abord deviné l'usage. Je m'endormis au bruit du vent et de la houle, me demandant si la mer ne pouvait pas nous envahir tout-à-coup sur la plage ; mais, par réflexion : « Ne sommes-nous pas dans un navire ? pensai-je, et n'avons-nous pas à bord un bon pilote dans M. Peggoty ? »

Nul accident n'était survenu cependant le lendemain matin. Aussitôt que le premier rayon du jour brilla sur le miroir encadré de coquillages, je sautai à bas du lit et j'allai avec la petite Émilie ramasser des cailloux sur le bord de l'eau.

« — Vous êtes tout-à-fait un matelot, je suppose, dis-je à Émilie croyant lui faire un compliment.

» — Non, répondit Émilie en hochant la tête, j'ai peur de la mer.

» — Peur ! dis-je avec un air fier et faisant de gros yeux à l'Océan ; je n'ai pas peur, moi.

» — Ah ! la mer est si cruelle, dit Émilie. Je l'ai vue si cruelle pour quelques-uns de nos pêcheurs ! je l'ai vue briser en pièces une barque aussi grande que notre maison.

» — J'espère que ce n'est pas celle dans laquelle…

» — Dans laquelle… mon père fut noyé ? Non, dit Émilie. Ce n'est pas celle-là, je ne l'ai jamais vue.

» — Ni lui ? demandai-je. »

La petite Émilie dit tristement ; « Pas assez pour m'en souvenir. »

C'était une coïncidence entre elle et moi ! Je me mis aussitôt à lui expliquer comment je n'avais jamais vu mon père ; comment ma mère et moi nous avions toujours vécu tous les deux jusqu'à présent dans le plus rare bonheur, et décidés à toujours vivre de même, comment la tombe de mon père était dans le cimetière près de notre maison, ombragée par un arbre sous les rameaux duquel j'avais entendu souvent chanter les oiseaux, etc., etc. ; mais il y avait quelques différences entre la destinée d'Émilie et la mienne : elle avait perdu sa mère avant son père, — et personne ne pouvait savoir où était la tombe de son père, puisqu'il avait disparu dans les profondeurs de l'Océan.

« — D'ailleurs, me dit Émilie en cherchant des cailloux et des coquillages, votre père était un monsieur et votre mère est une

dame ; mon père était un pêcheur, ma mère fille d'un pêcheur, et mon oncle Daniel est un pêcheur.

» — L'oncle Daniel est sans doute M. Peggoty ? demandai-je.

» — L'oncle Daniel, celui qui est là, répondit Émilie en indiquant du doigt la maison-navire.

» — Oui, c'est lui que je veux dire. Il est bien bon, n'est-ce pas ?

» — Bon ? reprit Émilie, si j'étais jamais une dame, je lui ferais présent d'un habit bleu de ciel avec des boutons de diamants, d'un pantalon de nankin, d'un gilet rouge, d'un chapeau à trois cornes, d'une grosse montre d'or, d'une pipe d'argent et d'une tirelire pleine de guinées. »

Je ne doutais pas, certes, que M. Daniel Peggoty ne méritât tous ces trésors, et je le dis à Émilie ; mais je dois avouer que si j'avais pu exprimer ma pensée tout entière, j'aurais demandé à cette reconnaissante nièce comment un chapeau à trois cornes contribuerait à son bonheur. Émilie se faisait de cet ensemble une vision céleste ; car, en énumérant tous les articles qui la composaient, elle levait les yeux au ciel.

Cependant le vent, tombé un moment, semblait vouloir souffler de nouveau, et nous nous étions aventurés sur une jetée en bois qui s'avançait au devant des premières vagues.

« — Eh bien ! à présent, me dit Émilie, avez-vous peur de la mer ?

» — Pas encore, répétai-je, faisant toujours le brave ; mais, vous-même, vous ne semblez pas aussi effrayée que vous voulez

bien le dire. » — Elle se hasardait si près du bord, que je craignais qu'elle ne fît un faux pas.

« — Ce n'est pas de cette manière que j'ai peur, reprit Émilie ; non, c'est la nuit quand je m'éveille et que je tremble à l'idée que l'oncle Daniel et Cham appellent peut-être au secours… Voilà aussi pourquoi je voudrais être une dame : ils n'auraient plus besoin de risquer leur vie comme ils le font, et j'aurais de l'argent pour venir au secours de tous les pauvres pêcheurs à qui il arriverait quelque accident. »

Tout en parlant ainsi, elle se mit à courir sur une longue poutre qui se prolongeait au-delà de la jetée sans la moindre barrière. Ce fut une scène qui me fit une telle impression, que, peintre ou dessinateur, je pourrais la représenter aussi fidèlement aujourd'hui que si elle s'était passée hier : je vois encore là, devant moi, Émilie au moment de périr pour me prouver qu'elle était au-dessus des terreurs de la mort. Je poussai un cri, la croyant perdue. Mais la petite héroïne, aussi légère que hardie, revint à moi saine et sauve, et je ris de mon émotion ainsi que de mon inutile cri… Ah ! si j'avais pu lire dans l'avenir et connaître le sort qui lui était réservé, le connaître et le comprendre autant que cela était possible à un enfant, je ne sais trop jusqu'à quel point j'eusse fait un signe pour la sauver, en supposant qu'elle courût un danger réel. Combien de fois depuis je me suis dit cela ! Mais n'anticipons pas.

Nous errâmes pendant plusieurs heures et nous nous chargeâmes de tout ce que nous estimions curieux, — rejetant à l'eau, de temps en temps, quelques étoiles de mer, sans que je puisse dire si elles devaient nous avoir l'obligation de ce sacrifice désin-

téressé. Enfin, quand nous rentrâmes, ce ne fut pas sans avoir échangé un innocent baiser, tant nous étions devenus bons amis.

« — On dirait deux jeunes grives, » s'écria M. Daniel Peggoty en nous voyant tout vermeils de santé et de plaisir.

Oui, j'étais amoureux de la petite Émilie. Je déclare et je suis certain que j'aimais cette enfant aussi sincèrement, aussi tendrement, avec plus de pureté et plus de désintéressement qu'on peut aimer plus tard dans la vie, quelque sérieux et noble que soit le plus parfait amour d'un âge plus avancé. Autour de cette petite fille aux yeux bleus, ma pensée d'enfant créait une auréole céleste ; je l'idéalisais, j'en faisais un ange. Si, par un beau coucher de soleil, la petite Émilie eût soudain déployé deux ailes et s'était envolée devant moi, je crois que je n'aurais pas été tout-à-fait surpris !

Nous allions cependant errer sur cette plage monotone de Yarmouth, et nous nous aimions sans compter les heures, comme si le Temps n'était pas un vieillard pour nous, mais un enfant comme nous-mêmes, prenant part à nos jeux. Je n'avais pas hésité à dire à Émilie que je l'adorais, et que si elle n'avouait pas qu'elle m'adorait aussi, je serais réduit à la cruelle nécessité de me tuer avec le fer d'une épée. Elle me répondit qu'elle me payait de retour, et je ne doute pas qu'elle disait vrai.

Quant à l'inégalité des rangs, quant à l'âge ou à toute autre difficulté qui pouvait contrarier cette passion de deux enfants, ni la petite Émilie, ni moi, nous ne nous en préoccupions guère ; nous n'allions pas chercher si loin l'avenir : nous songions à peine au lendemain. Nous faisions l'admiration de M Gummidge et de Peggoty, qui se communiquaient à l'oreille leurs réflexions sur ce

charmant tableau. M. Daniel Peggoty nous souriait en fumant sa pipe ; Cham nous faisait des mines toute la soirée. Ils prenaient tous à nous regarder le même genre de plaisir que leur eût fait éprouver un joli joujou, tel que la miniature du Colysée de Rome.

Je remarquai bientôt que M Gummidge ne se rendait pas aussi agréable qu'on aurait pu l'attendre d'elle, dans sa situation chez M. Daniel Peggoty. M Gummidge était d'un tempérament mélancolique, et elle pleurnichait quelquefois un peu trop pour ceux avec qui elle vivait dans une maison si étroite. Je la plaignais ; mais il y avait des moments où je pensais qu'il eût été mieux, pour elle et pour nous, que M Gummidge eût un appartement à part où elle pût se retirer et attendre que ses accès de doléance fussent passés. Dans ces moments critiques, tout contrariait la pauvre femme, tout semblait fait exprès pour la contrarier ; si la cheminée fumait, elle en était affectée plus que personne ; si le froid devenait plus piquant, c'était en vain qu'elle avait le meilleur coin du feu et le siège le plus commode ; elle se plaignait constamment du brouillard ou de la bise : tout renouvelait ses crampes ou son rhumatisme dans le dos. Elle en pleurait et répétait qu'elle était une créature abandonnée. — Si Peggoty abondait dans son sens et lui disait :

« — C'est vrai, M Gummidge, il fait bien froid, tout le monde doit le sentir.

» — Oh ! je le sens plus que personne, » répondait-elle. De même à table, — où M Gummidge était toujours servie après moi, à qui cette préférence revenait comme à un hôte de distinction, — le poisson était-il un peu sec, les pommes de terre un peu brûlées, c'était un désappointement pour tous, et nous le disions tout haut ; mais M Gummidge répondait amèrement que c'était sur-

tout un désappointement pour elle, et ses larmes coulaient encore.

Un jour, entre autres, M. Daniel Peggoty ne rentra que sur les neuf heures. Peggoty se reposait après avoir travaillé gaîment à sa couture. Cham avait raccommodé une paire de bottes, et j'avais fait la lecture à tous, assis à côté d'Émilie sur notre coffre renversé. M Gummidge tricotait encore tristement dans son coin, et, depuis le thé, cette infortunée M Gummidge n'avait ni levé les yeux, ni fait entendre d'autre remarque qu'un soupir de désolation.

« — Eh bien ! l'équipage ! dit M. Daniel Peggoty en s'asseyant, comment cela va-t-il ? » Nous répondîmes tous quelque chose ou fîmes un signe de tête amical pour lui répondre, excepté M Gummidge qui laissa tomber sa tête sur son bas.

« — Qu'y a-t-il donc, vieille mère ? dit M. Daniel Peggoty. Allons, du courage. »

Mais M Gummidge déploya un vieux mouchoir de soie, et, au lieu de le remettre dans sa poche après s'être essuyé les yeux, elle le garda dans l'attitude d'une personne qui prévoit qu'elle ne tardera pas à en avoir besoin encore.

« — Ah ! dit-elle enfin, pardon, je sens que je suis à charge ici. Vous feriez mieux, Daniel, de me laisser aller à l'hospice, et moi je ferais mieux de mourir pour débarrasser ce monde de moi… »

Àces mots M Gummidge se leva pour aller se coucher, sans qu'il nous fût possible de savoir d'où venait ce surcroît de désespoir ; mais M. Peggoty, qui n'avait cessé de lui témoigner la plus franche sympathie, nous regarda tous quand elle fut dans sa

chambre, et, toujours avec la même expression affectueuse, dit à demi-voix :

« — Elle a pensé à l'ancien ! »

Je ne compris pas bien ce qu'était cet ancien auquel M Gummidge était supposée avoir pensé tout le jour ; mais, en me couchant, ma Peggoty m'expliqua que c'était feu M. Gummidge, et que, dans ces occasions, son frère trouvait lui-même cette excuse à la tristesse de la dolente veuve, et s'en affectait extrêmement. Je l'entendis, quelques instants après, qui, se retournant dans son hamac, répétait à Cham : « — Pauvre femme ! elle a pensé à l'ancien ! » Deux ou trois fois cette scène se renouvela pendant mon séjour chez lui, et toujours M. Daniel Peggoty excusa de même la veuve de son associé avec la plus tendre compassion.

Ainsi s'écoula notre quinzaine, qui n'était variée que par les variations de la marée, sur lesquelles se réglaient l'heure de l'allée et du retour pour notre hôte et pour Cham ; mais celui-ci n'accompagnait pas son oncle constamment, et les jours où il restait à terre, il venait volontiers avec nous pour nous montrer les navires et les barques. Une fois ou deux il nous fit faire une promenade en mer. Comme parmi ces premières impressions il est tel lieu ou tel incident qui reste plus vivement gravé que tous les autres dans la mémoire, je ne puis entendre ou voir le nom de Yarmouth sans me souvenir d'un certain dimanche matin que nous passâmes sur la place, où, pendant que retentissaient les cloches d'église, Émilie avait appuyé sa tête sur mon épaule, Cham s'amusant à jeter des galets dans la mer. Le soleil, jusque-là caché derrière un voile de vapeur, illumina tout-à-coup l'horizon et nous montra les navires semblables à des ombres plutôt qu'à de vrais navires.

Enfin, arriva le jour où nous devions retourner à Blunderstone. Je supportai assez bien les adieux de M. Peggoty, de Cham et de M Gummidge, mais je ne pus me séparer d'Émilie sans une angoisse cruelle. Nous allâmes bras dessus bras dessous jusqu'à l'auberge d'où partait le messager, et je promis de lui écrire (promesse que je tins plus tard par une épître en caractères plus gros que ceux dont se compose l'affiche manuscrite d'une maison à louer). Il fallut se quitter… Ah ! si jamais j'ai senti un vide dans mon cœur, ce fut ce jour-là.

Or, pendant tout le temps qu'avait duré ma visite à la famille de ma bonne Peggoty, j'avais été assez ingrat pour penser rarement à la maison ; mais je n'eus pas plutôt tourné le dos à Yarmouth, que ma jeune conscience sembla me montrer la route du doigt. Plus la peine qui venait de m'accabler avait été sincère, plus je sentis que j'allais revoir mon nid et qu'une douce consolation m'attendait sous l'aile maternelle.

Àmesure que nous approchions, ces derniers sentiments reprenaient le dessus, et il me tardait d'embrasser ma mère ; mais Peggoty, au lieu de partager les transports que j'exprimais, cherchait à les modérer (quoique très tendrement) et semblait embarrassée.

Elle avait beau faire, nous devions arriver à Blunderstone-Rookery, car c'était du cheval plutôt que de Peggoty que cela dépendait, et nous arrivâmes. Oh ! comme je me rappelle ce jour-là ! Le ciel était sombre et nous menaçait de la pluie.

La porte s'ouvre et je regarde, moitié pleurant, moitié riant dans ma douce agitation, m'attendant à voir ma mère. Ce n'était pas elle, mais une servante inconnue.

« — Quoi donc ! Peggoty, dis-je lamentablement, maman n'est-elle pas à la maison ?

» — Oui, oui, Monsieur Davy, me répondit-elle, elle y est ; attendez un peu, et… je vous dirai quelque chose. » En même temps, elle m'entraîna à la cuisine, dont elle ferma la porte sur nous.

« — Peggoty, dis-je tout effrayé, qu'est-ce donc ?

» — Rien, rien. Dieu merci, Monsieur Davy, mon cher enfant, reprit-elle en s'efforçant de sourire.

» — Je suis sûr qu'il y a quelque chose… j'en suis sûr… Où est maman ?

» — Où est maman, Monsieur Davy ? répéta Peggoty.

» — Oui, pourquoi n'est-elle pas venue sur la porte ? et pourquoi être entrés ici ? Ah ! Peggoty ! »

Mes yeux se gonflaient. Il me semblait que j'allais tomber par terre.

« — Ô mon cher enfant ! s'écria Peggoty m'attirant à elle, qu'avez-vous ? Parlez, mon chéri !

» — Elle n'est pas morte ! elle n'est pas morte, n'est-ce pas, Peggoty ?

» — Non ! » Ce non fut prononcé d'une voix étonnamment forte, et alors Peggoty me dit à son tour que je lui avais causé un trouble, un saisissement ! je l'embrassai pour qu'elle revînt à elle-même et s'expliquât enfin.

« — Voyez-vous, cher enfant, dit-elle, je voulais vous l'apprendre, mais je n'en ai pas trouvé l'occasion, et puis je ne savais trop comment m'y décider.

» — Parlez donc, Peggoty, m'écriai-je de plus en plus alarmé.

» — Monsieur David, dit alors Peggoty dénouant les rubans de son chapeau et d'une voix haletante, écoutez-moi : vous avez un papa ! »

Je tremblai et pâlis… Je ne sais comment, il me sembla recevoir une commotion qui partait du cimetière et venait me frapper au cœur.

« — Un nouveau papa, poursuivit Peggoty.

» — Un nouveau ? répétai-je. »

Peggoty respira avec peine comme si quelque chose l'étranglait, et, me prenant par la main : « — Venez le voir, dit-elle.

» — Je ne veux pas le voir.

» — Et votre maman ? dit Peggoty. »

Je cessai de résister, et nous allâmes au grand salon où elle me laissa. À l'un des coins de la cheminée était assise ma mère ; à l'autre, M. Murdstone. Ma mère brodait ; elle laissa tomber son ouvrage, se leva en tressaillant, avec une sorte d'empressement timide.

« — Maintenant, Clara, ma chère amie, dit M. Murdstone, souvenez-vous qu'il vous faut contenir. Contenez-vous !… Davy, mon garçon, comment cela va-t-il ? »

Je lui donnai la main. Après un moment d'hésitation, j'allai embrasser ma mère ; elle me baisa au front, me caressa tendrement, s'assit et reprit son ouvrage. Je ne pouvais la regarder, et je ne pouvais le regarder, lui, tout en sentant qu'il nous regardait tous les deux. Je me dirigeai vers la fenêtre et j'examinai, à travers la vitre, quelques plantes dont le froid courbait les tiges flétries.

Aussitôt que je pus m'esquiver, je me traînai jusqu'au premier étage. On avait changé ma chère chambre à coucher, et je devais coucher dans une autre au fond du corridor. Je redescendis les escaliers pour trouver quelque chose qui ne fût pas changé, mais en vain, et j'allai errer dans la cour. J'en revins bientôt tout effrayé ; le chenil, naguère vide, était occupé par un gros chien à la large gueule et au poil touffu. Ma vue l'avait irrité et il s'était élancé sur moi.

Première partie · Chapitre 4

Comme j'avais le cœur gros en entrant dans ma chambre ! Pendant que je gravissais les escaliers, j'avais entendu le chien aboyer après moi. Je m'assis triste et solitaire, croisant mes petites mains sur mes genoux et m'abandonnant à ma rêverie. Passant d'une pensée à une autre, j'inspectais la chambre qui me semblait aussi désolée que moi-même, j'en examinais la forme, je regardais les fentes du plafond, les bigarrures des vitres de la croisée, et un lavabo à qui je trouvais l'air si malheureux sur ses pieds tremblants, qu'il me rappela la plaintive M Gummidge sous l'influence de ses douleurs de veuve. Enfin, je m'occupai de la pe-

tite Émilie, de qui je commençais à me sentir terriblement amoureux, en me demandant pourquoi on avait eu la cruauté de m'arracher à elle… à elle qui me regrettait sans doute, qui prenait à moi plus d'intérêt que personne au monde, que personne de cette maison, du moins, où je n'avais que faire de revenir. Cette réflexion me rendit si misérable et fit couler tant de larmes, que mes pauvres yeux finirent par se fermer et je m'endormis.

Je fus réveillé par quelqu'un qui disait : « Le voilà, » et qui découvrait ma tête brûlante. Ma mère et Peggoty étaient près de mon lit.

« — Davy ! s'écria ma mère ; qu'y a-t-il donc ? »

Il me parut étrange qu'elle me fît cette question : « Rien, » répondis-je, et je détournai la tête pour cacher mes lèvres dont le frémissement lui répondait avec plus de vérité.

« — Davy ! reprit ma mère, Davy, mon enfant ! »

Elle m'appelait son enfant. Aucune autre expression ne m'eût ému autant que celle-là. Je me renfonçai sous les draps pour lui dérober mes larmes, et ma main, tout en pressant la sienne, la repoussa lorsqu'elle voulut me prendre dans ses bras.

« — C'est vous qui êtes la cause de tout cela, Peggoty, dit-elle, cruelle créature ; c'est vous, je n'en fais aucun doute. Votre conscience ne vous reproche-t-elle pas de prévenir mon propre enfant contre moi, Peggoty, et contre quiconque m'est cher ? qu'entendez-vous par là, Peggoty ? »

La pauvre Peggoty, levant les yeux et les mains au ciel, se contenta de répondre par cette sorte de paraphrase de prière :

« Dieu vous pardonne, M Copperfield, et puissiez-vous n'avoir jamais à répéter ce que vous venez de dire.

» — Il y a de quoi me rendre folle ! s'écria ma mère ; et cela dans ma lune de miel, quand mon plus mortel ennemi m'accorderait un sursis, il me semble, quand mon plus mortel ennemi ne m'envierait pas quelques jours de calme et de bonheur. Davy ! méchant garçon que vous êtes, Peggoty, sauvage créature. Ah ! mon Dieu, continua-t-elle s'adressant tantôt à l'un, tantôt à l'autre avec son impatience d'enfant gâtée : quel triste monde est celui-ci, juste au moment où l'on s'attendrait à le trouver le plus agréable possible. »

Je sentis le contact d'une main que je reconnus bien n'être ni celle de ma mère, ni celle de Peggoty, et pour y échapper je me glissai hors du lit. C'était la main de M. Murdstone, et il me saisit le bras en disant :

« — Qu'y a-t-il donc, Clara, mon amour, avez-vous oublié ? — De la fermeté, ma chère.

» — Je suis bien fâchée, Édouard, répondit ma mère ; je m'étais promis d'être sage, mais j'ai tant de chagrin !

» — En vérité ! Clara, sitôt, c'est bien pénible à entendre.

» — Je dis que c'est bien dur qu'on me fasse du chagrin en ce moment, reprit ma mère avec une petite moue. N'est-ce pas que c'est bien dur ? »

Il l'attira à lui, la baisa sur le front et lui dit quelques mois à l'oreille. En voyant ma mère s'appuyer sur son épaule, je compris alors, comme je le comprends aujourd'hui, qu'il était capable de plier cette nature facile à toutes ses volontés.

« — Descendez au salon, mon amour, lui dit M. Murdstone, David et moi nous irons vous y joindre… Et vous, mon amie, ajouta-t-il en fixant un sombre regard sur Peggoty quand il ne vit plus ma mère, congédiée par lui avec un sourire, — et vous, savez-vous le nom de votre maîtresse ?

» — Il y a assez long-temps qu'elle est ma maîtresse pour cela, répondit Peggoty.

» — C'est vrai, dit-il ; mais il m'a semblé vous entendre, en montant l'escalier, l'appeler d'un nom qui n'est plus le sien : c'est le mien qu'elle porte à présent, vous en souvenez-vous ? »

Peggoty me regarda d'un air embarrassé, puis fit une révérence et sortit sans répliquer, s'apercevant bien, je suppose, qu'on la trouvait de trop et qu'elle n'avait aucune excuse pour rester. Quand nous fûmes seuls, M. Murdstone s'assit, me plaça devant lui et arrêta ses yeux sur les miens ; j'éprouvai une véritable fascination, et en me rappelant ce que je raconte, je crois encore entendre les battements de mon cœur.

« — David, me dit M. Murdstone, lorsque j'ai affaire à un chien ou à un cheval entêté, que pensez-vous que je fasse ?

» — Je ne sais pas.

» — Je le bats. »

J'avais répondu à demi-voix, avec une véritable oppression de poitrine ; je me sentis plus oppressé encore dans mon silence. M. Murdstone continua :

« — Il a beau regimber et se cabrer, je me dis à moi-même : « Je le dompterai, » et devrait-il perdre tout son sang, voyez-

vous, sous l'éperon et sous le fouet, j'en viendrais à bout. Vous avez pleuré, je crois ? convenez-en. »

En ce moment, il m'aurait fait vingt fois la question, et vingt fois en me battant, je crois que mon cœur d'enfant se fût brisé avant que je voulusse en convenir.

« — Vous avez de l'intelligence pour un petit garçon, dit-il avec le grave sourire qui lui était propre, et je vois que vous m'avez compris. Lavez-vous les yeux et descendez avec moi. »

Il me montra du doigt le lavabo que j'avais comparé à M Gummidge et me fit signe de lui obéir. Je ne doutais guère qu'à son tour il ne m'eût assommé sans remords si j'avais résisté.

Nous descendîmes ensemble, et en entrant dans le salon, sa main toujours sur mon bras, il dit à ma mère : « Clara, mon amie, on ne vous fera plus de chagrin, j'espère : nous aurons bientôt amendé nos jeunes caprices. »

Dieu m'est témoin que j'aurais pu être amendé pour toute ma vie, que je serais même devenu tout autre peut-être, si en cette circonstance un mot de bonté m'eût été adressé. Oui, un mot d'encouragement et d'explication, un mot de pitié sur mon ignorance d'enfant, un mot qui m'assurât que j'étais le bienvenu à la maison, et que c'était toujours la maison pour moi ; ce mot-là aurait pu m'inspirer, à son égard, le dévoûment du cœur au lieu d'une obéissance hypocrite, le respect, du moins, au lieu de la haine. Il me sembla que ma mère était affligée de me voir là auprès d'elle, si effaré, si étranger, et que lorsque je me glissai jusqu'à une chaise, elle me suivit des yeux plus inquiète encore, s'apercevant peut-être qu'il n'y avait plus la même liberté dans

ma démarche d'enfant… mais le mot ne fut pas prononcé, quoique ce fût bien le moment.

Nous dînâmes tous les trois ensemble. M. Murdstone paraissait très tendre pour ma mère, et j'avoue que cette remarque ne me le fit pas aimer davantage : ma mère aussi paraissait très enchantée de lui ; j'appris, en les écoutant, qu'ils attendaient dans la soirée une sœur aînée de M. Murdstone, qui venait pour vivre avec eux. Je ne sais si c'est alors ou plus tard que j'appris encore que le frère et la sœur avaient des intérêts dans un établissement de marchand de vins à Londres. Peu importe si c'est ici que j'en fais mention.

Après le dîner, pendant qu'assis près du feu je méditais de m'échapper pour aller rejoindre Peggoty, sans oser le faire cependant de peur d'offenser le maître de la maison, M. Murdstone entendit le bruit d'une voiture qui s'arrêtait à la grille, et se leva pour aller au devant de la personne qui arrivait. Ma mère le suivit. Je la suivais timidement moi-même, lorsqu'elle se retourna tout-à-coup dans la pénombre de la porte du salon, et, m'étreignant de ses bras, me baisa avec tout son amour maternel, pour me dire tout bas d'aimer mon nouveau père et d'être obéissant. Elle fit tout cela à la hâte et en cachette, comme si elle avait tort, mais tendrement ; puis, me tendant sa main par derrière, elle tint la mienne serrée jusqu'à l'endroit du jardin où M. Murdstone nous avait devancés. Là elle me quitta pour passer son bras sous le sien.

C'était Miss Murdstone qui arrivait, une femme d'un aspect sombre, très brune comme son frère, à qui elle ressemblait beaucoup et dont elle avait le son de voix, avec des sourcils touffus qui se rencontraient par dessus son grand nez de faucon, comme si,

privée par son sexe du privilège de porter des moustaches, elle en était dédommagée de cette façon. Elle était descendue de voiture avec deux boîtes solides, sur le couvercle desquelles on lisait les initiales de son nom formées par des clous de cuivre bronzé. Quand elle paya le cocher, elle tira son argent d'une bourse d'acier ; elle tenait cette bourse dans un vrai sac de geôlier, qui pendait à son bras au moyen d'une lourde chaîne, et se fermait par un croissant armé de dents de fer. Je n'avais jamais vu une femme plus métallique dans son ensemble que Miss Murdstone.

Elle fut conduite au salon avec tous les témoignages d'un intérêt cordial, et là ma mère la reconnut formellement comme une sœur qu'elle était prête à aimer. Ce fut là aussi qu'elle fit attention à moi en demandant :

« — Est-ce là votre petit garçon, belle-sœur ?

» — Oui, répondit ma mère.

» — Généralement parlant, répliqua Miss Murdstone, je n'aime pas les enfants. Comment vous portez-vous, mon petit garçon ?

» — Bien, et vous aussi, j'espère, Madame ? »

Ainsi encouragé, je répondis cela avec une courtoisie si froide, que Miss Murdstone me jugea en deux mots, disant : « Il manque de manières. »

Cette sentence étant prononcée d'une voix très distincte, elle pria qu'on voulût lui montrer sa chambre, devenue pour moi depuis un lieu de terreur, où les deux boîtes noires n'étaient jamais laissées ouvertes si elles l'étaient jamais. Deux ou trois fois, ayant eu la curiosité de regarder à travers la porte quand elle était sor-

tie, j'y découvris de nombreux petits crochets d'acier qui hérissaient le miroir et servaient aux grandes toilettes de Miss Murdstone.

Il me fut facile de comprendre qu'elle venait tout de bon s'installer et n'avait aucune intention de s'en aller jamais. Dès le lendemain matin, elle commença à aider ma mère dans les soins du ménage, allant et venant de l'office à la cuisine, mettant tout en ordre, changeant toute chose de place. La première manie remarquable que j'observai chez Miss Murdstone, fut son continuel soupçon que les servantes cachaient un homme quelque part. Sous l'influence de cette illusion, elle allait aux heures les plus indues inspecter la cave au charbon, et n'ouvrait jamais une certaine grande armoire obscure, sans la refermer brusquement aussitôt, dans la croyance qu'elle avait enfin surpris celui qu'elle cherchait.

Quoiqu'il n'y eût rien de bien aérien dans Miss Murdstone, c'était une véritable alouette par son exactitude à se lever avec le jour ; elle était debout avant tout le monde dans la maison… toujours occupée à chercher son homme caché. Peggoty prétendait qu'elle ne dormait même qu'avec un œil ouvert.

Dès le premier matin de son installation, elle agita sa sonnette en même temps que le coq chantait. Lorsque ma mère, descendue pour déjeuner, voulut préparer le thé, Miss Murdstone lui donna une petite tape sur la joue, — sa caresse ordinaire, — et dit :

« — Clara, ma chère, je suis venue ici, vous le savez, pour vous épargner toute peine autant que possible. Vous êtes beaucoup trop gentille et trop étourdie… (ma mère rougit, mais sourit plus

charmée que fâchée du compliment) pour que vous soyez chargée d'aucune fonction que je pourrai remplir. Ayez la bonté de me remettre vos clés, ma chère amie. »

Depuis ce moment, Miss Murdstone garda toutes les clés dans son sac de geôlier tout le jour et sous son oreiller toute la nuit ; ma mère ne les touchait pas plus que moi ; ce ne fut pas néanmoins sans une ombre de protestation qu'elle se laissa ainsi dépouiller de toute autorité. Un soir que Miss Murdstone avait exposé à son frère certains plans domestiques qui obtinrent son approbation, ma mère se mit tout-à-coup à pleurer et dit qu'elle aurait bien pu être consultée.

« — Clara ! dit M. Murdstone sévèrement ; Clara, vous m'étonnez.

» — Ah ! s'écria ma mère ! Édouard, cela vous va bien de dire que je vous étonne et qu'il faut avoir de la fermeté ; mais, à ma place, vous n'aimeriez pas cela, vous. »

La fermeté ! c'était la grande vertu sur laquelle M. et Miss Murdstone étaient toujours à cheval. Or, je comprenais mieux que je n'aurais pu l'exprimer, que leur fermeté n'était autre chose que la tyrannie ; car c'était le nom qu'ils donnaient à certaine humeur infernale, aussi sombre qu'arrogante. Il était parfaitement convenu entre eux que M. Murdstone était ferme : personne au monde ne pouvait être aussi ferme que M. Murdstone, ou plutôt personne ne devait être ferme puisque tout le monde devait plier sous sa fermeté. Miss Murdstone était une exception : elle pouvait être ferme, mais ferme relativement, mais ferme à un degré inférieur et pour toujours céder à son frère. Ma mère était une autre exception : elle pouvait être ferme, elle devait l'être, mais

uniquement pour soutenir leur fermeté et croire fermement qu'il n'y avait pas d'autre fermeté sur terre que la leur.

« — Il est bien dur, dit ma mère, que dans ma maison…

» — Ma maison ? répéta M. Murdstone ; Clara !

» — Notre maison, je veux dire, balbutia ma mère évidemment effrayée, — j'espère que vous devez savoir ce que je veux dire, Édouard ; — il est bien dur que dans votre maison je ne puisse pas prononcer un seul mot sur les détails du ménage. Je m'en acquittais, je crois, assez bien avant notre mariage. Vous faut-il un témoin pour l'attester ? ajouta-t-elle en sanglotant, demandez à Peggoty si je ne m'en tirais pas parfaitement lorsqu'on me laissait faire.

» — Édouard, dit Miss Murdstone, que cela finisse. Je m'en vais demain.

» — Jane Murdstone, répondit son frère, taisez-vous ! Comment osez-vous insinuer que vous ne connaissez pas mon caractère ?

» — Assurément, dit alors ma mère pleurant à chaudes larmes et déjà vaincue, je ne désire pas que personne s'en aille. Je serais bien malheureuse si quelqu'un s'en allait. Je ne demande pas grand'chose, je ne suis pas déraisonnable ; il me suffirait d'être consultée quelquefois. Je suis très obligée à quiconque me vient en aide, et je me contenterais d'être seulement consultée de temps en temps pour la forme. Il fut un temps où vous paraissiez charmé de mon inexpérience, Édouard, — vous le disiez du moins ; — mais vous êtes devenu bien sévère… comme si ce qui vous plaisait tant autrefois vous déplaisait à présent.

» — Édouard, répéta Miss Murdstone, que tout cela finisse. Je pars demain.

» — Jane Murdstone, dit M. Murdstone d'une voix tonnante, voulez-vous vous taire ? comment osez-vous ?... » Miss Murdstone délivra de prison son mouchoir de poche et se le mit devant les yeux.

« — Clara ! poursuivit M. Murdstone se tournant vers ma mère, vous m'étonnez, vous m'étourdissez ! Oui, je me faisais un bonheur de la pensée d'épouser une jeune femme, simple et sans expérience, de former son caractère et de lui communiquer quelque peu de la fermeté et de la décision dont elle avait besoin. Mais lorsque Jane Murdstone est assez bonne pour venir à mon secours dans cette tâche et remplir des fonctions équivalentes à celles d'une femme de charge... lorsque, pour prix de sa complaisance, elle est si indignement traitée...

» — Ah ! je vous en supplie, Édouard, s'écria ma mère ; ne m'accusez pas d'être ingrate. Non, je ne suis pas ingrate ; personne ne m'a jamais reproché cela. J'ai bien des défauts, mais non celui-là... Ah ! de grâce, mon ami ! »

Mais M. Murdstone ne se laissait pas interrompre ainsi, et, quand ma mère se tut, il reprit sa phrase : — « Lorsque Jane Murdstone, dis-je, est si indignement traitée, mes sentiments sont cruellement refroidis et altérés...

» — Non, ne dites pas cela, mon ami, s'écria ma mère d'un ton suppliant. Édouard, par pitié, je ne puis entendre cela. Je sais que je suis affectueuse. Je ne le dirais pas si je n'avais la certitude de l'être. Demandez à Peggoty, elle vous dira que je suis affectueuse.

» — Aucune faiblesse, Clara, répliqua M. Murdstone, ne saurait avoir le moindre effet sur moi. Vous perdez haleine, Clara.

» — Soyons bons amis, dit ma mère, je ne pourrais vivre froidement traitée ; je suis si fâchée !… j'ai beaucoup de défauts, je le sais, et c'est bien de la bonté à vous, Édouard, avec votre force d'âme, de chercher à me corriger. Jane, je me rends à tout. Je serais désolée de la seule idée que vous voudriez partir… »

Ma mère était trop affectée pour pouvoir en dire davantage.

« — Jane Murdstone, dit M. Murdstone à sa sœur, une rude parole entre nous est, j'espère, chose rare. Ce n'est pas ma faute si une pareille scène a eu lieu ce soir ; j'y ai été entraîné par une autre. Ce n'est pas votre faute non plus, vous y avez été entraînée par une autre aussi. Tâchons, vous et moi, de l'oublier, et comme toutes ces explications, ajouta-t-il après ces phrases magnanimes, ne sont pas bonnes à être données devant l'enfant… David, allez vous coucher ! »

J'eus peine à trouver la porte, tant les larmes me troublaient la vue ; ma mère me semblait si malheureuse ; mais je me retirai à tâtons et montai de même jusqu'à ma chambre dans l'obscurité, n'ayant pas le cœur d'aller dire bonsoir à Peggoty ni de lui demander une lumière. Lorsqu'elle vint elle-même, deux heures après, pour voir si j'étais couché, je fus facilement réveillé par le bruit de ses pas, et j'appris d'elle que ma mère était allée se mettre au lit dans un triste état, laissant M. Murdstone et sa sœur en tête-à-tête.

Étant descendu le lendemain matin un peu plus tôt que d'habitude, je m'arrêtai contre la porte du salon en entendant la voix de ma mère ; elle implorait humblement le pardon de Miss

Murdstone qui le lui accordait. Une réconciliation parfaite eut lieu. Jamais, depuis cette scène, ma mère ne s'avisa plus d'énoncer une opinion sur n'importe quoi, sans en avoir d'abord appelé à Miss Murdstone ou avant de s'être informée par quelque voie détournée de l'opinion de Miss Murdstone ; jamais je ne vis Miss Murdstone, quand elle était de mauvaise humeur (c'était là son unique faiblesse), porter la main à son sac comme si elle allait en tirer les clés et offrir de les rendre à ma mère, sans que celle-ci n'éprouvât une horrible frayeur.

La sombre teinte du caractère des Murdstone se faisait reconnaître jusque dans leur religion qui était austère et inflexible. Je me suis imaginé depuis que Miss Murdstone aimait à trouver là encore une nouvelle source de fermeté. Quoi qu'il en fût, je me rappelle très bien quelles tristes figures nous portions à l'église, qui changea bientôt d'aspect à mes yeux. Ma mémoire me retrace vivement les retours du redouté dimanche. Je me revois entrant le premier dans le vieux banc de la famille, comme un captif qu'on conduirait à un service de condamné. Je suis suivi immédiatement de Miss Murdstone, parée d'une robe de velours noir qu'on aurait cru taillée sur un poêle de cercueil ; après elle, ma mère, et enfin son mari ; plus de Peggoty, comme dans le bon temps : Miss Murdstone murmure les répons de la prière à haute voix, et elle n'appuie avec emphase que sur les menaces que le livre saint adresse aux pécheurs… « Misérables pécheurs, » répète-t-elle en promenant ses yeux noirs autour d'elle comme si elle apostrophait tous les assistants. Entre elle et son frère, ma mère remue timidement les lèvres, ne perdant pas un des mots terribles que l'un et l'autre lui font gronder à chaque oreille comme un tonnerre sourd. Parfois, je réfléchis et tremble en me demandant qui peut avoir raison de notre vicaire, vieux prêtre in-

dulgent, ou de M. et Miss Murdstone ? Est-il bien possible qu'il n'y ait au ciel que des anges exterminateurs ? mais si je lève un doigt ou si je détends un des muscles de mon visage, Miss Murdstone me rappelle à l'immobilité en me cognant les côtes avec son livre de prière… Enfin, le service est terminé et nous reprenons le chemin de la maison : je remarque quelques-uns de nos voisins qui nous regardent, ma mère et moi, en chuchotant. M. Murdstone donne le bras à ma mère et à sa sœur. Je les suis, et il me semble que ma mère n'a plus la démarche si légère : sa beauté se flétrirait-elle avant l'âge ? Y a-t-il déjà si long-temps que ceux qui font, sans doute, tout bas, la même réflexion triste, nous ont vus sortir de l'église ensemble, elle, Peggoty et moi ?

On avait, dans l'occasion, parlé de m'envoyer en pension. M. et Miss Murdstone avaient, les premiers, émis cette idée, et nécessairement ma mère avait été de leur avis. Rien n'était encore décidé à ce sujet cependant, et je prenais mes leçons au logis.

Oublierai-je jamais ces leçons ? Nominalement ma mère les présidait, mais sous la présidence réelle de M. Murdstone et de sa sœur qui, toujours présents, y trouvaient mainte occasion favorable pour donner à ma mère elle-même quelques leçons de cette prétendue fermeté, poison fatal de sa vie et de la mienne. Je crois qu'on me gardait encore dans ce but. J'avais montré assez de facilité pour apprendre, et même assez de bonne volonté tant que nous avions vécu seuls ma mère et moi. Je me rappelle avoir appris à lire sur son genou. Les grosses lettres de l'alphabet, les O, les Q, les S, n'eurent jamais rien qui m'effrayât : leurs formes bizarres et mystérieuses ne m'inspiraient aucun sentiment de répugnance ; au contraire, ce fut comme à travers un parterre fleuri que je marchai jusqu'au livre où je lisais à Peggoty l'histoire des

crocodiles, encouragé, tout le long du chemin, par le sourire et la douce voix de ma mère. Mais les leçons solennelles qui succédèrent à celles-là me reviennent à la mémoire comme le glas funèbre de ma félicité enfantine, comme une monotone et cruelle corvée de tous les jours : leçons longues, nombreuses, difficiles, — la plupart même inintelligibles pour ma pauvre mère comme pour moi.

Je veux essayer de décrire une de ces tortures de chaque matin :

J'entre dans le second salon après le déjeuner, avec mes livres, un cahier d'exercices et une ardoise ; ma mère est prête à son pupitre ; — pas si prête toutefois que M. Murdstone, qui remplit son fauteuil dans l'embrasure de la fenêtre, quoiqu'il ait l'air occupé à lire ; — pas si prête que Miss Murdstone qui, plus rapprochée de ma mère, enfile des grains d'acier. La vue de ces deux personnes exerce sur moi une telle influence, que les mots que j'ai eu tant de peine à apprendre par cœur m'échappent tous les uns après les autres.

Je remets à ma mère un premier volume : peut-être un livre de grammaire, peut-être un livre d'histoire ou de géographie. Je donne un dernier coup d'œil à la page pour tâcher de réveiller ma mémoire mourante, et je me mets à réciter au plus vite ; mais bientôt je passe un mot : M. Murdstone lève la tête. Je passe un autre mot : Miss Murdstone me regarde. Je rougis, je saute par dessus une phrase entière, et m'arrête. Je crois que ma mère me montrerait le mot si elle l'osait ; mais elle n'ose pas, et dit avec douceur :

« — Ah ! Davy ! Davy !

» — Clara, dit M. Murdstone, soyez ferme avec l'enfant. Ne dites pas : Davy ! Davy ! c'est un enfantillage ; il sait sa leçon ou il ne la sait pas.

» — Il ne la sait pas, s'écrie Miss Murdstone qui intervient solennellement.

» — J'ai réellement peur qu'il ne la sache pas, dit ma mère.

» — Par conséquent, Clara, répond Miss Murdstone, vous devez lui rendre le livre pour qu'il l'apprenne.

» — Oui, certainement, dit ma mère, c'est ce que j'ai l'intention de faire, ma chère Jane. Voyons, Davy, essayez encore, et tâchez de n'être pas stupide. »

J'obéis à la première clause de l'injonction en essayant une fois encore ; mais je ne suis pas heureux pour satisfaire à la seconde, car je suis très stupide. Je m'arrête, cette fois, avant d'être arrivé à l'endroit où je m'étais arrêté tout à l'heure, là où je ne m'étais pas trompé auparavant, et je tâche de réfléchir… Mais réfléchir à la leçon m'est impossible. Je pense au nombre de mailles dont se compose le bonnet de Miss Murdstone, au prix de sa belle robe, ou à tout autre problème dont je n'ai que faire. M. Murdstone laisse échapper un signe d'impatience auquel je m'attends depuis long-temps. Miss Murdstone répète le signe de son frère. Ma mère les regarde d'un air honteux et soumis, ferme le livre, et le met de côté pour y revenir, comme à un arriéré, après les autres leçons.

Hélas ! ces arriérés s'accumulent bientôt et forment une pile effrayante. Ma stupidité s'accroît en proportion : je perds toute idée d'en sortir et m'abandonne à mon sort. C'est vraiment un

triste spectacle que de voir le regard de désespoir que j'échange avec ma mère au milieu de mes bévues. Mais le pire résultat de ces misérables leçons, c'est quand ma mère (pensant que personne ne l'observe) cherche à me souffler, du bout des lèvres, le mot qui m'embarrasse. À ce moment, Miss Murdstone, qui la guette, s'écrie avec sa voix la plus grave :

« — Clara ! »

Ma mère tressaille, rougit et essaye de sourire. M. Murdstone quitte son fauteuil, prend le livre, me le jette à la tête ou m'en donne un coup sur les oreilles, et me pousse à la porte par les épaules.

Même les leçons finies, le pire de tout apparaît sous la forme d'une règle d'arithmétique. C'est une règle inventée pour moi, que M. Murdstone me pose ainsi verbalement : — Si je vais chez un marchand de fromages et achète cinq mille fromages doubles de Glocester, à neuf sous pièce, quelle somme ai-je à payer ? — À cette question, je vois Miss Murdstone toute radieuse : j'ai beau rêver à ces fromages, le total m'échappe ; l'heure du dîner arrivant sans résultat, je suis condamné au pain sec et je reste en disgrâce pour toute la soirée.

Telles étaient les cruelles épreuves de mes heures d'étude. Il me semble cependant que je m'en serais assez bien tiré sans les Murdstones : mais leur influence opérait sur moi la fascination de deux serpents sur un pauvre petit oiseau.

Alors même que je parvenais à dire passablement mes leçons du matin, je n'y gagnais guère que mon dîner ; car Miss Murdstone ne pouvait supporter l'idée de me voir à ne rien faire. Si j'avais l'imprudence de paraître au terme d'une tâche, elle appe-

lait sur moi l'attention en disant, — « Clara, il n'est rien de tel que le travail : donnez un exercice à votre enfant ! » — M. Murdstone était toujours là, qui m'avait bientôt trouvé un nouveau pensum. Quant à prendre ma récréation avec les autres enfants de mon âge, cela m'arrivait rarement ; car, selon la sombre théologie des Murdstones, tous les enfants n'étaient qu'un petit monde de vipères (comme si le Christ lui-même n'avait pas été un enfant), et ils ne pouvaient que se corrompre l'un l'autre.

Une pareille éducation qui dura, je suppose, six mois ou à peu près, devait naturellement m'assombrir le caractère et étouffer en moi toute intelligence. Ce qui y contribuait encore, c'était de voir le cœur de ma mère s'aliéner de moi tous les jours davantage : je crois que je serais devenu réellement stupide sans une circonstance que voici :

Mon père avait laissé quelques livres dans une petite chambre contiguë à la mienne, au second étage de la maison, et dont personne n'allait troubler la solitude. Ce fut de cette petite chambre que sortirent, l'un après l'autre, pour me tenir compagnie, Roderick Random, Peregrine Pickle, Humphrey Clinker, Tom Jones, le Vicaire de Wakefield, Don Quichotte, Gil Blas et Robinson Crusoé, — glorieuse famille ! Ils tinrent mon imagination éveillée, et me révélèrent un autre monde que celui où je vivais : grâces leur en soient rendues, à eux, aux Mille et une Nuits et aux Contes des Génies ! Ils ne me firent aucun mal ; car le mal que quelques-uns auraient pu me faire ne pouvait m'atteindre dans mon innocence. J'ai peine aujourd'hui à m'expliquer comment je trouvais le temps de lire tous ces livres au milieu de mes odieuses leçons. Mais je les lus, et, pour me consoler de mes petits malheurs (grands malheurs pour moi), je m'identifiai à mes héros favoris

et transformai tous ceux qui excitaient mon antipathie en M. Murdstone et sa sœur. J'ai été, pendant toute une semaine, Tom Jones (un Tom Jones enfant, innocente créature); pendant tout un mois Roderick Random. Je ne saurais dire dans quel livre de voyages maritimes qui se trouvait avec ces romans, je pris goût aux aventures d'un brave capitaine, et, me substituant à lui, armé d'une vieille forme de bottes, je parcourus maintes fois les diverses régions de notre demeure en défiant les sauvages qui voulaient me faire prisonnier. Le capitaine ne trahit jamais la dignité de son grade, quoique boxé sur les deux oreilles avec la grammaire latine.

En dépit de toutes les grammaires du monde, je savourais ainsi les plus consolantes illusions. Assis sur mon lit, plongé dans mes livres sans faire attention aux cris des autres enfants du village qui jouaient sous mes fenêtres, sur la pelouse du cimetière, j'associais aussi les lieux de notre voisinage à ces aventures imaginaires. Combien de fois je vis Tom Pipes se hisser jusqu'à la pointe du clocher, comme si c'eût été le mât de son navire, et Strap, son havresac au dos, faire halte à la porte de notre jardin ! Je savais aussi, de science certaine, que le commodore Trunion tenait son club, avec Peregrine Pickle, dans une salle du cabaret où se réunissaient nos propres villageois.

Le lecteur comprend maintenant, aussi bien que moi-même, quel devait être mon caractère au moment de l'épisode de mon histoire que je vais lui raconter.

Un matin, en entrant dans le salon avec mes livres, je remarquai la physionomie inquiète de ma mère et la physionomie ferme de Miss Murdstone, pendant que M. Murdstone attachait quelque chose autour de sa canne, — canne élastique et mince

qu'il discontinua de préparer ainsi à ma vue pour la faire tournoyer dans l'air.

« — Je vous répète, Clara, dit M. Murdstone, que j'ai été souvent fouetté moi-même.

» — Certainement, dit Miss Murdstone.

» — Je le crois, ma chère Jane, balbutia ma mère ; mais… pensez-vous que cela ait fait du bien à Édouard ?

» — Pensez-vous que cela ait fait du mal à Édouard, Clara ? demanda M. Murdstone avec gravité.

» — C'est là le point en question ! dit sa sœur.

» — Oui, vous avez raison, ma chère Jane, » reprit ma mère, et elle n'ajouta plus rien.

J'avais la vague appréhension d'être personnellement intéressé dans ce dialogue, et je cherchai à en être sûr en regardant M. Murdstone qui me regardait aussi en ce moment.

« — David, me dit-il, vous devez vous appliquer aujourd'hui plus que d'ordinaire. » En parlant ainsi, il fit encore tournoyer sa canne, acheva d'y attacher l'appendice dont j'ai parlé, la déposa contre son fauteuil en me jetant un coup d'œil significatif et prit son livre.

Il y avait là de quoi raviver certaines mémoires paresseuses ; mais non la mienne, car cette fois je sentis s'évanouir les mots de ma leçon, non plus l'un après l'autre, mais par pages entières. Je fis de vains efforts pour les retenir : nous commençâmes mal et tout alla de mal en pire. J'étais justement venu avec l'idée de me distinguer, me croyant bien préparé : je ne fis qu'accumuler faute

sur faute, Miss Murdstone ne cessant de nous épier « avec toute sa fermeté ; » aussi, quand me fut adressée la question des cinq mille fromages doubles (que M. Murdstone changea en cannes ce jour-là), ma mère fondit en larmes.

« — Clara ! dit Miss Murdstone de sa voix la plus grave.

» — Je ne me sens pas très bien, ma chère Jane, dit ma mère. »

Je vis M. Murdstone lancer un coup d'œil à sa sœur, se lever et prendre sa canne.

« — Jane, dit-il, nous ne pouvons nous attendre à voir Clara supporter avec une fermeté parfaite les tourments que David lui a infligés aujourd'hui. Ce serait du stoïcisme. Clara s'est beaucoup fortifiée, mais n'exigeons pas trop d'elle. David, nous allons monter ensemble, mon garçon. »

Il m'entraînait vers la porte : ma mère courut à nous. Miss Murdstone dit : « Clara ! vous êtes vraiment folle ! » et elle la retint. Je vis alors ma mère se boucher les oreilles et j'entendis ses sanglots.

M. Murdstone me conduisit à ma chambre lentement et gravement. Je suis certain qu'il se complaisait à cette parade d'une justice solennelle… mais à peine entré je fus saisi vivement et ma tête passa sous son bras.

« — M. Murdstone ! Monsieur ! lui criai-je, arrêtez, — je vous conjure de ne pas me battre. J'ai fait tous mes efforts pour apprendre, Monsieur ; mais je ne le puis pendant que vous et Miss Murdstone êtes là ; je ne le puis, en vérité !

» — Vous ne le pouvez pas, en vérité, David ? dit-il, nous verrons cela. »

Il tenait ma tête comme dans un étau ; mais je parvins à l'enlacer de mon corps et l'arrêtai un moment en le suppliant de ne pas me battre… le moment d'après je sentis l'impression des lanières qu'il avait attachées à sa canne… dans ma rage je saisis moi-même entre mes dents la main qui me retenait et je la mordis… Je sens à mes dents que je le mordrais encore s'il était là.

Il me battit alors comme s'il eût voulu me faire périr sous ses coups. Malgré tout le bruit que nous faisions, j'entendis qu'on montait les escaliers en courant ; j'entendis qu'on pleurait ; — je reconnus la voix de ma mère et celle de Peggoty. Mais déjà il était parti, il avait fermé la porte à clé. Il m'avait laissé, me roulant sur le plancher, en proie au double supplice de ma douleur et de ma rage impuissante.

Devenu plus calme, quel silence étrange me sembla régner dans toute la maison ; en même temps, comme je commençais à me sentir méchant ! … J'écoutai, et je fus effrayé de ne rien entendre : je me relevai, et, me regardant à la glace, j'eus presque peur de mon visage si rouge et si enflé ; les coups de lanière m'avaient déchiré la peau, et j'en éprouvais une nouvelle cuisson qui m'arrachait encore des larmes quand je remuais ! mais ce n'était rien comparativement au remords qui me déchirait l'âme. Ce remords n'aurait pas été plus accablant si j'avais commis un crime atroce.

Le jour baissait et j'avais fermé la fenêtre de la chambre, quand la clé tourna dans la serrure de la porte, et Miss Murdstone entra avec une tasse de lait, un morceau de viande et du

pain, qu'elle déposa sur la table sans prononcer une parole, me regardant avec une fermeté exemplaire : puis elle se retira tirant la porte après elle.

La nuit étant venue, je m'assis, m'attendant toujours à voir venir quelqu'un. Quand je renonçai à cette attente, je me déshabillai et me mis au lit où je repassai dans ma tête tout ce qu'on pouvait me faire. Était-ce bien un acte criminel que j'avais commis ? me ferait-on arrêter ? m'écrouerait-on en prison ? n'étais-je pas en danger d'être pendu ?

Je n'oublierai jamais mon réveil du lendemain. La première sensation fut douce, mais le sombre poids des souvenirs de la veille ne tarda pas à m'oppresser. Miss Murdstone reparut avant que je fusse levé, me dit que j'étais libre d'aller me promener dans le jardin pendant tout juste une demi-heure : puis elle se retira, laissant la porte ouverte afin que je pusse profiter de la permission.

J'en profitai en effet, et fis de même tous les matins pendant la durée de mon emprisonnement qui fut de cinq jours. Si j'avais pu voir ma mère seule, je me serais jeté à ses genoux pour implorer mon pardon, mais je ne voyais personne… Je me trompe : chaque jour, à l'heure de la prière. Miss Murdstone venait me chercher et m'escortait jusqu'au salon. Là, semblable à un jeune proscrit, je devais m'arrêter sur le seuil de la porte, et, la prière faite, j'étais solennellement reconduit par ma geôlière avant qu'on se fût relevé. Je remarquai que ma mère était aussi loin de moi que possible et le visage tourné d'un autre côté, de manière que je ne la voyais jamais. M. Murdstone avait une main entourée d'une large bande de linge.

Par quel moyen donnerai-je une idée de la longueur de ces cinq jours ? ils remplissent dans ma mémoire l'espace de cinq années et les moindres incidents y sont gravés distinctement : j'analysais tous les bruits de la maison qui parvenaient à mon oreille ; au dedans le tintement des sonnettes, l'ouverture ou la fermeture des portes, le murmure des voix, les pas sur l'escalier ; — au dehors, le vent, la pluie, l'écho d'un rire, d'un sifflement ou d'une chanson, qui me paraissaient plus lugubres que tous les autres bruits dans ma solitude. Comment décrire la marche incertaine des heures, surtout la nuit, lorsque je m'éveillais croyant déjà être au matin, et reconnaissant que, — personne de la famille n'étant encore couché, — j'avais à subir toute une longue nuit ! et quels rêves, quels cauchemars pendant mon sommeil ! Mais la journée, peut-être, n'était pas moins désolante, lorsque retentissait soudain la voix des autres enfants aux heures de la récréation, et que je les observais sans oser m'approcher de la fenêtre, de peur qu'ils ne vinssent à deviner que j'étais prisonnier ; enfin, c'était une sensation étrange que celle de mon propre silence au milieu de ce continuel retour des sons et du mouvement de la vie ordinaire, qui me rappelait un isolement dont je ne pouvais prévoir le terme.

La dernière nuit de cette séquestration, je fus éveillé en sursaut en entendant prononcer mon nom à voix basse. Je me redressai sur mon lit, et étendant les bras dans les ténèbres, je demandai :

« — Est-ce vous, Peggoty ? »

La réponse ne fut pas immédiate ; mais bientôt mon nom fut prononcé encore avec un ton si mystérieux et si effrayant, que je

crois que j'aurais eu un accès de convulsion, si je n'avais enfin réfléchi que la voix m'appelait à travers le trou de la serrure.

J'allai à tâtons jusqu'à la porte, et appliquant mes propres lèvres au même étroit passage, je répétai tout bas :

« — Est-ce vous, ma bonne Peggoty ?

» — Oui, mon cher petit Davy, répondit-elle ; ne faites pas plus de bruit qu'une souris, ou le chat nous entendra. »

Je compris que le chat était Miss Murdstone, sa chambre étant tout proche.

« — Comment est maman, ma chère Peggoty ! est-elle bien irritée contre moi ? »

J'entendis à travers la porte Peggoty qui sanglotait en se contenant, comme je sanglotais moi-même de mon côté.

« — Non, pas beaucoup, me répondit-elle.

» — Qu'est-ce qu'on va me faire, Peggoty, le savez-vous ?

» — École… Londres ! »

Je fus obligé de lui faire répéter ces mots une seconde fois, car la première j'avais oublié d'ôter mes lèvres du trou de la serrure pour y coller mon oreille.

« — Et quand, Peggoty ?

» — Demain.

» — Est-ce pour cela qu'aujourd'hui Miss Murdstone a enlevé mes habits, mon linge et mon tiroir ?

» — Oui… malle !

» — Verrai-je ma mère ?

» — Demain matin. »

Après ces mots isolés, Peggoty essaya de m'adresser des phrases entières et y parvint à peu près en ces termes : « — Cher Davy, si je ne suis pas venue vous voir plus tôt… je ne vous en aime pas moins… Je vous aime toujours autant et davantage, mon chéri… J'ai cru mieux vous servir en ne venant pas… vous et une autre personne… M'écoutez-vous, mon petit homme, m'entendez-vous, m'écoutez-vous, mon petit Davy ?

» — Oui, ou…i, Pegg… oty.

» — Mon cher enfant, poursuivit-elle avec un accent de pitié, j'ai besoin de vous dire que vous ne devez pas m'oublier… car je ne vous oublierai pas, moi… je prendrai soin de votre maman comme j'ai pris soin de vous… Le jour peut venir où elle voudra s'appuyer sur le bras de sa fidèle Peggoty… et je vous écrirai… mon enfant… quoique je ne sois pas une savante. Oui, oui… je vous… » Ici Peggoty, interrompue par ses sanglots, se mit à baiser le trou de la serrure ne pouvant me baiser moi-même.

« — Merci, merci, Peggoty… voudrez-vous écrire à M. Peggoty, à M Gummidge, à Cham et à la petite Émilie… que je ne suis pas aussi méchant qu'on pourrait le leur dire ?… écrivez-leur que je les aime… à la petite Émilie surtout… me le promettez-vous ? »

Elle me le promit, et, chacun de notre côté, nous nous mîmes à baiser la serrure que je me rappelle même avoir caressé avec ma main comme j'aurais pu caresser les joues de Peggoty. Là-dessus, nous nous dîmes adieu. De ce moment naquit en moi,

pour Peggoty, un sentiment que je ne puis très bien définir. Elle ne remplaça pas ma mère, une mère ne pouvant être remplacée, mais j'éprouvai pour elle une affection comme ne m'en inspira jamais aucune créature humaine. C'était une affection qui avait son côté comique ; cependant je ne sais ce que j'aurais fait si elle fût morte.

Le lendemain matin, Miss Murdstone se montra à l'heure ordinaire et m'apprit que j'allais en pension ; ce qui n'était pas une nouvelle pour moi, comme elle le supposait. Elle me dit aussi que lorsque je serais habillé, je devais descendre au petit salon pour y déjeuner. Je trouvai là ma mère, très pâle et les yeux rouges. Je me jetai dans ses bras et lui demandai pardon du plus profond de mon âme.

« — Ah ! David, dit-elle, est-il vrai que vous ayez pu faire du mal à quelqu'un que j'aime ! Tâchez d'être meilleur, tâchez d'être meilleur ! Je vous pardonne ; mais je suis bien chagrine, David, de vous voir de si mauvaises passions dans le cœur. »

On lui avait persuadé que j'étais un méchant enfant, et elle était plus affligée de cette idée que de mon départ. J'éprouvais moi-même la peine la plus vive. J'essayai vainement de manger mon déjeuner d'adieu, mes larmes tombaient sur mon pain et dans ma tasse de thé. Les yeux de ma mère allaient tour à tour de Miss Murdstone à moi, et puis se baissaient ou se détournaient.

Une voiture s'arrêta à la grille du jardin et un homme entra dans la salle : « Prenez la malle de M. Copperfield, » dit Miss Murdstone. La malle fut portée à la voiture de mon ancienne connaissance, le voiturier qui nous avait conduit, Peggoty et moi, à Yarmouth. Peggoty n'était pas là ni M. Murdstone.

« — Clara ! dit Miss Murdstone avec sa voix grave.

» — Tout est prêt, ma chère Jane, répondit ma mère. Adieu Davy, c'est pour votre bien que vous partez. Adieu ! mon enfant. Vous viendrez à la maison pour les vacances et vous serez meilleur alors, n'est-ce pas ?

» — Clara ! répéta Miss Murdstone.

» — Certainement, ma chère Jane, dit ma mère qui me retenait contre son cœur. Je vous pardonne, mon cher enfant, Dieu vous bénisse.

» — Clara ! répéta encore Miss Murdstone. »

Miss Murdstone eut la bonté de me conduire elle-même jusqu'à la grille et de me dire qu'elle espérait que je me repentirais avant de faire une mauvaise fin. Je montai dans la voiture… et le cheval, levant paresseusement le pied, se mit en marche.

Première partie · Chapitre 5

Nous pouvions avoir fait un demi-mille et mon mouchoir était tout trempé, lorsque le voiturier s'arrêta tout-à coup.

En regardant pour savoir ce qui se passait, je vis, à ma grande surprise, Peggoty s'élancer d'une haie et monter dans la voiture. Elle me prit dans ses bras et m'y serra avec sa brusque tendresse sans prononcer un mot. Enfin, détachant de mon cou un de ses bras, elle l'enfonça jusqu'au coude dans sa poche et en tira des sacs de papier pleins de gâteaux dont elle bourra les miennes, puis elle me remit une bourse… toujours sans parler. Après une

autre embrassade finale, elle descendit de la voiture et se mit à courir, n'ayant plus, je crois, un seul bouton à sa robe ; j'en ramassai un pour le garder comme un souvenir.

Le voiturier me regardait ayant l'air de me demander si elle allait revenir. Je secouai la tête et lui dis : « Non ! elle ne reviendra pas. » « Alors, en avant ! » cria le voiturier au cheval paresseux, et le cheval se remit en marche.

Cependant, après avoir pleuré pendant une demi-heure, je commençai à penser qu'il était bien inutile de pleurer davantage, d'autant plus que ni Roderick Random, ni mon capitaine de la marine royale n'avaient jamais pleuré, si je m'en souvenais bien, dans les crises difficiles de leur vie. Le voiturier, me voyant dans cette nouvelle disposition, me proposa d'étendre mon mouchoir sur le dos du cheval pour le faire sécher. Je le remerciai en y consentant.

J'eus alors le loisir d'examiner la bourse : c'était une bourse en cuir à fermoir, et elle contenait trois shellings qui semblaient neufs, tant Peggoty les avait frottés avec du blanc d'Espagne pour me faire plus de plaisir. Mais le plus précieux de mon trésor étaient trois demi-couronnes enveloppées d'un papier sur lequel était écrit, de la main de ma mère ; « Pour Davy, avec ma tendresse ! » Je fus si ému que je priai le voiturier de me rendre mon mouchoir ; il me conseilla de m'en passer tant il était trempé encore, et je me contentai de m'essuyer les yeux avec le parement de ma manche.

Après quelques accès de sanglots, je m'avisai de demander au voiturier s'il devait me conduire jusqu'au terme du voyage.

« — Jusqu'à quel terme ? me demanda-t-il à son tour.

» — Jusqu'à Londres.

» — Oh ! répondit-il, ce cheval serait bien mort avant d'être à moitié chemin. Je vous conduis jusqu'aux environs de Yarmouth, et là, je vous remettrai à la diligence qui se chargera de vous. »

M. Barkis (ainsi se nommait le voiturier), était si avare de ses paroles, que, de sa part, c'était beaucoup de m'avoir répondu si catégoriquement. Je crus devoir, en conséquence, lui offrir un gâteau, qu'il avala flegmatiquement, n'en faisant qu'une bouchée, exactement comme eût fait un éléphant.

Cependant il hasarda cette question.

« — Est-ce elle qui les a faits ?

» — Qui, elle ? Peggoty.

» — Oui, elle !

» — C'est elle qui fait toutes nos pâtisseries, répondis-je.

» — Ah ! vraiment ! » s'écria M. Barkis en tournant la bouche comme s'il allait siffler, quoiqu'il ne sifflât pas et se contentât de regarder sentimentalement les oreilles de son cheval, puis il ajouta :

« — Fille sage, n'est-ce pas ?… Peut-être vous lui écrirez ?

» — Sans aucun doute, répondis-je.

» — Si vous lui écrivez, peut-être vous souviendrez-vous de lui dire que Barkis veut bien.

» — Que Barkis veut bien ? répétai-je innocemment.

» — Oui, que Barkis veut bien.

» — Mais vous serez demain de retour à Blunderstone, M. Barkis, lui dis-je tristement à l'idée que j'en serais alors si loin, et vous pourrez remplir votre message beaucoup mieux que personne.

» — Non, dit-il, faites-moi ce plaisir.

» — Volontiers, répondis-je ; et, en effet, ce soir-là même, en attendant la diligence à Yarmouth, je demandai du papier, une plume et de l'encre, pour écrire à Peggoty un billet conçu en ces termes : « Ma chère Peggoty, je suis arrivé ici en bonne santé. Barkis veut bien. Ma tendresse à maman. Tout à vous, votre affectionné. — P. S. Il dit qu'il insiste particulièrement pour que vous sachiez que Barkis veut bien… »

Une fois que j'eus pris l'engagement qu'il désirait, M. Barkis retomba dans son silence, et moi, fatigué de toutes mes émotions depuis quelque temps, je m'étendis sur un des coussins de la carriole et dormis jusqu'à Yarmouth. Dans l'auberge où nous nous arrêtâmes, tout me parut si nouveau et si peu familier à mes yeux, que je renonçai tout d'abord à l'espoir secret que j'avais un moment entretenu, de rencontrer quelque membre de la famille Peggoty, et peut-être la petite Émilie elle-même.

La diligence était dans la cour, toute propre et reluisante, mais sans qu'aucun cheval y fût attelé… Rien n'annonçait qu'elle partît jamais pour Londres. Pendant que je l'admirais et me demandais ce qu'il adviendrait définitivement de ma malle et de moi, une dame se montra à une fenêtre intérieure, et dit :

« — Est-ce là le petit Monsieur qui vient de Blunderstone ?

» — Oui, Madame, répondis-je.

» — Votre nom ?

» — Copperfield, Madame.

» — Ce n'est pas cela, reprit la dame ; on n'a payé ici le dîner de personne sous ce nom.

» — Est-ce sous le nom de Murdstone ? Madame, dis-je.

» — Si vous êtes M. Murdstone, demanda-t-elle, pourquoi preniez-vous d'abord un autre nom ? »

J'expliquai ce qui en était à la dame, qui sonna et dit à un garçon : « William, conduisez Monsieur à la salle à manger. » Le garçon qui sortit de la cuisine à cet ordre, parut très surpris de voir que ce n'était que moi.

Je fus introduit dans une grande salle tapissée de cartes géographiques. Je ne sais si je m'y serais trouvé plus étranger quand ces cartes auraient été réellement les pays qu'elles représentaient. Il me sembla que c'était prendre de grandes libertés que de m'asseoir, mon chapeau à la main, sur le bord d'une chaise près de la porte ; et lorsque le garçon mit une nappe exprès pour moi, et sur cette nappe une poivrière avec une salière, je devins tout rouge de modestie.

Le garçon apporta des côtelettes et des pommes de terre. Il ôta les couvercles des plats, et me dit en avançant une chaise vers la table avec beaucoup d'affabilité : « Maintenant, mon géant, asseyez-vous. » Je le remerciai et m'installai sur le siége ; mais en le voyant planté là devant moi, m'examinant avec ses yeux clignotants, mon embarras était extrême ; je ne savais comment me servir de la fourchette et du couteau. J'avais peur de m'éclabous-

ser avec la sauce. J'allais cependant attaquer une seconde côtelette :

« — On a préparé, me dit-il, une pinte d'ale pour vous, faut-il vous la servir ?

» — Oui, répondis-je en le remerciant. »

Là-dessus il remplit un large verre, et l'élevant entre son œil et la lumière qui l'illumina comme un or liquide :

« — En vérité, poursuivit-il, c'est superbe, n'est-ce pas ?

» — C'est superbe, répétai-je en souriant », car je devenais enchanté de l'air amical de ce garçon aux cheveux hérissés en pointe, de son regard rieur, et de l'air cavalier avec lequel il se tenait là, debout, une main sur la hanche, élevant de l'autre le cristal couronné d'écume.

« — Il y avait hier ici, dit-il, un gentleman, un homme robuste, nommé Topsawyer… peut-être le connaissez-vous ?

» — Non, je ne crois pas…

» — Un homme avec des guêtres, chapeau à larges bords, redingote grise ?

» — Non, je n'ai pas le plaisir de le connaître, déclarai-je timidement.

» — Eh bien ! il entra dans cette salle, commanda un verre de cette même ale ; il le voulut absolument malgré ce que je lui dis, il l'avala et tomba raide mort sur le tapis. Elle était trop vieille pour lui. On n'eût pas dû la tirer, c'est un fait. »

Je fus très affecté de ce pénible incident, et dis que je pensais qu'il serait plus sage à moi de boire de l'eau.

« — Sans doute, » reprit-il fermant un œil sans cesser de fixer l'autre sur le verre plein, « mais les maîtres de la maison n'aiment pas qu'on laisse les choses qu'on a commandées, cela les blesse. Aussi je boirai cette ale moi-même, si vous le voulez bien. J'y suis habitué et l'habitude est tout. Je ne crois pas qu'elle me fasse mal, si je renverse la tête en arrière et l'avale d'un trait. La boirai-je ?

Je lui répondis qu'il m'obligerait beaucoup de la boire, à condition, toutefois, qu'il le ferait sans risque. En le voyant renverser sa tête et vider le verre d'un trait, j'eus une horrible peur, je le confesse, de le voir, comme le malheureux Topsawyer, tomber raide mort sur le tapis. Mais cela ne lui fit aucun mal ; au contraire, il me sembla encore plus gaillard et plus guilleret.

« — Oh ! qu'avons-nous ici ? » dit-il en mettant une fourchette dans le plat, « seraient-ce des côtelettes ?

» — Des côtelettes, oui, répondis-je.

« — Dieu me bénisse ! s'écria-t-il, je n'aurais pas cru que ce fussent des côtelettes. Or, une côtelette est justement la chose qu'il faut pour neutraliser les mauvais effets de cette bière. N'est-ce pas heureux. »

De sorte donc, que prenant une côtelette par l'os d'une main et une pomme de terre de l'autre, il mangea avec un excellent appétit, à mon extrême satisfaction ; il prit ensuite une seconde côtelette et une seconde pomme de terre, une troisième côtelette et une troisième pomme de terre. Alors, quand nous eûmes fini, il

alla chercher un pouding, le servit devant moi, et parut rêver avec distraction pendant quelques instants.

« — Comment trouvez-vous le pâté ? demanda-t-il en s'arrachant à ses réflexions.

» — C'est un pouding, répondis-je.

» — Un pouding ! s'écria-t-il ; mais oui, Dieu me bénisse ! un pouding fait avec de la farine, de la graisse et des œufs ; mon pouding favori. N'est-ce pas heureux ! Allons, mon petit homme, à nous deux, voyons à qui en mangera le plus. »

Nous nous mîmes à l'œuvre ; mais vainement plus d'une fois me cria-t-il : courage !... que pouvait ma petite cuillère à thé contre sa grande cuillère à potage, mon appétit contre son appétit ? Dès la première bouchée je fus distancé, je n'eus plus de chance. L'admiration me laissa immobile ; jamais je n'avais vu personne se régaler ainsi d'un pouding, et lorsqu'il n'y en eut plus, il se mit à rire comme s'il s'en régalait encore.

Le trouvant si bon compagnon, ce fut alors que je lui demandai de l'encre, une plume et du papier pour écrire à Peggoty. Non-seulement il alla me chercher tout cela immédiatement, mais il eut la bonté de regarder par dessus mon épaule pendant que je griffonnais ma lettre. La lettre cachetée, il me demanda où j'allais en pension.

« — Près de Londres, » répondis-je. C'était tout ce que j'en savais.

« — Ah. ! mon Dieu, s'écria-t-il, j'en suis bien fâché.

» — Et pourquoi, je vous prie !

» — Ah ! mon Dieu, c'est à cette pension où l'on brisa deux côtes à un petit garçon ; oui, deux côtes… Le pauvre garçon, il avait… Voyons un peu… Quel âge avez-vous ?

» — Près de neuf ans.

» — C'est cela, juste son âge. Il avait huit ans six mois lorsqu'on lui brisa la première côte, et huit ans et huit mois lorsqu'on lui brisa la seconde. »

Je ne pus m'empêcher de remarquer tout haut que c'était une désagréable coïncidence, et je demandai comment cela avait eu lieu. La réponse n'avait rien de consolant, elle consistait en ces trois mots sinistres : En le fustigeant !

Le son du clairon de la diligence vint interrompre à propos une conversation qui cessait d'être gaie. Je pris ma bourse dans ma poche avec un mélange d'hésitation et d'orgueil.

« — Ai-je quelque chose à payer ? dis-je.

» — Une feuille de papier à lettre, répondit le garçon. Avez-vous jamais acheté une feuille de papier ?

» — Je ne m'en souviens pas.

» — Le papier est cher, reprit-il, à cause de la taxe ; six sous ! Voilà comme on nous surtaxe dans ce pays. Vous ne devez plus rien autre… excepté l'étrenne au garçon. Ne vous occupez pas de l'encre, c'est moi qui la fournis à mes frais. »

Je rougis et balbutiai en demandant : « — Combien puis-je… combien dois-je… donner au garçon, s'il vous plaît ?

» — Si je n'avais pas une petite famille d'enfants, et si mes enfants n'avaient pas la petite vérole, je ne recevrais pas une pièce de 12 sous. Si je n'avais pas à nourrir un père âgé et une jeune sœur (ici le garçon était vivement ému), je ne prendrais pas un liard. Si j'avais une bonne place et si l'on me traitait bien ici, je serais heureux de donner une bagatelle au lieu de la prendre ; mais je vis du rebut de la cuisine et je dors sur les sacs de charbon. » Ici le garçon fondit en larmes.

Je fus très touché de ses infortunes, et je me serais reproché ma dureté de cœur si je lui avais donné moins de dix-huit sous. Je lui glissai donc dans la main un de mes trois beaux shellings, qu'il reçut avec beaucoup de respect et d'humilité, sans oublier, un moment après, de vérifier avec le pouce s'il était bon.

Lorsque je fus installé sur le siège de derrière où j'avais ma place retenue, je fus un peu déconcerté de découvrir que j'étais supposé avoir mangé seul, sans aucun aide, tout le dîner qui m'avait été servi à l'auberge. Une dame qui voyageait dans l'intérieur, passa la tête par la portière et s'adressant au garde de la diligence : « George ! lui cria-t-elle, prenez garde à cet enfant, ou il crèvera. » Au même moment, les servantes de la maison accouraient sur le seuil de la cuisine pour admirer en riant le jeune phénomène. Quant au garçon malheureux, qui avait recouvré sa joyeuseté, il ne paraissait nullement confus ou troublé de me voir signalé ainsi comme une merveille, et il se joignait même à l'admiration générale. Si je l'avais soupçonné le moins du monde, je suppose que tous mes doutes eussent été éclaircis ; mais telle était ma simplicité confiante, tel était mon respect naturel pour les personnes plus âgées que moi (simplicité et respect que les

enfants n'échangent que trop prématurément contre la sagesse mondaine)… je n'imaginais pas encore avoir été mystifié.

Je n'en trouvai pas moins, je l'avoue, qu'il était dur de me voir le sujet des grosses plaisanteries que se renvoyaient le cocher et le garde : « — La diligence est trop chargée par derrière ! » criait l'un. — « Il eût fallu mettre au roulage ce jeune voyageur ! » criait l'autre. Bientôt l'histoire de ma voracité supposée circula parmi tous mes compagnons de l'impériale et ils en firent des gorges chaudes. « — On vous fera payer pour deux à la pension, me disait celui-ci. » — « Vous avez dû faire des conditions particulières, me disait celui-là. » Mais le pire, c'est que je sentais que la honte m'empêcherait de manger, malgré mon léger repas, si nous faisions étape à une nouvelle auberge, et, dans ma précipitation de prendre ma place, j'avais oublié mes gâteaux. En effet, la diligence s'arrêta pour souper ; mais je n'eus pas le courage de m'asseoir avec les autres, quoique mon estomac criât la faim. « — Je n'ai besoin de rien, dis-je en me réfugiant au coin du feu. » Cette retraite ne me sauva pas des quolibets ; car un gros Monsieur, à la voix rauque, qui pendant tout le chemin s'était bourré de sandwiches en donnant de fréquentes accolades à une bouteille, prétendit que j'étais un boa constrictor qui, en un repas, dévorait assez pour toute sa journée. Cela dit, fidèle à son système de ne pas voyager sans provisions, il remplaça ses sandwiches par une énorme tranche de bœuf qu'il se découpa lui-même.

Nous étions partis de Yarmouth à trois heures de l'après-midi et nous devions être rendus à Londres vers les huit heures du matin. C'était la fin de l'été ; la soirée était belle. Lorsque nous traversions un village, je cherchais à me figurer ce qui se passait dans l'intérieur des maisons, et si les enfants couraient après

nous pour se suspendre pendant un bout de chemin à l'arrière-train de la diligence, je me demandais s'ils avaient un père et s'ils étaient heureux chez eux. J'avais donc de quoi exercer mon imagination sans parler de l'endroit où j'allais… sujet de réflexion plus grave que les autres. Quelquefois aussi je revenais en idée à la maison maternelle, à mes premières sensations d'enfant, à la tendresse de ma mère et de Peggoty, puis enfin à cette dernière scène où j'avais mordu M. Murdstone.

La nuit ne fut pas aussi agréable que la soirée, car elle se fit froide. Assis entre deux Messieurs (celui qui m'avait comparé au boa et un autre), je faillis étouffer tant ils me serraient quand ils s'endormaient. Deux ou trois fois je ne pus m'empêcher de leur crier : « Pardon, s'il vous plaît. » Mais ils n'aimaient pas cela du tout, parce que je les réveillais. J'avais en face une vieille dame qui, s'enveloppant d'un grand manteau fourré, avait plutôt l'air, dans l'obscurité, d'une botte de foin que d'une dame. Elle voyageait avec un panier dont elle n'avait d'abord su que faire, jusqu'à ce que, sous prétexte que mes jambes étaient courtes, elle s'avisa de le pousser sous moi. Impossible de m'étendre et de m'allonger ; car si un de mes mouvements faisait résonner un verre logé dans le panier, je recevais un coup de pied auquel la dame ajoutait cette remontrance : « Ne pouvez-vous rester tranquille, mon petit poulet ? »

Enfin, le soleil se leva et mes compagnons semblèrent jouir d'un sommeil plus facile et plus léger, sans l'accompagnement de ces terribles bâillements et ronflements qui, pendant toute la nuit, avaient exprimé de véritables tortures. Ils finirent par se réveiller les uns après les autres, et je me rappelle ma surprise en les entendant tous déclarer qu'ils n'avaient pas dormi du tout ; ils

repoussèrent même avec une sorte d'indignation l'accusation d'avoir fermé l'œil. C'est une surprise qui se renouvelle souvent pour moi aujourd'hui encore ; mais j'ai invariablement remarqué, sans m'en rendre bien compte, que de toutes les faiblesses humaines, celle dont nous nous reconnaissons le moins volontiers coupable, est de nous endormir dans la diligence.

Quelle merveilleuse apparition fut pour moi Londres aperçu à distance ! Quelle réalité l'approche de la capitale donna tout-à-coup aux aventures de mes héros favoris qui y étaient tous, ou à peu près, venus y chercher fortune ! « Oui, pensai-je, la voilà cette ville qui abonde plus qu'aucune autre au monde en prodiges et en crimes de toutes sortes ! » Je devais avoir retenu cette phrase de la lecture de quelque roman ; mais ce n'est pas le cas de citer ici tout mon monologue qui se termina au quartier de White-Chapel ; la diligence nous déposa, à l'heure annoncée, devant la porte de l'auberge où était le bureau des places retenues. Était-ce le Sanglier bleu ou le Taureau bleu ? Tout ce dont je me souviens, c'est qu'il y avait sur l'enseigne un animal bleu quelconque.

L'œil du garde se fixa sur moi lorsqu'il descendit de son poste, et il dit à la porte du bureau :

« — Y a-t-il ici quelqu'un pour réclamer un petit Monsieur appelé Murdstone de Blunderstone, comté de Suffolk ? »

Personne ne répondit.

« — Essayez le nom de Copperfield, je vous prie, Monsieur, lui dis-je avec un air malheureux.

« — Y a-t-il ici quelqu'un pour réclamer un petit Monsieur inscrit sous le nom de Murdstone de Blunderstone, comté de Suffolk, mais répondant au nom de Copperfield !... Allons, y a-t-il quelqu'un ? répéta le garde. »

Non, il n'y avait personne. Je promenais tout autour de moi des yeux inquiets ; mais la question n'avait appelé l'attention d'aucun de ceux qui étaient là, si j'en excepte un homme en guêtres, n'ayant qu'un œil, qui suggéra l'idée de me mettre un collier de cuivre comme à un chien, et de m'attacher dans l'écurie. »

On appuya l'échelle contre la diligence, et je descendis après la dame que j'ai comparée à une botte de foin, mais qui n'osa pas remuer que son panier ne fût déposé par terre. Bientôt, tous les voyageurs eurent disparu les uns après les autres, les bagages avec eux, et la voiture elle-même, les chevaux ayant été dételés, fut roulée à reculons par des palefreniers qui allèrent la remiser je ne sais où. Cependant, personne ne paraissait pour réclamer le petit Monsieur qui arrivait tout poudreux de Blunderstone, comté de Suffolk.

Plus solitaire que Robinson Crusoé, j'entrai dans le bureau où, sur l'invitation du commis, je passai derrière le comptoir et m'assis sur la balance qui servait à peser les bagages.

Là, pendant que je regardais les paquets, les malles, les registres, etc., respirant les parfums d'une écurie voisine, un cortège effrayant de réflexions nouvelles défila dans mon cerveau. Si personne ne venait me réclamer, combien de temps me tolérerait-on là ? Consentirait-on à m'y laisser jusqu'à ce que j'eusse dépensé les sept shellings qui restaient dans ma bourse ? Dormi-

rais-je sur un des effets de voyage qui attendaient là leur propriétaire ? Irais-je me laver tous les matins à la pompe de la cour ? ou me mettrait-on chaque soir à la porte pour me permettre seulement de revenir le matin attendre toute la journée qu'on vînt me réclamer ? Et si ce n'était pas une méprise ou une négligence sans intention ? Si M. Murdstone avait imaginé ce plan pour se débarrasser de moi ? Une fois mes sept shellings consommés, que devenir ? Les gens du Sanglier bleu courraient-ils le risque de me voir mourir de faim dans le bureau et d'être forcés de m'enterrer à leurs frais ? Pourquoi ne pas partir tout de suite et retourner auprès de ma mère ! Mais comment retrouver ma route ? Et si j'arrivais qui me recevrait ! Étais-je sûr de personne, excepté de Peggoty ? Peut-être ferais-je mieux d'aller m'engager comme matelot ou comme soldat… Mais qui voudrait enrôler sur terre ou sur mer un petit garçon de mon âge ?

Ces pensées et cent autres semblables me donnèrent une véritable fièvre, et j'étais au plus haut paroxysme de mes appréhensions sinistres, lorsqu'entra un homme qui alla s'adresser directement au commis. Celui-ci vint me prendre par le bras sur le plateau de la balance, et me livra au survenant comme il eût fait d'un paquet pesé, enregistré et payé.

En sortant du bureau, tenu par la main, j'examinais cet homme haut de taille, jeune encore, les joues creuses, et ayant au menton une barbe aussi noire que celle de M. Murdstone ; mais il n'avait pas les cheveux lustrés de celui-ci : son habit râpé avait des manches un peu courtes ; son pantalon ne descendait qu'à la cheville, et sa cravate blanche n'était pas d'une propreté irréprochable ; quant au reste de son linge, impossible de le juger ; on ne le voyait pas.

« — Vous êtes le nouvel écolier ? me demanda-t-il.

» — Oui, Monsieur. » Réponse que je fis, persuadé, sauf preuve du contraire, que je devais être l'écolier en question.

« — Je suis un des maîtres du pensionnat Salem, dit-il. »

Je fis un salut respectueux et le suivis, ne sachant trop si je pouvais mentionner à un si digne personnage une chose aussi vulgaire que ma malle. Aussi étions-nous déjà à quelques pas du bureau, lorsque je me hasardai à y faire humblement allusion. Nous revînmes sur nos pas, et il donna quelques instructions au commis de la diligence, relativement au voiturier qui viendrait la prendre le lendemain matin.

« — Pardon, Monsieur, lui dis-je quelques pas plus loin, le pensionnat est-il loin ?

» — Au-delà de Blackheath, répondit-il ; » et, voyant bien que mes connaissances géographiques n'allaient pas jusqu'à me révéler cette distance, il ajouta :

« — Environ six milles de chemin ; mais nous irons par la voiture publique. »

J'avais l'estomac si faible, que l'idée de jeûner encore pendant un parcours de six milles m'effraya. Je m'armai de tout mon courage pour dire à mon guide que je lui serais bien obligé s'il me permettait d'acheter quelque chose à manger. Il parut surpris. — Après m'avoir bien regardé et avoir réfléchi : « J'ai à voir une vieille femme qui demeure ici tout près, me dit-il ; le mieux sera d'acheter un pain ou tout ce qui vous sera agréable, et de déjeuner chez cette personne qui nous procurera du lait. »

Nous cherchâmes en conséquence une boutique de boulanger, où nous nous décidâmes pour un pain brun qui me coûta six sous. De là, nous nous arrêtâmes aussi chez un épicier où nous achetâmes un œuf et une tranche de lard, dépense qui me laissa encore quelques sous du shelling dont le boulanger m'avait rendu la monnaie. Ces provisions faites, nous traversâmes un quartier qui me parut bruyant et tumultueux à donner le vertige ; nous passâmes sur un pont qui devait être London-Bridge, et nous arrivâmes à la demeure de la vieille femme, qui logeait dans un hospice charitable fondé pour quatre-vingts pauvresses, d'après l'inscription gravée au fronton de la porte principale.

Le maître du pensionnat Salem souleva le loquet d'une des petites portes toutes pareilles de cet établissement, et nous entrâmes dans le ménage d'une de ces vingt-quatre vieilles, qui soufflait son feu pour faire bouillir l'eau d'une petite casserole. En voyant entrer le maître, la vieille suspendit l'opération de son soufflet. Je crus entendre qu'elle disait : — « Ah ! c'est mon Charlot ! » Mais en voyant que le maître n'était pas seul, elle se leva et se frotta les mains, un peu confuse, en nous faisant une demi-révérence.

« — Pouvez-vous faire cuire le déjeuner de ce petit jeune homme, s'il vous plaît ? dit le maître du pensionnat Salem.

» — Si je le puis ? répondit la vieille ; oui, je le puis, assurément.

» — Comment se porte aujourd'hui Mistress Fibbitson ? » demanda le maître en regardant une seconde vieille dans un fauteuil près du feu, et cachée si bien sous un tas de vêtements que je me félicite encore de ne pas m'être assis sur elle par mégarde.

« — Ah ! elle n'est pas très bien, répondit la première : c'est un de ses mauvais jours. Elle a toujours froid, et je crois que si le feu s'éteignait par quelque accident, elle s'éteindrait aussi pour toujours. »

J'examinai alors plus attentivement cette pauvre invalide : quoiqu'il fît chaud ce jour-là, elle semblait ne penser qu'au feu. On l'aurait cru jalouse de la petite casserole ; or, comme on l'employa à faire cuire mon œuf et à frire mon lard, elle m'en voulut tout d'abord, me menaça même, une fois, du poing pendant cette opération culinaire ; ayant, du reste, rapproché encore son grand fauteuil de la cheminée, elle enveloppait ainsi le feu comme si c'était elle qui le réchauffait, et le surveillait avec une avare défiance. Enfin mon déjeuner étant cuit et le feu délivré, elle en exprima sa joie par un accès de rire… qui, je dois le dire, n'était nullement mélodieux.

Je m'assis pour manger mon œuf, mon lard et mon pain brun. Grâce à l'addition d'une jatte de lait qu'était allée me chercher la première vieille, je fis là un repas délicieux. Pendant que je jouissais de mon régal, la première vieille dit au maître :

« — Avez-vous sur vous votre flûte ?

» — Oui, répondit-il.

» — Jouez-en un air, dit la vieille avec un ton caressant. Jouez, je vous en prie. »

Le maître, sans se faire prier, passa une main sous son habit, il tira sa flûte en trois morceaux, et, les ayant ajustés, il commença immédiatement sa musique. Il m'en est resté l'impression que jamais homme ne joua plus mal de la flûte. Impossible d'imaginer

une cacophonie pareille de sons naturels ou artificiels. Je ne sais si ces sons formaient ce qu'on appelle un air, et si cet air réveilla en moi mes plus tristes pensées ; mais le premier effet de son influence fut de me rappeler tous mes chagrins, jusqu'à me faire venir les larmes aux yeux ; le second, de m'ôter tout appétit, et le troisième de produire une telle somnolence, que j'avais peine à tenir les yeux ouverts. Ce souvenir m'endort presque encore aujourd'hui ; oui, j'ai beau faire, je cesse de voir cette petite chambre de l'hospice, avec son buffet dans un de ses quatre coins, ses fauteuils à dossiers carrés, l'escalier qui conduisait à la chambre au-dessus, la cheminée dont le manteau était décoré de trois plumes de paon (infortuné paon, s'il eût pu se douter du lieu où devait briller un jour sa queue superbe !). Tout cela s'efface et s'évanouit devant moi ; je sommeille… Ce n'est plus la flûte que j'entends, ce sont les roues de la diligence. Je recommence le voyage ; mais un cahot me réveille en sursaut ; la flûte gémit de nouveau, et le maître du pensionnat Salem, croisant les jambes, enchante mélancoliquement la pauvre vieille. La même influence reproduit les mêmes effets : tout disparaît encore : plus de flûte, plus de maître, plus de vieille, plus de pensionnat Salem, plus de David Copperfield, plus rien qu'un profond sommeil.

Je rêvai, cette fois, que, tandis que l'artiste exécutait cette mélodie lamentable, la pauvre vieille, qui s'était de plus en plus rapprochée de lui dans son extase d'admiration, s'appuyait sur sa chaise, l'embrassait affectueusement et arrêtait soudain la musique. J'étais dans un juste-milieu entre le sommeil et la veille ; mais bientôt après, je fus bien sûr de ne pas rêver en entendant, très distinctement, la même femme demander à M Fibbitson : « — N'est-ce pas délicieux ? — Oui, oui, « répondit M Fibbitson

en regardant le feu, comme si c'était à lui qu'elle attribuait tout le mérite de cet enchantement.

Quand je lui parus avoir assez longuement sommeillé, le maître du pensionnat Salem démonta sa flûte en trois morceaux, les cacha dans sa poche, et m'emmena. La voiture publique de Salem n'était pas loin. Nous nous hissâmes sur l'impériale ; mais j'étais si enclin à dormir, qu'à la première halte, lorsque nous prîmes un nouveau voyageur, celui-ci s'installa à ma place, et l'on me mit dans l'intérieur, dont je me trouvai l'unique occupant. J'y goûtai un sommeil profond jusqu'à ce que la voiture gravît au pas une colline entre deux rangées d'arbres. Bientôt elle s'arrêta : elle était arrivée à destination.

Une courte promenade nous conduisit, — le maître et moi, — au pensionnat Salem, maison à l'aspect triste, et entourée d'un haut mur de briques. Sur la porte était un écriteau avec ces mots : Salem-House. Le maître sonna : avant qu'on nous ouvrît, nous fûmes reconnus, à travers un judas grillé, par un homme à figure farouche, au cou de taureau, à la chevelure tenue courte au-dessus des oreilles, et qui avait une jambe de bois.

« — Le nouvel écolier, dit le maître. »

L'homme à la jambe de bois inspecta d'un coup d'œil mon petit individu, et, quand il referma la porte sur moi, il mit la clé dans sa poche. Nous nous dirigions vers l'habitation, sous une allée touffue, lorsque l'homme à la jambe de bois, debout sur le seuil de sa loge, appela mon conducteur :

« — Holà ! »

Nous tournâmes la tête, et le vîmes armé d'une paire de bottes.

« — Holà ! le savetier est venu depuis que vous êtes parti, Monsieur Mell, et il dit qu'il lui est impossible de les raccommoder encore. Il prétend qu'il ne reste plus un seul morceau de la botte primitive, et il s'étonne que vous ayez pu songer à la possibilité d'un raccommodage. »

En parlant ainsi, il jeta les bottes vers M. Mell, qui fit quelques pas pour aller les ramasser, et qui, en les emportant, les regardait d'un air désolé. Je remarquai alors, pour la première fois, que celles qu'il avait aux pieds étaient passablement usées, et qu'on pouvait même apercevoir ses bas à travers une gerçure du cuir.

Salem-House était un bâtiment carré de briques avec deux ailes, sans ornement d'architecture extérieure, et d'un ameublement modeste. Cette maison me parut si solitaire et si silencieuse, que je demandai à M. Mell si les écoliers étaient sortis. Il eut l'air surpris que j'ignorasse que l'on était à l'époque des vacances ; — que tous les enfants étaient chez leurs parents ; que M. Creakle, le chef de l'établissement, était aux bains de mer avec M et Miss Creakle ; enfin, qu'on m'y envoyait pendant les vacances comme punition.

La salle d'études, où il m'introduisit après m'avoir expliqué tout cela, était une triste et longue pièce avec trois rangs de pupitres, hérissée, tout le long des murs, de champignons pour y pendre les chapeaux et les ardoises. Deux misérables souris blanches, laissées là par leur propriétaire, parcouraient tous les recoins d'une cage en forme de château, cherchant avec leurs yeux rouges quelque chose à ronger. Dans une autre cage plus

étroite, un oiseau voletait d'un bâton à l'autre sans chanter ni gazouiller. Une atmosphère étrange et d'une fadeur dégoûtante y rappelait à la fois la fétidité du cuir, celle du papier qu'on laisse moisir, et celle des pommes renfermées qui commencent à fermenter. Les taches d'encre étaient si multipliées, qu'il n'y en aurait pas eu davantage si, la toiture enlevée, il était tombé pendant quatre saisons une suite de pluies d'encre, de grêles d'encre et de neiges d'encre.

M. Mell m'ayant quitté pour aller porter dans sa chambre son irréparable paire de bottes, j'eus tout le loisir d'arpenter cette salle et d'en inspecter les divers compartiments. Tout-à-coup j'aperçus un pupitre sur lequel était un écriteau de carton avec ces mots écrits en grosses lettres : — Prenez garde à lui, il mord.

Je sautai aussitôt sur le banc, ayant peur qu'il y eût sous le pupitre quelque gros chien. Mais j'eus beau regarder, je ne le vis pas, et, en rentrant, M. Mell, me trouvant là, me demanda ce que je faisais.

« — Pardonnez-moi, Monsieur, lui dis-je, mais je cherche le chien.

» — Le chien ? quel chien ?

» — N'est-ce pas un chien ? Monsieur.

» — De quel chien voulez-vous parler, encore une fois ?

» — De celui auquel il faut prendre garde, Monsieur, parce qu'il mord.

» — Non, Copperfield, répliqua-t-il gravement, ce n'est pas un chien, c'est un petit garçon. J'ai pour instructions, Copperfield,

de vous attacher au dos cet écriteau ; je suis fâché de commencer par là avec vous, mais j'y suis forcé. »

Ce disant, il me fit descendre, prit l'écriteau, parfaitement disposé pour cela, et me l'attacha aux épaules comme un havresac. Partout où j'allai ensuite, j'eus l'agrément de le porter avec moi.

On ne saurait imaginer tout ce que cet écriteau me fit souffrir. Qu'on pût me voir ou non, je croyais toujours que quelqu'un me voyait. Il ne me servait de rien de me retourner et de ne trouver personne, puisque quelqu'un pouvait toujours survenir du côté où j'avais le dos tourné. Mes souffrances étaient encore aggravées par l'homme cruel à la jambe de bois. Il était autorisé à me faire subir ce tourment, et s'il me surprenait adossé à un arbre ou un mur, il me criait de sa voix formidable : « Holà eh ! Copperfield ; montrez votre écriteau ou je ferai mon rapport. »

Je fus, un matin, obligé de me promener dans la cour de récréation, traversée par tous les employés et les fournisseurs de l'établissement, afin que mon écriteau, lu par tous les domestiques, par le boucher, par le boulanger, les avertît tous qu'on devait prendre garde à moi. Je commençais à avoir peur de moi-même comme d'une espèce de petit sauvage qui mordait.

Il y avait, dans cette cour, une vieille porte sur laquelle les écoliers avaient coutume de sculpter leurs noms : elle était complètement couverte de ces inscriptions à la pointe du couteau. En lisant tous ces noms, je me demandais : « Comment celui-ci et celui-là apprendront-ils, à leur retour des vacances, qu'ils ont un nouveau camarade dont il faut se défier parce qu'il mord ? » Un de ces noms, le plus souvent et le plus profondément gravé, était celui d'un certain J. Steerforth. « — Ce doit être un grand garçon

me disais-je, qui lira mon écriteau avec emphase et me tirera les cheveux. » Un autre écolier s'appelait Tommy Traddles. « Ce Tommy-là, disais-je, me tournera en ridicule en prétendant être horriblement effrayé ; ce troisième, George Demple, fera une chanson à mes dépens ; » enfin, la pension se composait de quarante-trois élèves, selon M. Mell. Il n'y avait pas un seul de ces quarante-trois élèves qui ne m'apparût à la lecture de son nom sur cette porte, et qui ne me huât en criant à sa manière : « — Prenez garde à lui, il mord ! »

La même idée me poursuivait à côté de chaque pupitre et de chaque banc dans la salle d'étude, à côté de chaque couchette vide du dortoir, lorsque j'allais moi-même, le soir, me mettre au lit. Je me souviens d'avoir rêvé plusieurs nuits de suite de ma mère, quand ma mère n'aimait que moi ; puis je rêvais encore que je dînais chez la famille Peggoty ou que je voyageais sur l'impériale de la diligence, ou que j'admirais l'appétit de mon infortuné ami le garçon de l'auberge ; mais, tout-à-coup, ces divers personnages poussaient un cri de terreur en découvrant sur mon dos le fatal écriteau.

Dans la monotonie de ma vie, et avec l'appréhension continuelle de la réouverture des classes, c'était un insupportable supplice. J'avais, chaque jour, de longs exercices à faire avec M. Mell, et je m'en tirais assez bien, M. et Miss Murdstone n'étant pas là. Mais, entre ces leçons, je me promenais sous la surveillance de l'homme à la jambe de bois. J'eus ainsi le temps de graver dans ma mémoire toutes les particularités de cette grande maison, son atmosphère humide, certaines dalles verdâtres et effondrées de la cour, un vieux réservoir à travers les crevasses duquel l'eau filtrait goutte à goutte, quelques arbres au tronc décoloré, qui sem-

blaient avoir été plus trempés par la pluie et avoir moins reçu les rayons du soleil que les autres.

Nous dînions à une heure après midi, M. Mell et moi, à l'entrée d'un long réfectoire rempli de tables de sapin et sentant l'odeur de la graisse. Après le dîner, venaient de nouvelles leçons jusqu'à l'heure où l'on servait le thé, que M. Mell buvait dans une tasse de porcelaine bleue, et moi dans une tasse d'étain. Tout le long de la journée, jusqu'à sept ou huit heures du soir, M. Mell, installé à son pupitre spécial de la salle d'étude, était incessamment occupé avec un registre, une règle et des feuilles volantes qu'il couvrait de chiffres et d'écritures. Je sus, plus tard, qu'il dressait ainsi les mémoires de chaque élève pour le dernier semestre expiré. Son labeur quotidien terminé, il prenait sa flûte et en jouait avec une telle ardeur qu'il me semblait qu'il finirait par y laisser son dernier souffle

Je me revois moi-même assis dans les salles mal éclairées, le front sur une main, écoutant les plaintives mélodies de M. Mell ou repassant mes leçons du jour suivant. Je me revois là encore, songeant à la maison qui avait autrefois été ma maison, et à la plage de Yarmouth, en me trouvant bien triste et bien seul. Je me revois traversant le double rang de couchettes du dortoir et m'asseyant sur le bord de la mienne pour pleurer, parce que Peggoty n'était pas là pour me consoler en me mettant au lit. Je me revois descendant, chaque matin, un long escalier, et regardant la cloche qui m'a réveillé. Je me répète que cette même cloche va bientôt réveiller aussi J. Steerforth et mes autres condisciples inconnus, — idée terrible qui ne le cède en terreur qu'à celle qui me représente l'homme à la jambe de bois ouvrant sa grille rouillée au redouté M. Creakle. Je ne puis croire que je fusse, en vérité,

un bien dangereux caractère, mais je ne me dissimule pas que l'écriteau me dénoncera à tous.

M. Mell ne me parlait pas beaucoup, mais il ne me traitait jamais durement. Je suppose que nous nous tenions réciproquement compagnie sans nous parler. J'ai oublié de mentionner qu'il se parlait quelquefois à lui-même, faisant de gros yeux, grinçant les dents, serrant les poings ou s'arrachant les cheveux sans cause connue ; mais c'étaient là ses manies. J'en avais d'abord été effrayé, puis je m'y étais accoutumé.

Première partie · Chapitre 6

J'étais depuis un mois l'unique pensionnaire de Salem-House, lorsqu'un matin, le concierge à la jambe de bois, introduisant deux ou trois servantes sous ses ordres, parut dans la salle d'études armé d'un balai et avec un seau rempli d'eau : M. Mell et moi nous fûmes mis dehors ; pendant quatre jours nous nous réfugiâmes où nous pûmes, poursuivis de pièce en pièce par le balai, et surpris par un tourbillon de poussière qui nous faisait éternuer comme si Salem-House fût devenue une immense tabatière.

Ces préparatifs annonçaient la prochaine arrivée de M. Creakle. Le quatrième jour, M. Mell me prévint que ce personnage arriverait le soir même : à l'heure du thé, j'appris qu'il était arrivé ; avant l'heure du coucher, l'homme à la jambe de bois vint me chercher pour me faire comparaître devant lui.

L'aile de la maison qu'habitait M. Creakle était beaucoup plus confortable que la nôtre, et il avait, pour son usage, un petit jar-

din qui ressemblait à un Éden comparativement à la poudreuse cour des récréations, véritable désert d'Arabie en miniature où je me disais quelquefois que, pour s'y trouver bien, il faudrait être chameau ou dromadaire. Je ne songeais guère à ces comparaisons le soir où je fus conduit tout tremblant en présence de M. Creakle. Tel était mon trouble, qu'en entrant je ne vis ni M Creakle, ni Miss Creakle — (quoiqu'elles fussent l'une et l'autre dans le salon), — ni ces dames, ni personne, excepté M. Creakle lui-même, robuste monsieur au gousset duquel pendait un trousseau de clés de montre et de cachets : il était assis dans un fauteuil, ayant près de lui une table avec une bouteille et un verre.

« — Ah ! dit M. Creakle, voici donc le jeune homme dont les dents ont besoin d'être limées ! Retournez-le un peu. »

L'homme à la jambe de bois me fit tourner sur moi-même, de manière à exhiber l'écriteau avec l'inscription qui me dénonçait comme un animal dangereux pour avoir mordu M. Murdstone. Quand M. Creakle m'eut examiné à loisir, l'homme à la jambe de bois me fit faire encore volte-face et alla se poster à côté de M. Creakle. Celui-ci avait un visage rubicond, de petits yeux enfoncés, de grosses veines sur le front, le nez court et un large menton. Chauve au sommet du crâne, il conservait encore quelques cheveux grisonnants, assujettis comme un bandeau sur chaque tempe, de manière à venir se joindre sur ses sourcils. Mais ce qui me fit le plus d'impression, c'est qu'il avait la voix éteinte et parlait comme quelqu'un qui vous chuchote à l'oreille. L'effort que lui coûtait la parole ou la contrariété qu'il éprouvait de parler ainsi, ajoutait à l'expression colère de sa physionomie et gonflait de plus en plus ses veines saillantes, ce qui m'explique comment je fus surtout frappé de cette particularité caractéristique.

« — Voyons, demanda M. Creakle, quel est le rapport sur cet enfant ?

» — Il n'y a encore rien contre lui, répondit l'homme à la jambe de bois, l'occasion a manqué. »

Il me sembla que M. Creakle était désappointé, et il me sembla aussi que M et Miss Creakle ne l'étaient pas, car je venais enfin de les apercevoir et de les regarder l'une après l'autre attentives et immobiles.

« — Venez ici, Monsieur, me dit M. Creakle me faisant signe d'approcher.

» — Venez ici, dit l'homme à la jambe de bois répétant le geste.

» — J'ai le bonheur de connaître votre beau-père, poursuivit M. Creakle me saisissant par l'oreille, et c'est un digne homme, un homme d'un caractère énergique. Il me connaît et je le connais. Me connaissez-vous, eh ? dit M. Creakle me pinçant l'oreille avec une férocité badine.

» — Pas encore, Monsieur, répondis-je en me retenant pour ne pas crier.

» — Pas encore, eh ! répéta M. Creakle, mais vous me connaîtrez bientôt, eh ?

» — Vous le connaîtrez bientôt, eh ? » répéta à son tour l'homme à la jambe de bois, et j'appris par la suite qu'avec sa grosse voix il servait généralement d'interprète à M. Creakle auprès des élèves.

J'étais fort effrayé : « — Je l'espère, Monsieur, s'il vous plaît, essayai-je de dire, sentant, pendant ce temps-là, mon oreille en

feu tant il me pinçait !

» — Je vais vous dire ce que je suis, reprit M. Creakle lâchant à la fin mon oreille avec un dernier pincement qui me fit jaillir les larmes dans les yeux, je suis un Tartare.

» — Un Tartare ! dit l'homme à la jambe de bois.

» — Quand j'ai dit que je ferai une chose, je la fais, dit M. Creakle, et lorsque j'ai dit que je veux qu'une chose soit faite, je veux qu'on la fasse.

» — … Qu'une chose soit faite, je veux qu'on la fasse, répéta l'homme à la jambe de bois.

» — Je suis d'un caractère inflexible, dit M. Creakle ; voilà ce que je suis. Je fais mon devoir, voilà ce que je fais ; mon sang et ma chair… — Il regarda ici M Creakle, — mon sang et ma chair, lorsqu'ils se lèvent contre moi, ne sont plus ma chair et mon sang… je les renie… Cet individu est-il revenu ici ? demanda-t-il à l'homme à la jambe de bois.

» — Non, fut la réponse.

» — Non, dit M. Creakle ; il ne s'en aviserait pas. Il me connaît. Qu'il se tienne à l'écart, reprit M. Creakle frappant sur la table et regardant M Creakle ; oui, il me connaît… Quant à vous, mon jeune ami, vous avez commencé de me connaître et vous pouvez vous retirer… Ramenez-le. »

Je fus enchanté d'être congédié ainsi, car M et Miss Creakle essuyaient leurs yeux et je me sentais aussi chagrin pour elles que pour moi-même. Cependant, j'avais une pétition à faire, une pétition sur un sujet qui m'intéressait si vivement, que je recueillis

tout mon courage, et, quoique surpris d'oser parler ainsi, je finis par dire :

« — Excusez-moi, Monsieur, si… »

M. Creakle m'interrompit en s'écriant de sa voix éteinte : « Ah ! qu'est-ce que c'est donc ? » et il fixa sur moi ses deux yeux comme s'il voulait me brûler de leur flamme.

Je repris en bégayant : « Excusez-moi, Monsieur, si je vous le demande, mais je vous assure que je suis bien fâché, Monsieur, de ce que j'ai fait… Voulez-vous permettre qu'on m'ôte cet écriteau avant que les élèves reviennent… »

M. Creakle était-il de bonne foi ? Ne voulait-il que m'effrayer ? je l'ignore ; mais il fit un bond comme pour s'élancer sur moi, et, sans attendre l'escorte de l'homme à la jambe de bois, je m'esquivai au plus vite. Je ne m'arrêtai qu'à la porte de ma chambre, et là, voyant que je n'étais pas poursuivi, je me mis au lit où je restai à trembler pendant une couple d'heures.

Le lendemain matin revint M. Sharp. M. Sharp était le premier maître et le supérieur de M. Mell. M. Mell prenait ses repas avec les élèves, mais M. Sharp dînait et soupait à la table de M. Creakle. C'était un homme à l'air délicat, le nez un peu saillant, et portant la tête penchée sur une épaule comme si elle était trop lourde pour lui. Il avait la chevelure bouclée ; mais le premier élève qui fut de retour m'apprit que c'était une perruque (achetée d'occasion, prétendait-il), et que M. Sharp sortait tous les samedis, dans l'après-midi, pour aller la faire friser.

Ce premier élève de retour se trouvait être justement Tommy Traddles, et nous fîmes tout d'abord connaissance. « Vous avez

dû, me dit-il, remarquer mon nom gravé sur la grande porte de la cour, à côté du verrou ?

» — Traddles ! lui répondis-je ; car j'avais, en effet, remarqué surtout ce nom-là et celui de Steerforth.

» — C'est cela même ; et, à votre tour, qui êtes-vous ? me demanda Tommy Traddles. »

Je me nommai, et il me fit raconter toute mon histoire.

Ce fut, pour moi, une heureuse circonstance que Traddles revînt le premier à la maison. Du caractère dont il était, il s'amusa tellement de mon écriteau, qu'il m'épargna l'embarras de le montrer ou de le cacher ; car ce fut lui qui fit en quelque sorte les honneurs de ma personne aux autres élèves, grands et petits, en leur disant : « Regardez, voici de quoi rire. » Un peu de honte est bientôt passé : j'éprouvai la vérité du proverbe, grâce à cette brusque introduction. Il faut dire aussi que la plupart des élèves revenaient assez tristes, et qu'ils ne firent pas tant de bruit à mes dépens que je l'avais pensé. Il y en eut bien quelques-uns qui dansèrent autour de moi comme des sauvages indiens autour d'un prisonnier. Quelques-uns encore ne purent résister à la tentation de prétendre que j'étais un chien, pour me caresser et me flatter comme s'ils avaient peur d'être mordus, en me disant : Tout beau, Monsieur ! et en m'appelant : Toutou ! Cela était assez humiliant pour moi au milieu d'étrangers : j'en éprouvai quelque confusion, je versai quelques larmes, mais sur le tout je m'étais attendu à pire.

Cependant, on ne me considéra pas comme formellement accepté dans la pension, jusqu'à ce que J. Steerforth fût arrivé. J. Steerforth était une sorte de chef, il passait pour fort dans ses

classes, avait un air de distinction naturelle, et il devait être mon aîné au moins de six ans. On m'amena devant lui comme devant un magistrat. Il était assis sous un auvent comme sous un dais de cérémonie, et il me questionna sur les motifs de ma punition.

« — Allons, dit-il, c'est une injustice. » Je lui fus à jamais reconnaissant de cette sentence.

« — Avez-vous de l'argent, Copperfield ? me demanda-t-il ensuite en me prenant à part, lorsqu'il eut ainsi prononcé sur mon sort.

» — Oui, sept shellings.

» — Vous feriez mieux de me les confier, me dit-il, j'en aurai soin… si toutefois vous le voulez, car vous n'y êtes pas forcé. »

Je m'empressai de me rendre à cette invitation amicale, et, ouvrant la bourse que Peggoty m'avait donnée, je la vidai dans la main de J. Steerforth.

« — Désirez-vous dépenser quelque chose à présent ? me demanda-t-il.

» — Non, merci.

» — Vous le pouvez si vous le voulez, dit Steerforth, vous n'avez qu'à parler.

» — Non, merci, répétai-je.

» — Peut-être aimeriez-vous à dépenser deux ou trois shellings pour acheter une bouteille de vin de groseilles que nous boirions ce soir dans le dortoir ! dit Steerforth… je sais que vous êtes de mon dortoir.

» — Oui, j'aimerais assez cela, » répondis-je, quoique certainement l'idée ne m'en fût pas venue un moment auparavant.

« — Très bien, dit Steerforth ; vous seriez encore charmé de dépenser un autre shelling en gâteaux d'amande, n'est-ce pas ?

» — Oui, j'aimerais encore assez cela.

» — Et un autre shelling en biscuits, puis un autre en fruits. Eh ! je vous vois venir, petit Copperfield ! »

En parlant ainsi, Steerforth sourit et je souris comme lui, mais j'avais une sorte de trouble intérieur.

« — Fort bien, dit-il ; nous ferons tout ce que l'on peut faire avec une pareille somme, et je vous promets, quant à moi, de faire de mon mieux. J'ai la permission de sortir et j'introduirai notre régal en contrebande. »

Àces mots, il glissa l'argent dans sa poche et ajouta avec bienveillance que je pouvais être tranquille parce qu'il se chargeait de tout.

Il fut fidèle à sa parole, et je n'eus rien à lui reprocher, quoique au fond du cœur j'éprouvasse, pour mon compte, un certain remords à dissiper ainsi tout d'un coup les shellings de ma mère. Quand le dortoir fut fermé et qu'il n'y eut plus d'autre lumière que la clarté de la lune à travers les croisées, Steerforth mit sur mon lit la provision en disant :

« — Voilà ce que c'est, petit Copperfield ; vous avez là de quoi banqueter royalement. » À mon âge, avec un camarade comme lui à mon côté, je ne pouvais songer à faire les honneurs du festin ; l'idée seule eût paralysé ma main. Je le priai donc de pré-

sider ; ma requête étant appuyée par les autres élèves de notre dortoir, il s'y rendit, s'assit sur mon oreiller, distribua les gâteaux avec une égalité parfaite, et versa à chacun sa part de vin de groseille dans un petit verre sans pied qui était sa propriété particulière. J'étais moi-même assis à sa gauche : les autres convives groupés autour de nous sur les couchettes les plus proches ou sur le plancher.

Je me rappelle tous les détails de notre petite fête et notre causerie à voix basse, ou plutôt leur causerie, car je me contentais d'écouter avec une attention respectueuse : la lune dessinait sur le plancher la forme décalquée de la fenêtre à travers laquelle ses rayons s'introduisaient obliquement dans le dortoir ; cette espèce de crépuscule lunaire s'illuminait quelquefois aussi artificiellement, lorsque Steerforth, pour mieux voir les friandises dont nous nous régalions, plongeait une allumette dans un briquet phosphorique d'où elle ressortait comme une petite fusée, jetant une flamme bleuâtre qui s'éteignait presque aussitôt. On devine l'impression que dut produire sur mon imagination d'enfant cette fête secrète, célébrée avec tant de mystère, au milieu de la nuit, et chaque convive parlant bas : par moment, je ne pouvais tout-à-fait bannir un sentiment de terreur vague et je ne souriais qu'à demi lorsque Traddles prétendait apercevoir un revenant dans un coin.

Je fus dès lors mis au courant du pensionnat et de tout ce qui lui appartenait ou en dépendait. J'appris que ce n'était pas sans raison que M. Creakle s'était vanté d'être un Tartare ; car il était le plus dur et le plus sévère des maîtres de pension, passant la journée à exécuter lui-même ses propres jugements sur les élèves : Steerforth ajoutait que c'était d'ailleurs là tout ce qu'il sa-

vait faire, étant aussi ignorant que l'écolier le plus ignare de la pension. Son premier métier ne lui avait pas réussi ; car, avant de se faire maître de pension, il avait été petit marchand de houblon dans un faubourg de Londres, et ayant perdu à ce commerce la dot de M Creakle, il avait fini par se déclarer en banqueroute. J'étais étonné de tout ce que savaient mes chers condisciples ; ils m'apprirent encore que l'homme à la jambe de bois, qui s'appelait Tungay, était un autre barbare qui avait autrefois assisté M. Creakle dans le trafic du houblon, et s'était même cassé la jambe au service de son maître, ce qui expliquait suffisamment comment ce serviteur dévoué l'avait suivi dans l'exploitation du commerce scolaire ; mais, selon les élèves, à qui cette supposition ne coûtait guère, il avait d'autant plus de titres à la reconnaissance de M. Creakle, qu'il était le confident et même le complice de mainte action peu délicate. D'ailleurs, à l'exception de M. Creakle, Tungay considérait le reste de l'établissement, maîtres et enfants, comme ses ennemis naturels, mettant tout le bonheur de sa vie à satisfaire sa méchanceté. M. Creakle avait un fils qui n'était pas l'ami de Tungay : ce fils, étant au nombre des maîtres, n'avait pas craint d'adresser quelques remontrances à son père sur quelques abus de sa cruelle discipline : il s'était permis aussi de protester contre la tyrannie exercée sur sa mère. En conséquence, M. Creakle l'avait mis à la porte : depuis ce temps-là, me dit-on. M et Miss Creakle versaient souvent des larmes.

Mais ce que j'appris de plus merveilleux relativement à M. Creakle, c'est qu'il y avait dans la pension un élève sur lequel il ne se hasardait jamais à lever la main, et cet élève, c'était J. Steerforth. Steerforth lui-même confirma l'observation, lorsqu'elle fut faite, en disant : « Je voudrais bien qu'il s'avisât de me toucher. — Et si on vous touchait ? lui demanda un élève timide (ce n'était

pas moi). » Steerforth plongea une allumette dans le phosphore comme pour éclairer sa réponse : « S'il s'en avisait, dit-il, je commencerais par lui asséner un coup de la grosse bouteille d'encre qui est toujours sur la cheminée. » À cette réplique, chacun des auditeurs admira J. Steerforth.

J'appris que M. Sharp et M. Mell passaient pour être très mal payés : quand on servait sur la table de M. Creakle un plat de viande froide et un plat de rôti chaud, il était à peu près convenu que M. Sharp préférait toujours la viande froide : « C'est la vérité pure, » dit Steerforth, le seul élève qui dînât quelquefois à la table des maîtres. — « Et sa perruque, dit Traddles, est-ce que M. Sharp s'imagine qu'elle lui va bien ? Il ne faut pas qu'il en soit si fier, comme si on ne voyait pas sortir par derrière ses cheveux rouges ? »

Autre anecdote : un des élèves, fils d'un marchand de charbon, payait sa pension avec le mémoire de l'établissement, d'où provenait son sobriquet de M. Troc ; au moins avait-on ainsi de bon combustible ; mais la bière de table était, disait-on unanimement, un vol fait aux parents, et le pouding qu'on vantait dans les prospectus n'était qu'une déception. On parla de Miss Creakle : tout le monde s'accordait pour dire qu'elle aimait J. Steerforth ; et, certes, on pouvait le croire, en pensant à la voix agréable de cet élève, à son air distingué, à ses cheveux bouclés, à ses manières aisées.

Et M. Mell, que disait-on de lui ? Que ce n'était pas un mauvais homme, mais qu'il n'avait pas six pence vaillant et que l'on croyait savoir que sa mère était pauvre comme Job. Je me souvins de mon déjeuner à l'hospice et de la vieille qui avait appelé

M. Mell mon Charlot ; mais je suis heureux de pouvoir ajouter que je restai là-dessus muet comme un poisson.

Toute cette causerie se prolongea quelque temps après le banquet. Puis, peu à peu, tous les convives gagnèrent leurs couchettes : il ne restait plus que Steerforth et moi, lorsque celui-ci me dit :

« — Bonne nuit, petit Copperfield, j'aurai soin de vous.

« — Vous êtes bien bon, répondis-je avec gratitude : bonne nuit ; » et j'avoue que je ne fus pas médiocrement heureux de cette assurance de protection de la part d'un élève qui exerçait un tel ascendant sur toute la pension. Qui m'eût prédit qu'un jour ?... mais je ne raconte encore que mes souvenirs d'écolier.

Première partie · Chapitre 7

Les classes commencèrent tout de bon le lendemain. Je me rappelle quelle impression fut produite sur moi par le tumulte de voix qui remplissait la salle d'études, et par le silence soudain, le silence de mort qui lui succéda, lorsque, après le déjeuner, nous vîmes apparaître M. Creakle... il s'arrêta sur le seuil et promena son regard comme le géant du conte lorsqu'il inspecte ses captifs.

Tungay se tenait à côté de M. Creakle. Il me sembla qu'il aurait bien pu se dispenser de crier avec un accent si féroce : « Silence ! » car nous étions tous immobiles et muets.

Nous vîmes parler M. Creakle et nous entendîmes Tungay prononcer à peu près ce discours :

« — Or, çà, élèves, voici un nouveau semestre. Attention, s'il vous plaît, à ce que vous allez faire pendant ce nouveau semestre. Je vous engage à être bien appliqués à vos leçons, car je serai appliqué au châtiment. Je ne faiblirai pas ; vous aurez beau vous gratter, vous ne gratterez pas les marques que j'imprimerai sur votre peau. À l'ouvrage donc, chaque élève. »

Après ce formidable exorde, M. Creakle s'approcha de mon banc et me dit que si j'étais fameux pour mordre, il n'était pas moins fameux pour mordre aussi à sa manière. Et me montrant sa canne : « — Que pensez-vous de cette dent, eh !... est-ce une dent bien aiguisée ? Est-ce une double dent ? Croyez-vous qu'elle morde bien, eh ? » À chacune de ces questions, je recevais un coup qui me faisait tressaillir sur mon banc. Je fus bientôt, comme dit Steerforth, un des chevaliers de Salem-House, grâce à cette accolade.

Je partageai cette marque de distinction spéciale avec beaucoup d'autres. M. Creakle, en faisant le tour de la salle, s'arrêtait à chaque élève, et la plupart, les plus petits surtout, avaient aussi l'honneur de sentir la canne sur les épaules : je craindrais de paraître exagérer si je disais que la grande majorité attesta aux autres, par ses cris et ses pleurs, que M. Creakle revenait des bains de mer plus tyran que jamais.

Je ne pense pas qu'aucun maître de pension ait joui de sa profession avec un bonheur égal à celui de M. Creakle. Frapper les enfants était pour lui un besoin, un appétit qu'il ne pouvait s'empêcher de satisfaire. Il ne résistait pas au plaisir de souffleter un enfant joufflu ; des joues vermeilles exerçaient sur lui une véritable fascination : il les regardait le matin avec une envie inquiète, et la journée ne se passait pas sans qu'il eût trouvé l'occa-

sion d'y appeler une teinte plus foncée encore avec le revers de sa main. J'étais un petit joufflu moi-même et j'en parle en connaissance de cause. Je ne saurais penser à M. Creakle aujourd'hui sans éprouver l'indignation désintéressée qui me révolterait si j'avais pu le connaître sans avoir été en son pouvoir ; mais je m'indigne, parce que je sais quelle incapacité s'alliait à cette brutalité, chez cet homme aussi peu propre à conduire des enfants qu'à être grand-amiral ou général en chef, — deux fonctions dans lesquelles il eût moins fait de mal, à coup sûr, que dans celle de maître de pension.

Et nous, infortunées victimes d'une idole implacable, avec quelle abjection nous cherchions à l'apaiser. Quelle honte, il me semble aujourd'hui, quelle honte et quelle dégradation, même pour des enfants, d'être si servilement soumis à un homme aussi médiocre !

Je me vois assis à mon pupitre, épiant humblement son regard, tandis qu'il règle le cahier d'une victime qui essuie ses larmes. Un double rang d'élèves épient, comme moi ce regard funeste avec la même anxiété, ne sachant lequel de nous va avoir son tour. Je crois, en vérité, que, malgré sa feinte indifférence, il nous guette de son côté et jouit malignement de cette cruelle fascination qu'il exerce sur ses jeunes victimes : on le devine à son oblique clignotement, et, bientôt, ayant choisi un second coupable : « Approchez ici ! » lui dit-il. L'infortuné obéit, balbutie une excuse, promet de mieux faire le lendemain : M. Creakle lui lance un quolibet avant de le battre, et nous d'en rire… oui, lâches que nous sommes, nous rions, pâles et tremblants !

Assis à mon pupitre encore, dans l'après-midi d'un jour étouffant de l'été, je sens que je m'assoupis en entendant autour de

moi comme le bourdonnement de grosses mouches, et je donnerais tout au monde pour qu'il me fût permis de dormir ; mais M. Creakle vient d'entrer, et mon œil le suit, mon œil à demi-ouvert, comme celui d'un jeune hibou luttant contre la lumière. Je succombe enfin, et incline sur mon livre ma tête accablée, croyant l'observer toujours dans mon sommeil ; lui, cependant, est venu sournoisement par derrière, et un coup de canne me réveille en sursaut.

Me voici dans la cour de récréation, ne pouvant l'apercevoir, mais poursuivi par la conviction qu'il ne me perd pas de vue. À une courte distance est la fenêtre de la salle où je sais qu'il est à dîner, et c'est cette fenêtre qui me fascine. Montre-t-il son visage à travers les carreaux, le mien prend une expression de soumission suppliante. Si la fenêtre s'ouvre, le plus hardi des élèves (excepté Steerforth) interrompt le jeu le plus animé. Un jour, Traddles (le plus chanceux enfant du monde) brisa, avec sa balle, une vitre de cette fenêtre. Je frémis au souvenir terrible de cet accident, comme si la balle bondissait de nouveau sur le front sacré de M. Creakle.

Pauvre Traddles ! à la foi le plus gai et le plus misérable de tout le pensionnat, il était comme prédestiné aux coups de canne. Je crois qu'il n'y eut pas un jour de ce semestre qu'il n'en reçut, excepté un lundi où il fut quitte pour avoir des coups de règle sur les doigts. Traddles avait un oncle ; il parlait toujours d'écrire à son oncle pour se plaindre, et il n'écrivait jamais ; mais, après avoir caché sa tête un moment sur son pupitre, il la relevait, reprenait son air joyeux, et, avant que ses dernières larmes fussent essuyées, il se remettait à dessiner des squelettes sur son ardoise. Je ne pouvais, au commencement, m'expliquer quel plaisir trou-

vait Traddles à dessiner des squelettes, et, pendant quelque temps, je le considérais comme une espèce d'ermite qui, par ces emblèmes de notre vie mortelle, cherchait à se rappeler que les coups de canne ne pouvaient durer toujours ; mais je crois qu'il dessinait plutôt ces figures que d'autres, parce qu'elles étaient plus faciles, n'exigeant aucune variété de physionomie.

C'était, d'ailleurs, un enfant plein d'honneur que Traddles, estimant que le devoir inviolable des élèves était de ne jamais se trahir les uns les autres. En maintes occasions, ce sentiment-là lui coûta cher, une fois particulièrement : Steerforth avait ri à la chapelle, et le bedeau, pensant que c'était Traddles, l'expulsa de son banc. Je le vois sortir, sous la garde du bedeau, au milieu des fidèles scandalisés. Il ne voulut jamais dire quel était le vrai coupable, quoiqu'il fût puni le lendemain et passât plusieurs heures au cachot, d'où il sortit avec tout un cimetière de squelettes dessinés sur son dictionnaire latin. Mais il eut sa récompense : Steerforth déclara qu'il n'y avait rien du capon dans Traddles, et nous sentîmes tous que c'était là un grand éloge. Quant à moi, j'aurais consenti à bien des choses (quoique moins brave que Traddles et plus jeune) pour mériter une récompense semblable.

C'était pour moi un beau spectacle que de voir Steerforth nous précéder à la chapelle en donnant le bras à Miss Creakle. Je ne croyais pas Miss Creakle aussi jolie que la petite Émilie, et je ne l'aimais pas (je n'eusse pas osé) ; mais elle me semblait une jeune personne extraordinairement attrayante et d'une distinction supérieure. Quand Steerforth, en pantalon blanc, lui portait son ombrelle, j'étais fier de connaître Steerforth, et je comprenais qu'il était impossible qu'elle ne l'aimât pas. M. Sharp et M. Mell étaient, à mes yeux, deux personnages notables ; mais Steerforth

était à M. Sharp et à M. Mell ce que le soleil est à deux astres secondaires.

Steerforth continua de me protéger, et son amitié me fut très utile, personne n'osant tourmenter quelqu'un qu'il honorait de son appui. Il ne me protégeait pas contre les sévérités de M. Creakle, — l'aurait-il pu ? mais, chaque fois que j'étais traité plus cruellement que d'ordinaire, il me répétait que je manquais de son énergie, et qu'à ma place il ne se laisserait pas tyranniser ainsi. C'était un encouragement dont je lui savais gré : la barbarie même de M. Creakle eut cela de bon pour moi, qu'elle me débarrassa de mon écriteau. Il s'aperçut qu'il me servait en partie de bouclier contre ses coups de canne, et il ne tarda pas à me le faire ôter pour cette raison.

Une circonstance particulière cimenta mon intimité avec Steerforth : ce fut pour moi un sujet d'orgueil, quoique non sans inconvénients. Je ne sais plus à quel propos je comparais, un jour, quelqu'un à l'un des héros de Peregrine Pickle : « — Vous avez donc lu ce roman ? « me demanda Steerforth, le soir, quand nous montâmes au dortoir.

« — Ce roman et plusieurs autres, » lui répondis-je en lui expliquant comment.

» — Et vous en souvenez-vous ?

» — Oui, certainement, » répliquai-je ; car j'avais, en effet, une excellente mémoire.

« — Eh bien ! savez-vous ? mon petit Copperfield, me dit Steerforth, vous me les raconterez. J'ai quelque peine à m'endormir, et je me réveille toujours de bonne heure chaque matin ;

nous les repasserons tous, les uns après les autres : nous en ferons une sorte de Mille et une Nuits. »

Je me sentis très flatté de ce projet et nous commençâmes à l'exécuter le même soir. Ah ! comme je dus arranger mes auteurs favoris en me rendant leur interprète ! Mais j'avais la foi du lecteur ingénu, et peut-être une certaine manière de raconter avec une simplicité sérieuse qui devait plaire à mes auditeurs.

Malheureusement, j'avais souvent envie de dormir, ou j'étais peu en train de continuer une histoire, et c'était alors une tâche pénible qu'il fallait toutefois accomplir à tout prix… Comment désappointer Steerforth ? comment songer à lui déplaire ! Puis, le matin, si je me sentais fatigué et disposé à goûter une heure de repos de plus, c'était peu amusant d'être réveillé comme la sultane Scheherazade et forcé de débiter de longues aventures avant que la cloche sonnât. Mais Steerforth était un auditeur résolu, et comme, en retour, il m'expliquait mes leçons d'arithmétique, mes versions ou tout ce qu'il y avait de difficile dans mes devoirs de classe, je gagnais quelque chose à notre transaction : je veux cependant me rendre cette justice que je n'étais excité par aucun motif d'intérêt ou de crainte. J'admirais et j'aimais Steerforth : son approbation me dédommageait amplement.

Steerforth avait d'ailleurs des attentions pour son conteur, et il me le prouva dans une circonstance où Traddles et les autres durent subir le supplice de Tantale. Dans le second mois du semestre arriva la lettre promise de Peggoty, — aimable lettre accompagnée d'un gâteau au milieu de deux douzaines d'oranges et de deux bouteilles de vin de primevère. Comme de raison, je déposai ce trésor aux pieds de Steerforth pour qu'il en disposât.

« — Non, mon petit Copperfield, me dit-il, le vin servira à vous humecter le gosier quand vous me conterez des histoires. »

Je rougis à cette idée et le priai modestement d'y renoncer. Mais il prétendit avoir observé que je m'enrouais quelquefois et il voulait que personne ne me fît tort d'une goutte. Il s'empara donc des bouteilles qu'il enferma dans sa malle, près de son lit, et le contenu m'en fut administré par lui-même, toutes les fois qu'il jugeait que j'avais besoin d'être rafraîchi, au moyen d'un tuyau de plume adapté au bouchon. Parfois, pour rendre le spécifique souverain, il y ajoutait un quartier d'orange ou une pastille de menthe, et quoique tout cela ne composât pas précisément un stomachique selon l'ordonnance de la Faculté, j'avalais avec reconnaissance.

Peregrine Pickle dut bien durer plus d'un mois, et plus d'un mois aussi chacune de mes autres histoires. Ce qu'il y a de certain, c'est que la pension avait encore sa provision de contes lorsque le conteur eut épuisé ses rafraîchissements. Pauvre Traddles… je ne pense jamais à cet élève sans avoir à la fois envie de rire et de pleurer… Il remplissait à côté de moi les fonctions du chœur dans les pièces antiques, affectant des convulsions de rire aux endroits plaisants, et tremblant comme la feuille quand survenait une péripétie alarmante. J'en étais quelquefois embarrassé. Une de ses plaisanteries habituelles était de prétendre ne pouvoir s'empêcher de claquer des dents dès qu'il était question de certain alguazil des Aventures de Gil Blas, et lorsque Gil Blas rencontra à Madrid le capitaine des voleurs, mon infortuné bouffon feignit un tel accès d'épouvante, qu'il finit par être entendu par M. Creakle, qui rôdait dans le corridor comme un chat en

quête d'une proie : Traddles fut fustigé d'importance, atteint et convaincu d'avoir troublé l'ordre dans le dortoir.

Tout ce qu'il y avait en moi de romanesque et de rêveur, fui entretenu et surexcité par ces continuels récits d'histoires et de contes faits dans l'obscurité : sous ce rapport, c'était un exercice dangereux. Mais j'étais stimulé par la gloriole de me voir aimé et recherché comme un élève précieux pour amuser les autres ; car mon petit talent fit du bruit parmi nos camarades. Dans une pension dirigée par un système de cruauté, que ce soit un sot ou un homme capable qui y préside, on risque de ne pas apprendre grand'chose. Je crois que les élèves de M. Creakle étaient aussi ignorants qu'aucun écolier au monde ; ils étaient trop souvent maltraités et battus pour apprendre : qu'apprendrait dans la vie ordinaire un homme tourmenté par une incessante persécution ? Mais ma petite vanité et le secours de Steerforth développèrent ma jeune intelligence, et, quoique je ne fusse guère moins puni que les autres, je faisais exception en ramassant réellement quelques bribes d'instruction.

Je dus aussi beaucoup aux soins de M. Mell, qui avait conçu pour moi une affection dont je me souviens avec gratitude. Cela m'affligeait d'observer que Steerforth le traitait avec un dénigrement systématique et saisissait volontiers l'occasion de blesser son amour-propre. J'en étais d'autant plus chagrin que, n'ayant aucun secret pour Steerforth, je lui avais confié notre visité aux deux pauvresses, et j'avais toujours peur que Steerforth n'en parlât pour humilier l'infortuné sous-maître.

Nous ne nous doutions guères, ni lui ni moi, des conséquences qu'aurait l'introduction de mon insignifiante personne dans cette

maison de charité où je m'endormis au son de la flûte, sous l'ombre des deux plumes de paon.

Un jour que M. Creakle avait gardé la chambre par indisposition, ce qui naturellement répandait une vive joie parmi nous, la classe du matin avait été très bruyante. En vain le redoutable Tungay se présenta jusqu'à trois fois pour rétablir l'ordre et prendre les noms des plus turbulents. La jambe de bois n'en imposa guère. On était sûr d'être puni le lendemain, on voulait au moins jouir d'un jour de liberté.

C'était un samedi, et l'usage en faisait presque un demi-congé ; mais le temps n'étant pas favorable pour une promenade, nous reçûmes l'ordre de rentrer en classe dans l'après-midi. Nous aurions pu troubler le repos de M. Creakle en jouant sous ses fenêtres, et l'on se contenta de nous imposer quelques devoirs faciles, préparés pour la circonstance. C'était le jour de la semaine où M. Sharp sortait pour faire friser sa perruque ; de sorte que M. Mell, à qui incombait toujours la corvée, présidait seul à l'étude.

Si je pouvais associer l'image d'un ours ou d'un taureau avec un homme aussi doux que M. Mell, je le comparerais à un de ces animaux assailli par une meute de chiens. Je me le rappelle, au plus fort de la tempête, appuyant sa tête brûlante sur sa main osseuse et cherchant misérablement à poursuivre son travail au milieu d'un tumulte qui aurait donné le vestige à l'orateur de la chambre des Communes. Il y avait des élèves qui quittaient leurs places pour aller dans un coin jouer au chat ; il y en avait qui riaient, il y en avait qui chantaient, d'autres qui parlaient haut, d'autres qui dansaient ; il y en avait qui hurlaient, il y en avait qui piétinaient, qui pirouettaient sur leurs talons autour de la classe, faisant la grimace à M. Mell, le singeant derrière son dos ou

même en face, le tournant en déraison, ridiculisant sa pauvreté, ses bottes, son habit râpé, sa mère, tout ce qui aurait dû être respecté par eux.

« — Silence ! » s'écria M. Mell se levant tout-à-coup et frappant avec un livre sur son pupitre. « Qu'est-ce que cela signifie ? Impossible de le supporter. C'est à en devenir fou. Comment pouvez-vous, Messieurs, vous conduire ainsi envers moi ? »

C'était avec mon livre qu'il avait frappé sur son pupitre. Et comme j'étais en ce moment à côté de lui, je suivis son regard d'indignation promené autour de la salle où les élèves s'arrêtèrent tout-à-coup, quelques-uns surpris, quelques-uns un peu intimidés, d'autres éprouvant un regret peut-être.

La place de Steerforth était à l'extrémité de la salle : il se trouvait là adossé négligemment à la muraille, les mains dans les goussets et regardant M. Mell avec les lèvres à demi closes de quelqu'un qui siffle.

« — Silence, M. Steerforth ! lui dit M. Mell.

» — Silence vous-même, répliqua Steerforth devenant rouge ; à qui parlez-vous donc ?

» — Asseyez-vous ! dit M. Mell.

» — Asseyez-vous vous-même, répondit Steerforth, et occupez-vous de vos affaires. »

Il se fit un chuchotement d'approbation ; mais M. Mell était si pâle que le silence se rétablit immédiatement : un élève, qui s'était avancé en imitant sa mère, la main tendue à l'aumône, re-

nonça à cette parodie et prétendit n'avoir voulu que le prier de tailler sa plume.

« — Pensez-vous, Steerforth, dit M. Mell, que j'ignore quelle influence vous pouvez exercer sur tous ici ? — (et en parlant il posa machinalement, je suppose, sa main sur ma tête.) Ne vous ai-je pas vu, il y a quelques minutes, excitant les autres à m'outrager de toutes les manières ?

» — Je ne me donne pas la peine de penser à vous, dit froidement Steerforth, c'est là toute ma réponse.

» — Pouvez-vous bien, Monsieur, poursuivit M. Mell les lèvres frémissantes, pouvez-vous bien abuser de votre favoritisme pour insulter un gentleman ?

» — Un quoi ? où est-il ce gentleman ? » demanda Steerforth avec ironie.

Ici quelqu'un s'écria : « Fi ! J. Steerforth, c'est indigne ! » Ce quelqu'un était Traddles : M. Mell l'arrêta aussitôt en lui intimant de se taire, et il reprit :

« — Oui, pour insulter quelqu'un qui n'est pas dans une situation heureuse, Monsieur, et qui ne vous a jamais offensé en rien. À votre âge, Monsieur, vous pouvez comprendre fort bien les mille raisons qu'il y aurait de ne pas agir ainsi ; c'est donc un acte vil et bas que vous commettez. Vous pouvez maintenant vous asseoir ou rester debout, comme il vous plaira, Monsieur… Copperfield, continuez votre leçon.

» — Copperfield, un moment ? » dit Steerforth qui s'avança au milieu de la salle. « Je veux vous apprendre une chose, M. Mell, une fois pour toutes. Quand vous prenez la liberté de me traiter

de vil ou de bas, savez-vous ce que vous êtes : un impudent mendiant ! Vous êtes toujours un mendiant, vous le savez ; mais quand vous me manquerez, vous serez un impudent mendiant. »

Je ne sais trop ce qui allait se passer entre eux : M. Mell aurait-il frappé Steerforth ou Steerforth aurait-il frappé M. Mell ? Peut-être n'en avaient-ils l'intention ni l'un ni l'autre ; mais soudain tous les élèves furent comme pétrifiés : M. Creakle se montrait au milieu d'eux avec Tungay à sa droite, M et Miss Creakle, effrayées, s'étant arrêtées sur le seuil de la porte. M. Mell, les coudes sur son pupitre et le visage dans ses mains, observa lui-même le silence.

« — M. Mell, » lui dit M. Creakle en le secouant par le bras, et, malgré sa voix éteinte, on l'entendit si clairement que l'homme à la jambe de bois jugea inutile de répéter ses paroles, « M. Mell, vous ne vous êtes pas oublié, j'espère ?

» — Non, Monsieur, non, » répondit le sous-maître en se découvrant le visage et se frottant les mains avec tous les signes d'une vive agitation… « Non, Monsieur, non. Je ne me suis pas oublié, Monsieur, et je voudrais… que vous vous fussiez un peu plus tôt souvenu de moi, Monsieur Creakle. C'eût été de votre part, Monsieur, un témoignage de bienveillance et de justice, ajouterai-je ; cela m'eût épargné quelque chose, Monsieur. »

M. Creakle, fixant sur M. Mell son regard le plus dur et s'appuyant sur l'épaule de Tungay, se tourna vers Steerforth et dit :

« — Voyons, Monsieur, puisque M. Mell ne daigne pas me l'apprendre, de quoi donc s'agit-il ? »

Steerforth éluda d'abord de répondre, se contentant de jeter sur son adversaire un regard de colère méprisante : j'avoue qu'en comparant alors l'air fier de Steerforth et l'air humilié de M. Mell, c'était l'élève qui avait sur le maître tous les avantages d'une noble distinction. Enfin Steerforth se décida à parler :

« — Demandez-lui, Monsieur, dit-il à M. Creakle, ce qu'il entend par favoritisme ?

» — Favoritisme ! répéta M. Creakle dont les veines frontales se gonflèrent insensiblement, favoritisme ! qui a parlé de favoritisme ?

» — C'est M. Mell, dit Steerforth.

» — Je vous prie, Monsieur, » reprit M. Creakle se tournant avec colère du côté de son sous-maître, « je vous prie, qu'entendez-vous par là ?

» — J'entendais, Monsieur, répondit M. Mell d'un ton modeste, qu'aucun élève n'a le droit de se prévaloir des privilèges du favoritisme pour me dégrader.

» — Pour vous dégrader ! vous ! dit M. Creakle se croisant les bras et fronçant les sourcils. Eh ! mon Dieu, permettez-moi de vous demander… Monsieur comment vous appelez-vous… si, en parlant de favoritisme, vous avez eu pour moi le respect que vous me devez ? pour moi, Monsieur, qui suis le principal de cet établissement et celui de qui vous tenez votre place.

» — Monsieur, répondit M. Mell, je conviens que je ne l'eusse pas fait si j'avais été de sang-froid. »

Ici Steerforth intervint de nouveau en ces termes :

« — Il a dit encore que j'étais vil, que j'étais bas, et moi je l'ai appelé un mendiant. Si j'avais été de sang-froid, moi aussi, je ne l'eusse pas appelé mendiant ; mais je l'ai fait et je suis prêt à en subir les conséquences. »

Ce discours nous parut à tous un discours courageux, et il nous enthousiasma pour Steerforth, sans qu'aucun de nous se donnât la peine de considérer quelles pouvaient être ces conséquences que Steerforth avait le courage de braver.

« — Votre franchise vous honore, Steerforth, dit M. Creakle, oui, elle vous honore certainement, quoique je sois surpris, je dois le déclarer, que vous appliquiez un pareil terme à quelqu'un qui est employé et payé dans ce pensionnat. »

Steerforth fit entendre un petit ricanement.

« — Ce n'est pas répondre, Monsieur, à ma remarque, dit M. Creakle. J'attends quelque chose de plus explicite, Steerforth. »

Si M. Mell avait paru vulgaire à mes yeux d'enfant à côté du beau et fier élève, je ne saurais dire combien plus vulgaire, en ce moment, m'apparut M. Creakle.

« — Qu'il ose le nier, dit Steerforth.

» — Nier qu'il est un mendiant, Steerforth ? s'écria M. Creakle. Où donc va-t-il mendier ?

» — S'il n'est pas un mendiant lui-même, sa plus proche parente en est une, dit Steerforth, n'est-ce pas la même chose ? »

Steerforth me regarda et M. Mell appuya doucement sa main sur mon épaule : s'il eût détaché ses yeux de ceux de Steerforth

pour examiner les miens, il aurait pu y lire l'expression de mon remords.

« — Puisque vous voulez que je me justifie, continua Steerforth, et que je m'explique, — ce que j'entends, c'est que sa mère vit d'aumônes dans une maison de charité. »

La main de M. Mell ne quitta pas mon épaule, et je crus entendre qu'il se disait tout bas à lui-même : « Je m'y attendais. »

M. Creakle se tourna vers son sous-maître avec un front sévère et une politesse affectée :

« — Vous avez entendu, M. Mell, dit-il, ayez l'obligeance de démentir ceci devant toute la pension,

» — Monsieur, » répondit M. Mell au milieu d'un profond silence, « je n'ai rien à démentir ; ce qu'il a dit est vrai.

» — Alors soyez assez bon, » poursuivit M. Creakle en promenant son regard dans la salle, « soyez assez bon pour déclarer publiquement si je savais jusqu'à ce matin ce que je viens d'apprendre.

» — Je ne crois pas que vous l'ayez su directement, répliqua M. Mell.

» — Vous ne croyez pas, vraiment, mon cher M. Mell ?

» — Je ne crois pas, veux-je dire, que vous ayez jamais supposé que je fusse dans une situation brillante, répondit le sous-maître. Vous savez quelles fonctions je remplis ici.

» — Puisque vous en venez là, » dit M. Creakle dont les veines se gonflèrent de plus en plus, « je crains que vous ayez pris mon

établissement pour une école de charité. M. Mell, nous nous quitterons, s'il vous plaît. Le plus tôt sera le mieux.

» — Le plus tôt… c'est à l'instant, Monsieur, dit M. Mell.

» — Comme il vous plaira, repartit M. Creakle.

» — Je prends congé de vous, M. Creakle, et de vous tous, messieurs, » dit M. Mell promenant son regard autour de lui et me frappant de nouveau doucement sur l'épaule. — « James Steerforth, le meilleur souhait que je puisse vous laisser en partant, c'est que vous ayez honte un jour de ce que vous avez fait aujourd'hui. Quant à présent je ne voudrais pas de vous pour être mon ami ni l'ami de qui m'intéresse. »

Une dernière fois il posa la main sur mon épaule ; puis, prenant sa flûte et quelques volumes dans son pupitre, il quitta la pension avec tout son bagage sous le bras. M. Creakle fit alors un discours par l'organe de Tungay, remerciant Steerforth d'avoir défendu (quoique trop chaudement peut-être) l'indépendance et la considération de Salem-House : il conclut par donner une poignée de main à Steerforth, et nous poussâmes trois acclamations… Ces trois acclamations étaient pour Steerforth aussi, je suppose, ou du moins, si j'y mêlai ma voix, ce fut pour lui, malgré le sentiment pénible dont je ne pouvais me défendre. Enfin M. Creakle donna quelques coups de canne à Traddles pour le punir de pleurer au lieu d'applaudir comme les autres à cause du départ de M. Mell. Après cette exécution, il retourna à son lit ou à son sofa.

Ainsi laissés à nous-mêmes, nous échangeâmes entre nous des regards très peu triomphants. Quant à moi, j'éprouvais un tel remords de ce qui était arrivé, que j'aurais pleuré, je crois, comme

Traddles, si je n'avais craint de paraître déserter la cause de mon ami Steerforth… ou plutôt de mon protecteur, quand je pense à la distance qui séparait mon âge du sien. Il en voulait beaucoup à Traddles et il lui dit qu'il était bien aise d'avoir appris à le connaître.

Le pauvre Traddles, qui cherchait déjà à se distraire des derniers coups de canne qui venaient de lui être administrés en créant une nouvelle famille de squelettes, selon sa coutume, répondit qu'il se moquait du déplaisir de Steerforth et qu'il croyait que M. Mell avait été indignement traité.

« — Et qui l'a traité indignement, femmelette que vous êtes ? lui dit Steerforth.

» — Vous-même, répondit Traddles.

» — Et qu'ai-je fait à M. Mell ?

» — Ce que vous lui avez fait ? répliqua Traddles, vous avez blessé son amour-propre et l'avez privé de sa place.

» — Son amour-propre ! répéta Steerforth dédaigneusement, son amour-propre reprendra le dessus, j'en suis certain ; son amour-propre n'est pas le vôtre, mademoiselle Traddles ; quant à sa place… fameuse place, n'est-ce pas ? Pensez-vous que je ne vais pas écrire à ma mère pour qu'on lui compte une indemnité. »

Nous trouvâmes que Steerforth exprimait là de nobles intentions : il avait pour mère une veuve riche qui, disait-on, ne refusait rien à son fils. Nous finîmes par être tous enchantés de voir Traddles si bien relevé et nous exaltâmes Steerforth presqu'au

troisième ciel, — surtout lorsqu'il nous eut déclaré, comme il daigna nous le répéter, qu'il n'avait rien fait que dans notre intérêt.

Il eut beau dire, ce soir-là, tandis que je racontais une histoire dans l'obscurité du dortoir, plus d'une fois je crus entendre la vieille flûte de M. Mell résonner mélancoliquement à mon oreille, et lorsque Steerforth s'endormit, je me trouvai très malheureux en fermant les yeux pour m'endormir moi-même, parce que je pensais que probablement l'infortuné sous-maître cherchait quelque part à se consoler avec son instrument bien-aimé.

Je l'oubliai, néanmoins, en admirant toujours Steerforth qui, jusqu'à l'arrivée de son successeur, entreprit de le remplacer avec l'air aisé d'un amateur, sans le secours d'un livre, comme s'il savait tout par cœur. Le nouveau sous-maître n'entra pas en fonctions sans avoir dîné à la table de M. Creakle avec Steerforth, à qui il fut ainsi présenté pour que celui-ci en pût dire son opinion. Steerforth le trouva à son gré et nous le vanta comme très supérieur à M. Mell. Peut-être l'était-il réellement, mais il ne prit pas pour m'instruire la même peine que M. Mell avait prise.

Plusieurs raisons me feront enregistrer ici un autre événement qui, en dehors des incidents journaliers de l'école, fit époque pour moi parmi ceux du semestre.

Une après-midi, la grosse voix de Tungay vint crier dans la salle : « Une visite pour Copperfield ! »

Quelques mots ayant été échangés entre M. Creakle et Tungay pour décider entre eux où la visite serait reçue, on m'ordonna d'aller la recevoir dans le réfectoire. J'y courus tout troublé, me demandant qui ce pouvait être, pensant d'abord à M. ou à Miss Murdstone, puis à ma mère, et à cette dernière idée, ma main,

déjà sur le loquet de la porte, ne le leva pas ; je m'arrêtai pour soulager mon cœur par un sanglot.

En entrant, je ne vis d'abord personne ; quand mon émotion se fut calmée, je reconnus MM. Peggoty et Cham qui, serrés contre le mur, me saluaient à grands coups de chapeaux. Je ne pus m'empêcher de rire, mais ce fut surtout de plaisir : les larmes vinrent après le rire dans l'échange de nos cordiales poignées de main… larmes de plaisir encore. M. Peggoty s'écria que j'étais bien grandi : Cham fit la même exclamation. Je leur demandai comment étaient ma mère, la bonne Peggoty, M Gummidge et la petite Émilie, — série de questions sur lesquelles ils me satisfirent de leur mieux ; puis, après un intervalle de silence, M. Peggoty tira de sa poche deux énormes homards, une large écrevisse de mer et un grand sac plein de crevettes :

« — Nous n'avons pas oublié que vous les aimiez, dit-il ; c'est la vieille mère, la veuve de l'ancien, qui les a fait bouillir. »

Je remerciai.

M. Peggoty m'apprit ensuite comment sa sœur ayant su qu'il devait conduire un jour sa barque de Yarmouth jusqu'à Gravesend, elle lui avait envoyé mon adresse en lui recommandant de ne pas manquer de venir me voir à Salem-House : — « Or, le vent et la marée aidant, ajouta-t-il, nous sommes venus comme vous voyez ! »

J'étais de plus en plus ravi, et les questions se multipliaient : — « Vous me trouvez bien grandi et bien développé, dis-je à M. Peggoty ; mais la petite Émilie doit être, comme moi, bien changée ?

» — Oh ! répondit-il, c'est une petite femme à présent ! » et, avec l'enthousiasme d'une affection vraiment paternelle, M. Peggoty me racontait tous les progrès, toutes les perfections de cette charmante petite femme, lorsque Steerforth survint, et, me voyant dans un coin avec deux étrangers, interrompit une chanson qu'il fredonnait pour me dire : « — Je ne savais pas que vous étiez ici, mon cher Copperfield. »

En effet, M. Creakle n'avait pas jugé à propos de me faire recevoir deux pêcheurs, même endimanchés, dans le salon réservé aux visites.

« — Ne vous en allez pas, Steerforth, lui répondis-je ; » car, dans mon petit orgueil, je n'étais pas fâché de présenter à mes deux visiteurs un ami tel que Steerforth ni de faire connaître à celui-ci qui étaient M. Peggoty et Cham : « — Ne vous en allez pas, Steerforth, je vous prie. Voici deux mariniers de Yarmouth, — braves et excellentes gens, — des parents de ma bonne, et venus de Gravesend pour me voir.

» — Oui, oui, » dit Steerforth revenant sur ses pas, « je serais charmé de faire leur connaissance. Je vous salue, Messieurs. »

Quelle aisance dans ses manières ! quelle grâce naturelle et quelle distinction ! Sa voix avait un timbre si séduisant. Ah ! il avait réellement un attrait auquel peu de personnes pouvaient résister ! Je ne fus pas surpris qu'il produisît son effet ordinaire sur l'oncle et le neveu.

« — Quand vous verrez ma chère Peggoty, leur dis-je, ou quand Émilie lui écrira, je veux qu'on sache à la maison que M. Steerforth est bien bon pour moi, et que sans lui je ne sais ce que je deviendrais ici.

» — Allons donc, n'allez rien dire de cela ! s'écria Steerforth en riant.

» — Et si M. Steerforth vient jamais dans le comté de Suffolk, soyez certain, M. Peggoty, poursuivis-je, que je l'emmènerai à Yarmouth pour voir votre maison. Jamais vous n'avez vu une maison pareille, Steerforth, elle est faite d'un navire.

» — Vraiment ? dit Steerforth, faite d'un navire ! C'est bien alors la maison qu'il fallait à un marin bâti comme celui-là !

» — Vous avez raison, mon jeune Monsieur, » s'écria Cham tout fier du compliment adressé à son oncle, « c'est un marin bien bâti ! »

M. Peggoty ne fut pas moins charmé que son neveu, quoique sa modestie l'empêchât de le crier aussi haut que Cham.

« — Merci, Monsieur, merci, dit-il, je fais de mon mieux mon métier, voyez-vous !

» — C'est tout ce que les plus grands génies peuvent faire, répliqua Steerforth ; » — et les bonnes paroles échangées entre nous ne s'arrêtèrent pas là, tant nous étions contents les uns des autres.

Quand M. Peggoty et Cham eurent enfin pris congé de nous, ce fut secrètement que nous transportâmes les homards et les crevettes dans le dortoir, où nous fîmes un grand festin. Hélas ! le pauvre Traddles joua seul de malheur, comme d'habitude. Il fut réveillé au milieu de la nuit par d'horribles coliques ; c'était une indigestion, pour laquelle il lui fallut avaler je ne sais combien d'amères pilules et de médecines noires. Puis, après avoir été drogué, comme il refusa d'avouer ce qui l'avait rendu malade,

il reçut en punition des coups de canne avec six chapitres du Nouveau-Testament à traduire du grec.

Mes souvenirs du reste de ce semestre sont un chaos de nos leçons de chaque jour, de mauvais dîners où le mouton et le bœuf rôtis et bouillis alternaient avec le bœuf et le mouton bouillis et rôtis, de poudings à la graisse et de tartines de beurre, de rudiments avec des oreilles à chaque page, d'ardoises écornées ou fendues, et de cahiers tachés de larmes, de coups de canne et de coups de règle, de cheveux tondus, de dimanches pluvieux, et de nos récréations d'hiver dans la grande salle d'étude, vaste réfrigérant où nous grelottions du matin au soir, etc.

Àla fin, au milieu de cette atmosphère de poussière et d'encre, l'idée lointaine des vacances, après être restée long-temps comme un point imperceptible et stationnaire à l'horizon, s'avança vers nous comme une réalité de plus en plus prochaine ; après avoir compté par mois, nous comptâmes par semaines et puis par jours. Alors aussi je me demandai avec inquiétude si l'on me ferait venir auprès de ma mère ; quelle joie lorsque Steerforth m'apprit tenir de M. Creakle que l'on avait écrit à ce personnage de m'envoyer à Blunderstone, et que ma place était même retenue dans la diligence de Yarmouth !

Lecteur, me voilà en chemin dans l'intérieur de cette diligence ; le sommeil m'a gagné, je rêve, je crois être encore à Salem-House : quel est le bruit qui m'a réveillé, loué soit le ciel, c'est le cocher qui a fait claquer son fouet, ce n'est pas M. Creakle brisant sa canne sur les épaules de Traddles.

Première partie · Chapitre 8

Nous arrivâmes, avant le jour, à l'auberge où s'arrêtait la diligence : ce n'était pas celle à laquelle était attaché mon ami le garçon qui m'avait si bien aidé à faire honneur à mon dîner. On me conduisit à une petite chambre avec un dauphin peint sur la porte. J'avais bien froid, malgré une tasse de thé qu'on m'avait servie devant un grand feu dans une pièce du rez-de-chaussée. Après m'être déshabillé au plus vite dans la chambre du dauphin, je fus très heureux de pouvoir m'enfoncer dans le lit du dauphin, de me mettre autour de la tête les draps du dauphin et de m'endormir dans le lit du dauphin !

M. Barkis, le voiturier, devait venir me chercher le matin à neuf heures. Je me levai à huit, un peu fatigué encore après un si court sommeil, mais je tenais à être prêt. M. Barkis me reçut exactement comme s'il s'était écoulé tout juste cinq minutes depuis notre dernier voyage, plaça ma malle dans sa voiture, m'y fit monter, s'assit lui-même sur le siège et mit le cheval à son pas accoutumé.

« — Vous vous portez bien, M. Barkis ? » lui dis-je pensant lui être agréable.

M. Barkis, pour toute réponse, passa sa manche sur son visage.

« — Je fis votre commission, j'écrivis à Peggoty, » repris-je espérant le rendre plus communicatif.

« — Ah ! dit M. Barkis assez sèchement.

» — Est-ce que j'ai mal fait ?

» — Non, mais elle n'a pas répondu.

» — Y avait-il donc une réponse ?

» — Quand un homme dit qu'il veut bien, c'est comme s'il disait qu'il attend une réponse, dit M. Barkis avec un air grognon.

» — Désirez-vous que je le lui rappelle ?

» — Volontiers, répliqua-t-il, je vous serai obligé de lui dire cette fois : Barkis veut bien et il attend une réponse… À propos, quel est son nom ?

» — Peggoty.

» — Est-ce son nom de chrétienne ou son nom de famille ?

» — Peggoty est son nom de famille, son nom de baptême est Clara.

» — Ah ! dit M. Barkis. » Et, trouvant là sans doute un sujet de réflexion profonde, il prit un air rêveur comme s'il sifflait en dedans :

« — Eh bien ! répéta-t-il au bout de quelque temps, dites-lui que Barkis veut bien et qu'il attend une réponse.

» — Je vous le promets, M. Barkis ; » et sur cette assurance le taciturne voiturier retomba dans son silence jusqu'à ce que nous fussions arrivés, après avoir tiré toutefois de sa poche un morceau de craie blanche et écrit en forme de memorandum, sur la bâche de sa voiture : Clara Peggoty !

Ah ! quelle étrange sensation de retourner à la maison quand ce n'est plus la maison pour nous, quoique tous les objets qu'on revoit vous rappellent le temps où elle l'était encore ! qu'il me

semblait loin dans le passé ce temps où ma mère, Peggoty et moi nous étions tout les uns pour les autres, sans que personne s'interposât entre nous ! souvenirs qui me semblaient être ceux d'un rêve que je ne ferais plus ! J'en ressentis une telle tristesse, que je ne savais comment expliquer la joie avec laquelle j'étais parti de Salem-House, et je crois que j'en aurais de bon cœur repris le chemin pour me retrouver avec Steerforth ; mais au moment où je faisais cette réflexion amère, les vieux ormes agitaient sur ma tête leurs branches dépouillées de feuilles en éparpillant les derniers débris des nids de grolles.

Le voiturier déposa ma malle à la grille du jardin et me laissa là. Je m'engageai dans le sentier qui aboutissait à la maison, regardant les fenêtres et craignant à chaque fois d'y voir apparaître M. ou Miss Murdstone. Mais personne. Je parvins inaperçu jusqu'à la porte du vestibule, et ayant l'habitude de l'ouvrir, j'entrai, sans frapper, d'un pas timide.

Mon Dieu, quel ressouvenir de ma première enfance réveille en moi le son de la voix que j'entends dans le salon ! Ma mère murmure un chant que je crois reconnaître, quoique nouveau pour mon oreille, un chant que je comparerais à la voix de ces figures amies dont on cherche à démêler les traits au retour d'une longue absence. Ah ! si j'ai déjà entendu cet air et ces paroles, ce doit être lorsqu'elle me berçait dans ses bras pour appeler le sommeil.

Le murmure mélancolique de la voix de ma mère me révélait qu'elle était seule… Je me glissai sans bruit dans le salon : elle était assise au coin du feu, seule en effet, dans ce sens qu'elle n'avait d'autre compagnon qu'un petit enfant à qui elle donnait le

sein et qui entourait son cou de sa petite main. Elle le contemplait et lui chantait le refrain qui m'avait si tendrement ému.

« Ma mère ! » À ce mot que je prononçai sur le seuil de la porte, elle tressaillit et poussa un cri. Mais, en me voyant, elle m'appela son cher Davy, son cher enfant ! et, venant au-devant de moi jusqu'au milieu du salon, s'agenouilla, me baisa et pressa ma tête sur son sein, près de la petite créature qu'elle y abritait en portant sa main à mes lèvres.

Ah ! si j'avais pu mourir… mourir ainsi, avec le sentiment qui me remplissait le cœur ! le ciel se fût ouvert pour moi, j'en suis certain.

« — C'est ton frère, dit ma mère en me caressant : Davy, mon pauvre enfant, mon chéri ! »

Et elle me couvrait de baisers en passant son bras autour de mon cou, lorsque survint Peggoty accourant, Peggoty qui se mit à faire des folies à côté de nous pendant un quart d'heure.

Je n'étais pas attendu si tôt, le voiturier ayant de beaucoup devancé l'heure de son voyage habituel : M. et Miss Murdstone, qui étaient allés faire une visite dans le voisinage, ne devaient pas être de retour avant la nuit. Je n'avais pas espéré cela. Je n'avais pas pensé que nous pourrions nous retrouver une fois encore tous les trois ensemble : il me sembla que nous étions revenus au temps où j'étais si heureux.

Nous dînâmes auprès du feu. Peggoty voulait nous servir, mais ma mère exigea qu'elle se mît à table avec nous. J'eus mon ancienne assiette, sur laquelle, dans un fond brun, était peint un vaisseau déployant toutes ses voiles ; Peggoty l'avait cachée

quelque part pendant mon absence, « et, dit-elle, pour cent guinées elle n'aurait pas voulu qu'elle fût cassée. » J'eus mon ancien verre de cristal avec David gravé dessus, mon ancienne fourchette et mon ancien petit couteau qui ne voulait pas couper !

Tandis que nous étions à table, j'eus l'occasion favorable pour parler à Peggoty de M. Barkis. Je n'avais pas fini qu'elle rit aux éclats et se couvrit le visage avec son tablier.

« — Peggoty, demanda ma mère, de quoi s'agit-il ? »

Peggoty de rire plus fort sans ôter son tablier qui resta comme un sac sur sa tête lorsque ma mère voulut le tirer.

« — Qu'est-ce que cela signifie ? sotte que vous êtes, dit ma mère riant à son tour.

» — Oh ! quel homme ! s'écria Peggoty ; il veut se marier avec moi.

» — Ce serait un bon mariage pour vous, n'est-ce pas ? dit ma mère.

» — Oh ! je ne sais pas, répondit Peggoty. Ne me le demandez pas. Je ne voudrais pas l'épouser pour son pesant d'or, ni lui ni un autre.

» — Alors, pourquoi ne pas le lui dire, sotte, dit ma mère.

» — Le lui dire ! » répliqua Peggoty jetant un coup d'œil de dessous son tablier. « Il ne m'en a jamais soufflé un mot. Il sait trop bien ce qui l'attendrait. S'il avait la hardiesse de me parler, je lui appliquerais un soufflet sur la joue. »

Son visage était devenu pourpre, mais elle le voila de nouveau avec son tablier et puis fut prise encore d'un accès de rire. Après deux ou trois de ces accès, elle continua son dîner.

Je remarquai que ma mère avait eu beau sourire en regardant Peggoty, elle devenait de plus en plus pensive et sérieuse. J'avais déjà observé en arrivant qu'elle était changée : toujours jolie, mais ayant l'air soucieux : sa main avait maigri et paraissait d'une blancheur presque transparente. Je fus surtout frappé de l'expression de physionomie avec laquelle ma mère entendit parler d'une proposition de mariage faite à sa fidèle servante ; j'y lus une inquiétude et une anxiété qui ne tardèrent pas à se manifester plus clairement.

« — Peggoty, dit-elle en prenant affectueusement la main de celle-ci ; Peggoty, ma chère, vous n'allez pas vous marier ?

» — Moi, Madame, répondit Peggoty effarée, Dieu vous bénisse, non.

» — Pas encore, n'est-ce pas, dit ma mère tendrement.

» — Jamais ! s'écria Peggoty.

» — Ne me quittez pas, Peggoty, reprit ma mère en lui serrant la main ; restez avec moi : ce ne sera pas pour long-temps peut-être. Que ferais-je sans vous ?

» — Moi vous quitter ! s'écria Peggoty ; non, pour rien au monde. Qui a pu vous mettre cela en tête ? Quelle folle idée vous avez là ? » Car Peggoty était depuis long-temps habituée à traiter quelquefois ma mère comme un enfant.

« — Je vous remercie, Peggoty, dit ma mère.

» — Moi vous quitter ! poursuivit-elle ; comment cela me serait-il possible ? Peggoty s'en irait d'auprès de vous… Je voudrais bien l'y voir. Non, non, répéta-t-elle en secouant la tête et croisant les bras, elle n'en fera rien. Ce n'est pas qu'il n'y ait des chats qui en seraient enchantés ; mais elle ne leur fera pas ce plaisir. Qu'ils attendent. Je veux demeurer avec vous jusqu'à ce que je soye une vieille décrépite ; quand je serai trop sourde, trop aveugle, trop impotente pour être bonne à rien, même à être grondée… alors j'irai trouver mon Davy et le prierai de me recevoir.

» — Et moi, Peggoty, dis-je, je serai heureux de vous voir et vous recevrai comme une reine.

» — Le ciel vous bénisse, cher enfant ! s'écria Peggoty, je sais bien comme vous me recevrez. » Et elle m'embrassa à-compte sur sa reconnaissance pour ma future hospitalité. Après quoi elle se couvrit encore le visage de son tablier et eut un accès de rire aux dépens de M. Barkis ; puis elle prit le petit enfant dans son berceau et le dorlota sur ses genoux. Enfin, elle ôta la table, sortit, revint avec un nouveau bonnet, sa boîte à ouvrage, son morceau de bougie, son ruban à mesurer ; toujours la même Peggoty d'un autre temps.

Assis autour du feu, nous eûmes une causerie délicieuse. Je leur racontai les cruautés de M. Creakle et elles me plaignirent. Je leur dis quel aimable protecteur était Steerforth, et Peggoty déclara qu'elle ferait dix lieues à pied pour aller le voir. Je pris dans mes bras mon petit frère quand il s'éveilla, et je le berçai avec affection ; quand il se rendormit, je me rapprochai de ma mère comme j'avais toujours fait, j'inclinai ma tête sur son épaule et sentis sur mon front la douce impression de ses beaux che-

veux… que je comparais à une aile d'ange. Je m'en souviens… ah ! j'étais heureux. Assis là, regardant le feu et y contemplant les figures de la flamme, je me laissais aller à croire que je n'avais jamais quitté la maison ; que M. et Miss Murdstone n'étaient aussi que des figures fantastiques qui s'évanouiraient quand s'éteindrait le feu, et qu'il n'y avait de réel dans tous mes souvenirs, que ma mère, Peggoty et moi.

Peggoty raccommodait un bas, tant qu'elle pouvait y voir, puis le passait sur sa main gauche comme un gant, son aiguille dans sa main droite, prête à repriser une autre maille dès que la flamme jetait une lueur.

« — Je me demande, » dit Peggoty qui interrompait quelquefois ses éternelles reprises pour se demander tout-à-coup quelque chose, « je me demande ce qu'est devenue la grand'tante de Davy ? »

Ma mère, en ce moment, était à rêver, et cette question la tira de sa rêverie.

« — Qui peut vous la rappeler ainsi ? dit-elle à son tour.

» — Je ne sais, Madame ; mais je me demande ce qu'elle est devenue.

» — Que vous êtes absurde, Peggoty ! répliqua ma mère : on supposerait que vous désireriez qu'elle nous fît une seconde visite.

» — Le ciel nous en préserve ! s'écria Peggoty.

» — Eh bien ! alors, dit ma mère, à quoi bon en parler ? Miss Betsey doit être enfermée dans son cottage près de la mer, et elle

y restera. À tout événement, il n'est guère probable qu'elle vienne nous troubler encore.

» — Non, ce n'est pas probable, murmura Peggoty ; mais je me demande si, venant à mourir, elle ne laisserait pas quelque chose à Davy.

» — Ah ! mon Dieu ! Peggoty, reprit ma mère, quelle femme absurde vous faites ! Avez-vous oublié qu'elle prit comme un affront personnel la naissance du pauvre enfant ?

» — Je suppose, dit Peggoty, qu'elle ne serait pas trop disposée à lui pardonner à présent.

» — Et pourquoi ? dit ma mère d'un ton un peu dépité.

» — À présent qu'il lui est venu un frère, dit Peggoty. »

Ma mère se mit à pleurer.

« — Comment pouvez-vous parler ainsi ? dit-elle. Quel mal a pu vous faire, à vous ou à personne, ce pauvre petit innocent dans son berceau, jalouse que vous êtes ! Vous feriez mieux d'épouser M. Barkis, le voiturier ! Pourquoi ne l'épouseriez-vous pas ?

» — Je rendrais Miss Murdstone trop heureuse, répliqua Peggoty.

» — Quel mauvais caractère vous avez, Peggoty ! Vous êtes ridiculement jalouse de Miss Murdstone. Vous voudriez tenir les clés de la maison ? je suppose. Vous savez bien cependant qu'elle ne les garde que par complaisance pour moi et avec les meilleures intentions.

» — La peste soit des bonnes intentions ! murmura Peggoty.

» — Je vous comprends, méchante fille, dit ma mère. Comment ne rougissez-vous pas de juger ainsi une personne qui vous a répété si souvent que je suis trop étourdie et trop…

» — Trop jolie… dit Peggoty voyant que ma mère hésitait pour prononcer le mot.

» — Eh bien ! reprit ma mère en souriant, est-ce ma faute si elle est assez folle pour le dire et si elle veut m'épargner tous les ennuis qu'elle s'impose à elle-même, allant fureter dans tous les recoins et jusque dans le trou au charbon, où, certes, je n'irais pas à sa place ?… N'est-ce pas du dévoûment ? Oseriez-vous l'insinuer ?

» — Je n'insinue rien du tout, dit Peggoty.

» — Si, si, Peggoty, vous ne faites que cela, vous insinuez toujours, poursuivit ma mère ; et M. Murdstone, ne parlez-vous pas aussi de ses bonnes intentions ?…

» — Je n'en ai jamais parlé, répliqua Peggoty.

» — Non, Peggoty ; mais, encore une fois, vous l'avez insinué comme vous faites selon votre coutume : nierez-vous que vous ayez maintes fois voulu interpréter défavorablement les motifs qui se font agir ? N'ai-je pas été obligée maintes fois de le justifier ? Car s'il semble sévère avec quelqu'un… et je ne parle de personne qui soit ici, Davy… c'est pour le bien de ce quelqu'un, oui, uniquement pour son bien. Il aime ce quelqu'un à cause de moi, et il sait mieux que moi ce qu'il faut faire pour lui, car je suis une tête étourdie et il est un homme ferme, sérieux, grave. Aussi dois-je lui être bien reconnaissante des peines qu'il se donne avec

moi… Quand je ne crois pas être reconnaissante comme je le devrais, je me le reproche, Peggoty ; je m'en veux alors et je doute de mon pauvre cœur. »

Ici Peggoty, voyant les yeux de ma mère se remplir de larmes, resta silencieuse en regardant le feu, et ma mère, à son tour, voyant Peggoty prendre l'air si triste, changea encore de ton et lui dit :

« — Allons, Peggoty, ne nous querellons pas ; vous êtes ma véritable amie, si j'en ai une au monde. Quand je vous appelle une créature absurde ou tourmentante, ou n'importe quel nom je vous donne, je ne cesse pas de penser que vous êtes ma meilleure amie et que vous l'avez toujours été, depuis le soir où M. Copperfield, m'amenant ici pour la première fois, vous vîntes sur la porte pour me recevoir. »

Peggoty ne tarda pas à répondre à ces cordiales paroles, et ratifia le traité d'amitié en me faisant à moi une de ses plus caressantes embrassades : je pense bien avoir deviné alors le vrai motif de cette explication ; mais aujourd'hui je suis certain que la bonne fille l'avait provoquée à dessein, uniquement pour que ma mère pût se consoler par la petite conclusion contradictoire qui la terminait. Elle réussit, car je me souviens que ma mère parut tout-à-fait heureuse pendant le reste de la soirée.

Nous prîmes le thé. Je voulus lire à Peggoty un chapitre du livre des crocodiles, en souvenir d'autrefois… le livre se trouvait justement dans sa poche, comme si elle l'y avait toujours gardé. Puis nous reparlâmes de Salem-House, ce qui me ramena à Steerforth, mon texte favori. Soirée de bonheur, la dernière des

soirées bénies de mon enfance ! Jamais elle ne sortira de ma mémoire !

Il était près de dix heures quand nous entendîmes le bruit de la voiture qui s'arrêtait devant la grille. Nous nous levâmes tous. Ma mère dit qu'il était bien tard, ajoutant que, comme M. Murdstone et Miss Murdstone approuvaient que les enfants allassent se coucher de bonne heure, je ferais peut-être mieux d'aller me mettre au lit. Je l'embrassai et montai dans ma chambre aussitôt, avant que M. Murdstone et sa sœur entrassent au salon. Sur les degrés de l'escalier, mon imagination d'enfant me fit penser qu'ils introduisaient avec eux, dans la maison, un souffle glacial qui faisait évanouir toutes les images de mes premières années. Hélas ! ma chambre avait été aussi ma prison.

Le lendemain matin, je me sentis peu à mon aise en descendant pour déjeuner. Je n'avais plus fixé les yeux sur M. Murdstone depuis mon mémorable attentat. Cependant il fallait bien le revoir. Je me présentai donc au salon, non sans avoir fait deux ou trois haltes à moitié chemin et être remonté en courant dans ma chambre sur la pointe des pieds.

M. Murdstone était debout, le dos tourné au feu, tandis que Miss Murdstone faisait le thé. Il me regarda d'un air sec, n'ayant pas l'air de me reconnaître.

J'allai à lui après un moment de confusion, et lui dis :

« — Je vous prie de me pardonner, Monsieur ; je suis bien fâché de ce que j'ai fait.

» — Je suis charmé d'apprendre que vous êtes fâché, David, répondit-il. »

La main qu'il me tendit était la main que j'avais mordue. Je ne pus m'empêcher de jeter un coup d'œil sur une petite cicatrice ; mais je fus bientôt troublé par la simple expression de sa physionomie.

« — Comment vous portez-vous, Madame ? dis-je à Miss Murdstone.

» — Ah ! Seigneur Dieu ! » répondit-elle avec un soupir et en me tendant la pince à sucre au lieu de ses doigts, « combien durent les vacances ?

» — Un mois, Madame.

» — À compter depuis quand ?

» — D'aujourd'hui, Madame.

» — Oh ! alors, dit Miss Murdstone, c'est un jour de passé. »

Elle tint un calendrier de vacances conforme à cette manière de compter, et chaque matin elle effaçait un jour lorsqu'il était à peine commencé. Elle fit cette opération avec humeur jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à dix. Mais quand elle put mettre deux chiffres à côté l'un de l'autre, l'espérance commença à épanouir son visage, et en voyant approcher le trentième jour, elle eut même une certaine gaieté.

Hélas ! dès le premier jour, j'eus le malheur de la jeter dans une terreur violente, quoi qu'elle ne fût pas, en général, sujette à ces faiblesses.

J'étais entré dans le salon où elle était assise, occupée à enfiler des perles d'acier, sa récréation ordinaire. Le nouveau-né (qui n'avait que quelques semaines) étant sur les genoux de ma mère,

je le pris avec précaution dans mes bras. Tout-à-coup Miss Murdstone poussa un cri si effrayant, que je faillis le laisser tomber.

« — Ma chère Jane ! s'écria à son tour ma mère.

» — Bonté du ciel ! Clara ! voyez-vous cela ! s'écria encore Miss Murdstone.

» — Quoi donc ? Mais qu'est-ce, ma chère Jane, demanda ma mère.

» — Il l'a pris ! dit Miss Murdstone avec la même épouvante, Davy a pris le petit enfant. »

Elle était comme paralysée d'horreur ; mais elle se raidit pour s'élancer sur moi et me reprendre mon petit frère ; puis elle faillit s'évanouir, se plaignit comme si elle était très souffrante, et il fallut lui faire avaler de l'eau-de-vie de cerises. Dès qu'elle eut recouvré ses sens, elle m'interdisit solennellement de jamais toucher mon frère, n'importe sous quel prétexte, et ma pauvre mère, qui, je le voyais bien, eût désiré le contraire, confirma doucement l'interdiction en ajoutant : « Sans doute, vous avez raison, ma chère Jane. »

Un autre jour, nous trouvant encore tous trois ensemble, ce même cher petit frère (car il m'était vraiment cher, à cause de notre mère), devint une nouvelle occasion, pour Miss Murdstone, de se mettre en colère. Ma mère, qui venait d'examiner ses yeux pendant qu'il était sur ses genoux, me dit :

« — Davy, venez ici ? » et elle examina les miens.

Miss Murdstone était tout attention.

« — Je déclare, dit ma mère avec douceur, qu'ils sont exactement semblables. Je suppose qu'ils viennent de moi ; je crois qu'ils sont de la couleur des miens ; mais ils sont étonnamment semblables.

» — Que dites-vous là, Clara ? demanda Miss Murdstone.

» — Ma chère Jane, » répondit ma mère en balbutiant, un peu troublée par le ton dur de cette interrogation, « je trouve que les yeux de l'enfant et ceux de Davy sont exactement semblables.

» — Clara, » dit Miss Murdstone se redressant d'un air fâché, « vous êtes quelquefois bien folle.

» — Ma chère Jane ! » dit ma mère comme si elle voulait réclamer.

« — Une vraie folle ! reprit Miss Murdstone. Qui pourrait comparer l'enfant de mon frère avec le vôtre ? Ils ne se ressemblent en rien. Ils diffèrent complètement l'un de l'autre. J'espère qu'il en sera toujours ainsi. Je ne resterai pas ici pour entendre faire de pareilles comparaisons. »

Là-dessus elle sortit et referma la porte avec humeur.

Bref, je n'étais pas le favori de Miss Murdstone ; à vrai dire, je n'étais le favori de personne ; car ceux qui m'aimaient ne pouvaient le témoigner, et ceux qui ne m'aimaient pas le témoignaient si clairement, que j'avais la conscience intérieure de me sentir toujours maussade, contraint, gêné et gênant pour les autres. Si j'entrais dans le salon où ma mère était avec M. Murdstone et sa sœur, tous les trois causant ensemble et ma mère paraissant disposée à une certaine gaieté, je voyais un nuage d'inquiétude se répandre aussitôt sur son charmant visage. Si, par

hasard, M. Murdstone était de bonne humeur, il devenait sombre ; si Miss Murdstone était dans un de ses plus mauvais quarts d'heure, je la rendais plus grondeuse encore. À travers ma susceptibilité, je reconnaissais bien que ma mère était une victime. Elle avait peur de me parler ou de paraître tendre pour moi, de peur d'être sermonée plus tard, comme si elle eût commis un crime : aussi était-elle continuellement sur ses gardes pour elle-même, en même temps qu'elle suivait tous mes mouvements en redoutant l'effet qu'ils pouvaient produire sur les autres. Je résolus donc de me tenir à l'écart autant que possible. Maintes fois j'entendis sonner la cloche dans le silence de ma chambre, enveloppé de ma petite redingote, ou gardant le lit, occupé à lire un de mes romans.

Quelquefois, dans la soirée, j'allais m'asseoir avec Peggoty dans la cuisine. Là, je me retrouvais à mon aise et n'avais plus peur de me montrer ce que j'étais naturellement. Mais on n'approuva, au salon, aucune de ces deux ressources, et l'esprit de tyrannie qui y régnait chercha à me priver de l'une et de l'autre. On me jugeait encore nécessaire à l'éducation de ma pauvre mère, et comme un moyen d'éprouver ses progrès à l'école de la fermeté. Mes absences furent donc un nouveau grief contre moi.

« — David, » me dit M. Murdstone un jour qu'après le dîner j'allais quitter le salon comme à l'ordinaire, « je suis fâché d'observer que vous êtes d'un caractère boudeur et sombre.

» — Aussi sombre qu'un ours, » dit Miss Murdstone.

Je ne bougeai pas et baissai la tête.

« — Or, David, reprit M. Murdstone, un caractère boudeur, sombre et obstiné est le pire de tous les caractères.

» — Et cet enfant, remarqua sa sœur, est, de tous les enfants boudeurs, sombres et obstinés que j'ai vus, le plus boudeur, le plus sombre et le plus obstiné. Je pense, ma chère Clara, que vous l'avez observé vous-même.

» — Pardonnez-moi, ma chère Jane, dit ma mère ; mais êtes-vous bien sûre, vous ne m'en voudrez pas de ce doute, êtes-vous bien sûre de comprendre Davy ?

» — Je serais un peu honteuse de moi-même, Clara, répondit Miss Murdstone, si je ne comprenais pas cet enfant ou n'importe quel enfant. Je ne me vante pas d'être très profonde, mais j'ai la prétention d'avoir le sens commun.

» — Sans doute, ma chère Jane, dit ma mère, vous êtes d'une intelligence peu ordinaire, et…

» — Non, ma chère, non : je vous prie de ne pas dire cela, interrompit Miss Murdstone d'un ton aigre.

» — Si, si, j'en suis sûre, repartit ma mère, et c'est l'opinion de tout le monde. Je profite tellement de votre rare intelligence, ou du moins je devrais si bien en profiter, que personne n'en est plus convaincue que moi. Aussi je parle avec une grande défiance toutes les fois que j'exprime un avis contraire au vôtre.

» — Eh bien ! soit, Clara, » dit Miss Murdstone en rajustant sur ses poignets ses bracelets d'acier ; » mettons que je ne comprenne pas l'enfant… je conviendrai, si cela vous plaît, que je ne le comprends pas du tout, qu'il est trop profond pour moi… Mais peut-être la pénétration de mon frère lui permet-elle de voir clair dans ce caractère, et je crois que mon frère en parlait lorsque, peu discrètement, nous l'avons interrompu.

» — Je pense, Clara, » dit M. Murdstone d'une voix grave, « qu'il est des juges plus clairvoyants et plus impartiaux que vous sur une pareille question.

» — Édouard, » répondit timidement ma mère, « vous êtes, sur toutes les questions, meilleur juge que je n'ai la prétention de l'être. Jane et vous, je vous reconnais comme très supérieurs à moi. Je disais seulement…

» — Vous disiez quelque chose de très léger et de très inconsidéré, repartit M. Murdstone ; tâchez de ne plus le faire, Clara, et de veiller sur vous. »

Ma mère remua les lèvres comme si elle répondait : « Oui, mon cher Édouard ; » mais elle ne prononça pas distinctement cette réponse.

M. Murdstone s'adressa alors à moi de nouveau, et me répéta très sérieusement et très sèchement : « — J'ai le regret d'observer, David, que vous êtes d'un caractère boudeur et sombre. Ce n'est pas un caractère que je puisse laisser se développer devant mes yeux, sans m'efforcer de le corriger. Vous devez chercher, David, à combattre cette disposition. Nous devons la combattre nous-mêmes.

» — Je vous demande pardon, Monsieur, dis-je en balbutiant, je n'ai jamais eu l'intention de bouder depuis que je suis revenu du pensionnat.

» — N'ayez pas recours à un mensonge. Monsieur, pour vous justifier, » répliqua-t-il avec une telle impétuosité, que ma mère étendit involontairement sa main tremblante comme pour intervenir entre nous, — « vous vous êtes retiré dans votre chambre

pour bouder ; vous y êtes resté quand vous auriez dû être ici. Je vous déclare, une fois pour toutes, que je veux que vous soyez ici et non pas là. De plus, je veux que vous apportiez ici un air de soumission. Vous me connaissez, David, je le veux ! »

Miss Murdstone fit entendre un rire enroué.

« — Je veux une conduite respectueuse, de la docilité et de l'empressement envers moi, continua-t-il, envers Jane Murdstone et envers votre mère. Je ne veux pas qu'on fuie ce salon comme s'il était infecté. Je ne veux pas avoir à lutter contre le caprice d'un enfant. Asseyez-vous. »

Il me parla comme s'il eût parlé à un chien, et j'obéis comme un chien.

« — Une chose encore, dit-il ; j'observe que vous avez les goûts vulgaires. Vous ne devez pas vivre dans l'intimité des domestiques. Ce n'est pas dans la cuisine que vous acquerrez les qualités qui vous manquent. Quant à la servante qui vous gâte… je n'en parle pas… puisque vous, Clara, ajouta-t-il d'une voix moins élevée en s'adressant à ma mère, puisque vous-même, une longue habitude et d'anciens souvenirs vous inspirent pour elle une faiblesse que vous ne pouvez encore vaincre.

» — Illusion bien inexplicable ! » s'écria Miss Murdstone.

« — Je dis seulement, David, » reprit-il revenant à moi, « je dis que je désapprouve que vous préfériez une compagnie comme celle de Mistress Peggoty à la nôtre, et qu'il faut y renoncer. Maintenant, vous me comprenez, je veux être obéi à la lettre, et vous savez quelles seraient les conséquences de votre désobéissance. »

Je le savais, mieux peut-être qu'il ne le pensait, relativement à ma pauvre mère, et je lui obéis à la lettre. Je ne me retirai plus dans ma chambre, je ne me réfugiai plus auprès de Peggoty ; je demeurai ennuyeusement au salon, appelant de tous mes vœux l'heure de me mettre au lit.

Quelle monotone contrainte je subis, passant des heures entières dans la même attitude, n'osant remuer un bras ou une jambe, de peur que Miss Murdstone ne se plaignît de ma turbulence ; évitant son regard, de peur d'y trouver l'expression de son mécontentement ! Quel ennui intolérable d'écouter le tic-tac du balancier de la pendule, ou de compter tout bas les petites perles d'acier que Miss Murdstone enfilait en chapelets ! Quelquefois, je me demandais si elle ne se marierait jamais, et cette supposition me faisait déplorer le sort du malheureux qui la prendrait pour femme.

Que de promenades solitaires je fis dans les sentiers de notre voisinage, par le ciel gris d'hiver, emportant avec moi le triste salon avec la présence de M. et Miss Murdstone, monstrueux fardeau qui me suivait partout, cauchemar de jour qu'il était impossible de secouer et qui engourdissait ma vivacité naturelle !

Que de repas silencieux où je sentais qu'il y avait à table un couvert de trop, le mien ; une chaise de trop, la mienne ; quelqu'un de trop, enfin, moi !

Que de soirées où l'on s'attendait à me voir prendre un livre, et où, n'osant pas en lire un qui fût amusant, je choisissais moi-même quelque traité d'arithmétique et essayais en vain de trouver les termes du problème, qui se mettaient d'accord pour moi comme un air à boire et une romance !

Que de bâillements involontaires, que de pénibles efforts contre le sommeil, que de réveils en sursaut, lorsque j'espérais pouvoir dormir inaperçu ; que de réponses vainement attendues à de petites observations, rares d'ailleurs ! Je me sentais à la fois compté pour rien, et néanmoins gênant pour tout le monde. Je n'avais souvent qu'un moment d'aise dans la journée, c'était le dernier, lorsque sonnait le premier coup de neuf heures, et que Miss Murdstone, ravie elle-même, me disait : « Allez vous coucher. »

Ainsi se traînèrent les vacances de Noël, jusqu'au matin, où Miss Murdstone s'écria : « C'est aujourd'hui le dernier jour, » et me versa la dernière tasse de thé.

Je ne fus pas fâché de partir. J'étais tombé dans un état de torpeur stupide ; cependant, je commençais à me réveiller un peu en songeant que j'allais revoir Steerforth, quoique M. Creakle fût derrière lui. M. Barkis reparut encore une fois à la grille du jardin, et, encore une fois, lorsque ma mère se baissait pour me donner le baiser d'adieu, Miss Murdstone, de sa voix sévère, lui dit : « Clara ! »

J'embrassai ma mère ainsi que mon petit frère, et j'éprouvai alors un vif chagrin, quoique ce ne fût pas le chagrin de la quitter ; car, dans la maison même, existait un vide entre nous ; — dans la maison même, notre séparation se renouvelait chaque jour. C'est aussi bien moins le baiser de ma mère que je retrouve gravé dans ma mémoire, quoiqu'il fût aussi tendre qu'il pouvait l'être… c'est bien moins ce baiser que ce qui suivit.

J'étais déjà dans la voiture, quand je m'entendis appeler. Je regardai, et ma mère était sur le seuil de la grille, seule, tenant

dans ses bras mon petit frère. Le froid était vif : elle restait là, immobile, fixant sur moi son ardent regard et tenant son second enfant.

Ainsi je la quittai, ainsi je la revis ensuite dans mon sommeil au pensionnat ! — silencieuse et immobile près de mon lit ; — fixant sur moi le même regard ; — tenant son enfant dans ses bras !

Première partie · Chapitre 9

J'omets tout ce qui se passa au pensionnat jusqu'à l'anniversaire de ma naissance, qui revenait en mars. Je ne me souviens de rien, si ce n'est que Steerforth obtenait de plus en plus mon admiration. Il devait partir à la fin du semestre ou même avant. De plus en plus indépendant, de plus en plus sûr de lui-même, il me semblait doué, chaque jour, de séductions nouvelles ; mais tout le reste est sorti de ma mémoire. Le grand événement qui signala pour moi cette époque, a absorbé en quelque sorte tous les autres, et il survit seul dans mon imagination.

J'ai même quelque difficulté à me persuader qu'il y eut un intervalle de deux longs mois entre mon retour à Salem-House et le mémorable anniversaire. Pour le comprendre, j'ai besoin de savoir que cela fut, j'ai besoin de me le dire ; autrement je croirais bientôt qu'il y eut tout au plus l'intervalle de deux fois vingt-quatre heures.

Comme je me rappelle quel temps il faisait ce jour-là ! Je sens le brouillard du matin qui enveloppait la maison ; je vois, à tra-

vers sa vapeur, la neige tombée la veille ; les mèches de mes cheveux se transforment en glaçons sur mes joues ; de distance en distance, la lueur d'une chandelle lutte contre l'atmosphère brumeuse de la salle d'étude, qu'épaissit encore la respiration des élèves soufflant dans leurs doigts pour les réchauffer, et battant de la semelle sur le plancher.

C'était après le déjeuner, et nous avions été rappelés de la cour dans la salle, lorsque entra M. Sharp, qui dit :

« — On demande David Copperfield au parloir. »

J'attendais une bourriche de Peggoty et je devins tout radieux. Quelques-uns de mes camarades s'approchèrent de moi et me prièrent de ne pas les oublier dans la distribution des friandises que je leur avais annoncées. Je prenais donc joyeusement ma course vers le parloir.

« — Ne vous pressez pas tant, David, dit M. Sharp ; vous avez le temps, mon enfant, ne vous pressez pas. »

Si j'y avais réfléchi, j'aurais pu être surpris de l'accent compatissant de M. Sharp ; mais je n'y songeai qu'ensuite. Je courus au parloir. J'y trouvai M. Creakle assis à table, occupé à déjeuner, ayant sa canne et un journal devant lui, M Creakle une lettre ouverte à la main… et point de bourriche.

« — David Copperfield, dit M Creakle me conduisant à un sopha et m'y faisant asseoir auprès d'elle, j'ai à vous parler en particulier… J'ai quelque chose à vous dire, mon enfant. »

M. Creakle, que je regardai naturellement, secoua la tête sans la tourner de mon côté, et il étouffa un soupir en avalant une tartine de beurre.

« — Vous êtes trop jeune pour savoir combien le monde change chaque jour, continua M Creakle, et avec quelle rapidité la vie y passe ; mais nous sommes tous condamnés à l'apprendre, David, quelques-uns dans la jeunesse, d'autres dans la vieillesse, d'autres encore à tout âge. »

Je la regardai attentivement.

« — Lorsque vous quittâtes vos parents après les vacances de Noël, reprit M Creakle, se portaient-ils tous bien ?… »

Je ne répondis rien.

« — Votre mère était-elle malade ? » demanda M Creakle au bout d'une minute de silence.

Je tremblais sans savoir pourquoi, et je la regardais toujours avec la même attention sans essayer de répondre.

« — C'est parce que… continua-t-elle… c'est parce que j'ai la douleur de vous apprendre qu'on m'écrit ce matin… que votre mère est très malade. »

Un nuage se leva entre M Creakle et moi : je la voyais encore, mais bientôt je ne la vis plus, tant mes yeux se remplissaient de larmes.

« — Votre mère est en danger, » ajouta-t-elle…

Ah ! je savais tout avant qu'elle m'eût dit : « Elle est morte. » Elle aurait pu se dispenser de me le dire. J'avais déjà poussé un cri de désespoir, le cri de l'enfant qui se sent orphelin dans le désert du monde.

M Creakle fut très bonne pour moi. Elle me garda tout le jour, me laissant quelquefois seul. Je pleurai et pleurai encore jusqu'à éprouver l'accablement qui précède le sommeil ; je dormis, et me réveillai pour recommencer à pleurer. Lorsque mes larmes se tarirent, je me mis à réfléchir, et alors l'oppression de mon cœur fut telle qu'il me semblait que rien ne pouvait le soulager.

Cependant mes réflexions se succédaient vagues et sans suite. Elles ne se concentraient pas sur mon malheur : je passais en revue tous les souvenirs qu'il avait réveillés, et cherchais à me figurer quelles en devaient être les conséquences immédiates : je pensais à notre maison fermée, au silence qui y régnait, à mon petit frère que M Creakle m'avait dit être languissant et ne pouvant long-temps survivre ; je pensais au tombeau de mon père dans le cimetière, et à l'arbre si bien connu de moi sous lequel ma mère aussi allait être déposée. Lorsque M Creakle me laissa seul, j'étais assis ; je me levai pour regarder à la glace si mes yeux étaient rouges et mon visage affligé. En remarquant que mes larmes cessaient déjà de couler au bout de quelques heures, je me demandai avec inquiétude si elles seraient toutes taries pour le jour des funérailles… car on m'attendait pour conduire le deuil : j'éprouvais un singulier sentiment d'importance, comme si ma perte et ma douleur me revêtaient d'une dignité parmi les autres élèves.

Si jamais enfant fut pénétré d'une affliction sincère, c'est moi. Mais je me souviens que cesse importance me causait une sorte de satisfaction lorsque, dans l'après-midi, je traversai la cour et que je vis mes camarades me regarder par les fenêtres en se rendant à leurs classes : je me sentis distingué, je pris un air plus triste et ralentis le pas ! La classe finie, ils vinrent me parler, et je

me trouvai un bon et modeste enfant de leur répondre sans orgueil et de les reconnaître tous comme auparavant.

Je partis le soir par une lourde diligence de nuit, qui desservait principalement les petites localités intermédiaires de la route. Je ne songeais guère, en quittant Salem-House, que je ne reverrais plus le pensionnat. Nous n'arrivâmes à Yarmouth que le lendemain matin entre neuf et dix heures. Je cherchais des yeux M. Barkis : à sa place je vis un petit vieillard, un peu obèse, à respiration courte et l'air riant, vêtu de noir, en bas de soie avec des ganses de ruban aux genoux, un chapeau à larges bords. Il s'approcha tout essoufflé de la portière de la diligence et prononça mon nom sur un ton d'interrogation.

« — Le jeune M. Copperfield ?

» — Oui, Monsieur, c'est moi.

» — Venez avec moi, s'il vous plaît, mon jeune Monsieur, j'aurai le plaisir de vous conduire à la maison. »

Je mis ma main dans la sienne, ne sachant qui il pouvait être, et l'accompagnai ainsi jusqu'à un magasin situé au milieu d'une rue étroite : on lisait sur l'enseigne :

OMER, DRAPIER, TAILLEUR, PASSEMENTIER,

Fournisseur d'Articles de Deuil et entrepreneur de Pompes Funèbres.

Ce magasin était encombré de vêtements, les uns tout faits, les autres à demi confectionnés : la croisée contenait l'étalage, qui se composait aussi de chapeaux de castor et autres. Nous passâmes dans une arrière-boutique où nous trouvâmes trois jeunes

femmes occupées à coudre une masse d'étoffes noires entassées sur la table et dont les découpures jonchaient le plancher. Un bon feu pétillait dans la cheminée : on respirait une odeur de crêpes échauffées… J'ai appris depuis à distinguer cette odeur qu'alors je ne connaissais pas encore.

Les trois jeunes femmes, qui semblaient très actives, levèrent la tête pour me regarder et se remirent à leur ouvrage. Le petit bruit de leur couture me frappa, et je remarquai aussi que d'un atelier placé dans la cour, au-delà de l'arrière-boutique, partait le retentissement régulier d'un marteau : toc, toc, toc, etc., sans variation de cadence.

« — Fort bien ! » dit mon guide à l'une des trois jeunes ouvrières ; « avançons-nous, Minette ?

» — Nous serons prêtes à l'heure, » reprit-elle gaîment sans tourner la tête ; « n'ayez pas peur, mon père. »

M. Omer déposa son chapeau à larges bords, s'assit et reprit haleine, après quoi il répéta :

« — Fort bien !

» — Mon père, » dit Minette d'un air folâtre, « comme vous gagnez de l'embonpoint !

» — C'est vrai, répondit-il, ma chère, je m'en aperçois.

» — Vous vivez si confortablement, dit Minette, et vous prenez toutes choses si tranquillement.

» — Il ne faut pas les prendre autrement, ma chère, répondit M. Omer.

» — Non, sans doute, dit Minette ; aussi sommes-nous tous ici très gais, n'est-ce pas, mon père ?

» — Je l'espère, ma fille, » dit M. Omer, et il ajouta : « Maintenant que j'ai un peu respiré, je prendrai mesure à ce jeune écolier ; voulez-vous venir dans la boutique, M. Copperfield ? »

Je fis ce qu'il désirait. Après m'avoir montré une pièce d'un drap qu'il vanta comme superfin et dit être exactement ce qu'il fallait pour le deuil d'un père ou d'une mère, il me prit mesure en s'interrompant pour inscrire ses notes sur un registre. Puis, cela fait, il appela mon attention sur les articles de son industrie de tailleur, me montrant une mode nouvelle et une autre déjà vieillie.

« — Et ce sont toutes ces brusques variations de la mode qui nous font perdre des sommes considérables, dit M. Omer. Mais les modes sont comme les hommes mortels. Elles viennent on ne sait ni comment ni pourquoi ; elles s'en vont de même. Tout est l'image de la vie humaine, selon moi, si vous voulez voir les choses à ce point de vue. »

En toutes circonstances, ces réflexions eussent fait, je suppose, fort peu d'impression sur mon esprit d'enfant. Dans mon vif chagrin, je ne pouvais guère les discuter, et M. Omer ayant satisfait son habitude de les émettre à tout venant, me ramena auprès de ses ouvrières.

Là, ouvrant une petite porte qui donnait sur un escalier, il s'écria : « — Apportez le thé et les tartines de beurre ! »

Au bout de quelque temps que je passai à regarder et à écouter le bruit de la couture avec l'accompagnement du marteau, une

servante vint avec un plateau à thé qui se trouva être pour moi.

Mais je ne me pressais pas d'en profiter : au milieu de cet atelier de deuil, mon appétit n'était pas très vif. M. Omer me contempla pendant quelques minutes, et me dit :

« — Je vous connais depuis long-temps, mon jeune ami !

» — Vraiment, Monsieur ?

» — Je vous ai connu depuis votre naissance, et, pourrais-je dire, avant que vous fussiez né, reprit M. Omer. Je connaissais aussi votre père : il avait cinq pieds neuf pouces et quelques lignes ; il repose dans un terrain de vingt-cinq pieds carrés. »

Ici le bruit du marteau : toc, toc, toc.

« — Oui, il repose dans un terrain de vingt-cinq pieds carrés, reprit M. Omer : il avait lui-même désigné l'emplacement…

» — Savez-vous comment est mon petit frère, Monsieur ? demandai-je. »

M. Omer se contenta de hocher la tête, et le marteau seul répondit : toc, toc, toc ; mais mon regard lui exprimant encore ma question, M. Omer dit enfin :

« — Il est dans les bras de sa mère.

» — Ah ! le pauvre enfant ! est-il mort ?

» — Modérez votre chagrin, mon jeune M. Copperfield… oui, il est mort. »

Cette nouvelle rouvrit la plaie de ma douleur. Au lieu de goûter au déjeuner qu'on venait de me servir, j'allai pleurer dans un

coin de l'arrière-boutique, en me penchant sur une petite table d'où Minette se dépêcha d'enlever les étoffes qui la garnissaient et que mes larmes auraient pu tacher. C'était une bonne fille, dont la main caressante écarta mes cheveux qui tombaient sur mes yeux humides ; mais elle était toute joyeuse d'avoir presque fini son ouvrage et d'être certaine d'arriver à temps. Quelques minutes après, en effet, le bruit de la couture et le bruit du marteau s'arrêtèrent : un jeune homme de bonne mine entra par la porte de la cour : il avait à la main un marteau et entre les lèvres de petits clous qu'il fut obligé d'ôter pour parler.

« — Eh bien ! Joram, dit M. Omer, où en êtes-vous ?

» — C'est fini, Monsieur, répondit Joram. »

Minette rougit, et les deux autres jeunes filles se regardèrent en souriant.

« — Vous y avez donc travaillé hier au soir, à la lumière, pendant que j'étais au club ? » dit M. Omer en clignotant.

« — Oui, répondit Joram, vous nous aviez promis de nous laisser faire avec vous cette promenade. Minette et moi, si tout était fini à l'heure convenue !

» — Je l'ai promis, en effet, dit M. Omer.

» — Et maintenant, reprit Joram, voulez-vous venir voir la chose et m'en dire votre opinion.

» — Volontiers, dit M. Omer. Allons, mon cher… » Et, se tournant vers moi : « Seriez-vous bien aise, ajouta-t-il, de voir le…

» — Non, mon père, non, dit Minette s'interposant.

» — Je pensais que cela pouvait lui être agréable, ma chère, dit M. Omer, mais peut-être avez-vous raison ! »

Je ne saurais expliquer comment je savais que c'était le cercueil de ma pauvre mère qu'on allait voir. Je n'avais jamais entendu faire un cercueil, je n'en avais jamais vu un… mais j'avais déjà tout deviné en entendant le bruit du marteau, et quand le jeune homme entra, je ne doutais pas de ce qu'il venait de faire.

L'ouvrage étant fini, les deux ouvrières dont j'ignorais les noms ayant passé une brosse sur leurs robes, allèrent dans le magasin pour mettre tout en ordre et attendre les pratiques. Minette resta pour plier ce qu'elles avaient cousu et le ranger dans deux corbeilles. Pendant qu'elle s'acquittait de cette tâche en fredonnant un air de joyeuse chanson, Joram, qui me parut son prétendu, vint furtivement lui dérober un baiser sans faire la moindre attention à moi. « Votre père, lui dit-il, est allé chercher la voiture et je n'ai que le temps d'aller tout préparer. » Il sortit alors ; — quant à Minette, elle mit son dé et ses ciseaux dans sa poche, fixa au corsage de sa robe une aiguille encore enfilée d'un fil noir, et rajusta proprement les diverses parties de son costume devant un miroir où j'apercevais l'image de sa figure heureuse.

J'observais tout cela du coin où j'étais assis, la tête penchée sur ma main et occupé de pensées bien différentes. La voiture, espèce de tapissière peinte en noir et attelée d'un cheval noir à longue queue flottante, s'arrêta bientôt devant la porte : on y transporta les corbeilles, et il y avait encore de la place pour nous tous.

Après ce que ces personnes venaient de faire, me trouver là avec elles, et les voir jouir du voyage que nous faisions ensemble

comme d'une partie de plaisir !... je ne crois pas avoir jamais éprouvé depuis dans ma vie une sensation si étrange. Je ne leur en voulais pas ; non, mais c'était une sorte de frayeur qu'elles m'inspiraient, comme si elles eussent été des créatures d'une autre nature que la mienne. Rien n'interrompait leur gaieté. Le vieux M. Omer conduisait la voiture, assis sur la première banquette et se retournant de temps en temps pour répondre à Minette et à Joram, dont la causerie ne tarissait pas : ils m'adressèrent deux ou trois fois la parole ; mais je boudais, sombre et silencieux, choqué de leurs joyeux propos, et m'étonnant que le ciel ne punît pas ce qui me semblait une grande dureté de cœur.

Quand nous fîmes une halte pour rafraîchir le cheval, je refusai d'accepter aucune des friandises qu'ils avaient touchées, préférant ne rien manger, et quand nous fûmes à quelques pas de la maison, je me laissai glisser de la voiture par derrière, aussi lestement que possible, afin de ne pas me trouver avec eux devant ces mélancoliques croisées qui me faisaient l'effet de grands yeux frappés tout-à-coup de cécité. Et moi qui m'étais inquiété de savoir ce qui rouvrirait la source de mes larmes ! il suffit de la fenêtre de la chambre de ma mère à côté de celle qui, en des temps plus heureux, avait été la mienne.

J'étais dans les bras de Peggoty avant d'avoir franchi le seuil de la porte, et ce fut avec elle que j'entrai. Sa douleur avait éclaté dès qu'elle m'avait aperçu ; mais elle la contint, me parla à voix basse et évita de faire du bruit en marchant, comme si on pouvait troubler le sommeil des morts ! La pauvre fille, il y avait deux semaines qu'elle ne s'était couchée, passant les nuits à veiller sa pauvre chérie comme elle appelait ma mère, — et elle l'avait

veillée encore les deux nuits précédentes, ne voulant pas l'abandonner tant qu'elle serait sur la terre.

M. Murdstone ne fit aucune attention à moi lorsque j'entrai dans le salon, où je le trouvai assis près du feu, les larmes aux yeux, je dois le dire. Miss Murdstone, très affairée à copier des lettres qui couvraient déjà le bureau où elle écrivait, me tendit ses doigts glacés en me demandant, avec son accent dur, si on m'avait pris mesure pour le deuil.

« — Oui, répondis-je.

» — Et vos chemises, dit-elle, les avez-vous rapportées ?

» — Oui, Madame, j'ai rapporté tous mes effets et tout mon linge. »

Ce fut toute la consolation dont sa fermeté me gratifia. Je ne doute point qu'elle n'éprouvât un vrai plaisir à faire parade, en pareille occasion, de ce qu'elle appelait sa présence d'esprit, sa force d'âme, son bon sens et tout le catalogue de ses diaboliques qualités. Elle était particulièrement fière de son aptitude aux affaires : elle en donna la preuve en réduisant tout à des écritures et en ne se laissant émouvoir de rien. Pendant cette triste entrevue et jusqu'au lendemain, elle ne cessa pas d'écrire, parlant de temps en temps avec le même accent imperturbable, toujours raide, toujours impassible.

Son frère prenait un livre, l'ouvrait, avait l'air de le lire, et restait une heure entière sur la même page, puis le fermait, le laissait là, et se promenait en long et en large dans le salon. Je restais, de mon côté, les mains jointes, l'observant, comptant ses

pas. Il parlait rarement à sa sœur, jamais à moi. Il semblait le seul de la maison qui fît un mouvement.

Je ne revis Peggoty que le soir, lorsqu'elle vint elle-même s'asseoir quelque temps au chevet de mon lit dès qu'elle me sut couché. Le lendemain matin, en passant près de la chambre où était toujours ma mère avec mon petit frère, je trouvai Peggoty sur le seuil de la porte, et elle me prit la main pour me faire entrer. Je remarquai le lit fait avec un soin particulier. Je me souviens que sous quelque chose comme une couverture blanche, il me sembla qu'il devait y avoir la personnification glacée de cette solennelle et silencieuse immobilité qui régnait dans la maison. Je ne sais quelle direction prenait déjà ma pensée, lorsque Peggoty fit un geste pour soulever la couverture. « Oh ! non, oh ! non, » m'écriai-je, et je lui retins la main

Toute la cérémonie des funérailles m'est présente à l'esprit comme si elle avait eu lieu hier. Je revois, tel qu'il était arrangé, le grand salon, la flamme brillante de la cheminée, la table sur laquelle on avait disposé des carafes contenant du vin, et des assiettes avec le gâteau d'usage, le costume de Miss Murdstone et celui des autres personnes qu'on introduisait silencieusement. Avant moi était entré l'accoucheur, M. Chillip, et il vint me saisir la main.

« — Comment êtes-vous, mon cher David ? » me demanda-t-il affectueusement.

Pour toute réponse, je laissai ma main dans la sienne.

« — Bonté du ciel, » poursuivit-il essayant de sourire et se retournant du côté de Miss Murdstone avec une larme aux yeux,

« comme nos jeunes amis grandissent autour de nous ! Il faut ne pas les avoir perdus de vue pour les reconnaître, Madame. »

Miss Murdstone resta muette comme moi.

« — Il s'est fait ici de grandes améliorations, Madame, » dit encore M. Chillip que ce silence embarrassait.

Cette fois, Miss Murdstone fronça le sourcil. M. Chillip, déconcerté, se retira avec moi dans un angle du salon, et il n'ouvrit plus la bouche.

Au reste, je me sentis indifférent à cette scène et à quelques autres, observant tout avec une sorte de stupeur jusqu'à ce que j'entendisse le son de la cloche de l'église qui me fit tressaillir. Puis entra M. Omer avec un autre Monsieur qui nous dit de nous préparer. Peggoty m'a répété souvent que le salon réunissait les mêmes personnes qui avaient accompagné mon père au même cimetière.

Nous marchions en tête, M. Murdstone, notre voisin M. Grayper, M. Chillip et moi. Nous trouvâmes devant la porte les quatre porteurs avec le cercueil : nous les suivîmes dans le sentier du jardin, sous les grands ormes, et de là dans la triste enceinte où j'ai si souvent entendu les oiseaux gazouiller au lever du soleil.

Nous voici autour de la fosse, tous tête découverte. Le jour me semble différent de tout autre jour, la lumière n'est plus de la même couleur, elle a une teinte plus triste. Après un recueillement solennel, le prêtre, d'une voix grave, lente et distincte, prononce ces mots : « Je suis la résurrection et la vie, dit le Seigneur. » Des sanglots l'ont interrompu. Je regarde : à part, à quelques pas de nous, c'est elle, cette bonne et fidèle servante,

celle que j'aime le mieux dans ce monde, celle à qui, mon cœur d'enfant en est sûr, le Seigneur dira un jour : « Vous avez bien agi. »

Je vois d'autres visages à moi connus, des visages que je voyais à l'église quand j'y laissais errer mes regards distraits pendant le service, — les mêmes qui avaient dû sourire les premiers à ma mère le jour où elle arriva dans le village, parée de tout l'éclat de sa jeunesse. Je les vois, je les reconnais, je ne puis faire autrement, quoique tout entier à ma douleur qui ne m'empêche pas non plus de remarquer Minette échangeant un regard d'intelligence avec son prétendu, debout auprès de moi !

Tout est terminé : la fosse est comblée ; nous nous retirons en silence. Devant moi est notre maison, toujours jolie, toujours la même, toujours intimement associée dans ma mémoire à tous les incidents de mon jeune âge : à cette vue, je crois ressentir un nouveau chagrin plus amer que celui qui m'accable depuis trois jours. Mais on m'entraîne, M. Chillip me parle, et quand nous sommes dans le salon, il me rafraîchit les lèvres avec un verre d'eau ; je lui demande la permission de me retirer dans ma chambre : « Oui, mon ami, allez-y, » me dit-il avec la tendresse d'une femme.

Tout cela, je le répète, me paraît l'histoire d'hier. Que d'événements plus récents se sont effacés de mon souvenir pour ne reparaître qu'au jour où tous les événements de notre existence seront évoqués à nos regards… mais celui-là est toujours présent.

Je savais que Peggoty viendrait me retrouver dans ma chambre. Le calme de ce jour correspondait si bien à toutes nos pensées, le calme d'un jour de dimanche, car j'avais oublié cette

ressemblance de jours. Elle s'assit à côté de moi sur mon petit lit ; elle me prit la main dans la sienne, tantôt la portant à ses lèvres, tantôt la caressant comme elle eût fait à mon petit frère si c'eût été lui qu'elle avait à consoler. Enfin, par un effort, elle me fit, à sa manière, ce récit de tout ce qui s'était passé :

« Elle n'avait plus sa santé depuis long-temps ; son esprit était troublé, elle n'était pas heureuse. Quand le petit enfant vint au monde, je crus d'abord qu'elle irait mieux ; mais, de plus en plus délicate, elle s'affaiblissait de jour en jour. Avant sa naissance, elle aimait à rester seule pour pleurer ; mais après, elle avait pris la coutume de chanter au nouveau-né d'une voix si douce, que je crus une fois, en l'entendant, que c'était la voix d'un ange qui volait au-dessus d'elle.

» Il semblait, dans ces derniers temps, qu'elle devenait plus timide et frappée d'une secrète terreur. Un mot dur la blessait comme un coup qu'on lui eût donné. Mais, pour moi, elle n'était pas changée. Elle fut toujours la même pour sa folle Peggoty, cette chère petite. »

Ici Peggoty fit une pause et me caressa la main, puis elle poursuivit :

« La dernière fois que je la revis telle qu'elle avait été jadis, ce fut le soir que vous revîntes de la pension, mon cher David. Le jour que vous partîtes, elle me dit : « Je ne reverrai plus mon cher enfant, quelque chose m'en avertit, quelque chose qui m'assure que c'est la vérité, je le sais. »

» Elle s'efforça ensuite de dissimuler ce pressentiment, et maintes fois, quand on lui reprochait d'être légère d'esprit et de cœur, elle eût voulu elle-même le faire croire ; mais cela n'était

plus. Elle ne confia jamais à son mari ce qu'elle m'avait confié… elle avait peur de le dire à personne autre… jusqu'à ce qu'un soir, une semaine environ avant l'événement, elle dit à M. Murdstone : « Mon cher ami, je crois que je vais mourir. »

« — J'ai soulagé mon âme d'un poids, ma chère Peggoty, me dit-elle ce soir-là quand je l'aidai à se coucher… il y croira davantage chaque jour, le pauvre homme, pendant quelque temps, et puis ce sera passé. Je sens une grande fatigue. Si c'est là du sommeil, reste près de mot pendant que je dormirai. Ne me quitte pas. Dieu bénisse mes deux enfants ! Dieu protège et conserve mon enfant orphelin. »

» Je ne la quittai plus à compter de ce moment, reprit Peggoty. Elle parlait souvent à ces deux personnes de là-bas… car elle les aimait ; elle n'aurait pas pu ne pas aimer n'importe qui était auprès d'elle… mais quand elles s'éloignaient de son lit, elle se retournait toujours vers moi, comme s'il n'y avait pour elle de repos que là où était Peggoty, et ce n'était qu'avec moi qu'elle s'endormait.

» La dernière nuit, elle m'embrassa et dit : « Si mon petit enfant mourait aussi, Peggoty, je désire qu'on le place dans mes bras et qu'on nous ensevelisse ensemble » (ce qui a été fait, car le pauvre agneau n'a vécu que quelques heures de plus qu'elle). Puis elle ajouta : « Que mon bien-aimé Davy nous accompagne à notre dernière demeure, et répète-lui que sa mère ne l'a pas béni une fois mais mille. »

Après un autre moment de silence et une autre caresse sur ma main, Peggoty poursuivit :

« C'était bien avant dans la nuit lorsqu'elle me demanda quelque chose à boire, et quand elle eut rafraîchi ses lèvres, elle me remercia par un sourire de patience si doux…ma chérie ! ma toute belle !…

» Le jour avait paru et le soleil se levait lorsqu'elle me rappela combien M. Copperfield avait toujours été pour elle bon et attentif, lui répétant, quand elle doutait d'elle-même, qu'un cœur aimant valait mieux que le plus brillant esprit, et qu'elle le rendait le plus heureux des hommes… « Peggoty, ma chère, ajouta-t-elle ensuite, rapproche-moi de toi… (car elle se sentait bien faible), soutiens-moi avec ton bras, ma bonne fille, et ne détourne pas la tête, car je veux te voir… » — Je fis ce qu'elle voulait… ah ! Davy, le moment était venu où se réalisait ce que je vous avais annoncé en vous faisant mes adieux… Oui, hélas ! il était venu le moment où elle se trouvait heureuse de pouvoir s'appuyer sur le bras de sa vieille Peggoty… et elle mourut comme un enfant qui s'endort. »

Ainsi finit le récit de Peggoty. Du moment que j'avais su la mort de ma mère, l'image de ce qu'elle était devenue pendant les derniers mois de sa vie s'était effacée de ma mémoire. Je ne me la rappelai plus que comme la jeune mère de mes premières impressions, roulant les belles boucles de ses cheveux autour de son doigt ou sautant avec moi dans le parloir. Ce que Peggoty venait de me raconter, loin de raviver mes souvenirs plus récents, ne fit que graver plus profondément dans mon esprit la première image. Cela peut paraître étrange, mais c'est ce qui est. Par sa mort je la vis revoler vers sa calme et belle jeunesse, et tout le reste s'évanouit.

La mère qui reposait dans son tombeau fut la mère de mon enfance : la petite créature dans ses bras, ce fut moi-même, tel

que j'avais été autrefois… dormant à jamais sur son cœur.

Première partie · Chapitre 10

« — Peggoty, vous avez un mois pour chercher une autre place. » Ce congé donné à Peggoty fut le premier acte d'administration que fit Miss Murdstone le lendemain des funérailles et dès que la lumière put de nouveau pénétrer dans la maison. Quelque désagréable qu'eût été pour Peggoty le service de M. et Miss Murdstone, je suis certain qu'elle eût préféré encore cette maison à toute autre à cause de moi. Elle m'apprit que nous devions nous séparer et nous échangeâmes en toute sincérité nos mutuelles condoléances.

Quant à moi, quant à mon avenir, il n'en fut pas dit un mot ; il ne fut fait aucune démarche. J'ose dire qu'on eût été heureux si on avait pu me donner aussi mon congé en me prévenant un mois d'avance. Je m'armai une fois de tout mon courage pour demander à Miss Murdstone si je devais bientôt retourner au pensionnat. Elle me répondit sèchement qu'elle croyait que je n'y retournerais plus du tout : ce fut toute la réponse que j'obtins d'elle. Je restai donc très inquiet sur mon sort ; Peggoty n'était pas moins inquiète à mon sujet. Qu'allait-on faire de moi ? il nous fut impossible d'en rien savoir.

Dans ma situation s'opéra un changement qui me délivrait en grande partie de mes ennuis présents, mais qui, si j'avais été capable d'y réfléchir sérieusement, aurait pu augmenter mon anxiété pour l'avenir. On cessa d'exercer sur moi la contrainte qui m'avait rendu si malheureux. Loin d'exiger que j'occupasse mon

triste poste au salon, plus d'une fois Miss Murdstone, me voyant entrer, fronça le sourcil et d'un geste me mit à la porte. Loin de m'interdire la société de Peggoty, on ne s'occupait nullement de savoir où je pouvais être, pourvu que je n'eusse pas l'air de vouloir m'imposer à la solitude de M. Murdstone. J'avais d'abord eu une peur atroce qu'il n'entreprît de nouveau mon éducation ou que Miss Murdstone ne daignât s'y dévouer ; mais je ne tardai pas à penser que ces terreurs étaient sans fondement et que je ne devais m'attendre qu'à une chose, à être négligé.

Cette découverte ne me causa pas alors beaucoup de peine, j'étais encore tout étourdi de la mort de ma mère. Parfois je me figurais qu'abandonné totalement à moi-même, je pourrais bien être réduit à vagabonder avec les enfants du village : alors, semblable à l'un de mes héros de roman, j'entrevoyais la perspective de mon départ à la recherche de la fortune. Mais ces visions passagères, qui se retraçaient d'elles-mêmes sur la muraille de ma chambre, en disparaissaient aussi bientôt et elles me laissaient seul, libre d'aller rejoindre Peggoty à sa cuisine et de m'y réchauffer les mains au feu du dîner.

« — Peggoty, » lui dis-je un soir en baissant la voix, — « M. Murdstone m'aime de moins en moins. Il ne m'a jamais aimé beaucoup, mais je crois qu'à présent il se passerait volontiers de ma vue.

» — C'est peut-être l'effet de son chagrin, » répondit Peggoty en posant une main sur mes cheveux.

« — Non, Peggoty : j'ai du chagrin, moi aussi, je pense. Si je croyais que c'est son chagrin, je n'y ferais pas attention ; mais ce n'est pas cela, oh non ! ce n'est pas cela.

» — Comment savez-vous que ce n'est pas cela ? me demanda Peggoty.

» — Oh ! répondis-je, son chagrin est tout autre chose. Il a du chagrin en ce moment, assis au coin du feu avec Miss Murdstone ; mais si j'entrais, Peggoty, il témoignerait quelque chose de plus.

» — Et quoi donc ?

» — De la colère, » répliquai-je en imitant involontairement le sombre froncement de ses sourcils. « S'il n'avait que du chagrin, il ne me ferait pas les yeux qu'il me fait. Je n'ai que du chagrin, moi, et je ne m'en sens que plus tendre. »

Peggoty se tut pendant quelques instants et me laissa, silencieux comme elle, me réchauffer les doigts.

« — Davy, écoutez-moi, dit-elle à la fin.

» — Je vous écoute, Peggoty, répondis-je.

» — J'ai fait tout ce que j'ai pu, mon cher enfant, pour trouver ici, à Blunderstone, une place, une condition quelconque : j'ai tout fait et tout imaginé, j'ai frappé à toutes les portes… Rien, mon enfant.

« — Et que comptez-vous faire, ma bonne Peggoty, dis-je tout pensif, où comptez-vous aller chercher fortune ?

» — Je m'attends à être forcée d'aller à Yarmouth, répondit-elle, pour tâcher d'y vivre.

» — Vous auriez pu aller beaucoup plus loin, dis-je un peu rassuré ! Vous auriez pu aller si loin que vous auriez été perdue pour

moi. Je vous reverrai encore, ma bonne Peggoty ; Yarmouth n'est pas tout-à-fait à l'autre bout du monde. Vous viendrez quelquefois à Blunderstone !

» — Certes, oui, j'y viendrai, s'écria Peggoty avec animation : s'il plaît à Dieu, aussi long-temps que vous y serez, mon chéri, je viendrai toutes les semaines de ma vie pour vous embrasser. Une fois toutes les semaines. »

Cette promesse m'ôtait déjà un grand poids de dessus le cœur ; mais Peggoty n'avait pas encore tout dit.

« — Je vais aller d'abord, poursuivit-elle, faire une autre visite de quinze jours à mon frère… pour me donner le temps de me reconnaître et de prendre un parti définitif. Or, j'ai pensé que peut-être, comme on n'a pas besoin de vous ici pour le moment, on pourrait vous laisser venir avec moi. »

Dans les circonstances où je me trouvais, si quelque chose pouvait tout-à-coup réveiller en moi un sentiment de plaisir, c'était un pareil projet. Ce fut un baume pour mon cœur que l'idée de me revoir entouré de ces figures bienveillantes et charmées de me recevoir, d'aller avec Émilie errer le dimanche matin sur la plage, de lui raconter mes peines, de jouir du son des cloches, de ramasser des coquillages, etc. ; mais, le moment d'après, mon espérance était déjà troublée par le doute que Miss Murdstone voulût y consentir !

Heureusement ce doute ne fut pas long ; car nous causions ensemble de nos projets, lorsque Miss Murdstone vint faire son inspection du soir dans l'office, et Peggoty, avec une adresse qui m'émerveilla, mit la question sur le tapis.

« — L'enfant fera là de la paresse, dit Miss Murdstone, et la paresse est la mère de tous les vices. Mais certainement il fera de la paresse ici… il en fera partout ; c'est mon opinion. »

Je vis, à l'air de Peggoty, qu'elle avait sur les lèvres une réplique un peu vive ; mais elle la supprima pour l'amour de moi et garda le silence.

« — Ainsi donc, » reprit Miss Murdstone en examinant un pot de conserves, « comme il y a une chose plus importante qu'aucune autre, le repos de mon frère… je crois que je ferai mieux de dire : oui. »

Je la remerciai sans aucune démonstration de joie, de peur qu'elle ne rétractât ce consentement. Je n'aurais pas eu l'expérience du passé, que cette prudence m'eût été inspirée par la malignité du regard qu'elle fixait sur moi. Cependant elle se montra au moins femme de parole, et, le mois expiré, Peggoty et moi nous fîmes notre voyage.

M. Barkis vint dans la maison chercher les deux malles de Peggoty : pour la première fois il franchissait la grille du jardin, et en chargeant sur son épaule la malle la plus lourde, il m'adressa un coup d'œil qui me parut significatif, si cette impassible physionomie pouvait réellement exprimer quelque chose.

Peggoty était naturellement triste de quitter une maison qui avait été si long-temps la sienne, et où elle avait formé les deux grands attachements de sa vie, pour ma mère et pour moi. Elle était sortie de bonne heure le matin pour aller au cimetière. Quand elle monta dans la carriole, elle avait son mouchoir sur les yeux.

Tant qu'elle resta ainsi, M. Barkis ne fit pas le moindre mouvement : assis sur son siège habituel, il aurait pu être pris pour un conducteur empaillé. Mais quand elle commença à relever et tourner la tête, quand elle me parla, M. Barkis fit une grimace. À qui l'adressait-il ? qu'exprimait-elle ? Je ne sais.

« — La journée est belle, M. Barkis, » lui dis-je par politesse.

« — Elle n'est pas laide, » répondit l'énigmatique messager, qui se compromettait rarement par une parole affirmative.

« — Peggoty est tout-à-fait bien à présent, M. Barkis, » lui dis-je pensant lui faire plaisir.

« — Est-elle tout-à-fait bien ? » répondit-il.

Après y avoir réfléchi d'un air qui prétendait à la sagacité, M. Barkis se décida à regarder Peggoty et à lui faire la question :

« — Êtes-vous réellement bien ? »

Peggoty répondit oui en riant.

Cet oui ravit M. Barkis, et pour l'entendre encore : « — Êtes-vous réellement bien ? » répéta-t-il ; mais, cette fois, joignant le geste à la parole, il imagina de donner un léger coup de coude à Peggoty, et, en se rapprochant d'elle avec cette intention, il faillit m'étouffer.

Sur l'observation que Peggoty lui en fit, il se remit sur son siège ; mais il avait pris goût à cette ingénieuse pantomime, il trouvait sans doute que c'était là une merveilleuse invention pour causer sans frais de discours, et de temps en temps j'eus à supporter ses lourdes approches. Je finis par prendre mes précautions chaque fois que je le voyais s'émouvoir, et je me penchais

aussi lestement que possible afin de le prévenir, livrant la pauvre Peggoty à ces singulières interrogations qui, pour elle, étaient plus risibles que dangereuses.

M. Barkis se montra, d'ailleurs, galant d'une autre manière : il nous fit faire halte à une auberge située à mi-chemin, et insista pour nous y régaler d'une côtelette de mouton sur le gril avec une bouteille de bière ; mais là encore un coup de coude faillit faire perdre la respiration à Peggoty au moment où elle buvait tranquillement. Heureusement, quand nous fûmes plus près de Yarmouth, M. Barkis revint à sa discrétion habituelle, obligé de faire attention à son cheval et à la carriole pour ne pas être accroché par les voitures que nous rencontrions plus souvent sur le pavé.

M. Daniel Peggoty et Cham nous attendaient à l'endroit accoutumé. Ils nous reçurent affectueusement et échangèrent une poignée de main avec M. Barkis qui, son chapeau sur le derrière de sa tête et s'efforçant de sourire significativement, avait vraiment un air tout-à-fait comique.

Tandis que l'oncle et le neveu chargeaient chacun une des malles de Peggoty, M. Barkis m'appela d'un geste du doigt sous une porte voûtée.

« — J'espère, me dit-il, que tout va bien. »

Je le regardai en face, et, voulant me donner l'air de le comprendre, puisqu'il me faisait l'honneur de me choisir pour confident, je lui répondis gravement : ah !

« — Tout n'est pas fini encore, » me dit-il avec mystère, « mais cela va bien.

» — Ah ! répondis-je de nouveau.

» — Je suis votre ami, reprit M. Barkis, car je sais ce que je vous dois ; vous vous rappelez… Barkis veut bien ! eh ? »

Je répondis cette fois par un simple signe de tête, et je ne sais pas si je serais parvenu à deviner ce sphinx de la réticence à force de le regarder en face ; mais Peggoty me cria qu'elle m'attendait, et j'allai la rejoindre.

En cheminant devant MM. Daniel et Cham, elle me demanda ce que M. Barkis m'avait dit : « — Il prétend que tout va bien, répondis-je.

» — Voyez un peu l'impudence, dit-elle ; mais que m'importe ! Mon cher Davy, que penseriez-vous si je songeais à me marier ? »

Je réfléchis un moment et lui dis : « Ce que je penserais ? je suppose que vous m'aimeriez toujours autant que vous m'aimez à présent, Peggoty ! »

Au grand étonnement des passants et de ses deux parents qui nous précédaient, la bonne créature ne put résister au désir de s'arrêter pour m'embrasser dans la rue, en me faisant mainte protestation de son inaltérable attachement.

Après cette explosion de tendresse, lorsque nous nous remîmes en marche, elle me demanda encore : « Voyons, que diriez-vous, mon chéri ?

» — Si vous pensiez à vous marier… avec M. Barkis, Peggoty ?

» — Oui, dit-elle.

» — Je penserais que ce serait une très bonne chose ; parce qu'alors, voyez-vous, Peggoty, vous auriez toujours à votre dispo-

sition la carriole et le cheval pour venir me voir : vous viendriez pour rien, et seriez certaine de pouvoir venir.

» — Quelle intelligence a ce cher enfant ! s'écria Peggoty. C'est justement ce à quoi je pense depuis un mois. Oui, mon chéri, et j'aurais ainsi beaucoup plus d'indépendance : je laisserais mon ouvrage bien plus tranquillement dans ma propre maison que dans celle de n'importe qui. Et puis, à quoi pourrais-je être bonne désormais, s'il me fallait être la servante d'une étrangère ? oui, je serai, par ce moyen, toujours dans le voisinage de mon chéri : je pourrai le voir toutes les fois que je le voudrai, et, lorsque je serai morte, je ne serai pas enterrée loin de ma maîtresse bien-aimée. »

Nous paraphrasâmes ce texte-là pendant quelque temps.

« — Mais, reprit Peggoty, je n'y aurais pas songé un moment de plus si mon Davy avait été opposé à ce mariage… S'il avait dit non, je n'aurais jamais dit oui, m'aurait-on déjà mis la bague au doigt au pied de l'autel.

» — Regardez-moi, Peggoty, répondis-je, et voyez si je ne suis pas réellement enchanté. » Et c'était vrai, je l'étais.

» — Eh bien ! mon chéri, dit-elle, puisque c'est ainsi et que nous sommes d'accord, je vais y penser sérieusement et consulter mon frère : jusque-là, gardons le secret vous et moi. Barkis est un brave homme : je puis être pour lui une bonne femme, attentive à mes devoirs, et, par conséquent, tout peut aller, puisqu'il veut toujours bien. »

La citation des propres paroles de M. Barkis venait tellement à propos, que nous en rîmes de bon cœur et que nous entrâmes

tout joyeux chez M. Peggoty.

La maison-navire était toujours la même, excepté peut-être qu'elle s'était un peu amoindrie à mes yeux : M Gummidge se tenait debout sur la porte, immobile comme si elle n'avait pas bougé de là depuis la dernière fois que je l'avais vue. À l'intérieur, rien de changé ; je reconnus ma petite cabine, et quand j'allai faire ma visite aux homards, aux crabes et aux autres crustacés dans le recoin où ils étaient mis en réserve, je les retrouvai les mêmes aussi, toujours agglomérés, toujours ouvrant leurs pinces pour mordre.

Mais où était la petite Émilie ?

Àcette question, que je fis naturellement en ne l'apercevant pas, M. Daniel Peggoty, débarrassé de la malle de sa sœur et s'essuyant le front, me répondit :

« — Elle est à l'école ; encore vingt minutes et elle sera de retour, Dieu merci ! car nous sentons tous qu'elle nous manque dès qu'elle n'est plus là. »

M Gummidge fit entendre un gros soupir.

« — Allons, du courage, la mère, lui dit M. Peggoty.

» — C'est que je sens cela plus que personne, » répondit la veuve plaintive ; « je suis une créature isolée et il n'y avait que la petite Émilie qui ne me contrariât pas. »

Àces mots, M Gummidge, murmurant et hochant la tête, se mit à souffler le feu. Le bon M. Daniel Peggoty, nous regardant, sa sœur et moi, avec la main sur le coin de la bouche pour n'être pas entendu de la pauvre femme, nous dit à demi-voix : — « Elle

pense à l'ancien. » De tout cela je conclus que M Gummidge n'avait pas changé non plus.

Je dois le dire, quelque plaisir que j'éprouvasse à me retrouver dans cette originale habitation qui m'avait tant charmé lors de ma première visite, il me sembla qu'un certain désappointement se mêlait à ce plaisir : peut-être était-ce parce que la petite Émilie n'était pas là ; sachant par où elle devait passer pour revenir, je sortis pour aller au-devant d'elle.

Je ne tardai pas à l'apercevoir de loin. Elle était toujours la petite Émilie, quoi qu'elle eût grandi et se fût développée. À mesure qu'elle approchait, je remarquai tout ce que sa petite personne avait acquis de grâces : sa physionomie était devenue à la fois plus réfléchie et plus vive, ses yeux avaient une teinte bleue plus prononcée… Je ne saurais définir le sentiment qui me fit feindre de ne pas la reconnaître ; mais je la laissai passer à côté de moi comme si je regardais quelque chose au-delà ! Plus tard, dans ma vie, je crois bien avoir une fois ou deux joué la même scène.

La petite Émilie n'eut pas l'air de s'en préoccuper. Elle comprit tout de suite ce jeu, et au lieu de venir à moi, de tourner autour de moi, elle passa et se mit à rire en courant. Cela me força de courir après elle, et elle courut si vite que nous étions près de la porte lorsque je la rattrapai.

« — Ah ! est-ce donc vous ? dit la petite Émilie.

» — Mais vous saviez bien qui c'était, Émilie, lui répondis-je.

» — Et vous donc, reprit-elle, ne saviez-vous pas qui c'était ? » Je voulais l'embrasser, mais elle couvrit de ses mains sa bouche vermeille en disant : « Je ne suis plus une petite fille à

présent… » Puis elle s'esquiva et entra dans la maison, riant plus que jamais.

Elle parut prendre plaisir à me contrarier. C'était là en elle un changement qui me surprit beaucoup. La théière fumait sur la table et notre petit coffre fut mis à l'ancienne place… mais, au lieu de venir s'y asseoir à côté de moi, elle voulut tenir compagnie à la plaintive M Gummidge ; lorsque M. Daniel Peggoty lui demanda pourquoi, elle feignit d'ajuster ses cheveux pour cacher son visage et ne fit que rire.

« — C'est une petite chatte, » dit M. Daniel Peggoty en la caressant de sa large main.

» — Oui, c'en est une ! s'écria Cham : c'est une petite chatte, M. Davy. » Et le brave Cham rit si fort en la regardant d'un air d'admiration, qu'il en devint tout rouge.

Par le fait la petite Émilie était leur enfant gâté à tous, mais plus encore l'enfant gâté de M. Daniel Peggoty lui-même, à qui elle aurait fait faire n'importe ce qu'elle aurait voulu, rien qu'en allant poser sa joue sur ses rudes favoris. Je fus plus d'une fois témoin de ce manège enfantin, et j'avoue que je compris comment M. Peggoty y cédait avec une si heureuse complaisance. Si affectueuse, si douce, sachant si bien être à la fois malicieuse et tendre, Émilie me captiva plus que jamais.

Dès le premier soir j'eus un témoignage de sa sensibilité ; car, pendant que nous étions assis autour du feu, M. Daniel Peggoty ayant fait allusion à ma perte récente, je la vis se tourner vers moi et m'adresser à travers ses larmes un regard de si sincère compassion que je lui en fus reconnaissant.

« — Ah ! » dit M. Daniel Peggoty en déroulant sur ses doigts une des longues boucles de ses blonds cheveux : « elle est aussi orpheline, voyez-vous, M. Davy, — et voici encore un autre orphelin, » ajouta-t-il en montrant Cham, « dont je suis le tuteur…

» — Ah ! si vous étiez mon tuteur, M. Peggoty ! m'écriai-je.

» — Vous avez bien raison, M. Davy ! » s'écria à son tour Cham que ce sentiment vrai transporta : « c'est un bon tuteur que nous avons là, » et il serra affectueusement la main de son oncle que la petite Émilie voulut embrasser.

« — Et comment se porte votre ami ? » me demanda M. Daniel Peggoty.

« — Mon ami Steerforth ?

» — C'est son nom, en effet, que j'avais oublié, car je n'ai pas la mémoire des noms, mais celle des gens… Votre ami Steerforth, comment se porte-t-il ?

» — Il se portait bien lorsque je l'ai quitté, répondis-je ?

» — Ah ! cela me réjouit, dit M. Daniel Peggoty. C'est un ami, celui-là, un véritable ami ! Je donnerais quelque chose pour le revoir.

» — C'est un beau jeune homme, n'est-ce pas ? » m'écriai-je avec l'enthousiasme de mon amitié.

« — Il est plus que beau, dit M. Daniel Peggoty.

« — Et brave comme un lion, ajoutai-je, et instruit, et adroit, et parlant bien… et généreux, etc. ; » car, une fois lancé, je ne pouvais assez vanter Steerforth, mon ami, mon protecteur !

La petite Émilie, comme mes autres auditeurs, m'écoutait avec la plus vive attention, et chacun la remarqua, tant ses beaux yeux bleus s'étaient animés.

« — Émilie est comme moi, dit M. Daniel Peggoty, et elle voudrait bien voir votre ami. »

Mais cette observation la rendit confuse. Voyant que nous la regardions tous, elle rougit de plus en plus, se leva sans rien dire, se retira et ne reparut pas de la soirée.

Je me couchai dans le vieux petit lit à l'arrière de la maison-navire, et, avant de m'endormir, je pus entendre le vent gémir sur la plage comme autrefois ; mais cette voix de la mer n'évoqua plus pour moi les mêmes images : je ne me figurai plus que l'Océan pouvait tout-à-coup soulever ses vagues et submerger la demeure de l'honnête famille qui me donnait l'hospitalité : je pensai à ma propre maison et à son naufrage. Je pensai à ceux qui dormaient à jamais sous l'if de Blunderstone. Je priai pour eux... Puis, faisant un retour sur moi-même, je mis une clause à ma prière afin que Dieu m'accordât la grâce de grandir pour épouser un jour la petite Émilie. Je fermai les yeux pour continuer dans mon sommeil ce rêve d'amour enfantin.

Pendant cette seconde visite à Yarmouth, nos journées se passèrent à peu près comme pendant la première, excepté toutefois, — et c'était une grande exception, — excepté que la petite Émilie et moi nous nous promenâmes beaucoup plus rarement sur la plage. Elle avait des leçons à apprendre, des ouvrages d'aiguille à faire, et elle était absente une bonne partie des vingt-quatre heures. Je sentais d'ailleurs qu'en eût-il été autrement, nous n'aurions pu recommencer nos longues courses au bord de la

mer. Quoique toujours capricieuse et folâtre enfant, Émilie était, plus que je ne pensais, devenue une petite femme. Une année ou deux lui avaient suffi pour me devancer considérablement. Elle m'aimait, oui, mais elle riait de moi et me tourmentait ; elle affectait de m'éviter si j'allais à sa rencontre et prenait un autre chemin : je retournais tout désappointé et la voyais qui riait sur le seuil de la porte. Mes plus doux moments étaient quand elle s'asseyait tranquillement devant la maison, et que moi à ses pieds, sur un tabouret, je lui faisais la lecture. Charmantes matinées d'avril, je n'ai jamais admiré depuis un soleil aussi brillant que le vôtre, une plus jolie image que celle de cette petite fée attentive à ma voix, un ciel plus pur, une mer plus belle, de plus glorieux vaisseaux déployant leurs blanches voiles dans un horizon doré.

Dès le lendemain de notre arrivée, M. Barkis vint le soir saluer la famille, et nous remarquâmes sa physionomie embarrassée. En se retirant, il oublia une douzaine d'oranges qu'il avait apportées dans un mouchoir. Cham, croyant à sa distraction, courut après lui afin de les lui restituer ; mais il revint en nous disant qu'elles avaient été laissées à l'intention de Peggoty. Le lendemain et les jours suivants, à la même heure, nouvelle apparition de M. Barkis avec un nouveau paquet, régulièrement déposé derrière la porte et toujours oublié à son départ. Ces offrandes galantes étaient variées d'une manière fort originale ; je me rappelle, entre autres, qu'il oublia une brosse, une grosse pelote à épingles, un demi-boisseau de pommes, une paire de pendants d'oreilles en jais, une douzaine d'oignons d'Espagne, une boîte de dominos, un serin dans sa cage et un jambonneau mariné.

Je me rappelle aussi que M. Barkis faisait sa cour d'une façon toute spéciale ; il ne parlait pas, il s'asseyait au coin du feu dans

la même attitude que sur le siège de sa carriole, et contemplait Peggoty, assise en face de lui, occupée à coudre. Un soir, dans un tendre accès, je suppose, il s'empara violemment du morceau de bougie dont elle se servait pour son fil de couture, le mit dans son gilet et l'emporta. Après cela, sa grande jouissance était, chaque fois qu'on en avait besoin, de le tirer à moitié liquéfié de son gousset pour l'y replonger quand on s'en était servi. Il paraissait d'ailleurs jouir pleinement de son silencieux bonheur, sans se croire obligé de dire une parole. Si, par occasion, il lui était accordé une promenade en tête-à-tête sur la plage avec sa prétendue, il se contentait de lui demander de temps en temps comment elle se trouvait, puis retombait dans sa quiétude amoureuse : quelques incidents rendaient parfois ces visites assidues assez plaisantes, puisque je me rappelle encore que lorsque M. Barkis était parti, Peggoty se couvrait la tête de son tablier et riait pendant une demi-heure. Bref, nous nous en amusions tous, plus ou moins, excepté la lamentable M Gummidge, qui, probablement, avait été autrefois courtisée de la même manière, puisque cela lui remettait toujours en mémoire la perte de l'ancien.

Enfin, la quinzaine était sur le point d'expirer : on parla d'une partie que devaient faire ensemble M. Barkis et Peggoty : partie dont la petite Émilie et moi nous devions être. Je n'eus, la veille, qu'un sommeil interrompu, tant j'étais agité par l'idée de passer un jour tout entier avec Émilie. Nous fûmes tous levés de bonne heure, et nous étions encore à déjeuner, lorsque parut à distance M. Barkis, conduisant une carriole plus légère que la sienne, et la dirigeant vers l'objet de ses affections.

Peggoty avait une robe noire très simple, sa toilette habituelle de deuil ; mais M. Barkis s'était donné un habit neuf en drap

bleu ! Le tailleur le lui avait taillé si large et si ample, que les manches auraient rendu les gants superflus, même par le froid le plus vif ; son collet montait si haut, qu'il lui relevait les cheveux sur le sommet de la tête ; ses boutons de métal étaient du plus grand calibre : grâce à ce costume, complété par un pantalon gris et un gilet chamois, M. Barkis me parut un personnage digne de toute considération.

Le signal du départ produisit une certaine agitation, et je vis M. Daniel Peggoty s'armer d'un vieux soulier qui devait être jeté après nous pour porter bonheur.

« — C'est vous que cela regarde, » dit M. Peggoty à M Gummidge en lui tendant le singulier talisman.

« — Non, répondit-elle ; non, Daniel, il vaut mieux que ce soit toute autre personne. Je suis moi-même une pauvre créature, seule sur la terre, et tout ce qui me rappelle ceux que j'ai perdus me fend le cœur.

» — Allons, ma vieille amie, s'écria M. Daniel Peggoty, prenez et jetez !

» — Non, non, Daniel, répéta-t-elle tout en larmes, je ne le puis ; vous ne savez pas, vous, tout ce que je souffre : jetez-le vous-même. »

Mais la bonne Peggoty qui, après avoir pris congé de Cham, s'était installée avec M. Barkis, la petite Émilie et moi dans la carriole, s'écria qu'il fallait que M Gummidge jetât le soulier et M Gummidge s'y décida. Hélas ! la chose faite, ce fut pour elle une nouvelle explosion de sanglots qui faillit troubler la gaîté de notre

partie, car elle tomba dans les bras de Cham et sembla au moment de s'évanouir.

M. Barkis n'était pas homme à renoncer à la partie, quand bien même, moins occupé de sa prétendue, il aurait pu croire que M Gummidge avait réellement perdu connaissance. Il fit claquer légèrement son fouet et nous partîmes au trot dans la direction de l'église. Là, nous fîmes déjà une première halte : M. Barkis attacha le cheval à la grille, fit descendre Peggoty qui, nous priant, Émilie et moi, d'attendre un quart d'heure, entra au bras de son fiancé.

« — Je vais bientôt vous quitter, » dis-je à la petite Émilie, « j'espère que nous serons d'accord et heureux toute la journée ?

» — Je le veux bien, répondit-elle.

» — D'abord, poursuivis-je, je commence par vous embrasser. »

La petite Émilie consentit à ce nouveau gage d'alliance. Mais quand, exalté par une telle faveur, je lui fis une belle déclaration, en jurant que je tuerais quiconque oserait prétendre à sa main, — la petite Émilie eut un accès de fou rire ; puis, prenant un air grave et se redressant avec la dignité d'une jeune matrone : « Vous êtes un enfant ! » me dit-elle.

Un enfant ! quand je venais de faire ma déclaration. Mon dépit fut extrême : mais son rire était si charmant, que j'oubliai, en la regardant, cette expression qui me dégradait à mes propres yeux.

M. Barkis et Peggoty dépassèrent bien de quelques minutes le quart d'heure qu'ils avaient demandé. Cependant ils revinrent à

la fin et le cheval trotta du côté de la campagne.

« — À propos, M. Davy, » dit M. Barkis ne pouvant lui-même, avec toute sa réserve habituelle, garder plus long-temps le secret qui lui avait été recommandé, « à propos, vous rappelez-vous le nom que j'écrivis sur la bâche de ma voiture ?

» — Clara Peggoty, répondis-je.

» — Eh bien ! quel nom écrirais-je à présent s'il y avait une bâche ici ?

» — Clara Peggoty encore, je suppose.

» — Clara Peggoty Barkis ! » s'écria-t-il, et il partit d'un éclat de rire qui ébranla sa carriole.

En un mot, ils étaient mariés ; ils n'étaient entrés à l'église que pour cela. Peggoty avait décidé que la cérémonie se passerait ainsi, sans témoins. Le sacristain avait fait les fonctions de père. Elle fut un peu confuse quand M. Barkis révéla brusquement son mariage, et elle m'embrassa avec un redoublement de tendresse comme pour me prouver que j'étais toujours son bien-aimé ; cependant elle recouvra son calme habituel et dit qu'elle était enchantée que tout fût fini.

Nous prîmes un chemin de traverse et nous arrêtâmes à une auberge où nous étions attendus ; on nous servit un bon dîner, et la journée s'acheva gaiement. Peggoty aurait compté dix ans de mariage qu'elle n'aurait guère été plus à son aise. C'était toujours la même Peggoty, et, avant le thé, elle nous mena faire une promenade Émilie et moi, laissant M. Barkis fumer philosophiquement sa pipe, dans la douce contemplation de son bonheur. Du reste, le mariage ne lui ôta pas l'appétit ; car, quoiqu'il eût fort

bien dîné, il demanda une tranche de jambon pour son souper, et s'en régala en l'arrosant de plusieurs tasses de thé.

Quelle noce singulière ! J'ai souvent pensé depuis à l'innocente originalité de notre partie. Il commençait à faire nuit lorsque nous remontâmes en voiture, et, tout le long de la route, nous admirâmes les étoiles en répétant que le ciel était magnifique. J'avais déjà reçu à Salem-House quelques notions d'astronomie élémentaire, et je fis parade de mon savoir d'écolier. M. Barkis lui-même m'écoutait avec extase : j'avais regret de ne pas en avoir appris davantage, tant son attention me flattait ; ah ! si j'avais été aussi fort sur la sphère céleste que sur les romans ! n'importe, M. Barkis n'en revenait pas de tout ce que je lui débitais : à cette époque, le prodige à la mode était ce tragédien de douze ans qui jouait Shakspeare sur les grands théâtres. M. Barkis dit à sa femme en parlant de moi : c'est un jeune Rochus (Roscius).

Lorsque j'eus épuisé le thème des étoiles ou plutôt l'admiration de M. Barkis, la petite Émilie et moi nous fîmes un manteau d'une vieille toile cirée, et nous nous abritâmes dessous pendant le reste du voyage, Ah ! que je l'aimais ! quel bonheur, pensais-je, si nous étions mariés, pour aller n'importe où vivre ensemble dans une forêt enchantée, sans cesser d'être jeunes, toujours enfants, errant en nous donnant la main à travers les prairies émaillées de fleurs, reposant la nuit sur un lit de mousse, goûtant le sommeil des innocentes amours, et ensevelis par les petits oiseaux, comme les enfants de la ballade, quand la mort viendrait nous surprendre. Cette vie idéale avec ses pures jouissances fut mon unique désir tout le long du chemin. Il m'est doux de penser qu'il y ait eu deux cœurs aussi innocents que celui d'Émilie et le

mien au mariage de Peggoty ; il m'est doux de penser que les amours et les grâces de ma rêverie formaient l'invisible cortège de ce simple hyménée.

Nous fûmes de retour avant neuf heures au vieux navire, où M. et M Barkis ne firent qu'une courte apparition pour se retirer au domicile conjugal. Pour la première fois, je sentis que j'avais perdu Peggoty ; je crois que je me serais trouvé, cette nuit-là, bien triste sous tout autre toit que celui qui protégeait la tête de la petite Émilie.

M. Daniel Peggoty et Cham devinèrent ma secrète pensée ; leur bienveillante hospitalité chercha à me distraire : on servit le thé, la petite Émilie vint s'asseoir à côté de mot sur notre siège de ma première visite, ce qu'elle n'avait pas fait encore. J'acceptai de bon cœur toutes ces consolations.

C'était une nuit de marée : à l'heure du coucher, M. Daniel Peggoty et Cham partirent pour la pêche. Je fus tout fier de me croire, dans la maison solitaire, le protecteur d'Émilie et de M Gummidge. Ah ! si un lion ou un serpent ou tout autre monstre non moins terrible était venu nous attaquer, afin que je pusse le tuer et me couvrir de gloire ! Comme nulle créature de cette espèce ne se hasarda cette nuit-là sur la plage de Yarmouth, il fallut bien me contenter de combattre des dragons en rêve jusqu'au lendemain matin.

Était-ce donc un songe aussi que l'événement de la veille ? M. Barkis n'était-il qu'un personnage imaginaire ? j'aurais pu le penser à mon réveil en entendant Peggoty qui m'appelait comme à son ordinaire. Après le déjeuner, elle me conduisit à sa propre maison… jolie petite maison ! De tous les meubles qui la garnis-

saient, je fus surtout émerveillé d'un vieux bureau en bois noir qui était dans le petit salon, car la cuisine servait de grand salon. Ce bureau s'ouvrait par en haut et devenait un pupitre en laissant voir au fond une belle édition in-4 du Livre des Martyrs par Fox, précieux volume dont je ne me rappelle pas un mot, quoique je l'aie bien souvent lu par la suite, n'ayant rien de plus pressé, dès que j'entrais chez Peggoty, que d'aller au bureau, d'y prendre ce trésor théologico-biographique, et de le dévorer. Je crains d'avoir été surtout édifié par les images qui étaient en grand nombre et représentaient toutes sortes de sombres horreurs. Quoi qu'il en soit, je ne puis séparer le Livre des Martyrs du souvenir de la maison de Peggoty.

Je pris congé, ce jour-là, de M. Daniel, de Cham, de M Gummidge et de la petite Émilie, pour aller m'installer dans une petite chambre qui devait être toujours la mienne chez M. Barkis. Ainsi le dit Peggoty en me montrant, sur une petite tablette au chevet du lit, le fameux livre des crocodiles.

« — Jeune ou vieux, cher Davy, tant que je vivrai, tant que je pourrai avoir ce toit sur ma tête, vous trouverez cette chambre préparée pour vous recevoir. C'est moi qui me charge d'en avoir soin, comme j'avais soin de votre chambre à Blunderstone, mon chéri. Vous iriez en Chine que vous pourriez vous dire qu'elle vous attend à votre retour.

Excellente créature ! Comment me lasser de raconter les témoignages de sa persévérante affection ! Hélas ! il fallait déjà lui dire adieu et reprendre le chemin de Blunderstone. Elle voulut du moins m'y ramener elle-même avec M. Barkis et m'embrasser encore à la grille du jardin. Cruelle séparation ! On devine ce que j'éprouvai en voyant la carriole s'éloigner, emportant Peggoty et

me laissant seul sous les grands ormes ; ici, plus une figure amie pour me recevoir, personne pour m'aimer.

J'étais de retour. Ce fut alors que je me vis tellement négligé que je ne puis me le rappeler sans me faire pitié à moi-même ; mon isolement devint complet : pas un enfant de mon âge pour jouer un moment, pour échanger une parole ; je n'eus de compagnie que celle de mes lugubres réflexions… dont l'ombre semble encore assombrir la page que j'écris.

Que n'aurais-je pas donné pour être envoyé à l'école la plus sévère… où l'on pût m'enseigner quelque chose. Cette espérance m'était interdite. J'étais détesté, on me regardait à peine ou c'était avec des yeux qui me remplissaient de terreur. Je crois que M. Murdstone se trouvait un peu gêné dans ses affaires ; mais le contraire eût existé, il eût été millionnaire, que cela ne lui eût pas inspiré plus d'amitié pour moi ; je crois qu'il aurait voulu ne pas me voir pour oublier qu'il avait des devoirs à remplir à mon égard… il y réussit.

Je n'étais pas maltraité, battu, privé de nourriture ; mais j'étais la victime d'un froid et systématique abandon. Qu'aurait-on fait de moi si j'étais tombé malade ? il y a apparence qu'on m'eût oublié dans ma chambre et que j'y serais mort faute de soins.

Quand M. et Miss Murdstone habitaient la maison, je mangeais avec eux ; en leur absence, je mangeais seul. Je pouvais, il est vrai, aller en liberté rôder dans le voisinage, mais avec l'injonction d'éviter les personnes qui auraient pu s'intéresser à moi… on avait peur, sans doute, que je ne me plaignisse et que le souvenir de mon père ou de ma mère ne me suscitât une protec-

tion. C'est pourquoi M. Chillip avait beau m'inviter d'aller le voir, je n'osais que rarement accepter cette invitation charitable ; cependant, je passais de temps en temps l'après-midi dans son cabinet de chirurgie, lisant là comme partout, car j'avais heureusement conservé la passion des livres, ou me rendant utile en pilant quelques drogues dans un mortier, sous la direction du bon Esculape.

Par le même motif, outre l'ancienne haine contre Peggoty, on m'accordait bien rarement la permission d'aller lui rendre visite. Fidèle à sa promesse, ou elle venait me voir ou elle me rencontrait quelque part toutes les semaines, et jamais les mains vides. Après bien des refus, on me laissait, à de longs intervalles, aller passer quelques jours à Yarmouth. J'appris là que M. Barkis avait son imperfection. Il était un peu avare ou un peu serré, comme disait Peggoty, qui, en femme respectueuse, n'eût pas voulu employer le premier mot en parlant de son mari. M. Barkis aimait à thésauriser : il entassait des écus dans un coffre placé sous son lit, et qui, selon lui, ne contenait que des hardes. Pour soustraire de ce coffre l'argent nécessaire aux dépenses de la semaine, Peggoty était réduite à une foule d'artifices et de petits complots.

Je disais que j'avais heureusement conservé ma passion de lecture : j'aurais été complètement misérable sans la vieille bibliothèque de mon père. Les livres, mes fidèles amis, me trouvèrent fidèles comme eux. Je les lisais et relisais avec un plaisir toujours nouveau.

Un épisode vint enfin varier cette existence monotone : j'étais destiné à une épreuve nouvelle, et voici comment elle fut amenée.

J'étais allé, un matin, rêver oisivement, selon mon usage ; je revenais à petits pas de ma solitaire excursion, lorsqu'au détour d'une des ruelles de Blunderstone, je rencontrai M. Murdstone qui marchait avec un autre gentleman. Un peu embarrassé, je voulais passer outre sans rien dire ; mais le gentleman m'aperçut et me cria :

« — Ah ! c'est Brooks !

» — Pardon, Monsieur, répondis-je, je suis David Copperfield.

» — Non, non, reprit-il ; vous êtes Brooks, Brooks de Sheffield. C'est votre nom. »

Le lecteur se rappellera ici la promenade que me fit faire un jour M. Murdstone à Lowestoft, la rencontre de ses deux amis et le nom qu'ils me donnèrent pour parler de moi tout à leur aise et abuser de ma naïveté. Je regardai attentivement le gentleman qui persistait à m'appeler Brooks, et je reconnus M. Quinion.

« — Et comment allez-vous, Brooks ? dans quelle pension êtes-vous ? » me demanda M. Quinion en me mettant la main sur l'épaule pour m'arrêter et me faisant pirouetter devant lui. Je ne savais que répondre, et mes yeux interrogèrent timidement ceux de M. Murdstone, qui répondit pour moi :

« — Il est à la maison pour le quart d'heure ; il n'est dans aucune pension. Je ne sais qu'en faire : c'est un sujet difficile. »

En parlant ainsi, il fixa sur moi, un moment, son regard sévère, et puis il le détourna en fronçant le sourcil pour exprimer son aversion. Je songeais au moyen d'échapper à la main qui pesait toujours sur mon épaule ; mais M. Quinion aurait voulu prolonger l'entretien :

« — Je suppose, me dit-il, que vous êtes toujours un petit gaillard intelligent.

» — Oui, oui, il n'est pas sot, » répondit encore pour moi M. Murdstone avec impatience ; « mais vous ferez mieux de le laisser aller : il ne vous saura pas gré de le retenir. »

Là-dessus M. Quinion me relâcha, et je me mis à courir du côté de la maison. Avant de prendre la rue de traverse qui devait me conduire à la grille du jardin, je m'arrêtai, et, en tournant la tête, je vis M. Murdstone appuyé sur le guichet du cimetière pendant qu'il écoutait M. Quinion. Ils me suivaient des yeux, et je compris qu'ils parlaient de moi.

M. Quinion coucha à Blunderstone ce jour-là, et le lendemain il déjeuna avec nous. Le déjeuner fini, j'écartais ma chaise pour me retirer ; M. Murdstone me rappela. Il alla s'asseoir à une petite table où sa sœur s'installait en même temps pour faire ses écritures. M. Quinion, les mains dans ses poches, regardait par la fenêtre, moi je les regardais tous les trois.

« — David, » me dit M. Murdstone avec gravité, « dans ce monde l'inaction ne vaut rien pour la jeunesse ; la jeunesse ne doit pas passer le temps à bouder…

» — Comme vous faites, ajouta sa sœur.

» — Jane Murdstone, laissez-moi parler seul, je vous prie. Je répète donc, David, que dans ce monde l'inaction ne vaut rien pour la jeunesse, et qu'elle ne doit pas passer le temps à bouder. Cela est vrai, surtout, pour un jeune garçon de votre caractère, qui a besoin de correction et à qui on ne peut rendre de plus

grand service que de le forcer de se façonner aux habitudes du travail : il faut vous dompter et vous rompre, David…

» — Car l'obstination ne réussirait pas ici, dit sa sœur. Le caractère de cet enfant a besoin d'être dompté ; il a besoin de l'être, il faut qu'il le soit et il le sera. »

M. Murdstone, à cette nouvelle interruption, regarda sa sœur d'un air qui exprimait moitié le reproche et moitié l'approbation ; puis il continua :

« — Je suppose que vous savez, David, que je ne suis pas riche. En tout cas, apprenez-le à présent. Vous avez déjà reçu une dose considérable d'éducation. L'éducation est dispendieuse ; d'ailleurs, elle ne le serait pas, et je pourrais y pourvoir, que je suis d'avis qu'il ne serait nullement avantageux pour vous d'être mis en pension. Quelle est la perspective que vous avez devant vous ? la lutte avec le monde : eh bien ! le plus tôt vous la commencerez, le meilleur ce sera. »

Il me semble que j'avais déjà commencé cette lutte sur mon petit théâtre : peut-être même, tout enfant que j'étais, cette réflexion me vint-elle à l'esprit pendant ce discours.

« — Vous avez entendu parler quelquefois, dit M. Murdstone, du comptoir ?

» — Du comptoir, Monsieur ? répétai-je.

» — Oui, du comptoir de Murdstone et Grinby, pour le commerce des vins. »

Je suppose que je lui parus assez mal informé de ce dont il était question, car il reprit :

« — Vous avez dû entendre mentionner le comptoir, ou la raison commerciale, ou les caves, ou quelque chose comme cela.

» — Je pense, Monsieur, avoir entendu mentionner cette affaire, » répondis-je (me rappelant, en effet, vaguement, qu'on disait que M. Murdstone et sa sœur avaient un intérêt dans un commerce…) « Oui, Monsieur, mais je ne sais pas quand.

» — Peu importe quand, répliqua-t-il, M. Quinion dirige cette maison. »

Je regardai avec un air de déférence M. Quinion qui était toujours à la fenêtre.

« — M. Quinion, dit M. Murdstone, me suggère que nous employons là quelques autres garçons de votre âge, et qu'il ne voit pas de raison qui empêche de vous employer aussi aux mêmes conditions.

» — S'il n'a d'autre perspective que celle-là, » remarqua ici M. Quinion en se tournant de notre côté et à demi-voix.

M. Murdstone ne répondit à cette interruption que par un geste d'impatience, et reprit le fil de son discours :

« — Ces conditions sont que vous gagnerez assez par vous-même pour vous nourrir comme vous l'entendrez et avoir le surplus comme argent de poche. Quant à votre logement, je m'en charge : je m'en occupe déjà ; votre blanchissage sera aussi à mon compte…

» — Et c'est moi qui réglerai cette dépense, dit la sœur.

» — On se chargera aussi de vous habiller ; car, de quelque temps encore, vous ne pourrez gagner assez pour cela. Ainsi

donc, vous allez partir pour Londres, David, avec M. Quinion, pour y débuter dans la vie active.

» — Bref, » dit la sœur pour résumer aussi la harangue, « vous voilà pourvu et vous voudrez bien faire votre devoir. »

Quoique je comprisse bien que tout cela tendait à se débarrasser de moi, je ne saurais me rappeler très distinctement si j'en fus content ou effrayé. Probablement j'eus à lutter contre la confusion de mes idées, sans pouvoir me fixer sur aucune ; le temps me manqua aussi pour les définir très clairement, M. Quinion devant partir le lendemain.

Lecteur, voyez-moi donc le lendemain avec un petit chapeau gris passablement, usé et entouré d'un crêpe de deuil, avec une veste noire et un pantalon de velours à côtes que Miss Murdstone estimait la meilleure de toutes les armures pour défendre les jambes dans la bataille de la vie : voyez-moi ainsi équipé, emportant tout ce que je possédais au monde dans une petite malle. Pauvre enfant isolé (comme aurait pu dire la plaintive M Gummidge), je prends place dans la chaise de poste de louage qui conduisait M. Quinion jusqu'à Yarmouth, où nous devions joindre la diligence de Londres. Adieu notre maison et notre église qui disparaissent déjà dans le lointain. J'ai beau tourner la tête, je ne saurais plus apercevoir ni le tombeau sous l'if du cimetière, ni l'if lui-même, ni la flèche du clocher…

Première partie · Chapitre 11

Je connais assez le monde à l'âge où je rédige ces souvenirs pour être difficilement surpris de quelque chose, et, cependant, je ne puis m'empêcher d'être un peu surpris aujourd'hui même, qu'on pût si facilement se débarrasser d'un enfant si jeune. Je devais inspirer d'autant plus d'intérêt que j'étais réellement d'une précocité d'intelligence peu commune, d'une sensibilité exquise, et avec cet air à la fois délicat et vif qui fait remarquer un orphelin. Eh bien ! non, personne ne fit la moindre démonstration en ma faveur, et je devins, à l'âge de dix ans, un petit ilote au service du comptoir de Murdstone et Grinby.

Le comptoir ou magasin de Murdstone et Grinby était sur le bord de la Tamise, près du pont de Blackfriars. Ce quartier a reçu quelques améliorations depuis ce temps-là. La maison où je fus conduit par M. Quinion était la dernière d'une rue étroite, aboutissant à quelques escaliers d'embarcadère où l'on venait prendre le bateau à la marée haute ; car, à la marée basse, la rivière, en se retirant, laissait là une vase sur laquelle venaient s'ébattre les rats du voisinage. Je fus frappé de l'aspect sale et enfumé de cette vieille baraque, de ses planchers effondrés, de ses marches en ruine et de l'odeur de moisissure qu'on y respirait.

Le comptoir de Murdstone et Grinby fournissait du vin et des liqueurs à plusieurs classes de consommateurs ; mais la branche la plus importante de leur commerce était l'approvisionnement de divers paquebots qui faisaient, je crois, la plupart, la traversée régulière des Indes et des Antilles. Une des conséquences de ce trafic était l'arrivée continuelle d'une quantité de bouteilles vides, qu'il fallait examiner à la lumière afin de rejeter celles qui pou-

vaient être fêlées, et de rincer les autres. Après ce travail sur les bouteilles vides venait le travail sur les bouteilles pleines, qu'il fallait décorer d'une étiquette, ou boucher hermétiquement, ou coiffer d'une cire rouge, ou emballer dans des caisses quand le reste était fait. Tout cela était mon ouvrage ; c'est-à-dire j'étais un des jeunes garçons qui remplissaient cet emploi spécial dans le magasin. Nous étions trois ou quatre en me comptant ; ma place fut marquée dans un angle de l'entrepôt, où M. Quinion pouvait m'apercevoir en se redressant sur l'espèce d'estrade grillée qu'occupait son pupitre dans le comptoir. Ce fut là que, dès le premier matin de mon début, le plus ancien de mes co-employés fut chargé de m'enseigner ma tâche. Il s'appelait Mick Walker, était coiffé d'un chapeau de papier et portait un tablier déchiré. Il m'informa que son père était un canotier de la Cité, et qu'à la cérémonie de l'installation du lord-maire, il marchait dans le cortège avec une toque de velours noir. Passant de là aux renseignements sur nos collaborateurs, il nomma le principal d'entre eux Pomme-de-terre-farineuse. Je découvris plus tard que ce nom, qui me semblait assez extraordinaire, n'était ni un nom de famille ni un nom de baptême, mais un sobriquet indiquant le teint pâle ou farineux de ce brave jeune homme, dont le père avait deux professions qu'il exerçait, l'une de jour, l'autre de nuit. Batelier sur la Tamise, il était pompier attaché à l'un des grands théâtres, où une petite sœur de Pomme-de-terre-farineuse jouait les lutins dans les pantomimes.

Je me sentis secrètement humilié de ces nouveaux compagnons, les comparant aux petits amis de ma première enfance si heureuse, et à ceux du pensionnat, à Traddles, à Steerforth surtout. Plus d'espoir pour moi, me disais-je, de devenir jamais un homme instruit et distingué ! Quelle honte, quelle angoisse pour

mon jeune cœur qui avait sa petite ambition et son petit orgueil ! On s'en ferait difficilement une idée, et mes larmes se mêlèrent souvent à l'eau avec laquelle je rinçais les bouteilles, lorsque je croyais ne pas être vu.

Mais je ne suis encore qu'à mon apprentissage.

La pendule du comptoir marquait midi et demi, et chacun se préparait à dîner, lorsque M. Quinion me fit signe de venir près de lui. Je le trouvai avec un personnage à large tête chauve, d'une quarantaine d'années, en habit râpé, armé d'une canne, et ayant un lorgnon en sautoir, ornement de toilette et rien de plus, car il ne s'en servait jamais et il n'aurait pu utilement s'en servir.

« — Le voilà, » dit M. Quinion en me montrant.

« — Ah ! c'est donc là le jeune M. Copperfield, » répondit le personnage avec un air de dignité indéfinissable qui me fit beaucoup d'impression, d'autant plus qu'il ajouta avec un accent affable : « J'espère que vous vous portez bien. Monsieur.

» — Très bien, Monsieur, je vous remercie, » répondis-je, dissimulant de mon mieux mon malaise moral, parce que je n'étais pas d'une nature plaintive.

« — J'ai reçu, » poursuivit-il avec un sourire, « une lettre de M. Murdstone, qui m'exprime le désir que je vous donne un lit dans un appartement de ma maison. J'ai, sur le derrière, une pièce à présent inoccupée, et je suis enchanté de l'offrir à un jeune homme tel… que vous.

» — Vous voyez M. Micawber, me dit M. Quinion.

» — Ah ! oui, c'est mon nom, » dit le personnage en relevant les deux angles d'un énorme col de chemise qui encadrait sa large figure.

« — M. Micawber, dit M. Quinion, est connu de M. Murdstone ; il prend par commission des commandes pour notre comptoir. M. Murdstone s'est adressé à lui pour vous procurer un logement, et vous serez son locataire.

» — Mon adresse, dit M. Micawber, est Terrasse de Windsor (City-Road) ; et… bref, c'est là que je demeure, » répéta-t-il avec le même air de condescendance et le sourire d'un homme content de lui-même.

Je m'inclinai pour lui faire un salut.

« — Soupçonnant, reprit-il, que vous n'avez pas encore beaucoup pérégriné dans cette métropole, et que vous auriez quelque peine à vous reconnaître à travers les méandres de la moderne Babylone, — craignant, en d'autres termes, que vous ne vous égariez… je serai heureux de passer ce soir, en personne, pour vous révéler la science du chemin le plus court. »

Je le remerciai de tout mon cœur de cette offre amicale, rendue en style si imposant.

« — À quelle heure ? » demanda M. Micawber, qui, je m'en aperçus bientôt, parlait tour à tour à demi-mot et par périphrases.

» — À huit heures à peu près, répondit M. Quinion.

« — À huit heures à peu près donc ! dit M. Micawber ; je vous souhaite le bonjour, M. Quinion, sans vous importuner plus

longtemps. »

Ayant remis son chapeau, il s'en alla, sa canne sous le bras, le buste droit et fredonnant un air dès qu'il eut franchi le seuil du comptoir.

Alors M. Quinion m'exhorta solennellement à me rendre aussi utile que possible dans le magasin, pour mériter mon salaire fixé à 6 ou 7 shellings par semaine ; — c'est-à-dire à 6 pour commencer et à 7 un peu plus tard. Il me remit une semaine d'avance, et je donnai 6 pence à Pomme-de-terre-farineuse pour faire porter ma malle à la Terrasse-Windsor, quand la nuit serait venue ; car, toute petite qu'elle était, je n'aurais pu la charger sur mes épaules. Je dépensai 6 pence encore pour mon dîner, qui consista en un pâté à la viande arrosé de l'eau d'une pompe voisine ; repas bientôt expédié et dont je fis la digestion en me promenant dans les rues.

Le soir, à l'heure précitée, M. Micawber reparut. Je me lavai les mains et le visage pour faire honneur à la dignité de mon hôte, et nous nous rendîmes ensemble à notre maison, si je puis l'appeler notre. En chemin, M. Micawber me nommait les rues et me faisait observer celles qui avaient quelque signe caractéristique, pour que je me reconnusse le lendemain.

Arrivé à la Terrasse-Windsor, je remarquai que la demeure de M. Micawber lui ressemblait assez, car elle n'était pas neuve, mais ne manquait pas d'une certaine apparence. Les fenêtres du premier restaient fermées, pour dissimuler aux voisins que cet étage était tout-à-fait sans meubles. Dans le salon du rez-de-chaussée était assise une dame, maigre, vêtue d'une robe fanée, ayant un nourrisson à son sein. C'était M Micawber à qui je fus

présenté. Le nourrisson avait un frère jumeau, et je dirai ici, par anticipation, que je devais rarement voir les deux frères détachés en même temps du sein maternel : il y en avait toujours un qui tétait pendant que l'autre attendait son tour.

Outre les jumeaux, deux autres enfants faisaient partie de la famille, le petit Micawber l'aîné, âgé de quatre ans, et Miss Micawber, âgée de trois. Une servante, qui était affligée d'un reniflement continuel, vint une demi-heure après faire aussi ma connaissance, en se disant orpheline et élevée à l'hospice Saint-Luc. Ce fut M Micawber elle-même cependant qui voulut m'installer dans ma chambre, située sous le toit à l'arrière de la maison : le mobilier en était peu considérable, et son plus bel ornement provenait d'une sorte de badigeon bleu sur la muraille.

« — Je n'aurais jamais pensé, » dit M Micawber en s'asseyant pour reprendre haleine, « quand, avant mon mariage, je vivais chez papa et maman, que je serais un jour forcée de recevoir un locataire. M. Micawber, malheureusement, est dans des circonstances difficiles, et il faut taire tout sentiment de susceptibilité.

» — Oui, Madame, » dis-je, ne sachant que répondre à cette confidence.

« — Les circonstances difficiles, poursuivit-elle, sont même accablantes pour le quart d'heure, et je ne sais trop si M. Micawber pourra s'en tirer. Quand je vivais chez papa et maman, je ne me serais guère doutée du sens pénible de ces mots… l'expérience ne me l'a que trop appris, — comme disait papa. »

Àmoins que ma mémoire ne me trompe, elle me raconta alors que M. Micawber avait été officier dans l'artillerie de marine ; mais qu'il eût été officier ou qu'il eût appartenu à l'armée de mer

sous un autre titre, il était devenu une espèce de commis-voyageur dans l'enceinte de la capitale pour placer diverses marchandises, et malheureusement il n'en plaçait guère, j'en ai peur.

« — Si les créanciers de M. Micawber ne veulent pas lui donner du temps, » continua M Micawber qui tenait à me mettre au courant, « ils en subiront les conséquences. Le plus tôt sera le meilleur : on ne peut tirer du sang d'une pierre, et, pour le moment, on ne tirerait pas d'argent de M. Micawber ; on aura beau faire des frais de justice, on en sera pour les frais. »

Mon émancipation prématurée trompait-elle M Micawber sur mon âge ? ou était-elle si pleine de son sujet qu'il lui fallait à tout prix un confident ? Je crois vraiment, qu'à mon défaut, elle eût adressé le même discours à ses deux jumeaux. Aussi, cette première communication se renouvela-t-elle souvent avec quelques variantes, pendant tout le temps que j'eus l'honneur de la connaître.

Pauvre M Micawber ! « J'ai tout fait pour lutter contre la fortune. » disait-elle, et c'était vrai, je n'en doute pas. Une grande plaque de cuivre couvrait le centre de la porte de la rue ; on y lisait, gravé en lettres noires : « Pensionnat de jeunes personnes tenu par M Micawber. » Hélas, aucune jeune personne n'y venait recevoir les leçons de l'institutrice, aucune n'était venue se proposer, rien n'annonçait qu'on en eût sérieusement attendu une seule. Les visiteurs uniques dont j'entendisse parler ou que je rencontrasse, étaient des créanciers. Oh ! ceux-là venaient et revenaient à toute heure, et quelques-uns se montraient réellement féroces. Un entr'autres, au teint sombre et sale, un bottier, je crois, se plantait tous les matins, à sept heures, dans le corridor au bas de l'escalier, et, de là, il criait à M. Micawber : « Allons,

paraissez donc, vous savez bien que vous n'êtes pas sorti. Payez-nous. Voulez-vous nous payer ? Ne vous cachez pas, voyons ! c'est une bassesse ; je ne voudrais pas faire de bassesse à votre place. Décidez-vous enfin à nous payer… payez ; oh ! vous m'entendez bien, quoique vous ne répondiez pas. » Comme on ne lui répondait pas davantage, le terrible bottier changeait de ton et se servait de gros mots : « Voleurs, filous. » Puis, exaspéré par le silence, il retraversait la rue, se postait sur le trottoir de l'autre côté, et là, il vociférait jusqu'au second étage, où il savait que se tenait M. Micawber. Dans ces occasions-là, M. Micawber, mortifié et désespéré, menaçait de se suicider avec un rasoir, comme j'en fus instruit un matin par le cri d'épouvante que jeta sa pauvre femme. Mais, deux heures après, cet infortuné débiteur, revenu à lui-même, se mettait à cirer ses bottes, et puis sortait en fredonnant un air de chanson avec sa dignité et son affabilité habituelles. M Micawber n'était pas d'humeur moins élastique. Je l'ai vue s'évanouir à quatre heures en recevant une assignation du fisc, et l'heure d'ensuite manger des côtelettes panées arrosées d'un verre d'ale, après avoir été forcée de mettre en gage deux petites cuillers à thé pour se procurer ce dîner. Le soir venu, ayant réparé le désordre de ses cheveux et allaité successivement ses deux jumeaux, elle m'invitait à m'asseoir à côté d'elle, devant le feu, et là me racontait des histoires de papa et de maman, ainsi que du beau monde qu'on traitait à la maison paternelle.

C'était dans l'intérieur de cette famille que je passais mes heures de loisir. Je me procurais moi-même mon déjeuner exclusif, qui consistait en un penny de lait et un pain de la même somme (deux sous ou dix centimes). Je gardais un second petit pain et un morceau de fromage sur la planche d'une armoire pour faire mon souper lorsque je rentrais le soir. Je faisais là une

soustraction sur les six ou sept shellings de ma journée, je le sais bien, et il fallait avec le reste me sustenter toute la semaine. On conviendra que c'était assez chanceux, pour un enfant qui, depuis le lundi matin jusqu'au samedi soir, n'avait ni conseil, ni encouragement, ni consolation, ni secours, ni assistance d'aucune sorte. Si jeune, si dépourvu de toute expérience, s'étonnera-t-on que je cédasse à certaines tentations ? Oubliant que j'avais seul la charge de tous mes repas, il m'arriva deux ou trois fois, en me rendant au comptoir, de m'arrêter devant un pâtissier, et là, séduit par les gâteaux de rebut, d'y dépenser ce que j'aurais dû réserver pour mon dîner. Ces jours-là, je dînais par cœur ou j'achetais tantôt un pain d'un penny, tantôt une tranche de pouding aux raisins de Corinthe, selon l'état de mes finances. Quand je dînais régulièrement, c'était tour à tour avec une tranche de veau ou une tranche de bœuf rôti, que j'allais chercher moi-même chez un traiteur ; parfois encore je me contentais d'un morceau de fromage et d'un verre de bière que je prenais dans un misérable cabaret à l'enseigne du Lion. Je me rappelle enfin qu'un jour, avec mon pain sous le bras enveloppé dans du papier comme un livre, j'entrai près du théâtre de Drury-Lane, chez le fameux restaurant du Bœuf à la mode, et je me fis servir une portion de cette friandise culinaire. À la vue d'un consommateur de ma taille, le garçon me regarda d'abord tout ébahi, et puis alla chercher un camarade pour lui faire partager sa surprise ou son admiration. Je lui donnai un demi-penny en guise de pourboire, et il n'eut pas honte de l'accepter.

Une autre fois, ma hardiesse me valut un admirateur plus consciencieux : — c'était l'après-midi, il faisait chaud ; la circonstance, je ne sais laquelle, me semblait mériter un extrà : peut-être était-ce l'anniversaire de ma naissance ; j'entrai chez un débitant

de spiritueux, et dis au publicain : « Quelle est votre ale de meilleure qualité, — de qualité supérieure ? et combien le verre ?

» — Trois pence le verre est le prix de la véritable Stunning Ale, » répondit le débitant.

« — Eh bien ! » repartis-je en produisant les trois pence, « versez-moi un verre de la véritable Stunning Ale et que la mousse déborde. »

Le débitant me regarda des pieds à la tête avec un sourire étrange et, au lieu de tirer la bière, il tourna la tête et dit quelques mots à sa femme assise derrière lui : sa femme se leva et tous les deux me contemplèrent un moment : j'étais confus. Ils me firent ensuite plusieurs questions : Quel âge avais-je ! Quel était mon nom ? mon état ? D'où étais-je venu et où allais-je ? Je me piquai de discrétion et je dois m'accuser d'avoir inventé quelque histoire qui satisfit d'ailleurs le mari et la femme, car ils se décidèrent à remplir un verre, quoique je soupçonne que ce n'était pas de la véritable Stunning Ale. Mais lorsque je l'eus vidé, la femme, venant à moi, me rendit mon argent et me donna un baiser, moitié d'admiration, moitié de compassion : je suis sûr qu'elle avait un excellent cœur de femme.

Je n'exagère, qu'on le croie bien, ni la mesquinerie de mes ressources ni les difficultés de ma vie. Je travaillais bravement du matin au soir avec mes camarades, et je ne tardai pas à être presque aussi mal vêtu qu'eux. J'aurais fini, sans doute, si Dieu n'avait eu pitié de moi, par devenir un petit voleur ou un petit vagabond ; car, lorsqu'un shelling de gratification m'était donné par M. Quinion, je ne me faisais aucun scrupule de dîner ce jour-là plus copieusement ou de régaler les autres employés avec un

thé complet ou du café. J'avais surtout une propension à la flânerie qui me poussait tantôt vers le marché de Covent-Garden, où je regardais les ananas avec une certaine convoitise, tantôt sous les arcades d'Adelphi, mystérieux labyrinthe, tantôt enfin du côté d'un cabaret, près de la rivière, où les charbonniers se donnaient rendez-vous devant la porte et dansaient joyeusement. Cela m'amusait d'être le témoin muet de ce bal vulgaire : que devaient penser de moi tous les danseurs ?

M'étais-je ainsi peu à peu accoutumé à une condition qui m'avait d'abord paru dégradante ? On l'aurait cru, tant j'étais parvenu à déguiser mon sentiment d'humiliation. C'était encore un soin que je prenais de ma dignité : je n'aurais pas voulu qu'on sût tout ce que j'avais souffert, tout ce que je souffrais toujours. Je compris bientôt que, traité par M. Quinion sur le même pied que les autres employés du comptoir, je serais mal venu à afficher aucune supériorité d'origine : je me taisais sur ma famille et je ne cherchais d'autre distinction que celle que pouvait m'attirer le mérite d'être laborieux et expéditif. Cette justice me fut rendue facilement. Peut-être, cependant, ma conduite et mes manières contrastaient-elles encore avec la familiarité que j'affectais avec tous, puisque, lorsque l'on me chercha un surnom, on me trouva celui de Petit-Gentilhomme. Je m'avisai aussi de me souvenir de mon talent de conteur si apprécié de Steerforth, et j'eus un succès qui causa un accès d'envie à Pomme-de-terre-farineuse : je crois même que ce noble fils du pompier me traita un jour d'aristocrate ; mais j'avais pour moi Mick Walker, un nommé Gregory, le chef des emballeurs, et Tipp, le camionneur, qui m'appelait amicalement David.

Il me semblait si difficile de m'arracher à cette existence, qu'en écrivant à Peggoty, je me serais bien gardé de lui révéler la vérité et de lui dire à quel point j'étais malheureux. Avec elle aussi j'éprouvais une certaine honte, et puis, à quoi bon désespérer la pauvre femme, puisque j'avais pris mon parti ?

Les embarras de M. Micawber aggravaient encore mes ennuis. Dans mon abandon je m'étais attaché à sa famille : combien de fois je me promenai tout pensif, portant sur mes épaules le poids des dettes du mari, calculant les ressources de la femme. Le samedi soir même cette préoccupation troublait le plaisir que j'éprouvais à me voir libre pour toute la journée du dimanche avec mes sept shellings dans la poche. Pendant ces vingt-quatre heures-là, les confidences de M Micawber étaient naturellement plus longues et plus expansives ; mais heureusement elles se terminaient toujours de la même manière ; après des sanglots à fendre le cœur, elle trouvait une transition pour chanter une chanson ou une ballade, et M. Micawber, à son tour, une fois qu'il avait déclaré qu'il n'avait plus d'autre chance que d'aller vivre en prison, soupait de bon appétit et allait se coucher en calculant ce que lui coûterait le balcon neuf dont sa maison avait besoin « si jamais les dés tournaient en sa faveur. »

Malgré la distance de nos âges, nos situations respectives établissaient une curieuse égalité entre la famille Micawber et moi ; mais on aura une nouvelle preuve de ma délicate discrétion, lorsque l'on saura que je me serais fait un scrupule d'accepter la moindre invitation de m'asseoir à la table de ceux que je savais en discussion continuelle avec le boucher et le boulanger. En effet, M Micawber me fit un soir sa confidence entière :

« — Mon cher M. Copperfield, me dit-elle, je ne vous regarde pas comme un étranger, je n'hésite donc pas à vous avouer que les embarras de M. Micawber touchent à une crise. »

Je contemplai avec une douloureuse sympathie la pauvre femme en pleurs, et elle poursuivit en ces termes :

« — À l'exception d'une croûte de fromage de Hollande qui n'est guère propre à mettre sous la dent de nos enfants, je n'aperçois plus rien sur la planche de l'office. Je me servais du mot d'office quand je vivais chez papa et maman : c'est par habitude et sans y faire attention que je m'en sers encore : ce que je veux exprimer par là, c'est qu'il n'y a rien à manger dans la maison.

» — Hélas, mon Dieu ! m'écriai-je. »

J'avais dans ma poche deux ou trois shellings sur les gages de ma semaine (ce qui me fait présumer que nous étions à mercredi), et je les offris cordialement à M Micawber. « — Non, non, » me dit-elle en m'embrassant, « je n'accepterai pas ; mais vous me rendrez un service… parce que vous êtes la discrétion même malgré votre âge.

» — Que faut-il faire ? je suis prêt.

» — J'ai vendu moi-même, continua-t-elle, toute notre argenterie ; mais il nous reste quelques bagatelles… quoique M. Micawber y tienne, il faut bien nourrir ces pauvres enfants. Charger de cette commission l'orpheline de Saint-Luc, ce serait l'autoriser à des libertés qui me seraient pénibles… Puis-je vous prier, vous, mon cher M. Copperfield ?… »

Je compris alors de quoi il s'agissait. Dès ce soir-là j'allai faire un premier message, et puis un autre le lendemain matin, et ainsi

de suite tous les jours de la semaine, avant de me rendre au comptoir ou lorsque j'en étais revenu. Ainsi partirent d'abord quelques volumes que M. Micawber appelait pompeusement sa bibliothèque, et qui passèrent successivement de la maison à l'étalage d'un bouquiniste du voisinage ; après les volumes disparurent, par mon intermédiaire, plusieurs autres articles qui me rendirent très connu d'un prêteur sur gages demeurant quelques portes plus loin : le bouquiniste savait, par parenthèse, à peine lire : il était souvent ivre et sa femme concluait les marchés pour lui ; tandis que le prêteur sur gages était un latiniste qui me priait de lui conjuguer un verbe pendant qu'il inscrivait sur son registre ce que je lui apportais de la part de M Micawber.

Ces dernières ressources s'épuisèrent aussi : la crise éclata enfin, et un beau matin M. Micawber, arrêté tout de bon, fut emmené à la prison du Banc du Roi. « C'en est fait, » me dit-il en quittant sa maison : « le dieu du jour a tiré le rideau sur moi ! » Je le crus réellement au désespoir. J'appris plus tard que le soir même il avait fait une partie de quilles dans la cour de la geôle.

Le dimanche après son incarcération, j'allai lui rendre ma première visite, non sans avoir été forcé de demander plusieurs fois mon chemin ; lorsque je franchis le seuil fatal, je me souvins de mon héros Roderick Random, grâce auquel je n'ignorais pas tout-à-fait ce qu'était une prison pour dettes.

M. Micawber m'attendait au préau ; il pleura et me supplia solennellement de ne jamais oublier que si un homme qui a vingt livres sterling de rente ne dépense que dix-neuf livres dix-neuf shellings et six pence, il sera heureux ; mais que s'il dépense la somme totale il sera misérable. Après cette sentence, qui lui était familière, il m'emprunta un shelling pour faire venir une bou-

teille de porter, écrivit un bon à mon ordre en remboursement sur M Micawber, s'essuya les yeux et reprit courage.

Nous fûmes joints par un autre débiteur qui faisait chambre commune avec lui, et qui apportait pour son écot de leur souper une longe de mouton : je fus prié alors d'aller jusqu'à la chambre au-dessus emprunter « au capitaine Hopkins » un couteau et une fourchette.

Le capitaine Hopkins occupait cette chambre avec sa femme et ses deux filles. Ces dames étaient si mal coiffées que je me félicitai de ne pas être chargé de leur demander leur peigne : le capitaine, dont les cheveux n'étaient guère plus soignés et qui avait une redingote aussi sale que râpée, me confia le couteau et la fourchette, que je lui rapportai, deux heures après, avec les remercîments de M. Micawber.

Je m'en retournai ensuite pour donner des nouvelles de celui-ci à sa femme : elle s'évanouit en m'apercevant ; mais non moins prompte à se consoler que le prisonnier, elle fit pour la soirée un petit punch aux œufs dont j'acceptai ma part.

Je ne sais comment se vendirent les derniers meubles de la famille ; mais ils furent vendus et emportés, excepté quatre chaises, la table de cuisine et deux lits, y compris le mien. Nous campâmes quelques jours encore dans la maison désolée de la Terrasse-Windsor, jusqu'à ce que M. Micawber ayant obtenu une chambre pour lui à la prison. M Micawber put s'y transporter. On me loua une petite chambre dans le voisinage, à ma grande satisfaction, car nous étions trop nécessaires les uns aux autres, les Micawber et moi, pour nous séparer. L'orpheline de Saint-Luc fut aussi pourvue d'un logement peu coûteux dans le même quartier.

Le mien était un petit grenier sous les combles d'où la vue s'étendait sur un chantier. J'en pris possession avec une joie relative, en pensant que les affaires de mes amis ne pouvaient empirer après la crise, et, qu'en attendant, il me serait accordé, matin et soir, d'être introduit une heure au moins auprès d'eux.

Nouveau témoignage de ma discrétion : je n'ouvris pas la bouche de tous ces incidents au comptoir de Murdstone et Grinby. Ce fut un de mes secrets. D'ailleurs rien de nouveau dans mon occupation de tous les jours : même travail, même assiduité, même dégoût, même mystère. Il n'y eut de changé pour moi que les nouvelles relations que me procurèrent mes visites journalières à la prison pour dettes, jusqu'à ce que M. Micawber se fût décidé à profiter du bénéfice de la loi qui permet à tout débiteur anglais de se proclamer judiciairement insolvable. « On me rendra au moins ma liberté, dit-il ; je commencerai une vie nouvelle, et qui sait si cette fois les dés ne tourneront pas en ma faveur ? »

Il voulut aussi que son passage à la prison fût signalé par un acte de philanthropie, et il rédigea une pétition adressée à la Chambre des communes, pour réclamer une modification de la législation sur l'emprisonnement pour dettes.

Il y avait dans la prison même un club. M. Micawber, en homme comme il faut, en était devenu un membre influent. Il communiqua son idée au club et y fut fortement approuvé. La pétition avait été transcrite sur une immense feuille de papier ; chacun reçut l'invitation d'y venir apposer sa signature, et l'on fixa un jour pour la faire sanctionner solennellement, comme cela se pratique : je me procurai un demi-jour de congé afin d'assister à la cérémonie et pris place dans un coin, mon vieil ami, le capitaine Hopkins, lisait lui-même le document à tous ceux qui dési-

raient signer en connaissance de cause, et quoique plusieurs l'en dispensassent, d'autres demandaient la lecture. Le capitaine ne se faisait pas prier et prenait même un vrai plaisir à sa déclamation : chaque fois M. Micawber l'écoutait avec l'attention vaniteuse d'un auteur dont un bon acteur fait valoir l'œuvre, ou plutôt avec la satisfaction d'un philanthrope qui espérait ne pas invoquer en vain, par des raisons si pathétiques, la sagesse et l'humanité de la législature.

Première partie · Chapitre 12

Le jour où la cour du Banc du Roi prononça formellement que M. Micawber était libre, fut célébré par un grand dîner au club de la prison. M Micawber me retint pour lui faire compagnie à table, et porta un toast au souvenir de papa et maman.

Je me permis de lui demander, dans ce tête-à-tête, ce que son mari avait l'intention de faire dès qu'il aurait réglé son compte avec le geôlier.

« — Ma famille, » répondit M Micawber, qui prononçait toujours ce mot avec un certain air… quoique je n'aie pu découvrir quelles personnes désignait cette dénomination, depuis que papa et maman étaient morts… « ma famille est d'avis que M. Micawber doit quitter Londres, et qu'avec son talent… car il a du talent, aidé de quelque protection locale, il peut obtenir à Plymouth un emploi dans la douane. »

Cette nouvelle confidence fut suivie d'une scène attendrissante dont je supprime les détails ; et, lorsque je me retirai, je me sen-

tis moi-même tout ému en pensant que notre séparation était inévitable. Je passai une nuit d'insomnie, pendant laquelle je fis sur moi-même un si pénible retour, qu'effrayé de l'isolement où j'allais bientôt me trouver, je conçus la première idée d'un projet qui, peu à peu, se transforma en résolution inébranlable.

« — Impossible, me dis-je, de subir plus long-temps l'existence à laquelle m'ont condamné à tout jamais M. et Miss Murdstone ! »

J'avais rarement entendu parler du frère et de la sœur : deux fois seulement un paquet de vêtements neufs ou raccommodés avait été envoyé à M. Quinion pour m'être remis, avec une simple note qui disait que J. Murdstone espérait que David C... s'appliquait à son emploi et se dévouait à tous ses devoirs !... Ce laconisme m'annonçait qu'on ne songeait guère à me chercher une condition nouvelle. C'était donc à moi et à moi seul d'y songer.

Dès le lendemain, je vis bien que la famille Micawber ne ferait plus, en effet, qu'un court séjour à Londres. Elle loua un logement dans la maison où était mon galetas et elle ne le loua que pour une semaine... À l'expiration du septième jour, le père, la mère et les enfants devaient être en route pour Plymouth. M. Micawber vint au comptoir prévenir M. Quinion qu'il me rendrait à lui avant la huitaine expirée, et il ajouta que je méritais ses éloges pour ma conduite exemplaire. M. Quinion appela Tipp, le camionneur, homme marié et qui avait une chambre à louer. Il fut convenu entre eux et moi que j'en serais le locataire ; je dis entre eux et moi parce que le proverbe prétend que qui ne dit mot consent ; je ne dis rien... mais ma détermination était déjà arrêtée.

Pendant tout le temps que nous résidâmes sous le même toit, je passai mes soirées avec M. et M Micawber, toujours plus enchantés eux de moi et moi d'eux. Le dernier dimanche, ils m'invitèrent à dîner. J'avais apporté un cheval de bois au petit Wilkins Micawber et une poupée à la petite Emma. J'avais aussi donné un shelling à l'orpheline qui devait retourner à l'hospice.

La journée fut charmante, quoique notre plaisir fût un peu troublé par la pensée de la séparation prochaine.

« — Mon ami, » me dit mon hôte, « car vous êtes mon ami et non un locataire… j'ai sur vous l'avantage de l'expérience, et, en attendant un meilleur coup de dé, il faut bien que je vous offre tout ce que je puis vous offrir pour le moment : c'est un bon avis… Hélas ! j'aurais dû le suivre moi-même, misérable que je suis !…

» — Mon cher Micawber ! » interrompit sa femme avec un air qui le conjurait tendrement de s'épargner tout reproche.

« — Non, non, reprit M. Micawber, misérable que je suis ! Mon bon avis est qu'il ne faut jamais faire demain ce que vous pouvez faire aujourd'hui. Retardement est un voleur qui nous dérobe notre temps : prenez-le au collet :

» — La maxime de mon pauvre papa, » observa M Micawber.

« — Ma chère, dit M. Micawber, votre papa était un homme parfait dans son genre. Le ciel me préserve d'en mal parler. Je n'oublierai pas qu'il fut ma caution plusieurs fois. Oui, tout bien considéré… nous ne verrons jamais peut-être son égal… pour lire sans lunettes à son âge… Mais la maxime que je cite c'est à notre mariage qu'il l'appliqua, ma chère, et, en conséquence, il fut

conclu si prématurément que je n'en ai pas retrouvé les frais… Non que j'en sois fâché, ma chère amie, » ajouta-t-il en regardant sa femme avec un sourire pour lui prouver qu'il n'avait voulu faire qu'une plaisanterie, et, sans attendre qu'elle lui dît qu'elle ne l'entendait pas autrement, il continua :

« — J'ai encore un autre avis, Copperfield, qui est excellent à retenir, et celui-là vous le connaissez déjà. Revenu : 20 £ ; dépense 19 £ et 6 pence ; résultat : bonheur. Revenu : 20 £ ; dépense : 20 £ 6 pence ; résultat : misère. La fleur se fane, la feuille se flétrit, l'arbre meurt… bref, vous êtes par terre… comme moi ! »

Pour donner plus d'emphase à sa comparaison, M. Micawber but un verre de punch avec une vive satisfaction et siffla un air populaire.

Je lui promis de ne pas oublier ses avis, et je déclare que, tout jeune que j'étais, ils m'affectèrent visiblement. Le lendemain, j'allai accompagner toute la famille à la diligence qui devait la conduire à Plymouth.

« — Mon cher Copperfield, » me dit M Micawber, « que le ciel vous bénisse. Je me souviendrai toujours de vous.

» — Copperfield, » dit à son tour M. Micawber, « adieu. Soyez heureux. Si par la suite du temps je pouvais croire que ma funeste destinée a été pour vous un exemple profitable, je croirais n'avoir pas vécu en vain. Si les dés tournent en ma faveur (et je l'espère), je ne négligerai pas de faire quelque chose pour votre fortune. »

Je restai là jusqu'au dernier moment. Je ne puis m'empêcher de croire que, lorsque M Micawber se fut assise sur l'impériale et qu'elle me regarda, ses yeux se dessillèrent et elle ne vit plus en moi que ce que j'étais : le pauvre petit enfant abandonné. Je le crois, dis-je, parce qu'elle me fit signe de monter auprès d'elle et qu'il y avait dans son visage une nouvelle expression, celle de la tendresse maternelle. Oui, elle m'embrassa alors comme elle eût embrassé son propre fils. Je n'eus que le temps de redescendre. La diligence s'éloigna au trot des chevaux, et la minute d'après je vis disparaître aussi, au détour de la rue, les mouchoirs agités… le dernier adieu des voyageurs. L'orpheline de Saint-Luc et moi nous nous trouvâmes seuls. Nous prîmes aussi congé l'un de l'autre. Elle s'en retourna à l'hospice, et moi je regagnai le comptoir de Murdstone et Grinby pour y commencer ma laborieuse journée.

Mais mon intention était de ne pas en recommencer beaucoup d'autres. Non, j'avais résolu de prendre la fuite… d'aller, n'importe comment, hors de Londres, trouver la seule parente que j'eusse au monde, et de raconter mon histoire à ma tante Miss Betsey.

J'ai déjà dit que j'ignorais comment cette idée désespérée m'était venue à l'esprit, mais qu'une fois là elle y resta et s'y transforma en résolution inébranlable, non que je fusse positivement convaincu qu'il en résulterait pour moi quelque chose d'heureux ; mais rien n'aurait pu me détourner de l'exécution.

Depuis la nuit où cette pensée avait entretenu mon insomnie, cent fois et cent fois encore je m'étais raconté à moi-même la vieille histoire de ma naissance que ma mère aimait tant à redire et que j'aimais tant à lui entendre répéter. Ma tante était, dans ce

récit, un personnage imposant et redoutable ; mais il était un petit détail de son apparition qui me donnait un peu de courage. Je ne pouvais oublier que ma mère prétendait avoir senti qu'elle touchait ses beaux cheveux avec une main caressante. Peut-être n'était-ce qu'une supposition gratuite de ma mère, mais je m'en emparai comme d'un fait ; j'en conclus que ma terrible tante n'avait pu s'empêcher d'éprouver un tendre intérêt pour cette pauvre jeune mère, dont l'image angélique ne me quittait jamais. C'en était assez pour me faire espérer que quelque vif qu'eût été son désappointement de voir venir au monde un neveu au lieu d'une nièce, elle ne repousserait pas trop durement le petit orphelin qui viendrait se livrer à elle.

Comme je ne savais même pas où demeurait Miss Betsey, j'écrivis une longue lettre à Peggoty et lui demandai, incidemment, si elle pouvait me l'apprendre, ajoutant que j'avais ouï parler d'une dame du même caractère, qui habitait une ville que je nommais au hasard, et que je serais curieux de savoir si c'était la même. Dans un autre paragraphe de la même lettre, je disais à Peggoty que j'avais un grand besoin d'une demi-guinée, et que si elle pouvait me prêter cette somme, je lui dirais plus tard, en la lui rendant, ce que j'en voulais faire.

La réponse de Peggoty arriva bientôt, réponse affectueuse et contenant la demi-guinée… Hélas ! que de peine elle avait dû se donner pour la soutirer du coffre de M. Barkis ! Elle m'apprenait que Miss Betsey vivait près de Douvres, mais sans pouvoir dire si c'était à Douvres même, à Hythe, à Sandgate ou à Folkstone. Un de nos journaliers, à qui je fis quelques questions sur ces trois localités, m'ayant dit qu'elles étaient toutes rapprochées les unes

des autres, je pensai que cela me suffirait et je me décidai à partir le dernier jour de la semaine.

Honnête enfant et ne voulant laisser après moi qu'une mémoire honorable, je me considérai comme obligé de rester jusqu'au samedi soir. J'avais reçu une semaine d'avance lors de mon installation. Je ne devais donc pas me présenter au comptoir à l'heure ordinaire pour y toucher mon salaire. C'était pour cette raison que j'avais emprunté la demi-guinée, ne voulant pas non plus me mettre en route sans avoir de quoi fournir à mes frais de voyage. En conséquence, le samedi soir venu, au moment où les autres se rendaient à la paye, je priai Mick Walker de dire à M. Quinion que j'étais allé faire transporter ma malle chez Tipp. Je dis aussi un dernier bonsoir à Pomme-de-terre farineuse et me mis à courir de l'autre côté de l'eau, dans la direction de la prison pour dettes, où j'avais encore couché la veille.

Au dos d'une des cartes d'adresse que nous fixions avec des clous sur nos caisses de vin, j'avais écrit d'avance : « M. David, à Douvres, pour être laissée au bureau de la diligence jusqu'à ce qu'on la réclame ; » c'était l'adresse que je comptais mettre sur ma malle après l'avoir retirée de mon ancien logement. Quand je fus aux environs de la rue même où il était situé, je cherchai des yeux quelqu'un qui m'aidât à transporter mon bagage au bureau de Londres.

Près de l'obélisque, dans Blackfriars-Road, j'aperçus un grand jeune homme qui stationnait là, à côté d'une petite charrette vide attelée d'un âne. « Voilà un drôle qui n'a pas six pence vaillant, à moins que ce ne soient six pence volés, » me dit-il, importuné sans doute de mon regard inquisiteur.

« — Je n'ai nullement prétendu vous offenser, lui dis-je, et la preuve, c'est que je vous proposerai de me rendre un service, en vous payant, bien entendu.

» — Quel service ? » me demanda-t-il.

» — De me transporter une malle,

» — Quelle malle ?

» — La mienne, qui est là dans la rue voisine et que je vous prierai de me transporter au bureau de la diligence de Douvres, pour six pence.

» — Cela me va ! » répliqua le grand jeune homme qui mit aussitôt sa petite charrette en mouvement et d'un train à me permettre tout au plus de suivre le pas de l'âne.

Il y avait dans les manières du grand jeune homme, je ne sais quoi de méprisant qui ne me souriait guère ; mais le marché était fait : je le menai avec moi jusqu'à ma chambre. Nous descendîmes la malle et la plaçâmes sur la voiture. Je n'aurais pas voulu mettre encore l'adresse sur la malle, de peur d'un curieux voisin qui me regardait faire. « Vous voudrez bien, dis-je au jeune homme, vous arrêter au tournant de la rue ; » mais à peine avais-je prononcé ces mots que le jeune homme, l'âne, la voiture et ma malle partirent comme si le diable les emportait et je ne pus les atteindre qu'en face de la cour du Banc du Roi.

Là, encore tout essoufflé et troublé par ma course, je fis tomber ma demi-guinée de ma poche en retirant ma carte d'adresse, et pendant que j'attachais celle-ci d'une main tremblante, je mis, pour plus de sûreté, la pièce d'or entre mes dents. Tout-à-coup je me sens violemment frappé sous le menton par le grand jeune

homme et vois ma demi-guinée passer de ma bouche dans sa main.

« — Oh ! oh ! » me dit-il en me saisissant par le collet, « c'est ici un cas de police. Vous allez mettre votre vol en sûreté, n'est-ce pas ? À la police, mon jeune coquin, à la police.

» — Rendez-moi mon argent, s'il vous plaît, et laissez-moi ! » lui dis-je très effrayé.

« — À la police, » répéta le jeune homme, « à la police, vous prouverez là que tout ceci est à vous.

» — Rendez-moi ma malle et mon argent, » lui dis-je fondant en larmes.

« — À la police, à la police ! » Le jeune homme n'avait pas d'autre réponse, me poussant contre son âne comme s'il y avait quelque affinité entre l'animal et un magistrat, lorsque, changeant tout-à-coup d'idée, il me laissa, monta dans sa voiture, et, fouettant l'âne en disant qu'il allait à la police, il partit d'un train plus rapide encore que tout à l'heure.

Je courais après lui, mais j'étais trop hors d'haleine pour crier, et peut-être n'aurais-je pas osé si je l'avais pu. Je faillis plus de vingt fois être écrasé par les voitures que je rencontrai dans une course d'un demi-mille, tantôt apercevant mon grand jeune homme, tantôt le perdant de vue, ici recevant le coup de fouet d'un cocher, là tombant dans le ruisseau, me relevant et me précipitant dans les bras d'un passant ou contre un poteau de réverbère. Enfin, étouffant de peur et de chaleur, craignant que tout Londres ne fût à mes trousses, je laissai aller le grand jeune homme où il voulut avec mon argent et ma malle. Je reconnus

alors que j'étais bientôt hors de la ville et dans la direction de Greenwich ; je savais que c'était aussi la route de Douvres ; hors d'haleine, fondant en larmes, mais sans m'arrêter, je continuai de marcher pour arriver si je le pouvais à la maison de ma tante Miss Betsey, n'étant guère mieux pourvu sur ma personne que le jour où ma naissance la contraria si désagréablement.

Première partie · Chapitre 13

Une fois sur la route du comté de Kent et renonçant à poursuivre le voleur de ma malle et de ma demi-guinée, j'allai d'un pas à arriver tout droit aux portes de Douvres ; mais le moment vint où mon épuisement trahit un dernier effort, et j'allai m'asseoir sur les marches d'une entrée de maison en terrasse. Je me rappelle qu'il y avait un bassin au milieu et un informe Triton de pierre soufflant dans une conque marine. Là je calmai un peu mon agitation, et après avoir pleuré en me reposant, je me levai en entendant sonner dix heures.

La nuit était venue cependant : par bonheur, c'était une belle nuit d'été. D'ailleurs, quelle que fût ma détresse, je ne songeais nullement à rebrousser chemin… je n'y aurais pas songé probablement, alors même qu'une avalanche de neige m'eût barré le passage.

Je me remis donc à marcher ; mais mon inquiétude ne fit que s'accroître quand je réfléchis que j'avais tout juste dans ma poche la somme de trois pence (30 centimes). Comment en avais-je même autant ? je ne sais trop, en vérité, puisque c'était le samedi soir. Je commençai à me figurer l'effet que produirait, dans un

jour ou deux, sur les lecteurs de journaux, la nouvelle qu'on m'avait trouvé mort au pied d'une haie. Un moment après je passai devant une petite boutique sur la fenêtre de laquelle était écrit qu'on achetait la garde-robe des dames et des messieurs, un prix honnête étant garanti pour les chiffons, les os et les débris de la cuisine. Le maître de cette boutique, assis en manche de chemise sur le banc à côté de sa porte, fumait sa pipe. En voyant tant d'habits, de pantalons et autres vêtements suspendus au plafond, on aurait pu penser, à la lueur de deux chandelles fumeuses qui composaient tout l'éclairage intérieur, que c'étaient les dépouilles de tous ses ennemis que cet homme avait tués, et qu'il jouissait tranquillement de sa vengeance.

Mes dernières relations avec la famille Micawber me suggérèrent que je pourrais trouver là de quoi écarter de moi pendant quelque temps, le loup de la faim. Je m'éloignai jusqu'à la plus proche ruelle, j'ôtai mon gilet, le roulai sous mon bras, et revenant à la boutique : « S'il vous plaît, Monsieur, » dis-je au fripier, « je voudrais vendre ceci à un prix raisonnable. »

M. Dolloby, — Dolloby était du moins le nom qu'on lisait sur la porte, déposa sa pipe, me dit de le suivre dans sa boutique, y moucha les deux chandelles avec ses doigts, prit le gilet, l'étendit sur le comptoir, l'examina, le retourna en tous sens et dit enfin :

« — Qu'appelez-vous un prix pour ce petit gilet ?

» — Ah ! vous le savez mieux que moi, » répondis-je modestement.

« — Je ne puis, répliqua-t-il, être à la fois l'acheteur et le vendeur ; nommez vous-même votre prix.

» — Serait-ce trop de dix-huit pence ? » (1 fr. 80 c.) me hasardai-je à dire après un peu d'hésitation. M. Dolloby roula le gilet et me le rendit en disant : « Je volerais ma famille si j'en offrais neuf pence. »

C'était une cruelle manière de présenter le marché, — puisque je me voyais, moi étranger, accusé de vouloir voler sa famille à mon profit. La circonstance était malheureusement si pressante que je déclarai que je me contenterais de neuf pence ; M. Dolloby me les compta, non sans grogner. Je lui souhaitai le bonsoir et sortis de la boutique plus riche de neuf pence et plus pauvre de mon gilet, mais je boutonnai ma veste : « Elle me suffit bien, » pensai-je… si surtout je pouvais n'être pas forcé de m'en défaire comme du gilet.

Hélas ! je prévoyais déjà qu'elle y passerait aussi, et que je devrais m'estimer bien heureux si j'arrivais à Douvres avec ma chemise et mon pantalon !

Toutefois je bannis cette préoccupation du lendemain et, satisfait de mes neuf pence, je me dis que le plus pressé était de faire un plan pour passer la nuit. Je reconnaissais les lieux où je me trouvais, et il me parut très ingénieux d'aller me coucher contre le mur même de mon ancien pensionnat, dans un coin où je me rappelais qu'il y avait habituellement une meule de foin. « Je dormirai, me dis-je, près du dortoir où j'ai raconté de si belles histoires à mes jeunes camarades, et ils ne se douteront pas qu'ils ont si près d'eux le pauvre conteur. »

Je me traînai donc jusqu'à Salem-House : une meule de foin était encore derrière la maison ; je m'y réfugiai après avoir regardé aux fenêtres et m'être assuré que tout était nuit et silence au-

tour de moi. Je n'oublierai jamais la sensation que j'éprouvai en me couchant ainsi pour la première fois sans un toit sur ma tête.

Le sommeil me ferma les yeux comme il ferma, cette nuit-là, ceux de tant d'autres infortunés qui n'auraient pu s'approcher d'une maison où il y avait un chien sans être repoussés par ses farouches aboiements. Je dormis et rêvai que j'occupais mon ancienne couchette du dortoir, amusant mes camarades par un romanesque récit. Je me réveillai au bout de quelques heures, le nom de Steerforth sur mes lèvres ; surpris d'abord d'apercevoir les étoiles, mon premier mouvement fut de me lever et de m'éloigner avec un sentiment de terreur indéfinissable ; mais je me rassurai aussitôt et je revins à la même place où je me rendormis… quoique souffrant légèrement de la froidure du matin. Le soleil brillait quand j'entendis la cloche qui réveillait aussi les élèves de Salem-House. Si j'avais pu espérer que Steerforth fût du nombre, je me serais tenu caché quelque part afin de le guetter au passage ; mais je savais qu'il n'y était plus depuis long-temps ; Traddles pouvait y être encore ; c'était douteux cependant, et puis, quelle que fût ma confiance en son bon cœur, je n'en avais pas assez en sa discrétion ; il était si chanceux dans tout ce qu'il entreprenait, le pauvre Traddles, que je n'étais guère tenté d'avoir recours à lui. Je me glissai donc le long du mur et gagnai furtivement le chemin poudreux que nous avions maintes fois traversé dans nos promenades d'écoliers. C'était le chemin de Douvres : je le connaissais depuis ces promenades, alors que je ne me serais guère douté qu'on me verrait un jour le parcourir comme un petit vagabond.

C'était dimanche et les cloches carillonnèrent toute la matinée dans les airs ! Ô mes cloches des dimanches de Yarmouth, ce

n'étaient plus vos joyeuses voix qui charmaient tant mes excursions sur la plage. Vainement celles-ci invitaient aussi le monde au repos et à la prière ; vainement, passant devant une église, je pus apercevoir par la grande porte à deux battants, la congrégation des fidèles paisiblement assise en attendant le prédicateur ; vainement, de l'enceinte d'une autre, vint jusqu'à moi le chant des psaumes accompagné par les mélodies de l'orgue ; vainement je vis sous le porche le bedeau endimanché respirer la fraîcheur de sombre, — ce dimanche n'était pas un de mes anciens dimanches… le calme et le repos étaient partout excepté en moi : en me sentant sale, poudreux, presque déguenillé, les cheveux en désordre, je sentais aussi naître dans mon cœur de malveillants instincts. Ah ! pour continuer mon triste pèlerinage, plus d'une fois j'eus besoin d'évoquer le tableau qui me représentait ma mère, belle, jeune et pure, pleurant auprès de son feu et inspirant une tendre pitié à ma tante redoutée… heureusement cette image ne m'abandonna pas, je ne cessai de la voir devant moi et je la suivis.

Je fis, ce dimanche-là, vingt-trois milles sur la route directe, quoique non sans peine, car j'étais neuf à ce genre de fatigue. Je me vois, à la tombée de la nuit, passant le pont de Rochester, les pieds endoloris et mordant un morceau de pain que j'avais acheté pour souper. Une ou deux petites maisons m'avaient tenté par leurs enseignes qui annonçaient « qu'on y logeait les voyageurs ; » mais j'avais peur de dépenser les pence qui me restaient, et j'étais plus effrayé encore d'y rencontrer les hommes de mauvaise mine qui parcouraient la même route que moi. Je ne cherchai donc d'autre abri que la voûte du ciel, et me traînai jusqu'à Chatham qui, tel qu'il m'apparut ce soir-là, serait encore un chaos de terre crayeuse, de pont-levis et de navires sans mâts,

avec une toiture comme celle de l'arche de Noé ; je me glissai sur une espèce de batterie revêtue de gazon, qui dominait un sentier creux où une sentinelle faisait sa faction. Je me couchai là, près d'un canon, heureux d'entendre le bruit régulier des pas du factionnaire, quoiqu'il ne se doutât pas plus de mon voisinage que les écoliers de Salem-House ne s'étaient douté, la veille, qu'ils avaient si près d'eux un de leurs anciens condisciples. Je dormis profondément jusqu'au lendemain.

Je me réveillai, cette fois, au son des tambours, et il me semblait, en entendant de tous côtés la marche des détachements de troupes, qu'une armée entière m'entourait : je descendis de ma batterie vers la longue rue étroite de Chatham ; mais, à la raideur de mes pieds, je compris que si je voulais pouvoir arriver jusqu'à Douvres, je ferais prudemment de ménager, ce jour-là, mes forces, en me contentant d'une courte étape. Je calculai aussi mes finances, et résolus de commencer mes opérations par la vente de ma veste. Je m'en dépouillai donc pour apprendre à m'en passer, et, la mettant sous mon bras, j'inspectai les diverses boutiques de fripier.

Je me trouvais dans le meilleur lieu du monde pour vendre une veste, car les marchands d'habits d'occasion étaient non-seulement nombreux, mais généralement aux aguets des chalands sur le seuil de leurs portes. La plupart aussi avaient, parmi leurs défroques, un ou deux uniformes d'officiers avec épaulettes et le reste : ces splendides costumes me rendirent timide, et je n'aurais jamais osé déployer ma modeste marchandise dans de si belles boutiques.

Je me rabattis, en conséquence, sur les fripiers qui étalaient des costumes de calfats ou de matelots, et sur ceux dont le vul-

gaire étalage me rappelait M. Dolloby. J'en découvris un à la fin que je crus être ce qu'il me fallait, au coin d'une sale ruelle, et dont la fenêtre grillée offrait à ma vue de vieilles nippes suspendues parmi des fusils rouillés, des chapeaux en toile cirée, de vieilles ferrailles et des clés assez variées pour ouvrir toutes les portes du monde.

Dans cette boutique étroite, basse, que la fenêtre assombrissait plutôt qu'elle ne l'éclairait, on descendait par quelques degrés de pierre. J'y entrai le cœur palpitant, et mon émotion ne fut pas calmée lorsque, d'une noire alcôve, s'élança sur moi un horrible vieillard qui me saisit aux cheveux. Il avait une barbe grise touffue, portait une veste de flanelle jaunâtre et puait le rhum.

« — Oh ! que voulez-vous » ? marmotta le vieillard d'un son de voix rauque, sourd et monotone. « Oh ! par les cornes de Moïse ! que voulez-vous ? gr, gr, gr, gr, gr. »

Je fus si troublé par cette brusque attaque et surtout par le grognement qui terminait la question, que je ne pus répondre. Le vieillard me répéta donc :

« — Oh ! que voulez-vous ? par les cornes de Moïse, que voulez-vous ? que voulez-vous ? gr, gr, gr, gr.

» — Je voulais, » répondis-je alors, retrouvant la parole, « je voulais savoir si vous m'achèteriez une veste ?

» — Oh ! voyons la veste ! s'écria-t-il. Oh ! par les cornes de Moïse ! voyons la veste ! »

Et, se détachant de mes cheveux, ses mains, vraies serres d'oiseau de proie, cherchèrent des besicles dont il orna ses yeux aux paupières rouges.

« — Combien pour la veste ? » dit-il après l'avoir examinée. « Combien ? gr, gr, gr, gr.

» — Une demi-couronne (3 fr. 10 c), » dis-je, retrouvant ma présence d'esprit.

« — Oh ! par les cornes de Moïse ! s'écria le vieillard, non, non ; dix-huit pence ! gr, gr, gr. »

Chaque fois qu'il adjurait ainsi les cornes de Moïse, il répétait aussi ce grognement guttural dont je rends mal le son odieux par deux consonnes empruntées à l'alphabet des langues humaines.

J'avais hâte de conclure mon marché : « Eh bien ! lui dis-je, je me contenterai de dix-huit pence (1 fr. 80 c.).

» — Oh ! » me dit alors le vilain vieillard, comme désolé d'être pris au mot et gardant cependant ma veste, « oh ! par les cornes de Moïse ! sortez de ma boutique… gr, gr, gr, ne me demandez pas d'argent, faisons un troc. »

Je surmontai mon épouvante en lui répondant humblement que c'était d'argent que j'avais besoin, mais que j'irais volontiers l'attendre dehors. Je sortis en effet, je m'assis contre le mur et j'attendis… mais j'attendis en vain pendant plusieurs heures.

Là, j'appris bientôt à qui j'avais affaire : le vieillard était un ivrogne, un avare, connu dans le voisinage, où il avait la réputation de s'être vendu au diable : de temps en temps les enfants venaient escarmoucher aux alentours de la boutique et provoquer le misérable fripier en lui criant : « Tu sais bien que tu n'es pas pauvre, Charley. Apporte ton or ; donne-nous quelques-unes des guinées que tu caches dans ton lit, et pour lesquelles tu t'es livré à Satan. Veux-tu un couteau pour éventrer ta paillasse : viens le

chercher, en voilà un ; viens, Charley, si tu n'es plus ivre ! » Ces provocations exaspéraient le vieux juif, et il faisait une sortie contre les enfants qui s'enfuyaient et revenaient sans cesse. Quelquefois, dans sa rage, il me prenait pour un des assaillants et me menaçait comme s'il allait me mettre en pièces : puis, me reconnaissant juste à temps, il me laissait là, se replongeait dans sa boutique, et je devinais qu'il s'étendait sur le grabat de son alcôve en distinguant les grognements de son rauque gosier. Pour comble de disgrâce, les enfants, à me voir là si patient, finirent par me confondre avec l'établissement, me jetèrent des pierres et me crièrent des injures.

Je ne savais quel parti prendre, lorsque le vieux fripier, vaincu aussi par ma persévérance, essaya de se débarrasser de moi en me proposant toutes sortes de trocs, etc. « Voulez-vous une ligne à pêcher ? un violon ? un chapeau à retroussis ? une flûte ? » Je résistai à toutes ces belles offres et le suppliai, les larmes aux yeux, de me rendre ma veste ou de me compter mon argent. À la longue, il se décida à me payer, mais en menue monnaie, penny par penny et laissant l'intervalle d'une heure entre chaque demi-shelling.

Il s'en fallait de six pence que j'eusse touché mon total, lorsqu'il me proposa de me contenter de deux encore.

« — Je ne le puis, lui dis-je. Je mourrais de faim.

» — En voulez-vous trois ?

» — Non, non, tout l'argent m'est nécessaire.

» — En voulez-vous quatre ? gr, gr, gr, gr. »

J'étais si fatigué que je consentis, et, tirant de ses griffes les quatre pence, je partis, plus que jamais affamé et altéré. Avec trois pence, je me restaurai si complètement, que je me remis en route et fis sept milles jusqu'à la nuit.

Je passai cette nuit-là, comme la première, sous une meule de foin, ayant d'abord lavé mes pieds dans un ruisseau et pansé avec des feuilles vertes les ampoules qui les enflaient.

Le lendemain matin, quand je poursuivis mon voyage, je fus charmé de voir que c'était entre des plantations de houblon et des vergers d'arbres à fruits. Les pommes commençaient à rougir et, dans quelques endroits, la récolte du houblon occupait déjà les paysans. Ce fut pour moi un beau spectacle et je me réjouis à l'idée de dormir cette nuit sous les guirlandes d'une houblonnière ; il fallait toute la magie de ma jeune imagination, pour me promettre une nuit de doux repos au milieu de ces échalas autour desquels s'enroulaient les festons gracieux du houblon.

Les rencontres que je fis ce jour-là n'étaient cependant pas rassurantes. Je me croisai avec de grands coquins dont le regard féroce me glaçait d'un nouveau genre de terreur. Quelques-uns s'arrêtaient après m'avoir laissé passer et me criaient de revenir sur mes pas afin de leur parler : ils me jetaient des pierres quand ils me voyaient courir. Un jeune drôle, un chaudronnier ambulant, je suppose, — à en juger par son havresac et son brasier portatif, — qui cheminait avec une femme, commença de même par me regarder, et, quand je fus à vingt pas, me rappela d'une voix si tonnante, que je fis halte malgré moi.

« — Voulez-vous venir quand on vous le dit, répéta le chaudronnier, ou je vous ouvre les entrailles ! »

Je crus plus sage d'obéir, et, en me rapprochant, je remarquai que la femme avait un œil poché.

« — Où allez-vous ? » me demanda le chaudronnier en me saisissant par la chemise avec sa main noircie.

« — À Douvres, dis-je.

» — D'où venez-vous ? » poursuivit-il en donnant un tour de main à ma chemise pour être sûr que je ne lui échapperais pas.

« — Je viens de Londres.

» — Quel est votre état ? Êtes-vous un filou ?

» — Non, répondis-je.

» — Non, de par Dieu ! si vous voulez faire le fanfaron de votre honnêteté avec moi, je vous fais sauter le crâne. »

Àcette menace se joignit un geste qui eût suffi pour me prouver qu'il était le plus fort.

« — Avez-vous sur vous le prix d'une pinte de bière ? Si vous l'avez, donnez-le avant que je le prenne. »

Je l'aurais certainement donné si un regard de la femme, son léger hochement de tête et un mouvement de ses lèvres ne m'eussent inspiré la réponse négative.

« — Je suis très-pauvre, » dis-je en essayant de sourire, « et je n'ai pas d'argent.

» — Qu'entendez-vous par là ? » repartit le chaudronnier avec un regard tellement sinistre, que je craignais presque qu'il ne vît mon argent à travers ma poche.

« — Que signifie, » continua le jeune coquin, « la cravate de soie que vous avez au cou ? C'est celle de mon frère : rendez-la moi. » Et, la détachant lui-même au même instant, il la jeta à la femme.

La femme partit d'un éclat de rire, comme si elle pensait que ce n'était qu'une plaisanterie, et me rejeta la cravate avec un nouveau signe de tête qui me disait aussi clairement que possible : « Allez-vous-en. » Avant que j'eusse levé le pied, le chaudronnier ressaisit la cravate avec un geste violent, puis, se retournant sur la femme, lui asséna un coup terrible sur la tête. Je la vis tomber, rouler dans la poussière, et quand, ayant fui à quelques pas, je ne pus m'empêcher de la regarder encore, elle était assise sur le bord de la route, s'essuyant avec un coin de son châle ce qui me parut du sang.

Cette aventure me causa une telle alarme, que du plus loin que j'apercevais ou croyais apercevoir un de ces chaudronniers, je me cachais jusqu'à ce qu'il eût passé, et cela m'arrivait assez souvent pour retarder sérieusement ma marche. Mais ce danger, comme tous les autres, ne m'arrêta pas. L'image de ma mère était toujours à mes côtés. Elle était avec moi dans le champ de houblon où je dormis cette nuit-là ; elle y était à mon réveil ; elle m'accompagna le lendemain encore toute la journée, si bien que je ne saurais la séparer de la perspective où m'apparurent aussi le profil de la vénérable cathédrale de Cantorbéry, les portes gothiques de la ville, les grolles et les corneilles voltigeant au-dessus des tours. L'image protectrice fit encore luire un rayon d'espérance

sur les dunes solitaires de Douvres : c'était le sixième jour ; mais, chose étrange !... ce jour-là, l'image sembla s'évanouir comme un rêve, me laissant à demi-nu, avec des souliers en lambeaux et découragé, au moment où je touchai à ce but si désiré de ma fuite.

Je me dirigeai du côté du port et m'adressai d'abord aux bateliers en leur demandant s'ils connaissaient la demeure de Miss Betsey Trotwood. Je reçus diverses réponses :

« — Miss Trotwood ! dit l'un, elle habite dans le phare de South-Foreland, et elle s'y est roussi les moustaches !

» — Eh non ! dit un autre, c'est cette dame qui s'est fait attacher par un câble à la grande bouée de l'entrée du port, et il faut attendre la marée basse pour aller lui rendre visite.

» — Allons donc ! dit un troisième, c'est la vieille qu'on a enfermée dans la prison de Maidstone pour avoir volé un enfant.

» — Mon garçon, dit un quatrième, vous arrivez trop tard : on a vu cette Miss Betsey, tout à l'heure, monter sur un balai et faire voile pour Calais. »

Les cochers des voitures de place, que j'interrogeai ensuite, ne furent ni moins plaisants, ni plus respectueux pour Miss Betsey. Les marchands en boutiques, à qui mon air piteux ne plut guère, me répondaient généralement sans m'écouter : « Allez-vous-en, nous n'avons rien pour vous. » Je ne m'étais pas senti encore si triste et si malheureux depuis le premier jour de ma fuite. Mon argent était épuisé ; je n'avais plus rien dont je pusse faire ressource. J'avais faim, j'avais soif, j'éprouvais une affreuse lassitude, et il me semblait que j'étais aussi loin de mon but que si je n'eusse pas quitté Londres.

La matinée s'était passée ainsi en vaines recherches. Je m'assis découragé au coin d'une rue, près du marché, sur la borne d'une boutique vide. Je délibérais en moi-même si je n'irais pas parcourir les villages et la banlieue de Douvres, lorsqu'un cocher, survenant avec sa voiture, laissa tomber la couverture du cheval. Je la ramassai pour la lui remettre, et je crus trouver un air de bonté dans la physionomie de cet homme. Je me hasardai donc encore à lui demander s'il pouvait me dire où demeurait Miss Trotwood. J'avais répété si souvent la question, que la parole faillit expirer sur mes lèvres.

« — Trotwood, répondit-il ; voyons donc, je crois connaître ce nom : une dame d'âge ?

» — Oui, cela doit être ! repris-je.

» — Taille un peu raide ? » ajouta le cocher en redressant son épine dorsale.

« — Oui, dis-je, ce doit être elle.

» — Qui porte un sac ?... un grand sac accroché à sa ceinture ? Elle est brusque et vient sur vous vivement. Eh !... »

Je sentis battre mon cœur en croyant reconnaître le portrait de ma tante.

« — Eh bien ! écoutez-moi, » poursuivit cet homme en me montrant avec son fouet les hautes falaises de Douvres, « montez par là, tournez à droite, et arrêtez-vous aux maisons qui ont leur façade sur la mer ; demandez-y Miss Trotwood, je crois bien qu'elle habite par là, et voilà un penny pour vous, mon petit garçon. »

J'acceptai le penny avec reconnaissance, et achetai un petit pain que je mangeai en suivant la direction que m'avait indiquée le brave cocher. Il me fallut marcher long-temps ; mais enfin j'aperçus les maisons avec la façade sur la mer, et entrant dans une petite boutique d'épicier :

« — Voulez-vous avoir la bonté de m'apprendre où demeure Miss Trotwood ? » dis-je en m'adressant à un homme qui pesait une livre de riz à une jeune fille. Ce fut celle-ci qui prit la question pour elle et se retourna pour y répondre :

« — Ma maîtresse ! dit-elle. Que lui voulez-vous, mon petit garçon ?

» — Je désirerais lui parler, s'il vous plaît.

» — Pour lui demander l'aumône, n'est-ce pas ? » répliqua la jeune fille.

» — Non, certes ! » répondis-je. Mais me rappelant qu'au fond elle avait à peu près deviné, je me tus et me sentis monter le rouge au visage.

La servante de ma tante, — car elle l'était, puisqu'elle l'avait nommée sa maîtresse, — mit son riz dans un petit cabas et sortit de la boutique en me disant que je pouvais la suivre si je voulais savoir où demeurait Miss Trotwood. Je n'eus pas besoin de me le faire répéter et je la suivis, quoique mon agitation fût telle que mes jambes tremblantes pouvaient à peine me porter. Nous fûmes bientôt arrivés à une jolie maisonnette isolée, avec de gracieuses fenêtres cintrées : sur le devant, un jardinet bien cultivé, aux allées sablées en gravier, embaumait l'air du parfum de ses fleurs.

« — Voici la maison de Miss Trotwood, » dit la servante, « c'est tout ce que je peux faire que de vous la montrer ! » Et, à ces mots elle me laissa là comme pour se débarrasser de toute responsabilité à mon égard. Je restai donc à la grille, les yeux fixés sur la fenêtre du salon : un rideau de mousseline, en partie écarté, me permettait de voir une petite table et un grand fauteuil qui me suggéra la pensée que ma tante pouvait bien, en ce moment, y être assise solennellement.

J'ai dit que mes souliers étaient dans un misérable état : à peine s'ils conservaient quelque chose de leur forme primitive, tant les semelles étaient déchiquetées, tant le cuir était crevassé. Mon chapeau, qui m'avait servi aussi de bonnet de nuit, ne ressemblait guère non plus à un chapeau. Ma chemise et mon pantalon, souillés par la sueur, la rosée, le gazon et l'argile du comté de Kent, auraient suffi pour effrayer les moineaux du jardin de ma tante. La brosse et le peigne n'avaient plus touché ma chevelure depuis mon départ de Londres. Le grand air et le soleil avaient tanné et noirci la peau de mon visage, de mon cou et de mes mains, une poussière si épaisse me poudrait de la tête aux pieds, que je semblais sortir d'un four à plâtre. Tel était mon accoutrement, telle était mon apparence extérieure : impossible de me dissimuler qu'elle n'était pas propre à faire une impression très favorable sur mon imposante tante, si je persistais à m'introduire ainsi devant elle ; mais je ne pouvais plus reculer.

Le silence qui régnait au salon me fit enfin conclure que la maîtresse du logis n'y était pas et je levai les yeux jusqu'à la fenêtre du premier étage. Là, j'aperçus un Monsieur à la mine fleurie, au regard affable, dont les cheveux grisonnaient, et qui fermait de temps en temps un œil de la façon la plus grotesque. Il

m'avait aperçu lui-même, puisqu'il me fit plusieurs fois un signe de tête et me sourit également, après quoi il se retira.

Que voulait-il dire ? Se moquait-il de moi ? Je fus interdit par cette pantomime muette, et je crois que j'allais m'éloigner pour réfléchir à ce que je devais faire, quand je vis sortir de la maison une dame avec un mouchoir noué par dessus son bonnet, des gants de jardin aux mains, un sac ou une grande poche à la ceinture, semblable à celui que portent les gardiens du péage, et une petite serpette à tailler les plantes. Je reconnus immédiatement Miss Betsey, car elle sortit de sa maison exactement comme elle était entrée dans notre jardin de Blunderstone, d'après la description qui m'en avait été si souvent faite par ma mère.

« — Allez-vous-en, » me dit Miss Betsey en décrivant un demi-cercle dans l'air avec sa serpette, — « allez-vous-en ! nous ne voulons pas d'enfants ici. »

Je la suivis des yeux, le cœur sur les lèvres, lorsqu'elle alla dans un coin du jardin où elle se baissa pour arracher je ne sais quelle mauvaise herbe. Ce fut alors qu'avec un accès de courage ou plutôt de désespoir, j'entrouvris la grille et me glissai sans bruit jusqu'auprès d'elle.

« — S'il vous plaît, Madame, » dis-je en la touchant du bout du doigt.

Elle tressaillit en se relevant, et regarda.

« — S'il vous plaît, ma tante.

» — Eh ! » s'écria Miss Betsey avec un accent d'étonnement dont rien ne peut donner l'idée.

« — S'il vous plaît, ma tante, je suis votre neveu.

» — Oh ! seigneur Dieu ! » s'écria encore ma tante, et cette fois-ci elle fut si stupéfaite que les jambes lui manquèrent sans doute, car elle s'assit au milieu de l'allée du jardin.

Cependant, je poursuivis :

« — Je suis David Copperfield, de Blunderstone dans le comté de Suffolk, où vous vîntes le jour de ma naissance comme me l'a raconté ma pauvre mère. J'ai été bien malheureux depuis qu'elle est morte. On m'a négligé, on ne m'a rien appris, on m'a abandonné à moi-même, et puis on m'a condamné à un travail qui n'est pas convenable pour moi ; c'est pour cela que je me suis enfui et que je viens à vous. De Londres à Douvres j'ai fait toute la route à pied, sans me coucher une seule fois dans un lit depuis le commencement du voyage ; j'ai été volé, dépouillé, et vous me voyez… »

Je ne sais d'où m'était venue la force d'en dire tant d'une seule haleine ; mais enfin cette force était épuisée. Je ne pus que faire un geste de mes mains pour appeler l'attention de ma tante sur mon aspect déguenillé, qui attestait suffisamment tout ce que j'avais dû souffrir, et, fondant en larmes, je suppose que je versai toutes celles qui s'étaient amassées en moi depuis une semaine.

Ma tante, dont les yeux fixés sur les miens n'exprimaient jusque-là que la plus singulière surprise, ne tint pas à l'explosion de ma douleur : elle se releva vivement, me saisit et m'entraîna dans le salon. Là, son premier soin fut d'ouvrir une grande armoire d'où elle tira diverses bouteilles et me fit avaler quelques gouttes de chacune. Il paraît qu'elle les avait prises au hasard, car je suis sûr d'avoir avalé successivement de l'eau d'anis, de la

sauce aux anchois et du vinaigre. Ces cordiaux ne suffisant pas pour calmer mes sanglots, qui étaient devenus tout-à-fait convulsifs, ma tante, effrayée, me coucha sur le sopha, avec un châle sous ma tête et son propre fichu sous mes pieds de peur que je ne salisse trop l'étoffe du meuble. Cela fait, elle alla s'asseoir contre la fenêtre et y répéta l'exclamation de : « Miséricorde ! Miséricorde ! » pendant près de dix minutes, sans pouvoir dire autre chose.

Enfin elle sonna et la servante entra. « — Jeannette, lui dit ma tante, montez chez M. Dick, saluez-le de ma part et priez-le de descendre parce que je désire lui parler. »

Jeannette ne fut pas peu étonnée de m'apercevoir étendu sans mouvement sur le sopha, car je n'osais bouger de peur de déplaire à ma tante : mais elle alla remplir son message. Miss Betsey, les mains derrière le dos, se promena en long et en large dans le salon jusqu'à ce qu'entrât le personnage qui m'avait souri ou fait la grimace de la fenêtre du premier étage.

« — M. Dick, » lui dit ma tante, « ne soyez pas un fou, parce que personne ne saurait être plus sensé que vous quand vous le voulez. Nous le savons bien tous. Ne soyez donc pas un fou, n'importe ce que vous êtes. »

Le personnage ainsi interpellé prit aussitôt un air sérieux et me regarda d'une manière qui me sembla signifier qu'il me priait de ne rien dire de ce que j'avais aperçu à la fenêtre.

« — M. Dick, » lui demanda alors ma tante, « vous m'avez entendu mentionner David Copperfield ?... Ne prétendez pas avoir perdu la mémoire, car vous et moi nous savons que vous l'avez très bien conservée.

» — David Copperfield ! » répondit M. Dick qui ne semblait pas s'en souvenir parfaitement ; « David… Copperfield ? Oh ! oui, assurément, David !

» — Eh bien ! » reprit ma tante, « voici son enfant… son fils… il ressemblerait autant que possible à son père s'il ne ressemblait aussi à sa mère.

» — Son fils ? dit M. Dick, le fils de David ? En vérité !

» — Oui, » continua ma tante, « et il a fait une jolie chose ! il s'est échappé de Londres où il était. Ah ! sa sœur, Betsey Trotwood, n'aurait jamais pris la fuite !… »

Ma tante secoua la tête avec l'expression de sa ferme conviction sur le caractère et la conduite de cette sœur qui n'avait jamais existé.

» — Ah ! vous croyez qu'elle n'aurait jamais pris la fuite ? dit M. Dick.

» — Dieu vous bénisse, M. Dick, et moi aussi ! » s'écria ma tante avec un peu de dépit. « Me contesterez-vous cela à présent ? Je le sais bien, M. Dick. Elle aurait vécu avec sa marraine, et nous aurions été dévouées l'une à l'autre. Je vous le demande au nom du ciel, pourquoi la sœur de cet enfant se serait-elle enfuie, et pour aller où ?

» — Nulle part, » répondit M. Dick.

» — Eh bien donc ! » dit ma tante apaisée par cette réponse, « comment pouvez-vous prétendre que vous divaguez, M. Dick, quand vous avez l'esprit aussi pointu qu'une lancette ? Ainsi vous

voyez là le fils de David Copperfield, et la question que je vous pose par rapport à cet enfant est celle-ci : — Qu'en ferai-je ?

» — Ce que vous en ferez ? » répondit M. Dick à demi-voix et se grattant l'oreille. « Oh ! ce que vous en ferez ?

» — Oui, » répliqua ma tante d'un air grave et levant son index. « Allons, parlez, j'ai besoin d'un bon avis.

» — Eh bien ! si j'étais vous, » dit M. Dick m'examinant et ayant l'air de réfléchir. « Eh bien !… » Il hésitait ; mais après m'avoir regardé encore, il parut inspiré par une idée soudaine et ajouta vivement : « — Je le ferais laver !

» — Jeannette, » dit ma tante se retournant vers la servante avec l'expression d'un calme triomphe que je ne compris pas alors : « — Jeannette, M. Dick nous tire d'embarras. Chauffez le bain. »

Quoique très intéressé au résultat de ce dialogue, je ne pus m'empêcher, tout en l'écoutant, d'observer ma tante, M. Dick et Jeannette, comme aussi de compléter l'inspection de la pièce où nous nous trouvions tous les quatre.

Ma tante était une femme grande de taille et dont la physionomie avait quelque chose de dur, mais nullement désagréable. Il y avait dans son visage, sa voix, dans sa démarche et dans toute son allure, une sorte d'inflexibilité qui m'expliquait fort bien l'impression produite par elle sur une douce et timide créature comme ma mère ; mais, malgré leur austérité, ses traits étaient plutôt beaux que laids. Je remarquai surtout qu'elle avait un œil vif et brillant. Ses cheveux, déjà gris, se partageaient en deux grands bandeaux. Sa coiffe ou bonnet, plus simple que ceux

qu'on porte aujourd'hui, se nouait par deux rubans sous le menton. Sa robe, couleur de lavande, était d'une propreté extrême, mais taillée juste et courte ; on eût dit d'un costume d'amazone dont elle aurait rogné la jupe comme une superfluité embarrassante. À sa ceinture on voyait une montre d'homme en or avec une chaîne et des breloques. Autour du cou elle avait une collerette qui ressemblait assez à nos cols de chemise d'homme, et au poignet des manchettes de toile.

J'ai déjà dit que M. Dick était un homme à tête grise et au teint fleuri. J'ajouterai seulement que sa tête était curieusement penchée, non par l'âge… non, c'était plutôt comme la tête d'un des écoliers de M. Creakle lorsqu'il venait de recevoir des coups de canne. Ses yeux saillants brillaient d'une sorte d'éclat humide qui contribuait avec son air distrait, sa soumission à ma tante et la joie enfantine que lui causait un compliment, à me faire soupçonner que c'était un fou. Mais s'il était fou, me disais-je quand cette idée me venait, comment serait-il ici ? Je ne savais donc trop qu'en penser. Son costume était celui de tout le monde : petite redingote du matin, gilet blanc et pantalon blanc. Il avait une montre dans son gousset et de l'argent dans sa poche, car il le faisait sonner en frappant dessus comme s'il en était fier.

Quant à Jeannette, qui pouvait avoir de dix-huit à dix-neuf ans, c'était une jolie fille, proprette et fraîche. J'appris plus tard que ma tante l'avait prise à son service, comme elle prenait successivement toutes ses servantes, qui formaient une série de protégées élevées expressément dans le renoncement au mariage, et qui finissaient toutes généralement par épouser le boulanger de la maison.

Par sa propreté, le salon était digne de ma tante et de Jeannette. Avant de le décrire, j'ai déposé un moment ma plume pour me le rappeler en détail. J'ai aspiré encore l'air de la mer qui est venu à moi imprégné du parfum des fleurs. J'ai revu l'antique mobilier bien ciré et bien luisant, le grand fauteuil inviolable de ma tante et son guéridon contre la croisée, le tapis recouvert d'une serge, le chat, la bouilloire, les deux canaris, la vieille porcelaine, un grand vase plein de feuilles de roses desséchées, la vaste armoire, réceptacle de toute une armée de pots et de bouteilles, le sopha, moi-même enfin, étendu tout sale, tout déguenillé, sur ce beau meuble et prenant note de tout.

Jeannette venait de sortir pour préparer et chauffer le bain, lorsque je fus alarmé à la vue de ma tante, saisie d'une subite indignation, rappelant sa servante et s'écriant d'une voix presque étouffée : « Jeannette ! des ânes ! Jeannette ! des ânes ! » — Accourant à ces mots Jeannette descendit l'escalier à la hâte, comme si le feu était à la maison, et franchit au plus vite le jardin. Sur une petite pelouse, de l'autre côté de la grille, deux ânes sellés et montés par des dames avaient osé profaner de leur sabot vulgaire ce carré de verdure. Jeannette leur dit de se retirer, tandis que ma tante elle-même, qui avait suivi sa fidèle servante, saisissant par la bride un troisième baudet, le remettait dans le chemin après avoir administré une paire de soufflets au malencontreux écuyer de la cavalcade, petit polisson à peu près de mon âge.

Aujourd'hui encore, il me serait difficile d'établir que ma tante avait le moindre titre qui légitimât sa prétention à la propriété de cette pièce de gazon ; mais elle s'était persuadée qu'elle était bien à elle, et cela revenait au même. Le plus grand outrage qu'on pût

lui faire, outrage qui demandait une vengeance immédiate, était le passage d'un âne sur le terrain sacré. Quelle que fût l'occupation intérieure qui réclamât ses soins, quelqu'intéressant que fût l'entretien dans le salon, un âne survenait-il, le cours de ses idées se trouvait soudain détourné, ma tante fondait sur le profane animal. Des bâtons étaient cachés derrière la porte, armes défensives et offensives. Des vases et des arrosoirs remplis d'eau étaient tenus en réserve dans un coin du jardin pour pouvoir être vidés sur les petits âniers qui se faisaient un malin plaisir de perpétuer les incursions et de revenir sans cesse à la charge ; peut-être aussi l'obstination naturelle des ânes les ramenait-elle volontiers dans cette direction. Toujours est-il qu'avant que le bain fût prêt, trois nouvelles alarmes eurent lieu, et que la troisième attaque, plus sérieuse que les autres, faillit amener un combat singulier entre ma tante armée d'un bâton et un méchant ânier qui avait peine à comprendre qu'il dût rebrousser en arrière sur un simple avertissement.

Le bain fut pour moi un réconfort parfait. Je commençais à ressentir de grandes douleurs dans tous les membres, une fatigue générale et une somnolence contre laquelle j'avais peine à lutter. Quand je sortis de la baignoire, ma tante et Jeannette me firent entrer dans une chemise et dans un pantalon appartenant à M. Dick, puis elles m'enveloppèrent de deux ou trois châles. Ainsi empaqueté, je fus encore transporté sur le sopha ; là, ma tante s'étant imaginé que je devais mourir de faim et qu'il fallait me nourrir à petites doses, me faisait avaler du bouillon par cuillerées, lorsqu'une nouvelle interruption ridicule la fit courir, pour la quatrième fois, à la défense de son territoire violé par l'ennemi… « Jeannette, des ânes ! » À ce cri, je fus laissé sur mon lit provisoire où je m'endormis tout de bon.

Serait-ce dans un songe que je crus avoir entrevu ma tante revenant auprès de moi, arrangeant confortablement un coussin sous ma tête, écartant d'une main délicate mes cheveux tombés sur mes yeux et me regardant avec bienveillance ? Lorsque je me réveillai, j'avais aussi dans l'oreille les mots de gentil enfant et de pauvre enfant ! Oui, c'était peut-être encore dans mon songe que je les avais entendus, car ma tante était tranquillement assise près de la fenêtre, rêvant ou occupée à admirer la mer.

Nous dînâmes bientôt après que je fus réveillé : un poulet rôti et un pouding garnissaient la table ; quant à moi, toujours empaqueté sur ma chaise, j'étais fort gêné dans le mouvement de mes bras ; mais comme c'était ma tante qui m'avait arrangé ainsi, je n'aurais jamais osé me plaindre. Une vive préoccupation m'agitait au fond du cœur. Que ferait-elle de moi ? Mon inquiétude était extrême. Elle ne dit rien qui pût la calmer, dînant en silence et se contentant de s'écrier de temps en temps : Miséricorde ! miséricorde ! lorsqu'elle fixait les yeux sur moi. Ce n'était pas cette exclamation qui pouvait m'apprendre grand'chose sur ma future destinée.

La nappe ayant été enlevée, une bouteille de xérès fut apportée par Jeannette ; ma tante m'en fit avaler un petit verre et envoya chercher M. Dick, qui n'avait pas dîné avec nous. Elle voulut que je lui racontasse toute mon histoire, et m'aida elle-même par de nombreuses questions en priant M. Dick de bien écouter. Celui-ci me parut deux ou trois fois assez disposé à faire un petit somme ; mais les yeux de ma tante ne le perdaient pas de vue, et il n'osait ni dormir ni sourire quand elle fronçait le sourcil en le regardant.

Mon récit fini, vinrent les commentaires de ma tante et de M. Dick :

« — Je ne puis concevoir ce qui forçait cette malheureuse enfant à se remarier, » dit ma tante en parlant de ma mère ; « non, je ne puis le concevoir.

» — Peut-être, » répliqua M. Dick, « était-elle devenue amoureuse de son second mari.

» — Amoureuse, » s'écria ma tante, « qu'entendez-vous par là ? Qu'avait-elle besoin de devenir amoureuse, je vous prie ?

» — Peut-être, » balbutia M. Dick après un moment de réflexion, « peut-être crut-elle se donner un protecteur.

» — Un protecteur, en vérité ! » répliqua ma tante. « La belle chance que cherchait la pauvre enfant ! Quelle confiance devait-elle avoir en un homme qui ne cherchait qu'à la tromper d'une manière ou d'une autre ? Non, non, ce n'est pas cela, et je voudrais savoir quel était son but, son véritable but ? Elle avait déjà eu un mari ; elle savait ce que c'est : cela devait lui suffire. Elle avait un enfant… Ah ! mon Dieu, la mère était un enfant elle-même lorsqu'elle mit au monde celui que vous voyez là assis devant nous. Je vous prie donc de me dire ce qu'elle voulait de plus ? »

M. Dick secoua la tête en me regardant et de l'air d'un homme qui ne savait comment résoudre le problème.

Ma tante, heureusement, en posa un autre sans attendre la solution du premier.

« — Avait-elle envie d'avoir une fille après un garçon ? À la bonne heure ! mais alors, pourquoi ne pas commencer par là ? Je le lui avais positivement demandé : « Faites-moi une fille. » Mais la sœur de ce garçon, la petite Betsey Trotwood, ne vint pas. Où était-elle ? Faites-moi le plaisir de me l'apprendre ? »

M. Dick parut réellement effrayé de cette question-ci ; mais ma tante poursuivit :

« — C'était un vendredi. Si vous aviez vu ce petit accoucheur, qu'on appelait, je crois, M. Jellip, avec sa tête penchée sur l'épaule, lorsqu'il vint m'annoncer que c'était un garçon : « Un garçon ! » Les voilà bien tous ! les imbéciles ! »

Cette franche dénonciation de tout notre sexe ne rassura nullement M. Dick et j'avoue que, pour ma part, je tremblais sur le sort qui m'était réservé.

« — Eh bien ! ce garçon, le voilà ! oui, le voilà ! et bien heureux d'avoir pris la place de sa sœur ! n'est-ce pas ? Il vient de vous dire ce que c'était que ce Murdstone qu'on lui avait donné pour second père. Il n'y a pas tenu ; il a pris la fuite, et, comme un petit Caïn, il a été vagabond sur la grande route ! »

M. Dick, à son tour, fronça le sourcil en m'examinant, pour vérifier si j'avais réellement sur le front la marque du fratricide !

Ma tante avait encore quelque chose sur le cœur. Je lui avais dit que Peggoty s'était mariée, elle aussi. Il fallait que Peggoty eût son paquet :

« — Et cette femme au nom payen, dit-elle, cette Peggoty, qui met comme les autres sa tête dans le guêpier !... Comme si elle n'avait pas assez des deux mariages de sa maîtresse, ne va-t-elle

pas aussi prendre un mari… Tout ce que j'espère, c'est que ce mari est au moins une de ces brutes dont les gazettes nous racontent journellement la belle conduite, et qu'il la battra pour lui apprendre ce que c'est que le mariage. »

Je ne pus laisser traiter ainsi ma bonne Peggoty ni entendre l'expression d'un pareil vœu sans tenter de la défendre : « — Vous vous trompez, ma tante, m'écriai-je ; Peggoty est la meilleure, la plus fidèle, la plus dévouée des amies et des servantes. Peggoty m'a toujours aimé tendrement, elle a toujours aimé ma mère : c'est elle qui a soutenu dans ses bras sa tête mourante ; c'est elle qui a reçu son dernier baiser avec son dernier soupir. »

Ce souvenir m'émut au point que je ne pus raconter qu'en balbutiant, comment Peggoty m'avait toujours déclaré que sa maison était la mienne, et que si je n'avais pas craint d'être une charge pour elle dans son humble situation, c'était à elle que j'avais d'abord songé à aller demander un asile.

Je ne pus en dire davantage ; mes sanglots m'étouffaient, et je me cachai le visage dans mes mains en appuyant mes deux coudes sur la table.

« — Bien, bien, dit ma tante ; l'enfant a raison de défendre ceux qui l'ont défendu… Jeannette ! des ânes ! »

Sans ces malheureux ânes, je crois vraiment que nous étions au moment de nous entendre ; car ma tante avait posé sa main sur mon épaule, et, encouragé par son approbation, je l'aurais embrassée et suppliée d'être ma protectrice. Mais l'interruption et l'accès d'indignation qui en fut la suite, comme cela ne manquait jamais à chaque attaque, bannirent pour le moment toutes

les bonnes pensées : jusqu'à l'heure du thé, Miss Trotwood ne parla plus à M. Dick que des ânes de Douvres et de leurs propriétaires, exprimant la résolution de s'adresser aux tribunaux afin d'obtenir contre eux un bon arrêt.

Après le thé, nous nous assîmes près de la fenêtre, et l'air de vexation inquiète que prit ma tante me fit supposer que c'était pour surveiller l'invasion : heureusement l'ennemi ne se montra plus, et quand la nuit vint, Jeannette ayant baissé les stores, nous nous plaçâmes autour d'une table de trictrac où ma tante et M. Dick firent la conversation à la clarté des bougies.

Ma tante, levant gravement son index, dit à son partenaire : « Or ça, M. Dick, je vais vous adresser une autre question. Regardez cet enfant.

» — Le fils de David ? » répondit M. Dick avec sa physionomie à la fois attentive et embarrassée.

« — Oui, exactement, reprit ma tante ; qu'en feriez-vous à présent ?

» — Ce que je ferais du fils de David ?

» — Oui, du fils de David.

» — Oh ! dit M. Dick, ce que j'en ferais… Eh bien !… je le mettrais au lit.

» — Jeannette ! » s'écria ma tante avec la même satisfaction triomphante que j'avais déjà remarquée, « Jeannette, M. Dick a raison, si le lit est prêt, nous allons l'y mettre. »

Le lit étant prêt, au dire de Jeannette, j'y fus immédiatement conduit, avec bienveillance, mais comme une espèce de prison-

nier, entre ma tante et Jeannette, ma tante devant moi et Jeannette à l'arrière-garde. La seule circonstance qui ranima mon espérance, fut que ma tante s'arrêta sur l'escalier pour demander ce que signifiait certaine odeur de roussi : Jeannette répondit qu'elle avait brûlé ma chemise dans la cuisine. La chambre qui m'était destinée ne contenait d'autres vêtements à mon usage que ceux dont j'étais si burlesquement attifé : mon escorte féminine m'y laissa seul avec un bout de bougie que ma tante m'avertit ne devoir durer que cinq minutes, et j'entendis qu'on fermait la porte en dehors. En réfléchissant à ce qui venait de se passer, je conclus que, peut-être, Miss Betsey Trotwood, ne me connaissant pas, soupçonnait que c'était en moi une habitude de m'évader et qu'elle prenait ses précautions pour me retrouver le lendemain matin.

La chambre était une jolie chambrette à l'étage le plus élevé de la maison, et de la fenêtre on avait vue sur la mer où brillait la lune dans toute sa splendeur. Après avoir dit mes prières et lorsque la bougie s'éteignit, je me rappelle avoir quelque temps contemplé ces vagues si magnifiquement éclairées, comme si j'espérais y lire ma destinée, ou comme si, sur cette voie lumineuse, ma mère allait venir à moi, son enfant dans les bras, pour me sourire ainsi qu'elle m'avait souri la dernière fois que je l'avais vue. Lorsqu'enfin, le cœur plein d'une émotion solennelle, après cette vaine attente, je me retournai vers le lit aux rideaux blancs où je pouvais me reposer, tout autre sentiment fit place bientôt à celui de la reconnaissance pour la protection céleste qui m'y avait conduit. Cette reconnaissance ne diminua en rien après que je me fus doucement étendu entre les draps, où j'éprouvai un bien-être sensuel en pensant aux nuits que je venais de passer en plein air, exposé à toutes les inclémences de l'atmosphère : « Mon

Dieu, dis-je, daignez m'accorder la grâce de ne plus être sans asile, et faites que je n'oublie jamais ceux qui n'en ont pas. » En m'endormant avec de telles dispositions, je ne pouvais manquer de descendre bientôt moi-même sur le brillant sentier des vagues pour aller de là faire une excursion dans le paradis des songes.

Première partie · Chapitre 14

Le lendemain matin je n'étais plus sous clé ; une fois levé, je me rendis auprès de ma tante et je la trouvai plongée dans une méditation profonde, accoudée sur la table du déjeuner et ne s'apercevant pas que l'eau bouillante commençait à s'échapper de l'urne à thé. Je me persuadai que j'étais le sujet de ses réflexions et je me sentais de plus en plus curieux de savoir ce qu'elle avait décidé à mon égard : cependant je n'osai pas exprimer tout haut mon anxiété, de peur qu'elle ne parût indiscrète.

Mes yeux ne pouvaient cependant être aussi facilement contenus que ma langue, et, bien souvent, pendant le déjeuner, je regardai ma tante. Chaque fois elle m'examinait de même avec une attention extraordinaire ; puis, le déjeuner fini, se renversant sur sa chaise, contractant ses sourcils, croisant ses bras, elle me contempla encore tout à son aise, et je finis par être troublé, confus même, d'être étudié et observé ainsi : mon embarras se trahit par toutes sortes de maladresses et de gaucheries, justement parce que, pour le cacher, voulant paraître tout occupé de finir mon déjeuner, je heurtais mon couteau contre ma fourchette et m'étouffais en avalant trop vite ma tasse de thé.

« — Eh bien ! » s'écria ma tante.

Cette fois je levai les yeux avec respect.

« — Je lui ai écrit, dit-elle.

» — À… ?

» — À votre beau-père, » répondit-elle, voyant bien que je n'osais achever ma question. « Je lui ai écrit une lettre à laquelle il faudra qu'il fasse attention ou nous aurons maille à partir.

» — Sait-il où je suis ? » demandai-je avec alarme.

« — Je lui le ai appris, » dit ma tante en hochant la tête.

« — Lui serai-je… lui serai-je livré ? » demandai-je en balbutiant.

« — Je ne sais pas, » répondit ma tante, « nous verrons.

» — Ah ! m'écriai-je, et moi je ne sais pas ce que je ferai si je dois retourner chez M. Murdstone.

» — Je ne suis encore décidée à rien, » reprit ma tante : « nous verrons. »

Je fus accablé par ces paroles : je ne pus dissimuler mon abattement et ma tristesse. Ma tante, sans paraître beaucoup s'occuper de moi, ouvrit l'armoire, en retira un tablier qu'elle mit par dessus sa robe, lava elle-même les tasses, et quand elles furent lavées, essuyées, rangées en ordre sur le plateau, sonna Jeannette pour lui dire de tout emporter : alors elle se ganta, s'arma d'un petit balai et balaya le tapis où vous auriez en vain cherché un atome de miette de pain. Après le tapis, elle épousseta les meubles qui avaient été déjà époussetés le matin. Quand ce soin de ménage fut accompli à sa satisfaction, elle ôta ses gants et son

tablier, les plia, les serra dans l'armoire, posa sa boîte à ouvrage sur le guéridon près de la croisée ouverte, et se mit à travailler paisiblement.

« — Je vous prie de monter chez M. Dick, » me dit ma tante en enfilant son aiguille, « et vous lui ferez mes compliments ; je désire savoir où il en est de son Mémoire. »

Je me levai avec empressement pour m'acquitter de ce message. Ma tante m'arrêta en me regardant comme elle regardait tout à l'heure l'œil de son aiguille : « Je suppose, ajouta-t-elle, que vous trouvez que M. Dick a un nom bien court, n'est-ce pas ?

» — C'est, en effet, répondis-je, la remarque que je faisais en moi-même hier.

» — Vous ne supposez pas à votre tour, j'espère, » dit ma tante d'un air plus hautain, « que s'il voulait en porter un autre plus long, il ne le pourrait pas. Il s'appelle Babley, — M. Richard Babley, — c'est là son vrai nom. »

J'allais, avec la familiarité de mon âge, et en toute humilité cependant, demander à ma tante s'il ne serait pas convenable à moi d'accorder à M. Dick tout le bénéfice de son vrai nom, lorsqu'elle reprit :

« — Mais n'allez pas le nommer ainsi : il ne peut souffrir son nom : c'est une de ses bizarreries, quoique peut-être n'est-ce pas une bizarrerie si déraisonnable, tant il a été maltraité par des gens qui ont le droit de le porter comme lui ? Je comprends son antipathie et je m'y prête ; il s'appelle donc M. Dick ici et partout ailleurs même, si jamais il pouvait songer à aller ailleurs. Prenez

donc garde, mon enfant, de ne pas l'appeler autrement que M. Dick. »

Je promis de me conformer à cette recommandation et je montai pour demander à M. Dick des nouvelles de son Mémoire, puisque c'était un Mémoire qu'il faisait. J'avoue que le matin, en descendant de ma chambre et passant devant la sienne, dont la porte était entrouverte, je l'avais aperçu fort affairé à écrire au milieu de paperasses. Je le trouvai dans la même attitude, et si appliqué, qu'il me fut loisible, avant qu'il se doutât de ma présence, de voir dans un coin, sur un tas de manuscrits, un énorme cerf-volant.

« — Ah ! Phébus ! » s'écria-t-il enfin en s'interrompant, « quel drôle de monde que celui-ci ! voulez-vous que je vous dise tout bas ce qu'est ce monde, mon jeune ami ? approchez, car je ne veux pas qu'on m'entende ! » Je m'approchai, et il me glissa dans le tuyau de l'oreille : « Ce monde-ci est un monde de fous, un grand hôpital de lunatiques ! » Après cette confidence, il puisa une prise de tabac dans une boîte ronde qui était sur la table, et partit d'un éclat de rire.

Sans oser donner mon opinion sur cette question grave, je m'acquittai du message de ma tante.

« — Bien ! » répondit M. Dick, « portez-lui mes compliments et dites-lui que je crois avoir fait un grand pas… je crois avoir fait un grand pas, » répéta-t-il en passant la main à travers ses cheveux gris et lançant un coup d'œil à sa copie… « Vous avez été dans un pensionnat ?

» — Oui, Monsieur, pendant quelque temps.

» — Vous rappelez-vous la date de l'année où Charles I fut décapité ? » me demanda-t-il avec un regard très sérieux et s'apprêtant à noter ce que j'allais répondre.

« — Je crois, » lui dis-je, car j'avais assez bonne mémoire, « je crois que ce fut l'année seize cent quarante-neuf.

» — Oui, » répliqua M. Dick se grattant l'oreille avec sa plume et me regardant d'un air dubitatif. « Oui, c'est ce que les livres prétendent ; mais je ne vois pas comment cela pourrait être, car s'il y a si long-temps de cela, comment les gens de son entourage auraient-ils pu faire pour avoir transvasé de sa tête dans la mienne quelques-uns des soucis qui la troublaient avant qu'on la lui tranchât ? »

Je laisse à deviner la surprise que me causa ce problème dont il me fut impossible de trouver la solution.

« — C'est étrange, » répéta M. Dick en regardant ses papiers d'un air désolé et passant encore la main à travers ses cheveux. « C'est très étrange que je ne puisse éclaircir tout cela, ni le rendre parfaitement clair. Mais n'importe, n'importe ! poursuivit-il moins tristement, j'ai le temps d'y arriver. Faites mes compliments à Miss Trotwood et dites-lui que j'avance. »

Je me retirais, lorsqu'il appela mon attention sur le cerf-volant.

« — Que pensez-vous de ce cerf-volant ? me dit-il. »

Je répondis qu'il était magnifique. En effet, il pouvait bien avoir sept pieds de haut.

« — C'est moi qui l'ai fait. Nous irons l'enlever, vous et moi, » ajouta M. Dick. « Voyez-vous ceci ? »

Il me montra que le cerf-volant était recouvert de manuscrits en lignes fines et soignées, d'un caractère si lisible que je crus y distinguer dans deux ou trois endroits quelque allusion à la tête de Charles I.

« — La ficelle est longue, dit M. Dick, et, lorsqu'il est lancé, il porte loin avec lui les faits authentiques. Je ne sais pas où ils peuvent retomber. Cela dépend du temps, du vent et de tout ce qui s'ensuit : mais c'est une chance. »

M. Dick me dit cela avec un air si doux et si agréable, il avait dans sa physionomie quelque chose de si honnête, que je ne savais plus s'il voulait plaisanter un moment avec moi. Je me mis à rire et il rit aussi : nous nous quittâmes donc les meilleurs amis du monde.

« — Eh bien ! mon enfant, » me demanda ma tante quand je fus redescendu, « où en est M. Dick, ce matin ? »

Je répondis qu'il lui envoyait ses compliments et qu'il avançait dans son travail.

« — Que pensez-vous de lui ? dit ma tante. »

J'avais quelque idée d'éluder la question et de répondre qu'il me semblait un homme fort aimable ; mais ma tante n'était pas femme à se contenter d'une réponse évasive. Elle laissa son ouvrage, et se croisant les mains :

« — Allons ! parlez… votre sœur Betsey Trotwood m'aurait dit tout de suite ce qu'elle pensait de quelqu'un : soyez comme votre

sœur autant que possible, et parlez.

» — Est-ce que M. Dick… je le demande parce que je ne le sais pas, ma tante… est-ce qu'il serait insensé ?… dis-je en balbutiant. »

Je sentais que je marchais sur un terrain dangereux.

« — Pas le moins du monde, » répliqua ma tante.

» — Ah ! en vérité, » dis-je timidement.

« — S'il est au monde quelque chose que M. Dick ne soit pas, » dit ma tante d'un ton positif et ferme… » c'est cela !

» — Ah ! en vérité ! » Cette exclamation fut tout ce que je pus répondre encore.

« — On l'a appelé fou, dit ma tante : j'éprouve un égoïste plaisir à répéter qu'on l'a appelé fou… Sans cela je n'aurais pas, depuis plus de dix ans, l'avantage de sa société et de ses bons avis… En effet, c'est depuis le désappointement que votre sœur Betsey Trotwood me fit éprouver.

» — Il y a aussi long-temps que cela ! » observai-je.

« — Oui, » continua ma tante, « et c'étaient des gens d'esprit qui avaient l'audace de l'appeler fou. M. Dick est un de mes parents éloignés… peu importe à quel degré, cela n'y fait rien. Sans moi son propre frère l'aurait tenu enfermé pour le reste de sa vie… Rien que cela ! »

J'ai bien peur d'avoir eu un peu d'hypocrisie lorsque, voyant ma tante si affectée et si indignée, je m'efforçai de paraître aussi indigné qu'elle.

« — Orgueilleux sot ! s'écria-t-elle… parce que son frère était un peu excentrique… et quoiqu'il ne soit pas moitié aussi excentrique que bon nombre de gens à moi connus… il ne se souciait pas qu'on le vît dans sa maison et il l'envoya dans un asile d'aliénés, trahissant ainsi les volontés de leur père défunt qui l'avait recommandé particulièrement à ses soins, le père aussi s'imaginant que son pauvre Richard était ce qu'on appelle un idiot… En vérité, le père devait croire aussi avoir toute la sagesse du monde, pour porter un tel jugement… un idiot lui-même, je gage, ce père-là ! »

Ma tante ayant encore parlé avec un air de ferme conviction, je m'efforçai d'être convaincu comme elle et elle continua en ces termes :

« — J'intervins entre les deux frères et fis une offre au prétendu sage : votre frère a la tête saine, lui dis-je, plus saine que la vôtre aujourd'hui… plus saine, j'espère, que la vôtre ne sera jamais. Laissez-lui son petit revenu et qu'il vienne vivre avec moi. Je n'en ai pas peur, je ne suis pas fière, moi ; je suis prête à en prendre soin et je ne le maltraiterai pas comme l'ont maltraité certaines gens, sans parler des gardiens de la maison d'aliénés. » Là-dessus, grande discussion, querelle même entre le prétendu sage et moi… Mais je l'emportai à la fin et le pauvre Richard vint ici où il est resté depuis. C'est la créature la plus affectueuse et la plus docile qui se puisse voir : et pour donner un bon conseil… Ah ! il n'y a que moi qui sache ce qu'est l'esprit de cet homme. »

En prononçant cette dernière phrase, ma tante prit un air de défi comme si elle eût voulu que quelqu'un vînt lui contester son opinion, et je n'eus garde d'exprimer le moindre doute.

« — Il avait une sœur, » poursuivit ma tante, « une sœur qu'il aimait, une bonne fille, et qui était pleine d'attentions pour lui. Mais elle fit ce qu'elles font toutes… elle se maria… et le mari qu'elle avait choisi fit ce qu'ils font tous… il la rendit malheureuse. Le chagrin de cette sœur produisit une telle impression sur l'esprit de M. Dick (ce n'est pas là de la folie, j'espère), que, jointe à la peur qu'il avait de son frère, elle lui causa un accès de fièvre. C'était avant qu'il ne vînt chez moi… cependant il en a gardé un souvenir qui l'affecte péniblement. Vous a-t-il parlé du roi Charles I, mon enfant ?

» — Oui, ma tante.

» — Ah ! » reprit-elle en se grattant le front comme si elle était un peu contrariée, « c'est sa manière allégorique d'exprimer le souvenir que je vous raconte : il rattache ses chagrins à sa maladie, n'est-ce pas naturel ? Et c'est la figure, la similitude ou n'importe comme on l'appelle, dont il se sert pour en parler. Et pourquoi ne le ferait-il pas ? il en a bien le droit, si cela lui convient.

» — Certainement, ma tante, » répondis-je.

« — Ce n'est pas, » dit ma tante, « la langue des affaires, ni même celle du monde. Je le sais, et c'est pourquoi j'insiste pour qu'il ne dise pas un mot de cela dans son Mémoire.

« — Est-ce un Mémoire sur sa propre histoire qu'il écrit, ma tante ? » demandai-je.

» — Oui, mon enfant, » répondit-elle en se grattant encore le front : « il compose un Mémoire pour le lord-chancelier ou le lord n'importe qui, — pour un de ces personnages qu'on paye afin d'avoir le droit de leur adresser des Mémoires ; il relate dans le

sien ce qu'on lui a fait. Je suppose qu'il l'aura terminé un de ces jours… Il n'a pu encore le rédiger sans y introduire sa façon particulière de s'exprimer, et il recommence souvent ; mais, qu'importe ? cela l'occupe. »

Dans le fait, j'appris, par la suite, que M. Dick s'efforçait depuis plus de dix ans d'évincer Charles I de son Mémoire, sans pouvoir y parvenir. Charles I y revenait toujours et il y était encore.

« — Je vous le répète, » reprit ma tante, « il n'y a que moi qui sache ce qu'est l'esprit de cet homme, et c'est la nature la plus douce et la plus affectueuse qui soit au monde ; il aime, sans doute, de temps en temps, à lancer un cerf-volant ; mais qu'est-ce que cela prouve ? Franklin aimait aussi à lancer un cerf-volant. Franklin était un quaker ou quelque chose de ce genre, si je ne me trompe. Un quaker qui lance un cerf-volant est bien plus ridicule que toute autre personne qui en fait autant. »

Si j'avais pu supposer que ma tante avait raconté tous ces détails pour m'en faire la confidence spéciale, je me serais cru très honoré de cette distinction et j'aurais tiré un augure favorable de cette marque de son attachement ; mais je ne pus m'empêcher d'observer qu'elle satisfaisait le besoin qu'elle avait d'en parler à quelqu'un : c'était évidemment un problème qu'elle aimait à poser et à résoudre pour elle-même : un auditeur la mettait en verve, et si elle s'adressait à moi, c'était faute d'un autre, uniquement parce que j'étais là.

Cette réflexion, que je fis à part moi, en cherchant toujours à deviner ce que je pouvais devenir, ne me découragea pas ; au contraire, la générosité avec laquelle ma tante s'était fait le cham-

pion du pauvre M. Dick, me fit espérer qu'elle ne serait pas moins généreuse à mon égard. C'était pour moi la révélation du bon côté de son caractère. Je commençai à penser que malgré toutes ses bizarreries et ses humeurs excentriques, ma tante était un de ces bons cœurs qui savent aimer et se faire aimer. Je la redoutai un peu moins et l'honorai davantage ce jour-là, quoiqu'elle se montrât plus irritée que la veille, chaque fois que les ânes de Douvres renouvelèrent leurs incursions ; un affront nouveau et le pire de tous, vint même mettre le comble à son indignation : — un jeune homme osa, sans respect pour la dignité de la maison, s'approcher de la fenêtre et lancer des œillades à Jeannette à travers les carreaux !

L'anxiété que j'éprouvai jusqu'à ce qu'arrivât la réponse de M. Murdstone, fut extrême, mais je fis tout mon possible pour la contenir afin de me rendre agréable à ma tante et à M. Dick ; celui-ci m'aurait mené avec lui pour lancer le grand cerf-volant, si j'avais eu un costume qui me permît de faire cette sortie ; mais accoutré comme je l'étais encore, je ne pouvais songer à me montrer de jour hors de la maison, et ma tante elle-même n'osait me faire faire une promenade hygiénique que le soir, où elle me conduisait pendant une heure sur le rocher de Douvres avant de me faire monter dans ma chambre. Enfin, après l'intervalle nécessaire, la réponse de M. Murdstone arriva, et ma tante m'informa, à ma grande terreur, qu'il devait venir lui-même en personne le lendemain pour lui parler. Le lendemain, toujours attifé de mes curieux habillements, je restai toute la matinée assis sur une chaise, comptant les minutes, agité par le conflit de mes espérances et de mon découragement, regardant du côté de la porte et tressaillant au moindre bruit qui annonçait l'approche de quelqu'un.

Ma tante me parut encore un peu plus impérieuse et sévère que les jours précédents : je n'observai d'ailleurs aucun préparatif de sa part pour recevoir la visite par moi si redoutée ; elle était assise près de la croisée, travaillant à l'aiguille, et moi à côté d'elle. Notre dîner avait été indéfiniment différé, jusqu'à une heure assez avancée de l'après-midi. Dans mon agitation d'esprit j'aurais oublié plus long-temps encore mon jeune appétit ; mais il se faisait si tard que ma tante sonna enfin Jeannette et lui dit de servir. En ce moment même eut lieu une nouvelle invasion : ma tante poussa le cri d'alarme, et jugez de ma consternation lorsque je vis Miss Murdstone, montée sur un âne, traverser hardiment la pelouse sacrée et s'arrêter devant la maison en regardant autour d'elle.

« — Voulez-vous bien vous en aller ! » s'écria ma tante montrant le poing par la fenêtre. « Que venez-vous faire ici ? Comment osez-vous violer ma propriété ? A-t-on vu une pareille audace ? »

Ma tante fut si exaspérée du sang-froid avec lequel Miss Murdstone promenait ses regards autour d'elle, que, contre sa coutume, elle restait immobile et incapable de fondre sur l'ennemi. Je crus devoir lui apprendre qui était cette femme, en ajoutant que M. Murdstone lui-même était le Monsieur qui arrivait en ce moment à pied, sur les traces de sa sœur, ayant eu quelque peine à gravir le sentier par lequel celle-ci avait conduit sa monture ou ayant fait peut-être un détour.

« — Que m'importe qui ce peut être ! » s'écria ma tante continuant à gesticuler très peu gracieusement à la fenêtre : « Je ne veux pas qu'on viole ma propriété. Je ne le tolère point. Retirez-vous ! Jeannette, faites éloigner cet âne, chassez-le ! » Tout trem-

blant derrière ma tante, je fus témoin d'une espèce de bataille sur la pelouse, le baudet entêté résistant à tout le monde, Jeannette voulant le faire tourner à gauche, M. Murdstone le tirant pour le faire avancer, Miss Murdstone donnant un coup de parasol à Jeannette, et cinq à six petits garçons, accourus au bruit, criant de toute la force de leurs poumons. Soudain ma tante reconnut le jeune malfaiteur qui était le gardien de l'âne et un de ses assaillants les plus invétérés, quoiqu'à peine âgé de dix ans. Elle s'élance à son tour sur la scène, le saisit, le fait prisonnier et le traîne avec sa veste par dessus la tête jusque dans le jardin d'où elle crie à Jeannette d'aller chercher les constables pour qu'il soit appréhendé au corps, jugé et exécuté sur place ! Cet épisode ne dura pas long-temps, toutefois ; car le jeune drôle, pétri de malice et qui savait des stratagèmes dont ma tante n'avait aucune idée, lui échappa bientôt et s'en alla en sifflant avec son âne, non sans laisser sur les plates-bandes les traces profondes de ses gros souliers ferrés.

Pendant cette dernière scène de l'action, Miss Murdstone avait mis pied à terre et elle attendait avec son frère, sur le seuil de la porte, que ma tante eût le loisir de les recevoir. Ma tante, un peu ébouriffée par le combat, rentra chez elle avec une froide dignité, les coudoyant sans les voir, ne faisant aucune attention à eux jusqu'à ce que Jeannette vînt les annoncer.

« — Dois-je me retirer, ma tante ? » lui demandai-je toujours tremblant.

« — Non, certes, Monsieur, non, » me répondit-elle, et elle me poussa dans un coin où elle plaça une chaise devant moi comme pour en faire la barre du tribunal derrière laquelle on installe le prisonnier dans les cours de justice. Je gardai cette position jus-

qu'à la fin de l'entrevue et ce fut de là que je vis entrer M. et Miss Murdstone.

« — Ah ! » dit ma tante, « je ne savais pas d'abord à qui j'avais affaire ; mais je n'autorise personne à passer sur cette pièce de gazon ; je ne fais d'exception pour personne… pour personne.

» — Votre règle invariable est assez singulière pour des étrangers, » répondit Miss Murdstone.

« — Vraiment ! » répliqua ma tante.

M. Murdstone parut avoir peur du renouvellement des hostilités et intervint en disant :

« — Miss Trotwood !

» — Je vous demande pardon, » interrompit ma tante avec un regard scrutateur :

« Vous êtes le Monsieur Murdstone qui a épousé la veuve de feu mon neveu, David Copperfield, de Blunderstone-Rookery ?… quoique je ne sache trop pourquoi on ajoute Rookery à Blunderstone.

» — C'est moi-même, » répondit M. Murdstone.

« — Vous m'excuserez, Monsieur, si je dis, » poursuivit ma tante, « que, selon moi, il eût été beaucoup mieux et plus heureux de laisser veuve cette pauvre enfant.

« — Je suis d'accord avec Miss Trotwood, » observa Miss Murdstone en redressant la tête, — dans ce sens que je considère notre regrettée Clara comme ayant été une enfant.

» — C'est, » dit ma tante, « une consolation pour vous et pour moi, qu'on ne puisse dire la même chose de nous, qui commençons à vieillir et qui n'avons guère la chance d'être rendues malheureuses par nos agréments personnels.

» — Sans doute, » répliqua Miss Murdstone qui ne me sembla pas accepter de très bonne grâce ce compliment… « et certainement aussi j'ajouterai, comme vous, qu'il eût été mieux et plus heureux pour mon frère de n'avoir jamais contracté ce mariage, ce fut toujours mon opinion.

» — J'en suis bien persuadée, » dit ma tante qui sonna et qui ajouta en s'adressant à sa servante : « Jeannette, faites mes compliments à M. Dick et priez-le de descendre. »

Jusqu'à ce que M. Dick vînt, ma tante n'ouvrit plus la bouche, se tournant du côté du mur en fronçant le sourcil : quand M. Dick entra, elle le présenta officiellement :

« — M. Dick !… c'est un ancien et intime ami, sur le jugement duquel je compte, » poursuivit ma tante avec emphase pour avertir M. Dick qui se mordait l'index et commençait ses grimaces de fou.

M. Dick, averti ainsi, retira son doigt de sa bouche et se plaça au milieu du groupe avec une expression de gravité attentive. Ma tante fit un signe de tête à M. Murdstone pour l'inviter à parler, et M. Murdstone commença en ces termes :

« — Miss Trotwood, à la réception de votre lettre, j'ai cru que je me devais à moi-même, peut-être aussi que je vous devais à vous…

» — Merci, » dit ma tante le regardant toujours avec la même défiance ; « merci, vous n'avez pas besoin de ces précautions.

» — J'ai cru, je le répète, » reprit M. Murdstone répétant encore sa phrase, « — que je me devais à moi-même et peut-être aussi que je vous devais à vous d'apporter ma réponse en personne, plutôt que de la faire par écrit. Je n'ai donc pas fait attention au dérangement du voyage : me voici. Ce malheureux enfant, qui a déserté ses protecteurs et son travail…

» — Et dont l'accoutrement est parfaitement scandaleux, » dit Miss Murdstone appelant l'attention sur mon costume indéfinissable.

« — Jane Murdstone ! » s'écria son frère, « ayez la bonté de ne pas m'interrompre… Ce malheureux enfant, Miss Trotwood, a été la cause de bien des ennuis domestiques, soit durant la vie de ma chère défunte femme, soit depuis sa mort. Il a un caractère sombre, boudeur, indocile, violent, intraitable. Ma sœur et moi nous avons tout fait pour le corriger de ses vices, mais sans aucun résultat. J'ai donc compris… nous avons compris tous les deux, ma sœur ayant toute ma confiance, qu'il était juste de vous faire entendre cette sérieuse et calme déclaration.

» — Il n'est guère nécessaire que je confirme tout ce que mon frère a exposé, » dit Miss Murdstone ; « mais je désire faire l'observation que de tous les enfants de ce monde, celui-ci est le pire sans contredit.

» — C'est un peu fort ! » dit ma tante.

« — C'est cependant conforme aux faits, » reprit Miss Murdstone.

» — Ah ! » murmura ma tante. « Eh bien ! Monsieur ? »

Le visage de M. Murdstone s'assombrissait à mesure qu'il échangeait des regards avec ma tante :

« — J'ai mon opinion, dit-il, sur le meilleur moyen de diriger l'éducation de cet enfant, et cette opinion se fonde d'une part sur l'étude que j'ai faite de ce caractère difficile, et de l'autre sur mes moyens de fortune. Je suis responsable envers moi-même de cette opinion ; j'agis en conséquence et il est inutile que j'en parle plus longuement. J'avais placé cet enfant sous la surveillance d'un ami, dans un commerce honorable. Eh bien ! cela ne lui plaît pas : il s'échappe, court les grands chemins comme un vagabond, et arrive ici, tout déguenillé, pour avoir recours à vous, Miss Trotwood. Je désire vous exposer, loyalement, les conséquences exactes de l'appui que vous lui donneriez…

» — Oui ; mais d'abord, « dit ma tante », parlons de ce commerce honorable ; s'il était votre propre fils, vous l'auriez placé là de même, je suppose.

» — S'il avait été le propre fils de mon frère, » dit Miss Murdstone qui ne put s'empêcher d'intervenir encore ici, « son caractère, j'espère, aurait été tout-à-fait différent.

» — Et si sa mère avait vécu, » reprit ma tante, « le pauvre enfant aurait-il été placé de même dans ce commerce honorable !

» — Je crois, » répondit M. Murdstone en secouant la tête, « que Clara n'aurait pas eu d'objection à faire une fois que ma sœur et moi nous aurions été d'accord sur le meilleur parti à prendre. »

Miss Murdstone confirma la déclaration de son frère par un murmure inarticulé.

« — Ah ! » s'écria ma tante, « la malheureuse enfant ! »

Ici M. Dick fit résonner l'argent contenu dans son gousset, si bien que ma tante crut devoir lui imposer silence par un regard sévère avant de faire une question à M. Murdstone :

« — La pauvre enfant avait une rente viagère qui a dû cesser à sa mort ?

» — Oui, » répondit M. Murdstone.

« — Et la maison de mon neveu, cette propriété qu'on appelle Rookery, avait été léguée par lui à sa veuve sans faire retour à l'enfant.

» — Elle lui avait été léguée sans condition aucune par son premier mari, » dit M. Murdstone.

« — Sans condition aucune ! » s'écria ma tante qui ne put contenir son impatience ! « Je le sais ; vous n'avez pas besoin d'insister sur cette expression. Il me semble voir David Copperfield rédigeant lui-même ses dernières volontés, et parfaitement convaincu que ce serait faire injure à sa veuve que de lui imposer des conditions en faveur de son enfant. Mais quand elle se décida à vous accepter vous-même pour mari, M. Murdstone, personne, donc, ne songea à défendre et à garantir les intérêts de l'enfant !

» — Ma défunte femme aimait son second mari, Madame, et avait entière confiance en lui, » dit M. Murdstone.

« — Votre défunte femme, » répliqua ma tante de plus en plus aigrie, « était une très innocente et très infortunée enfant. Voici

ce qu'elle était, Monsieur ; et maintenant qu'avez-vous à ajouter encore ?

» — Simplement ceci, Miss Trotwood, dit-il ; je suis venu ici pour ramener David, pour le ramener sans condition, pour faire de lui ce que je croirai convenable, pour agir à son égard comme je le croirai juste. Je ne veux faire aucune promesse ni prendre aucun engagement avec personne. Vous auriez peut-être quelque idée, Miss Trotwood, de le soutenir, d'écouter ses plaintes, d'approuver sa fuite. Vos manières qui, j'ose le déclarer, n'ont rien de très conciliant, me font supposer que telle pourrait bien être votre intention. Or, je vous préviens que si vous le soutenez une fois vous le soutenez pour toujours : si vous vous interposez entre lui et moi, Miss Trotwood, c'est pour tout de bon. Je ne suis pas homme à traiter les choses légèrement. Il ne faut pas me traiter légèrement non plus. Je viens une fois pour toutes afin de ramener David. Est-il prêt à revenir ? S'il n'est pas prêt… si c'est vous qui me le dites, n'importe sous quel prétexte, cela m'est indifférent… ma porte lui est fermée dorénavant, et la vôtre lui est ouverte : telle est ma conclusion. »

Ma tante avait attentivement écouté cette harangue, la taille droite et raide, les mains croisées sur un genou, et fronçant le sourcil pour examiner l'orateur. Quand il eut fini, elle se tourna du côté de Miss Murdstone et lui lançant un regard qui prévint l'envie que celle-ci avait de placer aussi ses phrases, elle lui dit :

« — Eh bien ! Madame, avez-vous quelque observation à faire ?

» — En vérité, Miss Trotwood, » répondit Miss Murdstone, « tout ce que je pourrais dire a été si bien dit par mon frère, il a si

bien exposé les faits, si exactement et si clairement, que je n'ai rien à ajouter. Il ne me reste qu'à vous remercier de votre politesse, — de votre extrême politesse, » répéta Miss Murdstone avec un accent d'ironie qui ne troubla pas plus ma tante que le canon sous lequel j'avais dormi à Chatham.

« — Et que dit l'enfant ? » me demanda ma tante : — « Êtes-vous prêt à vous en retourner, David ?

» — Non, non, m'écriai-je, je vous supplie, ma tante, de ne pas me laisser aller ! » Alors, inspiré par la peur d'être livré à M. et à Miss Murdstone, j'osai dire qu'ils ne m'avaient jamais aimé, qu'ils ne m'avaient jamais traité avec bonté : « Oui, ils ont rendu aussi bien malheureuse ma pauvre mère par rapport à moi, ma pauvre mère qui m'aimait, elle ! Je le sais bien ; Peggoty aussi le sait : jamais enfant de mon âge n'a pu être à plaindre autant que je l'ai été. Je vous en conjure donc, ma tante, soyez mon amie et ma protectrice pour l'amour de mon père ! » Je ne saurais citer précisément les expressions de cette supplique, mais je me souviens que j'en trouvai de très touchantes.

« — M. Dick, » demanda ma tante à son oracle, » que ferai-je de cet enfant ? »

M. Dick réfléchit, hésita, puis réfléchit encore, et s'écria enfin : « Il faut lui faire prendre immédiatement mesure d'un habillement complet.

» — M. Dick, » répliqua ma tante triomphante, « donnez-moi la main, car votre bon sens est inappréciable. »

Ayant secoué cordialement la main de M. Dick, elle me poussa devant elle et dit à M. Murdstone :

« — Vous pouvez aller où bon vous semblera. Je courrai la chance de garder l'enfant. S'il est aussi détestable que vous le prétendez, je puis au moins ici faire autant pour lui que vous avez fait vous-même ; mais je n'en crois pas un mot.

» — Miss Trotwood, » reprit M. Murdstone en haussant les épaules et se levant, « si vous étiez un homme…

» — Bah ! phrases ! phrases qui n'ont pas de sens, » dit ma tante ; « dispensez-moi de vous entendre.

» — Quelle exquise politesse ! » s'écria Miss Murdstone se levant aussi : « c'est admirable réellement !

» — Pensez-vous que je ne sais pas, » poursuivit ma tante sans écouter la sœur et s'adressant au frère avec une expression d'indéfinissable dédain, « pensez-vous que j'ignore quelle vie a dû subir avec vous la pauvre et malheureuse enfant qui vous prit pour son second protecteur ? Pensez-vous que j'ignore quelle fatale fascination vous dûtes exercer sur la timide créature le jour où elle vous rencontra sur son chemin, tout miel et tout sourires, ouvrant de grands yeux, n'est-ce pas, et puis clignotant, déclamant de belles paroles, et puis jouant au silence éloquent.

» — Je n'ai jamais rien ouï de plus élégant, » remarqua Miss Murdstone.

« — Croyez-vous, » continua ma tante, « que je ne vous sais pas par cœur, maintenant que je vous ai entendu… et, je le confesse franchement, ce n'est guère un plaisir pour moi ? Oh ! oui, béni soit le ciel ! Comme il était doux et aimable d'abord, ce cher M. Murdstone, comme il faisait bien patte de velours ! comme il adorait la pauvre petite veuve, — et son enfant donc, il

l'aimait aussi, il le trouvait bien gentil alors. Il promettait d'être pour lui un second père : quel aimable et charmant homme ! Avec lui la vie serait couleur de roses ! N'est-ce pas, M. Murdstone ?... Il me semble que vous vous reconnaissez-là, Monsieur ?

» — Je n'ai jamais entendu une pareille femme ! » s'écria Miss Murdstone.

Mais ma tante était décidée à défiler tout son chapelet.

« — Enfin, poursuivit-elle, la pauvre petite folle s'est laissée prendre au filet. Voilà l'oiseau en cage : il s'agit maintenant de l'apprivoiser, M. Murdstone ; il faut lui apprendre à chanter vos airs ; il faut qu'il obéisse à l'appel, et, pour cela, on ne le flatte plus, on lui fait voir à quel oiseleur il a affaire.

» — C'est de la démence ou de l'ivresse, » dit ici Miss Murdstone désolée de ne pouvoir détourner sur elle-même la faconde de ma tante... « ce doit être de l'ivresse ! » Mais Miss Betsey, sans s'occuper le moins du monde de l'interruption et de l'interruptrice, passa de l'apologue à l'apostrophe directe, et s'écria, de plus en plus indignée :

« — M. Murdstone, vous avez été le tyran de cette enfant simple et naïve. Vous avez brisé son cœur : son cœur était un cœur aimant, je le sais, — je le savais avant que vous l'eussiez connue et vue peut-être ; c'est de sa faiblesse même que vous avez abusé, et vous l'avez fait mourir. Voilà la vérité, Monsieur ; tant pis pour vous si elle vous déplaît. Je vous la dis, moi, à vous et à vos complices ?

» — Permettez-moi de demander. Miss Trotwood, » reprit ici Miss Murdstone revenant à la charge, « permettez-moi de vous

demander ce que vous entendez par les complices de mon frère, pour me servir de vos expressions choisies ? »

Mais, toujours sourde à cette voix. Miss Betsey avait résolu d'accabler M. Murdstone qui continuait de se taire :

« — Le ciel l'a voulu, sans doute, dit-elle, et nous devons respecter les décrets de la Providence, quoique j'aie peine à comprendre que le malheur frappe ainsi de faibles et innocentes créatures… Je devinai bien que la pauvre enfant se laisserait tôt ou tard prendre à un second mariage lorsque je la vis ; mais j'espérais que la chose n'aboutirait pas à un dénouement si fatal. Je veux parler, M. Murdstone, du soir où elle donna le jour à cet enfant… à ce pauvre enfant que vous deviez protéger et que vous avez tourmenté si cruellement, que le souvenir de votre propre persécution vous rend sa vue odieuse… Oui, oui, vous avez beau essayer de sourire, je ne dis rien que de vrai. Vous ne pouvez le nier vous-même. »

Je regardai à ces mots M. Murdstone, et je reconnus qu'en effet, en voulant sourire, il n'avait fait que pâlir et contracter ses noirs sourcils. Il était déjà près de la porte, ayant peine à respirer et sans rien répondre.

« — Adieu, Monsieur, » lui dit ma tante comme si elle devinait qu'il était temps de le laisser partir. « Adieu, vous aussi. Madame, » ajouta-t-elle en se tournant tout-à-coup vers la sœur. « Que je vous prenne encore une fois à passer sur un âne à travers ma pelouse, et je me charge de vous apprendre moi-même à qui elle appartient. »

Le geste dont cette dernière apostrophe fut accompagnée, indiquait clairement que si Miss Trotwood ne se croyait pas préci-

sément le droit de faire tomber la tête de la délinquante, elle pourrait provisoirement lui arracher au moins son chapeau et le fouler aux pieds.

Il faudrait un peintre, un peintre d'un rare talent, pour peindre la physionomie et le geste de ma tante, ainsi que l'impression que cette menace inattendue produisit sur la physionomie de Miss Murdstone. Celle-ci en fut atterrée, elle qui semblait étonnée, un moment auparavant, de l'humiliante et muette résignation de son frère : sans avoir plus que lui la force de répliquer, elle passa son bras à travers le sien, et, tous les deux, affectant de porter la tête haute, sortirent de la maison. — Quant à ma tante, elle alla se mettre à la fenêtre, préparée sans doute à faire ce qu'elle avait dit, si un âne osait reparaître. Mais Miss Murdstone, après s'être passé la fantaisie de chevaucher sur un baudet depuis la plage jusque chez Miss Betsey, n'avait pas commandé de monture pour le retour.

Aucun âne ne se montrant, ma tante se calma, et, peu à peu, son regard devint si doux, que j'eus la hardiesse de la remercier. Son sourire m'encouragea à un tel point que je lui sautai au cou et l'embrassai de bon cœur. J'échangeai aussi maintes poignées de mains amicales avec M. Dick, qui salua le dénouement de la redoutable entrevue par des éclats de rire répétés.

« — Monsieur Dick, » lui dit ma tante, « vous vous considérerez comme le tuteur de cet enfant, conjointement avec moi.

» — Je serai enchanté, » répondit M. Dick, « d'être le tuteur du fils de David.

» — Très bien, » reprit ma tante, « c'est arrangé. J'ai pensé, voyez-vous, M. Dick, que je pourrais le nommer Trotwood.

» — Certainement, certainement ! Nommez-le Trotwood… Trotwood, fils de David. » dit M. Dick.

« — C'est Trotwood-Copperfield, que vous voulez dire, M. Dick ?

» — Oui, sans doute, oui, Trotwood-Copperfield, » dit M. Dick qui ne tenait pas à sa dénomination.

Ma tante tenait si bien à la sienne, que les chemises toutes faites, les mouchoirs et les bas qu'on m'acheta ce même soir, furent marqués Trotwood-Copperfield en toutes lettres. Ma tante y inscrivit Trotwood-Copperfield de sa propre main et en encre indélébile, avant qu'ils fussent livrés à mon usage. Il fut convenu que tout le linge commandé en même temps à mon intention, aurait la même marque.

Voilà comment je commençai une vie nouvelle, avec un nouveau nom, avec une nouvelle garde-robe, et bientôt avec des habits neufs.

Toutes mes incertitudes étant évanouies, il me sembla pendant quelques jours que je faisais un rêve. Je m'inquiétai peu d'avoir pour tuteurs deux personnes aussi originales que ma tante et M. Dick. Je ne sais trop si je cherchai à définir bien distinctement mon propre individu. Une pensée seule m'absorbait : c'était que ma vie d'enfant négligé à Blunderstone était bien loin dans un sombre passé, et que le rideau venait de tomber sur le théâtre de ma dernière épreuve, comme employé du comptoir Murdstone et Grinby. Nul, depuis, n'a relevé ce rideau. Je ne l'ai moi-même relevé un moment qu'à regret dans ce récit, et je le laisse bien volontiers retomber. Le souvenir de cet épisode de mon existence est imprégné d'une telle amertume, que je n'ai ja-

mais eu le courage de calculer combien de temps j'y restai condamné sans consolation et sans espérance. Je ne saurais donc dire si sa durée a été d'une année, de deux, ou de beaucoup moins. Tout ce que je sais, vraiment, c'est qu'enfin il eut un terme : je l'ai raconté et je n'y reviendrai plus.

Seconde partie · Chapitre 1

M. Dick et moi nous devînmes bientôt les meilleurs amis du monde, et très souvent, après son travail quotidien fini, nous allâmes lancer le grand cerf-volant. Tous les jours de sa vie, il rédigeait son Mémoire au lord-chancelier ; mais il avait beau y consacrer de longues séances, il ne faisait pas le moindre progrès, parce que le roi Charles I s'y introduisait toujours, un peu plus tôt ou un peu plus tard, et il fallait alors recommencer tout. J'éprouvais une impression profonde en voyant l'espoir qui lui remettait la plume à la main, la patience avec laquelle il supportait son perpétuel désappointement, le doute qui s'emparait quelquefois de lui à propos du roi Charles I, les faibles efforts qu'il faisait pour l'écarter, et cet inévitable retour de l'infortuné roi décapité qui venait bouleverser toute la rédaction du pauvre M. Dick. Mais si ce Mémoire impossible avait jamais pu se compléter, qu'en aurait fait M. Dick ?… où irait-il ? que produirait-il ? Je crois vraiment qu'il n'en savait trop rien lui-même. Hélas ! à quoi bon s'inquiéter de ces questions, puisque s'il y avait une chose certaine au monde, c'était que le Mémoire ne serait jamais fini.

Quoi qu'il en soit, il me semblait tout-à-fait touchant de le voir suivre des yeux le cerf-volant lorsqu'il s'élevait à une grande hau-

teur dans les nues. Je me rappelais ce que M. Dick m'avait dit dans sa chambre, de la chance qu'avaient les feuillets des mémoires avortés, d'aller porter au loin les faits qu'il avait intérêt à faire connaître ; jamais son regard n'était plus serein qu'alors : on eût dit que son esprit s'élevait aussi avec ce papier confident de ses plaintes et s'approchait peu à peu, avec un calme espoir, du trône de celui qui est le juge souverain de tous nos actes et de toutes nos pensées. Dans les régions de l'air, ma jeune imagination admirait comme M. Dick le cerf-volant que dorait la belle lumière du soleil, et, par la même raison, je ne pouvais résister à une réflexion de pitié triste, quand sa main, raccourcissant la ficelle, le ramenait vers nous jusqu'à ce qu'il retombât, semblable à un être frappé soudain de mort ; telle était sa propre pensée, sans doute, car il était facile de la lire dans ses yeux baissés vers la terre, comme si c'eût été là une de ses espérances qui venait de s'éteindre et de s'abattre à ses pieds.

Si mon intimité avec M. Dick devenait de jour en jour plus étroite, je faisais en même temps des progrès dans les bonnes grâces de ma tante. Elle se laissa si bien aller à m'aimer, qu'au bout de quelques semaines, ma chère protectrice abrégea mon nom de Trotwood en ne m'appelant que Trot. Les encouragements de son amitié me firent espérer que, si je continuais comme j'avais commencé, je pourrais bien remplacer tout-à-fait, pour elle, ma sœur Betsey Trotwood.

« — Trot, » me dit ma tante, un soir où elle était, comme d'usage, assise à la table de trictrac avec M. Dick, « nous ne devons pas oublier votre éducation. »

On sait que, tout enfant que j'étais, je tenais par amour-propre à devenir un homme instruit, et je fus enchanté de voir que ma

tante avait la même ambition pour moi.

« — Aimeriez-vous, » dit-elle, « à aller dans un pensionnat de Cantorbéry. »

Je répondis que je l'aimerais beaucoup, Cantorbéry étant si près de Douvres.

« — Très bien, » reprit ma tante, « et aimeriez-vous à y aller demain ? »

J'étais déjà initié à la rapidité des évolutions de ma tante, et je répondis : oui, — sans paraître surpris de la soudaineté de la proposition.

« — Très bien encore, » répéta-t-elle… « Jeannette, allez retenir le cabriolet avec le poney pour demain matin à dix heures, et emballez, ce soir, les effets de mon neveu. »

Je fus ravi de plus en plus ; mais mon cœur me reprocha mon égoïsme en voyant M. Dick si affecté de l'ordre donné par ma tante. Ce soir-là, il joua tout de travers, si bien que sa partenaire, après lui avoir donné plusieurs tapes sur les doigts avec son cornet à dés, suspendit la partie et refusa de la reprendre. Heureusement, ma tante me dit : « Trot, vous viendrez quelquefois à Douvres, le samedi soir, pour y passer le dimanche, et M. Dick, de son côté, pourra quelquefois aller vous voir le mercredi. » Cette promesse le fit revivre. Il promit de fabriquer un second cerf-volant pour ces occasions-là, un cerf-volant plus grandiose encore que le premier. Cependant, le lendemain matin, M. Dick se leva fort triste en pensant à notre séparation. Il eût voulu au moins me prouver l'intérêt que je lui inspirais en me donnant tout son argent, et il l'eût fait si ma tante ne s'y était opposée en

bornant le don à cinq shellings ; mais, à force de sollicitations, M. Dick obtint de les porter à dix. Nous nous fîmes les adieux les plus affectueux au seuil de la grille, et M. Dick ne rentra que lorsqu'il eut perdu de vue la voiture qui m'emmenait.

C'était ma tante qui conduisait elle-même. Parfaitement indifférente à l'opinion publique et tenant les rênes d'une main sûre, l'œil alerte et attentif, droite et raide comme un cocher de prince, elle traversa les rues principales de Douvres. Le poney s'aperçut qu'il ne fallait pas broncher ni avoir des caprices avec elle. Sur la grande route, cependant, elle le laissa aller un moment à son pas, et, se tournant vers moi, elle me demanda comment je me trouvais.

« — Très bien et très heureux, » lui répondis-je : je disais vrai en me voyant à côté d'elle très confortablement enfoncé dans un des coussins dont Jeannette avait garni le cabriolet.

Ma tante fut si satisfaite de ma réponse, que, ses deux mains étant occupées, elle me le témoigna en me caressant le front avec son fouet.

« — Est-ce à un grand pensionnat que vous me conduisez, ma tante ? » lui dis-je.

« — Je ne sais pas trop encore, » répondit-elle ; « nous allons d'abord chez M. Wickfield.

» — Ce M. Wickfield tient-il pensionnat ?

» — Non, mon cher Trot, il tient un bureau d'affaires. »

Je ne l'interrogeai pas davantage et nous passâmes à d'autres sujets de conversation jusqu'à notre entrée à Cantorbéry. Là,

comme c'était jour de marché, ce fut pour ma tante une belle occasion d'insinuer le poney gris entre des chariots, des corbeilles, des tas de légumes et des étalages de marchands en plein vent. Nous faillîmes en accrocher quelques-uns ; mais, sur le tout, nous nous en tirâmes avec adresse, quoique les spectateurs de notre course ne fussent pas tous complimenteurs ; mais ma tante ne faisait attention ni au blâme ni à l'éloge, et j'ose dire qu'elle aurait conduit sa voiture avec la même insouciance à travers un pays ennemi.

Après quelques détours, nous nous arrêtâmes devant une vieille maison qui s'avançait sur la rue, maison à larges fenêtres cintrées, très saillantes, et dont les solives sculptées se projetaient encore au-delà, de telle sorte qu'il me sembla que tout l'édifice se penchait comme pour voir ce qui se passait sur la voie publique. C'était d'ailleurs une maison d'une propreté irréprochable, avec une porte basse en ogive, dont le marteau antique, orné d'une guirlande de fruits et de fleurs artistement travaillés, brillait comme un astre ; les deux degrés du seuil de pierre avaient la blancheur du marbre : tous les angles et tous les recoins, toutes les sculptures et toutes les moulures, toutes les croisées et tous les croisillons à vitraux bizarres, semblaient neufs malgré la vieille date qu'accusaient leurs formes architecturales.

En examinant cette curieuse façade au moment où la voiture fit halte, j'aperçus (à la fenêtre inférieure d'une tourelle latérale qui complétait la maison) une figure cadavéreuse qui ne fit que paraître et disparaître. Le moment d'après, la porte s'ouvrit et cette même figure se montra : elle était tout aussi cadavéreuse qu'à la fenêtre ; mais en la voyant de plus près j'y remarquai les petites taches de rousseur qu'on observe quelquefois sur la peau

de ceux qui ont des cheveux roux. L'individu était roux en effet, — jeune homme de seize ans, quoiqu'il semblât beaucoup plus âgé, et dont les cheveux étaient taillés ras sur la nuque, ayant à peine des sourcils, point de cils, et les yeux si mal protégés par ses paupières, que je me rappelle m'être demandé comment il pouvait dormir. Il était vêtu de noir, portait autour de son maigre cou une cravate blanche, et je remarquai surtout sa main longue et osseuse comme celle d'un squelette, lorsqu'il se tint à la tête du poney en se grattant le menton.

« — M. Wickfield est-il chez lui, Uriah Heep ? » lui demanda ma tante.

« — M. Wickfield est chez lui, Madame, » répondit-il ; « donnez-vous la peine d'entrer. » et sa longue main nous montrait la porte.

Nous descendîmes de voiture et nous entrâmes dans un premier salon qui donnait sur la rue. Là, de la fenêtre, je vis Uriah Heep, à qui nous avions laissé le poney, lui soufflant dans les naseaux et les couvrant en même temps de sa main, comme s'il lui jetait un charme. En face d'une haute cheminée gothique étaient deux portraits : l'un représentait un personnage à cheveux presque blancs (quoique d'un âge moyen) et sourcils noirs, regardant des papiers liés ensemble avec un ruban rouge ; l'autre représentait une dame de physionomie calme et douce dont les yeux se fixaient sur moi.

Ces yeux captivaient les miens, lorsqu'une porte s'ouvrit et je vis venir à nous un Monsieur qui me fit croire d'abord que c'était le portrait sorti tout-à-coup de son cadre, je reconnus encore que

quelque ressemblante que fût cette peinture, elle était évidemment faite depuis quelques années.

« — Miss Betsey Trotwood, » dit ce Monsieur, « passez, je vous prie, dans mon cabinet. J'étais en affaire ; pardonnez-moi de vous avoir fait attendre. Je ne m'appartiens pas ; je suis tout à mes clients, et vous savez quel est mon motif pour être si occupé. Je n'en ai qu'un dans ma vie. »

Miss Betsey Trotwood le remercia et nous le suivîmes dans son cabinet, qui était meublé comme une étude d'homme de loi, avec des registres, des livres, des dossiers, des cartons, et cætera. La fenêtre donnait sur un jardin et un coffre-fort en fer était scellé dans le mur près du manteau de la cheminée.

« — Eh bien ! Miss Trotwood, quel vent vous amène ? Un bon vent, je l'espère ? » dit M. Wickfield, car c'était lui, légiste de sa profession et agent des domaines d'un riche propriétaire du comté.

« — Je ne viens pas pour un procès, » dit ma tante.

» — À la bonne heure, Madame, » dit M. Wickfield, « mieux vaut venir pour toute autre chose. »

La tête de M. Wickfield avait blanchi complètement depuis que son portrait avait été fait, quoique ses sourcils fussent restés noirs. Sa physionomie était très avenante et je la trouvai belle. Son teint brillait de cette carnation qu'on attribue à l'usage du vin de Porto : le son de sa voix et sa tendance à l'obésité trahissaient également la même origine. Sa mise était propre et soignée : il portait un habit bleu, un gilet rayé et un pantalon de nankin. Telle était la blancheur de sa fine chemise plissée et de sa cravate

en mousseline, qu'à ma jeune imagination, amoureuse de métaphores, ce beau linge rappela le duvet de la gorge d'un cygne.

« — Voici mon neveu, » dit ma tante.

« — J'ignorais que vous en eussiez un, Miss Trotwood, » répondit M. Wickfield.

« — C'est-à-dire mon petit-neveu, » répliqua ma tante.

« — J'ignorais que vous eussiez un petit-neveu, sur ma parole, » répliqua M. Wickfield.

» — Je l'ai adopté, » poursuivit ma tante, dont le geste indiqua clairement que peu lui importait qu'il ignorât ou qu'il sût d'avance ce qu'elle lui apprenait. « — Je l'ai adopté et je le conduis ici pour le mettre dans un pensionnat où il puisse être bien élevé et traité avec douceur. Veuillez donc m'informer si vous en avez un, ce que c'est, et tout le reste.

» — Avant de vous conseiller convenablement, » dit M. Wickfield, « permettez que je commence par ma vieille question : quel est votre motif ?

» — Vous feriez perdre patience à Job ! » s'écria ma tante, « avec votre manie de chercher d'autres motifs que ceux qui vous sautent aux yeux. Pourquoi mettrais-je cet enfant dans un pensionnat si ce n'est pour qu'il apprenne à être heureux en apprenant à être utile.

» — Ce doit être un motif double, » dit M. Wickfield secouant la tête en souriant d'un air incrédule.

« — Double fadaise, mon cher M. Wickfield ! » répliqua ma tante ; « — prétendez-vous avoir le monopole des motifs simples

et directs dans ce monde ?

» — Non ; mais je n'ai qu'un motif, un seul, dans ma vie, Miss Trotwood, » dit M. Wickfield ; « les autres en ont douze, vingt, cent. Je n'en ai qu'un : voilà la différence ; cependant c'est m'écarter de la question. Vous me demandez quel est notre meilleur pensionnat. Quel que soit votre motif, c'est le meilleur que vous voulez ?

» — Oui, le meilleur.

» — Notre meilleur ne pourrait, pour le moment recevoir votre neveu comme interne, » dit M. Wickfield d'un air réfléchi.

« — Mais on pourrait, en attendant, le loger ailleurs, je suppose ? » suggéra ma tante.

» — Oui, sans doute, je le pense, » dit M. Wickfield ; et après une courte discussion il proposa de conduire ma tante au pensionnat pour qu'elle pût le voir et le juger par elle-même ; — « De là, ajouta-t-il, nous irions visiter deux ou trois maisons où votre neveu pourrait être logé et nourri. »

Ma tante approuva la proposition, et nous allions sortir tous les trois, lorsque M. Wickfield s'arrêta en disant :

« — Notre petit ami pourrait bien avoir quelque motif de ne pas entrer dans nos arrangements. Je pense que nous ferions mieux de le laisser ici. »

Ma tante semblait peu disposée à lui accorder ce point ; mais, pour éluder la discussion, je déclarai que je resterais volontiers si on le désirait, et je rentrai dans l'étude de M. Wickfield où je m'assis en attendant leur retour.

La chaise sur laquelle je me plaçai se trouvait tournée vers un étroit corridor aboutissant à la petite pièce particulière où j'avais aperçu, pour la première fois, le pâle visage d'Uriah Heep à la fenêtre. Uriah, qui était allé, depuis notre arrivée, remiser notre voiture et le poney dans une auberge voisine, travaillait à son pupitre, surmonté d'un cadre en bronze propre à y suspendre des papiers, et auquel était suspendu, en ce moment, le document dont il faisait une copie. Je crus d'abord que cet écrit formait entre nous une sorte d'écran qui l'empêchait de me voir ; mais en regardant plus attentivement, j'observai, non sans être un peu gêné, que de temps en temps ses prunelles ardentes glissaient sous le papier leurs regards sournois, semblables à deux rayons de soleil obliques, et se fixaient sur les miens pendant une minute entière sans que la plume cessât de courir, en apparence du moins, sur le pupitre. Je cherchai à ne pas les rencontrer, soit en me dressant pour examiner une mappemonde collée contre la muraille, soit en lisant le journal du comté de Kent que je pris sur une table ; mais ces prunelles avaient une puissance d'attraction qui me ramenait toujours dans la direction de leur rayon visuel, et, chaque fois, j'étais sûr de les trouver fixées sur moi.

Sans me rendre compte de cette fascination, je fus charmé de voir revenir ma tante et M. Wickfield après une absence qui me parut longue. Leur excursion n'avait pas été complètement satisfaisante. Le pensionnat avait convenu, mais non les maisons où M. Wickfield avait proposé de me loger en attendant qu'il y eût place pour moi dans l'établissement même.

« — C'est très malheureux, » dit ma tante, « je ne sais que faire, Trot.

» — C'est un malheur, en effet, « dit M. Wickfield ; « mais il n'y a pas à s'en désespérer, je sais un moyen d'arranger les choses.

» — Et lequel ? » demanda ma tante.

» — Laissez-moi provisoirement votre neveu. Il m'a l'air d'un enfant tranquille, il ne me troublera en aucune manière. Ma maison est parfaite pour qui veut étudier ; elle est aussi silencieuse qu'un monastère et contient presque autant de chambres qu'un monastère a de cellules : laissez-le ici. »

Évidemment c'était une offre qui plaisait à ma tante, quoiqu'elle fût trop délicate pour l'accepter tout d'abord. Je pensais comme elle.

« — Allons, Miss Trotwood, » dit M. Wickfield, « voilà le seul moyen de lever la difficulté qui nous arrête ; il ne s'agit que d'un arrangement temporaire, d'ailleurs. Faisons-en l'essai. S'il a, pour votre neveu ou pour moi, des inconvénients que nous n'avons pas prévus, eh bien ! nous en trouverons un autre : il n'est rien de tel que d'avoir le temps devant soi. Laissez-moi votre neveu, vous dis-je.

» — Je vous suis bien obligée et lui aussi, je le vois, mais… » dit ma tante.

» — Allons, je sais ce qui vous gêne, » s'écria M. Wickfield. « Vous ne serez pas accablée par le poids de vos obligations, Miss Trotwood. Vous pouvez payer pension pour lui, si vous voulez… Je ne serai pas difficile sur les conditions ; mais vous paierez, si cela vous fait plaisir.

» — À cette condition-là, » dit ma tante, « quoique ce ne soit pas diminuer l'obligation réelle, je serai charmée de vous le laisser.

» — À la bonne heure ! Venez donc voir ma petite ménagère, » dit M. Wickfield.

Nous montâmes, en conséquence, par un vieil escalier à large balustrade, qui nous conduisit à une espèce de salon dont le jour mystérieux provenait de trois ou quatre de ces bizarres ogives que j'avais remarquées de la rue en arrivant. Le mobilier de cette pièce était en chêne, parfaitement assorti aux lambris, au parquet et aux grosses solives du plafond. Parmi les chaises antiques, on remarquait un piano moderne, un ou deux tabourets en tapisserie verte et rouge, une jardinière avec des fleurs ; mais les coins et recoins de ce gothique appartement étaient garnis, soit d'une petite table, soit d'un buffet, soit d'une étagère, soit d'un siége de forme originale qu'on ne se lassait d'admirer que pour admirer un autre meuble non moins curieux : tout, là, d'ailleurs, correspondait à cette pensée de solitude et de propreté qu'avait fait naître l'architecture extérieure de la maison.

M. Wickfield frappa à une porte dans un des panneaux des lambris, et ce signal fit venir une jeune fille à peu près de mon âge qui l'embrassa : sur son visage je reconnus aussitôt la calme et suave physionomie de la dame dont le portrait m'avait regardé dans le salon du rez-de-chaussée. J'aurais pu croire que le portrait était devenu une femme faite et que l'original était resté enfant. Souriante et heureuse, cette jeune fille avait dans tous ses traits, dans toute sa personne, une quiétude, une expression de bonté calme et pure… que je n'ai jamais oubliée, — que je n'oublierai jamais.

C'était la petite ménagère de M. Wickfield, sa fille Agnès. Quand il nous la présenta à ce double titre, quand je vis comme il pressait sa main dans la sienne, je devinai quel était l'unique motif qu'il avait dans la vie.

Àla ceinture d'Agnès pendait une miniature de corbeille dans laquelle était un trousseau de clefs, et elle paraissait être la plus raisonnable ménagère que pût avoir la vieille maison gothique. Elle écouta, avec une attention charmante, ce que son père lui dit à mon sujet ; et lorsqu'il eut parlé elle proposa à ma tante de monter à l'étage au-dessus pour voir ma chambre ; nous la suivîmes tous et elle nous introduisit, par le même escalier à balustrade, dans une belle chambre moyen-âge, avec un plafond en chêne comme celui du salon du premier.

Je ne sais où, dans mon enfance, j'avais déjà vu un vitrail colorié de cathédrale qui devait représenter une sainte ou une madone ; mais quand, dans le demi-jour de l'antique escalier, je vis notre guide, à travers la balustrade, sur le palier où il nous avait devancés, je me rappelai le vitrail, et depuis ce moment j'ai toujours associé la tranquille figure d'Agnès Wickfield avec le doux éclat répandu autour de la sainte ou de la madone dont elle réveillait tout-à-coup en moi le vague souvenir.

Ma tante trouva, comme de raison, que je ne pouvais pas être mieux logé, et nous redescendîmes, elle et moi, également enchantés. M. Wickfield voulait la retenir à dîner ; mais il la connaissait trop bien pour entreprendre de vaincre l'objection qu'elle fit, ne voulant pas s'exposer à être sur la route avec le poney gris quand la nuit serait close : on lui servit donc un goûter, et je fus laissé seul avec elle pour que nous pussions nous faire

nos adieux sans témoins. Agnès alla discrètement rejoindre sa gouvernante, et M. Wickfield rentra dans son cabinet.

Tout en goûtant, ma tante me dit que M. Wickfield avait reçu ses instructions pour que rien ne me manquât ; elle termina par quelques paroles de tendresse mêlées de bons conseils.

« — Trot, » me dit-elle, « faites-vous honneur à vous-même, à moi, à M. Dick, et que le ciel soit avec vous ! »

J'étais réellement touché au fond du cœur, et je lui répétai combien j'étais reconnaissant.

« — Que jamais, » reprit-elle, « on ne puisse vous reprocher une bassesse, ni un mensonge, ni une cruauté. Évitez ces trois vices, Trot, et je ne désespérerai jamais de vous. »

Je promis de me montrer digne de ses bontés et de ne jamais oublier sa recommandation. Je la priai aussi de faire mes amitiés à M. Dick, lorsqu'elle m'interrompit en disant :

« — Le poney est à la porte, et je pars ! demeurez ici. »

Tout en parlant encore, elle m'embrassa et sortit vivement en fermant la porte après elle. Je fus d'abord si étourdi de ce brusque départ, que je craignais d'avoir déplu par quelque parole irréfléchie ; mais, en regardant par la fenêtre, je vis ma tante monter dans le cabriolet avec un air si triste, sans oser regarder elle-même, que je rendis plus de justice à ses sentiments. Pauvre tante ! elle aimait le pauvre orphelin.

Cinq heures sonnèrent. C'était l'heure du dîner de M. Wickfield, j'avais calmé mon émotion et j'étais prêt à jouer du couteau et de la fourchette. Le couvert n'était mis que pour deux, pour M.

Wickfield et pour moi : Agnès descendit cependant du salon gothique avec son père et s'assit en face de lui. Je doute qu'il eût pu bien dîner sans elle.

Après le dîner, nous allâmes au salon, et Agnès posa sur une des petites tables une carafe de vin de Porto : elle savait que placé là par d'autres mains que les siennes ce vin lui paraîtrait moins bon. Pendant qu'il remplissait et vidait son verre, elle touchait du piano, causait ou s'occupait à coudre. M. Wickfield semblait heureux et gai en l'écoutant et la regardant ; mais parfois il était saisi d'un soudain accès de tristesse et baissait la tête en silence. Agnès s'en apercevait bientôt et parvenait à le distraire par une question ou une caresse ; alors M. Wickfield avait recours aussi à son verre.

Agnès fit le thé et le servit elle-même. Ainsi se termina la soirée. Quand vint l'heure du coucher pour Agnès et pour moi ; M. Wickfield baisa tendrement sa fille, et après qu'elle se fut retirée, il ordonna qu'on allumât des bougies dans son cabinet.

Pour être exact, je dois dire que je m'étais absenté du salon pendant une heure de la soirée, ayant voulu aller prendre l'air dans la rue et admirer l'antique cathédrale. À mon retour, j'avais trouvé Uriah Heep qui fermait les fenêtres de l'étude. Me sentant bien disposé envers toute la maison, je m'approchai de lui ; nous causâmes un moment, et, en le quittant, je lui tendis la main… ah ! que la sienne était froide ! j'éprouvai à son contact une sensation qui me rappela que je n'avais pu la voir sans la comparer à celle d'un spectre, et plus d'une fois, involontairement, j'eus à lutter contre le frisson de ma répugnance.

Lorsqu'après le thé je montai dans ma chambre et regardai par la fenêtre avant de la fermer, je crus voir Uriah Heep qui m'épiait avec sa figure cadavéreuse et je reculai plein d'effroi. Ce n'était que l'ombre projetée par une des solives gothiques terminées par une tête sculptée.

Seconde partie · Chapitre 2

Le lendemain matin, après le déjeuner, M. Wickfield m'accompagna au pensionnat où je devais reprendre le cours interrompu de mes études. Cet établissement s'élevait dans une cour dont l'austère enceinte était en harmonie avec les corneilles et les grolles qui descendaient des tours de la cathédrale pour se promener sur la pelouse, graves comme des clercs ecclésiastiques. Je fus présenté à mon nouveau maître, le D Strong.

Je comparai, à part moi, le D Strong aux vieux barreaux rouillés des grilles extérieures de sa maison, tant il me parut raide quand je le vis pour la première fois, les cheveux assez mal peignés, vêtu d'un habit qui aurait eu besoin d'un bon coup de brosse, avec ses culottes courtes sans bretelles, ses longues guêtres noires déboutonnées, et ses pieds sur le tapis du foyer à côté de ses souliers vides. Il tourna sur moi des yeux éteints qui me rappelèrent ceux d'un vieux cheval aveugle abandonné dans le cimetière de Blunderstone, et il me tendit si gauchement la main que je ne savais si je devais lui donner la mienne.

Mais assise tout près du D Strong, était une très jolie et jeune femme que je pris pour sa fille : elle me tira d'embarras en s'agenouillant pour mettre les souliers au Docteur et lui boutonner ses

guêtres, ce qu'elle fit avec beaucoup de gentillesse et de célérité. Quand elle eut fini et que nous sortîmes avec lui pour nous rendre à la salle d'études, je fus surpris d'entendre M. Wickfield, en souhaitant le bonjour à la jeune femme, l'appeler M Strong : c'était l'épouse du Docteur, ou madame Docteur Strong, comme on dirait en Allemagne.

« — À propos, Wickfield, » dit alors le Docteur, « avez-vous enfin trouvé quelque emploi convenable pour le cousin de ma femme ?

» — Pas encore, » répondit M. Wickfield.

« — Tant pis, » reprit le D Strong ; « car Jack Maldon est sans fortune et sans état… l'oisiveté seule suffit souvent pour conduira à mal. Vous voyez qu'il y a urgence.

« — C'est juste, » dit M. Wickfield ; « mais est-ce votre unique motif de chercher un emploi pour le cousin de votre femme ?

» — Quel autre motif aurais-je ?

» — En ce cas, vous n'auriez aucune objection contre un emploi qui forcerait Jack Maldon de partir pour les colonies ?

» — Aucune.

» — J'en suis fort aise : cela simplifie ma tâche. »

Le D Strong regarda M. Wickfield avec un air de doute et d'embarras qui se changea aussitôt en sourire, et ce sourire dissipa toutes les craintes d'écolier qu'il m'avait inspirées à la première vue. Ce sourire exprimait une douceur et une simplicité aimable qui étaient en effet les qualités distinctives du D Strong.

La salle d'étude, grande pièce dans la partie la plus tranquille de la maison, donnait sur un jardin, et, de chaque côté de ses portes-croisées, on avait placé deux larges caisses vertes contenant deux magnifiques aloès dont les tiges aux feuilles dures, semblables à des feuilles en métal peint, sont toujours depuis restées pour moi les symboles du silence studieux. Environ vingt-cinq enfants, occupés sans bruit à apprendre leurs leçons, se levèrent pour saluer le Docteur, et en nous apercevant avec lui ils demeurèrent debout.

« — Voici un nouvel élève, Messieurs, » dit le Docteur : « Trotwood-Copperfield. »

Le chef de la classe, nommé Adams, vint alors à moi et me tendit la main. Il avait l'air d'un jeune ecclésiastique, avec sa cravate blanche. Bienveillant et affable, il me montra ma place, puis me présenta aux professeurs, cherchant à me mettre à mon aise ; mais, quelque bon accueil qui me fût fait, je dois dire que ce jour-là, et pendant plusieurs jours encore, j'éprouvai un embarras facile à expliquer. Il y avait si long-temps que je m'étais trouvé parmi des jeunes gens ayant de si bonnes manières ! La vie que j'avais menée dans le comptoir Murdstone et Grinby, mes relations avec la famille Micawber et les hôtes de la prison, me poursuivaient comme un pénible souvenir : il me semblait avoir perdu les manières de mon âge et celles de mon rang, avec des camarades tels que Mick Walker et Pomme-de-terre-farineuse. N'était-ce pas une imposture d'entrer dans ce décent pensionnat comme un écolier innocent, après l'expérience que j'avais de la vie de Londres ? Ajoutez qu'une petite humiliation m'attendait au premier examen qu'il me fallut subir : moi, qui pouvais naguère passer pour un enfant précoce, je me trouvai tout juste au niveau

de ceux qui avaient deux ou trois ans de moins que moi. Quelle jeune intelligence ne se serait rouillée au métier qu'on m'avait fait faire ?

Je vis donc arriver avec plaisir l'heure de l'après-midi où, en ma qualité d'externe, il me fallut prendre congé de mes nouveaux condisciples, et, mes livres de classe sous le bras, regagner la vieille maison gothique de M. Wickfield. Telle était l'influence de ce noble et calme édifice, qu'à peine avais-je la main sur le marteau de la porte, je sentis déjà s'évanouir l'inquiétude de mon esprit. L'ombre grave de l'escalier à balustrade tomba sur le passé comme un voile, et une fois dans ma chambre je ne pensai plus qu'à mes leçons jusqu'à l'heure du dîner. À cinq heures je descendis au premier étage et trouvai au salon Agnès, attendant son père qu'un client retenait dans son cabinet. Elle me demanda avec son charmant sourire, si le pensionnat me plaisait :

« — J'espère qu'il me plaira de plus en plus quand j'y serai accoutumé, » lui répondis-je, « et vous, Agnès, avez-vous jamais été dans une école ?

» — Oh ! oui, j'y suis tous les jours !

» — Vous voulez dire que vous êtes à l'école ici, chez votre père.

» — Mon père ne pourrait me laisser aller à l'école ailleurs. Vous savez qu'il faut qu'il ait chez lui sa ménagère, » dit-elle en souriant toujours.

« — Il vous aime bien, j'en suis sûr !

» — S'il m'aime, oui certes, » dit-elle ; et après avoir écouté un moment, croyant avoir entendu les pas de M. Wickfield, elle

ajouta : « Ma mère mourut lorsque je venais à peine de naître ; je ne connais que son portrait : je vous ai vu hier occupé à le regarder : vous doutiez-vous que c'était le portrait de ma mère ?

» — Oui, tant vous ressemblez à ce portrait.

» — Mon père le prétend comme vous, » dit Agnès. « Ah ! cette fois le voici ! » et elle alla toute radieuse au-devant de lui.

M. Wickfield fut très cordial pour moi, et m'assura que je serais très heureux sous le D Strong, qui était un excellent homme.

« — Peut-être quelques personnes abusent-elles de la bonté du D Strong, » ajouta M. Wickfield ; « je dis peut-être, ne connaissant pas ces personnes-là ; si elles existent réellement, ne soyez pas du nombre, Trotwood. C'est le moins défiant des hommes : est-ce une qualité ? est-ce un défaut ? peu importe, ce serait mal d'en profiter quand on vit avec le Docteur. »

Je compris vaguement que M. Wickfield soupçonnait lui-même quelqu'un d'avoir des torts envers son ami le D Strong.

Nous dînâmes, et, après le dîner, nous remontâmes au salon du premier étage, où la soirée se passa exactement comme la veille, Agnès mettant le vin de son père sur la même table, M. Wickfield ne laissant pas le flacon long-temps plein. Avant de servir le thé, Agnès fit une partie de domino avec lui et toucha le piano ; après le thé, elle examina mes livres de classe et me montra qu'elle était aussi à une bonne école. Je la revois en ce moment, tranquille, modeste, douce ; j'entends sa voix si calme et si belle ; déjà cette bienfaisante influence qu'elle devait plus tard exercer sur moi commence à se faire sentir. J'aime toujours la petite Émilie et je n'aime pas Agnès… non, ce n'est pas le même

sentiment ; mais je reconnais que la bonté, la paix, la vérité règnent partout où vit Agnès : autour d'elle rayonne la sainte lumière du vitrail de l'église.

L'heure du coucher étant arrivée, Agnès se leva, et j'allais faire comme elle, M. Wickfield m'arrêta :

« — Eh bien ! voudrez-vous demeurer avec nous, Trotwood, ou vous établir ailleurs ? » me demanda-t-il.

« — Demeurer avec vous, » répondis-je sans hésiter.

« — En êtes-vous bien sûr ?

» — Si vous y consentez et si je le puis.

» — Mon cher enfant, c'est une vie bien monotone que la nôtre, j'en ai peur.

» — Pas plus monotone pour moi que pour Agnès, Monsieur.

» — Que pour Agnès ! » répéta-t-il en allant s'appuyer contre la cheminée ; « que pour Agnès ! » Et il tomba dans un monologue rêveur que je n'osai interrompre, ayant cru remarquer qu'il avait bu plus que la veille.

« — Oui, maison triste, » poursuivit M. Wickfield se parlant à lui-même plutôt qu'à moi ; « vie monotone… Mais comment me séparer d'elle ? Ah ! la pensée que je puis mourir et laisser ma fille seule… qu'elle peut mourir et me laisser seul !… pensée affreuse qui me tuerait si je ne la noyais dans… » Il n'acheva pas, et, pendant quelque temps, il cacha ses yeux sous une main ; puis, relevant la tête et m'apercevant, il eut l'air de répliquer à une réponse que cependant je n'avais pas faite : « Oui, Trotwood, je vous en saurai gré ; ce sera bien de demeurer ici avec nous ; ce

sera bien pour moi, bien pour Agnès, bien pour nous tous, peut-être.

» — Je vous assure, Monsieur, » lui dis-je alors, « que je serai très heureux chez vous.

» — Ah ! » s'écria-t-il en me serrant la main affectueusement, « vous êtes un brave garçon ; tant que vous serez heureux ici, restez-y. Et le soir, quand Agnès s'est retirée, si vous voulez encore lire, venez dans mon cabinet, cela me fera plaisir. »

Dès ce même soir, je profitai de la permission et descendis avec lui ; mais à peine avais-je ouvert un livre, qu'apercevant de la lumière dans la petite tourelle où travaillait Uriah, je cédai à la fascination et allai l'y joindre. Je trouvai là Uriah, absorbé par la lecture d'un gros livre dont son maigre index semblait indiquer chaque ligne à ses yeux rouges.

« — Vous prolongez ce soir bien tard votre travail, Uriah ? » lui dis-je.

« — Non, M. Copperfield, » répondit-il ; « ce n'est pas pour le patron que je veille.

» — Que lisez-vous donc ?

» — Je me perfectionne dans mes études légales : je lis la Pratique de Tidd, M. Copperfield. Ah ! quel praticien que M. Tidd ! »

Je fus frappé de l'exclamation d'Uriah, qui exprimait une si sincère admiration pour son auteur.

« — Je suppose que vous êtes déjà un grand légiste vous-même, Uriah ! » lui dis-je, attribuant à son zèle pour l'étude la

maigreur de ce jeune clerc, la rougeur de ses paupières, ses joues creuses et son teint de spectre.

« — Moi ! un légiste, M. Copperfield, » s'écria-t-il encore ; « oh non ! je suis de trop humble condition pour cela ; je le sais : je sais d'où je suis parti et jusqu'où je peux aller. Ma mère est une pauvre femme et mon père n'était qu'un pauvre homme… mon père était un fossoyeur ! Je dois m'estimer fort heureux de travailler sous M. Wickfield.

» — Mais, Uriah ! on n'est pas clerc toute sa vie, » lui dis-je, espérant lui être agréable malgré cette humilité extraordinaire ; « vous serez un jour avocat à votre tour, et peut-être le successeur ou l'associé de M. Wickfield lui-même.

» — Oh ! non, M. Copperfield, » reprit-il ; « je suis d'une condition trop humble pour cela, quoique M. Wickfield soit le meilleur des patrons ; c'est une ambition qui ne peut être permise qu'à vous, qui êtes le neveu d'une tante si bonne et si généreuse. »

Certes, j'aimais à entendre louer M. Wickfield et ma tante ; mais je ne pus m'empêcher de trouver qu'Uriah exprimait son enthousiasme avec des gestes et des grimaces qui le rendaient deux fois plus laid : il se tortillait comme aurait fait un reptile, et il ne me parut pas plus beau, quand de l'éloge du père il passa à celui de la fille ; car il loua aussi les grâces d'Agnès, tout en protestant qu'il l'admirait en toute humilité : « Pardon, » me dit-il enfin ; « mais il faut que je vous quitte, il se fait tard, ma mère m'attendrait ; j'espère qu'un jour vous nous ferez l'honneur de venir prendre une tasse de thé dans notre humble demeure, où ma mère sera très fière de vous recevoir, M. Copperfield. »

Àcette invitation polie, il ajouta un serrement de main, et j'éprouvai encore cette sensation de froid que cause le contact d'une anguille… je ne dis pas d'un autre reptile, n'en ayant jamais touché. Il en résulta pour moi un rêve de la nature des cauchemars, dans lequel Uriah Heep lançait à la mer la maisonnette de M. Peggoty, qu'il transformait en bâtiment-corsaire avec un pavillon noir au faîte du grand mât, portant pour inscription la Pratique de Tidd. Sous cette diabolique enseigne, il m'emmenait captif avec la petite Émilie pour nous noyer tous les deux dans le détroit de Gibraltar.

Quoique déjà le lendemain je fusse un peu moins gêné dans mon nouveau pensionnat, il me fallut quinze jours pour m'y sentir à mon aise, soit dans la classe, soit dans les récréations ; mais je finis à la longue par oublier que j'avais gagné ma vie à rincer des bouteilles dans le comptoir Murdstone et Grinby.

Le pensionnat du D Strong, fondé sur un excellent système, différait de celui de M. Creakle, comme le bien diffère du mal ; tout y était dirigé avec ordre et convenance : le principe moral consistait à faire appel à l'honneur et à la loyauté des élèves. On supposait que chacun d'eux possédait ces deux vertus, jusqu'à ce qu'il eût prouvé qu'il était indigne de la confiance qu'on lui témoignait ; on obtenait ainsi des merveilles ; nous sentions tous que nous avions un intérêt à la prospérité de l'établissement, à sa réputation, à sa dignité : — aussi nous y attachions-nous. Pour ma part, j'éprouvai bientôt ce sentiment de responsabilité mutuelle, et je ne pourrais citer aucun élève de mon temps qui ne l'éprouvât pas. Nous avions de nobles jeux aussi bien que de sérieuses études, beaucoup de liberté, et cependant on parlait bien

de nous dans la ville : on louait notre tenue, et, en général, partout où nous allions, on nous distinguait avantageusement.

Quelques-uns des élèves les plus avancés étaient en pension entière chez le D Strong, et ce fut par eux que j'appris peu à peu quelques circonstances de son histoire. Il y avait tout au plus un an que le Docteur avait épousé la jeune et belle personne que j'avais prise pour sa fille. Il l'avait épousée par amour, car elle n'avait pas un sou vaillant, avec un monde de parents pauvres qui s'emparaient de la maison comme un essaim de frelons s'empare d'une ruche. Ainsi le prétendaient mes narrateurs, qui attribuaient l'air distrait du Docteur à une autre passion, celle des racines grecques : il méditait un Dictionnaire nouveau de ces racines sur un plan si vaste, qu'attendu la consciencieuse lenteur des recherches du lexicographe, un calcul effrayant avait été fait par Adams, le chef des élèves, et fort surtout en mathématiques. Selon Adams, il eût fallu au D Strong au moins mille six cent quarante-neuf ans pour compléter son encyclopédique travail, et le Docteur avait déjà célébré le soixante-deuxième anniversaire de sa naissance !

Mais cela n'empêchait pas le D Strong d'être personnellement l'idole de tous ses élèves, et, en vérité, ils auraient été de très mauvais garnements s'il en eût été autrement ; car c'était bien le meilleur des hommes, doué d'une simplicité si naïve qu'il aurait touché un cœur de pierre. Quand il se promenait pensif, dans la cour solitaire, les corneilles elles-mêmes semblaient le regarder d'un air narquois, persuadées qu'elles connaissaient mieux que lui les ruses de ce monde. Gare à lui s'il s'égarait seul près de la grille où le guettait aussi quelque maraudeur déguenillé de la ville qui, par le ton piteux de sa supplique, ne tardait pas à capti-

ver toute son attention en faveur de sa pauvre femme malade ou de ses enfants mourant de faim. Le vagabond s'en allait pourvu pour deux jours au moins. La chose était si notoire, que les sous-maîtres et les grands de la première classe faisaient tous leurs efforts pour éloigner ces mendiants avant qu'ils eussent pu arracher le Docteur à ses profondes méditations sur les racines grecques, et le dépouiller à travers la grille, non-seulement du contenu de sa bourse, mais encore de ses vêtements et de son linge. C'était littéralement un vrai mouton pour ceux qui voulaient le tondre.

On racontait comme une légende authentique, et je suis convaincu de son authenticité tant je l'ai entendue raconter souvent sans qu'un seul contradicteur la démentît, — on racontait que par une journée froide d'hiver, le D Strong avait donné ses longues guêtres à une mendiante qui occasionna un véritable scandale dans le voisinage de la cathédrale, en promenant de porte en porte un bel enfant emmailloté dans ces guêtres bien connues. La légende ajoute que la seule personne du quartier qui les avait oubliées était le Docteur lui-même : on le vit s'arrêter devant l'étalage d'une boutique de fripier assez mal famée, où les vêtements de toute sorte étaient reçus en échange d'un verre de gin ou d'autre liquide fermenté ; il y examinait avec admiration ses propres guêtres, arrivées là par suite de ce troc funeste, et il se proposait d'en recommander la forme, comme supérieure, à l'artiste qui les avait confectionnées pour lui.

On aimait à contempler le D Strong auprès de sa jeune et jolie femme. Il avait dans l'expression de sa tendresse conjugale une manière de bonté paternelle qui indiquait un homme excellent. Je les suivais volontiers du regard quand ils se promenaient en-

semble dans le jardin, le long du mur d'espalier où les pêches mûrissaient au soleil : je les voyais quelquefois de plus près encore dans leur salon. La jeune femme me semblait avoir grand soin du Docteur et lui être attachée, quoique je ne croie pas qu'elle s'intéressât beaucoup au Dictionnaire des racines grecques, malgré la peine que le Docteur se donnait pour lui en faire comprendre l'importance et lui en expliquer les éléments.

M Strong m'avait pris en affection depuis le matin où M. Wickfield me présenta au Docteur, et elle ne cessa jamais de me le témoigner. Elle aimait d'ailleurs Agnès, et lui faisait de fréquentes visites ; mais M. Wickfield lui inspirait une contrainte visible qu'elle ne pouvait surmonter. Quand elle venait voir Agnès, le soir, elle éludait de se faire accompagner par lui pour rentrer chez elle, et, préférant l'appui de mon bras, se mettait à courir avec moi gaîment, tandis que M. Wickfield cherchait encore son chapeau. Quelquefois, en traversant ainsi à la hâte la cour de la cathédrale, nous y rencontrions Jack Maldon, ce cousin que le Docteur avait recommandé à M. Wickfield et qui était toujours surpris de nous voir.

J'aimais aussi la société de la maman de M Strong. C'était une dame appelée M Markleham, mais que les élèves avaient surnommée le Vieux-Général, à cause du talent stratégique avec lequel elle faisait manœuvrer l'armée de ses parents contre le Docteur ; petite femme d'ailleurs, à l'œil perçant, qui, le soir, se croyant obligée à un peu de toilette, portait un invariable chapeau orné de fleurs artificielles et de deux papillons artificiels qui étaient supposés voltiger au-dessus des fleurs. Nous avions tous l'idée superstitieuse que ce chapeau venait de France et qu'il n'avait pu être inventé que par un artiste de cette ingénieuse na-

tion. Quelle que fût son origine, ce chapeau était un chef-d'œuvre d'art, serré précieusement dans un carton pendant le jour, et n'en sortant que pour faire briller à la lumière des lustres de salon, les ailes métalliques des deux papillons, tremblotant d'une agitation perpétuelle.

J'étudiai le « Vieux-Général » plus attentivement, à une petite soirée de famille qui fut donnée chez le D Strong à l'occasion du départ de Jack Maldon pour l'Inde, où M. Wickfield lui avait enfin trouvé un emploi, je ne sais lequel. C'était aussi l'anniversaire de la naissance du Docteur. Nous avions eu congé, nous lui avions fait des présents le matin, nous l'avions harangué et applaudi à en être tous enroués : il avait pleuré de joie.

Lorsque nous entrâmes chez lui, M. Wickfield, Agnès et moi, nous y trouvâmes le cousin Jack Maldon arrivé avant nous. M Strong, en robe blanche avec des nœuds de rubans cerise, était au piano, et son cousin, penché sur l'instrument, tournait pour elle les feuillets du cahier de musique. Quand elle se retourna pour me saluer, il me sembla qu'elle n'avait pas sa fraîcheur ordinaire ; mais elle était encore très jolie, merveilleusement jolie.

« — J'ai oublié, Docteur, » dit la maman de M Strong quand nous fûmes assis, « j'ai oublié de vous faire les compliments du jour, quoique vous pensiez bien que pour moi ce ne sont pas de simples compliments. Permettez-moi de vous souhaiter maint et maint heureux retour de cet anniversaire…

» — Je vous remercie, Madame, » répondit le Docteur.

« — Maint et maint retour de cet anniversaire, » répéta le Vieux-Général, « non pas pour vous seulement, mais pour Annette, pour Jack Maldon et pour bien d'autres. Il me semble que

c'était hier, Jack, que vous étiez un petit garçon, plus petit de toute la tête que M. Copperfield, et dans vos jeux allant derrière les groseilliers du jardin faire l'amour à Annette.

» — Ma chère maman, » dit M Strong, « oublions cela.

» — Annette, ne soyez pas absurde, ma fille, « reprit la maman, « allez-vous rougir d'entendre rappeler ces enfantillages, à présent que vous voilà devenue une vieille mariée ?

» — Vieille ! » s'écria M. Jack Maldon : « Annette vieille ! allons donc !

» — Oui, Jack, » poursuivit le Vieux-Général, « Annette est une vieille mariée. Je ne veux pas dire vieille d'âge… ai-je dit qu'une femme de vingt ans était vieille ? je n'ai pu dire cela, je ne l'ai pas dit. Votre cousine, Jack, est la femme du Docteur, et je parle d'elle à ce titre. Vous êtes bienheureux, Jack, que votre cousine soit la femme du Docteur ; vous avez trouvé en lui un ami serviable et influent, qui sera de plus en plus obligeant pour vous si vous le méritez, j'ose le prédire. Je n'ai pas de faux orgueil, moi. Je n'hésite pas à convenir franchement qu'il est quelques membres de notre famille qui ont besoin d'un ami. Vous étiez du nombre, Jack, vous-même, avant que le crédit de votre cousin le Docteur vous procurât une protection. »

Le Docteur, dans la bonté de son cœur, exprima par un geste que selon lui ce n'était pas la peine de parler de ce qu'il avait fait, et il aurait voulu épargner à M. Jack Maldon cet appel à sa reconnaissance. Mais M Markleham quitta sa chaise pour aller en prendre une autre à côté de celle du Docteur, et, appuyant son éventail sur la manche de son habit :

« — Non, vraiment, mon cher Docteur, » dit-elle, « il faut que vous m'excusiez si je reviens là-dessus : c'est que je sens vivement, moi ! J'appelle ce sujet-là ma monomanie, tant j'aime à y revenir ; vous êtes notre providence, vous êtes réellement une providence, mon gendre.

» — Bagatelle, bagatelle ! » dit le Docteur.

» — Non, non, » répliqua le Vieux-Général, « je vous demande pardon : étant ici sans témoins, excepté notre ami intime, M. Wickfield, je ne puis me taire. Je réclamerai les privilèges d'une belle-mère, si vous continuez ainsi, et je vous gronderai. Je parle avec toute ma sincérité… Et pourquoi ne le dirais-je pas ? Vous rappelez-vous combien je fus surprise quand vous demandâtes Annette en mariage ? non que la chose fût extraordinaire en elle-même, ce serait ridicule de le prétendre ; mais vous aviez connu son pauvre père, vous l'aviez vue elle-même toute petite, sur mes genoux, et je n'avais jamais pensé que vous pourriez devenir mon gendre, ni même que vous songeriez jamais à vous marier… Voilà tout.

» — Oui, oui, » répondit le Docteur avec bonne humeur ; « mais peu importe.

» — Pas du tout, » s'écria le Vieux-Général lui touchant les lèvres avec son éventail. « Cela m'importe à moi beaucoup. Je rappelle toutes ces choses parce que je veux qu'on me contredise si je m'écarte de la vérité. Vous me demandâtes Annette, et je lui fis part de votre proposition, sans la presser et en lui disant seulement : « Annette, la proposition est honorable ; votre cœur est-il libre ? — Maman, répondit-elle en pleurant, je suis bien jeune… (ce qui était exact) et je sais à peine si j'ai un cœur. —

Oh ! alors, lui répliquai-je, ma fille, c'est qu'il est libre ; comptez là-dessus. À tout événement, Annette, le D Strong est très inquiet de votre réponse ; il l'attend ; vous ne pouvez le tenir en suspens ; — Maman, dit Annette pleurant toujours, serait-il malheureux sans moi ? Si cela est, je l'honore et le respecte tant, que je crois que je l'épouserai ; » et elle consentit ainsi d'elle-même ; car ce ne fut qu'après ce consentement que je dis à Annette : « — Ma chère amie, le D Strong ne sera pas seulement votre mari, il représentera encore feu votre père, il représentera le chef de notre famille, il en représentera la sagesse et la fortune ; bref ; il en sera la providence. Je me servis du mot ce jour-là, et je m'en suis toujours servie depuis… Si j'ai un mérite, c'est celui d'être conséquente. »

Pendant ce discours, la fille était restée assise et silencieuse, les yeux baissés, son cousin debout, près d'elle, et les yeux baissés aussi. M Strong dit alors à demi-voix et avec émotion :

« — Maman, j'espère que vous avez fini.

» — Non, ma chère Annette, » répondit le Vieux-Général, « je n'ai pas tout-à-fait fini. Puisque vous me le demandez, je réponds : Non. Vous n'êtes pas ce que vous devriez être naturellement pour votre famille, ou plutôt, comme il ne me servirait à rien de m'en plaindre à vous, je veux m'en plaindre à votre mari. Oui, cher Docteur, regardez bien cette petite sotte qui est devenue votre femme. »

Quand le Docteur regarda en souriant avec sa douce simplicité, il vit qu'elle baissait la tête, toute confuse, et je remarquai que M. Wickfield la regarda aussi d'un air sérieux. Le Vieux-Général poursuivit en agitant son éventail d'un air badin :

« — J'étais, l'autre jour, venue avertir cette petite sotte qu'il y avait une affaire de famille dont elle devait vous entretenir. Que me répondit-elle : mon mari est trop généreux, et, sachant que je n'ai qu'à demander pour obtenir, je n'en ferai rien.

» — Annette, ma chère, » dit le Docteur, « c'est mal ; vous m'avez privé d'un plaisir.

» — Justement, ce furent mes propres paroles ! » s'écria la mère. « Aussi, une autre fois, j'ai bien envie, mon cher Docteur, de m'adresser à vous directement.

» — J'en serai enchanté, » répliqua le Docteur.

« — Eh bien ! » dit le Vieux-Général, « marché conclu ; je n'y manquerai pas. »

Ayant, je suppose, obtenu ce qu'elle voulait, M Markleham donna au Docteur deux ou trois petits coups d'éventail caressants sur la main, et, triomphante, alla reprendre sa première place.

Àcet instant, survinrent quelques personnes, entre autres les deux sous-maîtres et Adams : la conversation devint générale : naturellement on causa surtout du voyage de Jack Maldon, qui s'embarquait cette nuit même ; on causa du pays où il allait, de ses projets d'avenir, etc. Je me rappelle que, d'un consentement unanime, l'Inde fut déclarée une contrée méconnue, n'ayant d'autre inconvénient que la rencontre d'un tigre ou deux et d'un soleil un peu brûlant à l'heure de midi. Quant à moi, je voyais dans Jack Maldon un Sindbad moderne, et me le figurais devenu l'ami de tous les rajahs de l'Asie, reposant sous un dais et fumant de longues pipes d'or.

M Strong avait une charmante voix, et je l'avais déjà admirée chantant toute seule ; mais ce soir-là, soit timidité devant le monde, soit qu'elle ne fût pas en voix, elle ne put achever un air, et s'arrêta à la première note lorsqu'elle eut commencé un duo avec Jack Maldon. Le bon Docteur en accusa ses nerfs et proposa une partie de boston. À ce jeu et aux autres jeux de cartes, il était tout juste aussi fort que sur le cor de chasse et le trombone ; mais le Vieux-Général le prit pour son partenaire, après lui avoir préalablement fait verser entre ses mains tout le contenu de sa bourse. La partie fut vraiment amusante, et les méprises du Docteur y contribuèrent malgré la surveillance du Vieux-Général. M Strong ne joua pas, ni Jack Maldon qui lui tint compagnie sur le sopha. De temps en temps elle s'approchait néanmoins du Docteur pour le conseiller ; elle était très pâle, et il me semblait que sa main tremblait quand elle indiquait du doigt une carte ; mais le Docteur était si heureux de son attention pour lui, qu'il ne s'en aperçut pas.

Le souper fut moins gai : l'idée d'un prochain départ produit toujours cet effet-là dans un repas de famille. Le Vieux-Général ne réussit pas à relever les esprits en rappelant sans cesse les anecdotes de l'adolescence du cher cousin.

Enfin, le moment de la séparation arriva, et le cher cousin reçut les adieux de tout le monde : je fus de ceux qui l'escortèrent jusqu'à la chaise de poste qui devait le conduire à Gravesend où il allait s'embarquer. Quand il y monta, je me trompe bien si je n'aperçus pas quelque chose de rouge autour de son poignet.

En rentrant dans le salon, grande alarme ; M Strong s'était évanouie et revenait lentement à elle : le bon Docteur s'écriait :

« — Pauvre Annette ! elle est si tendre et si aimante ; tout cela provient du départ de son ancien ami d'enfance, de son cousin favori ; quel chagrin pour elle — et pour moi !

» — Je suis mieux, » disait M Strong en appuyant et cachant son visage sur l'épaule du bon Docteur qui la fit étendre sur le sopha.

« — Annette, ma chère, « s'écria tout-à-coup sa mère en rajustant sa toilette, « vous avez perdu un de vos nœuds de ruban… Qui a trouvé un ruban cerise ?

» — Il n'y a qu'un moment je l'avais encore, » dit M Strong tout naturellement.

Nous cherchâmes partout, moi comme les autres personnes présentes, — mais nous ne trouvâmes rien.

Pendant ce temps-là, M Strong avait repris ses sens et n'était plus que très pâle. Chacun se retira.

Nous rentrâmes lentement chez nous, M. Wickfield, Agnès et moi ; — Agnès et moi admirant le clair de lune, M. Wickfield les yeux baissés vers la terre.

Je raconterai un jour, peut-être, pourquoi j'ai tenu note de toutes ces petites circonstances et de quelques autres qu'il m'eût été difficile d'expliquer clairement alors, quoiqu'elles fissent quelque impression sur moi.

Seconde partie · Chapitre 3

Je n'ai pas trouvé l'occasion de reparler de ma bonne Peggoty depuis ma désertion du comptoir Murdstone et Grinby. Naturellement, aussitôt que je fus reçu à Douvres chez ma tante et assuré de sa protection, je lui écrivis tous les incidents de mes aventures.

Après mon installation chez M. Wickfield, je lui fis part, dans une lettre, de cette nouvelle phase de mon heureuse destinée : j'aurais cru faire un emploi coupable de l'argent que M. Dick avait absolument voulu me donner, si je n'avais, avant d'en dépenser un seul shelling, envoyé par la poste une demi-guinée à Peggoty pour rembourser celle que je lui avais empruntée ; ce ne fut qu'alors que je lui racontai la friponnerie dont j'avais été victime.

Àtoutes ces épîtres, ma chère Peggoty répondait toujours avec l'exactitude, sinon avec la concision d'un commis de banque : ses expressions n'étaient peut-être pas, en effet, d'une clarté remarquable ; elle s'épuisait en phrases commencées et qui restaient inachevées ; de gros pâtés d'encre et les traces évidentes des larmes de ma correspondante, auraient pu paraître à d'autres que moi une complication hiéroglyphique ; mais je devinais par le cœur tout ce que mon intelligence renonçait à déchiffrer.

Je compris, à travers toutes ses répétitions et ses réticences, que Peggoty conservait encore des préventions contre ma tante. On ne passe pas sans transition d'un extrême à l'autre. « On ne connaît jamais quelqu'un à fond, » m'écrivait-elle. Cependant elle me priait de faire ses compliments à Miss Betsey, mais timidement, comme à quelqu'un qui lui faisait peur ; elle craignait

enfin que je fisse une nouvelle escapade tôt ou tard. J'interprétai ainsi, du moins, son affectation de répéter que si je prenais jamais la diligence pour Yarmouth, elle était prête à acquitter le prix de ma place.

J'appris aussi par Peggoty une nouvelle qui m'attrista vivement : on avait vendu aux enchères le mobilier de notre vieille maison. M, et Miss Murdstone l'avaient quittée ; la maison elle-même était en vente. Dieu sait si j'en aurais volontiers franchi le seuil tant qu'ils y seraient restés ; mais il m'était pénible de me figurer le toit de ma famille tout-à-fait abandonné, les ronces croissant dans les plates-bandes du jardin, et les sentiers disparaissant sous les feuilles amoncelées. Maintes fois je crus entendre le vent d'hiver mugir contre les murailles et la pluie en battre les fenêtres ; maintes fois la lune évoqua pour moi des fantômes qui s'insinuaient dans les chambres solitaires : la maison semblait comme morte, le vrai pendant du tombeau où reposaient mon père et ma mère sous l'if du cimetière.

Les lettres de Peggoty me tenaient au courant de son propre ménage où ma chambre m'attendait toujours. M. Barkis, disait-elle, était un excellent mari, quoique toujours un peu serré ; mais n'avons-nous pas tous nos défauts ? n'avait-elle pas les siens ? (Quels étaient-ils ? je n'en sais rien.) Dans chaque post-scriptum, M. Barkis m'envoyait ses compliments particuliers, ainsi que M. Peggoty, Cham, M Gummidge et la petite Émilie.

Je communiquais ces diverses nouvelles à ma tante, en glissant sur le nom de la petite Émilie, parce qu'instinctivement je sentais qu'elle ne partagerait pas tous mes sentiments pour la pupille de M. Daniel.

Miss Betsey Trotwood ne me perdit pas de vue dans mes études ; elle faisait de fréquentes excursions à Cantorbéry, n'annonçant pas toujours sa visite, afin de me surprendre peut-être et de s'assurer par elle-même du bon emploi de mon temps. Ces surprises ayant tourné à mon avantage pendant la première année, elles devinrent plus rares quand cette chère tante vit que chacun faisait mon éloge et que j'étais réellement un bon écolier. Je voyais enfin régulièrement tous les quinze jours M. Dick, qui arrivait par la diligence le mercredi à midi et ne repartait que le jeudi matin. Il voyageait avec un grand portefeuille en cuir contenant une copie du fameux Mémoire, parce que, selon lui, il était enfin temps de le terminer.

M. Dick aimait beaucoup le pain d'épice. Pour rendre ses visites plus agréables, ma tante lui avait ouvert un crédit dans une boutique dont la marchande était prévenue qu'il ne devait jamais aller au-delà d'un shelling par jour. Une précaution semblable bornait le compte de sa dépense à l'auberge où il passait la nuit, et j'en conclus que M. Dick avait le droit d'avoir son gousset bien garni, mais non de dépenser cet argent qu'il était si fier de faire résonner. Ma tante réglait son budget en comptable sévère, et comme il n'avait aucune idée de la tromper, ses finances étaient réellement inépuisables. Sur ce chapitre, comme sur toutes les matières en général, M. Dick était convaincu que ma tante était la plus sage et la plus étonnante des femmes. Je ne sus donc que penser, lorsqu'un mercredi soir, il me dit à part, avec un air de mystère confidentiel :

« — Mon cher Trotwood, que peut être l'homme qui se cache près de notre maison et fait peur à votre tante ?

» — Qui fait peur à ma tante ?

» — Oui ; je croyais que rien ne pouvait lui faire peur ; car, vous le savez, elle est la plus sage et la plus étonnante des femmes. La première fois que cet homme vint, » poursuivit M. Dick observant l'effet qu'il produisait sur moi, « — ce fut… attendez… ce fut… — Quelle est la date de l'exécution de Charles I ? L'année 1649, n'est-ce pas ?

» — Oui, 1649.

» — Je ne sais comment cela peut être, » dit M. Dick avec un air d'embarras et de doute, « car je ne crois pas être si vieux.

» — Est-ce en 1649 que cet homme apparut pour la première fois ?

» — Je vous avoue, mon cher Trotwood, que je ne comprends pas comment ce serait cette année-là : c'est bien cependant la date de l'histoire.

» — Oui.

» — Et je suppose que l'histoire ne ment jamais, » dit M. Dick avec un air d'espoir.

» — Oh ! non, jamais ! » répliquai-je très positivement… J'étais jeune et ingénu, je le croyais de bonne foi.

« — Eh bien ! alors, » dit M. Dick en secouant la tête, « je ne sais plus comment expliquer cela. Il y a quelque chose qui cloche ; car ce fut peu de temps après que, par je ne sais quelle méprise, on eut fait passer une partie des inquiétudes de la tête de Charles I dans la mienne, que cet homme vint pour la première fois. Je faisais une promenade avec Miss Trotwood, après le thé, à la brune… nous l'aperçûmes près de la maison.

» — Et que faisait-il là ? » demandai-je.

« — Ce qu'il faisait… voyons un peu. Ma foi ! je ne sais trop ; mais il tourna autour de nous jusqu'à ce que, se penchant vers l'oreille de Miss Trotwood, il lui dît quelques paroles que je ne pus entendre. Tout-à-coup Miss Trotwood s'évanouit et l'homme disparut. Où s'est-il tenu caché depuis ? sous terre ou n'importe en quel endroit : n'est-ce pas extraordinaire ?

» — S'est-il tenu caché depuis ce temps-là ?

» — Certainement, » répliqua M. Dick d'un air grave ; « il n'a plus reparu que hier soir ! Nous faisions encore notre promenade : il survint tout-à-coup derrière votre tante, et je le reconnus. C'était lui.

» — Et ma tante a-t-elle encore eu peur ?

» — Peur ? elle en a eu le frisson, » dit M. Dick frissonnant lui-même ; « elle s'est appuyée contre la palissade du jardin pour se soutenir, et elle a poussé un cri… puis, je dois vous avouer ceci tout bas, Trotwood, elle a fouillé dans sa poche et a donné sa bourse à cet homme. Comprenez-vous cela ?

» — C'est peut-être un mendiant.

» — Non, non, ce n'était pas un mendiant ; car, lorsqu'il a disparu… sous terre encore, sans doute… elle est rentrée toute tremblante à la maison ; et ce matin, quand je suis parti, je l'ai laissée dans une agitation qui ne lui est pas habituelle. »

Dès les premiers mots de cette histoire, je n'eus pas le moindre doute, que l'apparition de l'inconnu ne fût une pure hallucination de M. Dick, une de celles qui étaient passées de la tête

de l'infortuné Charles I dans la sienne ; mais, en y réfléchissant bien, je soupçonnai qu'il pouvait bien avoir échappé lui-même, sans le savoir, à quelque complot contre sa liberté, et que ma tante avait payé probablement le droit de le garder auprès d'elle. Cette supposition se fondait sur ce que je savais de l'attachement de ma tante pour lui. Comme je lui étais moi-même sincèrement attaché, je fus heureux, le mercredi de la quinzaine suivante, lorsque je le vis arriver, souriant comme toujours et n'ayant plus rien à me dire de l'homme qui faisait peur à ma tante.

Ces mercredis étaient de vrais congés pour M. Dick lui-même, et, grâce à lui, j'en jouissais doublement. Il fut bientôt connu de tous les élèves de M. Strong, et quoique le plaisir de lancer le cerf-volant fût le seul jeu auquel il prît une part active, il s'intéressait de cœur à tous ceux du pensionnat. Combien de fois je l'ai vu attentif au coup décisif d'une partie de billes ! Combien de fois, monté sur une petite éminence, comme un juge du camp, il oublia la tête du roi-martyr et ses soucis pour suivre les péripéties d'une partie de barres, saluant les vainqueurs avec enthousiasme ! Quelles douces émotions lui causait une partie de boules ! Et comme il bravait la froidure en hiver pour nous voir, spectateur ravi, patiner sur la glace !

M. Dick était le favori de tout le pensionnat, et il s'y faisait admirer par son adresse dans une foule de petites choses. Quel artiste pour tailler une peau d'orange en je ne sais combien de figures ! Quel constructeur de petits bateaux ! Quel talent il avait pour transformer une carte en char romain et des bobines en roues ! Ses cages en fil de fer ou avec des barreaux de bois étaient admirables. Il n'avait pas son égal, enfin, pour confectionner des corbeilles et divers articles de bimbeloterie.

Mais la renommée de M. Dick ne resta pas confinée dans l'enceinte du pensionnat ; il devint un ami d'Agnès et même d'Uriah. Au bout de quelques mercredis, le D Strong me questionna à son sujet, et ce que je lui racontai de son histoire l'intéressa tellement qu'il voulut faire sa connaissance. Je le lui présentai, et le Docteur le présenta à sa charmante femme, toujours charmante et jolie (quoique toujours plus pâle et moins gaie qu'autrefois). S'il arrivait au pensionnat avant que la classe fût finie, M. Dick m'attendait chez le D Strong, ou, parfois encore, il venait sans bruit, avec l'agrément des maîtres, prendre place parmi nous, exprimant par son silence une profonde vénération pour la science.

Cette vénération s'étendait jusqu'à la personne du D Strong, que M. Dick regardait comme le plus grand philosophe des siècles passés et du siècle présent. Il se passa longtemps avant qu'il pût consentir à lui parler la tête couverte ; et quand il fut admis à l'honneur de son intimité, il lui ôtait son chapeau de temps en temps encore pour lui témoigner son admiration. Il est vrai que le docteur lui lisait des fragments du fameux Dictionnaire… comme il se les serait lus à lui-même, — le Docteur souriant à son auditeur, et celui-ci, à la fois fier, modeste, sérieux et charmé devant l'oracle.

Quant à moi, je sentais mon affection pour M. Dick croître avec les années. Il est vrai que, quoique ma tante l'eût nommé mon tuteur conjointement avec elle, peu à peu les rôles furent intervertis ; il me consultait volontiers et suivait mes avis, persuadé qu'un neveu de ma merveilleuse tante ne pouvait pas être un esprit ordinaire.

Un jeudi matin, au moment où je venais d'accompagner M. Dick jusqu'au bureau de la diligence, je rencontrai Uriah dans la

rue. Il me rappela que je lui avais promis d'aller prendre le thé avec lui et sa mère. « Mais, » ajouta-t-il, « Monsieur Copperfield, je n'espère pas que vous teniez parole… nous sommes dans une condition si humble. »

Je ne savais pas réellement encore si j'aimais ou si je détestais Uriah ; mais il m'était pénible de passer pour être fier, et je m'engageai pour cette soirée même, pourvu que M. Wickfield y consentît, ce dont je ne doutais guère.

Aussi, à six heures, voyant Uriah quitter l'étude un peu plus tôt que de coutume, je lui annonçai que j'étais prêt à l'accompagner chez lui.

« — Ma mère sera bien flattée de cet honneur, » me dit-il pendant que nous nous dirigions ensemble vers sa maison.

« — Avez-vous beaucoup étudié vos livres de droit dans ces derniers temps ? » lui demandai-je pour détourner les compliments dont son humilité allait m'accabler.

« — Ah ! Monsieur Copperfield, » reprit-il : « c'est un auteur bien dur que M. Tidd, bien dur pour moi qui ne sais pas le latin.

» — Le latin, » lui dis-je avec entraînement, « voulez-vous l'apprendre ? Je vous l'enseignerai avec plaisir en l'apprenant moi-même.

» — Oh ! merci, M. Copperfield, » répondit Uriah en secouant la tête, « merci ; je n'oserais profiter de votre offre obligeante. Il n'appartient pas à un homme de mon humble situation de savoir le latin. Non, non ! il faut que les gens comme moi n'aient pas tant d'ambition. Je ne veux pas blesser mes supérieurs par trop

de science. Si je parviens jamais, ce doit être humblement… Merci ; voici mon humble maison, Monsieur Copperfield. »

Nous franchîmes la porte et je fus introduit dans une pièce basse, moitié cuisine, moitié salon, dont les fenêtres donnaient sur la rue. J'y trouvai M Heep, vrai portrait de son fils, aussi humble que lui, s'épuisant en excuses et me demandant même pardon d'embrasser devant moi son cher Uriah, en faisant la remarque que les pauvres gens avaient aussi des sentiments naturels comme les autres. M Heep portait encore ses habits de veuve, par humilité peut-être, malgré le laps de temps écoulé depuis la mort de son mari.

La théière et les tasses étaient déjà sur la table.

« — Mon Uriah, » dit M Heep en faisant le thé, « ce sera un jour mémorable pour nous que celui où M. Copperfield daigne nous honorer d'une visite.

» — Je lui ai dit que ce serait là votre pensée, ma mère, » répondit Uriah, et les compliments recommencèrent. J'en fus un peu embarrassé, sans doute ; mais je n'étais pas insensible non plus au plaisir de me voir traité en hôte si honoré, et M Heep ne me parut pas une femme trop désagréable. La mère et le fils redoublèrent de prévenances et m'offrirent respectueusement les meilleurs gâteaux qui étaient sur la table, puis ils me firent parler, par d'adroites questions, tantôt sur ma tante, tantôt sur mon beau-père, quoique je fusse assez réservé relativement à M. Murdstone ; tantôt sur M. Wickfield, tantôt sur Agnès. Ah ! que mes hôtes avaient beau jeu contre ma juvénile franchise ! Je finis cependant par m'apercevoir, aux regards mêmes qu'Uriah échangeait avec sa mère, que j'en avais trop dit, et je désirais terminer

ma visite, lorsqu'en tournant la tête du côté de la rue, je vis passer et repasser deux ou trois fois une figure qui m'avait aperçu et cherchait à vérifier mon identité. Il faisait chaud ; non-seulement la fenêtre était ouverte, mais la porte aussi, et le survenant s'arrêta enfin en s'écriant : « Copperfield ! est-il possible ? »

C'était M. Micawber ! oui c'était M. Micawber, avec son lorgnon, sa canne, son col de chemise aux angles saillants, son air de gentilhomme affable, son accent à la fois solennel et amical, M. Micawber tout entier.

Je n'étais pas trop charmé de voir M. Micawber en pareil lieu ; mais enfin je n'étais pas trop fâché non plus de le retrouver, et je lui tendis cordialement la main en lui demandant des nouvelles de M Micawber et de toute sa famille.

« — Pardon, » dit-il avec son emphase gracieuse, « mais avant de sacrifier sur l'autel de l'amitié... ne suis-je pas indiscret ? Je regarderai comme un honneur d'être présenté aux personnes chez qui je découvre mon jeune ami. »

Pouvais-je faire moins que d'introduire M. Micawber ? Mistress Heep et Uriah se déclarèrent humblement heureux de le recevoir et de lui offrir une tasse de thé. Mais ma gêne augmenta bientôt quand M. Micawber me demanda si j'étais toujours dans le commerce des vins ?

« — Non, » m'empressai-je de lui répondre, « je suis un élève du D Strong. » Là-dessus grands compliments de M. Micawber qui me félicita de pouvoir cultiver une intelligence déjà aussi ornée que la mienne.

« — Nous irons voir M Micawber ? » dis-je pour éloigner M. Micawber.

« — Oui, » répondit-il, « mon jeune ami, si vous voulez lui faire cette faveur. Ah ! » ajouta-t-il, « je ne crains pas d'avouer ici que j'ai eu à traverser dans la vie des difficultés effrayantes, quelquefois même elles ont été plus fortes que moi ; mais j'ai toujours eu la bonne consolation de ma confiance dans M Micawber, sans oublier celle que j'ai jadis trouvée en vous, mon jeune ami. »

M. Micawber conclut ce double hommage à l'affection conjugale et à l'amitié, en disant : « Bonsoir, M. Heep, votre serviteur, M Heep ! Puis, faisant un de ses saluts les plus fashionables, il sortit avec moi en foulant bruyamment le trottoir et fredonnant un air.

La famille Micawber était logée dans une auberge de médiocre apparence, et M Micawber fut à la fois surprise et charmée de me revoir : « Mon amie, » lui dit M. Micawber, « je vous demande la permission de descendre pour lire le journal et je vous laisse avec « l'élève du D Strong ! » M. Micawber pensait qu'il était de bon air de me donner cette nouvelle qualification.

Resté seul avec M Micawber, j'appris d'elle comment ils avaient été déçus dans l'espérance qui les avait autrefois conduits de Londres à Plymouth. La place dans la douane qui leur avait été promise fut donnée à un autre : M. Micawber avait alors voulu entrer dans le commerce du charbon : déception nouvelle. Un capital leur était nécessaire. M. Micawber, qui rentra à ce moment, déplora avec sa chère moitié l'absence de tout capital qui les réduisait aux plus dures extrémités. « Hélas ! mon cher Copperfield, » ajouta-t-il, « le croiriez-vous ? J'attends ici depuis

trois jours, de Londres, une légère somme pour acquitter les frais de notre séjour dans cet hôtel… Heureusement, il y a une dernière ressource, quand il n'y en a plus d'autres : un homme ne doit pas se dire sans ami quand il possède encore une paire de rasoirs. » En entendant cette horrible allusion au suicide, M Micawber jeta ses bras autour du cou de son mari et le conjura de se calmer. Il pleura d'attendrissement, mais recouvra à ce point sa tranquillité d'esprit qu'il sonna le garçon de l'hôtel et commanda pour le déjeuner du lendemain un plat de crevettes avec un pouding aux rognons.

Lorsque je pris congé d'eux ils mirent une telle insistance pour m'engager à dîner avec eux avant leur départ, que je ne pus refuser, et j'acceptai pour le samedi, M. Micawber espérant recevoir ce jour-là ses fonds de Londres.

Le lendemain soir, étant à ma fenêtre, je vis passer avec un mélange de surprise et de contrariété, M. Micawber et Uriah Heep qui s'en allaient bras dessus, bras dessous, Uriah humblement sensible à l'honneur qui lui était fait, M. Micawber enchanté de protéger Uriah : mais le samedi je fus bien plus surpris en apprenant à table, de M. Micawber lui-même, qu'il avait passé la soirée chez Uriah Heep et y avait dégusté une excellente eau-de-vie.

« — Je vous dirai, » ajouta M. Micawber, « que votre ami Uriah Heep est un jeune homme qui pourrait être procureur-général ; oui, mon cher Copperfield, si j'avais connu ce jeune homme à l'époque de la crise de mes affaires, je crois que mes créanciers auraient été mieux traités qu'ils ne le furent. »

Je n'osai ni demander l'explication de ce moyen de contenter des créanciers, ni dire à M. Micawber que j'espérais qu'il n'avait pas été trop communicatif, ni m'informer s'ils avaient beaucoup parlé de moi. J'eus peur de blesser les sentiments de M. Micawber ou, à tout événement, ceux de M Micawber, qui était très susceptible ; mais j'éprouvais une véritable inquiétude et j'y songeai souvent par la suite.

Nous eûmes un joli petit dîner, composé d'un élégant plat de poisson, d'un rôti de veau, de saucisses à la poële, d'un perdreau et d'un pouding, le tout arrosé de bière et de vin, puis après le dîner, d'un bol de punch chaud que M Micawber prépara de ses propres mains.

M. Micawber fut charmant à table : je ne l'avais jamais vu de si bonne compagnie. À la fois gai et sentimental, il se déclara enchanté de son séjour à Cantorbéry et but à la prospérité de cette ville où il avait passé quelques heures si agréables : il but aussi à ma santé et rappela nos bonnes relations d'autrefois ; à mon tour je proposai un toast à M Micawber, et là-dessus M. Micawber prononça lui-même l'éloge du caractère de sa femme, disant qu'elle avait toujours été son guide, son oracle et son amie : « Copperfield ! » s'écria-t-il, « quand vous serez arrivé à l'âge de vous marier, je vous recommande d'épouser une femme comme elle si on peut en trouver une seconde ! »

Nous animant de plus en plus à mesure que le bol de punch s'épuisait, nous chantâmes la chanson écossaise du bon vieux temps, Auld lang syne, et elle nous attendrit aux larmes sans que nous fussions bien certains de la comprendre.

En un mot, la soirée fut joviale et complète ; aussi, ayant pris congé cordialement de M. Micawber et de son aimable femme, j'étais peu préparé à recevoir le lendemain matin, à sept heures, la lettre suivante, datée de la veille à neuf heures et demie, quinze minutes après que je les avais quittés :

« Le dé en est jeté, plus d'espoir ; dissimulant les ravages de l'inquiétude sous le masque de la gaîté, je ne vous ai pas révélé, ce soir, que les fonds attendus de Londres ne sont pas arrivés et n'arriveront pas ! Dans cette situation, humiliante à endurer, humiliante à contempler, humiliante à raconter, j'ai soldé mes frais d'auberge par une lettre de change à quatorze jours de date, payable à mon domicile de Pentonville, Londres. — Quand on la présentera à l'échéance, je ne lui ferai pas honneur ; ma ruine sera le résultat : la foudre menace l'arbre et l'arbre doit tomber.

» Que l'infortuné qui vous écrit, mon cher Copperfield, soit pour vous un phare dans la vie ; il vous écrit avec cette intention et cette espérance ; s'il pouvait se croire ainsi utile à son jeune ami, un rayon de lumière pourrait encore pénétrer dans le sombre cachot où se terminera son existence, — quoique à présent, pour ne rien dire de trop, sa longévité soit extrêmement problématique.

» Voici la dernière communication que vous recevrez jamais, mon cher Copperfield.

Je fus si affecté par cette lettre déchirante, que je courus immédiatement au petit hôtel pour y porter quelques paroles de consolation à M Micawber avant de me rendre chez le D Strong ; mais, en chemin, je rencontrai la diligence de Londres avec M. et M Micawber sur l'impériale, M. Micawber, la personnification de

la félicité tranquille, souriant à la conversation de M Micawber et mangeant des noix. Le goulot d'une bouteille sortait de sa poche sur la poitrine. Comme ils ne m'aperçurent pas, je pensai, toute réflexion faite, que je ferais mieux de ne pas les voir. Je pris donc la direction du pensionnat avec un poids de moins sur le cœur, n'étant pas fâché non plus que ces bons amis fussent partis… Je les aimais toujours cependant.

Seconde partie · Chapitre 4

Ma vie d'écolier ! comment remonter le cours de cette période heureuse ? Je retrouve encore le lit où coulait l'onde, mais la source est tarie, et les feuilles d'automne, tombées des arbres, l'encombrent peu à peu jusqu'aux bords.

C'est aujourd'hui dimanche : nous nous sommes réunis au pensionnat pour nous rendre tous ensemble à la cathédrale, et j'occupe ma place accoutumée. Dans cette auguste enceinte, nous voici sevrés de toutes les sensations du monde ; l'orgue remplit de son harmonie grave le chœur, la nef et les galeries : cette musique me plonge dans une rêverie qui n'appartient ni à la veille ni au sommeil ; sous sa magique influence, le passé semble renaître comme un songe.

Je ne suis plus l'écolier le moins avancé de ma classe. En quelques mois j'ai fait de rapides progrès ; mais je ne suis pas encore le premier : entre le premier et moi est un immense intervalle ; le premier me semble bien loin au-dessus de moi à une hauteur que je désespère d'atteindre. Vainement Agnès dit que je l'atteindrai, je lui réponds : « Non, Agnès ; vous ignorez quelle

masse de savoir a acquis ce privilégié de l'étude, cet être supérieur. » Il n'est pas mon intime ami et mon protecteur déclaré, comme l'était Steerforth, mais je le vénère. Je me demande quel rang il occupera dans le monde quand il quittera le pensionnat du D Strong, et comment le siècle fera pour honorer ce mérite surnaturel.

Mais quelle est cette jeune demoiselle ? C'est Miss Shepherd, dont je suis devenu amoureux.

Miss Shepherd est une pensionnaire de l'établissement tenu par les demoiselles Nottingalls. J'adore Miss Shepherd. C'est une petite personne en spencer, une fraîche figure ronde, avec des cheveux blonds qui bouclent naturellement. Les pensionnaires des demoiselles Nottingalls viennent, comme nous, à la cathédrale. Je ne puis plus tenir les yeux fixés sur mon livre, car ils cherchent constamment Miss Shepherd. Quand les choristes chantent, c'est la voix de Miss Shepherd que j'entends. Dans les prières de l'office, j'intercale mentalement le nom de Miss Shepherd. Je la place parmi les membres de la famille royale… De retour chez M. Wickfield, seul dans ma chambre, je m'écrie dans un transport soudain : « Ô Miss Shepherd ! »

Pendant quelque temps j'ai douté des sentiments de Miss Shepherd ; mais enfin les destins me sont propices, et nous nous rencontrons chez un maître de danse.

Miss Shepherd est ma danseuse. Je touche le gant de Miss Shepherd, et je sens courir dans la manche de ma veste un frémissement qui va se perdre dans mes cheveux. Je ne dis rien de tendre à Miss Shepherd, mais nous nous comprenons l'un

l'autre ; Miss Shepherd et moi nous ne vivons que pour être unis un jour.

Que de bonbons j'offre à Miss Shepherd ! que d'oranges ! Et quelle extase, lorsque, dans le vestiaire, j'ose aborder Miss Shepherd et lui donner un baiser ! Quelle indignation est la mienne, le lendemain, lorsque j'apprends que les demoiselles Nottingalls ont imposé une pénitence à Miss Shepherd pour je ne sais plus quelle faute.

Miss Shepherd étant la lumière et le souffle de ma vie, comment ai-je pu rompre avec elle ? Je ne puis le concevoir, et cependant la froideur règne entre Miss Shepherd et moi. On m'assure que Miss Shepherd a dit qu'elle voudrait bien que je cessasse de la regarder et qu'elle a avoué sa préférence en faveur de M. Jones !... Jones ! Quel est donc le mérite de ce Jones ? Aucun ! Le gouffre s'agrandit entre nous. Enfin, un jour, je rencontre la pension des demoiselles Nottingalls à la promenade, et Miss Shepherd me fait la grimace avec un air moqueur. Tout est fini ; j'ai perdu toute une vie de dévouement. Je ne sais de combien de mois se composait ce qui me semblait toute une vie : Miss Shepherd est exclue de l'office des dimanches et ne fait plus partie de la famille royale.

Je suis un des premiers dans ma classe et ambitieux de science ; aucune Miss ne trouble mon repos. Je ne suis plus si poli envers les pensionnaires des demoiselles Nottingalls : seraient-elles deux fois plus nombreuses et deux fois plus jolies, elles ne me rendraient plus amoureux. Je trouve l'école de danse insipide et me demande pourquoi il faut des cavaliers aux demoiselles qui la fréquentent. Je suis fort en vers latins et néglige les lacets de mes brodequins. Le D Strong m'a cité tout haut comme

un écolier qui donne de grandes espérances. M. Dick est ivre de joie, et ma tante m'a envoyé une guinée pour me témoigner la sienne.

L'ombre d'un jeune boucher se dresse tout-à-coup, comme l'apparition de la tête armée dans Macbeth. Quel est ce jeune boucher ? Il est la terreur des garçons de Cantorbéry. Le bruit court que la graisse de bœuf dont il oint ses cheveux lui a donné la force de Samson, et qu'il pourrait défier un homme.

C'est un jeune boucher à large face, aux joues rubicondes, au cou de taureau, à l'esprit mal fait, à la langue outrageante. Cette langue lui sert surtout à mépriser les élèves du D Strong. Il dit publiquement que s'ils ont besoin d'une leçon, il est en état de la leur donner. Il désigne quelques-uns d'entre eux nominalement (moi compris), qu'il se fait fort de retourner avec une seule main, en s'attachant l'autre derrière le dos. S'il surprend quelques-uns des moins grands, il leur administre des taloches et m'envoie par eux d'insolents défis. C'en est assez pour me décider à accepter le combat.

C'est un soir d'été : le duel a lieu au pied d'une vieille muraille, hors la ville, dans le creux d'un ancien fossé que le gazon tapisse, et où le rendez-vous a été donné. J'y suis arrivé, accompagné de mes témoins, qui sont quatre de mes condisciples : le boucher a choisi, pour les siens, deux autres bouchers, un petit publicain et un ramoneur. Les préliminaires étant réglés, nous voilà face à face, et nous mettons habits bas. En un instant, le boucher m'assène sur le sourcil gauche un coup de poing qui me fait voir dix mille étoiles. L'instant d'après, je ne sais plus où est la muraille, ni où je suis, ni où sont mes témoins ; je rends cependant de mon mieux les coups que je reçois, et déjà nous trébuchons tous les

deux, mais je commence à entrevoir que je ne frappe plus qu'au hasard. Enfin, je tombe étourdi, tout tourbillonne autour de moi et, quand j'entr'ouvre la paupière, je reconnais le boucher qui, félicité par ses quatre témoins, s'éloigne en remettant sa veste, d'où je conclus trop justement, hélas ! que c'est lui qui est le vainqueur.

On me transporte à la maison dans un piteux état ; on m'applique sur les yeux des beefsteaks crus, on me frotte avec du vinaigre et de l'eau-de-vie : j'ai, sur la lèvre supérieure, une grosse tumeur qui se gonfle de plus en plus. Pendant trois ou quatre jours, je ne quitte pas mon fauteuil et je garde une visière verte. Je serais bien triste si Agnès ne se montrait pour moi une sœur tendre, me consolant, me faisant la lecture, m'allégeant les heures. Agnès est toujours dans ma confidence : je lui raconte tout ce qui s'est passé avec le boucher, je lui énumère tous ses outrages, et elle avoue que je ne pouvais guère me dispenser de me battre avec lui, quoiqu'elle frémisse en écoutant le récit du combat.

Le temps a bien des fois retourné son sablier, car Adams n'est plus le premier élève du pensionnat… Que dis-je, il n'est plus élève, et lorsqu'il vient rendre visite au D Strong, je suis presque le seul qui l'ait connu. Adams a fait ses études pour entrer au barreau, il est au moment d'être avocat ; sous peu de jours il portera la perruque et plaidera. Je suis surpris de le trouver moins grand qu'il me paraissait être à la tête de la classe, moins grand et moins imposant ; il n'a pas encore étonné le monde, il ne l'a pas ébranlé sur son axe ; bien des gens ne se doutent pas qu'il existe.

Une lacune dans mes souvenirs : — C'est moi qui suis le premier élève maintenant et qui daigne jeter un coup d'œil de

condescendance sur les commençants dont l'âge me rappelle ce que je devais être à mes débuts. Grâce à eux, je me souviens qu'en effet il y eut autrefois un petit garçon de mon nom… Était-ce réellement moi ? Je l'ai laissé si loin sur le chemin de la vie ! Et la petite fille que je vis le premier jour de mon entrée chez M. Wickfield, où est-elle ? bien loin aussi. À sa place, dans la maison va et vient la parfaite ressemblance du portrait… Agnès n'est plus une petite fille… elle est toujours ma sœur chérie, comme je l'appelle dans mes rêveries solitaires, ma conseillère, mon amie, le bon ange de tous ceux qui vivent dans la sphère de sa calme et bienveillante influence, — ne s'occupant que d'eux, jamais d'elle.

Quels sont les autres changements extérieurs qui complètent ma métamorphose, outre ceux de ma taille et le développement de mon intelligence par l'étude ? Je porte une montre d'or, avec une chaîne du même métal ; une bague brille à mon doigt annulaire ; au lieu d'une veste j'ai un frac : je fais une consommation prodigieuse de pommade à la graisse d'ours. La pommade et la bague me dénoncent : suis-je encore amoureux ! Oui. J'adore Miss Larkins l'aînée.

Miss Larkins l'aînée est une grande et belle brune, aux yeux noirs ; Miss Larkins l'aînée a une sœur qui n'est plus elle-même une petite fille, et qui a trois ou quatre ans de moins qu'elle. Peut-être Miss Larkins l'aînée a-t-elle déjà la trentaine : ma passion pour elle n'a pas de bornes.

Miss Larkins l'aînée connaît des officiers ; c'est une terrible chose à imaginer : je les vois qui l'arrêtent et lui parlent dans la rue ; ils l'ont reconnue de loin à son chapeau, car elle a toujours des chapeaux d'un goût parfait. Miss Larkins l'aînée se laisse arrêter par Messieurs les militaires ; elle les écoute, elle sourit à

leurs compliments. Je la guette moi-même au passage et consacre toutes mes heures de loisir à cette attente ; si je puis une fois par jour rencontrer Miss Larkins et la saluer, je suis heureux : il m'est permis de la saluer, étant reçu chez son père ; je mérite de temps en temps que mon salut me soit rendu. S'il y avait une justice dans ce monde, qu'un philosophe a appelé le monde des compensations, je devrais être dédommagé des angoisses que j'endure le soir d'un bal public où je sais que Miss Larkins dansera avec les officiers.

Ma passion m'ôte l'appétit : ma passion me force de porter tous les jours ma cravate neuve et mon frac le plus habillé ; elle me fait continuellement cirer mes bottes. Je me figure ainsi être plus digne de Miss Larkins l'aînée ; tout ce qui lui appartient, tout ce qui la touche m'est précieux. M. Larkins est pour moi le plus intéressant des pères (M. Larkins est un gros monsieur bien empesé, avec un double menton et un de ses yeux menacé de la cataracte). Si je ne puis rencontrer sa fille, je vais là où j'espère le rencontrer, lui. Il m'intimide tellement, que je ne puis sans rougir lui demander : « Comment vous portez-vous, M. Larkins ? comment se portent Mesdemoiselles Larkins et toute la famille ? » Je suis très préoccupé de mon âge et je raisonne ainsi sur mes dix-sept ans : je n'ai que dix-sept ans, sans doute, et c'est être bien jeune pour Miss Larkins l'aînée ; mais qu'est-ce que cela fait ! n'aurai-je pas bientôt vingt et un ans ? Régulièrement, je me promène tous les soirs devant la maison de M. Larkins, quoique cela me fende le cœur de voir les officiers y entrer ou de les entendre là haut dans le salon, pendant que Miss Larkins pince de la harpe. Quelquefois minuit me trouve encore arpentant la rue et levant la tête vers les fenêtres. Je me demande quelle est celle de la chambre de Miss Larkins (c'est peut-être, hélas ! à celle du

père que montent mes soupirs pour la fille). Je fais des vœux pour qu'un incendie éclate : la foule accourrait, mais s'arrêterait effrayée devant le danger. Ce serait moi, moi seul, qui planterais l'échelle contre la fenêtre de Miss Larkins, qui me précipiterais dans sa chambre, qui la sauverais dans mes bras, qui retournerais pour chercher quelque chose qu'elle aurait oublié, et qui périrais dans les flammes ; car je suis généralement un amoureux désintéressé, et je pense qu'il me suffirait d'avoir brillé en héros aux yeux de Miss Larkins avant d'expirer à ses pieds… Généralement, ai-je dit : Oui, mais pas toujours. Quelquefois de plus séduisantes visions m'éblouissent. Quand je fais ma toilette (qui m'occupe deux heures) pour un grand bal que donne M. Larkins et que j'attends depuis trois semaines, je me livre à d'agréables espérances. Je me figure ayant le courage de faire une déclaration à Miss Larkins ; je me figure Miss Larkins laissant pencher sa tête sur mon épaule, en me disant : « Ô M. Copperfield, puis-je en croire mon oreille ? » Je me figure M. Larkins qui vient me trouver le lendemain matin et me dit : « Mon cher Copperfield, ma fille m'a tout avoué ; votre âge n'est pas une objection : voici vingt mille livres sterling pour sa dot ; soyez heureux. » Je me figure ma tante réconciliée à ce mariage et nous bénissant ; je me figure M. Dick et le D Strong assistant à la cérémonie. J'étais cependant, je le crois, un garçon de sens et modeste… Eh bien ! ces visions me berçaient tout éveillé.

Mais le soir du bal est arrivé : je me rends à la maison enchantée, où, au milieu des lumières, de la musique, des fleurs et des causeries animées, brille dans tout son éclat Miss Larkins l'aînée… hélas ! les militaires ont aussi reçu des lettres d'invitation et ils sont là. Miss Larkins a une robe bleue avec des fleurs bleues dans les cheveux, — des myosotis ou ne m'oubliez pas… A-t-elle

donc peur qu'on l'oublie ? C'est la première fois que je vais dans un bal paré, et je ne sais pas comment déguiser mon embarras, car il me semble que personne ne me connaît et que personne n'a rien à me dire, excepté M. Larkins qui me demande des nouvelles de mes camarades de classe… question insultante qui me dénonce comme n'étant encore qu'un écolier. Après être resté longtemps immobile et sur la porte, admirant la dame de mes pensées… elle-même s'approche de moi, elle-même, Miss Larkins l'aînée… « Dansez-vous ? » me dit-elle d'un air gracieux.

Je salue et réponds en balbutiant : « Avec vous, Miss Larkins.

» — Avec personne autre ? » dit-elle encore, et je réponds :

« — Je n'aurais aucun plaisir à danser avec une autre. »

Miss Larkins rit et rougit (c'est-à-dire je me figure qu'elle rougit), et elle me dit : « Après cette contredanse je serai charmée de danser avec vous. »

Après la contredanse je me présente : « Mais c'est une valse, » remarque Miss Larkins d'un air de doute. — Valsez-vous ?… si vous ne valsez pas, le capitaine Barley… »

Mais je valse (assez bien même, par bonheur), et je m'empare de Miss Larkins malgré le capitaine Barley, qui était là, à côté d'elle, prêt à me remplacer. Le capitaine est vexé, certainement, et très malheureux : mais qu'est-ce que cela me fait ? J'ai été malheureux, moi aussi. Je valse avec Miss Larkins l'aînée, je ne sais plus où nous sommes ; tout ce que je sais, c'est que je tourbillonne dans l'espace avec un ange bleu, dans une ravissante extase ! Après la valse, j'ai suivi Miss Larkins dans un petit boudoir où je m'assieds tête à tête avec elle sur un sopha. Elle admire une

fleur que je porte à ma boutonnière (un camelia japonica qui m'a coûté une demi-couronne) ; je la lui donne en disant :

« — Je réclame en échange quelque chose d'un prix inestimable, Miss Larkins.

» — En vérité ? et quoi donc ? » réplique Miss Larkins.

« — Une de vos fleurs, que je garderai comme un avare son trésor.

» — Vous êtes hardi ! » dit Miss Larkins, « la voilà. »

Elle me donne cette fleur sans avoir l'air fâché : je la porte à mes lèvres et puis la serre dans mon sein. Miss Larkins sourit, passe une main dans mon bras et me dit : « Maintenant, ramenez-moi près du capitaine Barley. »

Je suis encore plongé dans l'extase la plus délicieuse en me rappelant la valse, lorsque Miss Larkins revient vers moi au bras d'un Monsieur d'une quarantaine d'années qui a joué au whist toute la nuit, et elle lui dit :

« — Ah ! voici mon hardi valseur… M. Copperfield, M. Chestle désire vous connaître. »

Je devine que M. Chestle est un ami de la famille et je suis très content qu'on s'occupe ainsi de moi

« — J'admire votre goût, Monsieur, « dit M. Chestle ; « il vous fait honneur. Je suppose que vous ne prenez pas grand intérêt aux houblons ; mais j'en possède quelques champs assez beaux dans le voisinage d'Ashford… Si vous passez jamais dans ces parages, nous serons très heureux de vous recevoir. »

Je remercie cordialement M. Chestle et j'échange avec lui une poignée de main. Je crois vraiment faire un heureux rêve : je valse encore une fois avec Miss Larkins l'aînée : elle dit que je valse si bien ! Quand je suis rentré à la maison et couché, je valse en imagination tout le reste de la nuit avec mon bras autour de la taille de ma chère divinité. Pendant les jours qui suivent, je me perds dans les plus ravissantes rêveries. Mais je ne rencontre plus Miss Larkins dans la rue, et quand je vais chez M. Larkins faire une visite, elle est absente. Je ne suis qu'à demi consolé par le trophée que je porte sur mon cœur depuis la nuit du bal, la fleur fanée.

« — Trotwood, » me dit un soir Agnès, après dîner, « devinez qui doit se marier demain ? quelqu'un que vous admirez.

» — Ce n'est pas vous, Agnès, je suppose.

» — Moi, » répliqua-t-elle en relevant la tête et souriant ; « l'entendez-vous, mon père ? Non, c'est Miss Larkins l'aînée. »

Je n'ai que la force de demander : « Et qui… qui épouse-t-elle ? le capitaine Barley ?

» — Non, non ! ce n'est pas un capitaine : c'est M. Chestle, le riche cultivateur de houblons. »

J'éprouve un terrible abattement pendant une semaine ou deux. Je dépouille mon doigt de ma bague, je porte mes plus vieux habits, je ne mets plus de pommade à la graisse d'ours et je regarde quelquefois d'un air lamentable la fleur fanée de Miss Larkins. Puis, fatigué de cette vie stupide et ayant reçu une nouvelle provocation du boucher, je jette la fleur elle-même, je vais

me battre avec le boucher, et cette fois je suis son glorieux vainqueur.

Mais j'aurai bientôt dix-sept ans : entr'autres preuves, j'ai repris ma bague et je mets encore de la pommade à la graisse d'ours.

Seconde partie · Chapitre 5

Je ne saurais bien définir le mélange de tristesse et de plaisir que j'éprouvai quand je vis arriver le terme de ma vie d'écolier et le moment de quitter le pensionnat du D Strong. J'avais vécu là heureux, j'avais une sincère affection pour le Docteur, j'étais éminent et distingué dans ce petit monde : voilà pourquoi je me sentais triste. Mais j'avais aussi des raisons, raisons un peu plus vagues peut-être, pour être charmé de partir. J'allais devenir mon maître et acquérir l'importance d'un jeune homme qui est son maître : je me figurais toutes les merveilleuses choses que peut voir et que peut faire cet être privilégié sur une plus grande scène, le rôle brillant que son mérite lui assure et l'impression imposante qu'il ne saurait manquer de produire sur la société. N'y avait-il pas là de quoi me séduire ? ces visions de ma jeune imagination ne devaient-elles pas suffire pour que je quittasse le pensionnat sans beaucoup de regret ? Le fait est que je ne crois pas qu'au moment de me lancer dans l'expérience de l'avenir, j'aie long-temps fixé un regard mélancolique sur le passé. Je fus ému, sans doute, un peu troublé par la perspective que j'avais devant moi, mais je n'étais pas fâché de faire les premiers pas vers

l'inconnu. Il me semblait enfin que j'allais commencer quelque chose comme la lecture d'un long conte de fées.

J'avais eu avec ma tante maintes graves délibérations sur la carrière que j'embrasserais. Depuis plus d'un an, je cherchais en vain une réponse satisfaisante à sa question si souvent répétée : « — Trot, que voudriez-vous être ? » Je n'avais aucune préférence particulière, aucune vocation que je pusse découvrir. Ah ! si j'avais pu recevoir par inspiration la science de la navigation, prendre le commandement d'une expédition maritime et faire en triomphe le tour du monde, je crois que je me serais trouvé complètement préparé pour être un second Lapeyrouse ou un autre capitaine Cook ! mais, à défaut de cette bonne fortune miraculeuse, mon désir était de me livrer à quelque étude qui ne me forçât pas de tirer de trop grosses sommes sur la bourse de ma tante, — tout disposé d'ailleurs à faire mon devoir, quel qu'il fût.

M. Dick avait régulièrement assisté à tous nos conseils avec une attitude de sage méditation. Il ne se permit de suggérer qu'une chose, et je ne sais quelle idée il avait en tête ce jour-là : « Je proposerai, » dit-il, « qu'il se fasse dinandier. » Dinandier ! ma tante reçut si mal cette proposition, que M. Dick n'en hasarda plus d'autres. Il se contenta d'écouter, d'observer attentivement et de faire résonner le contenu de son gousset.

« — Trot, mon cher ami, » dit ma tante un matin pendant la semaine de Noël, époque où je venais de quitter le pensionnat, « comme ce point délicat est encore à régler et que nous devons ne pas faire de méprise si nous pouvons nous en dispenser, je crois qu'il vaudrait mieux nous donner le temps de réfléchir. En attendant, vous ferez bien de considérer la chose à un nouveau point de vue, et non en écolier.

» — Volontiers, ma tante.

» — Il m'est venu à l'idée, » poursuivit ma tante, « qu'un petit changement de lieux, un coup d'œil jeté sur la vie et sur le monde, hors de la maison, pourrait vous être utile pour connaître vos propres goûts et vous former un jugement plus calme. Supposons que vous entrepreniez un petit voyage ; supposons que vous alliez faire un tour dans le Suffolk et rendre visite à cette femme au nom sauvage que vous savez. » Ma tante n'avait pu encore pardonner à Peggoty de s'appeler Peggoty.

» — De toutes les choses possibles, ma tante, c'est celle qui me plairait le mieux.

» — C'est heureux, » dit ma tante, « car je vous approuve ; il est naturel et rationnel que cela vous plaise, et je suis bien persuadée, Trot, que vous ne ferez jamais rien que de naturel et de rationnel.

» — Je l'espère, ma tante.

» — Votre sœur Betsey Trotwood, » dit ma tante, « aurait été la fille la plus naturelle et la plus rationnelle de la terre. Vous serez digne d'elle, n'est-ce pas ?

» — J'espère être digne de vous, ma tante ; et cela me suffira.

» — Ah ! » répondit ma tante avec un regard d'approbation, « si cette enfant qui fut votre mère vivait, elle serait si fière de son fils que la tête lui en tournerait… et Dieu sait si c'était une tête forte ! »

Ma tante s'excusait toujours ainsi de sa faiblesse pour moi en la rejetant sur ma pauvre mère. Elle ajouta :

« — En vérité, Trotwood, comme vous me la rappelez !

» — J'espère que ce n'est pas vous être désagréable que de vous la rappeler ainsi, ma tante.

» — Il lui ressemble, Dick ! » s'écria ma tante : « Oui, c'est tout son portrait comme elle était le jour où je la vis pour la première fois et avant qu'elle commençât à bouder…

» — Lui ressemble-t-il à ce point ? » demanda M. Dick.

« — Il ressemble aussi à David, » reprit ma tante d'un ton résolu.

« — Il ressemble aussi à David ! » répéta M. Dick.

« — Mais ce que je veux que vous soyez, Trot, » poursuivit ma tante, « je ne dis pas au physique, mais au moral (car je vous trouve bien au physique…), c'est un homme ferme… un homme très ferme, avec une volonté à vous, un homme résolu, » ajouta ma tante qui secoua la tête en me regardant et me montrant le poing, « un homme déterminé, un homme de caractère, Trot, qui résiste à toute influence, excepté à celle des bonnes raisons, qui ne se laisse mener par personne ; voilà ce que je veux que vous soyez, voilà ce que votre père et votre mère auraient pu être, et Dieu sait qu'ils n'en auraient été que plus heureux. »

Je lui dis que j'espérais être ce qu'elle désirait.

« — Afin de commencer à compter sur vous-même et à agir par vous-même, » reprit ma tante, « je veux que vous fassiez seul votre petit voyage. J'avais d'abord pensé à envoyer M. Dick avec vous ; mais, en y réfléchissant, je ferai mieux de le garder pour avoir soin de moi. »

M. Dick eut un air assez désappointé ; mais l'honneur d'avoir soin de la plus étonnante femme du monde, rappela le sourire sur son visage.

« — D'ailleurs, » dit ma tante, « le Mémoire…

» — Oh ! certainement, » s'écria M. Dick, « je veux, Trotwood, qu'il soit rédigé immédiatement… il le faut… et vous savez ce qui s'ensuivra… vous le savez, » répéta M. Dick sans achever sa phrase, et l'ignorant peut-être, hélas ! lui-même.

Pour exécuter le plan de ma tante, je fus bientôt équipé. En prenant congé de moi, elle me remit une bourse assez bien garnie : — « Je vous recommande, » dit-elle, « de passer par Londres ou de revenir par cette capitale, et d'y demeurer quelques jours. Vous avez liberté entière et trois semaines ou un mois à vous : amusez-vous bien, soyez sur vos gardes, et écrivez-nous trois fois la semaine. »

Tels furent ses adieux et ses bons avis, j'abrége un peu la leçon toutefois.

J'allai d'abord à Cantorbéry pour prendre congé d'Agnès, de M. Wickfield et du bon docteur Strong. Agnès fut enchantée de me voir, et me dit qu'il manquait quelque chose à la maison gothique depuis que je l'avais quittée.

« — Je vous assure, Agnès, » lui répondis-je, « qu'il me manque quelque chose à moi aussi, et que loin de vous je crois souvent avoir perdu mon bras droit. C'est même peu dire, car je n'ai dans le bras droit ni le cœur ni la tête. Tous ceux qui vous connaissent, Agnès, vous consultent et vous choisissent pour guide.

» — Tous ceux qui me connaissent me gâtent, je crois, » dit Agnès en souriant.

« — Non, c'est parce que vous ne ressemblez qu'à vous-même, vous si bonne et si douce, d'un caractère si tendre et qui avez toujours raison ?

» — Vous me parlez, » dit Agnès souriant encore et cette fois avec un peu de malice, « comme si j'étais feu Miss Larkins.

» — Allons ! ce n'est pas bien d'abuser de mes confidences, » dis-je en rougissant au souvenir de mon ange bleu ; « mais vous n'en serez pas moins ma confidente, Agnès. Je ne pourrai jamais me dispenser de vous consulter. Qu'il m'arrive quelque malheur ou que je devienne amoureux, vous le saurez toujours si vous le voulez… même quand je serais amoureux sérieusement.

» — Comment donc, mais vous avez toujours été sérieusement amoureux ! » dit Agnès souriant encore.

» — Oh ! » dis-je en souriant à mon tour, quoique un peu confus, « c'était comme un enfant ou comme un écolier que je l'étais. Les temps sont bien changés et je prévois que je tomberai un de ces jours dans quelque passion terriblement sérieuse. Ce qui m'étonne, Agnès, c'est que vous n'aimiez pas encore sérieusement vous-même. »

Agnès de sourire comme tout à l'heure en secouant la tête.

« — Oh ! » continuai-je, « je sais que vous n'aimez pas, parce que si cela était vous me l'auriez dit, ou du moins… (car je surpris une légère rougeur sur son front…) vous me l'auriez laissé deviner ; mais je ne connais personne qui soit digne de vous. Avant que je donne mon consentement, voyez-vous, il faudra qu'un être

supérieur se présente. Dorénavant, j'aurai l'œil ouvert sur tous vos admirateurs, et je vous préviens que l'heureux mortel me trouvera très exigeant. »

Nous causions ainsi sur ce ton moitié badin et moitié sérieux, qui s'explique par les rapports familiers de notre enfance, lorsque tout-à-coup Agnès, changeant de manière et d'accent, me dit :

« — Trotwood, il est une question que je veux vous adresser, et pour laquelle je dois profiter d'une occasion qui ne s'offrira peut-être plus à moi de long-temps : c'est une question que je ne voudrais adresser qu'à vous seul… Avez-vous remarqué le changement qui se fait dans mon père depuis plusieurs mois ? »

Je l'avais remarqué… Mon hésitation à répondre fut comprise par Agnès qui baissa la tête et versa des larmes :

« — Dites-moi ce que ce peut être, » dit-elle à demi-voix.

« — Je crains… m'est-il permis de parler en toute sincérité, Agnès, aimant votre père comme je l'aime !

» — Oui, parlez.

» — Je crains qu'il ne nuise à sa santé par une habitude qui n'a fait qu'augmenter depuis le premier jour où je vins ici. Il a souvent une agitation nerveuse… ou ce qui me paraît tel.

» — Vous ne vous trompez pas, — dit Agnès en secouant tristement la tête.

» — Sa main tremble, sa parole est embarrassée, ses yeux s'égarent, et justement c'est dans ces moments-là, quand il semblerait ne pas avoir sa tête, que presque toujours on vient lui parler de quelque acte à signer ou d'une transaction à conclure.

» — Uriah !

» — Oui ; et la confiance qu'a M. Wickfield de son inhabileté à s'occuper de l'affaire qu'Uriah prétend urgente ou la peur de l'avoir traitée sans bien la comprendre, le rendent si inquiet, que le lendemain matin il est plus agité encore, plus accablé… Ne vous alarmez pas trop, Agnès ; mais c'est dans cet état que je le surpris, il y a quelques semaines, le front penché sur son pupitre et pleurant comme un enfant. »

Agnès me mit doucement une main sur les lèvres : elle venait de reconnaître le pas de son père ; elle courut à sa rencontre et rentra avec lui, s'appuyant contre son épaule. Combien l'expression de son regard était touchante ! Il y avait dans ce regard d'Agnès la reconnaissance et la tendresse filiales, en même temps qu'une prière qui s'adressait à moi de respecter son père jusque dans le secret de mes pensées : expression d'orgueil et de dévoûment, de tristesse et de compassion. Elle ne pouvait rien me dire qui m'émût autant que cet appel muet à mes sympathies.

Nous allâmes prendre le thé chez le D Strong, où nous passâmes la soirée en famille. Le Docteur me fit fête ; il annonça son projet de céder bientôt son pensionnat à son premier sous-maître, pour s'occuper exclusivement de son Dictionnaire des racines grecques et de sa charmante femme. En même temps, comme on venait de recevoir une lettre du cousin Maldon, qui se plaignait du climat de l'Inde, M Markleham, toujours prête à invoquer le souvenir du temps où ce cher cousin jouait avec sa fille, opina pour son retour immédiat, bien persuadée que la même providence qui lui avait procuré un premier emploi outre-mer, lui en procurerait un autre en Angleterre. Le Docteur était naïvement de cet avis, et il ne s'apercevait pas plus qu'autrefois de

l'embarras que ce sujet de conversation causait à M Strong. Quant à moi, plus clairement, hélas ! en comparant la physionomie si pure d'Agnès et celle de la jeune compagne du Docteur, en voyant surtout celle-ci éviter l'œil toujours sévère de M. Wickfield, je ne sais quel soupçon de trahison j'emportai de cette visite. Ce soupçon me suivit sous le toit de M. Wickfield, et il s'y mêla une sorte de pressentiment, comme si quelque disgrâce menaçait l'établissement où j'avais étudié et joué, écolier innocent. Je n'eus plus le même plaisir désormais à songer aux deux antiques aloès, à la pelouse, à la promenade favorite du Docteur, au son des cloches de la cathédrale dont les tours dominaient ce sanctuaire de mon enfance.

Le lendemain matin, je ne fus pas égayé par les bons offices d'Uriah Heep, qui voulait m'aider à faire un paquet des livres et d'autres objets laissés par moi jusque-là chez M. Wickfield, et qui devaient m'être expédiés plus tard, puisque je cessais d'être l'hôte résidant du père d'Agnès. Uriah me montra un tel empressement, que j'en conclus peu charitablement qu'il était bien aise de me voir partir.

J'eus besoin de me monter la tête pour faire bonne contenance en disant adieu à mes amis de Cantorbéry. Pleurer n'était pas digne d'une mâle douleur. Je me montrai stoïque, et je ne versai pas une larme. J'étais assis à côté du cocher, sur son siège, quand la diligence, qui traversait la ville, fit une halte non loin de l'échoppe de mon vieil ennemi le boucher… Je me sentais si attendri, malgré mon affectation d'indifférence, que j'étais sur le point d'aller lui secouer cordialement la main… Mais il avait l'air tout aussi farouche que jadis, sans être embelli par l'absence de

deux dents de devant que je lui avais fait sauter à notre second pugilat : je crus plus sage de m'abstenir des avances.

Je me souviens qu'une fois sur la grand'route, ma seule préoccupation était de paraître le moins jeune possible au cocher, et d'affecter un ton d'assurance ou même de brusquerie. Je voulais être un homme fait, en un mot, et il fallait que personne n'en doutât.

« — Vous allez jusqu'à Londres, Monsieur ? » me demanda le cocher.

« — Oui, William (lui répondis-je avec condescendance, car je savais son nom), je vais à Londres ; je n'irai dans le Suffolk qu'après.

» — Pour chasser au tir, Monsieur ? »

La chasse au tir en cette saison ! Il aurait pu supposer, avec la même probabilité, que j'allais à la pêche de la baleine ; je n'y songeais guère, le cocher le savait aussi bien que moi. Je n'en fus pas moins sensible au compliment, et, prétendant être indécis :

« — Je ne sais pas, » lui dis-je, « si je chasserai ou non.

» — Le gibier est devenu très effarouché, à ce qu'on dit, » reprit William.

« — On me l'a dit aussi, » répliquai-je.

« — Le Suffolk, Monsieur, est votre comté ?

» — Oui, » répondis-je avec importance ; « le Suffolk est mon comté.

» — On dit qu'on y fait des poudings excellents ? »

Je n'en savais rien ; mais je crus devoir soutenir les institutions de mon comté et avoir au moins l'air de les connaître. Je secouai donc la tête avec une grimace affirmative.

« — Et les bœufs de Suffolk ? » demanda William ; « quand un bœuf de Suffolk est des bons, il vaut son pesant d'or. Vous occupez-vous, Monsieur, de l'élève du bétail ?

» — Non, non, » répondis-je « pas précisément ?

» — Il y a derrière moi, » dit William, « un Monsieur qui engraisse des bœufs par centaines. »

Le Monsieur désigné était un Monsieur louche d'un œil, au menton saillant, coiffé d'un haut chapeau gris à bords plats et étroits, avec un pantalon qui se boutonnait de la cheville à la hanche. Lorsque je tournai la tête, il lorgnait de son bon œil les rênes des chevaux.

« — N'est-ce pas vrai ? » lui demanda William.

« — Qu'est-ce qui est vrai ? » demanda le Monsieur louche.

» Que vous engraissez des bœufs de Suffolk par centaines.

» — Je le croirais assez, » dit l'autre, et il sentait le fumier au point de n'avoir pas besoin d'attestation plus directe.

« — Un pareil homme, » me dit à l'oreille le cocher qui arrêtait en ce moment les chevaux devant un relais ; « un pareil homme n'est pas fait pour être derrière le siège, hé ? »

J'interprétai cette remarque comme l'insinuation du désir qu'il avait que je cédasse ma place au Monsieur louche, et je proposai, en rougissant, d'en changer avec lui.

« — Ma foi, Monsieur, si cela vous est égal, » dit William, « je crois que ce serait plus convenable. »

J'ai toujours considéré cet incident comme mon premier échec dans le monde. En retenant ma place sur le siège au bureau de la diligence, j'avais donné une demi-couronne de surplus au commis pour qu'elle me fût garantie. Je m'étais muni d'une grosse redingote et d'un beau cache-nez en cachemire, pour faire honneur à cette place privilégiée ; je m'y étais installé, un peu fier de moi-même et convaincu que la voiture pouvait être fière de moi. Eh bien ! à peine le premier relais franchi, j'étais supplanté par un homme louche, vulgaire de costume et de langage, dont tout le mérite était de sentir horriblement l'écurie.

La défiance de moi-même m'a souvent nui dans le monde ; certes, le petit épisode de la diligence de Cantorbéry n'était pas fait pour m'encourager à secouer cette infirmité naturelle. J'eus beau me réfugier dans ma brusquerie d'emprunt ; j'eus beau tirer toutes mes paroles du creux de l'estomac pendant le reste du voyage, je ne pus me dissimuler que j'étais un novice, un innocent, un astre éteint à mon aurore.

C'était cependant encore une situation curieuse et intéressante que la mienne sur l'impériale de la diligence, derrière quatre chevaux fringants qui me conduisaient à la capitale britannique ! Jeune homme bien élevé, bien vêtu, la poche bien garnie : je retrouvais de distance en distance les jalons du premier voyage que j'avais fait sur cette même route, et, malgré moi, j'éprouvais encore quelques-unes des émotions du pauvre enfant fugitif. En apercevant une figure de chaudronnier ambulant, je crus sentir une main noircie sur ma chemise. Quand nous traversâmes Chatham au grand trot, je tendis le cou vers la rue où le

vieux juif m'avait acheté ma veste, et je cherchai l'endroit où je m'étais assis au soleil en attendant mon argent. Enfin, nous n'avions plus qu'un relais pour entrer à Londres, et nous passâmes devant le vénérable pensionnat où régnait peut-être encore ce tyran appelé M. Creakle… Ah ! j'aurais donné tout ce que je possédais pour pouvoir descendre de la diligence, aller m'acquitter avec usure des coups de canne que je lui devais et ouvrir la cage à tous ses jeunes prisonniers.

Nous nous arrêtâmes au vieil hôtel de la Croix d'Or, dans Charing-Cross ; ce quartier n'était pas encore une belle place : un garçon me montra la salle commune, puis la fille m'introduisit dans une petite chambre qui sentait le renfermé d'un fiacre et ressemblait à un caveau de famille dans un cimetière. J'éprouvais tout l'embarras de ma jeunesse ; car personne ne paraissait avoir peur de moi, la fille écoutant à peine mes observations sur la sombre niche où elle me confinait ; le garçon, se rendant tout d'abord familier, offrant ses conseils à mon inexpérience, dictant lui-même le menu de mon dîner, et me composant mon flacon de vin de Xérès avec ce que les autres voyageurs avaient laissé au fond des leurs.

Je le vis faire cette composition chimique, en véritable apothicaire, derrière la cloison d'un des compartiments du coffee-room, et si j'avais osé, je n'aurais pas avalé cette drogue qui, tout insipide qu'elle me parût, me mit en goût d'aller assister aux empoisonnements moins dangereux de la scène tragique. Je choisis le théâtre de Covent-Garden, où l'on représentait Jules César, suivi de la pantomime de la saison. Ce fut pour moi un délicieux spectacle de voir, vivants, devant moi, allant et venant pour mon plaisir, ces nobles Romains que je ne connaissais que par les thèmes

et les versions du pensionnat. La pantomime acheva de m'éblouir par des décorations féeriques, par la musique et la danse, mélange curieux de poésie et de réalité. Je sortis tout enchanté du spectacle. Il était minuit, il pleuvait ; en trouvant la rue prosaïquement bruyante et boueuse, il me sembla que je tombais des nuages par delà lesquels je venais de vivre d'une vie romanesque pendant un siècle au moins.

J'étais tout étourdi de cette chute, et il fallut que je fusse coudoyé et bousculé deux ou trois fois pour dire adieu à mes illusions et chercher le chemin de mon hôtel. Là, je me séchais devant le feu de la salle commune, tout prêt à renouer le fil de mon rêve, en dépit du garçon qui m'avait apporté ma bougie pour m'avertir qu'il serait bien aise de me voir dans mon lit afin de pouvoir gagner le sien, lorsqu'entra un jeune homme qui captiva toute mon attention. Mon cœur battait violemment, et j'allai à lui avec une telle spontanéité, que je fus surpris de sa propre hésitation.

« — Steerforth ! » m'écriai-je, « ne vous souvenez-vous plus de moi ? »

» — Bon Dieu ! » dit-il alors, « c'est le petit Copperfield ! »

Il me reconnaissait ! je saisis ses mains avec une étreinte affectueuse… J'étais, malgré mon envie de lui sauter au cou pour l'embrasser, comme retenu par la peur de lui déplaire. Les yeux pleins de larmes, j'essayais de rire. Les expressions de ma joie expiraient l'une après l'autre sur mes lèvres. Après avoir ainsi balbutié, je dis enfin : « — Steerforth, le bonheur de vous revoir m'étouffe. Parlez-moi, vous, puisque je ne saurais vous exprimer ma joie. »

Àson tour il fut ému de mon émotion : « Allons, Copperfield, » me dit-il, « remettez-vous, mon cher ami. Moi aussi je suis heureux de la rencontre. Et comment êtes-vous ici ? » ajouta-t-il en dégageant une de ses mains et me frappant amicalement sur l'épaule.

« — Je suis arrivé par la diligence de Cantorbéry cet après-midi. J'ai été adopté par une tante qui habite le comté de Kent, et j'ai terminé là mon éducation. Mais vous, Steerforth, qu'êtes-vous devenu ?

» — Mon cher, on a fait de moi ce qu'on appelle un oxonien, un étudiant d'Oxford ; c'est-à-dire, je suis, dans cette auguste Université, périodiquement, des cours de sciences et de belles-lettres qui m'ennuient à en périr. Aujourd'hui, je vais rendre visite à ma mère… Vous êtes, Copperfield, un charmant garçon, et, maintenant que je vous contemple, c'est toujours vous, toujours le même. Comment ne vous ai-je pas reconnu tout de suite ?

» — Oh ! moi, c'est tout d'abord que je vous ai reconnu, Steerforth ; mais vous êtes de ceux qu'on n'oublie pas aisément. »

Il sourit en passant la main dans les boucles de ses cheveux, et dit avec gaîté :

« — Oui, je vais remplir mon devoir filial. Ma mère habite les environs de Londres. Les routes sont détestables, notre maison est passablement ennuyeuse. Je me suis donc arrêté ici pour vingt-quatre heures ; sur ces vingt-quatre heures, depuis mon arrivée, j'en ai dormi cinq à six au théâtre.

» — J'ai été au théâtre aussi, Steerforth, à Covent-Garden. Quel délicieux et magnifique spectacle !

Àces mots Steerforth rit de tout son cœur.

« — Mon cher Davy, » me dit-il en me frappant sur l'épaule, « ou plutôt mon cher Daisy, car vous êtes une vraie fleur des champs, la pâquerette qui vient d'éclore sous les perles de la rosée du matin, n'a pas une corolle plus fraîche que votre cœur ingénu. J'étais aussi à Covent-Garden, et jamais on ne vit un plus misérable spectacle. Holà ! eh ! vous. »

Cette dernière apostrophe s'adressait au garçon de la salle commune, qui s'était tenu à distance, encore attentif à notre reconnaissance, et qui s'approcha avec un air respectueux.

« — Où avez-vous casé mon ami, M. Copperfield ?

» — Je vous demande pardon, Monsieur.

» — Et moi, c'est où il couchera cette nuit que je vous demande ? Quel est le numéro de sa chambre ? N'ayez pas l'air de ne pas me comprendre.

» — Monsieur, » dit le garçon avec l'air d'un homme qui a besoin d'excuse, « M. Copperfield est à présent au n 44.

» — Au n 44 ! À quoi diantre pensez-vous de mettre M. Copperfield dans un petit grenier sur une écurie ?

» — Ah ! Monsieur, voyez-vous, » reprit le garçon toujours sur le ton apologétique, « nous ne pensions pas que M. Copperfield fût difficile. Nous pouvons donner à M. Copperfield le 72, Monsieur, s'il le préfère ; à côté de vous, Monsieur.

» — Certainement qu'il le préfère, » dit Steerforth, « et qu'on fasse tout de suite son déménagement. »

Le garçon sortit pour se conformer à cet ordre. Steerforth rit encore à l'idée qu'on m'avait logé au 44. Il me frappa une troisième fois sur l'épaule et m'invita à déjeuner avec lui le lendemain à dix heures, — invitation que je fus heureux et fier d'accepter.

Comme il était assez tard, nous prîmes nos bougies et nous montâmes à nos chambres. Je trouvai la mienne, le 72, infiniment préférable au 44. Elle ne sentait plus le renfermé et au lieu d'une petite couchette, elle contenait un beau lit à colonnes. Ce fut sur un vaste oreiller que je m'endormis bientôt, pour rêver de la vieille Rome et de la féerie, de Steerforth et de l'amitié, jusqu'à ce que je fusse réveillé par le roulement des voitures qui franchissaient la porte voûtée de l'hôtel, — bruit solennel qui me procura un second rêve du matin, dans lequel je vis Jupiter ébranlant l'Olympe de son tonnerre.

Seconde partie · Chapitre 6

Lorsque la fille frappa à ma porte, sur les huit heures, en me disant qu'elle déposait, dans le corridor, l'eau chaude pour faire ma barbe, je sentis, hélas ! que je n'en avais nul besoin et je rougis. Pendant tout le temps que je m'habillai, je fus persécuté par le soupçon qu'elle avait ri en me parlant ainsi, et, l'ayant rencontrée sur l'escalier en descendant pour le déjeuner, je dus lui paraître confus et honteux. Je l'aurais évitée si j'avais pu apercevoir une autre issue ; je fis même un pas en arrière et me penchai à une fenêtre d'où je feignis de regarder, à travers le brouillard, la statue

équestre de Charles II, jusqu'à ce que le garçon m'avertît que M. J. Steerforth m'attendait.

J'allais me diriger vers la salle commune, mais le garçon me dit que c'était dans un petit parloir attenant à sa chambre que Steerforth s'était fait servir. Je revins sur mes pas et j'entrai chez mon ami. J'admirai l'appartement en miniature qu'il occupait, composé de trois jolies pièces, avec des tapis, des rideaux rouges aux croisées, où tout était propre et brillant comme s'il eût été chez lui et non à l'hôtel. Dans une glace qui faisait face à l'entrée, j'admirai le tableau de cet intérieur élégant, et en y voyant Steerforth si calme, si naturellement à son aise, si sûr de lui-même, mon supérieur en tout (l'âge compris), j'éprouvai un véritable embarras ; mais son air de patronage amical me fit oublier bientôt la distance qui existait entre nous. Ma confiance s'accrut encore lorsque je remarquai que j'avais part aux respects obséquieux du garçon, le même qui, la veille, s'était tout d'abord familiarisé avec moi.

« — Maintenant, Copperfield, » me dit Steerforth dès que nous fûmes seuls, « je serais charmé de savoir ce que vous voulez faire, où vous allez et tout ce qui vous concerne. Je vous considère comme si vous étiez ma propriété. »

Heureux de voir qu'il s'intéressait à moi si particulièrement, je lui racontai que ma tante m'avait proposé d'entreprendre un petit voyage d'expérience.

« — Eh bien ! » me dit Steerforth, « puisque vous n'êtes pas pressé, venez chez ma mère, à Highgate, et passez-y un jour ou deux ; vous serez content d'elle. Peut-être est-elle un peu vaine de son fils et en parle-t-elle trop longuement ; mais vous le lui

pardonnerez, vous, et elle sera heureuse de vous voir, j'en suis sûr.

» — Je voudrais en être aussi sûr que vous, » répondis-je en souriant.

« — Oh ! » dit Steerforth, « tous ceux qui m'aiment ont auprès d'elle un titre auquel elle s'empresse de faire honneur.

» — En ce cas, je crois que je serai bien reçu, » répondis-je.

« — Je vous en réponds. Nous partirons donc ensemble ; mais je veux d'abord, pendant une heure ou deux, visiter avec vous les curiosités de Londres. On ne rencontre pas tous les jours quelqu'un aux impressions naïves comme vous pour les lui montrer. Après cette promenade nous prendrons la voiture publique jusqu'à Highgate. »

Ce n'était pas un rêve : je n'avais pas dormi dans le n 44 ; je m'avais pas déjeuné dans la salle commune ; le garçon me témoignait de respectueux égards ! Après avoir écrit à ma tante, pour lui raconter l'heureuse rencontre de mon admiré condisciple et son invitation, je montai avec lui dans un fiacre ; nous allâmes voir le Panorama, la Tour, le Muséum et autres lieux où je remarquai combien de choses savait Steerforth et le peu de cas qu'il faisait de ses connaissances variées.

« — Vous prendrez un grade élevé à l'Université, Steerforth, » lui dis-je, « si ce n'est déjà fait. Que vos professeurs doivent être fiers de vous ?

» Moi, prendre un grade universitaire ! » s'écria Steerforth, « Dieu m'en garde, ma chère fleur des champs, ma pâquerette… laissez-moi vous appeler Pâquerette…

» — Volontiers, » répondis-je.

« — Vous êtes un bon petit garçon, » dit Steerforth en riant… « Non, non, je n'ai pas la moindre envie ni l'intention de me distinguer de cette façon. Moi docteur, moi homme de science ! J'en ai assez comme cela pour mon usage : tel que je suis je me trouve déjà pas mal difficile à supporter.

» — Mais la gloire…

» — Romanesque Pâquerette, » interrompit Steerforth riant de plus en plus, « que m'importe l'ébahissement de quelques sots… qu'ils portent leur admiration à un autre et que cet autre se nourrisse de gloire, je lui en fais bien mon compliment. »

Je fus confus de ma lourde méprise, et changeai d'entretien. Par bonheur, Steerforth passait avec une merveilleuse facilité d'un sujet à un autre.

Après avoir causé un peu de tout en nous promenant, nous goûtâmes et nous nous mîmes enfin en route pour Highgate. Il était presque nuit quand la voiture s'arrêta pour nous déposer devant la porte d'une vieille maison en briques, sur le point le plus élevé de la colline. Une dame, d'un âge respectable, sans être vieille encore, à la physionomie belle et avec une démarche aristocratique, était sortie de la maison au bruit de notre approche : elle serra Steerforth dans ses bras, en l'appelant : « Mon cher James ! » C'était sa mère, à laquelle il me présenta et qui me reçut avec une affabilité imposante.

La maison était élégante dans sa vieille architecture ; tout y sentait l'ordre et le calme. Des fenêtres de la chambre qui me fut assignée, j'apercevais Londres sous son dais de brouillard, à tra-

vers lequel perçaient, de distance en distance, les lueurs des réverbères. En m'habillant avant le dîner, je n'eus que le temps de donner un coup d'œil à l'ameublement et de remarquer les fauteuils en tapisserie, ouvrage, je le supposais, de la mère de Steerforth lorsqu'elle était jeune fille ; quelques portraits à l'estompe ornaient les panneaux de la boiserie, et représentaient des ladies de l'autre siècle en cheveux poudrés.

Je trouvai, dans la salle à manger, une seconde dame, c'est-à-dire une demoiselle, assez petite de taille, très brune et d'une physionomie qui, sans être agréable, attira cependant mon attention par une expression de bienveillance : je ne pouvais m'empêcher de la regarder ; était-ce parce que je dînais assis en face d'elle ? Steerforth ne m'en ayant pas parlé, je me demandais qui ce pouvait être ; peut-être y avait-il en elle réellement quelque chose de remarquable : ses cheveux noirs, ses yeux vifs et ardents, sa taille exiguë et mince, mais surtout une cicatrice aux lèvres… C'était une ancienne cicatrice, où le sang circulait de nouveau, mais qui avait dû être assez profonde, à partir de la lèvre supérieure, dont elle avait altéré la forme, jusqu'à la saillie du menton. Tout en cherchant à deviner qui était cette jeune personne, je lui attribuais une trentaine d'années ; je ne crus pas lui faire tort non plus en lui supposant l'envie de se marier, envie naturelle à une fille mûre ; je me permis enfin de la comparer, en moi-même, à une maison à louer depuis long-temps et qui a besoin de quelques réparations ; je répète cependant que son regard était bienveillant ; mais son peu d'embonpoint semblait l'effet d'une flamme intérieure qui la consumait peu à peu et s'échappait par ses yeux.

Dans le courant du dîner je sus son nom : Miss Dartle ; Steerforth et sa mère l'appelaient familièrement Rosa. J'appris ensuite qu'elle était depuis long-temps de la maison, une espèce de compagne pour M Steerforth. Miss Dartle ne disait jamais directement ce qu'elle voulait dire ; elle s'exprimait volontiers par une insinuation, par un détour, et mieux encore par voie d'interrogation ou par une phrase inachevée qu'elle vous forçait de compléter pour elle. Par exemple, M Steerforth, moitié sérieusement, moitié riant, ayant dit à son fils : « Je crains bien, James, que vous ne meniez une vie dissipée à l'Université, » Miss Dartle glissa cette phrase :

« — Quoi donc ? Mais n'est-ce pas toujours ainsi ? Je suis sans doute très ignorante, mais je croyais qu'on allait à l'Université pour…

» — Pour y perdre son temps ? n'est-ce pas, » répondit M Steerforth ; « c'est souvent le cas, peut-être ; cependant, pour parler sérieusement, j'espère que mon fils justifie ma confiance en lui, et d'ailleurs j'ai confiance aussi en son professeur particulier, qui est un homme consciencieux.

» — Quoi, vraiment ? » répéta Miss Dartle, « avez-vous cette confiance ? et le professeur est-il un homme réellement consciencieux ?

» — Sans doute, j'en suis convaincue, » dit M Steerforth.

« — Oh ! alors, cela doit être, » reprit Miss Dartle ; « est-il consciencieux ? Je l'estime ; s'il est consciencieux, il n'est pas… Oh ! non, il n'est pas cela, s'il est réellement consciencieux. »

C'est ainsi qu'elle avait un correctif sur toutes choses, au risque de l'appliquer à ses propres insinuations, et je remarquai qu'elle contredisait volontiers mon ami Steerforth lui-même. Par exemple, M Steerforth me parlant de mon excursion dans le comté de Suffolk, je dis au hasard que je serais bien heureux si Steerforth voulait m'y accompagner ; et je lui expliquai que c'était ma vieille bonne et la famille de M. Daniel Peggoty que j'allais visiter.

« — Ah ! » dit Steerforth, « ce brave batelier qui vint vous voir à Salem-House ; il avait son fils avec lui ?

» — Non, » répondis-je, « c'était son neveu, ou plutôt son fils adoptif. Il a une charmante nièce aussi, qu'il a adoptée également pour sa fille. Bref, sa maison (ou plutôt son bateau, car il vit à bord d'un bateau, quoiqu'en terre ferme), est peuplée de personnes qui sont les preuves vivantes de sa générosité et de sa bonté naturelle. Vous seriez charmé de connaître cette famille.

» — Vous le pensez, » dit Steerforth : « eh bien ! je le pense aussi. Cela vaut, en effet, un voyage, — sans compter le plaisir de voyager avec vous, Pâquerette, — de connaître cette sorte de gens et de vivre dans leur intimité. »

Mon cœur bondit à l'espoir d'un nouveau plaisir. Mais Miss Dartle, qui n'avait pas cessé de tenir fixés sur nous ses yeux étincelants, plaça cette insidieuse interrogation, qui portait sur le ton avec lequel Steerforth avait parlé de cette sorte de gens :

« — Ah ! » s'écria-t-elle, « réellement ? sont-ils en effet cela ?

» — Que voulez-vous dire par cela et à qui faites-vous allusion ? » demanda Steerforth.

« — À cette sorte de gens. Sont-ils réellement des animaux ou des êtres d'une autre sorte que nous ? C'est tout ce que je désire savoir.

» — Il me semble, » reprit Steerforth avec indifférence, « qu'il y a entre eux et nous une large démarcation. Ils ne sauraient avoir notre susceptibilité nerveuse ; leur délicatesse n'est pas aussi aisément heurtée que la nôtre… ils sont étonnamment vertueux, à ce qu'il paraît… c'est l'opinion de quelques personnes, du moins, et je ne voudrais pas la contredire. Quant à moi, tout ce que je prétends, c'est que ces gens-là n'ont pas des natures très raffinées, et qu'ils doivent remercier le ciel de leur avoir donné une âme qui est à l'abri d'une égratignure comme la rude épiderme de leur peau.

» — Réellement, » répéta Miss Dartle, qui affectionnait cet adverbe, » vous me faites plaisir ! Il est consolant de savoir que cette sorte de gens ne sentent pas comme nous quand ils souffrent. J'avais quelquefois été vraiment en peine pour eux, mais je ne m'en inquiéterai plus. Ne dois-je pas vous remercier d'avoir éclairé mes doutes ? je ne savais pas et je sais. J'ai eu une bonne idée de faire ma question, n'est-ce pas ? »

Et ce disant elle sortit ; M Steerforth la suivit de près.

Je m'étais imaginé que Steerforth n'avait parlé comme il l'avait fait que par forme de badinage, et je m'attendais à ce qu'il en conviendrait le premier quand nous serions seuls ; mais il se contenta de me demander comment je trouvais Miss Dartle.

« — Elle est fort spirituelle, » répondis-je.

« — Spirituelle ! » répliqua Steerforth. « C'est l'esprit le plus pointu et le plus tranchant qu'il y ait au monde, un esprit qui cherche à s'aiguiser de plus en plus, au risque de devenir une vraie lame de rasoir, comme sa figure et toute sa personne.

» — Quelle singulière cicatrice j'ai remarqué à sa lèvre, » dis-je.

Ma remarque, qui était aussi une question, fit sourciller Steerforth, et ce ne fut qu'après une espèce de retour muet sur lui-même, qu'il me répondit :

« — C'est moi qui la lui ai faite.

» — Par quelque malheureux accident, sans doute ?

» — Non ! j'étais tout enfant ; elle m'irrita et je lui jetai un marteau à la tête… Je devais être un petit ange de douceur à cet âge ! »

Je regrettai vivement d'avoir touché un pareil sujet, mais Steerforth continua :

« — Elle en a conservé la marque, comme vous voyez, et elle la portera jusqu'au tombeau… si elle repose jamais dans un tombeau… car je doute que Rosa trouve le repos nulle part. Elle est la fille d'un cousin de mon père, et elle devint orpheline peu de temps après que ma mère fut devenue veuve. Ma mère la prit chez elle pour lui tenir compagnie ; elle a deux mille livres sterling à elle et ajoute les intérêts annuels de cette somme au capital. Je vous ai raconté toute l'histoire de Miss Rosa Dartle.

» — Et je ne doute pas qu'elle vous aime comme un frère, mon cher Steerforth.

» — Hum ! » reprit Steerforth regardant le feu ; « il est des frères qui ne sont pas excessivement aimés et il en est qui aiment… Mais assez, Copperfield, voici une excellente liqueur de ménage dont je veux vous faire goûter ; » et au bout de quelques instants, Steerforth avait retrouvé toute sa sérénité avec ses formes séduisantes.

Àl'heure du thé, quand je revis Miss Dartle, je ne pus m'empêcher d'examiner sa cicatrice avec un intérêt douloureux : j'observai bientôt que c'était la partie la plus susceptible de son visage. Lorsque Miss Dartle pâlissait, cette marque s'altérait la première, imprimant une ligne couleur de plomb sur toute son étendue, comme un trait à l'encre invisible qu'on approche du feu. Miss Dartle faisait une partie au trictrac avec Steerforth, et une petite altercation s'éleva entre les partenaires… Je crus que Miss Dartle allait avoir un accès de rage ; mais elle se contint et je ne vis qu'une ligne de plomb surgir en relief sur la pâleur de sa physionomie.

Je ne pouvais être surpris de l'adoration de M Steerforth pour son fils. Elle parlait sans cesse de lui et semblait ne pouvoir parler d'autre chose ; elle me montra son portrait, qu'elle avait fait faire lorsqu'il était enfant, pour l'encadrer dans un médaillon qui contenait une boucle de ses cheveux, et elle portait au cou un autre portrait de lui fait cette année même. Elle conservait enfin, dans un coffre placé sur un guéridon près du feu, toutes les lettres qu'il lui avait écrites : elle m'en aurait lu quelques-unes, ce qui m'eût charmé, s'il ne s'y était opposé tout en la cajolant.

« — C'est chez M. Creakle que vous avez connu mon fils ? » me dit M Steerforth pendant que Steerforth et Miss Dartle jouaient

au trictrac. « Je me rappelle, en effet, qu'il m'avait parlé une fois de son jeune ami ; mais j'avoue que j'avais oublié votre nom.

» — Il fut pour moi un noble et généreux protecteur en ce temps-là, Madame, je vous assure, » lui dis-je, « et j'avais bien besoin d'un pareil ami.

» — Il est toujours noble et généreux, » répondit M Steerforth avec orgueil ; et elle comprit combien je sympathisais avec cet orgueil d'une mère, car cette fierté, qui lui était naturelle, ne se révéla bientôt plus à moi que lorsqu'elle vantait son fils.

« — Ce pensionnat, » poursuivit-elle, « n'était pas une école digne de mon fils, loin de là ; mais certaines circonstances me firent passer par dessus cette considération. La fierté de mon fils exigeait qu'il fût placé chez un maître qui reconnût sa supériorité, et M. Creakle était l'homme qu'il me fallait. »

C'était, en effet, l'homme qu'il fallait pour se plier au caractère d'un semblable écolier. Je n'en estimai pas davantage M. Creakle ; mais si j'avais pu le mépriser moins, c'eût été à cause de son respect pour mon ami.

La tendre mère ajouta :

« — Mon fils se fût révolté contre toute contrainte ; mais, en se voyant le monarque du pensionnat, il s'imposa une émulation volontaire et résolut fièrement d'être digne de régner. »

J'applaudis de cœur et d'âme à cette analyse.

« — Je sais, » dit M Steerforth, « que vous êtes tout dévoué à mon fils ; il m'a raconté que vous avez pleuré en le retrouvant. Je ne serais pas sincère si j'affectais d'être surprise que mon fils

puisse inspirer une telle affection ; mais je n'en suis pas moins touchée de votre amitié, et il a eu bien raison de vous amener ici : je suis heureuse de vous connaître. »

Miss Dartle jouait au trictrac avec la même ardeur qu'elle mettait à tout ce qu'elle faisait. Si, quand je l'avais vue pour la première fois, elle eût joué au trictrac, j'aurais attribué à ce jeu-là seul l'amaigrissement de toute sa petite personne et le feu dévorant de ses regards. Cependant, je me trompe fort si elle perdit un mot de cet entretien ou une expression de ma physionomie, lorsque j'écoutais avec tant de charme les confidences maternelles dont m'honorait M Steerforth.

Àla fin de la soirée, Steerforth déclara qu'il pensait sérieusement à faire avec moi le voyage de Yarmouth :

« — Ne précipitons rien toutefois, » dit-il ; « nous avons toute la semaine pour nous décider, car ma mère veut vous garder huit jours au moins, ma chère Pâquerette ! »

Ici Miss Dartle intervint :

« — Réellement, M. Copperfield, pourquoi ce nom de Pâquerette ? N'est-ce qu'un sobriquet ? Pourquoi vous le donne-t-il ? Serait-ce… serait-ce parce qu'il vous trouve jeune et naïf ? Je vous demande pardon de ma question : je suis vraiment d'une stupidité étonnante là-dessus. »

Je répondis en rougissant, que je croyais qu'elle avait deviné le motif de mon sobriquet.

« — Ah ! » reprit Miss Dartle, « je suis enchantée de le savoir. Donc, il vous trouve jeune et naïf : vous êtes son ami… c'est vraiment délicieux. »

Elle se retira après cette remarque, et M Steerforth bientôt après elle. Steerforth et moi nous restâmes encore une demi-heure à causer de nos souvenirs du pensionnat, puis nous montâmes ensemble. Sa chambre était située près de la mienne, et il me la montra : chambre toute garnie de meubles commodes et décorée par les soins d'une mère qui n'avait rien oublié et qui avait voulu que son image veillât là encore sur le sommeil de son fils bien-aimé, car son portrait pendait près de son lit.

Je trouvai un bon feu dans ma propre chambre et m'assis devant ma cheminée pour méditer sur mon bonheur ; mais, en levant les yeux, j'aperçus au-dessus de mot un portrait de Miss Dartle qui m'observait de ses yeux ardents.

La ressemblance était frappante au point de me faire tressaillir ; le peintre avait omis la cicatrice ; mais je la restituai sur cette figure où je la voyais tantôt bornée à la lèvre supérieure, comme pendant le dîner, tantôt accusant toute l'étendue de la blessure que lui avait faite le marteau, comme lorsqu'elle éprouvait quelque mouvement de colère.

Pourquoi donc m'avait-on ménagé ce tête-à-tête muet avec cette éternelle questionneuse ? me demandai-je non sans humeur. Pour ne pas la voir jusqu'au lendemain, je me déshabillai, me glissai dans mon lit et éteignis ma lumière ; mais tout en m'endormant, je sentais qu'elle était là et je croyais l'entendre murmurer à mon oreille : « Est-ce réellement ceci ou cela ? » Je me réveillai même deux ou trois fois dans la nuit, pour éluder cette importune interrogation.

Seconde partie · Chapitre 7

Il y avait dans la maison de la mère de Steerforth, un domestique dont il se faisait accompagner habituellement, l'ayant pris à son service pendant qu'il suivait les cours de l'Université. Ce domestique était un modèle de ce qu'on appelle, en Angleterre, la respectabilité, mot qui, dans son sens britannique, résume toute espèce de considération n'importe dans quel rang de la hiérarchie sociale. Discret jusqu'à la taciturnité, il ne marchait que sur la pointe des pieds, calme, attentif avec déférence, toujours à portée de la voix quand on avait besoin de lui, jamais là quand on n'en avait pas besoin ; mais son grand mérite était son air respectable. Il ne venait pas avec vous avec une figure humble ; il portait plutôt la tête un peu raide. N'élevant jamais la voix, il se faisait remarquer par une accentuation et une manière de prononcer la lettre s si distinctement, qu'il semblait choisir exprès les mots qui la contiennent ; mais toutes ces particularités ne nuisaient en rien à sa considération ; il eût rendu respectable un nez de caricature. Il s'entourait d'une atmosphère de respectabilité. Impossible de le soupçonner d'aucun vice ou d'aucun défaut : il était si moralement respectable ! Nul n'aurait songé à le mettre en livrée : il avait l'extérieur si respectable ! lui imposer aucun travail qui le fît déroger, c'eût été lui infliger un affront gratuit. Les servantes reconnaissaient si naturellement ce caractère digne d'égards, qu'elles faisaient d'elles-mêmes une partie de l'ouvrage qui eût semblé devoir être dans ses attributions, et cela, en général, pendant qu'il lisait le journal, assis à l'office au coin du feu.

Jamais je n'ai vu un homme qui sût si bien se contenir ; mais cette qualité était encore une de celles qui le relevaient aux yeux de tous. Personne ne connaissait son nom de baptême, autre mo-

tif de respectabilité. On l'appelait Littimer. On aurait pu dire à Pierre : « Va te faire pendre ! » à Tom : « Va à tous les diables ! » mais Littimer était parfaitement respectable.

C'était sans doute l'effet de la vénération naturelle qu'inspire l'idée abstraite de respectabilité qui m'en imposait ; mais je me sentais plus jeune en présence de cet homme qu'en présence de n'importe qui. Quel âge avait-il lui-même ? Je ne pouvais le deviner : autre mystère tout à son crédit ; car, sous le calme de ses manières, il pouvait avoir cinquante ans aussi bien que trente.

Littimer était dans ma chambre le matin avant que je fusse levé. Il m'apportait l'eau chaude, — cette eau chaude qui me reprochait d'avoir encore un menton imberbe, — et il déposait mes habits, brossés et pliés par lui, près de mon lit. En ouvrant mes rideaux, je le vis, dans sa tranquille atmosphère de respectabilité, insensible au froid de janvier, plaçant ma botte droite et ma botte gauche debout, à la première position de la danse, et soufflant sur un atome de poussière qu'il avait aperçu contre le collet de mon frac.

Je lui souhaitai le bonjour et lui demandai l'heure. Il tira de sa poche la plus respectable montre de chasse qu'on pût voir, puis l'ouvrit en arrêtant le couvercle avec son pouce, regarda le cadran comme s'il consultait un oracle enfermé dans une huître, la referma et me dit :

« — S'il vous plaît, Monsieur, il est huit heures et demie. M. Steerforth serait charmé d'apprendre, Monsieur, » ajouta-t-il, « si vous avez bien reposé.

» — Merci, très bien, » répondis-je. « M. Steerforth est-il bien ce matin ?

» — Merci, Monsieur ; M. Steerforth est assez bien. » Autre trait de caractère : il n'employait jamais les superlatifs, toujours dans le calme d'un juste-milieu.

« — Est-il quelque chose encore que je puisse faire pour vous, Monsieur ? La cloche du déjeuner sonne trente minutes avant qu'on se mette à table… C'est à neuf heures et demie qu'on déjeune.

» — Je n'ai plus besoin de rien ; merci.

» — Je vous remercie, Monsieur, s'il vous plaît. » On eût dit qu'il voulait me corriger à l'accent avec lequel il prononçait s'il vous plaît. Il me salua en passant devant mon lit, et sortit après avoir fermé ma porte avec la précaution la plus délicate, comme si je venais de me replonger dans les douceurs du sommeil.

Tous les matins nous recommencions exactement la même conversation, pas un mot de plus, pas un mot de moins. Eh bien ! quelques nouveaux encouragements que j'eusse reçus, la veille au soir, de l'amitié de Steerforth, des confidences de M Steerforth ou de la conversation de Miss Dartle, si je m'étais couché en me croyant presque un homme, je me réveillais écolier imberbe en présence de ce respectable serviteur.

Il nous procura des chevaux : Steerforth, qui savait tout, me donna des leçons d'équitation. Il nous procura des fleurets, et Steerforth me donna des leçons d'armes ; — des gants de boxeur, et, grâce au même professeur, je fis des progrès dans le pugilat. Je n'étais nullement humilié que Steerforth me trouvât novice dans ces sciences ; mais je n'aimais pas à montrer mon inexpérience devant le respectable Littimer. Je n'avais aucune raison de croire que Littimer y fût initié lui-même ; il ne me laissa jamais le

soupçonner par la moindre vibration de ses respectables paupières ; cependant, toutes les fois qu'il était là, pendant nos exercices, je me sentais le plus novice et le plus maladroit des mortels.

J'entre dans tous ces détails relativement à cet homme, à cause de l'impression particulière qu'il fit alors sur moi, et peut-être à cause de ce qui arriva plus tard.

La semaine s'écoula de la manière la plus délicieuse. Malgré la rapidité de la fuite de chaque heure, j'eus tant d'occasions de mieux connaître Steerforth et de l'admirer de plus en plus, qu'au bout de huit jours il me semblait en avoir passé bien davantage avec lui. Il n'y avait pas jusqu'à sa manière familière de me traiter comme un joujou qui me plaisait, en me rappelant cette protection du pensionnat qu'il avait l'air de continuer ainsi naturellement. J'acceptais cette inégalité comme la suite de la préférence qu'il m'avait donnée chez M. Creakle sur tous ses condisciples. Je me croyais le plus cher de ses amis, et mon cœur s'exaltait par la reconnaissance de cette sorte de privilège.

Il décida de m'accompagner à Yarmouth. D'abord nous devions prendre Littimer, puis il fut arrêté que nous partirions sans lui, et le respectable serviteur, toujours content de son lot, quel qu'il fût, arrangea solidement nos porte-manteaux sur la petite voiture qui nous transportait à Londres, et il reçut, sans rien dire, ma gratification glissée modestement dans sa main.

Nous fîmes nos adieux à M Steerforth et à Miss Dartle. Le dernier regard que j'aperçus fut celui de Littimer, dont j'interprétai l'impassibilité comme exprimant silencieusement sa conviction que j'étais en vérité bien jeune.

À Londres nous prîmes la malle-poste. Je ne chercherai pas à décrire mes émotions à l'aspect des lieux chers à mon enfance. Nous arrivâmes tard dans la soirée à Yarmouth, et descendîmes à l'auberge où nous passâmes la nuit. Le lendemain matin, Steerforth s'était levé avant moi et avait déjà fait une excursion sur la plage. Il prétendit être sûr d'avoir reconnu tout d'abord, d'après ma description, la maison-navire.

« — J'ai été tenté, » me dit-il, « de m'y présenter et de me faire passer pour vous. Quand vous proposez-vous de m'y introduire, Pâquerette ? Je suis à vos ordres.

» — Il me semble, » lui dis-je, « que nous ferons bien d'attendre l'heure de la soirée où toute la famille sera rassemblée devant le feu.

» — Comme vous voudrez, » dit Steerforth, « ce soir donc.

» — Je ne veux pas qu'ils soient prévenus, » dis-je enchanté ; « il faut les surprendre.

» — Oh ! cela va sans dire, » repartit Steerforth ; « il n'y a rien de drôle comme une surprise. Voyons les naturels dans leur condition aborigène.

» — Quoique ce soit cette sorte de gens dont vous parliez chez votre mère, » lui dis-je.

» — Ah ! ah ! » s'écria-t-il, « vous vous souvenez de mes escarmouches avec Rosa. Au diable la méchante fille ! j'en ai presque peur ; elle est pour moi comme un revenant. Mais laissons-la où elle est. Maintenant, qu'allez-vous faire ? Voir votre vieille bonne, je suppose ?

» — Oui, » répondis-je ; « je veux voir Peggoty la première.

» — Eh bien ! » dit Steerforth regardant sa montre, « déjeunons d'abord, et puis supposons que je vous donne une couple d'heures pour échanger avec elle les larmes du sentiment, est-ce assez ? »

Je répondis en riant qu'en effet deux heures de larmes nous suffiraient. « Mais, » ajoutai-je, « Steerforth, il faut que vous veniez me rejoindre. Vous verrez que vous avez été précédé par votre renommée et que vous serez là un personnage presque aussi grand que moi.

» — J'irai partout où vous voudrez, » dit Steerforth ; « je ferai tout ce qui vous sera agréable. Où faut-il me rendre ? Parlez, et dans deux heures je m'y présenterai pour paraître ce que vous préférerez, sentimental ou comique. »

Je lui indiquai minutieusement la rue et la demeure de M. Barkis, messager et voiturier de Blunderstone et autres lieux ; puis, quand nous eûmes déjeuné, j'allai seul voir Peggoty. C'était un beau jour d'hiver. Le soleil ne répandait pas une vive chaleur, mais des flots de lumière, et tout brillait autour de moi. L'air était vif et réconfortant ; je me sentais si leste et si dispos, si heureux surtout d'être à Yarmouth, que j'aurais, je crois, volontiers arrêté les passants pour leur donner des poignées de main.

Les rues de la ville me parurent étroites, naturellement ; c'est l'effet que produisent sur nous les rues des villes que nous n'avons pas revues depuis notre enfance. Mais je les retrouvais d'ailleurs les mêmes qu'autrefois ; je n'avais rien oublié et rien n'était changé : aussi remarquai-je l'enseigne nouvelle qui déco-

rait la boutique de M. Omer ; à ce nom était associé celui de Joram, et je lus :

OMER ET JORAM, DRAPIERS, TAILLEURS, PASSEMENTIERS, ENTREPRENNENT LES FOURNITURES DE FUNÉRAILLES, ETC., ETC.

Un instinct irrésistible me fit franchir le ruisseau et jeter un coup d'œil du seuil de la porte : je vis au fond du magasin une jeune femme jolie et fraîche, qui faisait sauter un petit poupon dans ses bras, tandis qu'un autre marmot se suspendait à son tablier. Je n'eus aucune peine à reconnaître Minette et les enfants de Minette. La porte vitrée de l'atelier n'était pas ouverte ; mais je n'en entendis pas moins l'ancien air qui se jouait encore, comme s'il n'eût pas discontinué depuis des années. Toc, toc !

« — M. Omer est-il chez lui ? » dis-je en entrant.

« Oh ! oui, Monsieur, » répondit Minette ; « avec son asthme, il ne se hasarde pas à sortir par ce temps vif. Joë, appelez votre grand-père. »

Le petit bonhomme pendu à son tablier, cria : « Bon papa ! » avec une voix si sonore, qu'il en fut honteux lui-même et se cacha la tête sous le tablier, à la grande admiration de sa mère. J'entendis un souffle pénible qui annonçait l'approche de l'asthmatique drapier-passementier, et M. Omer, assez bien conservé d'ailleurs, fit son apparition.

« — Qu'y a-t-il pour votre service, Monsieur ? » me demanda-t-il.

« — Je désire seulement, » répondis-je, vous serrer la main, Monsieur Omer, s'il vous plaît. Vous fûtes bienveillant pour moi

jadis, et je me rappelle que je ne vous en ai jamais remercié.

» — Je crains bien, » dit-il, « que ma mémoire ne soit devenue aussi courte que ma respiration, car je ne me souviens pas, Monsieur… »

Je me nommai, et M. Omer, non-seulement se ressouvint de moi, mais encore il rappela lui-même les circonstances de notre première rencontre avec une telle précision de détails, que je l'aurais peut-être interrompu, si, à propos de Peggoty, qu'il mentionna pour me prouver qu'il n'avait oublié aucun des habitants de Blunderstone, il ne s'était interrompu lui-même en disant : « Et, à propos, cette Peggoty est à présent une habitante de notre ville, c'est la femme du messager Barkis, la sœur du marinier Daniel… Nous avons à la maison une apprentie qui est sa nièce… une apprentie qui n'a pas sa pareille pour le goût, pour l'élégance…

» — Serait-ce la petite Émilie ? » m'écriai-je.

« — Émilie est son nom, » dit M. Omer ; « elle est petite : mais, croyez-moi, elle est si jolie, que la moitié des femmes de Yarmouth sont furieuses contre elle.

» — Quelle idée, mon père ! » s'écria Minette.

« — Ma chère, » reprit M. Orner en m'adressant un coup d'œil malin, « je ne parle pas de vous ; mais je dis que la moitié des femmes de Yarmouth et celles de cinq milles à la ronde sont furieuses contre cette jeune fille.

» — En ce cas, » dit Minette, « elle eût fait sagement de ne pas donner prise contre elle en cherchant à s'élever au-dessus de sa condition. »

M. Omer était déjà essoufflé, au point qu'il s'assit pour respirer. Aussi, je lui sus gré de répliquer à Minette :

« — Est-ce sa faute si elle a plus d'admirateurs que mainte belle dame ? Est-ce juste, de la part de celles qu'elle éclipse partout où elles la rencontrent, d'aller répandre de sottes histoires en répétant qu'Émilie voudrait bien être une Lady ? Cette médisance provient d'ailleurs d'un mot qui lui fait honneur, voyez-vous, Minette. Elle a dit, en effet, plus d'une fois, Monsieur : « Si j'étais une Lady… j'achèterais à mon oncle ceci et cela !

» — Je vous assure, Monsieur Omer, » m'écriai-je en intervenant, « que je lui ai entendu dire la même chose lorsque nous étions enfants elle et moi !

» — Eh bien ! vous voyez, » répliqua M. Omer : « ensuite, elle a vraiment l'air d'une dame pour la tournure et la grâce de sa mise. Avec un rien elle a l'air plus parée que les autres avec leurs plus beaux atours. Voilà deux ans qu'elle est ici notre apprentie, et, je le déclare, je regrette que nous soyons si près de la troisième année, terme de son apprentissage. »

Au ton de voix que prit M. Omer pour exprimer ce regret, je compris qu'Émilie n'était pas loin, et, lui ayant demandé la permission de regarder à travers les vitres de l'atelier de couture, je vis, en effet, Émilie à l'ouvrage. Je la vis, cette ravissante petite Émilie, car c'était encore pour moi la petite Émilie, avec ses yeux bleus si purs, ce mélange de candeur et d'innocente malice qui avaient exalté mon cœur d'enfant, et qui, aujourd'hui, rendaient jalouses toutes les beautés de Yarmouth… délicieuse physionomie, en effet, où se retrouvait toute la naïveté de ses premières années.

Pendant que je la contemplais ainsi, retentissait encore le même écho monotone qui semblait n'avoir pas discontinué depuis que j'étais entré une première fois dans cette maison, où, depuis lors, on n'avait pas cessé de confectionner les parures de noces et les décorations de corbillard.

« — Entrez, » me dit M. Omer, « parlez-lui ; ne vous gênez pas, faites comme si vous étiez chez vous.

» — Non, non, » répondis-je arrêté par je ne sais quelle fausse honte, par je ne sais quelle crainte de surprendre Émilie. Je me contentai de demander à quelle heure elle rentrait chez son oncle le soir ; et, après avoir pris congé de M. Omer, de sa fille et de ses petits marmots, je me dirigeai vers la demeure de ma chère Peggoty.

Elle y était, préparant le dîner à la cuisine : elle vint m'ouvrir la porte et demanda ce que je désirais. Je la regardai en souriant, et elle ne sourit pas. Je n'avais jamais cessé de lui écrire ; mais il y avait au moins sept ans que nous nous étions vus.

« — M. Barkis est-il chez lui, Madame ? » dis-je feignant de parler d'une voix rude.

« — Il est chez lui, Monsieur, » répondit-elle ; « mais il est dans son lit souffrant de son rhumatisme.

« — Ne fait-il plus le voyage de Blunderstone ?

» — Il le fait quand il se porte bien.

» — Allez-vous quelquefois à Blunderstone vous-même, M Barkis ? »

Elle me regarda plus attentivement et je remarquai un tressaillement de ses mains comme si elle allait les joindre.

« — C'est, » ajoutai-je, « parce que je voudrais faire une question ou deux sur une maison de ce village, la… comment l'appelle-t-on ? Rookery ; oui, Rookery, c'est cela. »

Peggoty recula d'un pas, et son geste d'effroi semblait vouloir m'éloigner d'elle.

« — Peggoty ! » m'écriai-je.

» — Mon enfant chéri ! » répondit-elle ; et tous les deux, fondant en larmes, nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre.

Je ne décrirai pas les extravagances de Peggoty, ses éclats de rire, ses larmes, l'orgueil de sa joie et l'expression simultanée de sa douleur, quand, faisant un retour sur le passé, elle dit : « Ah ! si elle vivait encore, c'est elle qui serait fière et qui embrasserait tendrement son fils, » voulant parler de ma pauvre mère.

Je ne fus pas un moment troublé par la pensée de contenir mes émotions de peur de ne pas paraître un homme. Jamais, j'ose le dire, je n'avais pleuré et ri aussi franchement, même avec elle, que je pleurai et ris ce jour-là.

« — Barkis sera si heureux de vous voir, » dit Peggoty s'essuyant les yeux avec son tablier, « que cela lui fera plus de bien que le meilleur liniment. Irai-je lui dire que vous êtes ici ? Voulez-vous monter auprès de lui, mon cher enfant ? »

Si je voulais !… Nous montâmes ; mais Peggoty, qui me précédait, se retourna deux ou trois fois dans l'escalier pour pleurer et rire encore en se penchant sur mon épaule. Enfin, elle entra chez

M. Barkis pour le préparer à ma vue, et je me présentai devant l'invalide.

Il me reçut avec enthousiasme. Trop perclus par le rhumatisme pour échanger avec moi des poignées de mains, il me pria d'y suppléer en secouant la mèche de son bonnet de coton, et je le fis cordialement. Quand je fus assis au chevet de son lit, il déclara qu'il se sentait tout ragaillardi de me revoir, et se figurait me conduire encore sur la route de Blunderstone. Étendu sur le dos sous sa couverture, de manière à ne laisser voir que sa tête, comme les peintres d'église représentent une classe de chérubins, il avait la plus drôle de mine qu'on pût voir.

« — Eh bien ! » me dit-il, « vous rappelez-vous ce que vous me dîtes un jour de Peggoty, que c'était elle qui faisait toute la cuisine et toute la pâtisserie chez Madame votre mère ?

» — Oui, » répondis-je.

« — C'était vrai, » reprit-il agitant son bonnet de coton, seule pantomime que lui permît le rhumatisme ; « c'était vrai, très vrai : quelle ménagère pour un pauvre homme ! car je suis un bien pauvre homme !

» — Cela m'afflige, Monsieur Barkis.

» — Je vous le répète, très pauvre… »

Ici sa main droite, par un lent et faible effort, parvint à se dégager de la couverture et saisit une canne placée contre son chevet. Après avoir tâtonné, avec cette canne à droite et à gauche en faisant toutes sortes de grimaces, M. Barkis en toucha une malle dont une extrémité était visible sous le lit. Ses grimaces cessèrent.

« — Ce sont de vieilles hardes, » dit-il.

« — Ah ! » répondis-je.

« — Je voudrais que ce fût de l'argent.

» — Je le voudrais aussi pour vous.

» — Mais ce n'en est pas, » dit M. Barkis faisant de grands yeux.

« — J'en suis bien convaincu, » répondis-je ; et M. Barkis, tournant vers sa femme ses yeux radoucis, poursuivit :

« — C'est la plus économe et la meilleure des femmes ! Clara Peggoty Barkis ; vous vous souvenez du jour où j'ajoutai ce nom à ses deux autres. Ma chère amie, il faut faire aujourd'hui un bon petit dîner, n'est-ce pas ? »

J'aurais protesté contre toute espèce d'extra en mon honneur ; mais, de l'autre côté du lit, Peggoty me fit signe de ne rien dire, et je me tus.

« — J'ai quelque part sur moi, ma chère, » reprit M. Barkis, « quelques pièces de monnaie, une bagatelle. Si vous voulez, M. David et vous, me laisser faire un petit somme, je tâcherai de retrouver cet argent à mon réveil. »

Nous sortîmes de la chambre, et lorsque nous fûmes dehors, Peggoty m'apprit que M. Barkis, étant devenu un peu plus serré qu'autrefois, avait toujours recours à la même ruse avant d'extraire un seul shelling de son trésor ; il souffrait de mortelles tortures pour se lever seul et puiser dans la malheureuse malle où il amoncelait ses épargnes à la manière des pies. En effet, nous l'entendîmes bientôt qui ne pouvait réprimer les soupirs doulou-

reux que lui arrachaient ses efforts convulsifs ; mais Peggoty, tout en ayant les larmes aux yeux, tant il excitait sa pitié, dit que son mouvement de générosité lui ferait du bien et qu'il valait mieux feindre de ne pas l'entendre. Un quart d'heure après il nous rappela, et, dissimulant son martyre, prétendit avoir goûté les douceurs du repos le plus rafraîchissant : « Voilà une guinée que j'ai retrouvée sous mon oreiller, » dit-il. La satisfaction que lui procurait le succès de son artifice et l'idée qu'il avait sauvé le secret de son coffre impénétrable, semblaient compenser pour lui ses horribles angoisses.

Je prévins Peggoty de la visite de Steerforth, et il ne tarda pas à paraître. Je suis persuadé qu'eût-il été son bienfaiteur, elle n'aurait pas accueilli mon ami avec plus de gratitude et de dévoûment. Il la captiva d'ailleurs par ses manières faciles, par sa grâce, par l'art naturel avec lequel il savait se mettre à la portée de tous et s'associer directement à tout ce qui intéressait les autres ; elle le trouva charmant et conçut pour lui une espèce d'adoration.

Il accepta de dîner avec nous, et je ne saurais dire avec quelle aimable gaîté il figura à cette humble table. Il voulut aussi faire la connaissance personnelle de M. Barkis, et sembla porter avec lui, dans sa chambre d'invalide, une température de lumière, de douce chaleur et de santé. Tout cela sans bruit, sans effort, sans affectation, comme s'il lui eût été impossible d'être moins gracieux, moins naturel, moins agréable.

Il fut convenu que je coucherais dans ma chambre, chez M Barkis, et que Steerforth resterait à l'hôtel, parce que, disait-il, je veux respecter les droits de la nature. Combien elle lui sut gré de trancher ainsi la difficulté que j'avais élevée, craignant d'être

mauvais camarade en le laissant seul après l'avoir emmené à Yarmouth ! mais nous nous rendîmes ensemble au navire de M. Daniel Peggoty quand huit heures sonnèrent.

« — Sauvage situation pour une habitation, n'est-ce pas, Steerforth ? » lui dis-je sur la plage.

« — Elle est assez lugubre dans l'obscurité, et la mer mugit comme si elle voulait nous dévorer. Est-ce là ce fameux navire, là-bas, où je vois une lumière ?

» — Oui.

» — Eh bien ! c'est le même que j'ai aperçu ce matin, » reprit-il ; « j'y suis allé tout droit par instinct, je suppose. »

Nous approchions toujours, et, arrivés à la porte, je portai la main au loquet en disant tout bas à Steerforth de me suivre.

Nous avions entendu un murmure de voix avant d'entrer ; en ce moment quelqu'un applaudissait des mains ; ce dernier bruit, à ma vive surprise, provenait de l'inconsolable M Gummidge. Mais M Gummidge n'était pas la seule qui fût livrée à une animation extraordinaire. M. Daniel Peggoty, tout rayonnant de joie et riant de tout cœur, ouvrait ses bras robustes en invitant du regard la petite Émilie à s'y précipiter. Cham, avec un mélange d'admiration exaltée et une sorte de timidité honteuse qui allait bien à sa physionomie, tenait la petite Émilie par la main comme s'il la présentait à M. Daniel. La petite Émilie, enfin, rougissant avec un gracieux embarras, fut la première à nous apercevoir, ce qui l'empêcha de se réfugier dans les bras de son oncle, comme elle était dans l'intention de le faire. Tels étaient, dans leurs attitudes, les personnages du tableau que nous eûmes devant les

yeux quand nous passâmes de l'obscurité froide d'une nuit d'hiver à la lumière de cet intérieur.

Mais notre présence inattendue fit succéder l'étonnement aux diverses expressions des figures que j'essaye de retracer.

J'étais allé droit à M. Daniel Peggoty et lui tendais la main ; Cham s'écria : — « M. Davy ! c'est M. Davy ! »

En ce moment, nous échangeâmes de cordiales étreintes, parlant tous à la fois et nous demandant comment nous nous portions. M. Daniel Peggoty paraissait le plus ravi : il était triomphant de cette visite, allant de Steerforth à moi et de moi à Steerforth.

« — C'est un honneur pour moi, » dit-il, quand se fut calmée un peu la confusion de cette reconnaissance, « un honneur dont je suis fier et qui complète cette soirée, la plus belle de toute ma vie. Émilie, ma chère fille, venez ici ; venez ici, ma petite sorcière. Voici l'ami de M. Davy ; voici le Monsieur dont M. Davy nous avait tant parlé, et qui arrive pour ajouter au bonheur de votre oncle… »

Et, en parlant ainsi, il encadrait le visage de sa nièce entre ses deux larges mains ; il la baisa au front dix à douze fois ; puis, l'ayant pressée sur sa poitrine, il la laissa aller. Émilie courut s'enfermer dans la chambrette où j'avais dormi lors de ma première excursion à Yarmouth.

« — Suivez-la, mère Gummidge, » dit M. Daniel après avoir promené autour de lui ses regards triomphants et se tournant vers Steerforth ; « Vous avez vu, » ajouta-t-il, « notre petite Émilie, depuis long-temps l'ange de cette maison. Je ne suis pas son

père, je n'eus jamais d'enfants, mais je ne l'aimerais pas davantage si elle était ma fille, vous comprenez.

» — Je comprends parfaitement, » répondit Steerforth avec cet air de tendre intérêt qui lui gagnait les cœurs sans qu'il eût besoin de prodiguer les paroles.

« — Je vous remercie, » continua M. Daniel, « je vois que vous me comprenez ; M. Davy est là pour vous dire ce qu'était enfant notre petite Émilie : vous jugez par vous-même ce qu'elle est aujourd'hui ; mais ni lui ni vous ne pouvez mesurer toute l'étendue de mon affection pour cette céleste créature… Je suis, Monsieur, d'une nature brute et rude, un vrai hérisson de mer, et cependant, je crois qu'une mère seule, voyez-vous, pourrait aimer notre petite Émilie comme je l'aime. Mais il y a quelqu'un autre ici, qui a connu notre Émilie depuis le jour où son père se noya, quelqu'un qui a vécu avec elle, enfant, jeune fille et jeune femme ; quelqu'un qui n'a pas non plus l'écorce bien lisse, un marinier comme moi, un second hérisson d'eau salée, ce qui ne l'empêche pas d'être un honnête garçon et d'avoir le cœur à la bonne place. »

Àce portrait, Cham de rire en nous regardant, pensant que nous le reconnaissions comme il se reconnaissait lui-même.

« — Vous allez voir ce que fait ce jeune hérisson goudronné ! » continua M. Daniel Peggoty : « — Il s'amourache de notre petite Émilie, il la suit partout, il ne s'occupe que d'elle, et quand je commence à voir qu'il y a quelque chose qui ne va plus, il me déclare ce qui en est. Or, je ne serais pas fâché moi-même de voir notre petite Émilie mariée, — mariée surtout à un honnête homme en état de la protéger : je ne sais pas si je dois vivre long-

temps ou mourir bientôt, mais je sais que si, surpris quelque nuit par la bourrasque dans la baie de Yarmouth, je croyais apercevoir pour la dernière fois les lumières de la ville, je descendrais plus tranquillement sous l'eau du grand bassin en pensant qu'il y a sur le rivage un homme capable de me remplacer auprès de ma petite Émilie. »

M. Daniel, dans sa pantomime, fit le geste d'un homme qui salue les clartés de la ville pour la dernière fois, et échangeant un signe de tête avec Cham, il reprit en ces termes :

« — Eh bien, je lui conseille de parler à Émilie ; le croirez-vous ? c'est un garçon grand comme père et mère, mais plus honteux qu'un enfant. Je suis donc forcé de parler pour lui.

« — Quoi ! lui, me répond Émilie, lui que je connais depuis si long-temps et que j'aime tant ! Oh ! mon oncle, je ne pourrai jamais l'épouser, c'est un si bon garçon. » Je l'embrasse et lui réponds : « — Ma chère Émilie, comme vous voudrez, choisissez vous-même, vous êtes aussi libre que l'oiseau dans l'air. » Puis je vais à lui et lui dis : « — Cham, je l'aurais bien voulu, mais cela ne se peut ; continuez à être pour elle ce que vous étiez, un bon frère, et montrez-vous un homme. — Je me montrerai un homme, dit-il, et, en effet, il a été tel pendant deux ans. »

M. Daniel Peggoty avait exprimé, par les changements de sa physionomie, les diverses phases de son récit. Il reprit ici l'air joyeux et triomphant : — « Tout-à-coup, un soir… comme qui dirait ce soir, arrive la petite Émilie de son atelier de couture et lui avec elle. Jusque-là rien d'étonnant, il a toujours été un bon frère, allant chercher sa sœur et lui faisant escorte à la brune ; mais voilà mon hérisson qui s'écrie tout transporté : « — Mon

oncle, vous voyez celle qui sera ma petite femme ! — Oui, mon oncle, si vous le voulez, » dit Émilie moitié hardie, moitié timide, moitié riant, moitié pleurant. « — Si je le veux ! si je le veux, ma chère ! Eh ! que voudrais-je autre chose ? — Eh bien, répète-t-elle, j'y ai réfléchi, je suis décidée et j'espère être une aussi bonne femme que possible pour lui, car c'est un brave garçon. Là-dessus M Gummidge de battre des mains comme à un spectacle… et vous entrez en ce moment-là, vous autres ; tout est découvert, il n'y a plus à s'en dédire : Émilie épousera Cham dès que son apprentissage sera fini. »

En terminant, M. Daniel Peggoty, dans l'exubérance de sa joie, frappa sur l'épaule de Cham qui, à son tour, nous dit en balbutiant :

« — Elle n'était pas plus haute que vous n'étiez vous-même, M. Davy, lorsque vous vîntes, ici pour la première fois, et je devinais ce qu'elle serait un jour : je l'ai vue croître ici, sous mes yeux… comme une fleur. Je donnerais ma vie pour elle, M. Davy… oh ! suis-je content et heureux ! Je ne saurais dire, Messieurs, non, je ne saurais dire à quel point je l'aime… ah ! il n'est pas de beau seigneur, voyez-vous, qui aime plus sa dame… quoique je voudrais savoir faire, moi aussi, de beaux discours pour dire combien j'aime la mienne. »

Je fus touché de voir ce jeune géant trembler de la violence de ses sentiments pour la charmante fée qui avait captivé son cœur. La confiance simple de M. Daniel Peggoty et la sienne m'émurent vivement. Je ne sais quelle influence les souvenirs de mon enfance pouvaient avoir sur cette émotion : étais-je venu avec l'idée que la vue de la petite Émilie réveillerait en moi ma passion enfantine pour elle ? Il me serait difficile de dire oui, difficile de dire

non : tout ce que je sais aujourd'hui encore, c'est que j'aurais eu peine à analyser et peine à exprimer ce que j'éprouvai. Aussi laissai-je parler Steerforth, qui répondit à l'oncle et au neveu avec une telle adresse, qu'en quelques minutes nous fûmes tous à notre aise et tous heureux de nous trouver ensemble.

« — M. Peggoty, » dit-il, « vous êtes un excellent homme et méritez tout le bonheur qui vous arrive ce soir. Et vous, M. Cham, je vous félicite, mon cher garçon ; permettez tous les deux à l'ami de Davy de vous serrer la main cordialement ; et vous, Davy, tisonnez le feu, qu'il flambe comme un feu de joie… Mais, M. Peggoty, il faut que vous rameniez ici votre aimable nièce ; il faut qu'elle prenne ce siége au coin de la cheminée. Un siége vide… à votre foyer, dans une soirée pareille… non, non… je ne voudrais pas que ma présence en fût la cause, pour tout l'or des Indes ! »

M. Peggoty alla donc chercher Émilie dans mon ancienne chambrette. D'abord Émilie refusa de revenir, et Cham alla aussi la chercher. L'oncle et le neveu la ramenèrent enfin au coin du feu, honteuse, embarrassée… mais elle se rassura bientôt quand elle vit avec quels égards et quelle délicate réserve Steerforth s'adressait à elle, évitant toute allusion à la circonstance, parlant à M. Peggoty de navigation, de pêches, de marées, le complimentant sur l'originalité de sa demeure, lui rappelant sa visite à Salem-House, bref, charmant son cercle par sa conversation toujours intéressante et variée.

Émilie parla peu ce soir-là ; mais elle écoutait, elle regardait avec ses yeux si doux ; elle s'animait à un récit, elle souriait à un bon mot, toujours ravissante. Steerforth l'intéressa vivement par un conte de naufrage ; puis, pour faire diversion, il nous dit

quelques-unes de ses joyeuses aventures qui firent éclater la gaieté générale : M. Daniel Peggoty, mis en verve, chanta une chanson de matelot, et Steerforth, pour le remercier de sa complaisance, chanta à son tour une ballade mélancolique qui nous fit à tous répandre des larmes d'attendrissement. Il n'y eut pas jusqu'à la plaintive M Gummidge, cette victime inconsolable, sur laquelle il obtint un succès qui fit dire à M. Peggoty que jamais il ne l'avait vue ainsi depuis la mort de l'Ancien, et le lendemain, elle-même, étonnée de son animation de la veille, déclarait qu'elle devait avoir été ensorcelée par mon séduisant ami. Mais il ne faut pas croire qu'il se montrât jaloux du monopole de l'attention. À son tour, lorsque la petite Émilie, devenue plus vaillante, se laissa aller à m'entretenir de nos jeux d'enfants et de nos courses sur le sable pour y ramasser des coquillages, lorsque je lui demandai si elle avait oublié mon dévouement pour elle et mes serments de n'aimer qu'elle, ce qui nous fit rire et rougir tous les deux, oh ! alors, Steerforth écoutait, muet, attentif, rêveur. Pendant tout ce temps-là, Émilie resta assise sur notre ancien coffre, dans le petit coin accoutumé, Cham occupant ma place près d'elle. Heureux Cham ! Toutefois, je fis une remarque, sans pouvoir m'expliquer si, de la part d'Émilie, c'était réserve pudique ou un reste de son espièglerie : Émilie évitait d'être trop rapprochée de Cham et se serrait plutôt contre la muraille.

Il était près de minuit lorsque nous nous retirâmes. Nous avions été du souper de famille. Ce repas ne consistait qu'en poisson sec et en biscuits de barque ; mais Steerforth avait tout-à-coup tiré de sa poche un flacon de liqueur, et nous le vidâmes entre hommes, — j'ose dire que je me montrai enfin un homme comme les autres ! Nous partions et avions déjà franchi la porte :

« — Prenez garde à vos pas dans l'obscurité, » nous cria une voix d'ange.

Nous nous retournâmes et vîmes les yeux bleus de la petite Émilie, qui, cachée à moitié derrière Cham, nous donnait ce charitable avis.

« — Quelle charmante petite femme ! me dit Steerforth en me prenant le bras. « Allons, vous avez raison, c'est une famille originale et une singulière demeure : on éprouve une sensation nouvelle au milieu de ces braves gens !

« — Que nous avons été heureux, » répondis-je, « — d'arriver pour être témoin de la joie que ce projet de mariage a fait éclater dans cette honnête famille, d'en être témoin et de la partager.

» — C'est une drôle de tête que celle de ce garçon pour une si jolie fille, n'est-ce pas ? » dit Steerforth.

Il avait été si cordial avec Cham, si cordial avec tous, que j'éprouvai comme un choc à cette froide réponse ; mais, en le regardant, il me sembla le voir sourire et je ne pus lui en vouloir de ce qui n'était qu'une plaisanterie.

« — Ah ! Steerforth, » lui dis-je, « vous avez beau vouloir plaisanter avec moi comme vous feriez avec Miss Dartle, je sais vos généreuses sympathies pour vos semblables de toutes les classes ; je sais que vous comprenez la simplicité de ce pêcheur et la tendresse de ma bonne Peggoty ; je sais qu'il n'est pas un plaisir ou un chagrin de ces cœurs naïfs qui vous soit indifférent. Je vous aime et vous en admire vingt fois davantage, Steerforth. »

Il ralentit le pas, me regarda en face et me dit :

« — Pâquerette, je crois que vous êtes sincère… vous avez un cœur d'or, mon cher ami. Pourquoi ne sommes-nous pas tous bons comme vous ! »

Le moment d'après, il se mit à chanter gaiement le refrain de M. Daniel Peggoty, et nous doublâmes le pas en entrant dans Yarmouth.

Je suppose que, ce soir-là, quelqu'un fût venu me dire : Votre ami si admiré ne joue qu'un rôle ; toute son amabilité, toute sa cordialité, toute son envie de plaire ne sont qu'à la surface ; il n'a qu'un but : celui d'échapper à son ennui précoce en cherchant de nouvelles émotions… Si quelqu'un, je le répète, était venu me dire cela, je ne sais comment mon indignation eût accueilli une pareille calomnie.

Seconde partie · Chapitre 8

Steerforth et moi nous séjournâmes plus de quinze jours à Yarmouth ou dans les environs. Je n'ai pas besoin de dire que nous étions souvent ensemble ; mais, de temps en temps, nous allions chacun de notre côté pendant des heures entières de la journée. Il était bon marin et je n'aimais guère l'Océan que du rivage ; aussi je le laissais volontiers faire sans moi des excursions en pleine mer avec M. Daniel Peggoty ; c'était son amusement favori. J'étais moins libre que lui et moins maître de mes soirées, à cause de l'hospitalité que je recevais chez M. Barkis. Sachant avec quelle assiduité la bonne Peggoty soignait son mari pendant le jour, je ne voulais pas rentrer trop tard le soir, tandis que Steerforth, logé à l'auberge, pouvait ne consulter que son goût et son

caprice. Voilà comment je ne sus que par ouï-dire qu'il allait à la pêche avec M. Daniel, y passant la nuit et ne revenant que le matin, selon la marée ; rien de tout cela ne me surprenait, d'ailleurs, connaissant le besoin qu'il avait d'occuper son imagination inquiète et son audace naturelle.

Il était enfin une excursion qui n'eut plus aucun intérêt pour Steerforth lorsqu'il l'eut faite une fois. C'était l'excursion de Blunderstone, que je répétai fréquemment pour aller revisiter les lieux où j'avais passé ma première enfance. Je partais après le déjeuner et ne revenais que tard le soir. Comment Steerforth employait-il ces jours-là ? Je ne le savais pas précisément, et je me contentais d'apprendre d'une manière générale qu'il n'était pas embarrassé pour se distraire, tant il avait de ressources dans l'esprit. Il n'avait pas tardé, non plus, à se populariser parmi les pêcheurs.

Quant à moi, je ne me lassais pas de revoir les lieux dont le souvenir n'avait jamais cessé de charmer mes songes et ma rêverie. Je retrouvais avec une joie mélancolique le cimetière du hameau natal, l'if funèbre et le tombeau dans lequel reposaient maintenant mon père et ma mère, ce tombeau qui, autrefois, excitait en moi une compassion si curieuse, alors qu'il ne contenait que son premier occupant… Peggoty en avait toujours entretenu la pierre tumulaire, et, grâce à ses soins pieux, il était entouré d'un vrai parterre de fleurs, cultivé même en hiver. Je lisais et relisais l'épitaphe, rattachant toutes mes espérances d'avenir à ces êtres qui m'avaient aimé, et quand l'horloge de l'église retentissait tout-à-coup dans le silence de ma promenade solitaire, il me semblait entendre une voix sainte qui répondait à la noble ambi-

tion de ma reconnaissance filiale, comme si, avec l'écho de la cloche, murmurait la voix de ma mère dans le ciel.

Notre ancienne habitation était bien changée. Le nouveau propriétaire avait fait tailler les grands ormes et dépouillé leurs cimes des nids de grolles vides, tant respectés par mon père. Ce nouveau propriétaire était un pauvre maniaque qui demeurait seul dans la maison avec les gardiens chargés de le surveiller ; voilà pourquoi le jardin était envahi par les ronces. Cet infortuné se tenait continuellement assis à la fenêtre de ma chambre d'où il regardait le cimetière. En l'apercevant là, je me demandais si ses visions ressemblaient aux miennes, à l'époque où, m'éveillant avec le soleil levant, je suivais des yeux les agneaux qui paissaient tranquillement l'herbe verte croissant autour des pierres tumulaires.

Nos voisins, M. et M Grayper, avaient émigré dans l'Amérique méridionale. La pluie avait effondré leur toiture et souillait de taches les murs extérieurs de la maison ; M. Chillip s'était remarié à une femme de haute taille, aux os prononcés et au nez proéminent. Elle l'avait rendu père d'un petit garçon, à la mine de fouine, promenant autour de lui deux yeux pâles et timides, comme s'il avait peine à s'accoutumer à la lumière et à la vie.

Quand l'heure du soir m'avertissait qu'il était temps de retourner à Yarmouth, je reprenais mon chemin du matin en évoquant les mêmes images, et si Steerforth m'avait attendu, je lui racontais avec bonheur ma promenade, ou, s'il était absent, c'était Peggoty qui m'écoutait pendant que je feuilletais le fameux livre des crocodiles, lecture de mon premier âge et conservé par elle comme un monument. Je me couchais ensuite, remerciant le ciel

d'avoir donné à l'orphelin une seconde mère dans ma généreuse tante, une bonne telle que Peggoty, un ami tel que Steerforth.

Quand je revenais de ces excursions solitaires, je profitais volontiers d'un bac qui raccourcissait la distance pour les piétons en me débarquant sur la plage, d'où je pouvais, par un détour de quelques centaines de pas, gagner la demeure de M. Daniel Peggoty. Steerforth m'y attendait presque toujours, et nous faisions route ensemble, de là jusqu'à la ville, à travers le brouillard de la nuit.

Le soir du jour où j'avais pris congé de Blunderstone, car nous devions enfin quitter Yarmouth et ses environs, je fus surpris de trouver mon ami seul, pensivement assis devant le feu de M. Daniel. Il était plongé dans des réflexions si profondes qu'il ne m'entendit pas entrer, et il tressaillit lorsque je lui posai une main sur l'épaule.

» — Vous survenez, » me dit-il avec un mouvement d'humeur, « comme le fantôme du reproche.

» — Il a bien fallu, » répondis-je, « m'annoncer de quelque manière ; vous ai-je fait tomber des astres ?

» — Non, non, » repartit-il.

« — Et d'où donc ? » dis-je en m'asseyant à côté de lui.

« — Je regardais les images fantasques du feu.

» — Ne voulez-vous pas que je les regarde comme vous ? » lui demandai-je en le voyant tisonner vivement et faire voler, par l'étroite cheminée, des myriades d'étincelles,

« — Vous ne les auriez pas vues, vous ! » répondit-il… « Je déteste cette heure incertaine qui n'est ni jour ni nuit. Vous revenez bien tard. Où êtes-vous allé ?

» — Je suis allé dire adieu à ma promenade de Blunderstone.

» — Et moi, » reprit-il en regardant autour de nous, « j'étais à penser, en voyant la solitude et le silence qui régnaient tout à l'heure ici, qu'un temps pourrait venir où cette famille, que nous trouvâmes si heureuse le soir de notre arrivée, serait dispersée sur la terre, ou confondue parmi les morts, ou frappée de je ne sais quel malheur… David, plût à Dieu que j'eusse eu un père sage pour me diriger pendant les vingt premières années de ma vie.

» — Mon cher Steerforth, qu'avez-vous donc ? »

» — Je regrette, je vous le répète, » s'écria-t-il, « de n'avoir pas été mieux guidé, je voudrais, de tout mon cœur, me mieux guider moi-même. »

Il y avait dans son air et dans son accent, une douleur passionnée qui m'étonna. Je n'aurais jamais pu m'imaginer que Steerforth fût si peu semblable à lui-même.

« — J'aimerais mieux, » continua-t-il en se relevant et s'appuyant contre la cheminée, « être ce pauvre pêcheur appelé Daniel Peggoty, ou son rustre de neveu, que d'être ce que je suis, vingt fois plus riche, vingt fois plus spirituel, mais voué aux tortures que je viens de subir depuis deux heures, dans ce navire du diable ! »

J'étais si troublé par ce que j'entendais, que je n'eus d'abord que la force de l'observer en silence, le front penché sur le man-

teau de la cheminée et contemplant le feu d'un œil sombre. Enfin, je lui demandai de m'apprendre ce qui lui était arrivé si inopinément et de me mettre de moitié dans ses chagrins ; mais il se prit à rire, d'un rire amer d'abord, et puis peu à peu avec le ton de sa gaîté naturelle.

« — Bah ! bah ! ce n'est rien, Pâquerette, rien ; je vous disais bien à Londres que j'étais quelquefois une très misérable société pour moi-même. Je viens de me procurer un vrai cauchemar. Dans ces mauvais moments, les contes de ma nourrice me reviennent à la mémoire comme des réalités. Je crois, en vérité, que je me suis identifié avec ce petit vaurien qui fut puni de sa méchanceté en étant dévoré par les lions. Ce que les bonnes femmes appellent des horreurs, m'avait enveloppé de la tête aux pieds. J'ai eu peur de James Steerforth.

» — C'est le seul homme, » lui dis-je, « qui puisse vous faire peur.

» — Peut-être, » me répondit-il, « et cependant… Tenez, David, mon cher ami, je vous le répète encore : il eût été bien pour moi (et pour d'autres que moi) qu'un père sage et ferme eût dirigé ma jeunesse. »

La physionomie de Steerforth était toujours pleine d'expression ; mais je ne l'ai jamais, vue si sérieusement expressive que lorsque je lui entendis prononcer ces paroles l'œil fixé sur le feu.

« — Allons, » dit-il avec un geste d'impatience, « assez pour aujourd'hui. Je redeviens un homme :

« I am a man again, »

comme dit Macbeth. Allons souper… si toutefois, ma chère Pâquerette, je n'ai pas perdu l'appétit dans mes visions.

» — Mais où sont-ils donc tous ? » lui demandai-je.

« — Dieu le sait, » dit Steerforth. « Après être allé vous attendre jusqu'au bac, je suis revenu ici ; j'ai trouvé la place déserte, c'est ce qui m'a mis en train de rêver, et vous m'avez surpris rêvant. »

M Gummidge, qui parut munie d'un panier, nous expliqua l'absence de tous les habitants de la maison-navire. Elle était allée bien vite acheter quelque objet nécessaire au ménage avant que M. Daniel Peggoty fût de retour avec la marée. Prévoyant que Cham et la petite Émilie, qui revenaient parfois avant la nuit, pourraient bien rentrer dans l'intervalle, elle avait laissé la porte ouverte. Steerforth, après avoir excité autant que possible la bonne humeur de M Gummidge par un compliment et une joyeuse embrassade, me prit le bras et nous nous retirâmes.

Il avait retrouvé toute sa gaîté, et notre conversation s'en ressentit tout le long du chemin.

» — Ainsi donc, » me dit-il, « c'est demain que nous abandonnons cette vie de boucanier ?

» — N'est-ce pas convenu ? » répondis-je. « Nos places sont retenues à la diligence.

» — Alors, c'est définitif, » reprit Steerforth ; « tant pis. Ma foi ! j'ai presque oublié ici qu'il y a autre chose à faire en ce monde que d'aller à la pêche aux harengs. Et pourquoi ne serait-ce pas ?

» — Oui, tant que cette occupation aurait pour vous le charme de la nouveauté, » lui dis-je en riant.

« — Vous avez raison, » remarqua Steerforth, « quoique, mon jeune ami, cette réflexion m'étonne de la part de votre innocence : ne sent-elle pas un peu le sarcasme ? Eh bien ! je l'avoue, je suis capricieux, David ; cependant je n'ai pas perdu mon temps ; je parie que je passe un bon examen comme pilote… dans ces parages, du moins.

» — M. Daniel Peggoty prétend que vous l'étonnez.

» — Et que je suis un phénomène nautique, hé ?

» — C'est de bonne foi qu'il le déclare, et je suis de son avis ; car tout ce qui m'étonne, moi qui sais de quoi vous êtes capable, Steerforth, c'est que vous vous contentiez de pareils succès.

» — Que je me contente ? Qui vous a dit que je me contente si facilement ? Je ne suis content que d'une chose, ma Pâquerette chérie, c'est de votre fraîcheur printanière. Quant à ma capacité, quant à un sage emploi de mes talents, je n'ai jamais appris l'art de m'attacher à l'une de ces roues que font tourner sans relâche les Ixions de notre époque. J'ai fait, du moins, un mauvais apprentissage de ce métier, et je n'en veux plus… À propos, vous savez que j'ai acheté ici un bateau ?

» — Quel extraordinaire garçon vous faites, Steerforth ! » m'écriai-je entendant parler pour la première fois de cette acquisition. « Vous achetez un bateau au moment où vous partez et peut-être pour ne plus revenir !

» — Pourquoi ne reviendrais-je plus ? j'ai pris goût à ce pays. À tout événement, j'ai acheté un bateau qui était à vendre ; un

clipper, comme l'appelle M. Peggoty qui, en mon absence, s'en servira.

» — Oh ! je vous comprends à présent ! » m'écriai-je ravi de mon ami ; « vous avez trouvé un ingénieux détour pour faire un présent. Et moi qui ne vous ai pas deviné tout d'abord ! Je ne sais comment vous exprimer ce que je pense de votre générosité.

» — Bah ! le moins vous en parlerez, mieux cela vaudra, » dit-il en rougissant.

« — Je le savais bien, » poursuivis-je, « que vous ne pouviez être indifférent à aucune des émotions de ces braves gens.

» — Oui, oui, vous savez cela ; mais n'en parlons plus. Le bateau a besoin d'agrès neufs, et je laisserai Littimer pour qu'il les fasse faire convenablement. Vous ai-je dit que Littimer était venu à Yarmouth ?

» — Non.

» — Il est arrivé ce matin avec une lettre de ma mère. »

Tout à l'heure, à la clarté d'un réverbère, je l'avais vu rougir ; je remarquai qu'il pâlissait jusqu'aux lèvres. Je supposai que quelque discussion avec sa mère était la cause de la sombre humeur dans laquelle il était plongé au foyer solitaire de M. Daniel Peggoty. Je lui exprimai ma pensée.

« — Oh ! non, » répondit-il ; « vous êtes dans une complète erreur… Il est donc venu, ce serviteur à moi.

» — Toujours le même, comme de raison ?

» — Toujours le même, en effet, « dit Steerforth, « se tenant à distance, calme et froid comme le pôle nord. Il fera réparer et gréer le bateau, qui se nomme à présent l'Albatros des tempêtes ; mais je veux aussi le baptiser d'un nouveau nom.

» — Et lequel ?

» — La Petite Émilie. »

J'aurais encore, je crois, saisi l'occasion de répéter mes éloges de sa libéralité, si l'expression de son regard ne m'avait rappelé qu'il ne les recevrait pas avec plaisir, et il approuva mon silence par son sourire… « Mais, » ajouta-t-il, « voici la véritable petite Émilie qui vient, et cet heureux drôle avec elle ! Sur mon âme ! c'est un chevalier qui ne perd pas sa dame de vue. »

Cham travaillait depuis quelque temps dans un chantier de constructeur de navires. Ayant des dispositions naturelles pour cet état, il les avait cultivées et il devenait un excellent ouvrier. Avec son costume de travail, il n'avait rien de chevaleresque, sans doute ; mais sa tournure mâle en faisait le protecteur respectable de la charmante petite fée qui marchait sous sa garde. Son air de franchise et d'honnêteté, de dévouement et de fière tendresse ne prêtait nullement à l'ironie, et le fiancé me paraissait certainement digne de la jeune fille.

Émilie détacha sa main du bras de Cham lorsque nous nous arrêtâmes pour lui souhaiter le bonsoir, et quand nous eûmes échangé quelques cordiales paroles, je remarquai qu'en s'éloignant de nous elle ne s'appuyait plus sur le bras qu'elle avait abandonné. — Steerforth admira comme moi sa démarche timide et gracieuse à la clarté d'une lune naissante.

Tout-à-coup passa contre nous une jeune femme qui, évidemment, suivait Cham et Émilie. Je ne fis qu'entrevoir son visage, et il me sembla qu'elle ne m'était pas inconnue. Cette femme était légèrement vêtue, avait un air à la fois hardi et effaré, pimpant et misérable ; mais en ce moment elle paraissait s'occuper très peu de son air et de sa personne, tout entière à son désir d'atteindre ceux qui la devançaient. Bientôt elle disparut comme eux.

« — On dirait un spectre qui poursuit Émilie ! Qu'est-ce que cela peut signifier ? » demanda Steerforth à demi-voix avec un accent presque étrange.

« — Quelque pauvresse qui espère obtenir d'eux une aumône, » répondis-je.

« — Vous avez peut-être raison, » répliqua Steerforth ; « et cependant il me paraît extraordinaire qu'une mendiante ait pris cette figure en ce moment…

» — Et pourquoi ?

» — Pourquoi ? En vérité, c'est uniquement parce qu'au moment où elle m'est apparue, je pensais à quelque chose comme elle. D'où diable est-elle sortie ?

» — De l'ombre de cette muraille, » dis-je en montrant une clôture que la route côtoyait pendant une centaine de pas.

« — Elle est partie, » reprit Steerforth en tournant la tête ; « et avec elle, adieu à toute pensée fâcheuse : allons dîner. »

Et cependant, avant que nous fussions arrivés à l'hôtel, Steerforth tourna encore plus d'une fois la tête, plus d'une fois aussi il lui échappa quelques paroles entrecoupées ; sa préoccupation ne

s'évanouit qu'à la table où nous nous assîmes pour dîner. Nous fûmes servis par Littimer ; ce grave serviteur produisit sur moi l'impression que j'ai essayé de décrire, et je ne pus m'empêcher de traduire ses réponses respectueuses (et respectables) à toutes mes questions sur la santé de M Steerforth, sur celle de Miss Dartle, etc., etc., par cette phrase : « Vous êtes jeune, Monsieur, vous êtes extrêmement jeune ! »

Nous n'avions pas fini de dîner, lorsque Littimer, faisant un ou deux pas vers nous, dit à son maître ;

« — Je vous demande pardon, Monsieur, Miss Mowcher est ici.

» — Qui ? » s'écria Steerforth très étonné.

« — Miss Mowcher, Monsieur.

» — Et que fait-elle à Yarmouth ?

» — Il paraît qu'elle est née dans ces parages, Monsieur ; elle y vient tous les ans faire une des visites de sa profession. Je l'ai rencontrée cet après-midi dans la rue et elle a désiré vous voir après le dîner, Monsieur.

» — Connaissez-vous la géante dont il est question, Pâquerette ? » me dit Steerforth.

Je fus forcé d'avouer que Littimer avait encore cet avantage sur moi de connaître Miss Mowcher, dont j'entendais parler pour la première fois.

« — En ce cas, vous la connaîtrez, » reprit Steerforth, « car elle est une des sept merveilles du monde. Littimer, faites entrer Miss Mowcher quand elle viendra. »

J'éprouvai quelque curiosité, d'autant plus que Steerforth avait ri aux éclats en l'appelant une géante, et qu'il refusa positivement de me renseigner sur elle. J'étais donc encore dans l'attente deux heures après. La nappe avait été enlevée de la table ; nous dégustions un carafon de vin : la porte s'ouvrit, et Littimer, qui gardait son impassibilité habituelle, annonça :

« — Miss Mowcher ! »

Je tournai la tête et ne vis rien ; je levai les yeux en pensant que la géante faisait bien lentement son apparition. Mais, à ma grande surprise, je découvris enfin, au pied d'un sopha, cette septième merveille du monde, qui n'était qu'une naine d'environ quarante ans, à grosse tête et large visage, avec des yeux rusés, des bras si courts, que, pour poser mystérieusement un doigt sur son nez en adressant à Steerforth un coup d'œil narquois, ce nez camard fut obligé de faire la moitié du chemin. Grâce à son double menton, elle n'avait littéralement pas de cou ; de taille pas davantage, et, si elle avait des jambes, elles étaient si brusquement terminées par ses pieds de créature humaine, qu'elle ne dépassait guère que de la tête une chaise ordinaire.

Après avoir lorgné comiquement Steerforth :

« — Ah ! mauvais sujet, » lui dit-elle avec un véritable flux de paroles, « vous voilà ! que faites-vous si loin de chez vous ? Vous êtes venu sans doute pour quelque méchante action, je le parie ; mais me voici pour vous contrecarrer : nous sommes à deux de jeu. Vous ne m'attendiez pas, n'est-ce pas ? Mais j'ai aussi mes clients par ici. J'étais la semaine dernière chez lady Mithers… voilà une femme, celle-là ! et son époux, quel homme ! — incom-

parables tous les deux quand j'ai fourni du rouge à Madame et rajeuni le toupet de Monsieur ! »

Steerforth riait, et, quand il voulut répliquer, Miss Mowcher lui coupa la parole :

« — Non, non, » dit-elle, « je sais tout ce que vous pensez, ma fine fleur des pois : inutile de parler tout haut avec moi, et plus inutile encore de déguiser votre pensée. Vous allez vous faire friser par moi, n'est-ce pas ? Ah ! j'ai dernièrement teint les moustaches d'un prince russe et je lui fais les ongles deux fois par semaine ! mon ours du Nord est déjà un Adonis ! »

Tout en jasant, elle étalait sur une chaise un arsenal de petites éponges, des peignes, des fers à friser, etc.

« — Mais, » dit-elle ensuite, « vous n'êtes pas seul, James ; avec quel ami êtes-vous là ?

» — M. Copperfield ! » répondit Steerforth, « que j'ai l'honneur de vous présenter, et qui est très désireux de vous connaître.

» — Eh bien ! il me connaîtra, » dit Miss Mowcher ; « et, franchement, il me plaît ; ses joues ont les fraîches couleurs d'une pêche… J'aime beaucoup les pêches, M. Copperfield : enchantée de faire votre connaissance, je vous assure, Monsieur. »

Je ne fus pas embarrassé de répondre par un compliment, et Miss Mowcher s'extasia sur ma politesse, puis me pria de l'excuser ; mais elle voyait que Steerforth avait besoin de ses bons offices, et allait fonctionner en ma présence, si je voulais seulement l'aider en lui prêtant l'appui de ma main. Avec mon secours, elle grimpa assez lestement sur la table ; et, parvenue sur cette espèce de petit théâtre :

« — J'espère, » dit-elle, « Messieurs, qu'aucun de vous n'a vu mes chevilles… ou je vais de ce pas me noyer de désespoir.

» — Je n'ai rien vu, » dit Steerforth.

« — Ni moi, » dis-je en même temps.

« — Eh bien ! alors, » dit la naine, « je consens à vivre. Allons, mon petit bijou, en place. »

Ces derniers mots s'adressaient à Steerforth pour qu'il soumît sa tête à son inspection, ce qu'il fit docilement, et Miss Mowcher, sans autre but que celui de nous amuser, tirant de sa poche un verre grossissant, examina, ou feignit d'examiner les cheveux de mon ami jusque dans leur racine.

« — Il était temps ; mon jeune ami, » dit-elle, « vous risquiez de devenir chauve avant dix mois ; mais, grâce à mon opération, vous allez être sûr de garder vos belles boucles pendant dix ans encore : il ne me faut pour cela qu'une demi-minute. »

Là-dessus, humectant un morceau de flanelle avec quelques gouttes extraites d'un flacon et prétendant communiquer je ne sais quelle vertu à une de ses petites brosses, Miss Mowcher se mit à peigner et à brosser soigneusement l'occiput de Steerforth sans cesser son espèce de monologue :

« — Vous connaissez Charles Pycgrave, le fils du duc, et ses beaux favoris ? Il a essayé de se passer de moi, mais il m'est bien vite revenu. Il entra un jour chez un parfumeur pour y acheter de l'huile de Macassar, et une vieille femme, qui était dans la boutique, se trompant de drogue, lui donna du cosmétique de petite douairière… « Pardon, Monsieur, lui dit-elle, mais nos dames appellent leur rouge de tant de noms, que j'ai bien pu prendre un

pot pour un autre… » À propos, mon cher Jemmy, je n'ai pas rencontré une jolie femme depuis que je suis à Yarmouth.

» — Non ? » dit Steerforth.

« — Pas l'ombre d'une seule.

» — Nous pourrions, je crois, lui en montrer la substance… eh ! Pâquerette ? » reprit Steerforth en me regardant.

« — Oui, certes, » répondis-je.

« — Ah ! ah ! » s'écria la petite créature toujours occupée à polir les cheveux de Steerforth, « je comprends, hum ! une sœur à vous, M. Copperfield ?

» — Non, non, » dit Steerforth prévenant ma réponse, « ce n'est pas cela… Au contraire, M. Copperfield avait naguère… si je ne me trompe… une grande admiration pour elle.

» — Et pourquoi ne l'admire-t-il plus ? » répliqua Miss Mowcher. « Est-il volage ? oh ! quelle honte ! Papillonne-t-il de fleur en fleur ? change-t-il toutes les heures ? trahit-il tous les jours Polly ? S'appelle-t-elle Polly ? »

Le coup d'œil inquisiteur dont la naine accompagna sa question me déconcerta un moment. Cependant je répondis :

« — Non, Miss Mowcher, elle s'appelle Émilie.

« — Ah ! ah ! » répéta-t-elle sur le même ton. « Hum !… mais comme je babille, M. Copperfield, ne suis-je pas bien indiscrète ? »

Son accent et sa manière de me regarder me causèrent je ne sais quelle impression pénible : il me sembla que le nom d'Émilie

était profané dans cette plaisanterie, et, prenant un air plus sérieux, je lui dis :

« — Elle est aussi vertueuse que jolie, Miss Mowcher. Elle doit épouser un digne et brave garçon de sa classe. Je l'admire pour sa sagesse autant que pour sa beauté.

» — Très bien parlé ! » s'écria Steerforth ; « écoutez, écoutez ! je veux à mon tour éteindre la curiosité de cette petite Fatime, mon cher Pâquerette, en ne lui laissant rien à deviner. La personne dont il s'agit, Miss Mowcher, est actuellement en apprentissage chez Omer et Joram, passementiers, tailleurs, etc., de cette ville, faites bien attention : Omer et Joram ; la promesse de mariage qui l'enchaîne est au profit de son cousin, dont le nom de baptême est Cham, le nom de famille Peggoty, le métier constructeur de navires, de cette ville lui aussi. Elle est la plus jolie et la plus séduisante petite fée du monde. Je l'admire, comme mon ami… assurément. Si je ne craignais d'avoir l'air de mépriser son prétendu… ce qui déplaît, je le sais, à mon ami… j'ajouterais qu'elle me semble faire un choix au-dessous d'elle… elle pourrait en faire un meilleur, et je jure qu'elle était née pour être une Lady. »

Ces paroles, qui furent prononcées lentement et distinctement, Miss Mowcher les écouta, la tête penchée, paraissant réfléchir et chercher le sens d'une énigme ; puis, quand Steerforth se tut, elle reprit son air de vivacité comique et babilla de nouveau tout en peignant et brossant les favoris de mon ami.

« — Ah ! et c'est là tout ! » dit-elle ; « bien, très bien. Voilà une histoire complète dont le dénouement doit être : « Ils se marièrent et vécurent heureux ? » n'est-ce pas. Ah ! Steerforth,

Steerforth ! Je connais cependant une variante. Comment dit-on à certain jeu ? — J'aime ma belle avec un S parce qu'elle est Séduisante, je la hais avec un F parce qu'elle est Fiancée à un autre : je l'aime avec un E parce que je médite un Enlèvement… Ah ! M. Copperfield, vous avez là un ami qui est un modèle… mais le voilà peigné et frisé de ma main : à votre tour, voulez-vous ?

» — Qu'en dites-vous, Pâquerette » me demanda Steerforth en riant et m'offrant sa chaise. Voulez-vous être embelli par ces adroites mains ?

» — Non, merci, Miss Mowcher, pas ce soir, » répondis-je goûtant beaucoup moins la plaisanterie,

« — Eh bien, vous avez tort, » répliqua la naine en fixant sur moi l'œil d'un connaisseur, « vous auriez besoin d'un trait à vos sourcils.

» — Merci, une autre fois.

» — Alors je puis vous proposer de vous faire pousser en quinze jours une paire de favoris. » Je refusai encore sans pouvoir m'empêcher de rougir, sachant bien que mes joues auraient eu besoin de ce mâle ornement ; mais, Miss Mowcher me voyant insensible à toutes promesses de son art, n'insista plus et se contenta de redemander le secours de ma main pour descendre de la table. Elle se préparait à prendre congé de nous, en nouant le ruban de son chapeau sous son double menton :

» — Combien est-ce ? » dit Steerforth.

« — Cinq shellings, » reprit-elle. C'est bien bon marché, mon jeune ami, n'est-ce pas ? Ne me croyez-vous pas indiscrète, M. Copperfield ?

» — Pas du tout, » répondis-je avec politesse, quoique pensant tout le contraire. Elle mit les cinq shellings dans son sac où elle replongea aussi tous ses petits ustensiles : « C'est là que je tiens toutes mes trappes, » dit-elle, « n'ai-je rien oublié ? non. Bien ! maintenant, mes jeunes amis, je vais briser vos cœurs, je le sais, mais je suis forcée de vous quitter. Appelez à votre secours tout votre courage pour supporter cette triste séparation. Adieu, M. Copperfield ; ayez soin de vous, mon joli cavalier. Comme j'ai babillé ! c'est votre faute aussi, mes deux aimables vauriens ; allons, je vous pardonne et vous chouette bon cheoir ! comme disait l'Anglais qui voulait apprendre le français : « Chouette bon cheoir ! »

Sur le seuil de la porte elle se retourna pour compléter sa sortie en nous criant : « — Vous laisserai-je une mèche de mes cheveux ?… Ne suis-je pas bien indiscrète ? » ajouta-t-elle pour commenter cette offre galante. Elle partit enfin en posant son doigt sur ses lèvres et son nez camard.

Steerforth rit de si bon cœur qu'il me fut impossible de ne pas rire aussi, mais moins franchement. Il me dit ensuite que Miss Mowcher était réellement une femme extraordinaire, connaissant tout le monde, ayant les plus belles relations, courant la province, épilant, coiffant, pommadant toutes les têtes qui se présentaient à elle, se faisant bien payer, amusant ses pratiques, par dessus le marché, avec son babillage, et profitant de ses privilèges pour observer et prendre note de tout : « Car ce n'est pas une sotte, il s'en faut, » ajouta-t-il.

« — Est-elle honnête, au moins ? » demandai-je.

Steerforth ne me satisfit pas complètement sur ce chapitre, se contentant de me vanter les divers talents de Miss Mowcher, entre autres son adresse à appliquer les ventouses. Il m'entretint d'elle toute la soirée, et, quand je le quittai, il me cria du haut de l'escalier : « Chouette, bon cheoir ! »

Je fus surpris, en rentrant, de rencontrer Cham à la porte de M. Barkis, et plus surpris encore d'apprendre qu'il y avait laissé Émilie.

« — Elle y parle avec quelqu'un, » me dit-il, « et elle m'a envoyé chercher sa bourse ; elle avait donné rendez-vous chez sa tante à une jeune femme qui est venue ce soir, à la tombée du jour, sous sa fenêtre, la supplier au nom du Christ d'avoir pitié d'elle. C'étaient là de solennelles paroles, M. Davy !

» — Quelle est donc cette jeune femme ? mon cher Cham.

» — Ah ! Monsieur Davy, une malheureuse que toute la ville foulerait aux pieds comme un ver, une pauvre fille qu'Émilie a connue autrefois à l'école et puis dans l'atelier de M. Omer, quoiqu'elle ne doive plus la connaître… Martha Endell, plus âgée qu'Émilie de deux ou trois ans.

» — C'est la première fois que j'entends son nom, » dis-je, « quoique j'aie dû la voir parmi les ouvrières de M. Omer.

» — L'oncle Daniel, voyez-vous, » poursuivit Cham, « tout bon, tout tendre qu'il est, n'aurait pu supporter de voir son Émilie et cette Martha Endell causer ensemble pour tous les trésors engloutis dans la mer. »

Je compris aussi bien que Cham le sentiment de M. Daniel Peggoty et ne doutai pas que cette malheureuse ne fût la même

que nous avions rencontrée ce soir même sur la grève suivant Cham et Émilie.

« — Je vous avoue, M. Davy, que j'éprouve la même chose que l'oncle Daniel, » dit Cham. « Mais comment résister à la compassion exprimée par Émilie ? Je n'ai pu la blâmer quand j'ai su qu'ayant tracé quelques mots au crayon, elle avait jeté le papier à Martha en lui disant : « Je ne puis vous voir ici ; tenez, voilà un billet pour ma tante Barkis : allez m'attendre dans sa maison ; elle vous recevra pour l'amour de moi. J'irai vous y trouver dès que mon oncle sera embarqué. » Je n'ai pu la blâmer ni refuser de l'accompagner ; je n'ai pu la blâmer quand elle m'a dit tout à l'heure, avant d'entrer : « Cham, nous sommes venus ici sans ma bourse, allez la chercher. »

Je ne savais si je devais entrer avec Cham ; mais ce fut Peggoty qui lui ouvrit. Comme elle me tendit la main, je franchis aussi le seuil de la porte, et, presque sans le vouloir, je me trouvai au milieu de la cuisine qu'il fallait traverser pour monter à ma chambre.

Émilie était là debout, les larmes aux yeux, et à ses genoux, dans une attitude qui révélait qu'elle venait de les embrasser, je vis Marthe Endell prosternée devant le foyer.

« — Cham, » dit Émilie à demi-voix, « Martha désire se rendre à Londres.

» — Plutôt à Londres qu'ici, » interrompit une voix, celle de Martha, restant toujours aux pieds d'Émilie. « Personne ne me connaît là, tout le monde me connaît ici.

» — Que fera-t-elle à Londres ? » demanda Cham.

Martha releva la tête et promena un regard sombre autour d'elle, puis la laissa retomber sur une chaise, comme ferait une femme accablée par la fièvre ou qui a éprouvé l'angoisse d'une convulsion.

« — Elle tâchera de bien faire, » dit Émilie. « Vous ne savez pas tout ce qu'elle nous a promis, à ma tante et à moi ! »

Ma bonne Peggoty exprima sa sympathie et sa pitié par un signe de tête.

« — Oui, je tâcherai… » dit Martha, « si l'on peut m'aider à fuir d'ici. Je ne puis faire pire que je n'ai fait ici ; je puis mieux faire. Ah ! arrachez-moi de ces lieux où toute la ville me connaît depuis l'enfance. »

Cham mit un petit sac de toile dans la main d'Émilie, qui le prit croyant que c'était sa bourse ; mais s'apercevant bientôt de ce qu'elle croyait être une méprise, elle montra le sac à Cham.

« — Non, non, c'est à vous, bien à vous, Émilie, » dit-il à demi-voix ; « tout ce que j'ai au monde n'est-il pas à vous à présent.

De nouvelles larmes mouillèrent les paupières d'Émilie, qui se tourna vers Martha et prit dans le sac une partie de son contenu qu'elle lui remit en se baissant vers elle et lui demandant si c'était assez.

« — Oh ! c'est trop, » dit Martha, qui lui baisa la main, se leva et, s'enveloppant de son châle, sortit en pleurant : elle s'était arrêtée un moment sur la porte comme pour parler encore ; mais les sanglots étouffèrent sa voix.

Lorsque la porte se referma sur elle, Émilie cacha son visage dans ses mains et fondit en larmes.

« — Ne pleurez pas, Émilie, ne pleurez pas ainsi, ma chère, » lui dit Cham en lui frappant doucement sur l'épaule.

« — Oh ! Cham, » s'écria-t-elle, « je ne suis pas une aussi bonne fille que je devrais l'être. Non, non, il s'en faut. Je sais que je n'ai pas le cœur reconnaissant que je devrais avoir.

» — Oui, oui, vous l'avez, j'en suis certain, » dit Cham.

« — Non, non, » dit Émilie… « Je ne suis pas la bonne fille que je devrais être. Je le sais, il s'en faut, il s'en faut. »

Et elle pleura comme si son cœur allait se briser.

« — J'éprouve trop votre affection, je le sais, » dit-elle encore ; « je suis souvent de mauvaise humeur avec vous, souvent capricieuse… et vous êtes si bon, toujours si bon ! Je devrais mieux reconnaître vos soins pour moi, ne pas être ingrate, vous rendre heureux !

» — Vous me rendez toujours heureux, ma chère Émilie, » dit Cham, « vous voir, c'est déjà le bonheur. Je suis heureux, tout le jour, en pensant à vous.

« — Oh ! ce n'est pas assez, » s'écria-t-elle, « si vous êtes heureux, c'est parce que vous êtes bon, et non parce que je suis bonne. Oh ! mon cher Cham, vous auriez mieux fait d'aimer une autre que moi, — une autre plus digne de vous, moins capricieuse, moins changeante, qui fût tout entière à vous.

» — Pauvre cœur trop tendre ! » dit Cham à demi-voix, « Martha l'a troublé !

» — Je vous en prie, ma tante, » reprit Émilie, « venez ici et laissez-moi reposer un peu mon front sur vos genoux. Ah ! je suis bien malheureuse, ce soir, ma tante ! Ah ! je ne suis pas aussi bonne fille que je devrais être. Non, non, je le sais. »

Peggoty s'était empressée d'aller s'asseoir sur la chaise près de la cheminée. Émilie, lui passant les bras autour du cou, s'agenouilla et la regarda avec tristesse.

« — Oh ! je vous en prie, ma tante, aidez-moi à être bonne ; Cham, mon cher ami, aidez-moi ; M. Davy, en souvenir d'autrefois, aidez-moi aussi. Je veux être meilleure que je ne suis. J'ai besoin d'être cent fois plus reconnaissante que je ne suis. J'ai besoin de mieux sentir combien on est heureuse de devenir la femme d'un honnête homme et de vivre paisiblement avec lui. Ah ! mon cœur, mon cœur ! »

Elle se cacha le front sur le sein de sa tante et cessa de faire entendre cette voix douloureuse qui était moitié celle d'une femme et moitié celle d'un enfant. Moitié femme, moitié enfant : c'était là tout Émilie, avec son caractère, ses manières séduisantes, son expression et sa beauté. Elle pleura quelque temps en silence sur les genoux de ma chère Peggoty, qui la consolait comme une nourrice console son nourrisson.

Quand Émilie fut plus calme, Cham et moi nous lui parlâmes tour à tour, et elle nous répondit, puis peu à peu sourit, se releva, se dit honteuse de ses larmes, plaisanta doucement avec nous, et ensuite elle se retira avec Cham.

Je la vis, ce soir-là, pour la première fois, embrasser son prétendu, prendre tendrement son bras pour s'en aller, se presser tendrement contre lui comme heureuse et fière de son protec-

teur. Quand elle fut partie, je comparai sa sortie à celle de Martha.

Seconde partie · Chapitre 9

Àmon réveil, le lendemain matin, je pensai encore à la petite Émilie et à son agitation extraordinaire quand Martha avait quitté la maison de M Barkis. Il me sembla que c'était par une confidence sacrée que j'avais été admis au secret de cette scène domestique, et que le révéler, même à Steerforth, serait une trahison. La charmante créature qui avait été ma compagne d'enfance, m'inspirait toujours le sentiment le plus tendre ; oui, je suis persuadé que je l'aimais alors d'amour, mais d'un amour pur qui n'avait rien perdu de l'innocence de nos jeunes années. Je voulais conserver avec toute sa grâce enfantine, cette chaste image dans le silence de mon cœur !

Pendant le déjeuner, je reçus une lettre de ma tante. Elle me parlait de choses sur lesquelles je croyais que Steerforth pouvait me conseiller aussi bien que personne au monde, et je résolus d'attendre que nous fussions en route pour mettre sur le tapis ce texte de discussion. Jusque-là, nous avions bien assez de prendre congé de tous nos amis. M. Barkis ne fut pas celui qui témoigna le moins de regrets sur notre départ ; je crois qu'il eût de nouveau puisé dans son coffre et sacrifié une autre guinée, s'il l'avait fallu, pour nous retenir quarante-huit heures de plus à Yarmouth. Je ne parle pas du chagrin de Peggoty, de M. Daniel son frère, de Cham et de toute la famille ; mais toute la boutique et tout l'atelier de MM. Omer et Joram voulurent nous souhaiter un bon

voyage, et quand nous nous rendîmes à la diligence, si nous avions eu avec nous tous les porte-manteaux d'un régiment en campagne, nous n'aurions pas manqué de porteurs pour s'en charger parmi les mariniers qui s'empressèrent autour de Steerforth. En un mot, nous laissâmes tous nos amis et toutes nos connaissances dans l'admiration et dans les regrets.

« — Demeurerez-vous ici long-temps après nous ? » demandai-je à Littimer, qui attendait, debout, que la diligence se mît en mouvement.

« — Non, Monsieur, pas très long-temps, probablement, » répondit-il.

« — Il ne peut encore le dire positivement, » observa Steerforth d'un air insouciant. « Il sait ce qu'il a à faire et il le fera.

» — C'est ce dont je suis bien certain, » répliquai-je.

Littimer posta la main à son chapeau en signe de remerciement pour la bonne opinion que j'avais de lui, et je crus que j'étais redevenu un petit garçon de huit ans. Il fit une seconde fois le même salut lorsqu'il nous souhaita un bon voyage, et nous le laissâmes debout sur le trottoir, mystère aussi respectable qu'aucune des pyramides d'Égypte.

Pendant quelque temps nous n'eûmes pas de conversation, Steerforth était silencieux contre son habitude, et moi je me livrais à mes rêveries, me demandant si je reverrais encore les lieux que nous venions de quitter et si je les retrouverais toujours les mêmes. À la fin, Steerforth passa de sa taciturnité à son humeur causeuse, ce qui était si facile à son charmant caractère, et, me touchant le bras :

« — David, » me dit-il, « avez-vous perdu la voix ? Quelle est donc cette lettre dont vous m'avez parlé en déjeunant ?

» — Ah ! » répondis-je en la tirant de ma poche, « c'est une lettre de ma tante.

» — Et que dit-elle qui mérite d'être pris en considération ?

» — Ma tante, mon cher Steerforth, me rappelle que j'ai entrepris ce voyage pour me reconnaître, m'orienter et réfléchir un peu.

» — Ce que vous avez fait nécessairement.

» — Ma foi ! je ne sais trop… ou plutôt, à parler vrai, j'ai peur de l'avoir oublié.

» — Eh bien ! reconnaissez-vous à présent, orientez-vous et réparez votre négligence, » dit Steerforth. « Regardez à droite, vous verrez un pays plat, avec pas mal de marécages ; regardez à gauche, c'est la même chose ; regardez là, devant vous, aucune différence ; regardez derrière vous, et c'est encore comme à droite, comme à gauche et comme là devant vous.

» — Ma foi ! » répondis-je en riant, « j'ai beau regarder, je ne vois aucune profession… ce qui tient peut-être à la platitude du pays.

» — Et que dit là-dessus notre tante ? suggère-t-elle quelque chose ? » me demanda Steerforth en donnant un coup d'œil à la lettre que j'avais dans la main.

« — Mais oui, elle désire savoir si je n'aimerais pas à être un proctor ? Qu'en pensez-vous ?

» — Je ne sais pas trop, » répliqua Steerforth froidement ; « autant être un proctor qu'autre chose. »

Je ne pus m'empêcher de rire encore en voyant avec quelle impartialité indifférente il tenait la balance entre toutes les professions.

« — Et qu'est-ce qu'un proctor, Steerforth ? » lui dis-je.

« — Un proctor, » me répondit-il, « est une espèce de procureur monacal. Il y a, dans un vieux coin de rue, près du cimetière Saint-Paul, certains tribunaux surannés qu'on appelle Doctors' Commons… Un proctor est, dans ces tribunaux, ce que les avoués sont dans les cours de droit civil et d'équité. C'est un fonctionnaire dont l'existence, d'après le cours naturel des choses, aurait dû se terminer il y a deux siècles environ. Je vous expliquerai mieux ce qu'est un proctor, en vous expliquant ce qu'est la cour des Doctors' Commons, cour d'une autre époque, où l'on administre ce qu'on appelle la loi ecclésiastique, et où l'on mystifie les clients avec d'antiques actes du Parlement dont les trois quarts du monde n'ont jamais ouï parler et que l'autre quart suppose avoir été exhumés à l'état fossile sous le règne des Édouards. C'est une cour exerçant un vieux monopole sur tous procès qui résultent des testaments, des contrats de mariage, et de disputes entre navires et bateaux.

» — Quelle absurdité, Steerforth ! » m'écriai-je. « Prétendriez-vous dire qu'il y a la moindre affinité entre les affaires maritimes et les affaires ecclésiastiques ?

» — Je ne prétends nullement dire cela, mon cher, » répondit Steerforth ; « tout ce que je prétends vous apprendre, c'est que ces affaires, de natures si diverses, sont arbitrées et jugées par les

mêmes personnes dans ladite cour des Doctors' Commons. Entrez-y aujourd'hui, vous trouverez ces doctes personnes appliquant à tort et à travers la moitié des termes de l'argot nautique contenu dans le Dictionnaire de Young, à propos du bateau la Nancy qui a coulé à fond le bateau la Sarah-Jane, ou à propos de M. Peggoty et des mariniers de Yarmouth, qui sont allés porter un câble et une ancre de secours au Nelson, navire de la Compagnie des Indes surpris par un grain. Allez-y demain, vous les trouverez interrogeant des témoins à charge et à décharge, relativement à un ecclésiastique qui s'est mal conduit ; seulement, le juge du cas maritime et l'avocat du cas ecclésiastique auront changé de rôles. Ces Messieurs sont comme les acteurs : aujourd'hui un homme est juge, et demain il ne l'est plus ; aujourd'hui une chose, demain une autre, changeant sans cesse, mais toujours bien payé sur ce petit théâtre à part, où l'on joue devant un public spécial et choisi.

» — Mais les advocates (avocats) et les proctors (procureurs) ne sont pas identiquement une seule et même personne dans la cour des Doctors' Commons ? » dis-je un peu intrigué et comprenant difficilement l'énigme de cette juridiction originale.

« — Non, » répondit Steerforth, « les advocates sont des jurisconsultes qui ont pris un grade de docteur à l'un de nos collèges d'Oxford ou de Cambridge ; voilà pourquoi je sais un peu ce que c'est. Les proctors ou procureurs de la cour des Doctors' Commons, procurent ou portent des causes aux avocats de la même cour. Les uns et les autres reçoivent de très confortables honoraires, et ils forment une compagnie fort convenablement lotie. Tout bien considéré, David, je vous engagerais à pencher pour le droit canonique et les Doctors' Commons. Les proctors se

targuent d'être des gens comme il faut, je puis vous le garantir, si c'est pour vous un attrait de plus. »

Je fis la part de la plaisanterie en écoutant cette explication de Steerforth, et je me sentis assez bien disposé pour la suggestion de ma tante, qui me laissait d'ailleurs entièrement libre dans mon choix, ne se faisant aucun scrupule d'ajouter que cette idée lui était venue dans une visite qu'elle avait faite à son proctor de la cour des Doctors' Commons, exprès pour y rédiger son testament en ma faveur.

« — À tout événement, » me dit Steerforth lorsque je lui eus fait part de cette circonstance, « c'est un procédé parfait de notre tante, un procédé qui mérite toute sorte d'encouragements. Pâquerette, mon avis est que vous vous décidiez pour le droit canonique. »

Je me décidai, en effet, à tourner mes vues de ce côté-là. J'appris aussi à Steerforth que, dans sa lettre, ma tante m'annonçait qu'elle était elle-même à Londres ; elle m'y attendait, ayant arrêté un appartement pour une semaine dans un hôtel particulier de Lincoln's-Inn-Fields, où il y avait un escalier en pierre et une porte d'évasion sur les toits : Miss Betsey Trotwood étant fermement persuadée que toutes les maisons de bois de Londres risquaient chaque nuit d'être la proie de l'incendie.

Nous achevâmes notre voyage agréablement, et la conversation fut parfois ramenée au droit canon et aux cours ecclésiastiques. Steerforth trouva de ravissantes plaisanteries qui nous firent mourir de rire pour anticiper sur l'époque où je serais un respectable procureur !

Arrivés à Londres, nous nous séparâmes. Steerforth se rendait chez sa mère, où il m'engagea à aller le rejoindre trois jours après ; et moi, je me dirigeai vers Lincoln's-Inn-Fields. Je trouvai ma tante qui attendait le souper.

Aurais-je fait le tour du monde depuis que nous nous étions vus, nous n'aurions guère été plus charmés de nous revoir. Ma tante pleura en m'embrassant, et dit, prétendant qu'elle riait, que si ma pauvre mère avait vécu, cette petite mère étourdie aurait versé des larmes… elle en était bien sûre.

« — Ainsi donc, » lui dis-je, « ma tante, vous avez laissé M. Dick à Douvres. J'en suis fâché… Ah ! Jeannette, vous voilà ; comment allez-vous ? »

Pendant que Jeannette me demandait à son tour des nouvelles de ma santé, j'observai que le visage de ma tante s'allongeait.

« — J'en suis fâchée aussi, » me répondit-elle en se grattant le nez ; « je n'ai pas l'esprit en repos, Trot, depuis que je suis ici. »

Prévenant la question affectueuse que j'allais lui adresser, elle ajouta en posant mélancoliquement sa main droite sur la table :

« — Je suis convaincue que Dick n'est pas d'un caractère à empêcher les ânes de passer sur ma pelouse : il manque de la fermeté nécessaire. J'aurais dû laisser Jeannette à sa place, et je serais peut-être plus tranquille. Ah ! » dit-elle avec émotion, « je suis assurée qu'un âne a empiété sur le gazon aujourd'hui même ; à quatre heures de l'après-midi, un frisson m'a glacée de la tête aux pieds… je sais que c'était un âne ! »

J'essayai vainement de la consoler sur cet article et de réfuter son pressentiment.

« — Non, non, » répéta-t-elle, « c'était un âne ! celui-là même avec la queue mutilée qui servait de monture à cette méchante sœur de M. Murdstone le jour de leur visite. S'il est à Douvres un âne plus audacieux, plus provoquant et plus entêté que les autres, c'est cet âne-là ! » s'écria ma tante en frappant du poing sur la table.

Jeannette hasarda aussi de prétendre que ma tante se créait des inquiétudes sans aucun fondement, puisqu'elle croyait savoir que l'âne en question était en ce moment employé à charrier du gravier et du sable, ce qui rendait difficile qu'il passât sur la pelouse… Ma tante ne voulut rien entendre.

Le souper fut bien servi et servi chaud, quoique ma tante eût son appartement à l'étage le plus élevé de l'hôtel, soit qu'elle voulût avoir le plus d'escalier de pierre possible pour son argent, soit pour se trouver plus près de l'issue pratiquée sur les toits ; je l'ignore ; mais je répète que le souper était excellent : je lui fis honneur. Quant à ma tante, elle mangea peu : elle avait ses préjugés sur les comestibles de Londres ; elle toucha à peine au beefsteak, au poulet rôti et aux légumes, qui me trouvèrent moins difficile.

« — Je suppose, » dit-elle, « que cet infortuné poulet est né et a été élevé dans une cave ; il n'aura jamais pris l'air que sur l'emplacement d'une station de fiacres. Quant au beefsteak, j'espère que c'est de la viande de bœuf ; je l'espère, sans le croire. Rien n'est naturel dans cette ville, excepté la boue.

» — Ne pensez-vous pas, ma tante, » lui répondis-je, « que la volaille peut bien être venue de la campagne ?

» — Certainement non, » reprit-elle ; « un marchand de Londres serait bien fâché de vendre une chose qui serait la chose qu'il annonce. »

Je me gardai bien de contredire cette opinion qui ne m'empêcha pas de satisfaire un vigoureux appétit, et ma tante n'en fut pas moins enchantée de voir comme je soupais.

La nappe ayant été enlevée, Jeannette aida ma tante à arranger ses cheveux, à mettre sa coiffe de nuit et à faire l'espèce de toilette habituelle qui précédait son coucher. Son autre habitude invariable était de prendre un verre de vin blanc chaud trempé d'eau et sucré, dans lequel elle mouillait quelques rôties de pain. Ce fut moi qui lui préparai cette libation domestique, et, pendant qu'elle la dégustait, je m'assis en face d'elle pour lui tenir compagnie.

« — Eh bien ! Trot, » me dit-elle en me contemplant de son regard le plus bienveillant, « que pensez-vous de mon idée sur l'état de proctor ? c'est-à-dire y avez-vous déjà pensé ?

» — J'y ai beaucoup pensé, ma chère tante, et j'en ai beaucoup causé avec Steerforth ; c'est une idée qui me sourit, qui me sourit on ne peut davantage.

» — Allons, » répondit-elle, « cela me fait plaisir.

» — Je ne vois qu'une difficulté, ma tante.

» — Voyons, quelle est-elle ?

» — Je voudrais savoir, ma tante, si, cette profession étant une profession privilégiée, il ne serait pas très dispendieux de vouloir y entrer.

» — Il en coûtera, pour vous faire admettre comme stagiaire chez un proctor, la somme de mille livres sterling (25, 000 fr.)

» — Eh bien ! ma chère tante, c'est là ce qui me préoccupe et m'inquiète, » repris-je en rapprochant ma chaise de la sienne ; « n'est-ce pas une grosse somme ? vous n'avez rien épargné pour mon éducation, et vous avez été en tout, à mon égard, aussi libérale que possible. En vérité, vous avez été la générosité même. Réfléchissez donc, ma seconde mère, si ce n'est pas trop faire que de dépenser mille livres sterling. N'y a-t-il pas d'autres carrières que je pourrais entreprendre à moins de frais et avec plus de certitude pour les résultats ? »

Ma tante finissait sa dernière rôtie de pain trempée dans le vin blanc ; ayant posé son verre sur la cheminée, elle croisa les mains contre sa robe retroussée à demi jusqu'à la ceinture pour mieux se chauffer, et me répondit gravement :

« — Trot, mon enfant, je n'ai plus d'autre but dans la vie que de vous faciliter les moyens d'être un homme de bien, un homme de sens et un homme heureux ; c'est mon but, je le répète, et c'est le but aussi de Dick ; je voudrais que certaines gens de ma connaissance entendissent Dick sur ce chapitre : sa sagacité est merveilleuse ; mais il n'y a que moi qui connaisse les ressources intellectuelles de cet homme. »

Elle fit une pause pour prendre mes mains dans les siennes, et continua en ces termes :

« — Il est inutile, Trot, de rappeler le passé, à moins qu'il n'ait quelque influence sur le présent ; peut-être aurais-je dû me montrer une meilleure amie de votre pauvre père ; peut-être aussi, après que votre sœur Betsey Trotwood eut désappointé mes espé-

rances, aurais-je dû me montrer une meilleure amie de votre pauvre mère, qui n'était elle-même qu'une enfant. Lorsque vous vîntes à moi, petit garçon fugitif, tout sale de poussière et exténué de fatigue, ce fut un reproche que je m'adressai peut-être. Quoi qu'il en soit, depuis ce temps-là jusqu'à ce jour, Trot, vous avez répondu à mes soins, vous avez été ma consolation et mon orgueil ; je n'ai pas d'autre personne qui puisse prétendre à ce que je possède, ou du moins… (Ici je fus surpris de son hésitation et de l'air embarrassé de sa physionomie ; mais elle reprit) : Non, personne n'a de droits sur ce que je possède… et vous êtes mon fils adoptif. Soyez seulement un tendre fils pour ma vieillesse, supportez les caprices et les bizarreries d'une vieille femme qui aurait pu être plus heureuse ou plus conciliante dans sa jeunesse, et vous aurez plus fait peut-être pour elle, que cette vieille femme ne fit jamais pour vous. »

C'était la première fois que j'entendais ma tante faire allusion à l'histoire de sa jeunesse. Il y avait dans ce retour sur le passé, un calme, une impartialité, une magnanimité qui auraient augmenté mon respect et mon affection, si cela eût été possible.

« — Tout est bien convenu entre nous, tout est bien compris à présent, Trot, » poursuivit ma tante ; « nous n'en parlerons plus, embrassez-moi, et nous nous rendrons demain matin ensemble à la cour ecclésiastique après notre déjeuner. »

Avant de nous coucher, nous causâmes longuement encore. Ma chambre était sur le même palier que la sienne. Dans le cours de la nuit, je fus deux ou trois fois réveillé par quelqu'un qui frappait à ma porte : c'était ma tante, réveillée elle-même par le bruit lointain des roues d'un fiacre ou d'une voiture de marché : « Trot, » me demandait-elle, « avez-vous entendu, n'a-t-on pas

crié au feu ! n'est-ce pas le bruit des machines à incendie ! » Vers le matin, elle dormit d'un sommeil plus paisible et ne troubla plus le mien.

Aux environs de l'heure de midi, nous partîmes pour l'étude de MM. Spenlow et Jorkins, dans le quartier des Doctors' Commons. Ma tante ayant encore cette opinion contre Londres en général, que tout homme qui la coudoyait dans la rue était un filou, me confia sa bourse, laquelle contenait des guinées et quelque menue monnaie en argent.

Nous fîmes une halte au fameux magasin de jouets, dans Fleet-Street, pour y attendre le coup de midi et voir les deux géants de l'église de Saint-Dunstan frapper sur la cloche d'horloge. Nous nous dirigeâmes de là sur Ludgate-Hill et le cimetière Saint-Paul. Nous traversions la rue, lorsque je vis soudain ma tante accélérer le pas avec un air tout effaré. Je remarquai en même temps qu'un homme mal vêtu, qui nous avait regardés avec attention le moment d'auparavant, nous avait suivis et s'approchait d'elle de manière à froisser sa robe.

« — Trot, mon cher Trot, » me dit-elle tout bas avec une voix tremblante et en me serrant le bras, « je ne sais que faire !

» — N'ayez pas peur, » lui répondis-je, « il n'y a rien qui doive vous alarmer ; entrez dans un magasin, et je me serai bientôt débarrassé de cet homme !

» — Non, non, mon enfant, » reprit ma tante, « ne lui parlez pas… pour rien au monde : je vous en supplie, je vous le défends.

» — Bonté du ciel ! ma tante ! mais ce n'est qu'un grossier mendiant comme il y en a tant !

» — Vous ne savez pas qui c'est, » dit ma tante, « vous ne le savez pas, et vous parlez sans savoir. »

Nous nous arrêtions en ce moment sous une porte et l'homme s'arrêtait aussi.

« — Ne le regardez pas, » murmura ma tante en me voyant tourner la tête avec indignation ; « mais allez me chercher un fiacre, et attendez-moi dans le cimetière Saint-Paul. »

» — Vous attendre ! » répétai-je.

« — Oui, » répondit ma tante, « il faut que j'aille avec lui, seule avec lui.

» — Avec lui, ma tante ! avec cet homme !

» — J'ai toute ma tête, » reprit-elle, « il le faut… procurez-moi un fiacre et rendez-moi ma bourse. »

Quelqu'étonné que je fusse, je compris que je n'avais pas le droit de désobéir à un ordre si péremptoire… J'allai au plus vite, en descendant la rue, vers une station de voitures ; heureusement, à quelques portes plus loin, passait un fiacre vide auquel je fis signe et que j'amenai à ma tante ; elle se précipita dans l'intérieur, avant que j'eusse déployé complètement le marchepied, et l'homme y monta après elle. Elle me fit un geste de la main pour que je m'éloignasse, et, subjugué par ce geste, je m'éloignais en effet, lorsque j'entendis encore ma tante dire au cocher… « Où vous voudrez… droit devant vous. » À ces mots les chevaux partirent, et le fiacre me dépassa dans la direction de Saint-Paul.

Je me rappelai alors ce que M. Dick m'avait raconté, et ce qui m'avait paru une illusion de ses sens m'apparut comme une réali-

té. Impossible de douter que cet homme ne fût l'individu dont M. Dick m'avait parlé si mystérieusement ; mais quelle était la nature de son influence sur ma tante ? c'était ce que je ne pouvais deviner. Après m'être promené pendant une heure sur la place, je vis le fiacre revenir ; le cocher s'arrêta à côté de moi, et ma tante était seule.

Elle était encore trop agitée de cette rencontre pour se croire préparée à la visite que nous allions faire, elle me dit de monter auprès d'elle, après avoir ordonné au cocher de prendre un détour et de nous conduire le plus lentement possible aux Doctors' Commons. Pendant ce trajet, elle coupa court aux questions que j'allais lui faire en me disant : « Mon cher Davy, ne me demandez jamais qui était cet homme, et évitez toute allusion à ce qui vient de se passer. » Quand nous descendîmes du fiacre, elle était complètement remise de son émotion, et elle me donna sa bourse pour payer le cocher. Je m'aperçus tout d'abord que toutes les guinées étaient parties ; il n'y avait plus que les shellings et la menue monnaie.

L'édifice des Doctors' Commons a pour entrée une petite porte voûtée basse : avant de la franchir, nous nous vîmes désertés par le bruit de la cité qui semblait reculer au loin ; nous traversâmes quelques cours assez tristes et d'étroites ruelles pour arriver à l'étude de MM. Spenlow et Jorkins. Dans le vestibule de ce temple, situé au grand jour et accessible aux pèlerins sans la cérémonie de frapper à la porte, trois ou quatre clercs noircissaient du papier en qualité de copistes. Un de ces scribes, petit homme sec, installé à un pupitre isolé des autres, et dont la perruque brune avait une teinte de pain d'épice, se leva pour recevoir ma tante et nous introduire dans le cabinet de M. Spenlow.

« — M. Spenlow est à la cour ecclésiastique ; » dit le petit homme sec : « c'est un jour de séance ; mais il n'y a pas loin, et je vais l'envoyer chercher immédiatement. »

Tandis qu'on allait quérir M. Spenlow, nous pouvions, en toute liberté, regarder autour de nous, et je profitai de l'occasion. L'ameublement du cabinet était antique et poudreux, la serge verte qui décorait le bureau à écrire avait perdu sa couleur primitive et avait passé à la teinte pâle d'une feuille étiolée ; on voyait sur la tablette maintes liasses de papiers, les unes étiquetées allégations, les autres, à ma grande surprise, libelles. La suscription indiquait tantôt une cause de la Cour consistoriale, tantôt une cause de la Cour des Arches, ou de la Cour des prérogatives, ou de la Cour de l'Amirauté, ou de la Cour des délégations. « Que de cours et quel temps il me faudra, pensai-je, pour être au courant de tous les détours de ce labyrinthe ! » Je remarquai d'immenses registres manuscrits intitulés : livres de témoignages, solidement reliés et attachés ensemble par séries massives, une série pour chaque cause, comme si chaque cause composait une histoire en dix ou vingt volumes in-folio ! Tout cela avait l'air d'une complication dispendieuse et me donnait une singulière idée de la profession d'un proctor. Je parcourais d'un œil curieux les étiquettes de cet arsenal du droit canon d'Angleterre, quand des pas pressés résonnèrent dans le vestibule contigu, et M. Spenlow, en robe noire bordée d'hermine ou d'une fourrure blanche, entra d'un air effaré, se découvrant pour nous saluer.

C'était un petit homme blond, chaussé de bottes bien cirées, portant le plus empesé des cols de chemises, la plus raide des cravates, son frac boutonné jusqu'au-dessus de la poitrine, propre, soigné dans toute sa toilette, et qui devait même friser

très artistement ses favoris. Je soupçonne qu'un corset lui serrait la taille, tant elle était droite, tant il avait peine à se pencher, étant forcé, lorsqu'assis sur son fauteuil il voulait examiner un des papiers accumulés sur son bureau, de se mouvoir tout d'une pièce comme Polichinelle. Sa montre, à laquelle il donna un coup d'œil durant notre visite, était attachée à une chaîne d'or si lourde qu'elle aurait pu servir de chaîne d'huissier appariteur.

Ma tante l'avait prévenu de ce qui nous amenait, et à peine m'eut-elle présenté à lui, qu'il me dit d'un air courtois :

« — Ainsi donc, M. Copperfield, vous avez l'intention de suivre notre carrière ? J'avais par hasard informé Miss Trotwood, la dernière fois que j'eus le plaisir d'une entrevue avec elle, que nous avions ici une place vacante. Miss Trotwood fut assez bonne pour mentionner qu'elle avait un neveu, objet de sa sollicitude particulière, et à qui elle désirait procurer une profession distinguée. C'est ledit neveu, je pense, que j'ai le plaisir de… » Sa pantomime acheva seule la phrase, c'est-à-dire qu'il me fit son salut à la Polichinelle.

Je saluai en retour et répondis qu'en effet ma tante m'avait proposé d'être proctor. Je supposais que cette profession me plairait, je ne doutais même pas qu'elle ne me plût beaucoup, mais que toutefois je ne pouvais l'assurer positivement avant d'en avoir une idée : pour la forme du moins, j'espérais donc qu'il me serait loisible de ne signer un engagement irrévocable qu'après un essai préalable.

« — Oh ! certainement, certainement ! » dit M. Spenlow ; « invariablement, dans cette maison, nous proposons un mois, un mois de noviciat initiatoire. Je serais très heureux en mon parti-

culier de proposer deux mois… trois, une période indéfinie… mais j'ai un associé, M. Jorkins…

» — Et la somme à compter, » repris-je, « est de mille livres sterling.

» — Oui, de mille livres sterling, le timbre compris, » dit M. Spenlow. « Comme je l'ai exprimé à Miss Trotwood, je ne suis inspiré par aucune considération mercenaire : il est peu d'hommes qui consultent moins que moi un tel mobile ; mais M. Jorkins a ses opinions sur cette matière, et je suis tenu de respecter les opinions de M. Jorkins. Bref, M. Jorkins estime que mille livres sterling sont trop peu.

» — Je suppose, Monsieur, » dis-je, désirant toujours ménager la bourse de ma tante, « que si un clerc admis à l'étude se rendait particulièrement utile, s'il acquérait les connaissances qu'exige l'exercice de la profession (ici je rougis en paraissant me louer moi-même…), je suppose. Monsieur, » répétai-je, « que pendant la dernière année de son stage… ce n'est pas la coutume de lui allouer aucun… »

Par un grand effort, M. Spenlow, dégageant assez sa tête de sa cravate pour la secouer en signe négatif, répondit sans me laisser prononcer le mot de salaire :

« — Non. Je ne vous dirai pas ce que je ferais sur cet article, moi-même, M. Copperfield, si je n'étais pas lié par mon associé ; mais M. Jorkins est inébranlable. »

Je fus tout-à-fait découragé par l'évocation réitérée de ce terrible M. Jorkins. Je sus par la suite que c'était un homme d'un caractère doux, facile à vivre, aimant le repos, et dont le rôle dans

la société qui portait son nom uni à celui de M. Spenlow, était de se tenir à l'arrière-plan et d'être représenté sans cesse comme le plus opiniâtre et le plus intraitable des hommes. Un clerc demandait-il une augmentation d'appointements, M. Jorkins refusait absolument d'écouter une proposition pareille. Un client était-il en retard pour solder son mémoire, M. Jorkins exigeait un paiement immédiat ; quoi qu'il en coûtât aux sentiments de M. Spenlow, et c'était toujours, en effet, pour lui un cas pénible, M. Jorkins n'entendait pas raison. Ce bon ange, appelé M. Spenlow, aurait toujours ouvert à tous son cœur et sa main, sans ce démon farouche appelé M. Jorkins. En acquérant des années et l'expérience de la vie, je crois avoir connu d'autres maisons fondées sur le principe qui servait de base à l'association de Spenlow et Jorkins.

Il fut arrêté que je commencerais mon mois d'épreuve aussitôt que je le voudrais. Inutile à ma tante de demeurer en ville ou d'y revenir pour signer les articles de notre convention, puisqu'ils pouvaient très bien être envoyés à sa signature à Douvres. Une fois d'accord sur ce point, M. Spenlow offrit de me faire parcourir les lieux, afin de me montrer déjà leur aspect extérieur. J'étais si impatient de les connaître, que j'acceptai, et nous laissâmes ma tante qui dit ne vouloir se risquer à aucun prix en une semblable excursion : je crois vraiment qu'elle regardait toutes les cours de justice comme une espèce de poudrière ou de manufacture de poudre qui pouvait sauter au moment où l'on s'y attendait le moins.

M. Spenlow me conduisit à travers une cour pavée, formée par des maisons en briques, et en voyant les noms des Docteurs gravés sur les portes, je conclus que là devait être l'habitation offi-

cielle de ces savants légistes et avocats dont Steerforth m'avait entretenu. À main gauche une large salle assez sombre me parut ressembler à une chapelle ; la plus haute extrémité de cette salle était séparée du reste par une barrière, et c'était là que, sur une plate-forme en fer à cheval, siégeaient, sur de commodes fauteuils dans le vieux style, divers Messieurs en robes rouges et perruques blanches, qui se trouvèrent être les Docteurs ci-dessus qualifiés. Penché sur un pupitre dans la courbe du fer à cheval, je distinguai des autres un vieux monsieur clignotant, que j'aurais pris pour un hibou dans une volière et qui était le juge-président. Plus bas, au-dessous des Docteurs, au niveau du parquet, autour d'une longue table verte, je vis plusieurs personnages du rang de M. Spenlow, vêtus comme lui de robes noires à fourrures, en cravates généralement raides et à l'air hautain ; mais, sous ce dernier rapport, je crus bientôt leur avoir fait injure, car deux ou trois d'entr'eux s'étant levés pour répondre à une question du juge-président, il était impossible d'imaginer rien de plus humble que ces messieurs.

Le public était représenté par un petit garçon avec un cache-nez, et un homme d'assez piteuse mine qui mangeait des miettes de pain sournoisement extraites des poches de sa redingote râpée. Ce public en deux personnes se chauffait au poële dressé dans le centre de la Cour ; la languissante tranquillité de cette salle n'était troublée que par le bruit du feu et la voix d'un des Docteurs qui faisait un long voyage de découvertes à travers une bibliothèque de pièces justificatives ou de témoignages judiciaires, — s'arrêtant de temps à autre pour éclairer son itinéraire par quelques observations ou interrogations argumentatives. Je crois décrire assez exactement ma première impression à la vue de cet antique tribunal de famille oublié du temps, et dont la phy-

sionomie somnifère me fit penser qu'on ne pourrait lui appartenir à aucun titre sans éprouver son influence opiacée… à moins peut-être d'y figurer comme plaideur.

J'eus bientôt assez de cet asile à l'apparence si paisible, et j'exprimai à M. Spenlow le désir d'aller rejoindre ma tante. Je partis presque immédiatement avec elle ; j'éprouvai un excès de ma timidité native en traversant le vestibule de l'étude Spenlow et Jorkins : il me sembla que les clercs raillaient mon extrême jeunesse, se faisant des signes avec leurs plumes pour se montrer le nouveau confrère qu'ils allaient avoir.

Nous arrivâmes à Lincoln's-Inn-Fields sans aventure, excepté la rencontre d'un ânon attelé à une charrette de marchand de légumes, dont la vue suggéra à ma tante quelques pénibles réminiscences. Rentrés à l'hôtel, nous eûmes encore ensemble un entretien sur mes plans d'avenir, et, comme je savais que Miss Betsey Trotwood avait hâte de retourner à Douvres, ne pouvant goûter une heure entière de bien-être à Londres, entre les incendies, les comestibles empoisonnés et les filous, je la priai de ne plus s'inquiéter de moi, me sentant très capable d'en prendre soin moi-même.

« — Je ne suis pas ici depuis six jours, » me répondit-elle, « sans avoir songé à votre petit établissement. Il y a dans les Adelphi un appartement à louer qui ferait merveilleusement votre affaire. »

Et ce disant, elle tira de sa poche une annonce découpée sur la quatrième page d'un journal, qui avertissait quiconque cherchait un logement garni, qu'il en existait un vacant depuis peu dans la rue Buckingham des Adelphi, lequel avait vue sur la rivière et de-

vait convenir parfaitement à un jeune stagiaire des chambres d'avocat ; logement qu'on offrait de louer à des conditions raisonnables, au mois ou à l'année, selon la volonté du locataire.

« — C'est là, en effet, ce que nous devons chercher, ma tante, » lui dis-je tout enchanté de l'idée de vivre indépendant et libre dans mon propre appartement.

« — Eh bien ! allons le voir, » répliqua ma tante, qui remit aussitôt sur sa tête le chapeau qu'elle venait de déposer.

Nous y allâmes. L'annonce indiquait qu'il fallait s'adresser, sur les lieux mêmes, à M Crupp, et nous supposâmes que la sonnette du rez-de-chaussée communiquait avec la demeure de M Crupp, soit qu'elle fût propriétaire, soit qu'elle ne fût que la principale locataire. Ce ne fut qu'au quatrième coup de sonnette que se montra une dame respectable par son embonpoint, en jupon de flanelle et en casaquin de nankin.

« — Peut-on voir l'appartement que vous louez, Madame, s'il vous plaît ? » demanda ma tante.

» — Pour ce jeune Monsieur ? demanda à son tour M Crupp en tâtant sa poche afin de vérifier si elle avait les clefs.

» — Oui, pour mon neveu, » dit ma tante.

» — Très bien ; ce sera un charmant local pour lui, » dit M Crupp.

Elle nous précéda dans l'escalier.

L'appartement vacant était au dernier étage de la maison, grande recommandation pour ma tante, puisqu'il était plus près de la porte d'évasion sur la toiture en cas d'incendie. Il consistait

en une petite antichambre sombre, un office plus sombre encore, un salon et une chambre à coucher ; l'ameublement n'était plus frais, mais assez bon pour moi, et enfin on avait, des croisées, la vue de la Tamise.

Comme je parus enchanté, ma tante et M Crupp passèrent dans l'office pour discuter le prix du loyer, tandis que je restais au salon assis sur le sopha et rêvant déjà au bonheur d'habiter cette noble résidence. Après être tombées d'accord, non sans beaucoup avoir débattu le prix, les deux dames revinrent. À ma grande joie, la physionomie de M Crupp et celle de ma tante me firent deviner que tout était conclu.

« — Est-ce le mobilier du dernier occupant ? » demanda ma tante.

» — Oui, Madame, » répondit M Crupp.

» — Qu'est-il devenu ? »

Àcette nouvelle question de ma tante, M Crupp fut prise d'un accès de toux importune, au milieu duquel elle articula péniblement cette réponse :

« — Il a été malade, hum ! hum ! hum ! et ma chère dame… hum ! hum ! hum ! il est mort.

» — Et de quoi est-il mort ?

» — Eh ! Madame, » dit M Crupp confidentiellement, « il est mort d'un excès de boisson… et de fumée.

» — De fumée ? Est-ce de la fumée des cheminées ? » demanda ma tante.

« — Non, Madame, de la fumée des cigares et des pipes.

» — Ah ! » dit ma tante en se tournant de mon côté, « cela n'est pas contagieux, Trot, n'est-ce pas ?

» — Non, en vérité, » répondis-je.

Bref, ma tante, voyant mon enthousiasme pour cet appartement, le loua pour un mois, avec la faculté de le garder l'année entière si cela me convenait au bout du premier terme. M Crupp se chargeait de fournir le linge et de faire la cuisine : « J'aurai pour Monsieur les soins d'une mère, » dit-elle.

« — Je m'installerai demain, » dis-je.

« — Grâce au ciel ! » s'écria M Crupp, « j'ai trouvé enfin quelqu'un à qui je m'intéresserai. »

En rentrant à l'hôtel, ma tante me répéta qu'elle espérait que la vie que j'allais mener me formerait un caractère ferme. C'était ce qui me manquait, selon elle, que d'avoir confiance en moi-même. Elle renouvela plusieurs fois ses recommandations, tout en causant avec moi des moyens à prendre pour faire transporter à Londres ma garde-robe et quelques livres oubliés encore chez M. Wickfield. Ce fut le texte d'une longue lettre que j'écrivis à Agnès, en lui racontant les détails de mon excursion à Yarmouth et à Blunderstone. Ma tante se chargea de cette mission, car elle quitta Londres le lendemain.

Pour abréger d'inutiles détails, j'ajouterai qu'elle régla mon petit budget avec sa libéralité habituelle, et qu'à mon vif regret comme au sien, elle partit avant que Steerforth eût paru. Je l'accompagnai le lendemain à la voiture publique, et, en me disant

adieu, elle se félicita de pouvoir enfin aller continuer sa guerre contre les ânes.

En allant prendre possession de mon appartement d'Adelphi, je fis un retour sur le passé : sous les arcades de ce passage, combien de fois j'avais erré solitaire et triste, pauvre ilote du comptoir Grinby et Murdstone ! quelle heureuse révolution dans ma fortune depuis cette époque !

Seconde partie · Chapitre 10

Quelle belle chose d'avoir, pour moi seul, ce château si haut perché, et d'éprouver, en fermant la porte, ce que dut éprouver Robinson Crusoë lorsqu'il se vit dans sa fortification et tira l'échelle après lui ! Quelle belle chose de me promener par la ville avec la clef de ma maison dans ma poche, et de savoir que je pourrai inviter n'importe qui à venir chez moi, certain de ne déplaire à personne, si cela me plaisait à moi. Quelle belle chose d'entrer et de sortir, d'aller et de venir, sans qu'il fût besoin de dire à quelqu'un « Je sors ou je rentre ; je vais là ou j'en viens. » Quelle belle chose de sonner et de faire monter M Crupp, comme un génie à mes ordres évoqué des profondeurs de la terre, lorsque j'avais besoin d'elle… et, peut-être aussi, lorsqu'elle était d'humeur à entendre la sonnette ! Oui, tout cela était beau, très beau pour un jeune homme nouvellement émancipé de l'école ! mais je dois dire aussi qu'il y avait des moments où cela était fort ennuyeux.

C'était beau le matin, surtout si le ciel était pur, si le soleil éclairait l'horizon de ma fenêtre ; c'était beau à la clarté du jour, sous l'illumination du soleil ; on y rêvait une heureuse vie de li-

berté, une vie de franches sensations ; mais quand le jour baissait, la vie semblait baisser aussi ; je ne sais comment cela se faisait ; rarement était-ce la même chose à la lueur de la bougie. J'avais alors besoin de quelqu'un à qui parler ; je sentais que je n'avais plus Agnès auprès de moi ; je trouvais un vide effrayant au lieu de cette confidente au doux sourire. M Crupp semblait à une énorme distance. Je songeais à mon prédécesseur qui était mort de boisson et de fumée ; je lui aurais su gré de ne pas s'être laissé mourir et de ne pas m'importuner du souvenir de son décès.

Au bout de deux jours et de deux nuits, il me sembla avoir vécu une année dans cet appartement… et cependant, je n'étais pas plus vieux d'une heure, j'étais tout aussi tourmenté que jamais de mon extrême jeunesse.

Steerforth ne paraissant pas encore, ce qui me fit craindre qu'il ne fût malade, je quittai de bonne heure l'étude des Doctors' Commons le troisième jour, et j'allai jusqu'à Highgate en me promenant. M Steerforth fut charmée de me revoir, et me dit que son fils était allé avec un de ses amis d'Oxford chez un autre qui demeurait près de Saint-Albans, mais qu'elle l'attendait le lendemain. Je me sentis vraiment jaloux de ses amis d'Oxford.

Elle insista pour me retenir à dîner et je restai. Je crois que tout le reste de la journée se passa à parler de Steerforth. Je racontai à sa mère combien il s'était fait aimer à Yarmouth. Miss Dartle m'adressa maintes questions mystérieuses, tout en prenant un vif intérêt à tout ce que nous avions fait dans cette partie. Elle me demanda tant de fois : « Est-ce réellement ceci ou cela ? » qu'elle tira de moi tout ce qu'elle désirait savoir. Au physique, je la retrouvai exactement telle que je l'ai décrite ; mais la

société des deux dames était fort agréable, et je m'y accoutumai si naturellement, que je me sentais tout disposé à devenir un peu amoureux. Je ne pus m'empêcher de me dire de temps en temps pendant la soirée, et plus particulièrement lorsque je revins seul à Londres, que Miss Dartle serait pour moi une délicieuse compagne dans ma rue Buckingham.

Le matin, avant d'aller à l'étude de M. Spenlow, au moment où je prenais mon café, — et ici je dirai en passant que M Crupp prenait une grande quantité de café, et de café très faible, — Steerforth en personne entra chez moi, à ma joie inexprimable.

« — Mon cher Steerforth, » m'écriai-je, « je commençais à désespérer de vous revoir !

» — J'ai été emmené par la force des armes, » me répondit-il ; « on vint me chercher dès le lendemain de mon arrivée chez ma mère… ! Mais, Pâquerette, quel charmant ménage de garçon vous avez ici ! »

Je lui montrai tout l'appartement, n'oubliant pas l'office, et il flatta mon orgueil de locataire en le déclarant à son goût. « Ma foi, mon ami, » ajouta-t-il, « je veux faire de ce logement ma résidence de ville, tant que vous ne me donnerez pas congé. »

C'était délicieux pour moi à entendre. « Si vous attendez votre congé, » lui répondis-je, « vous ne délogerez qu'au jugement dernier. Mais, en attendant, je veux vous donner à déjeuner. Je vais sonner M Crupp, qui nous fera du café, et je vous ferai frire quelques tranches de jambon sur un fourneau à la hollandaise que j'ai dans mon ménage.

» — Non, non, ne sonnez pas. Je ne puis accepter. Je vais déjeuner avec un de mes deux camarades, qui est à l'hôtel de la Piazza, dans Covent-Garden.

» — Mais vous reviendrez dîner avec moi ?

» — Je ne puis, sur mon honneur. Je ne demanderais pas mieux si je n'étais obligé de dîner avec ces deux oxfordiens. Nous devons repartir tous les trois ensemble, demain matin, pour Oxford.

» — Amenez-les donc tous deux. Croyez-vous qu'ils acceptent notre dîner ?

» — Oh ! ils viendraient bien volontiers, » dit Steerforth, « mais quelle gêne pour vous ! Vous feriez mieux de venir avec nous à la taverne. »

Je ne voulus nullement consentir à cette proposition, parce que je songeai que l'appartement avait besoin d'une inauguration, et pouvais-je trouver une occasion meilleure ? Ma vanité était intéressée à montrer toutes les ressources de mon ménage. Je forçai donc Steerforth de me promettre, au nom de ses amis, qu'ils viendraient tous trois à six heures précises.

Quand Steerforth fut parti, je sonnai M Crupp et l'informai de ma résolution téméraire. M Crupp commença par prétendre qu'il était impossible qu'elle fît tout le service à elle seule ; mais elle connaissait un adroit garçon qu'elle espérait décider à la seconder, et qui se contenterait de cinq shellings avec ce que je voudrais lui donner en plus.

Le garçon fut accepté par moi. Alors M Crupp ajouta qu'elle ne pouvait être en deux endroits en même temps, ce qui me parut

d'une logique rigoureuse ; donc il serait indispensable d'installer dans l'office, éclairé par une chandelle, une jeune fille qui ne cesserait de laver les assiettes. « Vous ne serez pas ruiné, j'espère, » me dit-elle, « si vous donnez un shelling à cette jeune fille. — Je l'espère bien comme vous, » répliquai-je, et ce point ainsi réglé : « Maintenant, au dîner ! » dit M Crupp.

Il faut avouer que le quincaillier qui avait fourni les fourneaux de la cuisine de M Crupp avait manqué de prévoyance : on ne pouvait y préparer que des côtelettes et des pommes de terre en purée. « Quant au poisson, tout ce que je puis vous dire, remarqua M Crupp en critiquant elle-même discrètement son appareil culinaire, c'est de venir voir par vous-même. » — À quoi m'eût servi d'aller y voir ? — « Nous nous passerons de poisson, lui répondis-je. » — Mais M Crupp reprit : — « Ne parlez pas ainsi ; on peut avoir des huîtres. — Va pour les huîtres, « dis-je à M Crupp. — « Permettez-moi, dit M Crupp, de vous recommander une paire de poulets rôtis… de chez le pâtissier ; un plat de bœuf à l'étuvée avec des légumes… de chez le pâtissier ; deux petits entremets, tels qu'un vol-au-vent et des rognons sautés… de chez le pâtissier ; une tarte et, si vous voulez, une gelée aux oranges… de chez le pâtissier. » Ces plats auxiliaires, selon M Crupp, lui permettraient de concentrer toute son intelligence sur les pommes de terre, et elle pourrait aussi servir convenablement une salade de céleri avec le fromage.

J'acceptai le menu de M Crupp et commandai moi-même les divers articles chez le pâtissier. De là, en longeant le Strand, j'observai à la fenêtre d'un petit traiteur, certaine substance solide et élastique qu'une étiquette proclamait être une gelée de soupe à la tortue. J'entrai et en achetai une quantité qui, j'ai eu depuis

quelque motif de le croire, aurait suffi pour quinze personnes. Après quelques difficultés, M Crupp consentit à liquéfier au feu ce potage de gourmand ; mais, sous sa forme liquide, nous trouvâmes qu'il s'était réduit à une dose bien juste pour quatre.

Je n'oubliai pas d'aller chercher un joli petit dessert au marché de Covent-Garden, et, dans le voisinage de la place, je fis une commande libérale chez un marchand de vin en détail. En rentrant avant mes convives, je vis les bouteilles alignées en bataillon carré sur le parquet de l'office, et, quoiqu'il en manquât deux (ce qui désola beaucoup M Crupp), je fus vraiment effrayé en pensant que nous pourrions épuiser cet arsenal de munitions liquides.

Un des amis de Steerforth se nommait Grainger et l'autre Markham. C'étaient deux joyeux camarades ; le premier plus âgé et le second plus jeune que mon ami. Ils me complimentèrent sur mon établissement, et Steerforth ayant demandé à Markham s'il était en appétit, celui-ci, qui, par parenthèse, tenait à paraître au-dessus de son âge, répondit :

« — Sur mon honneur, Londres creuse l'estomac. On y a faim perpétuellement. Un homme y mange du matin au soir. »

Décidément, ce jeune étudiant se serait cru aussi jeune que moi s'il n'avait pris le rôle d'un ogre. Je tremblai donc en voyant notre potage à la tortue réduit à de si minimes proportions. Par bonheur que le reste du festin suffit pour satisfaire ce gigantesque appétit. Ce fut Steerforth qui présida ; car je me sentais incapable de faire les honneurs. Assis en face de notre président et ayant ainsi la vue sur la porte de l'office, j'eus assez à faire pour combattre les distractions que me donnèrent mon laquais à cinq

shellings et la jeune fille qui secondait M Crupp ; l'un allant sans cesse dans le corridor, où j'apercevais son ombre sur la muraille avec le goulot d'une bouteille aux lèvres ; l'autre cassant presque toutes les assiettes en se hâtant de les laver.

J'avais fini par en prendre mon parti, quand le dessert parut sur la table. Nous reconnûmes alors que le laquais à cinq shellings était ivre à ne plus pouvoir articuler une parole. Je lui ordonnai d'aller en bas tenir compagnie à M Crupp et d'emmener avec lui la jeune fille.

Hélas ! mes trois convives et moi nous ne sûmes que trop nous passer d'échanson ! Je me sentis bientôt singulièrement gai et le cœur libre. Ma langue se délia et acquit une volubilité miraculeuse pour exprimer je ne sais combien de réminiscences qui fondaient en masse sur mon cerveau. Je riais à gorge déployée de mes propres saillies et de celles des autres. Steerforth ne passait pas la bouteille assez vite à mon gré, je le rappelai à l'ordre. Je promis solennellement d'aller voir mes convives à Oxford. J'annonçai que je donnerais à dîner une fois la semaine dans mon ménage de garçon. Grainger, qui prenait du tabac, m'ayant ouvert sa tabatière, j'y puisai une telle prise, que je fus forcé de quitter la table et d'aller éternuer tout seul dans l'office pendant dix minutes.

Avant de reprendre ma place, je m'armai du tire-bouchon et débouchai quatre bouteilles à la fois : « À la santé de Steerforth ! » m'écriai-je ; « à mon meilleur ami ! au protecteur de mon enfance ! au compagnon inséparable de ma jeunesse ! Je suis ravi de vous proposer ce toast, Messieurs, c'est une dette de cœur que je paie ; mais comment m'acquitter de toutes mes obligations envers Steerforth ? comment exprimer mon admiration

pour lui ? Que le ciel le bénisse, Messieurs ! et nous, buvons trois fois trois fois et une fois encore pour célébrer les vertus de Steerforth ! » À ces mots je me précipitai sur lui pour lui secouer la main, et je brisai mon verre en lui criant : « Steerforth-vous-êtes-l'astre-conducteur-de-ma-vie. » Je prononçai cette phrase de manière à n'en faire qu'un mot.

Tout-à-coup j'entends chanter ; c'est Markham qui entonnait :

Quand le chagrin sèche le cœur de l'homme,
Noyons, amis, etc., etc.

Après ce refrain, Markham proposa un toast : « À la femme ! » — « Non, non ! » m'écriai-je : « Aux Dames ! c'est plus respectueux. » Là-dessus, discussion entre nous : invocation de la liberté des toasts ; contre-invocation des droits sacrés des dieux Lares et des rites de l'hospitalité. Ce débat finit par l'adoption du toast de Markham lui-même que je proposai pour conclusion.

Je proposai encore la santé de ma tante, Miss Betsey Trotwood, « la meilleure créature de son sexe. » J'étais dans un accès de sensibilité à la suite d'un discours de Steerforth qui m'avait arraché des larmes en vantant mes vertus comme j'avais vanté les siennes.

Mais quelqu'un fume ; bientôt nous fumons tous.

Quelqu'un s'appuie sur le rebord de ma fenêtre, aspirant l'air et se disant tout bas : « Tu as tort de fumer ; tu aurais dû savoir que tu n'avais pas la tête assez forte pour supporter à la fois les vapeurs du vin et celles du tabac. » Ce quelqu'un, c'est moi. Me sentant un peu rafraîchi, je vais me regarder à la glace ; je me trouve pâle, les yeux éteints et vagues.

Quelqu'un me dit : « Allons au théâtre, Copperfield. — Le théâtre ? Oui, c'est cela. Partons. Mais d'abord, Messieurs, excusez-moi ; j'ai été élevé dans le préjugé de la peur du feu. » Et je souffle la lampe.

Dans l'obscurité, la porte avait disparu. Je la cherchais derrière les rideaux d'une fenêtre, lorsque Steerforth, en riant, me prit par le bras et me guida vers l'escalier. Nous descendîmes les marches assez heureusement jusqu'aux dernières où quelqu'un roula jusqu'en bas. Quelqu'un autre dit que c'était Copperfield. Je me fâchai de ce faux rapport ; mais, reconnaissant que j'étais sur le dos dans le passage, je commençai à penser qu'il pourrait bien se faire qu'on eût raison de le dire.

La nuit était brumeuse, une auréole rougeâtre coiffait tous les réverbères de la rue. « Il tombe du brouillard ! » cria quelqu'un. « — Non, » répondis-je ; « il gèle. » Je fis une halte contre un poteau où Steerforth me mit mon chapeau sur la tête après lui avoir rendu sa forme qu'il avait singulièrement perdue, je ne sais comment et je ne sais où. « Vous êtes bien à présent, Copperfield ? » me demanda Steerforth. « — On ne peut mieux, cher ami, » lui répliquai-je.

Àla porte du théâtre, qui prit les billets ? qui paya ? Je ne sais trop. Nous voici dans la salle : quelle chaleur ! il me sembla que le parterre fumait ; impossible de distinguer personne au milieu de cette foule pressée de têtes.

Nous n'entendons que confusément les acteurs, nous nous croyons éblouis par le lustre. « Messieurs, nous sommes trop haut, » dit un de nous ; « allons nous placer dans une première loge. »

C'est une loge où l'on n'est admis qu'en toilette, dont nous nous faisons ouvrir la porte : nous nous y introduisons sans façon, quoiqu'elle soit déjà occupée par deux dames et un gentleman. « Silence ! nous crie-t-on du parterre, et ce cri s'adresse à moi. J'ai parlé haut, en effet. Qu'ai-je dit ? je l'ignore. Les dames qui sont sur le premier banc se retournent. L'une d'elles… oh ! ciel, est-il possible ? Oui, c'est elle, c'est Agnès.

Je vois aujourd'hui mieux qu'alors l'expression de son visage, expression de regret et de surprise honteuse.

« — Agnès ! » lui dis-je en balbutiant, « Agnès !

» — Chut ! je vous prie, » répond-elle ; et comme elle devine que je ne comprends pas pourquoi, elle aussi m'impose silence. « Vous troublez le spectacle, » ajoute Agnès. « Regardez. » Je regarde, docile à cet ordre ; mais en vain ; je ne vois qu'Agnès qui se retire tremblante dans son coin et porte à son front sa main gantée.

« — Agnès, » lui dis-je encore, « vous n'êtes pas bien…

» — Chut ! » répète-t-elle, « ne vous inquiétez pas de moi. Écoutez, ou… Devez-vous rester long-temps ? »

Et comme elle prévoit quelque stupide réponse ; « Trotwood, » me dit-elle avec un air sérieux, « je sais que vous ferez ce que j'exigerai de vous… Eh bien ! pour l'amour de moi, sortez et priez vos amis de vous reconduire… »

Elle avait raison. Je ne pouvais lui résister ; j'éprouvais déjà vaguement de la honte de moi-même, et, bégayant un adieu, je sortis à l'instant même de la loge, puis du théâtre, accompagné seulement de Steerforth qui m'aida à monter dans ma chambre.

Tout en me déshabillant pour me mettre au lit : « Steerforth, » lui disais-je, « c'était Agnès, ma sœur ! »

Je ne m'endormis que d'un sommeil agité ; j'eus des rêves furieux, et je me figurais être dans une barque bercée par la tempête.

Le matin, quel réveil ! Je ne parlerai pas de mes lèvres sèches, de mon gosier brûlant et enroué, de ma langue pâteuse, du plomb fondu qui semblait couler dans la paume de mes mains ; mais pourrai-je décrire mon angoisse, mon remords, ma confusion, l'horrible doute des inconvenances que je devais avoir commises, le souvenir du regard douloureux d'Agnès ?... Et comment la retrouver pour obtenir mon pardon ? Elle était à Londres... Comment connaître sa demeure... Oh ! aspect odieux de mon appartement où l'orgie avait eu lieu ! Quelle odeur de tabac ! Quel spectacle que ces verres non rincés, ces bouteilles vides ! Affreuse journée que je passai étendu sur mon lit et incapable de me lever !

Le soir vint. Quelle soirée encore je subis devant mon feu solitaire ! L'image de mon prédécesseur, son spectre, aurait pu m'apparaître pour me raconter sa lugubre histoire et me prédire ma propre destinée ! Je fus sur le point de partir soudain pour Douvres, afin d'aller tout avouer à ma tante, mon horrible conduite et mon repentir... Agnès ! Agnès ! si je pouvais seulement savoir où vous rejoindre. M Crupp me répondit seule, et j'avais un tel besoin d'une confidente que je faillis me précipiter sur son casaquin de nankin et lui crier : « Ah ! M Crupp, M Crupp, je suis bien malheureux ! »

Seconde partie · Chapitre 11

J'étais sur ma porte, au moment de sortir, le lendemain de cette déplorable journée de mal de tête, de mal de cœur et de repentir, me rappelant confusément la date de notre dîner et le repoussant dans le plus sombre lointain, lorsque je vis un commissionnaire, une lettre à la main, qui montait mon escalier. Il ne se pressait guère ; mais, en m'apercevant sur le palier, il gravit deux à deux les marches qui le séparaient encore de moi, et survint tout haletant, comme s'il était épuisé à courir.

« — M. Trotwood Copperfield, Esq., » dit le messager touchant son chapeau avec sa petite canne.

J'hésitais à répondre à ces noms, tant j'étais troublé par la conviction que la lettre venait d'Agnès. Cependant j'avouai être T. Copperfield, Esq. Le messager me crut sur parole, et me dit qu'il devait attendre ma réponse. Je le laissai seul sur le palier et allai me renfermer dans ma chambre, avec une telle émotion nerveuse qu'il me fallut déposer un moment la lettre sur ma table avant de me résoudre à briser le cachet.

C'était un billet très amical, ne contenant aucune allusion à l'état où j'étais dans la loge du théâtre ; il était court d'ailleurs, et le voici : « Mon cher Trotwood, je ne sors pas aujourd'hui, et je vous attendrai si vous voulez venir me trouver, n'importe à quelle heure, chez M. Waterbrook, l'agent d'affaires de mon père, Ely-Place, Holborn. Toujours votre affectionnée,

» Agnès. »

Je fus si long-temps à écrire une réponse qui me satisfît, que le messager d'Agnès put en penser tout ce qu'il voulut à moins

qu'il ne pensât que j'apprenais à écrire. Je recommençai au moins six fois ; c'était tantôt : « Comment puis-je, ma chère Agnès, avoir l'espoir d'effacer de votre souvenir l'impression de dégoût, etc… » ou : « Shakspeare a fait cette observation, ma chère Agnès, qu'il est bien étrange qu'un homme veuille introduire un ennemi dans sa gorge ; » mais cette citation d'Othello me rappela Markham, et je ne l'achevai pas. J'essayai aussi de rimer mes excuses… et je ne fus pas plus content de mes vers que de ma prose, jusqu'à ce que j'eusse trouvé cette simple phrase : — « Ma chère Agnès, votre lettre est bien de vous, et que pourrais-je en dire pour la louer davantage ? Je serai auprès de vous à quatre heures. Avec tristesse et affection, votre dévoué.

» T. C. »

Ce billet était à peine hors de mes mains, que j'aurais voulu le déchirer et le remplacer par un autre ; mais le commissionnaire était enfin parti avec ma réponse.

J'avais quitté l'étude de mes patrons à trois heures et demie. J'aurais pu devancer le rendez-vous de quinze minutes, et cependant le cadran de l'horloge de Saint-André me montra que j'étais en retard quand j'agitai le marteau de la maison de M. Waterbrook… À mesure que j'approchais de cette maison, le cœur me manquait ; je ne frappai qu'avec le courage du désespoir.

Les bureaux de M. Waterbrook étaient au rez-de-chaussée, son salon et ses pièces d'apparat au premier étage. Je fus introduit dans un joli boudoir, où était assise Agnès, tricotant une bourse de soie.

Son air calme et si doux me rappela si bien mes innocentes journées de Cantorbéry, que j'en ressentis plus vivement le re-

mords de ma grossière et stupide démence. Je ne puis nier que je versai des larmes ; je ne sais pas encore si ce n'était pas ce que je devais faire de plus sage ou de plus ridicule.

« — Tout autre que vous m'aurait vu, Agnès, » dis-je en détournant la tête, « je me consolerais peut-être ; mais vous ! Ah ! il vaudrait mieux être mort !… »

Elle posa un moment sur mon bras sa main… sa main, dont le toucher n'était comme le toucher d'aucune autre main… J'éprouvai à tel point l'influence bienfaisante, que je ne pus m'empêcher de porter cette main à mes lèvres et de la baiser avec reconnaissance.

« — Asseyez-vous, » dit Agnès avec sa grâce si simple ; « ne soyez pas malheureux, Trotwood. Si vous ne pouvez avoir confiance en moi, qui prendrez-vous pour confidente ?

» — Oh ! Agnès, » répondis-je, « vous êtes mon bon ange. »

Elle sourit… et hocha la tête avec tristesse, il me sembla.

« — Oui, Agnès, » répétai-je, « mon bon ange, toujours mon bon ange.

» — Si je l'étais, en effet, » dit-elle, « si je l'étais… j'aurais à cœur de vous prévenir… »

Je la regardai d'un air curieux, mais déjà avec un pressentiment de ce qu'elle voulait dire.

« — Oui, » continua-t-elle d'un air sérieux, « j'aurais à cœur de vous prévenir contre votre mauvais ange.

» — Ma chère Agnès, » lui dis-je, « si c'est de Steerforth que vous voulez parler…

» — C'est de lui, Trotwood, » répliqua-t-elle.

« — En ce cas, Agnès, vous lui faites injure. Lui, mon mauvais ange, ou le mauvais ange de n'importe qui ? Steerforth, mon ami, mon défenseur, mon guide ? Ma chère Agnès, n'êtes-vous pas injuste, est-ce digne de vous de le juger d'après l'état où j'étais l'autre soir ?

» — Je ne le juge pas d'après ce que je vis ce soir-là, » dit-elle avec calme.

» — Et sur quoi le jugez-vous donc ?

» — Sur plusieurs choses, très légères en elles-mêmes, mais qui ne me paraissent pas telles quand je les rapproche. Je le juge, Trotwood, en partie d'après ce que vous m'en avez raconté vous-même, et en partie d'après votre caractère et l'influence qu'il exerce sur vous. »

Il y eut toujours, dans l'accent modeste de sa voix, quelque chose qui semblait faire vibrer en moi une fibre particulière… une fibre qui ne répondait qu'à ce son. Cet accent était toujours grave ; mais, toutes les fois qu'il était très grave, comme en ce moment, il avait une puissance qui me subjuguait complètement. J'étais assis auprès d'elle, la contemplant, les yeux baissés sur son ouvrage, l'écoutant, et Steerforth, en dépit de toute mon affection pour lui, m'apparaissait sous un jour plus sombre.

« — C'est bien hardi à moi, » dit Agnès relevant les yeux, « connaissant si peu le monde et ayant vécu dans une retraite si étroite, c'est bien hardi à moi de vous donner cette opinion avec

tant d'assurance ; mais je sais ce qui m'inspire, Trotwood ; c'est le souvenir de notre enfance, c'est l'intérêt que je porte à tout ce qui vous concerne. Je suis certaine de la vérité de mon assertion ; j'obéis à un sentiment irrésistible, à une conviction intérieure, quand je vous préviens que vous avez rencontré un dangereux ami. »

Je la contemplai encore, je l'écoutai encore après qu'elle eut parlé, et l'image de Steerforth, sans sortir de mon cœur, s'y revêtit de noires couleurs.

« — Je ne suis pas assez déraisonnable, » reprit Agnès après l'intervalle de son silence, « pour attendre que vous changerez tout-à-coup vos sentiments et vos propres convictions. Vous ne devez même pas le faire légèrement. Tout ce que je demande à votre nature confiante, si jamais vous pensez à moi… je veux dire, « ajouta-t-elle en souriant et voyant bien que j'allais l'interrompre, « je veux dire toutes les fois que vous penserez à moi, pensez à ce que je viens de vous déclarer… Me pardonnez-vous, voyons !

» — Je vous pardonnerai, Agnès, » répondis-je, « quand vous rendrez enfin justice à Steerforth et l'aimerez autant que moi.

» — Pas plus tôt ? » demanda Agnès.

Et je vis comme un nuage passer sur son front si pur, quand je lui parlai ainsi ; mais elle me sourit, je souris moi-même, et notre intimité fut rétablie.

« — Et vous, Agnès, » lui demandai-je à mon tour, « quand me pardonnerez-vous l'autre soirée ?

» — Quand je vous la rappellerai, » répondit-elle.

Agnès aurait voulu écarter ainsi ce sujet ; mais je désirais en décharger mon cœur, et j'insistai pour lui raconter comment j'avais été entraîné à cette débauche et à ses conséquences finales. Ce fut, en effet, un grand soulagement pour moi de le faire, et d'appuyer sur mes obligations à Steerforth, qui avait pris soin de moi dès que je n'avais plus été capable de me conduire moi-même.

« — Vous ne devez pas oublier, » dit Agnès, changeant la conversation avec son calme habituel, « que vous êtes tenu de me confier non-seulement tous vos chagrins, mais encore vos plaisirs, et surtout vos amours… Qui a succédé à Miss Larkins, Trotwood ?

» — Personne, Agnès.

» — Quelqu'un ? » répliqua-t-elle en riant et en levant un doigt.

« — Non, Agnès, sur mon honneur. Il est une jeune lady, certainement, chez M Steerforth, qui est fort spirituelle, et avec qui j'aime à causer… Miss Dartle… mais je ne l'adore pas. »

Agnès sourit encore de sa pénétration.

« — Si vous êtes exact à me faire vos confidences, » dit-elle, « je me propose de tenir un registre de vos sentiments passionnés, avec la date, la durée et le dénouement de chacun, semblable à la table chronologique des rois et des reines dans l'histoire d'Angleterre… Avez-vous vu Uriah ?

» — Uriah Heep ? Non. Est-il à Londres ?

» — Il vient là-bas, dans les bureaux de M. Waterbrook, tous les jours, » répondit Agnès. » Il était à Londres une semaine avant moi ; j'ai peur qu'il ne soit venu pour quelque affaire désagréable.

» — Pour quelque affaire qui vous rend inquiète, Agnès, je le vois, et qu'est-ce que ce peut-être ? »

Agnès laissa son ouvrage, et, croisant ses mains, me regarda d'un air pensif avec ses yeux si doux :

« — Je crois, » dit-elle, « qu'il va devenir l'associé de mon père.

» — Quoi ! » m'écriai-je indigné, « Uriah, cet être vil et rampant, s'élever jusqu'au rang d'associé de votre père ? n'avez-vous fait aucune remontrance ? Réfléchissez-y bien ; vous devez parler, vous devez empêcher M. Wickfield d'accomplir un acte si peu sensé… s'il en est temps encore.

» — Vous rappelez-vous, » répondit Agnès, « notre dernière conversation sur mon père ?… Ce fut peu de jours après… deux ou trois jours, je crois, qu'il me donna le premier avis de ce que je vous dis là. Il était pénible de le voir lutter entre le désir de me représenter la chose comme tout-à-fait volontaire, et la difficulté de cacher qu'elle était forcée. J'en fus navrée.

» — Forcée ! Agnès ! qui la lui impose ?

» — Uriah, » reprit-elle après un moment d'hésitation, « s'est rendu indispensable à mon père ; il est subtil et persévérant, il a épié les faiblesses de son patron, il les a caressées, il en a tiré avantage, jusqu'à ce que… pour m'exprimer en un seul mot, Trotwood… mon père ait eu peur de lui. »

Je devinai qu'elle ne disait pas tout, qu'elle ne savait pas tout, qu'elle ne soupçonnait pas tout ; je craignis moi-même de pousser plus loin mes questions, et ce fut Agnès qui, voyant que je ne parlais plus, poursuivit d'elle-même :

« — Son ascendant sur mon père est très grand ! il fait profession d'humilité et de reconnaissance… peut-être est-il humble et reconnaissant ; mais son influence est réellement considérable, et je crains qu'il n'en use durement. »

Il m'échappa ici une exclamation de mépris contre Uriah, et Agnès, sans s'interrompre, continua :

« — À l'époque dont je parle, il avait prétendu vouloir quitter l'étude, — à son grand regret, — mais parce qu'il avait d'autres projets d'avenir. Mon père laissa percer plus de tristesse, d'inquiétude que jamais ; il ne parut un peu rassuré que par l'expédient d'une association, quoique en même temps il en parût honteux.

» — Et comment reçûtes-vous, Agnès, la communication qu'il vous fit ?

» — Je pense, mon cher Trotwood, que je ne pouvais agir autrement que je n'agis. Avec la certitude que le sacrifice était nécessaire à la paix de mon père, je le suppliai de le faire pour diminuer son travail : ce serait pour moi un moyen de lui tenir compagnie plus souvent… Ah ! Trotwood ! » s'écria Agnès en cachant ses yeux pleins de larmes, « je me reproche d'avoir été plutôt l'ennemie de mon père que sa fille tendre. Je sais combien son dévouement de père a altéré son existence ; je sais que, pour concentrer toutes ses affections sur moi, il a rétréci le cercle de ses sympathies et de ses devoirs ; je sais combien la préoccupa-

tion de mon sort a assombri son caractère, affaibli son énergie naturelle,… Ah ! si je pouvais réparer le mal dont je suis la cause innocente ! »

J'avais quelquefois vu des larmes dans les yeux d'Agnès, — quand je fus couronné au pensionnat, — quand nous nous étions fait nos adieux, — quand elle m'avait une première fois entretenu de son père ; — mais je ne l'avais jamais vue se livrer à une pareille douleur. Je fus navré de ne pouvoir que lui répondre.

« — Agnès, ne pleurez pas ! ne pleurez pas, ma sœur chérie ! »

Mais Agnès m'était trop supérieure par son caractère et sa résolution, comme je le reconnais bien aujourd'hui, pour avoir long-temps besoin de cette vaine et impuissante consolation. L'air céleste qui, dans mes souvenirs, la distingue de toutes les femmes, reparut sur ses traits comme si le nuage n'avait fait que glisser sur un ciel serein.

« — Trotwood, » me dit-elle, « nous n'avons plus long-temps à rester seuls, et je dois profiter de l'occasion pour vous conjurer d'être amical pour Uriah ; ne le repoussez pas. Je vous crois généralement peu porté pour lui, contenez votre antipathie, s'il est possible, il peut ne pas la mériter, car nous ne pouvons l'accuser positivement de rien. Dans tous les cas, pensez d'abord à mon père et à moi. »

Agnès n'aurait pas eu le temps d'en dire davantage : la porte du boudoir s'ouvrit, et je vis entrer M Waterbrook, qu'il me sembla reconnaître pour la dame qui était avec elle au théâtre. Elle me reconnut plus facilement elle-même, et je ne sais si mon émotion ne lui parut pas l'effet d'une nouvelle ivresse.

Peu à peu, me jugeant sous un jour plus favorable par les réponses que je fis à quelques-unes de ses questions, elle daigna m'inviter à dîner pour le lendemain. J'acceptai et partis : en descendant, je laissai au cabinet de M. Waterbrook ma carte pour Uriah.

Le lendemain, j'avais à peine franchi le seuil de la porte, que l'odorat m'avertit que je n'étais pas le seul convive, et je m'en doutai surtout, en trouvant à l'entrée du salon, pour m'annoncer, le même garçon qui avait aidé M Crupp, et qui feignit de ne pas savoir mon nom. Je lui sus gré de cette discrétion ; sa conscience était complice de la mienne.

M. Waterbrook fut bien cordial, M Waterbrook aussi aimable que je pouvais le désirer, et je fus présenté à quelques Messieurs qui devaient être mes voisins de table.

« — Nous attendons encore M. Traddles, » me dit le maître de la maison.

« — M. Traddles ! mais c'est un de mes camarades d'école, et je me souviens de lui comme d'un bon garçon.

» — Ce doit être lui, » répondit M. Waterbrook avec l'air protecteur dont les gens d'affaires parlent de ceux qui dépendent d'eux. « Il fait son stage au barreau… Ah ! vous avez raison, c'est un bon garçon, un excellent garçon qui n'a d'autre ennemi que lui-même.

» — Est-il donc son propre ennemi ? » demandai-je très fâché de l'apprendre.

« — Je m'explique, » répondit M. Waterbrook faisant une sorte de moue significative et jouant avec sa chaîne de montre et

ses breloques, de l'air d'un homme qui est en veine de prospérité. Traddles est un de ces jeunes gens qui se coupent à eux-mêmes l'herbe sous le pied. Si celui-là réalise jamais un million, je serai bien surpris. Il me fut recommandé par un confrère : je ferai quelque chose pour lui ; c'est un garçon qui rédige assez bien un mémoire… je puis lui être utile… oui, oui ! »

En ce moment, Traddles entra, et quand il eut salué M. et M Waterbrook, nous renouâmes connaissance. Nous n'étions pas à côté l'un de l'autre à table ; il fut obligé de quitter le salon presque immédiatement après le dîner, devant partir en voyage pour un mois le lendemain de grand matin : nous n'eûmes donc pas une grande conversation ensemble ; mais nous échangeâmes nos adresses et nous nous promîmes de nous voir à son retour.

Après mon entretien avec Agnès, qu'on juge si je fus ravi de trouver aussi Uriah au nombre des invités ; il se montra sans doute aussi humble là qu'ailleurs. Je lui adressai rarement la parole, et il se tint toujours à une respectueuse distance de moi comme des autres personnes avec lesquelles il avait l'honneur de dîner ; mais, quand je rentrai chez moi, je m'aperçus bientôt qu'il me suivait, en se rapprochant à chaque pas de manière à me coudoyer bientôt, jusqu'à ce qu'il me demandât humblement la permission de m'accompagner. Évidemment il désirait un entretien, un tête-à-tête. Je me souvins de la recommandation qui m'avait été faite la veille, et comme mon escalier n'était pas éclairé, je lui pris la main pour l'empêcher de se heurter contre la rampe ou la muraille. Cette main dans la mienne ! ! En vérité, je crus un moment tenir un crapaud, et fus tenté de lâcher le reptile.

Une fois dans ma chambre, je le fis asseoir, quoiqu'il m'en coûtât, sur mon sopha ; j'étais à un âge où je savais mal dissimu-

ler mes sensations.

« Vous avez probablement, » me dit-il, « entendu parler d'un changement dans ma position sociale, M. Copperfield ?

« — Oui, » répondis-je, « on m'en a parlé.

« — Ah ! » reprit-il froidement, « je pensais bien que Miss Agnès le saurait. Je suis enchanté d'apprendre qu'elle le sait. Ah ! je vous remercie, mon ch… Monsieur Copperfield. »

Mon tire-botte était là, comme tous les jours, près du tapis de la cheminée ; je le lui aurais de bon cœur jeté à la tête pour m'avoir fait tomber dans son piège ; mais je pus me contenir.

« — Quel prophète vous avez été, M. Copperfield, » poursuivit Uriah. « Quel excellent prophète, loué soit Dieu ! Vous souvenez-vous de m'avoir dit un soir que peut-être je deviendrais l'associé de M. Wickfield dans son étude, et qu'on dirait un jour : Wickfield et Heep ? Vous pouvez ne pas vous en souvenir, mais quand quelqu'un est humble, M. Copperfield, ce quelqu'un-là garde de telles paroles comme un trésor dans sa mémoire.

» — Je me souviens, en effet, » lui repartis-je, « d'avoir parlé de cela, quoique certainement je ne pouvais croire alors la chose très vraisemblable.

» — Ah ! qui l'aurait cru, M. Copperfield, » s'écria-t-il avec enthousiasme. « Je ne le croyais pas moi-même. Je me souviens vous avoir répondu que j'étais trop humble, et je me jugeais tel, réellement et sincèrement. »

En s'exprimant ainsi, avec son sourire de figure de bois sculpté, il évitait mon regard et contemplait le feu.

« — Mais les plus humbles personnes, M. Copperfield, » reprit-il aussitôt, « peuvent devenir des instruments utiles. Je suis heureux de penser que j'ai été un instrument utile pour M. Wickfield, et que je puis l'être plus encore. Oh ! quel digne homme il est, M. Copperfield, mais qu'il a été imprudent !

» — Je suis fâché de l'apprendre, » lui dis-je, « sous tous les rapports, » ajoutai-je avec une intention qui ne lui échappa pas.

» — Vous avez bien raison, M. Copperfield, vous avez bien raison, » répéta Uriah, « sous tous les rapports ; par rapport à Miss Agnès principalement. Vous ne vous rappelez pas votre propre expression si éloquente, M. Copperfield ; mais je n'ai pas oublié que vous me dîtes un jour que tout le monde devait l'admirer et que je vous en remerciai de tout mon cœur. L'avez-vous oublié, M. Copperfield ?

» — Non, » répondis-je sèchement.

« — Oh ! combien je suis charmé que vous ne l'ayez pas oublié ! » s'écria Uriah. « Quand je pense que vous êtes le premier qui allumâtes les étincelles de l'ambition dans mon humble poitrine, et que vous ne l'avez pas oublié ! »

L'emphase avec laquelle il appuyait sur ces étincelles de son ambition et le regard qu'il fixa sur moi, me firent tressaillir comme si je l'avais vu tout-à-coup s'illuminer, sans métaphore, d'une flamme brillante. En ce moment, malgré tout mon mépris pour l'individu, je me sentis dominé par un esprit supérieur au mien. Je dissimulai sans doute mal mon inquiétude, ma perplexité secrète. Je restai muet un moment devant lui, et je ne sais si j'aurais long-temps soutenu la finesse de ce regard, quoique,

d'ailleurs, dans son attitude, Uriah conservât son air de déférence servile. Je fis enfin un effort pour dire :

« — Ainsi donc, M. Wickfield, qui vaut cinq cents fois un homme tel que vous… ou tel que moi, » ajoutai-je avec un certain embarras, « a été imprudent d'après vos propres paroles, M. Heep !

» — Oh ! très imprudent, en effet, M. Copperfield, » répondit Uriah avec un soupir modeste… « oh ! oui, très imprudent. Mais je vous prie de m'appeler Uriah, s'il vous plaît… avec la même familiarité d'autrefois.

» — Uriah donc, puisque cela vous plaît, » dis-je, non sans que cette concession ne me coûtât encore.

« — Je vous remercie, » reprit-il avec onction, « je vous remercie, M. Copperfield ! Quand vous me dites Uriah, il me semble entendre le souffle frais de la brise ou le tintement des vieilles cloches, comme la brise soufflait, comme les cloches sonnaient dans ma jeunesse. Mais, pardon, je me suis interrompu. De qui parlions-nous ?

» — De M. Wickfield.

» — Ah ! c'est vrai, — il a été bien imprudent, M. Copperfield ; c'est un sujet dont je ne voudrais pas toucher un mot à personne autre que vous, et même avec vous je ne puis que l'effleurer, voilà tout. À ma place, bien des gens auraient, dans ces dernières années, mis sous leur pouce M. Wickfield (le brave digne homme !), oui, sous leur pouce, » répéta Uriah en ouvrant sa main de harpie sur la table et la faisant craquer sous la pression de son horrible doigt.

Je ne crois pas qu'il me fût apparu plus odieux, courbant sous le pied fourchu du diable la tête de M. Wickfield.

« — Oh ! oui, M. Copperfield, » poursuivit-il d'une voix mielleuse dont l'accent contrastait avec son geste diabolique, « cela n'est pas douteux ; quelle perte d'argent, quelle perte d'honneur, et je ne sais quoi encore ! M. Wickfield le sait. Je suis l'humble instrument qu'il a employé, et il m'élève à un rang que je n'eusse jamais espéré d'atteindre. Combien je dois être reconnaissant ! »

Ici, sans me regarder en face, il cessa d'appuyer le pouce sur la table pour le passer sur sa maigre mâchoire, comme s'il se rasait.

L'indignation me soulevait le cœur quand je vis sa face rusée éclairée par la flamme de ma cheminée et ses lèvres se mouvoir pour articuler encore une confidence.

« — M. Copperfield, » continua-t-il, « mais je vous empêche de vous coucher.

» — Non, non, je me couche généralement tard.

» — Merci, M. Copperfield ! Je suis sorti de mon humble situation depuis le jour où je vous vis pour la première fois, cela est vrai ; mais je suis resté humble et j'espère être toujours humble. Vous ne concevrez pas une mauvaise opinion de mon humilité si je vous fais une petite confidence, M. Copperfield, n'est-ce pas ?

» — Non, non, » répondis-je, résistant à mes vrais sentiments.

» — Je vous en remercie ! » Il tira son mouchoir de sa poche, et s'essuyant le creux des mains : « Miss Agnès, M. Copperfield…

» — Eh bien ! Uriah ?

» — Oh ! qu'il est agréable d'être appelé spontanément Uriah ! » s'écria-t-il avec une contorsion convulsive comme en doit faire ce poisson qu'on nomme la torpille… Vous l'avez trouvée bien belle ce soir, M. Copperfield ?

» — Je l'ai trouvée belle comme elle est toujours, et supérieure, sous tous les rapports, à ceux au milieu de qui elle est.

» — Oh ! merci, » s'écria-t-il, « merci, cela est si vrai. Je vous remercie beaucoup de ce que vous venez de dire.

» — Pas du tout, » répondis-je avec hauteur, « vous n'avez aucune raison de me remercier.

» — Et c'est là justement, M. Copperfield, » dit-il, « la confidence que je vais prendre la liberté de déposer dans votre cœur. Humble comme je suis (s'essuyant toujours les mains), humble comme est ma mère, humble comme le fut toujours notre pauvre mais honnête toit, l'image de Miss Agnès… est dans mon cœur depuis des années… Je vous fais volontiers le confident de mon secret, M. Copperfield ; car j'ai éprouvé de l'amitié pour vous depuis le premier moment où j'eus le plaisir de vous voir dans le cabriolet de Madame votre tante. Ô M. Copperfield, avec quelle pureté d'affection j'adore la terre où s'impriment les pas de mon Agnès ! »

Je ne sais comment je contins l'envie qui me prit de saisir le fer à tisonner et d'en traverser le corps d'Uriah. Dans mon délire, l'image d'Agnès ne cessa donc pas de me modérer, en même temps que l'outrage qu'elle recevait de cet animal au poil roux, me mettait hors de moi. Je me rappelai la recommandation qu'elle m'avait faite, et je vis d'ailleurs, dans la physionomie du

misérable profanateur, qu'il savait avoir, pour se protéger, un pouvoir que je ne devais pas braver.

« — Avez-vous fait connaître vos sentiments à Agnès ? » lui demandai-je avec plus de sang-froid que je ne croyais pouvoir en montrer dans l'espèce de cauchemar qu'il jetait sur mon esprit.

« — Oh ! non, M. Copperfield ! ô Seigneur ! non, à personne, à vous le premier, à vous seul. Vous voyez que je sors à peine de ma basse situation. J'espère beaucoup, parce qu'elle observe combien je suis utile à son père (car je lui suis, je crois, en effet, très utile, M. Copperfield), combien je facilite son travail et l'empêche de s'égarer. Elle est si attachée à son père (ô quelle aimable qualité dans une fille ! M. Copperfield), que j'ai la confiance qu'avec le temps, et par amour pour lui, elle se montrera bonne pour moi. »

Le misérable me faisait mesurer toute la profondeur de son plan, et je compris pourquoi il me l'exposait si exactement.

« — Si vous êtes assez aimable pour garder mon secret, M. Copperfield, » poursuivit-il, « tout en ne pas me contrecarrant, je regarderai cela comme une faveur particulière ; vous ne voudriez pas causer de la peine à personne, je sais votre bon cœur ; mais vous m'avez connu si humble (et je le suis encore), que vous n'auriez pu, sans penser à mal, être contre moi auprès de mon Agnès. Je l'appelle mon Agnès, vous voyez, M. Copperfield : une chanson a dit :

« Je donnerais des trônes,
Pour dire, elle est à moi ! »

J'espère réaliser mon projet un de ces jours. »

Chère Agnès ! trop aimante et trop parfaite pour n'importe qui, était-il possible qu'elle fût destinée à être la femme d'un pareil misérable ? Telle était ma réflexion tandis que Uriah continuait :

« — Rien n'est pressé encore, voyez-vous, M. Copperfield, mon Agnès est jeune ; ma mère et moi, nous devons nous élever un peu plus haut avant de terminer nos derniers arrangements. D'ailleurs, j'aurai le temps de la familiariser avec nos espérances, quand les occasions s'en présenteront. Oh ! que je vous suis obligé d'avoir bien voulu recevoir ma confidence. Qu'il m'est doux de penser que, sachant ce qui en est, et étant l'ami de la famille à laquelle vous seriez si fâché de faire aucun tort… vous ne travaillerez pas contre moi. »

Il me prit la main, et je n'osai la soustraire à sa froide étreinte, puis il tira sa montre et dit :

« — Ah ! mon Dieu ! il est plus d'une heure du matin : comme le temps passe vite avec ces souvenirs d'autrefois. Comment ferai-je ? la maison meublée où je loge est fermée depuis minuit, et tout le monde y est couché.

» — Je suis fâché, » lui dis-je, « qu'il n'y ait ici qu'un lit…

» — Oh ! laissons-là les lits, M. Copperfield, » répliqua-t-il ; « auriez-vous quelque objection à me permettre de rester jusqu'au matin près de votre feu ?

» — Si c'est comme cela, » dis-je, « prenez mon lit, et ce sera moi qui dormirai au coin de la cheminée. »

Avec quelle humilité il se récria sur ma proposition. Je voulus insister ; il résista si bien que je fus obligé de tout disposer près

du feu pour qu'il y passât la nuit. Mon sopha fut bientôt changé en couchette, les coussins en oreiller, une nappe en draps, ma grosse redingote en couverture ; je lui prêtai aussi un bonnet de coton, et cette coiffure le rendit si horrible, que je n'ai plus mis de bonnet de coton de ma vie.

Je n'oublierai jamais cette nuit affreuse : quelle agitation dans mon lit ! Quel déplorable contraste, quand je réunissais par l'imagination Agnès et la créature qui aspirait à elle ! Quels projets au milieu de mon insomnie ! quels rêves quand, un moment, j'avais fermé les yeux ! c'était tantôt l'image d'Agnès et son père suppliants tous deux et me remplissant le cœur de vagues appréhensions ; tantôt l'apparition d'Uriah, et puis, au réveil, le souvenir que j'avais là, dans la pièce à côté de ma chambre, cet agent inférieur de la cour d'enfer !

Je rêvai aussi, une fois, qu'enfin j'avais saisi, dans le feu, le fer à tisonner, et que je l'avais passé tout rouge au travers du corps d'Uriah ! Je me levai en sursaut et j'allai vérifier s'il était toujours sur mon sopha. Il n'y était que trop, plus horrible dans la réalité que sous la forme qu'il revêtait parmi les monstres de mon imagination. Quelle nuit ! je le répète, et quel désespoir quand, ouvrant ma fenêtre, je ne voyais aucun signe de l'approche du jour à l'horizon brumeux.

Le matin revint cependant, et, Dieu merci, mon hôte refusa de déjeuner avec moi. Il sortit… Il me sembla que c'était la nuit elle-même qui désertait en personne mon appartement. Lorsque je sortis moi-même pour me rendre chez M. Spenlow, je recommandai à M Crupp de laisser toutes mes fenêtres ouvertes, d'aérer surtout le salon qui avait été souillé par la respiration de l'abominable personnage.

Seconde partie · Chapitre 12

Je ne revis plus Uriah Heep jusqu'au jour où Agnès partit de Londres. Je m'étais rendu au bureau de la diligence pour lui dire adieu et la voir monter en voiture. Uriah Heep retournait à Cantorbéry par la même voie ; ce fut une satisfaction pour moi d'observer son maigre individu, en grande redingote couleur de mûre, perché sur le rebord de l'arrière-siége, seul avec son parapluie, tandis qu'Agnès occupait une place dans l'intérieur. Je fus un peu dédommagé ainsi des efforts qu'il m'en coûta pour lui faire bon visage toutes les fois qu'Agnès nous regardait. Quant à lui, avant de s'installer, il n'avait pas cessé de s'approcher de nous, allongeant son cou de vautour et se repaissant de toutes les paroles que je disais à Agnès ou qu'Agnès me disait.

Pendant la confidence qu'il m'avait imposée au coin de mon feu, je m'étais souvenu, malgré mon trouble, des expressions dont Agnès s'était servie en me parlant de l'acte de société consenti par M. Wickfield : « J'espère avoir fait ce que je devais faire ; certaine que le sacrifice était nécessaire pour la tranquillité de mon père, je l'ai supplié de s'y décider. » Depuis, j'avais été tourmenté par le cruel pressentiment qu'elle céderait au même motif, quelque chose qui serait exigée d'elle. Je savais quel était son amour filial ! Je savais combien elle était naturellement dévouée, et elle m'avait dit elle-même qu'elle se regardait comme la cause innocente des erreurs de celui à qui elle désirait payer la dette de sa reconnaissance. Jamais deux créatures humaines ne se ressembleront moins qu'Agnès et cet odieux rousseau avec sa redingote couleur de mûre ; mais, hélas ! toutes leurs dissemblances ne faisaient que m'inquiéter davantage ; le danger venait justement de l'abnégation si pure de l'une et de la sordide bas-

sesse de l'autre. Uriah, certainement, avait lui-même fait ce calcul.

Cependant la perspective d'un pareil sacrifice dans l'avenir aurait si fatalement détruit le bonheur d'Agnès, j'étais si sûr, en étudiant sa physionomie, que ce sacrifice était encore imprévu pour elle et qu'il n'avait jeté aucun nuage sur son esprit, que l'en avertir m'eût paru à la fois un acte de barbarie et une injure. Voilà pourquoi nous nous séparâmes sans cette explication ; elle me disait un dernier adieu de la main par la portière de la diligence, et son mauvais génie se tortillait sur le siège comme s'il la tenait déjà dans ses griffes et triomphait de sa victime.

Je fus long-temps à effacer de mon esprit l'impression, de cette scène. Lorsque je reçus une lettre d'Agnès qui m'écrivait pour m'apprendre son heureuse arrivée, je ressentis la même peine de cœur que lorsque je l'avais vue partir. Toutes les fois que je tombais dans une rêverie mélancolique, j'étais sûr de la réapparition des mêmes images et du redoublement de mon anxiété. J'en rêvais toutes les nuits ; ce devint une pensée inséparable de mon existence.

J'eus des loisirs pour nourrir mes noires réflexions, car Steerforth était à Oxford, comme il me l'écrivit, et quand je n'étais pas à l'étude de M. Spenlow je me trouvais bien seul. Je crois que j'eus, en ce temps-là, une secrète défiance de Steerforth. Je répondis affectueusement à sa lettre, mais je ne fus pas très fâché, sur le tout, qu'il ne vînt pas me rejoindre à Londres ; c'était l'effet de l'influence d'Agnès qui s'exerçait d'autant plus puissamment sur moi en l'absence de mon ami, que je ne cessais de m'occuper d'elle et de sa destinée.

Cependant, les jours et les semaines s'écoulaient. Je fus admis régulièrement à l'étude de MM. Spenlow et Jorkins. J'avais pour ma dépense annuelle quatre-vingt-dix livres sterling de ma tante, qui payait en outre mon loyer et divers autres articles de mon budget. Le bail de mon appartement devint un bail à l'année. Il me semblait un peu triste dans les longues soirées de mon isolement, mais je m'y accoutumai ainsi qu'au régime du café clair de M Crupp, à ses accès de spasme qu'elle calmait avec des pastilles de menthe ou peut-être avec quelques verres d'eau-de-vie, tant mes bouteilles disparaissaient rapidement de mon office ; d'ailleurs, ma mélancolie même me révéla que je savais faire des vers.

Le jour de mon admission à l'étude, je payai à mes confrères un gala de sandwiches arrosées de quelques verres de Xérès. Le soir, je me régalai moi-même d'une partie de spectacle, en allant voir jouer l'Inconnu, fameux drame imité de Kotzebue et qu'on dirait fait exprès pour les avocats et les procureurs du tribunal ecclésiastique où se plaident les causes d'adultère. J'en revins bouleversé par les émotions dramatiques. M. Spenlow daigna me dire, en cette circonstance, qu'il eût été enchanté de me recevoir à sa villa de Norwood pour célébrer notre contrat d'union ; mais son ménage était un peu dérangé par les préparatifs qu'on y faisait pour le prochain retour de sa fille qui finissait son éducation à Paris ; il ajouta qu'il aurait le plaisir de s'en dédommager dès que Miss Spenlow serait à la tête de sa maison. Je savais qu'il était resté veuf avec une fille unique et je le remerciai de ses aimables regrets.

M. Spenlow tint parole. Quelques semaines après, il me rappela l'engagement qu'il avait pris et m'invita à lui faire la faveur de

passer avec lui quarante-huit heures à la campagne, depuis le samedi jusqu'au lundi. « Je vous conduirai, » dit-il, « dans mon phaéton et vous ramènerai. »

Le samedi venu, mon sac de voyage, apporté à l'étude, fut admiré avec une sorte de vénération par les clercs salariés, pour qui la villa de Norwood était un sanctuaire mystérieux. L'un d'eux m'informa qu'on lui avait dit que M. Spenlow y mangeait exclusivement dans de la vaisselle plate et de la porcelaine de Chine ; un autre, qu'on y buvait le champagne mousseux en guise de petite bière. Le vieux clerc à perruque, nommé M. Tiffey, était allé plusieurs fois à Norwood dans le cours de sa carrière, pour y soumettre des documents judiciaires au patron, et il avait pu pénétrer jusqu'à la salle des déjeuners. Il décrivait cette salle comme une pièce somptueuse, et prétendait y avoir bu d'un vin d'Espagne de qualité si supérieure qu'on clignait de l'œil en le dégustant.

Ce mémorable samedi, nous avions une cause dans le Consistoire : il s'agissait d'excommunier un boulanger qui avait fait des objections contre une taxe de pavage dans une assemblée de paroisse. La procédure avait une telle dimension que nous ne fûmes libres qu'assez tard dans la soirée ; toutefois, nous fîmes excommunier le boulanger pour six semaines, et il fut condamné à un mémoire de frais qui n'avait pas de fin. Après quoi, le procureur dudit boulanger, le juge, les avocats, (tous proches parents), quittèrent Londres ensemble : M. Spenlow et moi nous montâmes en phaéton.

Rien de plus élégant que le phaéton. Les chevaux relevaient la tête et piaffaient comme s'ils avaient la conscience d'appartenir à la cour ecclésiastique. Juges, avocats et procureurs rivalisaient

alors de luxe : on s'en apercevait à leurs équipages comme à l'empois de leurs cols de chemises et de leurs cravates.

Nous fîmes très gaiement le trajet de Londres à Norwood, et M. Spenlow me donna quelques instructions sur notre profession.

« — C'est, » dit-il, « la plus noble du monde, et il ne faut, en aucune façon, la confondre avec celle d'avoué ou sollicitor ; c'est une toute autre chose, infiniment plus exclusive, moins mécanique et plus lucrative : nous formons une classe de privilégiés ; quoique nous dépendions des avoués pour avoir des causes, les avoués sont une race d'hommes inférieure.

» — Et quelle est, » lui demandai-je, « l'espèce de cause la plus avantageuse ?

» — La meilleure, » me répondit-il, « est peut-être un bon procès à propos d'un testament contesté dans une succession de trente à quarante mille livres sterling. La procédure peut impunément se prolonger ; on accumule les dépositions de témoins, les gros et menus frais, les appels à la Cour des Délégués, à la Chambre des Lords, etc. ; la succession solde tout largement. En dernière analyse, je ne sais aucune profession qui vaille la nôtre. On parle beaucoup, depuis quelque temps, de réformer le Consistoire, la Cour des Arches, la Cour des Délégués, tous les autres degrés de la juridiction ecclésiastique ; mais, je le déclare sans jeu de mots, ce serait toucher à l'arche sainte et risquer de révolutionner le pays. »

Ce n'est pas moi qui aurais voulu commettre un sacrilège ni changer la constitution de la vieille Angleterre. J'acquiesçai donc respectueusement, par mon silence, à l'opinion de mon éloquent

patron, et nous parlâmes ensuite de la pièce de l'Inconnu, du théâtre en général, de l'attelage qui nous conduisait si bon train, etc., jusqu'à ce que nous fussions arrivés à la grille de la villa.

Le jardin était charmant, et, quoique ce ne fût pas la saison la plus favorable de l'année pour voir un jardin, il était si bien tenu que j'en fus ravi. Je ne pouvais assez admirer, au clair de lune, la pelouse, les bouquets d'arbres jetés çà et là, les points de vue, les berceaux de treillage, qui, en été, se tapissaient de fleurs, et je me disais : « C'est là, sans doute, que Miss Spenlow passe ses heures de solitude ! »

Nous entrâmes dans la maison, qui était bien éclairée, et traversâmes un vestibule où je remarquai toute sorte de chapeaux d'hommes et de capotes de dames, de redingotes et de manteaux, de cravaches et de cannes :

« — Où est Miss Dora ? » demanda M. Spenlow au domestique.

« — Dora ! » pensai-je, « quel joli nom ! »

Nous passâmes dans un premier salon (probablement la salle de déjeuner où M. Tiffey avait goûté le fameux vin d'Espagne !) et j'entendis une voix qui disait :

« — M. Copperfield, je vous présente ma fille Dora et l'amie confidentielle de ma fille Dora. »

Cette voix était sans doute celle de M. Spenlow, mais je n'aurais pu le savoir et peu m'importait. C'en était fait, un moment avait suffi pour consommer ma destinée ; j'avais perdu ma liberté ; je devenais le captif et l'esclave de Dora Spenlow ; j'étais amoureux fou.

Dora n'était pas pour moi une mortelle, c'était une fée, une sylphide, une divinité. Je me précipitai dans l'abîme d'amour qui s'ouvrait devant moi… j'y fus englouti sans pouvoir hésiter, sans tourner la tête, sans avoir prononcé une parole.

Une autre voix, une voix trop connue, lorsqu'enfin j'eus salué et bégayé je ne sais quoi, dit : « — J'ai vu déjà autrefois M. Copperfield. »

Cette voix n'était pas celle de Dora, non, mais celle de son amie confidentielle, Miss Murdstone !

Je ne pense pas avoir été bien étonné. Je crois vraiment que la faculté de l'étonnement venait de s'éteindre en moi ; il n'existait plus rien au monde qui méritât de l'exciter, si ce n'est Dora Spenlow.

« — Comment vous portez-vous, Miss Murdstone, j'espère que votre santé est bonne ? » répondis-je ; et Miss Murdstone répliqua : « Très bien. — Et M. Murdstone ? » ajoutai-je. — Et elle dit : « Je vous remercie, mon frère jouit d'une robuste santé. »

M. Spenlow, qui, je le suppose, avait été surpris de notre reconnaissance, plaça ici son mot :

« — Je vois avec plaisir, » dit-il, « Copperfield, que vous êtes d'anciennes connaissances Miss Murdstone et vous.

» — M. Copperfield et moi, » dit Miss Murdstone avec un calme austère, « nous sommes alliés ; mais nous avons vécu peu de temps ensemble. M. Copperfield n'était qu'un enfant. Les événements nous ont depuis séparés. Je ne l'aurais pas reconnu. »

Et moi je répondis que je l'aurais reconnue partout, ce qui était vrai.

« — Miss Murdstone, » me dit M. Spenlow, « a eu la bonté d'accepter les fonctions… si je puis les définir ainsi… d'amie confidentielle de ma fille Dora. Ma fille Dora n'ayant malheureusement pas de mère, Miss Murdstone a l'obligeance de lui servir de compagne et de protectrice. »

Je pensais, à part moi, que Miss Murdstone, semblable à certain instrument de poche appelé une arme de sûreté, était plus propre à l'attaque qu'à la défense ; mais, sans repousser cette pensée fugitive, je regardai Dora et je crus reconnaître à son joli petit air de tête qu'elle ne se sentait guère disposée à faire beaucoup de confidences à son amie confidentielle. En ce moment, un son de cloche retentit, et M. Spenlow m'ayant averti que c'était le premier coup de la cloche du dîner, m'emmena pour faire ma toilette.

M'occuper de ma toilette ou de n'importe quoi au moment où je venais de tomber dans ce nouvel état d'enchantement, était parfaitement ridicule. Tout ce que je pus faire fut de m'asseoir devant mon feu, de mordre la clef de mon sac de voyage, et de rêver à mon enchanteresse, l'adorable Dora. Quelle taille ! quelle physionomie ! quelle grâce ! que d'attraits !

Le second coup de la cloche me tira de mon extase, et je n'eus plus que le temps de m'habiller à la hâte, lorsque j'aurais dû prendre un soin si minutieux de tous les détails de mon costume. Je redescendis : il y avait du monde. Dora parlait avec un vieux Monsieur en cheveux blancs. Malgré ses cheveux blancs et le titre de grand-père dont il se vantait, je fus jaloux du vieux Monsieur.

J'étais jaloux de tout le monde. Je ne pouvais supporter l'idée que quelqu'un connût M. Spenlow plus intimement que moi. Ce m'était un supplice d'entendre quelqu'un parler d'événements auxquels j'étais étranger. Lorsqu'un aimable convive, chauve, assis en face de moi à table, me demanda si c'était ma première visite à Norwood, je crois que je l'aurais maltraité de bon cœur.

Au reste, je ne me souviens de personne excepté de Dora. Je ne sais ce qu'il y avait pour dîner ; il me semble que je ne dînai que de l'idée de dîner avec Dora et de dîner à côté d'elle ; je lui parlais ; elle avait la plus délicieuse petite voix, le plus mélodieux petit rire, les plus séduisantes petites manières qui aient jamais privé un pauvre jeune homme de sa liberté ; elle n'était pas grande, au contraire ; mais une perle, un diamant, tout ce qu'il y a de plus précieux au monde est petit, me disais-je.

Lorsqu'elle quitta la salle à manger avec Miss Murdstone (elles étaient les seules femmes à table), je tombai dans une profonde rêverie qui ne fut troublée que par la cruelle peur d'être desservi auprès d'elle par Miss Murdstone. L'aimable Monsieur chauve me raconta une longue histoire sur le jardinage, répétant plus d'une fois, je pense : mon jardinier. Mais j'avais beau paraître l'écouter avec la plus profonde attention, je m'égarais avec Dora dans un fantastique Éden.

Ma peur d'être desservi auprès de celle qui devenait la dame de mes pensées, se réveilla lorsque je retrouvai dans le salon Miss Murdstone avec son air sombre et hautain. Je fus un peu rassuré par une proposition inattendue.

« — David Copperfield, un mot, » me dit-elle en me faisant signe de venir lui parler dans une embrasure de fenêtre ; je la sui-

vis et elle ajouta :

« — David Copperfield, je n'ai pas besoin de m'étendre sur les querelles de famille ; ce n'est pas un sujet séduisant.

» — Loin de là, Madame, » lui répondis-je.

« — Loin de là, en effet, » reprit-elle. « Je ne veux pas ressusciter la mémoire d'anciennes insultes… que j'ai reçues d'une personne… de mon sexe, j'ai honte de l'avouer pour l'honneur des femmes… mais je ne pourrai nommer qu'avec mépris et indignation cette personne… aussi, il vaut mieux que je ne la nomme pas.

» — Vous avez raison de ne pas la nommer, Madame, » repartis-je, « car je ne souffrirai pas qu'on lui manque de respect… »

Je n'aurais pas souffert, réellement, qu'on parlât mal devant moi de ma tante.

Miss Murdstone ferma les yeux et baissa la tête dédaigneusement, puis elle me dit :

« — David Copperfield, je ne chercherai pas à dissimuler que je vous jugeai fort mal dans votre enfance. Peut-être avais-je tort, peut-être avez-vous cessé de mériter d'être jugé ainsi. Ce n'est pas là une question à débattre entre nous. J'appartiens à une famille remarquable, je crois, par quelque fermeté. Je ne change pas volontiers d'opinion. Je garderai celle que j'ai conçue de vous et vous pouvez garder la vôtre. »

J'inclinai la tête à mon tour.

« — Mais il n'est pas nécessaire, » continua Miss Murdstone, « que les opinions s'entrechoquent ici ; le mieux, pour vous et

pour moi, c'est de parler l'un de l'autre et du passé le moins possible. Approuvez-vous cet arrangement ?

» — Miss Murdstone, » répondis-je, « je crois que vous et M. Murdstone vous fûtes peu bienveillants pour moi et très cruels pour ma mère. Je m'en souviendrai toute ma vie ; mais j'accède à votre proposition. »

Miss Murdstone ferma encore les yeux en s'inclinant : puis, ayant touché du bout de ses longs doigts raides le dos de ma main, elle quitta l'embrasure de la fenêtre en arrangeant les anneaux des bracelets et du collier d'acier qui ornaient ses poignets et son cou ; les mêmes bracelets et le même collier que je lui avais connus autrefois. Ils me rappelèrent les chaînes emblématiques qui décorent le frontispice de Newgate, la prison de Londres.

Tout ce que je me rappelle du reste de la soirée, c'est que j'entendis la reine de mon cœur chanter de magiques romances en français, romances dont le refrain était généralement une invitation à danser et chanter quand même, ta ra la la, ta ra la la ! Elle s'accompagnait d'une petite harpe ; dans mon délire, j'eus la sobriété de m'abstenir de toute espèce de rafraîchissements et surtout de punch. Lorsque Miss Murdstone emmena Dora comme une princesse captive, elle me sourit et me donna sa divine main. Je me regardai dans une glace et me trouvai l'air d'un idiot, d'un hébété. J'allai me coucher dans le désordre d'esprit le plus complet, et le lendemain matin je me levai le plus insensé des amoureux.

La matinée était belle ; je crus pouvoir aller promener ma rêverie solitaire et adorer l'image de Dora sous un de ces berceaux en treillage qui attendaient les fleurs du printemps. En traversant

le vestibule, je rencontrai son petit chien, qu'elle appelait Jip… abréviation de Gipsy. Je m'approchai de lui tendrement, car j'aimais aussi le chien de Dora… mais il me montra les dents, se glissa sous une chaise exprès pour grogner, et ne me permit pas la moindre familiarité.

Le jardin était frais et je m'y égarai en songeant aux béatitudes dont je jouirais si j'obtenais jamais l'amour de ma déesse. Quant au mariage, à la fortune et à tout le reste, je crois que j'étais alors tout aussi innocent et désintéressé que lorsque j'aimais la petite Émilie. Avoir la permission de l'appeler « Dora, » de lui écrire, de l'adorer, de pouvoir penser que j'occupais une place dans son souvenir, me semblait le plus haut degré de l'ambition humaine. C'était le plus haut degré de la mienne. Je n'étais qu'un novice bien sentimental et bien niais, sans doute… mais dans tout cela il y avait aussi une pureté de cœur qui m'empêche de me mépriser quoique je sois le premier à en rire.

Il n'y avait qu'un moment que je me promenais ainsi, lorsqu'au détour d'un sentier je rencontrai Dora. Je tremble encore des pieds à la tête en écrivant le souvenir de ce moment, et la plume frémit dans mes doigts.

« — Vous… vous êtes… bien matinale, Miss Spenlow, » lui dis-je.

« — Il est si ennuyeux de rester enfermée dans sa chambre, » répondit-elle, « et Miss Murdstone est si absurde avec ses idées sur l'air du matin, que j'ai prévenu papa que je voulais me promener. N'est-ce pas l'heure la plus brillante du jour ? »

Je hasardai une belle phrase et lui dis, non sans balbutier : « — La plus brillante, en effet, pour moi, Miss Spenlow, quoi-

qu'elle fût bien triste il n'y a qu'une minute.

» — Est-ce un compliment ? » dit Dora, « ou voulez-vous dire que le ciel est réellement changé ? »

Je balbutiai plus encore en répliquant :

« — Je ne fais pas un compliment, je dis la vérité la plus simple : le ciel n'a pas changé, que je sache ; mais c'est l'état de mon cœur. »

Je n'ai jamais vu de semblables boucles de cheveux… Comment en aurais-je vu, puisqu'il n'en a jamais existé de semblables ! Sous ces boucles Dora cherchait à cacher sa charmante rougeur. Quant au chapeau de paille et aux nœuds de rubans bleus qu'elle avait sur la tête, si j'avais pu les suspendre dans ma chambre de Buckingham-Street, je me serais cru le possesseur d'un trophée inestimable.

« — Vous arrivez de Paris ? » lui demandai-je.

« — Oui, » répondit-elle ; « y êtes-vous allé ?

» — Non.

» — Ah ! j'espère que vous irez. Vous l'aimeriez tant. »

Mon visage exprima la plus vive douleur. Elle espérait que je m'en irais, que je pourrais m'en aller, c'était désolant. Je dépréciai Paris, je dépréciai la France. Je dis que pour rien au monde je ne quitterais l'Angleterre dans les circonstances présentes : non, rien ne m'y déciderait… Bref, elle cachait encore sa rougeur sous ses boucles, quand le petit chien vint en courant à notre secours.

Il était mortellement jaloux de moi, et il ne cessait d'aboyer : elle le prit dans ses bras… Oh ! heureux et envié Jip !… elle le caressa, mais lui d'aboyer de plus belle. Je voulus le toucher pour faire ma paix avec lui ; il ne voulut pas ; et elle le châtia. Je fus très contrarié de lui voir administrer sur le nez de petites tapes qui lui faisaient cligner des yeux ; mais, tout en léchant la main qui le punissait, Jip grondait encore comme une contre-basse ; il se tut enfin et resta tranquille… Comment ne se serait-il pas calmé quand il sentit que sa maîtresse appuyait sur sa tête son joli menton ! — Nous allâmes alors tous les trois voir une serre.

« — Vous n'êtes pas un ami très intime de Miss Murdstone, n'est-ce pas ? » dit Dora… « Mon chéri ! »

Ces derniers mots s'adressaient au chien. Ah ! s'ils avaient été pour moi :

« — Non, » répondis-je, « en aucune manière.

» — C'est une ennuyeuse créature, » dit Dora avec une jolie moue ; « je ne sais à quoi songeait mon papa lorsqu'il m'a choisi une pareille compagne. Qui donc a besoin d'une protectrice ? Je m'en passerais très bien quant à moi. Jip me protégerait beaucoup mieux que Miss Murdstone ; n'est-ce pas, Jip chéri ? »

Jip se contenta de cligner de l'œil avec indolence, quand elle baisa sa ronde tête.

« — Papa l'appelle mon amie confidentielle, mais elle ne l'est pas assurément !… L'est-elle Jip ? Ni Jip, ni moi, nous ne sommes pas tentés de faire nos confidences à ces figures si revêches. Nous ferons nos confidences à qui il nous plaira de les

faire, et nous choisirons nous-mêmes nos amis, au lieu de les laisser choisir pour nous, n'est-ce pas, Jip ? »

Jip, pour toute réponse, fit entendre un petit ronflement assez semblable à celui d'une bouilloire quand l'eau est en ébullition. Chaque mot qui sortait de ces lèvres adorées rivait ma chaîne.

« — Il est fort dur, parce que nous avons le malheur d'être privés d'une tendre mère, d'être condamnés à être continuellement suivis par une vieille fille grognon comme Miss Murdstone… n'est-ce pas, Jip ? Mais n'importe, Jip, nous ne lui ferons pas des confidences, et nous nous rendrons aussi heureux que possible en dépit d'elle ; nous la taquinerons, nous la ferons enrager, n'est-ce pas, Jip ? »

Si ce délicieux caquetage avait duré plus long-temps, je crois que je serais tombé à genoux sur le sable d'une allée du jardin, au risque de me faire chasser de cette villa, comme Adam du paradis terrestre ; mais, par bonheur, la serre n'était pas loin, et nous y entrâmes.

Elle contenait une splendide collection de géraniums ; nous les passâmes en revue, et Dora s'arrêtait souvent pour admirer tantôt l'un, tantôt l'autre ; je m'arrêtais aussi pour admirer de même, et Dora, riant d'un rire enfantin, approchait le nez de Jip des fleurs pour les lui faire sentir. Je ne sais si nous étions tous les trois dans le pays des fées ; j'y étais certainement, moi, et, jusqu'à ce jour, l'odeur d'une feuille de géranium a toujours évoqué devant mes yeux cette scène moitié comique, moitié sérieuse. Je revois une fée aux cheveux bouclés sous un chapeau de paille avec des rubans bleus, qui tient un petit chien noir dans ses bras

gracieux et l'oblige à flairer une collection de fleurs brillantes artistement rangées sur les gradins d'une serre.

Miss Murdstone nous avait cherchés ; elle nous trouva là et présenta sa laide joue ridée aux lèvres de Dora. Puis elle prit le bras de Dora et nous ramena gravement à la salle du déjeuner, comme si elle nous avait conduits à un service funèbre.

Dora servait le thé ; aussi je ne sais combien de tasses de thé j'acceptai de sa main. Assurément, tout le thé que j'avalai ce matin-là eût suffi pour noyer mon système nerveux, si j'avais à mon âge un système nerveux. Après le déjeuner, nous allâmes à l'église. Miss Murdstone était assise entre Dora et moi dans le même banc ; mais je ne vis que Dora, je n'entendis qu'elle pendant le sermon et pendant le chant des hymnes.

La journée du dimanche n'eut rien d'extraordinaire. Tous nos plaisirs consistèrent en une promenade, et la soirée se passa à regarder des albums et des gravures. Miss Murdstone, une homélie devant elle, faisait une garde vigilante. Ah ! que M. Spenlow se doutait peu que je l'embrassais en imagination comme mon futur beau-père et que j'invoquais toutes les bénédictions du ciel sur sa tête !

Le lundi, nous repartîmes ensemble dans la matinée ; car nous avions à la Cour de l'Amirauté un cas de sauvetage qui exigeait une connaissance exacte de toute la science de navigation, et, pour venir au secours de notre ignorance, excusable chez les légistes de la cour ecclésiastique, le juge avait convoqué deux membres du comité de la Trinité. Nous ne pouvions manquer au rendez-vous. J'eus cependant encore la félicité suprême de déjeuner avec Dora et de recevoir quelques tasses de thé de sa main,

suivie du plaisir mélancolique de lui ôter mon chapeau de la portière du phaéton ; car, pour nous voir partir, elle était debout sur le seuil de la porte, avec Jip dans ses bras.

Inutile de chercher à décrire ce que, ce jour-là, fut pour moi la Cour de l'Amirauté, où, en voyant sur la table la rame d'argent, emblème de sa haute juridiction, je crus y lire le nom de Dora ! Hélas ! le samedi suivant, j'avais espéré un moment que M. Spenlow m'inviterait encore à passer le dimanche à sa villa ; il me sembla, quand il partit sans moi, que je restais abandonné dans une fie déserte.

Que de rêves je fis depuis en ayant l'air d'étudier une cause intéressante, et même celles où il s'agissait de mariage, mot qui signifiait pour moi bonheur céleste, parce que j'y rattachais ma plus douce espérance. Je rapportais tout à Dora, et pour elle, pour elle seule, non pour satisfaire ma vanité personnelle, j'achetai en huit jours quatre magnifiques gilets, une douzaine de gants jaunes et trois paires de bottes si justes, que je leur dois tous les cors aux pieds que j'ai eus depuis.

Il y avait quelque mérite, avec de pareilles bottes, à faire de longues excursions sur la route de Londres à Norwood, où je fus bientôt aussi connu que les postillons. Ces promenades ne m'empêchaient pas d'arpenter avec la même persévérance les rues fashionables de la capitale, les bazars, les parcs et tous les lieux où j'espérais apercevoir Dora. Je la rencontrai quelquefois, en effet, mais rarement, et toujours avec l'inséparable Miss Murdstone. Hélas ! en ces occasions, combien j'étais misérable en pensant que je n'avais rien dit qui fût à propos ou qui pût lui révéler l'ardeur de mon dévouement. J'attendais aussi toujours une nou-

velle invitation de M. Spenlow… mais en vain, je n'en reçus aucune.

M Crupp devait être douée d'une pénétration bien grande… Ma passion n'existait que depuis quelques semaines, je n'avais pas encore eu le courage d'écrire à Agnès autre chose que ces mots : « Je suis allé à la villa de M. Spenlow, qui n'a qu'une fille… » je dis que M Crupp devait être douée d'une pénétration extraordinaire ; car déjà elle l'avait devinée.

Un soir que j'étais dans mes humeurs noires et qu'elle souffrait elle-même de son spasme, M Crupp vint me prier de vouloir bien lui donner quelques cuillerées de cardamome, avec sept gouttes d'essence de clous de girofle, ou, à défaut de cette potion, un peu d'eau-de-vie ; cette liqueur, disait-elle, n'était ni aussi efficace ni aussi agréable à son palais, cependant elle s'en contenterait à défaut de la potion. Je connaissais à peine le nom de la cardamome, mais j'avais toujours trois ou quatre bouteilles de cognac dans l'office. Je lui en versai donc un verre, qu'elle dégusta en ma présence, comme pour me prouver qu'elle ne faisait aucun mauvais usage de ce remède, et elle me dit :

« — Allons, Monsieur, courage ; je ne puis vous voir ainsi ; j'ai un cœur de mère. Je suis certaine qu'il y a une jeune dame sur le tapis.

» — M Crupp… » repris-je en rougissant.

« — Oh ! mon Dieu, » dit-elle, « pourquoi se désespérer ? Si elle refuse de vous sourire, est-elle la seule au monde ? Sachez ce que vous valez.

» — Qui vous fait supposer, M Crupp, qu'il y a une dame sur le tapis, pour parler comme vous ? » lui dis-je.

« — Monsieur Copperfield, » répliqua-t-elle avec un ton presque sévère, « j'ai logé et blanchi d'autres jeunes gens avant vous. Un jeune homme peut avoir trop de soin de sa toilette ou ne pas en avoir assez ; il peut trop friser et pommader ses cheveux ou les négliger trop ; il peut porter des bottes trop étroites ou trop larges ; c'est selon le tempérament naturel du jeune homme ; mais, quel que soit l'excès auquel il se livre, Monsieur, il y a une jeune dame sur le tapis, dans l'un comme dans l'autre cas. »

M Crupp hocha la tête d'un air si assuré, que je n'eus plus la force de nier, et elle poursuivit :

« — Le jeune homme qui est mort ici avant vous, était aussi amoureux d'une demoiselle de comptoir…

» — M Crupp ! » m'écriai-je, « je vous prie de ne pas associer la jeune dame en question avec une demoiselle de comptoir ou toute autre demoiselle du même rang, s'il vous plaît !

» — Monsieur Copperfield, » reprit M Crupp, « j'ai un cœur de mère, et je vous porte dans ce cœur ; ne vous fâchez donc pas, et surtout ne vous découragez pas ; je vous le répète, si celle qui vous a charmé vous refuse un sourire, elle n'est pas la seule au monde. Sachez ce que vous valez. »

Et, à ces mots, affectant de prendre soin de la bouteille d'eau-de-vie dont je lui avais versé un verre, elle me remercia avec une révérence majestueuse et se retira. Son ombre était encore sur le seuil de ma chambre, que je m'aperçus qu'elle avait pris un peu

trop de liberté avec moi ; mais en même temps je lui sus gré de m'avoir donné cette leçon indirecte que je devais à l'avenir être un peu plus sur mes gardes, de peur de trahir mon secret.

Seconde partie · Chapitre 13

Le lendemain, je me souvins que Traddles devait être de retour de son voyage, et je résolus d'aller le trouver à l'adresse qu'il m'avait donnée : c'était à Cambden-Town, près le Collège des vétérinaires, faubourg de Londres où je fus orienté par un de nos clercs qui habitait dans ce quartier.

La rue de Traddles n'était pas aussi agréable que je l'eusse souhaitée pour lui. Les habitants semblaient avoir une propension à jeter par la fenêtre tout ce qui leur était inutile ; ce qui comprenait force feuilles de choux, un soulier dépareillé, une casserole sans manche, un chapeau noir et un parapluie dans les diverses phases de leur décomposition organique.

L'aspect général des lieux me rappela forcément ce temps de ma vie où j'étais l'hôte de M. et M Micawber. Ces dignes amis de mon enfance me revinrent surtout à la mémoire quand, sur le seuil même de la maison dont Traddles m'avait indiqué le numéro, maison remarquable entre toutes les autres par son caractère de destruction et de ruine, j'entendis ce dialogue entre le laitier et une très jeune servante :

« — Eh bien ! mon petit mémoire, y songe-t-on ?

» — Oh ! Monsieur dit qu'il va le solder immédiatement, » fut la réponse de la jeune servante.

« — C'est que, » dit le laitier poursuivant comme si on ne lui avait pas répondu et parlant plutôt pour l'oreille de quelqu'un qui était dans la maison que pour celle de la jeune servante, « — c'est que ce petit mémoire a si long-temps attendu qu'il semble être oublié ; or, je vous déclare que je commence à perdre patience.

Ces dernières paroles furent prononcées avec un accent farouche qui contrastait avec la profession de marchand de lait. Le geste de l'homme eût parfaitement convenu aussi à un boucher ou un débitant d'eau-de-vie en colère.

La jeune servante, intimidée, ne savait plus que dire, lorsque le laitier, lui prenant le menton :

« — Aimez-vous le lait, ma petite ? » lui demanda-t-il.

« — Oui, je l'aime, » répondit-elle.

« — Eh bien ! » dit le laitier, « vous n'en aurez pas demain ; pas une goutte, voyez-vous ! »

Heureusement, la jeune servante était d'un âge où les menaces qui ne doivent se réaliser que demain n'effraient qu'à demi, et elle fut rassurée en voyant que le laitier, lâchant son menton, ouvrit son seau et versa la dose quotidienne de lait qu'il portait chaque matin à la famille. Cela fait, il alla devant la maison voisine répéter, sur un ton de vengeance, le cri de son métier.

« — M. Traddles demeure-t-il ici ? » demandai-je alors.

Une voix mystérieuse répondit au fond du couloir : « Oui. » Et, là-dessus, la jeune servante me dit aussi : « Oui.

» — Est-il chez lui ? »

Nouvelle réponse affirmative de la voix mystérieuse, répétée par la jeune servante comme par un écho, et elle ajouta : « Vous pouvez monter, Monsieur. » Ce que je fis, certain d'être épié par un œil mystérieux qui appartenait probablement à la voix mystérieuse.

Traddles vint me recevoir sur le palier de l'escalier ; il fut enchanté de me voir, et m'introduisit cordialement dans sa chambre. Elle était sur le devant de la maison et parfaitement propre, quoique économiquement meublée. Traddles n'avait que cette pièce unique ; son sopha était un sopha-lit ; sur une tablette, sa brosse à souliers et son cirage étaient parmi ses livres, derrière un dictionnaire. Des papiers couvraient la table, et tout annonçait qu'en reconnaissant ma voix il avait interrompu le travail qu'il faisait en robe de chambre, c'est-à-dire vêtu d'une vieille redingote. Sans être trop curieux, j'embrassai tout le mobilier d'un coup d'œil, y compris le croquis d'un clocher sur l'écritoire. Tous les ingénieux artifices de Traddles pour déguiser les meubles qu'il possédait et figurer ceux qu'il ne possédait pas, me rappelèrent Traddles qui, dans notre pensionnat, fabriquait des cavernes d'éléphant en papier pour y enfermer des mouches, et se consolait de ses disgrâces d'écolier par les mémorables croquis dont j'ai tant parlé ailleurs.

Dans un coin, une large serviette blanche couvrait proprement quelque chose que je ne pus deviner.

« — Copperfield, je suis heureux de vous voir, » dit mon ancien condisciple, « et c'est parce que j'étais certain que vous seriez heureux vous-même de renouveler connaissance, que je vous ai donné cette adresse au lieu de mon adresse à mon étude.

» — Ah ! vous avez une étude ? lui dis-je.

» — Comment donc ! » répliqua-t-il, « j'ai le quart d'une chambre et d'un couloir avec le quart d'un clerc. Nous avons une étude à quatre pour donner un air de clientèle, et le clerc me coûte pour mon quart une demi-couronne par semaine. »

La simplicité naïve de Traddles, son bon caractère, et quelque chose aussi de son ancien guignon, se retrouvaient dans le sourire dont il accompagna cette explication.

« — Ce n'est pas le moins du monde par vanité, mon cher Copperfield, voyez-vous, » me dit-il, « que je ne donne pas habituellement cette adresse-ci ; mais je ne serais pas sûr que tous ceux à qui je la donnerais fissent volontiers une si longue course. Quant à moi, je me fraie mon chemin dans le monde à travers les obstacles de ma destinée, et je serais ridicule si je voulais le dissimuler.

» — Vous faites votre stage d'avocat, à ce que m'a dit M. Waterbrook ?

» — Oui, » répondit Traddles en se frottant doucement les mains, « je fais mon stage ; ce n'est que depuis peu que j'ai pu payer mon inscription ; mais il s'agissait de cent livres sterling, et c'était une grosse somme ! une grosse somme ! » répéta-t-il avec la grimace qu'il eût pu faire si on lui avait arraché une dent.

« — Savez-vous, » lui dis-je, « à quoi je pense en vous regardant, mon cher Traddles ?

» — Non.

» — À cet habit bleu de ciel que vous portiez au pensionnat.

» — Ah ! je m'en souviens, » s'écria Traddles en riant, « cet habit aux manches étroites ! L'heureux temps que celui-là !

» — Je crois, » lui dis-je, « que notre maître aurait pu le rendre plus heureux s'il avait voulu être un peu moins prodigue de coups de canne.

» — Peut-être, en effet, » dit Traddles ; « mais cela n'empêchait pas que nous avions nos bons moments. Vous rappelez-vous les séances du dortoir ? vous rappelez-vous nos soupers ? et les histoires que vous nous racontiez. Ah ! ah ! ah ! et les coups de canne que je m'attirai pour avoir pleuré quand M. Mell fut congédié. Le vieux Creakle ! j'aimerais à le revoir, lui aussi.

» — Il fut un brutal pour vous, Traddles, » lui dis-je avec indignation comme si c'était hier qu'il eût été battu.

« — Le croyez-vous ? » reprit-il ; « réellement ? C'est possible ; mais il y a long-temps de cela ! Le vieux Creakle !

» — C'était un oncle qui payait votre éducation ? » lui dis-je.

« — Oui ! celui à qui je devais toujours écrire quand j'étais battu, et à qui je n'écrivais jamais. Ah ! ah ! oui, j'avais un oncle alors. Il mourut peu de temps après ma sortie de l'école. C'était un marchand drapier retiré. Il m'avait fait son héritier ; mais il cessa de m'aimer quand je fus un grand jeune homme ; il prétendit que je n'avais pas répondu à ses espérances, et il épousa sa ménagère.

» — Et que fîtes-vous ?

» — Je ne sais trop si je fis une chose plutôt qu'une autre. Je restai chez mon oncle, attendant qu'il m'établît dans le monde,

jusqu'à ce que sa goutte lui étant remontée dans l'estomac, il mourut, et sa veuve se remaria avec un jeune homme, sans songer à m'établir.

» — Quoi, votre oncle ne vous avait rien laissé à vous ?

» — Au contraire, il m'avait laissé cinquante livres sterling ; mais, n'ayant étudié aucun état, je ne sus d'abord que devenir. Plus tard, grâce à un condisciple de Salem-House, dont le père était avocat, je fis des copies de mémoires. Cela me rapportait fort peu de chose, et comme je suis un piocheur, je me mis à faire aussi des extraits et des analyses de plaidoiries ; c'est ce qui me donna l'idée de faire aussi mon cours de droit. L'inscription absorba ce qui me restait de mes cinquante livres et tout ce que j'avais pu économiser sur le produit de mes copies. J'ai eu depuis quelques bonnes recommandations, entre autres celle de M. Waterbrook, et j'en ai profité pour gagner quelques guinées. Enfin, j'ai fait connaissance d'un éditeur qui publie une encyclopédie par livraisons, et il a bien voulu m'y employer. C'était à un article que je travaillais ce matin ; je ne suis pas un mauvais compilateur, mon cher Copperfield ; mais je n'ai pas la tête inventive. Je suppose qu'il n'y eut jamais la moindre originalité dans cette tête-là, » ajouta-t-il avec le même ton de joyeuse confiance.

Pour lui faire plaisir, je ne le contrariai pas, et il poursuivit en ces termes :

« — J'espère un de ces jours être attaché à un journal, et ce sera presque une source de fortune ; mais j'ai tant de plaisir à vous retrouver toujours le même depuis le pensionnat, que je ne vous cacherai rien, mon cher Copperfield. Apprenez donc que je suis amoureux. »

Amoureux ! ah ! Dora !

« — Ma future, » dit Traddles, « est la fille d'un vicaire, père de dix enfants, dans le Devonshire. Oui, » poursuivit-il en me voyant regarder involontairement le croquis du clocher que j'avais remarqué sur son écritoire, « oui, vous avez deviné, c'est l'église de mon futur beau-père, et, tournez à gauche, vous arrivez au presbytère, là où je pose ma plume ! »

Le bonheur qu'il avait à entrer dans ces détails me frappe plus aujourd'hui qu'alors ; car, en l'écoutant, mon égoïste réflexion faisait le plan de la villa de M. Spenlow et de son jardin.

« — Celle que j'aime est une si bonne personne ! » dit Traddles, « un peu plus âgée que moi ; mais si aimable fille ! Je vous ai dit, chez M. Waterbrook, que j'allais à la campagne ? C'est dans le Devonshire que je suis allé. J'y suis allé à pied et je suis revenu de même. Quel mois délicieux j'ai passé là ! Il nous faudra attendre long-temps, j'en ai peur ; mais notre devise est patience et espérance ! Nous répétons sans cesse : « Patience et espérance ! » Oui, mon cher Copperfield, elle m'attendrait, s'il le fallait, jusqu'à l'âge de soixante ans ! »

Àces mots, Traddles se leva avec un sourire triomphant, et, mettant la main sur la serviette blanche que j'avais observée en entrant :

« — Cependant nous préparons déjà les éléments de notre entrée en ménage. Voici deux articles essentiels (Il souleva la serviette avec orgueil et précaution). Elle a acheté elle-même ce vase à fleurs. Vous garnissez cela d'une plante et le placez sur une fenêtre ; vous avez presque un petit jardin. J'ai acheté moi-même cette petite table à dessus de marbre. Quand vous prenez le thé,

n'est-ce pas commode de pouvoir y poser votre tasse ? C'est un meuble admirable, très bien travaillé et solide comme un roc !... »

J'admirai le vase et la table. Traddles les recouvrit l'un et l'autre avec soin.

« — C'est peu de chose encore, » dit-il, « mais c'est un commencement. Ce qui m'effraie le plus, Copperfield, ce sont les nappes, les taies d'oreiller et autres articles de lingerie ; ce sont encore les ustensiles de cuisine, les chandeliers, les bougeoirs, les grils et autres ferrailles indispensables. Il en faut je ne sais combien, et cela coûte ; mais patience et espérance. Je vous assure que c'est la plus aimable fille du monde.

» — Je n'en doute pas, » lui dis-je.

« — En attendant, pour conclure sur ce qui me concerne, » reprit Traddles, je vis comme je peux. Je ne gagne pas beaucoup ; mais je ne dépense guères. Généralement, je prends mes repas avec la famille du rez-de-chaussée. M. et M Micawber ont vécu dans le monde et sont d'une société agréable.

» — M. et M Micawber ! mais je les connais intimement, mon cher Traddles ! m'écriai-je. »

Un double coup à la porte, auquel Traddles répondit : « Vous pouvez entrer, » vint à propos résoudre toutes mes incertitudes.

« — Je vous demande pardon, M. Traddles, » dit M. Micawber, « j'ignorais que vous ne fussiez pas seul, et, en parlant ainsi, M. Micawber relevait le collet de sa cravate, col empesé comme autrefois, et il saluait avec son lorgnon sur l'œil droit. C'était toujours le même Micawber, affectant l'air jeune et distingué.

« — Comment vous portez-vous, M. Micawber ? » lui demandai-je.

» — Monsieur, » répondit M. Micawber, « vous êtes bien poli ; je suis in statu quo.

» — Et M Micawber ?

» — Monsieur, elle est aussi, Dieu merci, in statu quo.

« — Et les enfants, M. Micawber ?

» — Monsieur, je suis heureux de pouvoir répondre qu'ils jouissent également d'une florissante santé. »

Ici, me voyant sourire, M. Micawber examina mes traits avec plus d'attention, et dit :

« — Est-il possible ? ai-je le plaisir de revoir Copperfield, le compagnon, l'ami de ma jeunesse ! » Me secouant les deux mains avec un véritable enthousiasme, et se tournant vers l'escalier : « Ma chère amie ! » cria-t-il, « montez, je veux avoir le plaisir de vous présenter quelqu'un qui est dans l'appartement de M. Traddles !

» — Mon jeune ami, » reprit M. Micawber, « vous allez bien surprendre ma chère moitié ; vous me retrouvez, je dois vous le dire, dans une des crises solennelles de la vie où un homme est sur le bord d'un précipice ; mais vous savez si, dans les occasions, je sais prendre mon élan et faire le saut périlleux. »

Avant que j'eusse répondu à cet avant-propos, M Micawber entrait à son tour, et je vis avec peine que son costume était un peu plus négligé qu'autrefois. Son émotion à ma vue mit aussi ses nerfs à l'épreuve, et elle faillit s'évanouir dans mes bras, ce qui ne

l'empêcha pas de se joindre bientôt à la causerie de notre groupe, jusqu'à ce que M. Micawber parlât de m'inviter à dîner. Malgré son aplomb, je compris à l'embarras de sa nerveuse moitié que je serais très imprudent d'accepter. Je répondis que j'étais engagé ailleurs, mais que je voulais, avant que la quinzaine fût expirée, traiter chez moi tous mes anciens amis.

Lorsque je partis, sous prétexte de me montrer un chemin plus court que celui par lequel j'étais venu, M. Micawber m'accompagna jusqu'au coin de la rue :

« — Je veux, » dit-il, « faire ma confidence à un ancien ami ; c'est une grande consolation de loger sous le même toit que votre condisciple Traddles, quand on n'a pour voisins, porte à porte, qu'une blanchisseuse à main droite et un agent de police à main gauche. Je suis en ce moment commissionnaire en blé ; mais c'est une profession peu lucrative, et il en est résulté pour moi quelques difficultés pécuniaires. C'est la crise à laquelle j'ai déjà fait allusion ; j'ajoute que j'ai heureusement en perspective un moyen de fortune qui me mettra en état d'assurer enfin mon avenir et même celui de votre ami Traddles, qui est devenu le mien. Enfin, vous avez pu vous apercevoir que M Micawber est dans une situation de santé qui rend assez probable une addition à ces gages d'affection conjugale que… bref à nos enfants… que je vous ferai voir une autre fois. Les parents de M Micawber ont bien voulu exprimer leur déplaisir de cet état de choses. Je ne crois pas que cela soit leur affaire, et je repousse ce sentiment avec mépris. »

Après cette explication confidentielle, M. Micawber me donna une dernière poignée de mains et me laissa.

Seconde partie · Chapitre 14

Jusqu'au jour où je reçus à table mes anciens amis retrouvés, je vécus presque exclusivement de café et de l'image de Dora. Dans ma mélancolie amoureuse, mon appétit languissait. Je m'en réjouis comme si c'eût été un acte de trahison envers Dora d'avoir du plaisir à dîner. Les promenades que je faisais n'avaient pas, sous ce rapport, la conséquence naturelle de l'exercice, le désappointement contrariant l'effet du grand air ; et puis, je ne sais vraiment si l'estomac peut exercer librement ses fonctions quand les pieds subissent la torture d'une chaussure étroite : il doit exister une sympathie entre cet organe et nos extrémités.

Pour traiter mes convives, je ne renouvelai pas les frais que j'avais faits pour Steerforth et ses deux condisciples d'Oxford. Je commandai deux belles soles, un gigot de mouton et un pâté aux pigeons. Je réduisis dans les mêmes proportions la fourniture du marchand de vin, mais je me procurai tous les éléments d'un bowl de punch, pour être composé par M. Micawber, et, ayant mis le couvert de mes propres mains, parce que je supprimai le laquais de louage, j'attendis mon monde de pied ferme.

Je ne puis dire que tout fût excellent ou servi à point ; mais nous n'en dînâmes pas moins gaîment, et le punch nous inspirait les plus joyeux propos, lorsque je vis apparaître Littimer, chapeau bas.

« — Je vous demande pardon, Monsieur, » dit-il, « c'était mon ordre de venir ici : mon maître y est-il ?

» — Non.

» — Ne l'avez-vous pas vu, Monsieur ?

» — Non ; où l'avez-vous laissé ? à Oxford ?

» — Je vous demande pardon, Monsieur, » répéta-t-il, éludant une réponse directe ; « mais s'il n'est pas ici aujourd'hui, il y sera demain, sans doute, je me serai mépris. »

Il se retirait respectueusement.

« — Littimer ! » lui dis-je.

» — Monsieur !

» — Êtes-vous resté long-temps à Yarmouth, après nous ?

» — Non, pas précisément.

» — Vous avez vu le bateau remis à neuf ?

» — Oui, Monsieur, j'étais resté exprès pour cela. Je vous souhaite bien le bonjour, Monsieur. »

Il comprit tous mes convives avec moi dans son humble salut et sortit. Je ne fus pas le seul à respirer plus librement quand il eut disparu ; mais c'était moi surtout qui avais subi la sensation singulière de sa présence ; car, outre ma contrainte habituelle, ma conscience me disait tout bas que j'avais, depuis quelque temps, entretenu quelques soupçons contre son maître et je ne pouvais réprimer la peur vague d'être sondé et deviné par son impassible coup d'œil.

Si cette apparition me préoccupa un peu, la gaieté générale reprit bientôt son cours. M Micawber elle-même nous tint tête pour le punch et la conversation, discutant librement toutes les chances de fortune qui souriaient encore à son mari si, abandonnant l'ingrate profession de commissionnaire en céréales, il par-

venait à exercer ses rares talents à faire la banque et l'escompte. Malheureusement, elle ne dissimula pas qu'il devait commencer par liquider un certain arriéré en signant lui-même un billet qui ne trouverait peut-être un escompteur régulier dans la Cité que moyennant un sacrifice considérable. À cette parenthèse succédèrent l'éloge des vertus de mon ami Traddles, et la proposition faite par M. Micawber de boire au tendre objet de ses affections. Une allusion délicate à l'état de mon cœur me força de livrer à un autre toast l'initiale D., qui fut saluée avec acclamation.

Le thé termina la soirée ; entre deux tasses M Micawber daigna nous chanter deux ballades : le Beau Sergent et le Petit Tufflin. Ces deux ballades avaient fait la célébrité de M Micawber du temps qu'elle était jeune fille chez son papa et sa maman. M. Micawber nous dit lui-même : « La première fois que je vis ma bien-aimée compagne sous le toit paternel, le Beau Sergent, chanté par elle, avait attiré mon attention d'une manière extraordinaire ; mais quand j'entendis le Petit Tufflin, je résolus de devenir l'époux de la chanteuse ou de mourir ! »

Entre dix et onze heures, M Micawber passa dans ma chambre pour replier son bonnet dans la feuille de papier qui lui avait servi à l'apporter sans être chiffonné, et pour remettre son chapeau de paille. Un moment après, j'éclairais mes amis pour qu'ils descendissent mon escalier sans accident, et comme M. et M Micawber avaient ouvert la marche, je retins Traddles un moment sur le palier pour lui dire :

« — Traddles, mon cher ami, M. Micawber est un homme sans malice, le pauvre diable ! mais, si j'étais vous, je ne lui prêterais rien.

» — Mon cher Copperfield, » répondit Traddles en souriant, « je n'ai rien à lui prêter.

» — Vous avez votre signature.

» — Oh ! appelez-vous cela quelque chose, » reprit Traddles d'un air pensif.

» — Certainement.

» — Merci, mon cher ami, » dit Traddles, mais j'ai peur d'être averti trop tard.

» — Quoi ! vous auriez endossé le billet dont l'escompte ne peut être obtenu qu'au prix d'un grand sacrifice !

» — Pas encore, c'est un autre ; mais M. Micawber m'a assuré, hier encore, que les fonds étaient faits : telle fut son expression. »

En ce moment, M. Micawber levant la tête vers le palier, je n'eus que le temps de souhaiter le bonsoir à Traddles, en prévoyant que le brave garçon serait bientôt dans l'embarras.

Je venais de m'asseoir auprès de mon feu, ne sachant trop jusqu'à quel point il fallait rire d'un caractère tel que celui de M. Micawber : un bruit de pas dans l'escalier me fit penser que c'était Traddles qui remontait pour chercher quelque article de toilette de son hôtesse ; mais, à mesure que ce pas se rapprocha, je le reconnus mieux, je sentis battre mon cœur et le sang me monter au visage : c'était le pas de Steerforth.

Je ne perdais jamais de vue l'image d'Agnès ; elle ne cessait d'occuper le sanctuaire de mon cœur, si je puis ainsi parler ; mais, lorsque Steerforth entra et me tendit la main, le nuage qui, depuis quelque temps, s'épaississait sur lui, se changea en au-

réole de lumière, et je fus honteux d'avoir douté d'un ami que j'aimais si tendrement. Je n'en aimai pas moins Agnès ; je pensai toujours à elle comme à l'ange bienfaisant de ma vie : ce ne fut pas à elle que je reprochai l'outrage fait à Steerforth, mais à moi, et je lui en eusse volontiers demandé pardon.

« Eh bien ? Pâquerette chérie, » me dit-il en riant, « j'ai donc failli vous surprendre dans un autre festin ! Sybarite que vous êtes ! Ces procureurs en droit canon sont des viveurs, et, auprès d'eux, nous ne sommes plus que de sobres philosophes, nous autres mauvais sujets d'Oxford.

» — J'avoue, » lui répondis-je, « que je viens encore de traiter trois convives.

» — Je viens de les rencontrer sortant de chez vous et chantant tout haut votre munificence d'amphitryon. Quel est celui qui porte la tête encadrée dans un col si empesé ? »

Je lui fis de mon mieux, en quelques mots, l'histoire du couple Micawber.

« — Et l'autre ?

» — Devinez : c'est Traddles !

» — Qu'est-ce que c'est que cela ? » dit Steerforth de son air indifférent.

« — Traddles ! notre ancien condisciple de Salem-House !

» — Ah ! cette poule mouillée, » reprit-il ; « et où l'avez-vous ramassée ? »

Je lui parlai de Traddles en l'exaltant autant que possible, car je sentais que Steerforth aurait pu se le rappeler moins dédaigneusement ; il m'interrompit en me demandant si je ne pourrais pas lui donner quelque chose à manger.

Il restait par bonheur, entre autres débris de notre gala, la moitié du pâté aux pigeons.

« — Ah ! ma Pâquerette ! » s'écria Steerforth en se mettant à table, « voilà un souper de roi ! je lui ferai honneur, car j'arrive de Yarmouth.

» — Je croyais que vous veniez d'Oxford ? » lui dis-je.

« — Moi ! » dit Steerforth, « je viens de naviguer ; j'ai mieux employé mon temps qu'à l'Université.

» — Littimer est venu il y a deux heures, » repris-je, « pour savoir si vous étiez arrivé, et j'ai cru comprendre que vous étiez à Oxford, quoique, à présent que j'y pense, il ne me l'ait pas dit.

» — Littimer est un sot, plus sot que je ne le croyais, d'être venu ici s'enquérir de moi, » répondit Steerforth se versant gaiement un verre de vin et le buvant à ma santé ; « mais si vous connaissez le caractère de Littimer, ma chère Pâquerette, vous êtes plus habile que moi et que la plupart d'entre nous.

» — C'est assez vrai, » dis-je en rapprochant ma chaise de la table ; « et laissons là Littimer pour parler de ce qui m'intéresse davantage : ainsi donc, vous avez été à Yarmouth. Y êtes-vous resté long-temps ?

» — Non, » répliqua-t-il, « une escapade d'une semaine ou deux.

» — Et comment se portent-ils tous ? je présume que la petite Émilie n'est pas encore mariée ?

» — Pas encore ; mais sur le point de l'être, dans huit jours, dans quinze, dans un mois, ou plus tard. Je n'ai pas vu les Peggoty, soit dit en passant ; mais, » ajouta-t-il en déposant sa fourchette et son couteau pour fouiller dans ses poches… « j'ai une lettre pour vous ?

» — De qui ?

» — Eh ! de votre vieille bonne… Où est donc la lettre ? Il s'agit de ce pauvre Barkis, qui est, j'en ai peur, bien près de sa fin. J'ai vu là, cher ami, un apothicaire ou un chirurgien, celui qui mit Votre Seigneurie au monde, et, après une profonde dissertation, il conclut en disant que l'honnête messager était à la veille de faire son dernier voyage. Ah ! je me rappelle : la lettre est dans ma grosse redingote ; cherchez-la vous-même, mon cher ami. La trouvez-vous ?

» — Oui. »

C'était, en effet, une lettre de Peggoty, moins lisible que d'habitude, très brève, et m'annonçant l'état désespéré de son mari.

Pendant que je la déchiffrais, Steerforth continuait à souper.

« — Steerforth, » lui dis-je, « je crois que j'irai à Yarmouth, moi aussi, pour voir ma vieille bonne. Ce n'est pas que je puisse lui être d'aucun service réel, mais elle m'est si attachée, que ma visite lui fera du bien ; ce sera une consolation pour elle, et c'est le moins que je puisse faire, dévouée comme elle a toujours été. Si vous étiez à ma place, ne feriez-vous pas de même ? »

Son regard devint pensif, et il réfléchit quelque temps avant de me répondre :

« — Oui, allez ; vous ne pouvez faire mal.

» — Puisque vous arrivez de Yarmouth, » repris-je, « ce serait inutile de vous prier de m'accompagner.

» — Tout-à-fait impossible, » répliqua-t-il ; je vais cette nuit même à Highgate. Il y a long-temps que j'ai vu ma mère, et ma conscience me le reproche ; car c'est quelque chose d'être aimé comme son enfant prodigue l'est par elle… Bah ! quelle absurdité !… Vous avez l'intention de partir demain, je présume ?

» — Oui, mon ami.

» — Eh bien ! différez d'un jour. Je venais vous prier de passer quelques jours avec nous : me voici, et justement vous prenez votre volée pour Yarmouth.

» — C'est bien à vous, Steerforth, de parler ainsi, vous qui êtes toujours au moment d'entreprendre une expédition ou une autre. »

Il resta un moment comme interdit avant de répondre.

« — Allons, Davy, retardez votre voyage de vingt-quatre heures, et passez la journée de demain avec nous. Qui sait quand nous nous reverrons ? Allons, accordez-moi cette journée. J'ai besoin de vous pour ne pas me trouver en tête-à-tête avec Rosa Dartle.

» — Prendriez-vous trop d'amour l'un pour l'autre si je n'étais pas entre vous deux ?

» — Oui, trop d'amour ou trop de haine, n'importe lequel ; » dit Steerforth en riant, et il insista si bien que je ne pus lui refuser. Il passa alors sa redingote, alluma son cigare, et partit avec l'intention, de faire à pied la route jusqu'à Highgate. Je passai ma redingote aussi, et l'accompagnai jusqu'à la dernière maison de Londres ; mais je n'allumai pas de cigare. J'en avais assez depuis que j'avais fumé pour la première fois.

Le lendemain matin, au moment où je m'habillais, je reçus le billet suivant de M. Micawber :

« Monsieur (car je n'ose dire mon cher Copperfield),

» Le soussigné s'est efforcé hier de vous dérober la connaissance anticipée de sa position calamiteuse ; mais l'espérance s'est évanouie à l'horizon ; l'échéance fatale était déjà arrivée, comme l'atteste un inventaire de saisie dans lequel se trouve malheureusement compris le mobilier de M. Thomas Traddles, Esq., membre de l'Honorable Société d'Inner-Temple.

» S'il manquait une goutte d'amertume à la coupe du soussigné, il la trouverait dans le fait que le susdit Thomas Traddles a endossé par complaisance un mandat de 23 liv. 4 s. 9 d. sterling, dont les fonds ne sont pas faits !

» Après une telle accumulation de fatales circonstances, n'est-il pas superflu d'ajouter que les cendres et la poussière de l'humiliation sont à jamais répandues
sont à ja» Sur
sont à jamais» la
sont à jamais ré» tête
sont à jamais répan » du
sont à jamais répandue » soussigné,

sont à jamais répan » Wilkins Micawber. »

Pauvre Traddles ! malgré la tragique conclusion de ce billet, je connaissais trop M. Micawber pour ne pas savoir que cette tête humiliée se relèverait bientôt malgré les cendres et la poussière qui la couvraient ; mais mon pauvre condisciple, que deviendrait-il, et, avec lui, celle des dix filles du vicaire qui (phrase de triste augure) l'aimait assez pour l'attendre jusqu'à sa soixantième année !

Seconde partie · Chapitre 15

Je prévins M. Spenlow, dans la matinée, que j'avais besoin d'un congé de quelques jours. Comme je ne recevais aucun salaire et qu'ainsi je ne nuisais en rien aux intérêts, de l'implacable M. Jorkins, cela ne souffrit aucune difficulté. Je profitai de l'occasion pour exprimer mon espérance que Miss Spenlow se portait bien : à ma voix tremblante, au trouble de ma vue, M. Spenlow répondit, sans plus d'émotion que s'il eût parlé d'une mortelle ordinaire, qu'il me remerciait, et que sa fille jouissait d'une santé excellente.

Nous autres clercs payants et non payés, en notre qualité de jeunes rejetons de l'ordre patricien des proctors, nous étions traités avec tant de considération, que j'étais presque toujours maître de mes actions et de mon temps. Comme je ne voulais pas cependant être rendu à Highgate avant une heure de l'après-midi, je passai une heure fort agréable avec M. Spenlow, à suivre un nouveau jugement d'excommunication. Il s'agissait de la querelle survenue entre deux bedeaux, dont l'un était accusé d'avoir

poussé l'autre contre une pompe ; le balancier de ladite pompe se projetant dans la cour d'une école, et ladite école étant sous le pignon du toit de l'église, la poussée était un cas ecclésiastique. J'en trouvai les détails fort divertissants, et je partis sur l'impériale de la voiture publique de Highgate, après cette récréation matinale.

M Steerforth fut charmée de me voir et Miss Dartle aussi. Je ne regrettai pas l'absence de Littimer, qui était remplacé dans son service par une modeste fille de chambre en bonnet à rosettes bleues, dont le regard était moins imposant et plus agréable que celui du respectable serviteur. Mais ce qui me frappa surtout au bout d'une demi-heure, fut la surveillance attentive que Miss Dartle exerçait sur moi, et la manière sournoise dont elle épiait la physionomie de Steerforth, la comparant avec la mienne, comme si elle s'attendait à surprendre une explication entre nous deux. Chaque fois que je me tournais de son côté, je voyais ses grands yeux noirs attachés invariablement sur Steerforth et sur moi, passant soudain de l'un à l'autre ou nous examinant tous les deux à la fois. Loin de dissimuler cette observation de lynx, lorsqu'elle voyait que je la remarquais, elle me contemplait alors avec une expression plus prononcée. Quelque innocent que je fusse et sûr de ma conscience relativement à aucun tort dont Miss Dartle pouvait me soupçonner, je finis par être intimidé par la flamme ardente de ces yeux étranges.

Toute la journée, Miss Rosa Dartle sembla remplir la maison de son ubiquité. Si j'étais à causer avec Steerforth dans sa chambre, j'entendais le frôlement de sa robe dans le corridor. Si nous faisions une partie de fleurets sur la pelouse derrière la maison, je l'apercevais allant d'une fenêtre à l'autre, comme une lu-

mière errante, jusqu'à ce qu'elle s'arrêtât à celle d'où elle pouvait le mieux épier. Nous allâmes nous promener tous les quatre dans le parc ; elle appuya sa main légère comme un ressort sur mon bras pour me retenir à elle, laissant Steerforth et sa mère nous devancer hors de la portée de sa voix, et elle me questionna en ces termes :

« — Vous êtes resté long-temps sans venir ici ; votre profession est-elle réellement si séduisante et si absorbante qu'elle ne vous accorde aucun loisir ? Je le demande parce que je désire toujours savoir quand j'ignore : est-ce réellement ainsi ? »

Je répondis que j'aimais assez l'étude du droit canon, sans doute, mais que je ne pouvais lui attribuer tant d'attraits.

« — Ah ! » dit Rosa Dartle, « je suis charmée de l'apprendre, parce que j'aime toujours à être mieux informée quand je suis dans l'erreur. Vous voulez dire que votre profession est un peu aride, peut-être ? »

Je répondis qu'en effet elle était peut-être un peu aride.

« — Ah ! et c'est pourquoi vous aimez des distractions, des distractions excitantes même… n'est-ce pas ? c'est juste ; mais n'est-ce pas un peu trop… eh ? pour lui ? je ne dis pas pour vous. »

Un coup d'œil rapide vers Steerforth, qui nous précédait en donnant le bras à sa mère, me montra qui elle désignait par lui ; mais que voulait-elle dire ? je ne la compris pas et je dus avoir l'air de ne pas la comprendre.

« — Dites-moi, » ajouta-t-elle, « si les distractions de ce genre… je le demande parce que je l'ignore… ne l'occupent pas trop exclusivement ? n'est-ce pas ce qui rend de plus en plus

rares ses visites à sa tendre et aveugle… eh ? » Ici un regard me montra M Steerforth et un autre plongea dans les plus profonds replis de mon âme.

« — Miss Dartle, » répondis-je, « ne pensez pas que…

» — Moi, oh non ! » dit-elle, « ne supposez pas que je pense quelque chose ! je ne suis pas soupçonneuse ; je fais seulement une question. Je n'exprime pas mon propre avis ; je désire fonder une opinion sur ce que vous me répondez. Ce n'est pas cela ? très bien, je suis ravie de le savoir.

» — Certainement, » lui dis-je embarrassé, « ce n'est nullement de ma faute si Steerforth est resté plus long-temps absent que de coutume… si réellement il l'a été, car je l'ignorais encore, et moi-même, quand je l'ai revu hier, il y avait long-temps que je l'avais vu.

» — En vérité ?

» — En vérité, Miss Dartle. »

Àcette affirmation, je la vis pâlir, et la cicatrice imprima son sillon plombé sur ses deux lèvres ; ses yeux, en même temps, fixèrent sur moi leur plus ardent regard et elle me demanda :

« — Que fait-il ?

» — Que fait-il ? » répétai-je après elle, plutôt pour moi que pour elle, tant je fus surpris.

« — Oui, que fait-il ? en quoi l'assiste cet homme qui ne m'apparaît jamais qu'avec un mensonge inscrutable dans son impassible physionomie ? si vous êtes honorable et fidèle, je ne vous demande pas de trahir votre ami ; tout ce que je vous demande

c'est de m'apprendre ce qui l'entraîne et l'absorbe tout entier : est-ce la vengeance, la haine, l'orgueil, l'inquiétude d'esprit, un caprice, l'amour ?

» — Miss Dartle, » répliquai-je, « pourquoi ne pas vouloir me croire lorsque je vous déclare que je ne sais rien de nouveau sur Steerforth, que je n'ai aucune idée de ce qui vous préoccupe et que je vous comprends à peine. »

Une sorte de frémissement, qui me sembla devoir être douloureux, se fit remarquer dans la cruelle cicatrice de Miss Dartle et releva le bord de sa lèvre supérieure avec une expression de mépris ou peut-être de pitié ; elle y porta vivement la main… une main si fine et si délicate, que, lorsque je l'avais vue pour la première fois ouverte devant le feu pour protéger son visage, je l'avais, en moi-même, comparée à une belle porcelaine. Ce fut avec un accent de colère et de dépit qu'elle me dit alors : « Vous me jurez le secret sur tout ceci ; » et elle n'ajouta pas un mot de plus qui me fût adressé directement.

M Steerforth était toujours heureuse dans la société de son fils, et, en cette occasion, Steerforth se montra particulièrement rempli de tendres attentions pour elle. Je prenais le plus vif intérêt à les voir ensemble, à cause, non-seulement de leur mutuelle affection, mais encore de leur ressemblance remarquable et de la différence que l'âge et le sexe faisaient ressortir entre la hauteur impétueuse de l'un et la gracieuse dignité de l'autre. Il me vint plus d'une fois la pensée qu'il était heureux qu'aucune cause sérieuse de désaccord n'eût jamais éclaté entre eux ; car deux caractères pareils — je devrais dire plutôt dire deux nuances si prononcées du même caractère — auraient été plus difficiles à se réconcilier que les extrêmes les plus opposés. Cette idée, je l'avoue-

rai, me fut suggérée par une conversation de Rosa Dartle. Elle dit à dîner :

« — Oh ! je voudrais bien que quelqu'un consentît à m'apprendre ce qu'il en est d'une chose à laquelle j'ai pensé tout le jour.

» — Que voulez-vous savoir, Rosa ? » demanda M Steerforth ; » je vous en prie, Rosa, ne soyez pas mystérieuse.

» — Mystérieuse ! » s'écria-t-elle ; « ah ! réellement ? me trouvez-vous mystérieuse ?

» — Ne suis-je pas constamment à vous supplier de parler simplement et naturellement, » dit M Steerforth.

« — Quoi donc, je ne parle pas naturellement ? » répliqua Rosa. Eh bien ! je ne le pensais pas. Il faut être indulgente pour moi, nous ne nous connaissons pas nous-mêmes.

» — C'est devenu pour vous une seconde nature, » dit M Steerforth sans humeur ; « cependant, je me souviens, et vous devez vous souvenir que vous aviez une autre manière d'être, Rosa ; vous étiez moins sur vos gardes et plus confiante.

» — Allons, je vois que vous avez raison, » reprit Rosa ; « c'est ainsi que les mauvaises habitudes s'enracinent en nous réellement. Moins sur mes gardes et plus confiante ? comment ai-je pu changer si imperceptiblement ? cela est singulier et je veux revenir à mon ancienne manière d'être.

» — Je le désire bien sincèrement ; » dit M Steerforth avec un sourire.

« Oh ! réellement je tâcherai. J'apprendrai la franchise de… voyons, de qui ?… de James ? »

M Steerforth entrevit le sarcasme qui se cachait sous l'air presque naïf de Miss Dartle et lui répliqua assez vivement :

« — Rosa, vous ne pourriez apprendre la franchise à une meilleure école.

» — Oh ! j'en suis bien sûre, » répliqua-t-elle avec animation : s'il est une chose dont je sois sûre, vous le savez, c'est celle-là. »

M Steerforth parut regretter son mouvement d'humeur, et reprit d'un ton plus doux :

« — Mais, ma chère Rosa ! vous ne nous avez pas dit ce que vous voudriez tant savoir.

» — Ce que je voudrais tant savoir ? » répondit Rosa avec une indifférence provocante, « ah oui ! c'est seulement si les personnes qui sont semblables ou identiques dans leur constitution morale… n'est-ce pas la phrase reçue ?… ne sont pas exposées, si quelque motif sérieux les divise, à être brouillées plus dangereusement.

» — Je serais pour l'affirmative ; » dit Steerforth.

« — Réellement, » dit Miss Dartle ; « oh ! mon Dieu ! supposons, par exemple ; — une invraisemblance est aussi bonne qu'une autre quand il ne s'agit que d'une supposition, — supposons que vous et votre mère vous vinssiez à avoir une querelle sérieuse.

» — Ma chère Rosa, » interrompit M Steerforth avec un sourire gracieux, « cherchez quelqu'autre supposition. Dieu merci !

James et moi nous connaissons trop bien nos devoirs réciproques.

» — Ah ! » dit Miss Dartle d'un air réfléchi, « assurément, c'est ce qui préviendrait la querelle… oh ! sans contredit… exactement. Je suis enchantée d'avoir été assez folle pour choisir cet exemple, tant il est doux de savoir que vos devoirs réciproques rendent la chose impossible… je vous remercie. »

Une autre circonstance relative à Miss Dartle ne doit pas être omise, car j'eus des raisons pour me la rappeler plus tard, quand l'irrémédiable passé fut connu. Pendant toute cette journée, et principalement à dater de ce moment, Steerforth s'étudia, avec toutes ces séductions qui lui coûtaient si peu, à jeter un charme sur cette singulière créature. Qu'il réussît, cela ne pouvait me surprendre ; qu'elle luttât contre la fascination ne me surprit pas non plus, car je savais qu'elle était quelquefois sous une influence maligne. Mais je vis graduellement changer ses traits et ses manières ; je la vis regarder Steerforth avec admiration sans dissimuler le dernier effort de sa résistance, comme si elle regrettait de se laisser vaincre, jusqu'à ce que, complètement dominée, elle n'eut plus qu'un agréable sourire pour tous, et je cessai d'avoir peur de ce regard qui m'avait tant effrayé jusque-là. Dans le courant de la soirée, nous nous assîmes auprès du feu, causant gaiement tous les quatre ensemble comme d'heureux enfants.

Soit parce que nous avions prolongé cette causerie, soit parce que Steerforth ne voulait pas perdre son avantage, nous ne restâmes pas plus de cinq minutes dans la pièce où elle avait eu lieu, après que Rosa se fut levée pour passer seule au salon.

« — Elle pince de la harpe, » me dit Steerforth tout bas en m'arrêtant sur la porte, « et c'est ce qu'elle ne faisait plus depuis trois ans, excepté quand elle était seule avec ma mère. »

Cela fut dit avec un sourire curieux ; immédiatement nous entrâmes dans le salon, et nous y trouvâmes, en effet, Miss Dartle.

« — Ne vous levez pas, ma chère Rosa, je vous en prie, » lui dit Steerforth ; « une fois au moins ayez la complaisance de nous chanter une ballade irlandaise.

» — Quel plaisir peut faire une ballade irlandaise ? » répondit Miss Dartle.

« — Un grand plaisir, je vous le jure, et voici mon ami Pâquerette qui aime la musique de toute son âme. Chantez-nous une ballade irlandaise, Rosa ; je veux m'asseoir près de vous et vous écouter comme autrefois. »

Il s'assit près de la harpe, et Miss Dartle promena quelque temps les doigts sur les cordes de l'instrument, comme si elle hésitait à en tirer un son ; puis, avec un geste soudain, elle chanta en s'accompagnant.

Je ne saurais dire si c'était l'air ou la voix qui prêtait à cette ballade quelque chose de surnaturel. Je n'ai jamais entendu rien de plus extraordinaire, rien qui ressemblât davantage à l'improvisation inspirée de la chanteuse, renonçant par moments à rendre ce qu'elle éprouvait autrement que par les notes basses d'un murmure articulé. Quand elle eut fini, je restais plongé dans une silencieuse rêverie, lorsque je fus témoin d'une autre scène inattendue. Steerforth avait quitté sa chaise ; il passait en riant

un de ses bras autour de la taille de Miss Dartle, et il lui disait : « — Allons, Rosa, à l'avenir nous nous aimerons tendrement… »

Mais elle, en le repoussant avec la fureur d'un chat sauvage, l'avait frappé et s'était enfuie du salon.

« — Qu'est-il donc arrivé à Rosa ? » demanda M Steerforth survenant.

« — Ma mère, » répondit Steerforth, « elle a été un ange pendant quelques instants, et tout-à-coup, par compensation, elle est devenue tout le contraire de l'ange.

» — James, vous devriez prendre garde de ne pas l'irriter ; son caractère a été aigri, souvenez-vous-en, et il ne faut pas s'y jouer. »

Rosa ne revint pas, et il ne fut plus question d'elle jusqu'au moment où j'entrai dans la chambre de Steerforth pour lui souhaiter le bonsoir.

« — Avez-vous jamais vu une créature plus incompréhensible ? » me dit-il en riant.

J'exprimai tout mon étonnement.

« — Dieu sait ce qu'elle avait, » poursuivit Steerforth ; « mais, je vous le répète, c'est une lame à deux tranchants : il est dangereux de la toucher de quelque façon que vous vous y preniez… Bonne nuit, mon cher Copperfield.

» — Bonne nuit, mon cher Steerforth… je partirai demain matin avant que vous soyez levé ; je vous dis donc adieu en même temps…

» — Adieu, Pâquerette, » me répondit-il avec un sourire… « car ce n'est pas le nom que vous donnèrent vos parrain et marraine, mais celui que j'aime le plus à vous donner, et je voudrais, oui, je voudrais que vous puissiez me le donner aussi.

» — Je ne vois pas pourquoi je ne vous le donnerais pas, » dis-je.

» — Pâquerette, » reprit Steerforth, « si quelque chose nous séparait un jour, vous devez me juger sous mes couleurs les plus favorables ; voyons, promettez-le moi, vous me jugerez sous mes couleurs les plus favorables, si les circonstances nous séparent jamais.

» — Vous n'avez pas à mes yeux, Steerforth, » lui répondis-je, « ni des couleurs plus favorables, ni des couleurs qui le seraient moins ; vous êtes toujours le même dans mon cœur. »

Tout en parlant ainsi, j'éprouvai un tel remords de lui avoir fait injure, même par une vague pensée, que l'aveu de cette pensée allait m'échapper, mais il m'en coûtait de trahir la confiance d'Agnès et je ne savais comment me justifier sans l'accuser : « Adieu, Pâquerette, » répéta Steerforth ; nous nous quittâmes en nous serrant affectueusement la main, et l'aveu expira sur mes lèvres.

Le lendemain matin je me réveillai au point du jour, et, m'étant habillé sans bruit, je me glissai dans la chambre de Steerforth ; il était profondément endormi : la tête inclinée sur son bras droit, endormi de son sommeil d'écolier.

Le moment approchait où je devais m'étonner de ce sommeil si paisible !

Je ne le réveillai pas, et je le quittai en silence.

Je vous quittai, Steerforth… ah ! Dieu vous pardonne ! pour ne plus serrer votre main dans ma main d'ami… non, jamais, jamais !

Seconde partie · Chapitre 16

J'arrivai à Yarmouth dans la soirée et descendis à l'auberge. Je savais que la seconde chambre de ma chère Peggoty, — ma chambre, — ne serait bientôt plus vide, si déjà même la maison n'avait pas reçu la visite de cet Hôte auquel tous les vivants doivent faire place. Je descendis donc à l'auberge et j'y dînai à la hâte en y retenant un lit.

Il était dix heures quand je me dirigeai vers la demeure de M. Barkis ; la plupart des boutiques étaient closes, et la ville avait un air de tristesse. En passant devant Omer et Joram, j'aperçus, à travers la porte entrebâillée, le digne tailleur-passementier qui fumait sa pipe. J'entrai et lui demandai de ses nouvelles.

« — Et vous-même, M. Copperfield ? prenez donc un siège… ; j'espère que la fumée ne vous incommode pas.

» — Nullement, » répondis-je, « je l'aime… dans la pipe d'un autre.

» — C'est-à-dire pas dans la vôtre, eh ! » dit M. Omer en riant, « tant mieux, Monsieur, c'est une mauvaise habitude pour un jeune homme ; je ne fume moi-même que pour mon asthme ; asseyez-vous donc. »

M. Omer m'ayant avancé une chaise, reprit sa place, essoufflé et aspirant sa pipe comme si elle eût contenu cet air vital si nécessaire à ses organes respiratoires.

« — J'ai le chagrin d'avoir reçu de mauvaises nouvelles de M. Barkis, » lui dis-je.

M. Omer me regarda d'un air sérieux et se contenta de hocher la tête.

« — Savez-vous comment il est ce soir ? » lui demandai-je.

» — Je vous eusse adressé la même question, » répondit-il, « si la délicatesse me l'eût permis ; c'est un des mauvais côtés de la principale branche de notre commerce ; quand quelqu'un est malade, nous ne pouvons nous informer de son état. »

C'était une délicatesse qui ne m'était pas venue à l'esprit, quoique je ne fusse pas entré dans la boutique sans quelque crainte d'y entendre l'ancien air de tic-toc.

« — Maintes fois, » continua-t-il, « nous sommes privés de nous montrer aussi polis que nous voudrions l'être. Ainsi, voilà quarante ans que je connais Barkis ; mais je ne saurais aller moi-même jusque chez lui pour savoir comment il va ; aussi sommes-nous forcés, pour savoir de ses nouvelles, de nous adresser à Émilie ; et justement, sachant qu'elle était ce soir chez sa tante, Joram et Minette sont allés, sous quelque prétexte, l'y trouver, et si vous voulez attendre, ils ne peuvent tarder à revenir. »

Je profitai de la permission d'attendre pour parler d'Émilie elle-même.

« — Eh bien ! tenez, Monsieur, » me dit M. Omer entre deux bouffées de sa pipe, « à vous parler franchement, je ne serais pas fâché que son mariage soit accompli.

» — Pourquoi, Monsieur Omer ?

» — Parce qu'elle est dans une espèce de transition et d'incertitude qui semble troubler son charmant caractère. Elle est tout aussi jolie… plus jolie même ; elle travaille tout aussi bien qu'auparavant ; elle valait six ouvrières et elle en vaut toujours six ; mais elle n'a pas, comme auparavant, le cœur à l'ouvrage ; vous me comprenez ?

» — Je vous comprends, » répondis-je.

Mon intelligence parut plaire à M. Omer, qui ajouta :

» — Vous savez comme cette ravissante petite fée est affectueuse : on voit que l'idée de quitter la demeure de son oncle, son oncle surtout, la tourmente ; c'est pour elle un pas pénible à franchir, et je le leur ai déclaré à tous. Je consens volontiers à lui faire grâce des derniers mois de son apprentissage, pour la voir établie dans le petit ménage à part qu'ils ont déjà préparé pour elle. Sans cette maladie de M. Barkis, je crois que tout serait terminé ; car M. Daniel Peggoty, tout en redoutant comme Émilie cette séparation, était convenu avec moi qu'il y avait urgence de ne pas prolonger cette incertitude qui finirait par être funeste à la santé de sa nièce chérie… mais je reconnais le pas de Joram et de Minette, nous allons savoir où en est le pauvre Barkis.

» — Le pauvre Barkis, » dirent le gendre et la fille de M. Omer, « était aussi bas que possible. Il ne reconnaissait plus personne, et M. Chillip venait d'avouer mélancoliquement dans la cuisine,

en faisant sa dernière visite, que ni tout le « Collège des médecins » de Londres, ni le « Collège des chirurgiens, » ni « l'École des apothicaires, » les appellerait-on tous ensemble, ne pourraient rien pour lui. Toute la science des uns y échouerait, toutes les drogues des autres, selon M. Chillip, ne seraient que poison pour lui. »

Apprenant que M. Daniel Peggoty était auprès du mourant, je résolus de m'y rendre de ce pas et je souhaitai le bonsoir à M. Omer, à M. et M Joram. J'éprouvai en chemin un sentiment solennel qui transformait pour moi M. Barkis en un homme tout-à-fait différent.

Ce fut M. Daniel Peggoty qui m'ouvrit la porte. Il ne parut pas aussi surpris que je m'y attendais. Je fis la même réflexion pour ma chère bonne lorsqu'elle descendit à la cuisine ; j'ai plus d'une fois remarqué, depuis lors, qu'à l'approche de cette surprise redoutée qu'on appelle la mort, toutes les autres surprises s'amoindrissent et s'effacent.

Je trouvai la petite Émilie assise au coin de la cheminée, couvrant son visage de ses mains. Cham était debout à côté d'elle.

Nous parlions tous à demi-voix, écoutant par intervalles si quelque son parvenait jusqu'à nous de la chambre au-dessus. Je n'y avais pas fait attention lors de ma dernière visite, mais il y avait quelque chose d'étrange à ne pas voir Barkis avec les personnes qui étaient chez lui.

« — C'est bien aimable à vous d'être venu, M. Davy, » me dit M. Daniel Peggoty.

« — On ne peut plus aimable, » dit Cham.

« — Émilie, ma chère ! » s'écria M. Daniel Peggoty, « regardez donc ! voici M. Davy qui est venu nous voir ; un peu de courage ma chère petite ; quoi ! pas un mot à M. Davy ! »

Émilie eut comme un frisson. Je sens encore en ce moment l'impression glacée de sa main quand je la touchai avec la mienne. Le seul signe de vie qu'elle donna fut de la retirer ; puis, se levant de sa chaise, elle rampa, en quelque sorte, jusqu'à son oncle, et, presque agenouillée, se pressa toujours tremblante contre lui.

« — C'est un cœur si aimant, » dit M. Daniel Peggoty en caressant de sa large main les boucles de ses beaux cheveux, « qu'elle ne peut supporter un si grand chagrin. C'est naturel à la jeunesse, M. Davy, lorsqu'elle n'est pas faite à ces épreuves ; ma petite mouette est si timide… C'est naturel. »

Elle l'embrassa plus tendrement encore, mais sans lever la tête ni prononcer un mot.

« — Il se fait tard, ma chérie, » dit M. Daniel, « et voilà Cham qui est venu pour vous ramener à la maison. Encore un cœur aimant, celui-là !… allez avec lui, ma petite Émilie… Que dites-vous donc, ma chère ? »

Le son de la voix d'Émilie n'avait pas atteint mon oreille ; mais M. Daniel se baissait pour l'écouter, et il lui répondit :

« — Que je vous laisse rester avec votre oncle, ma chère ? Mais est-ce bien ce que vous demandez, quand votre futur est venu lui-même vous chercher ? Voyons donc cela ! ce serait un vieux hérisson de mer comme moi, qui tiendrait compagnie à cette petite

créature… Elle aime tant son oncle ! N'en soyez pas jaloux, Cham. La petite folle !

» — Émilie a bien raison, M. Davy, » dit Cham, « il faut céder, oncle : puisqu'elle le veut et qu'elle est si effrayée, il vaut mieux qu'elle passe la nuit avec vous ; mais je la passerai aussi.

» — Non, non, » dit M. Daniel, vous ne le devez pas… un homme marié, ou qui va l'être ! perdre une journée de travail… car vous ne pourriez passer la nuit et travailler demain, Cham ; non, retournez à la maison, vous ne craindrez pas, j'espère, que nous n'ayons pas soin d'Émilie ? »

Cham céda et prit son chapeau pour s'en aller. Mais d'abord il voulut embrasser Émilie. À voir comme il s'approcha d'elle, il était impossible de ne pas reconnaître que la nature avait créé Cham pour être gentleman ; Émilie cependant, tout en recevant le baiser de son futur, embrassait plus étroitement son oncle. Ce fut moi qui allai fermer la porte sur Cham, ce que je fis avec précaution, pour qu'aucun bruit ne troublât le silence et le recueillement qui régnaient. En rentrant dans la cuisine, j'entendis que M. Daniel Peggoty disait à Émilie :

« — Maintenant, je vais monter pour dire à votre tante que M. Davy est ici, et cela lui fera du bien à la pauvre femme. Asseyez-vous près du feu en m'attendant, ma chérie, et réchauffez-vous : vos mains sont glacées. N'ayez donc pas tant de peur… Quoi ! vous désirez monter avec moi ? Eh bien ! comme vous voudrez, venez… Je crois, M. Davy, » ajouta-t-il avec une sorte d'orgueil, « que si son oncle n'avait plus d'autre asile que le fossé de la grand'route, elle irait y demeurer avec lui… Mais il y aura bientôt quelqu'un autre que vous ne voudrez plus quitter, mon Émilie ! »

Un peu plus tard, lorsque je montai moi-même, en passant devant la porte de ma petite chambre, qui était sans lumière, je crus y voir Émilie étendue sur le parquet… mais était-ce réellement Émilie, n'était-ce pas l'ombre de quelque meuble ? Je ne saurais en être certain.

Resté seul devant le feu, j'eus le loisir de penser à la peur de la mort qui… agitait ainsi la jolie petite Émilie, et cette sensation, jointe à l'incertitude d'idées dont M. Omer m'avait parlé, me parut l'explication naturelle d'une agitation si extraordinaire. En comptant moi-même silencieusement les oscillations de la pendule avant que ma chère Peggoty descendît pour me voir, j'eus le loisir aussi de sympathiser avec ce qui m'avait semblé d'abord une faiblesse exagérée. Peggoty me pressa sur son cœur, me bénit et me remercia de la consolation que j'apportais à son affliction. Elle me pria ensuite de monter auprès de M. Barkis, disant avec des sanglots que le pauvre homme m'avait toujours aimé et admiré, qu'il parlait souvent de moi avant de tomber dans sa stupeur, et qu'elle croyait que s'il recouvrait sa connaissance, il se ranimerait à ma vue.

Hélas ! il n'était guère probable que rien pût le ranimer. Il était à moitié hors du lit, dans une attitude souffrante, la tête et une épaule penchées sur le coffre qui lui avait coûté tant d'inquiétudes et de soucis. J'appris que lorsqu'il s'était vu hors d'état de se lever péniblement pour l'ouvrir, ou même de vérifier s'il était en sûreté au moyen de l'espèce de baguette divinatoire dont je l'avais vu se servir, il avait exigé qu'on le plaçât sur une chaise à son chevet. Le temps et le monde lui échappaient ; mais le coffre était là… Les dernières syllabes qu'il avait prononcées ré-

sumaient l'explication qu'il donnait sans cesse : — « Vieilles hardes ! »

« — Barkis, mon ami, » dit Peggoty avec cet accent d'encouragement qu'on prend pour s'adresser aux malades, « voici mon cher enfant, mon cher Davy, qui nous réunit tous les deux, celui que vous chargiez de vos messages, vous en souvenez-vous ? Ne voulez-vous pas dire bonjour à M. Davy ? »

M. Barkis resta muet et insensible comme le coffre sur lequel il avait cherché à s'appuyer. Nous étions au pied du lit, M. Daniel et moi, et le bon marinier me dit à l'oreille en mettant sa main devant sa bouche :

« — Il s'en va avec la marée. »

J'avais les larmes aux yeux ainsi que M. Daniel, mais je répétai tout bas : « Avec la marée ?

» — Le long de la côte, » me répondit M. Daniel, « les malades ne meurent que lorsque la marée est à peu près épuisée, les enfants ne naissent que lorsque le flot est de retour ; il s'en va avec la marée ; le reflux aura lieu à trois heures et demie ; s'il survit jusqu'à ce que le flux retourne, il vivra jusqu'à la marée prochaine. »

Nous passâmes des heures entières à veiller près de ce lit de mort. Je ne prétends pas expliquer quelle mystérieuse influence j'exerçai sur les sens affaiblis du moribond ; mais lorsqu'enfin il commença à s'agiter et à murmurer quelques paroles, il rêvait certainement qu'il me conduisait au pensionnat.

« — Il revient à lui, » dit Peggoty.

M. Daniel me toucha le coude et me dit tout bas d'un air solennel :

« — La marée et lui partent ensemble.

» — Barkis, mon cher homme ! » dit Peggoty.

« — Clara Peggoty Barkis ! » répondit-il faiblement : « la meilleure femme de la terre !

» — Regardez, Barkis, voici M. Davy, » dit Peggoty, car il rouvrait les yeux.

J'étais sur le point de lui demander s'il me reconnaissait, lorsqu'il essaya de me prendre la main et me dit très distinctement avec un doux sourire :

« — Barkis veut bien ! »

Et comme le flot baissait, il partit avec la marée.

Seconde partie · Chapitre 17

Il ne fut pas difficile à Peggoty d'obtenir de moi que je prolongerais mon séjour à Yarmouth jusqu'à ce que les restes du pauvre messager eussent fait le dernier voyage à Blunderstone. Elle avait acheté, sur ses propres épargnes, un terrain dans notre vieux cimetière, près du tombeau de « sa chère fille, » comme elle appelait toujours ma mère. C'était là qu'elle voulait que son mari attendît qu'elle vînt le rejoindre.

En tenant compagnie à Peggoty et en faisant pour elle tout ce que je pus (peu de chose, sans doute), je me rends avec plaisir

cette justice de dire que j'étais heureux de payer en partie mes dettes de reconnaissance ; mais il faut bien convenir aussi que j'éprouvai encore une satisfaction, toute personnelle et professionnelle, à me charger du testament de M. Barkis et d'en expliquer les articles.

Je puis réclamer le mérite d'avoir le premier donné l'idée de chercher le susdit testament dans le fameux coffre, où il fut découvert tout au fond d'un de ces sacs avec lesquels les voituriers donnent l'avoine à leurs chevaux. Le coffre contenait aussi :

1 Une antique montre d'or avec sa chaîne et ses breloques, que M. Barkis avait portée le jour de ses noces, et qui était disparue depuis ;

2 Une tabatière en argent, de la forme d'une jambe ;

3 Une boîte faite comme un citron, pleine de tasses et de soucoupes, que M. Barkis avait probablement achetée pour m'en faire cadeau lorsque j'étais un petit garçon, et qu'il avait gardée sans pouvoir se décider à s'en séparer ;

4 87 guinées et demie, en guinées et demi-guinées ; 250 £ en bank-notes parfaitement neuves ;

5 Plusieurs reçus de sommes placées à la Banque d'Angleterre ;

6 Un vieux fer à cheval, un shelling rogné, un morceau de camphre et une écaille d'huître. Ce dernier article étant très poli et brillant à l'intérieur de couleurs prismatiques, je conclus que M. Barkis avait dû avoir quelques idées générales au sujet des perles, idées qui restèrent indéfinies dans son esprit.

Pendant des années, M. Barkis avait fait voyager journellement son coffre avec lui dans sa voiture. Afin de mieux éluder l'observation des curieux, il avait inventé une fiction, prétendant qu'il appartenait à M. Blackboy et que le propriétaire l'avait laissé à sa consignation jusqu'à ce qu'il vînt le réclamer ; cette fable avait été soigneusement inscrite sur le couvercle en caractères devenus à peu près illisibles.

M. Barkis avait thésaurisé avec un résultat très satisfaisant. Son avoir en argent s'élevait à près de trois mille livres sterling (75,000 fr.). De cette somme il léguait l'intérêt du tiers à M. Daniel Peggoty sa vie durant, pour être à son décès partagée en principal, par égales portions, entre Peggoty, la petite Émilie et moi, ou entre les survivants de ces trois légataires. Tout le reste de sa fortune était laissé à sa veuve, légataire universelle, seule exécutrice de son testament et de ses dernières volontés.

Je me sentis un vrai proctor en titre, quand je lus ce document tout haut, avec le cérémonial d'usage, en répétant chaque clause de sa teneur à chacune des parties intéressées. Je compris enfin l'utilité d'une cour de justice d'où relevaient, entre autres, les héritiers et les légataires. J'étudiai le testament avec l'attention la plus profonde, le déclarai parfaitement en règle, fis quelques marques au crayon en marge et ne fus pas peu fier d'en savoir autant.

Cette étude sérieuse m'absorba pendant toute la semaine qui précéda les funérailles. Je fis à Peggoty le compte de tout ce qui constituait son héritage ; j'arrangeai toutes ses affaires régulièrement ; bref, elle eut en moi son conseiller et son oracle judiciaire. Je ne vis pas la petite Émilie dans cette semaine, mais je sus que

la famille, d'accord avec M. Omer, avait décidé que son mariage se célébrerait sans bruit au bout de quinze jours.

Je n'assistai pas aux obsèques avec les insignes de mon rôle, si je puis m'exprimer ainsi : je veux dire que je n'étais pas costumé en noir avec un long crêpe flottant pour effrayer les oiseaux. Mais je me rendis le matin de bonne heure à Blunderstone, et quand le convoi arriva j'étais dans le cimetière, entre Peggoty et M. Daniel, son frère. Je vis à la fenêtre de ma chambre le fou qui regardait ; le bambin de M. Chillip balançait sa grosse tête et ouvrait de grands yeux par dessus l'épaule de sa nourrice. À l'arrière-plan du tableau, M. Omer respirait péniblement ; peu de témoins d'ailleurs d'une cérémonie qui se passa avec le plus grand calme. Après que tout fut fini, nous nous promenâmes pendant une heure encore dans le champ du repos et cueillîmes quelques jeunes feuilles printanières à l'arbre qui ombrageait la tombe de ma mère.

Je vois encore le sombre nuage qui s'étendit sur tout ce qui va suivre, le nuage qui s'abaissa lentement sur la ville où me ramenaient mes pas solitaires. Le même pressentiment m'attriste, la même terreur pèse sur moi à mesure que je m'en approche : ah ! si je pouvais, en suspendant mon récit, suspendre indéfiniment la fatale catastrophe de cette soirée dont je n'ai que trop conservé la mémoire… mais c'est en vain que ma main s'arrête et laisse tomber la plume… le passé est irrévocable : rien ne peut empêcher ce qui fut d'avoir été.

Ma vieille bonne partait pour Londres avec moi, le lendemain, pour l'affaire du testament. La petite Émilie passa la journée chez M. Omer. Il était convenu que nous nous réunirions tous les soirs à la maison-navire, où Cham reconduirait Émilie à l'heure ordi-

naire. Je revenais seul de Blunderstone, ayant été précédé de M. Daniel Peggoty et de sa sœur, qui devaient attendre toute la famille auprès du feu à la tombée de la nuit.

Je m'étais séparé d'eux à cette petite grille où, dans mon enfance, des Straps fantastiques avaient fait une halte avec le havresac de Roderick Random. Avant de les suivre sur la grand'route, j'avais fait un détour jusqu'à Lowestoft. De là, me dirigeant vers Yarmouth, je m'étais arrêté pour dîner à une petite auberge située à un mille ou deux du bac dont j'ai autrefois fait mention. Ce fut ainsi que le jour se passa, et il était tard quand je fus surpris par la pluie. Je doublai le pas, profitant de la lumière que la lune projetait encore sur le chemin, par derrière les nuages.

J'aperçus bientôt la maison de M. Daniel Peggoty et la lumière qui scintillait à travers la croisée. Je franchis une langue de sable, et, arrivé enfin, j'entrai.

Le bien-être régnait dans ce petit intérieur. M. Daniel Peggoty avait fumé sa pipe du soir, et je reconnus les préparatifs du souper. Le feu pétillait au foyer, le siége où se plaçait autrefois la petite Émilie était à l'ancienne place ; assise à son ancienne place aussi, je vis Peggoty qui, sans sa robe de deuil, m'aurait apparue comme si elle ne l'avait jamais quittée. M Gummidge grommelait enfin un peu dans son coin, et, par conséquent, était toujours la même M Gummidge.

« — Vous êtes le premier de nos jeunes gens au rendez-vous, M. Davy, » dit M. Daniel, » ne gardez pas cette redingote si elle est mouillée.

» — Merci, M. Daniel, » lui répondis-je en lui remettant ma redingote, « elle est presque sèche.

» — Asseyez-vous, M. Davy ; il est inutile de vous dire : soyez le bienvenu ! car vous savez que vous l'êtes et de tout cœur.

» — Merci, M. Daniel, j'en suis bien sûr. Bonsoir, M Gummidge, bonsoir, ma bonne Peggoty, » ajoutai-je en l'embrassant, « comment êtes-vous ?

» — Ah ! » dit M. Daniel Peggoty prévenant sa réponse, « je ne sais pas de femme au monde qui puisse se consoler comme elle par la pensée d'avoir rempli son devoir envers celui qui n'est plus ; et celui-là le savait, car il a rempli son devoir envers elle comme elle l'avait rempli envers lui. »

Ici M Gummidge fit entendre un gros soupir.

« — Et vous aussi, ma bonne mère, » reprit M. Peggoty (en nous faisant signe que les derniers événements devaient avoir réveillé le souvenir de l'Ancien), « et vous aussi, du courage : vous voyez que chacun a sa part de chagrins en ce monde.

« — Oui, oui, sans doute, » répondit M Gummidge ; « mais il n'y a que moi qui reste au monde exprès pour être à charge aux autres.

« — Vous à charge, » répliqua M. Daniel Peggoty avec un air de sérieuse remontrance, « que me dites-vous là, au moment où je vais avoir plus besoin de vous que jamais ? »

Et ayant regardé l'heure à son horloge de Hollande, M. Peggoty se leva, moucha la chandelle et la replaça sur la croisée.

« — M. Davy, » me dit-il, « voulez-vous savoir pour qui est cette lumière ? Et pour qui serait-elle sinon pour notre petite Émilie ? le sentier, voyez-vous, n'est pas trop éclairé quand vient

la nuit noire, et toutes les fois que je suis ici avant Émilie, je pense qu'elle se dit d'abord en apercevant de loin cette clarté : « Voilà la maison, » et puis encore : — « Mon oncle y est ? » — car elle sait que c'est moi qui m'occupe ainsi d'elle.

» — Vous êtes un grand enfant ! » lui dit sa sœur qui l'en aimait davantage si elle pensait ce qu'elle disait.

« — Eh bien ! oui, c'est vrai, » dit M. Peggoty, « et devriez-vous m'appeler plus grand enfant encore, savez-vous ce que je me suis promis de faire quand Émilie sera mariée et partie de cette maison ? Je poserai la chandelle à la même fenêtre, à peine rentré ici le soir (et comment vivrais-je ailleurs à l'âge où je suis !). Je ferai comme si j'attendais encore ma chère petite : pour oublier qu'elle habite sous un autre toit, je redirai en voyant la chandelle à la croisée : « Émilie l'aperçoit de loin, Émilie va venir… » Riez, ma sœur, du grand enfant, je vous le permets : grâce au ciel, je puis rire aussi de bon cœur moi-même, car la voici ! »

Non, ce n'était pas elle. C'était Cham tout seul. Il fallait que la pluie fût devenue plus forte depuis mon arrivée, car il avait rabattu sur son visage les larges bords de son chapeau.

« — Où est Émilie ? » demanda M. Daniel Peggoty.

Cham fit un signe de tête comme pour indiquer qu'elle était de l'autre côté de la porte. M. Daniel Peggoty prit la lumière sur la fenêtre, la moucha, la posa sur la table et puis se mit à remuer le feu, tandis que Cham, qui n'avait pas fait un pas depuis le seuil de la porte, me disait :

« — M. Davy, voulez-vous venir une minute pour voir ce qu'Émilie et moi nous voulons vous montrer ? »

Je le suivis, et, à ma grande terreur, je m'aperçus alors qu'il était pâle comme la mort. Il m'entraîna vivement et ferma la porte sur nous, rien que sur nous deux.

« — Cham ! qu'y a-t-il donc ?

» — M. Davy !... »

Les larmes et les sanglots lui coupèrent la parole. Je fus stupéfait par cette explosion de sa douleur : je ne sais plus quelle fut ma pensée : je ne pouvais que le regarder.

« — Cham ! mon cher Cham ! pour l'amour du ciel, apprenez-moi de quoi il s'agit !

» — Ma bien aimée, M. Davy, — l'orgueil et l'espoir de mon cœur, — celle pour qui je serais mort volontiers, celle pour qui je mourrais encore... elle est partie !

» — Partie ?

» — Émilie est partie... ah ! M. Davy, jugez de la manière dont elle est partie, quand je prie Dieu de la tuer, — elle qui m'est plus chère que tout au monde, plutôt que de permettre qu'elle soit à jamais perdue ! »

J'aurai toujours là devant les yeux le visage qu'il leva vers le ciel, le frémissement de ses mains jointes, expression de son angoisse et de son désespoir, au milieu de cette sombre nuit.

« — Vous avez étudié, vous, » me dit-il, « et vous savez comment on parle. Comment leur annoncer cela à eux là-dedans ; à lui surtout, M. Davy ? »

Je vis la porte tourner sur ses gonds, et instinctivement je voulus retenir le loquet pour gagner un moment… il était trop tard. M. Daniel Peggoty montra sa tête… Quel changement dans ses traits lorsqu'il n'aperçut que Cham et moi !

Je me rappelle un grand cri de douleur, les femmes entourant M. Daniel Peggoty, nous tous debout dans la chambre, moi tenant à la main un papier que Cham m'avait remis, M. Daniel Peggoty sa veste violemment déchirée, les cheveux en désordre, les lèvres et le front blêmes.

« — Lisez, M. Davy, » me dit-il d'une voix frémissante, « lisez lentement, je vous prie, ou j'aurai peine à comprendre. »

Au milieu d'un silence de mort, je lus la lettre suivante écrite sur un papier tout taché de larmes :

« Ô vous qui m'aimez mille fois plus que je ne l'ai mérité alors même que ma pensée était innocente, lorsque vous lirez ces lignes, je serai bien loin… »

« — Je serai bien loin, » répéta lentement M. Peggoty. — « Arrêtez ! Émilie bien loin ! Continuez. »

« Je serai bien loin pour ne plus revenir à moins qu'il ne me ramène… sa femme. Ah ! si vous saviez combien mon cœur est déchiré. Je vous ai trop offensé pour que vous me pardonniez jamais, et, cependant, je le répète, si vous pouviez seulement savoir combien je souffre. Ah ! je suis trop coupable pour vous parler de moi… consolez-vous en pensant que je suis si coupable ; mais, par la miséricorde divine, daignez dire à mon oncle qu'il ne m'a jamais été plus cher qu'à présent ! et puis oubliez tous combien vous avez été bons et affectueux pour moi ! oubliez, vous, que

vous deviez m'épouser : tâchez de penser que je suis morte petite fille et qu'on m'a ensevelie quelque part. Priez le ciel, dont j'ai perdu la grâce, qu'il ait pitié de mon oncle. Soyez sa consolation ; aimez quelque bonne fille qui soit pour lui ce que j'aurais dû être, qui vous soit fidèle, qui soit digne de vous, et qui vous fasse honneur comme je vous fais honte. Dieu vous bénisse tous : je serai souvent à genoux pour l'implorer en faveur de vous tous. S'il ne me ramène pas sa femme, une lady, je ne prierai plus pour moi, mais je prierai encore pour vous tous : mon dernier cri de tendresse à mon oncle... à lui mes dernières larmes, les dernières paroles de ma reconnaissance. »

C'était là toute la lettre.

J'avais cessé de lire, que M. Daniel Peggoty me regardait comme si je lisais encore. À la fin je lui pris la main et le conjurai de tâcher de se contenir.

« — Merci, Monsieur, merci, » répondit-il sans faire un mouvement. À son tour, Cham lui parla. M. Daniel Peggoty lui secoua la main, mais sans mot dire et toujours dans le même état. Personne n'osa plus lui adresser un seul mot.

Ce ne fut qu'au bout d'un quart d'heure qu'il détourna les yeux comme s'il sortait d'un rêve et les promena autour de lui ; puis d'une voix sourde :

« — Quel est l'homme ? je veux connaître son nom. »

Cham me regarda, et, tout-à-coup, je sentis comme un choc qui me fit reculer.

« — On soupçonne quelqu'un, » dit M. Peggoty, « qui est-ce ?

» — M. Davy, » dit Cham d'une voix suppliante, éloignez-vous un moment et laissez-moi le lui nommer… vous ne devez pas l'entendre, vous. »

Je sentis encore le même choc. Je m'affaissai dans une chaise et j'essayai de balbutier une réponse ; mais ma langue était paralysée et ma vue trouble.

« — Je veux connaître son nom ! » répéta M. Daniel Peggoty.

» — Depuis quelque temps, » répondit Cham en balbutiant, nous avons rencontré par ici un domestique… il y a eu aussi un gentleman… le domestique appartenait au gentleman. »

M. Peggoty fixa sur Cham le regard qu'il fixait tout à l'heure sur moi.

« — Le domestique, » poursuivit Cham, « fut rencontré hier au soir avec… notre pauvre fille. Voilà plus d'une semaine qu'il était caché dans les environs, lorsqu'on le croyait parti… Retirez-vous, M. Davy, retirez-vous un moment. »

Ma pauvre Peggoty me passa son bras autour du cou ; mais je n'aurais pu faire un pas, quand la maison aurait été sur le point de m'écraser sous ses ruines.

Cham continua : « — Ce matin, avant le point du jour, on a vu hors la ville, sur la route de Norwich, une voiture étrangère attelée de chevaux de poste. Le domestique allait à cette voiture et revenait ici : la dernière fois qu'il y est allé, Émilie était avec lui… l'autre était dans la voiture… c'est l'homme.

» — Pour l'amour du ciel ! » dit ici M. Peggoty en reculant et étendant la main comme pour repousser de lui ce qu'il redou-

tait… « ne me dites pas que le nom de cet homme est Steerforth !

» — M. Davy ! » s'écria Cham d'une voix brisée… « ce n'est pas votre faute… et je suis loin de vous le reprocher… mais son nom est Steerforth et c'est un abominable scélérat ! »

M. Daniel Peggoty ne poussa aucun cri, ne répandit aucune larme, ne fit aucun mouvement… jusqu'à ce que, comme réveillé d'un nouveau songe, il essaya de détacher son manteau suspendu à un coin de la chambre.

« — Que quelqu'un m'aide, » dit-il avec impatience, « je n'en ai plus la force… merci, et qu'on me donne aussi ce chapeau.

» — Où allez-vous, mon oncle ? » lui demanda Cham.

» — Où ? n'importe. Je vais aller chercher ma nièce, devrais-je faire le tour du monde. Je veux aller arracher ma pauvre nièce à sa honte et la ramener. Que personne ne m'arrête. Je vous répète que je vais chercher ma nièce.

» — Non, non ! » s'écria M Gummidge se jetant entre l'oncle et le neveu avec une explosion de sanglots. « Non, non, Daniel, pas dans l'état où vous êtes. Dans quelque temps, allez la chercher, mon malheureux Daniel, et vous aurez raison, mais non dans l'état où vous êtes. Asseyez-vous et accordez-moi votre pardon pour vous avoir tourmenté de mes plaintes, Daniel… ah ! qu'étaient tous mes chagrins auprès de celui-ci !… Parlons, mon ami, du jour où elle devint orpheline, où Cham devint orphelin aussi, où je devins une triste veuve et où nous fûmes tous recueillis par vous ! Cela calmera un peu votre pauvre cœur, Daniel, et vous supporterez plus facilement votre affliction ; car vous savez que le Christ a dit, Daniel : « Ce que vous avez fait

pour le dernier de ceux-là, vous l'avez fait pour moi ? » Et nous n'invoquerons pas en vain cette divine parole sous ce toit qui a été notre asile depuis un si grand nombre d'années. »

M. Peggoty écouta ces derniers mots avec plus de calme, puis je le vis pleurer… Mon premier mouvement avait été de me jeter à genoux, de demander pardon à cette famille de la désolation dont j'étais cause, et de maudire Steerforth. Un meilleur sentiment l'emporta. Moi aussi, en voyant pleurer M. Peggoty, je pleurai, et mon cœur accablé éprouva le même soulagement que le sien.

Seconde partie · Chapitre 18

Ce qui est naturel pour moi doit l'être pour tous, je présume. Je n'ai donc pas peur d'avouer que je n'avais jamais plus aimé Steerforth que lorsque les liens qui nous unissaient furent rompus. Dans la poignante douleur que me causa la découverte de son indignité, je me rappelai plus que jamais les brillantes qualités de son caractère, tout ce qu'il y avait réellement en lui de bon, de noble, de grand. Quelque blessé que je fusse d'avoir été rendu le complice involontaire de la profanation du foyer domestique où je l'avais introduit, je crois que, si je m'étais trouvé avec lui face à face, au lieu de lui adresser un amer reproche, la mémoire de mon affection m'eût arraché les larmes d'un enfant qui perd à jamais son meilleur ami. Non que ce regret pût aller jusqu'à lui pardonner ; tout en gémissant, je sentais, comme lui-même, que tout était à jamais fini entre nous !

« — Ah ! Steerforth, vous m'oubliâtes, sans doute, plus facilement ; vos remords ne durèrent pas aussi long temps que mon tendre chagrin mais, quoique ce chagrin doive encore aggraver vos torts aux pieds du trône de notre souverain juge… je n'élèverai pas, du moins, une voix accusatrice. »

La nouvelle de ce qui était arrivé se répandit bientôt dans la ville. Quand je la traversai le lendemain matin, je pus entendre que c'était le sujet de toutes les conversations qui se tenaient sur le seuil des maisons. Le plus grand nombre était sévère pour elle ; quelques-uns étaient sévères pour lui ; mais le père adoptif d'Émilie et son fiancé n'inspiraient qu'un même sentiment ; de la part de toutes les classes était exprimé pour eux un respect plein de délicatesse. Les mariniers, leurs camarades, se retirèrent à l'écart en les voyant se diriger à pas lents vers la plage, et ils s'entretenaient, d'un air compatissant, à demi-voix.

Ce fut sur la plage que je les trouvai. Il eût été facile de s'apercevoir qu'ils n'avaient pas dormi de toute la nuit, quand bien même ma vieille bonne ne m'aurait pas appris qu'ils étaient restés assis sur leurs chaises jusqu'au grand jour. Ils étaient accablés, et M. Daniel Peggoty avait plus vieilli en cette seule nuit que pendant tout le temps que je l'avais connu ; mais ils étaient l'un et l'autre aussi graves et calmes que la mer elle-même, — alors sans vagues sous un ciel sombre, — se déroulant avec lenteur comme si elle respirait dans son repos, — et bordée à l'horizon d'une longue bande de lumière émanée du soleil caché derrière son voile de vapeurs.

« — Nous avons beaucoup causé, » me dit M. Daniel Peggoty après nous être promenés tous les trois quelque temps en silence,

« de ce que nous devons et de ce que nous ne devons pas faire… mais nous savons notre chemin à présent. »

Je regardais en ce moment Cham qui contemplait lui-même la limite de l'horizon, et une pensée effrayante m'émut… non que sa physionomie exprimât la colère… je n'y vis qu'une expression de détermination arrêtée… dans laquelle je lisais que si jamais il rencontrait Steerforth, il le tuerait.

« — Mon devoir est accompli ici, » dit M. Daniel Peggoty ; je pars pour chercher ma… (il s'arrêta et reprit d'une voix ferme) je vais la chercher… c'est désormais mon unique devoir. »

Il secoua la tête quand je lui demandai où il la chercherait, et il désira savoir si j'allais à Londres le lendemain.

« — Je serais parti aujourd'hui même, » lui répondis-je, « si je n'avais eu peur de perdre l'occasion de vous être utile en quelque chose. Je partirai quand vous voudrez.

» — Eh bien ! je partirai demain avec vous, si vous le trouvez bon, » reprit-il.

Nous continuâmes de marcher pendant quelque temps en silence.

« — Cham, » poursuivit M. Daniel, « ne quittera pas son travail ; il vivra avec ma sœur. Le vieux navire là-bas…

» — Voudriez-vous abandonner le vieux navire, Monsieur Peggoty ? » dis-je.

« — Mon poste, Monsieur Davy, n'est plus ici, » me répondit-il ; « et si jamais navire a coulé bas par une tempête, c'est celui-

là. Mais non, Monsieur, non, mon intention n'est pas qu'il soit abandonné ; loin de là. »

Un peu plus tard, revenant sur sa pensée, il me l'expliqua en ces termes :

« — Mon désir, Monsieur, est que le navire soit toujours, en apparence du moins, ce qu'il a été la nuit comme le jour, l'hiver comme l'été. Si jamais elle revenait, je ne veux pas que notre vieille demeure ait l'air de l'avoir rejetée, vous comprenez ; non, il faut qu'elle la retrouve telle qu'elle l'a connue ; il faut qu'elle y soit attirée, tentée de s'en rapprocher et de jeter au moins un coup d'œil dans l'intérieur, ne serait-ce que par la croisée, comme une ombre, pour revoir sa vieille place près du feu. Peut-être qu'alors, Monsieur Davy, n'apercevant là personne que M Gummidge, elle se hasarderait à y pénétrer toute tremblante, et il serait plus facile de la décider à y reposer sa tête fatiguée, sur le même oreiller où autrefois un paisible et doux sommeil fermait ses yeux. »

J'étais trop ému pour placer un mot. M. Daniel Peggoty continua :

« — Chaque nuit, régulièrement, il faut que la lumière reluise à la vitre de la vieille croisée, afin que si elle la voyait de loin, la lumière semblât lui dire : Reviens, mon enfant, reviens… Cham, si jamais, à la nuit close, vous entendiez à la porte de votre tante le marteau qu'une main connue laisserait timidement retomber… écartez-vous, mon brave garçon, que ce soit ma sœur et non pas vous, Cham, qui voie entrer mon enfant égarée. »

Ayant parlé ainsi, il nous devança de quelques pas, et, pendant cet intervalle, ayant regardé encore Cham, j'observai la même ex-

pression de son visage ; je vis ses yeux toujours fixés sur la lumière lointaine. Je lui touchai le bras et deux fois je l'appelai par son nom, comme on touche et comme on appelle quelqu'un qu'on veut éveiller, avant qu'il m'entendît.

« — Cham, » lui dis-je, « quelle pensée vous absorbe donc ?

» — Je pense à ce qui est là devant moi, Monsieur Davy, et à ce qui est au-dessus… là-haut.

» — À la vie qui est devant vous sur la mer, voulez-vous dire ? » (Son geste m'avait indiqué les flots.)

« — Oui, Monsieur Davy. Je ne sais trop comment cela ; mais, de là-bas, il m'a semblé que devait un jour venir, pour moi, la fin de tout ceci, » me répliqua-t-il comme s'il se réveillait, avec le même air de détermination.

« — La fin de quoi ? » demandai-je avec un sentiment de terreur.

« — Je ne sais trop, » répéta-t-il. « Je me rappelais qu'ici avait eu lieu le commencement… et qu'ici pourrait bien arriver la fin… Mais cela est passé, M. Davy, » poursuivit Cham, répondant, je suppose, à l'anxiété de mon regard ; « n'ayez pas peur de moi, je retrouve le fil de mes idées. »

M. Daniel s'étant arrêté pour que nous pussions le rejoindre, nous n'en dîmes pas davantage ; mais le souvenir de ces paroles vagues me revint plus d'une fois avant l'inexorable dénouement.

Nous nous rapprochâmes insensiblement du vieux navire et nous entrâmes. M Gummidge, qui n'était plus à gémir dans son coin habituel, préparait activement le déjeuner. Elle prit le cha-

peau de M. Daniel, lui avança sa chaise et parla d'un ton si prévenant que c'était à ne plus la reconnaître.

« — Daniel, mon brave homme, » dit-elle, mangez et buvez pour avoir des forces, car il vous en faut… Courage, mon vieil ami, et si je vous ennuie par mon caquetage, faites-moi taire. »

Quand elle nous eut tous servis, elle s'assit près de la fenêtre où elle se mit à raccommoder des chemises et autre linge appartenant à M. Daniel, les pliant à mesure et les plaçant avec soin dans un vieux sac en toile cirée comme en portent les marins. Pendant cette occupation, elle continuait à parler sur le même ton calme :

« — Oui, Daniel, je vous l'ai promis, en tout temps et en toute saison je garderai la maison et tout y sera entretenu selon vos désirs. Je ne suis pas une savante, mais je vous écrirai en votre absence, et j'adresserai mes lettres à M. Davy. J'espère que vous m'écrirez aussi quelquefois, Daniel, pour me faire savoir comment vous vous portez dans vos voyages solitaires.

» — Vous serez bien seule ici, j'en ai peur, » dit M. Daniel Peggoty.

» — Non, non, Daniel, je ne serai pas seule ; ne vous inquiétez pas de moi. J'aurai assez à faire en tenant la maison en état pour votre retour… pour le retour de qui peut revenir, Daniel. Par les beaux jours, je laverai et frotterai le seuil de la porte comme de coutume. Si quelqu'un s'en approchait, ce quelqu'un verrait que la pauvre veuve lui est restée fidèle… de loin comme de près. »

Quel changement rapide chez M Gummidge ! C'était une autre femme ! si dévouée ! comprenant si bien ce qu'il fallait dire et ce

qu'il fallait taire, si oublieuse d'elle-même, si attentive au chagrin des autres… Je la regardais avec une sorte de vénération. Quel travail elle fit ce jour-là ! Il y avait plusieurs objets à aller chercher sur la plage pour les emmagasiner sous le petit hangar, tels que rames, filets, voiles, cordages, espars, pots à homards, sacs de lest, etc., etc. Quoique les aides n'eussent pas manqué et qu'il n'y eût pas un voisin qui ne se fût bien volontiers prêté à diminuer sa peine pour le plaisir de recevoir un merci, M Gummidge préféra aller et venir de la mer à la maison, suffisant à tout, sans s'apercevoir qu'elle ployait sous des fardeaux trop lourds pour ses épaules. Quant à déplorer ses malheurs passés, elle semblait en avoir perdu entièrement la mémoire. L'égalité de son humeur et l'espèce de gaieté qu'elle affectait en exprimant sa sympathie pour la douleur de M. Daniel et de Cham, n'étaient pas les traits les moins étonnants de sa soudaine transformation. De toute la journée, je n'avais observé ni la moindre émotion dans sa voix, ni une larme à sa paupière, lorsque, au retour du crépuscule, M. Peggoty, épuisé, s'étant endormi, elle laissa échapper enfin un sanglot, et, m'entraînant vers la porte, me dit :

« — Dieu vous bénisse, Monsieur ; soyez un ami pour le pauvre cher homme. »

Puis, courant hors de la maison, elle alla se laver le visage et revint s'asseoir paisiblement à côté de M. Daniel, afin qu'en se réveillant celui-ci la trouvât occupée tranquillement à coudre. Bref, en me retirant, je ne pouvais assez admirer l'exemple que me donnait M Gummidge.

Ce pouvait être entre neuf et dix heures, lorsqu'errant mélancoliquement par la ville, je m'arrêtai à la porte de M. Omer. Sa fille me dit que le malheur d'Émilie l'avait tellement affecté, qu'il

avait souffert toute la journée et était allé se coucher sans sa pipe. M Joram crut d'abord qu'elle devait à sa vertu de femme et de mère de prononcer quelques paroles sévères sur l'infortunée ; mais de meilleurs sentiments l'emportèrent, et elle pleura en ajoutant :

« — Que fera la pauvre fille ? que deviendra-t-elle ? Comment a-t-elle pu être si cruelle pour elle-même ? »

Je me rappelai le temps où Minette était une jeune et jolie fille. Je lui sus gré de ne pas l'oublier non plus en pensant à Émilie.

« — Ah ! » dit M Joram, « ma petite Minette vient de s'endormir, et tout en dormant elle rêve d'Émilie ; elle a encore autour du cou un ruban qu'Émilie lui avait attaché de sa main la dernière nuit qu'elle passa ici. »

Ici M. Joram survint, qui se chargea de consoler son excellente femme, et je les laissai pour me rendre chez Peggoty. Ma chère bonne était encore auprès de son frère, où elle voulait passer la nuit ; la maison n'était plus gardée que par une vieille femme de ménage dont la dernière maladie de M. Barkis avait rendu les services nécessaires. N'ayant nul besoin d'elle, je l'envoyai se coucher et m'établis près du feu pour y rêver mélancoliquement.

Je tressaillis en entendant retentir le marteau de la porte, et j'allai ouvrir. Je ne vis personne d'abord qu'un vaste parapluie qui semblait marcher tout seul, mais sous lequel je finis par découvrir Miss Mowcher.

Je n'aurais pas très bien reçu la naine, si, quand elle eut fermé non sans peine son parapluie, j'avais remarqué dans sa physiono-

mie cette expression badine qui m'avait frappé la première fois que je l'avais vue ; mais elle me regardait avec des yeux si tristes et elle se tordit les mains avec le geste d'une affliction si vraie, que je fus plutôt favorablement disposé pour elle.

« — Miss Mowcher, » lui demandai-je, « qui vous amène ici ?

» — Je vous ai suivi dans la rue, » répondit-elle, « et je n'ai pu vous atteindre… Je voulais vous parler de ce qui vous cause un si vif chagrin, un chagrin que je partage… Cela vous étonne, je le vois : les voilà bien tous ! Comme les autres, vous ne croyez pas qu'une pauvre naine comme moi puisse être susceptible d'un sentiment naturel ; je ne suis qu'un jouet dont on s'amuse et qui est aussi insensible qu'une poupée, n'est-ce pas ?

» — Je suis loin de penser ainsi, » lui répondis-je ; « je ne suis surpris que de votre visite, vous ayant vue si peu et avec…

» — Ah ! Monsieur, » dit-elle, « justement vous m'avez vue avec votre perfide ami et vous vous souvenez de mes paroles légères. Eh ! croyez-vous que lui ou d'autres auraient jamais fait attention à moi, si, au lieu de les amuser, j'étais venue les entretenir de mes misères et les apitoyer sur le père et la sœur dont je gagne le pain avec le mien ?…Mais assez là-dessus : je viens à vous parce que j'ai sur le cœur d'avoir été la complice, quoique innocente, d'une trahison… Vous-même, quand vous parlâtes devant Steerforth de cette jeune fille, vous me trompâtes sans le savoir : je vous vis rougir et pâlir en prononçant son nom, et lorsque je vous eus quitté, je me laissai persuader par ce misérable Littimer, qui m'attendait au passage, qu'il s'agissait de vous sauver d'une passion malheureuse. Son maître, me jura-t-il, voulait avertir l'infortunée encore plus pour vous que pour elle, et

j'allai chez Omer et Joram lui remettre une lettre qui avait été préparée d'avance… Trouverez-vous mauvais que la pauvre naine, en apprenant ce qui s'est passé, ait tenu à se justifier ? Si jamais vous la rencontrez affectant d'être légère et indiscrète, je veux que vous sachiez que toute sa légèreté et son indiscrétion lui sont imposées par ceux qui la laisseraient mourir de faim si elle s'avisait de vouloir être sérieuse… »

Je fus accablé par cette révélation nouvelle.

« — J'ajoute, » reprit Miss Mowcher, « que ceux qui ont voulu faire de moi un instrument aveugle de leur perfidie, feront sagement de se défier de moi à l'avenir. On prétend qu'ils sont partis pour les pays étrangers ; mais s'ils retournent et que je vive encore, je les retrouverai ; si je peux réparer le mal involontaire que j'ai fait, je le réparerai… J'ai l'œil bon, Dieu merci ; et quant à ce Littimer, il vaudrait mieux pour lui avoir sur ses traces un limier altéré de son sang que la petite naine. Adieu, Monsieur, j'espère être mieux connue de vous désormais. »

Elle reprit son parapluie, que je l'aidais à déployer lorsqu'elle eut franchi le seuil de la porte, et ainsi se termina cette seconde apparition de Miss Mowcher.

Je ne tardai pas à aller me mettre au lit, et après une heure d'insomnie encore, je m'endormis jusqu'au lendemain.

Le matin de bonne heure, M. Daniel Peggoty et sa sœur vinrent me joindre, et nous nous transportâmes au bureau de la diligence, où M Gummidge et Cham nous attendaient pour prendre congé de nous.

« — M. Davy, » me dit Cham tout bas pendant que M. Daniel plaçait son sac avec les autres bagages, « sa vie est brisée ; il ne sait où il va ; il ne sait ce qui est devant lui ; il entreprend un voyage qui durera jusqu'à son dernier jour, croyez-moi : à moins qu'il ne trouve ce qu'il va chercher. Je suis certain que vous serez un ami pour lui.

» — Fiez-vous à moi, » répondis-je en serrant affectueusement la main de Cham.

« — Merci, merci de votre bon cœur, M. Davy. Une chose encore : je suis en bonne position dans mon chantier, et je ne saurais à présent que faire de ce que je gagne. Je n'ai besoin d'argent que pour les dépenses de chaque jour ; si vous pouviez employer mes gages pour lui, je travaillerais avec plus d'ardeur… quoique, pour ce qui est de cela, ne doutez pas qu'en tout temps je travaillerai toujours comme un homme et aussi bravement que possible

» — J'en suis bien convaincu, mon cher Cham ; et j'espère bien que le temps viendra où vous renoncerez enfin de vous-même à la solitude dans laquelle il vous semble si naturel aujourd'hui de passer votre vie.

» — Non, M. Davy, » dit-il en secouant la tête, « tout est fini désormais pour moi ; personne ne remplira jamais la place qui est vide : mais souvenez-vous de ce que je vous recommande au sujet de l'argent.

» — Je vous le promets, » lui répondis-je, « mais, à mon tour, je vous rappelle que M. Daniel Peggoty jouira d'un revenu régulier, quoique modique, grâce au legs de son beau-frère. »

Nous nous dîmes adieu, et j'éprouvai en le quittant une angoisse cruelle, touché du modeste courage avec lequel il subissait son affreuse douleur.

Je ne décrirai pas le désespoir mal contenu de M Gummidge au dernier moment de cette séparation.

Arrivés à Londres, notre premier soin fut de chercher pour ma bonne Peggoty, un petit logement dans lequel son frère pût avoir un lit. Nous fûmes assez heureux pour en trouver un très propre et d'un assez bas prix, chez un épicier, dans le voisinage du mien. Ce domicile une fois loué, je conduisis chez moi mes compagnons de voyage. J'achetai en chemin un plat de bœuf froid, et je priai M Crupp de me monter de l'eau bouillante pour faire du thé... Je regrette de dire que mon hôtesse ne se montra ni très attentive ni très prévenante. Il est vrai qu'elle fut très blessée de voir Peggoty relever sa robe de veuve et se mettre à épousseter ma chambre. C'était là, aux yeux de M Crupp, une liberté grande, et jamais, dit-elle, une liberté n'obtiendrait son approbation.

Sur la route de Yarmouth à Londres, M. Daniel Peggoty m'avait fait une communication à laquelle j'étais déjà préparé : c'était qu'il se proposait, avant tout, de voir M Steerforth. Je me sentis obligé de l'accompagner et de jouer le rôle de médiateur. Désirant ménager, autant que possible, les sentiments d'une mère, j'écrivis, ce soir-là même, pour annoncer notre visite. Je racontai aussi délicatement que je pus à M Steerforth l'outrage dont avait à se plaindre M. Peggoty, et ma part dans son injure. Je lui expliquai que c'était un homme d'une condition très commune, mais d'un noble caractère et d'une droiture qui devaient le relever aux yeux de tous : j'exprimais l'espérance qu'elle ne refuserait pas de le voir dans son malheur ; j'ajoutais que nous se-

rions à Highgate vers deux heures de l'après-midi. J'envoyai ma lettre pour qu'elle fût reçue dès le matin.

Àl'heure désignée, nous étions à la porte… à la porte de cette maison où, quelques jours auparavant, j'avais été si heureux, de cette maison où je m'étais si facilement abandonné à ma confiance et à mes tendres instincts, où je ne serais plus admis et où devait régner aussi la désolation.

Plus de Littimer pour nous ouvrir ; mais à sa place parut la figure plus agréable qui lui avait succédé depuis ma dernière visite, et qui nous précéda au salon. M Steerforth nous y attendait : au moment où nous entrions, Rosa Dartle se glissa derrière sa chaise,

Je vis aussitôt dans les yeux de la mère de Steerforth, qu'elle savait par son fils même ce qu'il avait fait. Elle était pâle et portait les traces d'une émotion plus profonde que celle qui serait née de ma lettre seule, si elle avait été atténuée par les doutes que sa faiblesse maternelle eût appelés à son secours. Je trouvai la ressemblance entre la mère et le fils plus frappante encore qu'auparavant, et je compris que cette ressemblance était remarquée par mon compagnon.

M Steerforth était assise dans son fauteuil, la taille droite, immobile, impassible, comme si rien n'était capable de la troubler : elle fixa un regard sérieux sur M. Daniel Peggoty quand il fut devant elle, et lui il ne prit pas un air moins grave. L'ardent coup d'œil de Rosa Dartle nous examinait tous à la fois. Pendant quelques minutes, nous gardâmes le même silence.

M Steerforth fit signe à M. Peggoty de s'asseoir.

« — Madame, » dit-il à demi-voix, « je ne m'asseoirai pas dans cette maison ; je préfère rester debout. »

Àces mots succéda encore le silence, et M Steerforth le rompit en ces termes :

« — Je sais ce qui vous amène ; j'en éprouve un profond regret. Que désirez-vous de moi ? que voulez-vous que je fasse ? »

M. Peggoty plaça son chapeau sous son bras, et, cherchant dans son sein la lettre d'Émilie, la prit, l'ouvrit et la lui remit.

« — Daignez lire ceci, Madame ; c'est l'écriture de ma nièce. »

Elle la lut, toujours solennelle et impassible, ne trahissant aucune émotion de cette lecture, et rendit le papier à M. Peggoty.

« — À moins qu'il ne me ramène sa femme, dit celui-ci en montrant du doigt ce passage… je viens savoir, Madame, s'il tiendra sa parole.

« — Non, » répondit-elle.

» — Pourquoi non ? » dit M. Peggoty.

» — C'est impossible ; il se dégraderait. Vous ne pouvez ignorer qu'elle est beaucoup trop au-dessous de lui.

» — Relevez-la, dit M. Peggoty.

» — Elle est sans éducation et sans instruction.

» — Peut-être cela n'est pas, peut-être cela est, » dit M. Peggoty ; « je crois que vous vous trompez, mais je ne suis pas juge de ces choses-là ; d'ailleurs, instruisez-la, élevez-la mieux.

» — Puisque vous m'obligez à parler plus clairement que je n'aurais voulu, dans le rang où elle est née, ses relations de famille rendraient cela impossible, n'y aurait-il pas d'autre empêchement.

» — Écoutez-moi bien, Madame. » répondit-il lentement et tranquillement, « vous savez ce que c'est que d'aimer votre enfant ; moi aussi. Si elle était cent fois mon enfant, je ne pourrais l'aimer davantage. Vous ne savez pas ce que c'est que de perdre votre enfant ; je le sais, moi. Si j'avais toutes les richesses du monde, je les donnerais pour la racheter ; mais sauvez-la de cette honte, et elle ne sera jamais dégradée par nous. Personne de ceux avec qui elle a grandi depuis l'enfance ne la reverra ; nous nous contenterons tous de savoir qu'elle vit ; nous nous contenterons de penser à elle, de loin, comme si elle était sous un autre soleil et sous un autre ciel ; nous nous contenterons de la confier à son mari, et attendrons le jour où nous serons tous égaux devant Dieu ! »

Cette rude réplique n'était pas sans éloquence ; mais, quel qu'en fût l'effet sur elle, M Steerforth conserva son attitude fière ; cependant, ce fut d'une voix plus douce qu'elle dit :

« — Je ne justifie rien ; je n'oppose pas accusation à accusation ; mais je répète avec chagrin : c'est impossible. Un pareil mariage ruinerait inévitablement la carrière de mon fils, anéantirait toutes ses espérances d'avenir ; il ne peut jamais avoir lieu, jamais, rien de plus certain. S'il est une autre réparation… »

Ici, M. Peggoty l'interrompit en fixant sur elle un regard triste, mais ferme :

« — J'examine, » dit-il, « la mère qui m'offre une ressemblance si frappante avec celui que j'ai vu dans ma maison, au coin de mon feu, dans mon bateau sur la mer, et partout si affectueux, si prodigue de sourires… ou plutôt si perfide, que j'en perdrais la raison rien que d'y penser. Si cette mère ne sent pas un feu intérieur qui la brûle à l'idée de m'offrir de l'argent pour prix de la ruine de mon enfant, elle ne vaut pas mieux que son fils. Je ne sais même pas si, femme et mère, elle n'est pas pire. »

En un moment, la figure de M Steerforth avait changé : rougissant à la fois de honte et de colère, s'appuyant des deux mains sur le bras de son fauteuil, elle s'écria :

« — Et vous, quelle compensation pouvez-vous m'offrir pour avoir ouvert un gouffre pareil entre mon fils et moi ? Qu'est votre amour pour votre nièce auprès de mon amour pour mon fils ? Qu'est votre séparation auprès de la nôtre ? »

Miss Dartle la toucha doucement et se baissa pour lui parler à l'oreille, mais elle ne voulut rien écouter :

« — Non, Rosa, pas un mot ! Que cet homme m'entende ! Mon fils, le but unique de ma vie, à qui j'ai voué toutes mes pensées, dont j'ai satisfait les moindres désirs depuis l'enfance, qui ne devait jamais me quitter… mon fils s'éprendre en un moment d'une misérable ouvrière et m'éviter ! récompenser ma confiance par une déception systématique ! m'abandonner pour elle ! faire passer ce caprice avant les droits qu'a sa mère à son amour, à son respect, à sa reconnaissance !… n'est-ce pas là un outrage ? »

Rosa Dartle voulut encore ici tenter de la calmer :

« — Non, non, Rosa, pas un mot. S'il peut tout jouer contre un caprice, je puis aussi tout consacrer à un plus noble but. Qu'il s'en aille où il voudra, avec les revenus que ma tendresse lui a garantis. Espère-t-il me réduire par une longue absence ? Il connaît donc mal sa mère ! Qu'il laisse là son caprice aujourd'hui et qu'il revienne, il sera le bienvenu ! Qu'il tarde encore, et il ne reviendra plus auprès de moi tant que je pourrai prononcer une parole ou faire un geste pour le repousser, à moins qu'il ne se jette humblement à mes genoux en me demandant pardon. C'est mon droit : c'est là ce qui nous sépare… et n'est-ce pas là un outrage aussi pour une mère ? » ajouta-t-elle en regardant M. Peggoty avec le même air d'orgueil.

Pendant que la mère prononçait ces paroles, il me semblait voir et entendre le fils qui les bravait. Je retrouvais en elle l'obstination et la fière volonté que j'avais connues en lui : l'intelligence que j'avais de l'énergie mal dirigée de l'un, me révélait aussi le caractère de l'autre.

Elle s'adressa alors à moi, avec son air plus réservé, pour me dire qu'il était inutile qu'elle en entendît davantage, et qu'elle me priait de mettre fin à l'entrevue. Elle se levait avec un air digne pour se retirer ; mais M. Peggoty dit qu'elle pouvait rester, et, se dirigeant lui-même vers la porte :

« — Ne craignez pas que je sois importun ici, Madame… Je n'ai plus rien à dire… J'étais venu sans espoir, et sans espoir je m'en vais. J'ai fait ce que je croyais convenable de faire, mais je n'attendais rien de bon d'une maison qui a été si funeste pour moi et les miens ! »

Là-dessus nous partîmes, laissant M Steerforth debout près de son fauteuil, sobre et belle statue dans son silence.

Nous avions à traverser un vestibule dallé qui prenait jour par un toit en châssis vitré sur lequel couraient les rameaux d'un cep de vigne alors couvert de pampres : ce vestibule conduisait au jardin. Rosa Dartle, je ne sais par quel détour, s'y glissa en même temps que nous, et m'arrêtant :

« — C'est bien à vous, » me dit-elle, « d'avoir amené cet homme ici ! »

Il y avait dans sa physionomie une telle concentration de sombre rage et de dédain, que je n'aurais jamais pensé que même un visage comme le sien, avec sa cicatrice profondément marquée, pût l'exprimer.

« — Deviez-vous l'annoncer et le présenter, vous ? » répéta-t-elle.

« — Miss Dartle, » lui répondis-je, « vous n'êtes pas assez injuste pour me blâmer ?

» — Pourquoi faire éclater la discorde entre ces deux créatures insensées ? Ne savez-vous pas qu'elles sont folles toutes les deux, folles d'orgueil et d'obstination ?

» — En quoi suis-je coupable ?

» — Vous l'êtes d'avoir introduit cet homme ici.

» — C'est un homme gravement outragé, Miss Dartle ; peut-être l'ignorez-vous ?

» — Je sais que James Steerforth a un cœur corrompu, le cœur d'un traître ! » dit-elle la main sur son sein, comme pour y contenir l'explosion d'une tempête ; « mais qu'ai-je besoin de savoir qu'est cet homme ou sa vulgaire nièce ?

» — Miss Dartle ! » m'écriai-je, « vous aggravez une offense déjà bien suffisante ; je me contenterai de dire en partant que vous lui faites une grande injure.

» — Moi, lui faire injure, » reprit-elle ; « moi, faire injure à ces gens-là ! Je voudrais voir fouetter cette fille publiquement. »

M. Peggoty franchit la porte du jardin sans prononcer un mot.

« — Honte ! honte ! Miss Dartle, » dis-je indigné ; « comment pouvez-vous fouler aux pieds une affliction si peu méritée !

» — Je les foulerais tous aux pieds, » répondit-elle ; « je voudrais que la maison de cet homme fût rasée ; je voudrais que cette fille fût marquée d'un fer rouge, vêtue de haillons et jetée à la rue pour y mendier ou y mourir de faim. Si j'étais son juge, telle serait ma sentence ; si je savais où la trouver, j'irais pour la traiter d'infâme. Si je pouvais la poursuivre jusqu'au bord de sa tombe, je l'y poursuivrais ; si je savais une parole capable de la consoler à sa dernière heure, j'aimerais mieux mourir moi-même que de la prononcer ! »

La véhémence de cette malédiction ne saurait donner qu'une faible idée de la colère qui la possédait et qui éclatait dans le tremblement de toute sa personne comme dans l'accent de sa voix, quoiqu'elle parlât plus bas que son ton habituel. J'ai vu la colère sous plus d'une forme, mais jamais sous une forme pareille.

Lorsque je rejoignis M. Peggoty, il descendait pensivement la colline. Il me dit qu'ayant fait à Londres tout ce qu'il s'était proposé d'y faire, « il commencerait ce soir-là même ses voyages.

» — Et où voulez-vous aller ? » lui demandai-je.

« — Je vais chercher ma nièce ! » Ce fut toute sa réponse.

Nous allâmes au petit logement retenu par sa sœur, à qui je fis part de ce que M. Daniel m'avait répondu, et qui me dit que c'était là tout ce qu'elle avait pu tirer de lui le matin ; mais qu'elle supposait qu'il avait quelque projet arrêté dans sa tête.

Je n'aurais pas voulu le quitter dans une semblable circonstance, et nous dînâmes tous les trois ensemble. Ce repas fini, nous restâmes assis près de la fenêtre, sans échanger beaucoup de paroles. Puis, l'heure écoulée, M. Daniel se leva et alla chercher son sac de toile cirée avec son gros bâton qu'il plaça sur la table.

Il accepta de sa sœur une petite somme à compte sur son legs, tout ce qui lui était nécessaire pour un mois au plus, d'après mon calcul. Il promit de m'écrire ou de me revoir dès qu'il aurait quelque chose à me communiquer, attacha son sac sur ses épaules, prit son bâton, et nous dit : « Adieu ! »

« — Que le ciel vous bénisse, ma chère et bonne sœur, » ajouta-t-il en embrassant Peggoty, et vous aussi, M. Davy, » en me serrant la main ; « je vais la chercher, loin, bien loin. Si elle revenait pendant mon absence… hélas ! c'est peu probable… ou si je la ramenais, mon intention est de vivre et de mourir avec elle là où personne ne pourra lui adresser un reproche. Si quelque malheur imprévu m'arrête en chemin, souvenez-vous des dernières

paroles que je laisse pour elle : « Je n'ai jamais cessé d'aimer ma bien-aimée fille, et je lui pardonne. »

Il s'exprima ainsi avec solennité, la tête découverte ; puis, mettant son chapeau, il descendit l'escalier. Nous l'accompagnâmes à la porte : c'était une chaude et poudreuse soirée ; c'était l'heure où, dans le carrefour auquel aboutit la rue, avait lieu une cessation temporaire de l'éternel bruit des pas sur le trottoir ; le soleil brillait d'un éclat rougeâtre.

Bien souvent quand revint cette heure du soir, bien souvent si je me réveillais la nuit, quand j'observais la lune, quand j'écoutais la chute de la pluie ou le souffle du vent, je pensai à cette figure solitaire que nous avions tout-à-coup perdue de vue au milieu de la lumière du soleil couchant, et je répétai tout bas ces paroles du triste pèlerin : « Je vais la chercher loin, bien loin… Si quelque malheur imprévu m'arrête en chemin, souvenez-vous des dernières paroles que je vous laisse pour elle : Je n'ai jamais cessé d'aimer ma bien-aimée fille, et je lui pardonne. »

Seconde partie · Chapitre 19

Pendant tout ce temps-là j'avais continué d'aimer Dora plus tendrement que jamais. La pensée de Dora était mon refuge dans les heures de mes déceptions et de mes chagrins. Elle me consolait par moments de la perte de mon ami. Plus je me lamentais sur moi ou sur les autres, plus j'évoquais à mon secours l'image de Dora. Plus le monde entier m'apparaissait comme le sombre réceptacle de tous les malheurs et de toutes les trahisons, plus l'étoile de Dora rayonnait éclatante et pure au-dessus du monde.

C'était pour moi une créature idéale, un être venu d'une sphère supérieure ; car je ne pouvais m'accoutumer à la pensée que Dora pût se confondre avec toutes les jeunes personnes appartenant à la prosaïque humanité.

La première chose que je fis après le départ de M. Daniel Peggoty, fut une promenade nocturne jusqu'à Norwood. Là, au clair de lune, je recommençai vingt fois le tour de la maison et du jardin de M. Spenlow. Pendant deux heures, je regardai à travers les fentes du palis, je me haussai au-dessus des pointes rouillées qui se hérissaient, j'envoyai des baisers à toutes les fenêtres où scintillait une lumière, et j'invoquai romanesquement la Nuit, la suppliant de protéger Dora… je ne sais plus contre quoi, peut-être contre le feu, peut-être contre les souris dont elle avait grand'peur.

J'étais si plein de mon amour, et il était si naturel que j'en fisse confidence à ma bonne Peggoty, qu'un soir que je la trouvai près de mon feu occupée à la réparation du linge de ma garderobe, je lui fis part de mon grand secret. Peggoty fut vivement intéressée, mais je ne pus lui faire partager mes craintes et mes incertitudes. Elle était si prévenue en ma faveur qu'elle ne comprenait rien à mon découragement. « La jeune dame, me dit-elle, n'a qu'à se féliciter d'avoir un pareil galant. Et quant au papa, qu'est-ce donc, je vous prie, que ce Monsieur attend pour sa fille ? »

Je remarquai cependant que la robe proctoriale de M. Spenlow et sa cravate empesée, inspirèrent à Peggoty un peu plus de respect pour l'homme qui s'idéalisait de plus en plus pour moi et recevait de sa fille un tel reflet lumineux, qu'il semblait briller à mes yeux comme un petit phare au milieu de la mer de ses paperasses professionnelles.

Je me chargeai, non sans quelque vanité, des détails de la succession Barkis. Je fis enregistrer le testament, je réglai les droits au bureau des legs, je conduisis Peggoty à la Banque et légalisai toutes ses affaires. Bref, un matin elle vint avec moi à l'étude pour solder son mémoire. « M. Spenlow, nous dit le vieux Tiffey, était sorti pour aller faire prêter serment à un client qui réclamait une licence de mariage ; » mais comme il ne pouvait tarder à rentrer, notre étude étant dans le double voisinage du bureau du subdélégué de l'archevêque et de celui du vicaire-général, j'engageai Peggoty à attendre.

Nous ne ressemblions pas mal à des entrepreneurs de funérailles, dans notre profession de proctor, nous faisant une règle de paraître plus ou moins affligés quand nous avions à traiter avec des clients en deuil. Par suite du même sentiment de délicatesse, nous prenions toujours un air gai avec les clients qui s'adressaient à nous pour une licence de mariage. Je prévins donc Peggoty qu'elle trouverait M. Spenlow très consolé du décès de M. Barkis, et, en effet, il rentra joyeux comme un fiancé.

Mais ni Peggoty ni moi n'eûmes des yeux pour lui quand, dans l'individu qui l'accompagnait, nous reconnûmes M. Murdstone. Il était très peu changé ; il avait les mêmes cheveux noirs et la même fausseté dans le regard.

« — Ah ! Copperfield, » me dit M. Spenlow, « vous connaissez Monsieur, je crois. »

J'adressai à Monsieur un froid salut, et à peine si Peggoty fit mine de le reconnaître. Il fut d'abord un peu déconcerté de nous rencontrer tous les deux ensemble, mais il n'hésita pas longtemps à prendre un parti, et m'aborda :

« — J'espère, » dit-il, « que vous allez bien ?

» — Cela ne doit guère vous intéresser, » répondis-je… « Oui, si vous désirez le savoir. »

Nous échangeâmes un regard, et il s'adressa à Peggoty.

« — Et vous ? J'observe avec regret que vous avez perdu votre mari.

» — Ce n'est pas la première perte que j'ai faite en ma vie, Monsieur Murdstone, » répliqua Peggoty frissonnant de la tête aux pieds. J'espère que personne n'a rien à se reprocher pour cette dernière mort… personne qui ait à en répondre.

» — Ah ! » dit-il, « c'est une réflexion consolante. Vous avez fait votre devoir.

» — Je n'ai, » dit Peggoty, « abrégé la vie de personne, Dieu merci ! Non, Monsieur Murdstone, je n'ai pas tourmenté et effrayé aucune douce nature au point de hâter sa fin. »

Il fixa sur elle un œil sombre, — exprimant le remords, à ce qui me sembla, pendant un instant du moins, — et dit en se tournant de mon côté, mais regardant mes pieds au lieu de mon visage :

« — Il n'est pas probable que nous devions bientôt nous rencontrer encore, et tant mieux pour tous deux, sans doute, car de pareilles rencontres ne sauraient jamais être agréables. Je ne m'attends pas à des sentiments d'affection de la part de celui qui s'est toujours révolté contre ma juste autorité exercée dans son intérêt… Il y a une antipathie entre nous…

» — Une antipathie bien ancienne, je crois, » lui dis-je en l'interrompant.

Il essaya de sourire et me lança le plus sinistre regard qui pût jaillir de ses sombres yeux.

« — Oui, » dit-il, « cette antipathie avait pris naissance dans votre cœur d'enfant ; elle remplit d'amertume la vie de votre pauvre mère. Vous avez raison. Veuille le ciel que vous soyez revenu à de meilleurs sentiments… que vous vous soyez corrigé vous-même. »

Ici finit le dialogue, qui avait eu lieu à demi-voix dans un coin de l'étude, et M. Murdstone, passant dans le cabinet de M. Spenlow, ajouta de son ton le plus doux :

« — Des personnes de la profession de M. Spenlow sont habituées aux dissentiments de famille et savent combien de complications difficiles ils engendrent ! »

Cela dit, il paya sa licence, et l'ayant reçue proprement pliée des mains de M. Spenlow, qui lui souhaita poliment toutes les chances de bonheur pour lui et la future, il se retira.

Je n'aurais pas su si bien me contraindre si j'avais eu moins de peine à faire comprendre à Peggoty (qui n'était irritée que par rapport à moi, la bonne créature) ! que nous n'étions pas dans un lieu convenable pour nous livrer à des récriminations. Elle aurait, je crois, poursuivi M. Murdstone, si, pour l'apaiser, je ne m'étais avisé de l'embrasser affectueusement devant M. Spenlow et tous les clercs !

M. Spenlow ne paraissait pas savoir quel degré de parenté existait entre M. Murdstone et moi : je n'en fus pas fâché, tant il

me répugnait de reconnaître pour mon beau-père, même dans le secret de mon cœur, celui qui avait joué un rôle si cruel envers ma pauvre mère. M. Spenlow s'en inquiétait fort peu, s'étant vaguement imaginé que ma tante était le chef de notre famille qui avait contre elle un parti rebelle commandé par quelqu'autre… Ce fut du moins ce que je recueillis de sa conversation pendant que nous attendions M. Tiffey pour dresser le mémoire des frais de Peggoty.

« — Miss Trotwood, » remarqua-t-il, « est un caractère très ferme et incapable de céder à l'opposition. Je l'admire, Copperfield, et je vous félicite d'être du bon côté. Les différends entre parents sont très déplorables ; mais rien de plus commun, et l'important est d'être du bon côté… » (Par le bon côté, M. Spenlow, je le présume, voulait dire celui de l'intérêt financier.) « C'est un bon mariage, je crois, que fait M. Murdstone ? » ajouta M. Spenlow.

Je lui déclarai que je n'en savais rien.

« — Vraiment ? Eh bien ! c'est ce que j'ai dû conclure de quelques mots qui lui sont échappés et que m'a confirmés Miss Murdstone.

» — Voulez-vous dire que c'est un mariage d'argent, Monsieur ? » demandais-je.

« — Oui, » répondit M. Spenlow. « Il paraît qu'il y a de l'argent, et on ajoute aussi de la beauté.

» — En vérité ! Et sa nouvelle femme est-elle jeune ?

» — À peine majeure ; si bien qu'on attendait, pour la célébration, qu'elle fût d'âge à pouvoir se marier.

» — Dieu nous bénisse ! » s'écria ici Peggoty avec un tel accent de compassion que nous restâmes tous les trois déconcertés jusqu'au moment où le vieux Tiffey entra avec le mémoire.

Ce mémoire fut remis à M. Spenlow pour qu'il le vérifiât, ce qu'il fit en le parcourant avec l'air de se récrier sur chaque item, comme si M. Jorkins seul les avait rédigés.

« — Oui, c'est exact, » dit-il en rendant le papier à Tiffey. « J'aurais été extrêmement heureux, Copperfield, de réduire ces frais à nos déboursés ; mais c'est là une des contrariétés de ma profession, que je ne puisse être libre de consulter mes propres intentions. J'ai un associé… M. Jorkins. »

Comme il s'exprima ainsi avec un air mélancolique qui équivalait au regret de ne pouvoir obliger gratuitement sa cliente, je remerciai au nom de Peggoty et payai Tiffey en billets de banque.

Peggoty retourna à son appartement, et j'allai, avec M. Spenlow, à la Cour des Doctor's Commons, où nous expédiâmes un cas de divorce sous l'influence d'un ingénieux petit article des statuts existants dont on va juger le mérite. Le mari, qui s'appelait Thomas Benjamin, avait pris sa licence de mariage en supprimant le second de ces deux noms. C'était une réserve qu'il s'était ainsi ménagée dans la prévision que l'union contractée par lui pourrait bien n'être pas toujours de son goût. En effet, s'en étant dégoûté ou fatigué de sa femme, le pauvre diable se présentait avec un témoin et il déclarait ne pas être Thomas tout court, mais Thomas Benjamin : donc il n'était pas marié du tout. À sa grande satisfaction, le tribunal se trouva de son avis.

J'avoue que je doutais, quant à moi, de la justice de cette sentence. J'allais me permettre de faire part de mes objections à

mon patron, quand celui-ci, qui se trouvait d'une humeur charmante depuis le matin, me dit que c'était dans huit jours l'anniversaire de la naissance de Dora, et il m'invita à être du petit pique-nique qu'il donnait à cette occasion. J'oubliai aussitôt Thomas Benjamin et son Ariane, j'oubliai bien d'autres choses dans l'ivresse du moment, et le lendemain je faillis perdre tout-à-fait la raison en recevant un petit billet contenant ces simples mots : « Pour rappeler à M. David Copperfield l'invitation de papa. » À vrai dire, je passai le reste de la période des huit jours dans le délire.

Par combien d'absurdes préparatifs je cherchai à me rendre digne de l'heureux événement. Quelles cravates je choisis ! Mes bottes auraient pu être placées dans une collection d'instruments de tortures. La veille, j'envoyai, par la voiture de Norwood, une délicieuse corbeille dont la forme était déjà presque une déclaration. Elle contenait des bonbons en papillotes avec les plus tendres devises. À six heures du matin, j'étais au marché de Covent-Garden achetant un bouquet pour Dora ; à dix heures je montais un fringant coursier loué pour ce voyage, avec le bouquet dans la coiffe de mon chapeau, afin de l'offrir dans toute sa fraîcheur.

Qui m'expliquera pourquoi, apercevant Dora dans le jardin, je feignis de ne pas la voir et de ne pas reconnaître la maison ? Folies que d'autres ont commises au même âge et dans les mêmes circonstances ! Mais la maison fut enfin reconnue, je descendis de cheval à la grille, je foulai sous mes bottes étroites la pelouse verte, et je me dirigeai vers le berceau de lilas où Dora était en capote blanche, en robe bleu-céleste, au milieu des papillons.

Auprès d'elle, sur le même banc, se trouvait une jeune dame… comparativement très âgée, — une demoiselle de vingt ans, — nommée Miss Julia Mills, l'amie intime de Dora. Heureuse Miss Julia Mills !

Jip aussi était là, et Jip voulut encore aboyer contre moi. Quand j'offris mon bouquet, il grinça des dents avec jalousie. Non, Jip, tu n'avais pas tort si tu avais la moindre idée de mon adoration pour ta maîtresse.

« — Ah ! je vous remercie, Monsieur Copperfield. Quelles admirables fleurs ! » dit Dora.

Pendant le trajet de trois milles, j'avais tourné le plus beau des compliments ; mais, en sa présence, je me sentis hors d'état d'en débiter la première phrase. En la voyant approcher mon bouquet de la jolie fossette de son menton, tel fut mon ravissement que, si je n'étais resté muet, j'aurais dit à Miss Julia Mills : « Tuez-moi, Miss Mills, si vous avez un cœur… que je meure ici. »

Dora fit sentir mes fleurs à Jip. — Jip gronda et ne voulut pas les flairer. — Dora se mit à rire et voulut forcer Jip d'en savourer le parfum. — Jip prit entre ses dents un brin de géranium et le mâchonna comme si c'eût été une patte de chat. — Dora le battit, fit la moue, et dit : « Mes pauvres fleurs ! » avec autant de compassion que si Jip m'avait mordu moi-même… Ah ! plût à Dieu !

« — Vous serez charmé d'apprendre, Monsieur Copperfield, » dit Dora, « que cette fâcheuse Miss Murdstone n'est pas ici. Elle est allée au mariage de son frère et sera absente trois semaines. N'est-ce pas délicieux !

» — Si c'est délicieux pour vous, c'est donc délicieux pour moi, » répondis-je. Miss Julia Mills sourit et nous regarda avec un air de sagesse et de bienveillance suprêmes.

« — Miss Murdstone est la plus désagréable créature que je connaisse, » dit Dora ; « vous ne sauriez croire, Julia, jusqu'à quel point elle est revêche et provoquante !

» — Je puis très bien le croire, ma chère, » dit Julia.

« — J'oubliais, » reprit Dora en posant sa main sur celle de Julia, « que vous pouviez, en effet, très bien le croire. »

Je devinai déjà que Miss Julia Mills avait eu ses épreuves dans le cours d'une vie romanesque, et qu'à ces épreuves je devais attribuer son indulgence bienveillante et sa sagesse suprême. Je sus qu'en effet, trompée dans ses affections, elle s'était retirée de la lutte du monde avec une expérience précoce et une tendre sympathie pour les espérances déçues et les éphémères amours de la jeunesse.

En ce moment, M. Spenlow sortit de la maison, et Dora alla à sa rencontre, disant : « Regardez, mon père, quelles admirables fleurs ! » Miss Julia Mills de sourire mélancoliquement, comme si elle se fût dit en elle-même : « Allez, papillons printaniers, jouissez de votre rapide existence pendant le brillant matin de la vie. » Mais la voiture attendait à la grille, et nous nous y rendîmes à travers la pelouse.

Quelle promenade ! je n'en fis jamais de pareille. M. Spenlow, Dora et Julia occupaient le phaéton, un phaéton découvert qui contenait aussi l'étui à guitare de Dora, une bourriche et ma corbeille de sucreries. Je suivais à cheval. Dora, sur la banquette de

devant, me regardait, ayant mon bouquet à sa droite, sans permettre que Jip se plaçât de ce côté de peur qu'il ne l'écrasât, et le prenant quelquefois à la main pour le respirer. C'était alors que nos yeux se rencontraient ; et, si je m'étonne d'une chose, c'est de n'avoir pas sauté par dessus la tête de mon coursier jusque dans la voiture.

La route était poudreuse, et je crois bien me rappeler que M. Spenlow m'accusa une fois ou deux de soulever la poussière avec le trot de mon cheval ; mais je ne m'en apercevais pas ; je ne voyais autour de Dora qu'un nuage d'amour et de beauté, rien de plus. M. Spenlow se retourna aussi pour me demander comment je trouvais le paysage : « Délicieux, » répondis-je, et je n'y voyais que Dora. Le soleil brillait sur Dora, les oiseaux chantaient Dora, les fleurs des champs s'épanouissaient pour Dora. Soleil, oiseaux, fleurs, vous étiez Dora elle-même. Je pense que Miss Julia Mills me comprenait ; Miss Julia Mills seule pouvait complètement me comprendre.

Où allâmes-nous ? le savais-je ? peut-être près de Guilford, peut-être quelque magicien d'Orient nous ouvrit-il cette oasis féerique pour la journée et la referma à jamais quand nous fûmes repartis : c'était un berceau de verdure sur un coteau, avec un tapis de gazon, des touffes de bruyères et un riche paysage aussi loin que la vue pouvait s'étendre.

Je fus un peu contrarié que nous y fussions attendus par une société : je me sentais jaloux des dames elles-mêmes ; mais quant à ceux de mon sexe, et à leur tête un imposteur de trois ou quatre ans mon aîné, avec des favoris roux, son unique mérite et la cause de son intolérable présomption, ils devinrent mes ennemis mortels.

Nous déballâmes tous nos paniers et nous nous employâmes à apprêter le dîner. Favoris-Roux prétendit savoir faire une salade (quelle fausseté !) et chercha à accaparer l'attention publique. — Quelques jeunes dames se mirent sous sa direction pour laver les laitues et les effeuiller. Dora était du nombre. Décidément ce présomptueux et moi nous ne pouvions long-temps fouler le même sol.

Favoris-Roux fit la salade (rien au monde ne m'y eût fait toucher !) et il s'institua le sommelier de la partie ; l'ingénieux animal construisit, il est vrai, un cellier dans un creux d'arbre. Bientôt je le vis, avec les trois quarts d'un homard sur son assiette, aux pieds de Dora.

Àcette vue je me contins pour jouer une prétendue gaieté. Je m'attachai à une jeune créature en robe rouge, et coquetai avec elle en amant désespéré. Elle accueillit mes prévenances avec faveur : était-ce uniquement pour moi ou parce qu'elle avait des prétentions sur le cœur de Favoris-Roux ? je ne sais. On porta la santé de Dora. J'affectai alors d'interrompre ma causerie et de la reprendre immédiatement après… Je surpris un coup d'œil de Dora qui me semblait demander grâce ; mais ce coup d'œil me parvint par dessus la tête de Favoris-Roux et je fus insensible comme un roc.

La jeune personne en rouge avait une mère en vert, et je pense que celle-ci nous sépara par des motifs de politique maternelle. Quoi qu'il en fût, les groupes se rompirent pendant qu'on mettait à l'écart les débris du dîner, et je m'égarai parmi les arbres, rongé de remords et de dépit. Je me demandais si je ne devais pas m'excuser sous prétexte d'être indisposé et fuir je ne sais où, sur

mon coursier gris, quand je fus rejoint par Dora et Miss Julia Mills.

« — M. Copperfield, » me dit Miss Julia, « vous êtes soucieux.

» — Je vous demande pardon, — pas du tout, » répondis-je.

« — Et Dora, » lui dit-elle, « vous aussi vous êtes soucieuse.

» — Oh, ma chère, non, pas le moins du monde.

» — M. Copperfield et Dora, » dit Miss Julia Mills avec un air presque vénérable, « assez boudé comme cela. Il ne faut pas qu'une mésintelligence triviale flétrisse les fleurs du printemps de la vie qui, une fois passées, ne peuvent renaître… Je parle d'après mon expérience du passé ! de l'irrévocable passé ! Les sources jaillissantes qui brillent à la lumière du soleil, ne doivent pas être arrêtées par un simple caprice : l'oasis du désert de Sahara ne doit pas être bouleversé et détruit follement. »

J'étais si troublé que je ne savais ce que je faisais : je pris la main de Dora et la baisai… Dora me laissa faire. Je baisai aussi la main de Miss Julia Mills et il me semblait que nous montions tous les trois au septième ciel.

Nous n'en redescendîmes pas, — nous y restâmes toute la soirée. Et d'abord nous nous promenâmes çà et là sous les arbres, Dora appuyée timidement sur mon bras, et Dieu sait si, en souhaitant d'être voué à l'immortalité bienheureuse d'errer ainsi avec Dora et son amie, je faisais un vœu aussi fou qu'il peut le paraître.

Mais beaucoup trop tôt nous entendîmes les rires et les cris joyeux des dames qui appelaient Dora : — « Où est Dora ? » Nous

retournâmes donc sur nos pas et l'on pria Dora de chanter. Favoris-Roux voulait aller chercher la guitare dans la voiture ; mais Dora lui dit qu'il n'y avait que moi qui savais où elle était. Favoris-Roux fut complètement battu : j'allai chercher la guitare que je tirai de son étui : je l'apportai ; je m'assis à côté de Dora, je lui tins son mouchoir et ses gants, je m'enivrai des accents de sa voix chérie, et elle chanta pour moi seul, quoique tous les autres l'applaudirent tant qu'ils voulurent.

J'étais heureux ; je l'étais trop pour ne pas craindre que ce fût un songe, pour ne pas m'attendre à m'éveiller soudain dans ma rue de Buckingham et à entendre les tasses à thé s'entrechoquer sous les mains de M Crupp. Cependant Dora chanta encore ; d'autres chantèrent ; Miss Julia Mills chanta une romance sur les échos assoupis dans la grotte de la Mémoire… comme si elle était âgée de cent ans… Le jour finit ; nous prîmes le thé sur l'herbe, un thé à la bohémienne, et j'étais encore le plus fortuné des mortels, lorsque chacun se dispersa, y compris Favoris-Roux vaincu ; nous reprîmes, nous, le chemin de Norwood avec la fraîcheur de la soirée, à la clarté mourante du soleil et en respirant les premiers parfums de la nuit. M. Spenlow sommeillait volontiers après avoir bu du Champagne… (Honneur au sol où crut la vigne, au soleil qui mûrit le raisin, à la grappe qui fit le vin, au marchand qui le composa !) M. Spenlow s'étant donc endormi dans un des coins de la voiture, je trottai à la portière et causai avec Dora ; elle admirait mon cheval et le caressait de la main. Ah ! quelle jolie main sur le cou d'un coursier ! Son châle ne tenait pas sur ses épaules ; donc, de temps en temps je le ramenais autour d'elle avec mon bras, et je m'imaginai que Jip, commençant à comprendre ce qui en était, jugeait à propos de faire la paix avec moi.

Mais l'intelligente Miss Julia Mills ! quelle bonne action elle fit, cette aimable recluse qui avait renoncé au monde, cette jeune patriarche de vingt ans qui ne voulait à aucun prix réveiller les échos assoupis dans la grotte de la Mémoire !

« — M. Copperfield, » me dit-elle, « venez un moment à cette portière, j'ai à vous parler. »

Voyez-moi donc sur mon fringant coursier, me penchant vers Miss Julia Mills et la main sur la portière.

« — Dora, » me dit-elle, « vient passer quelque temps avec moi : je l'emmène après-demain ; si vous voulez nous rendre visite, je suis sûre que mon père sera heureux de vous voir. »

Que pouvais-je faire de mieux que d'appeler tout bas les bénédictions du ciel sur la tête de Miss Julia Mills, et de déposer dévotement l'adresse de Miss Julia Mills dans le recoin le plus secret de ma mémoire ? Je remerciai Miss Julia Mills avec toute l'ardeur dont j'étais capable et lui jurai une éternelle reconnaissance.

« — Retournez du côté de Dora, » me dit Miss Julia Mills avec une ineffable douceur ; et j'y retournai. Dora se pencha hors de la voiture pour mieux m'écouter et nous causâmes pendant tout le reste de la route. Je tenais mon coursier gris si près de la roue, qu'il s'y accrocha une de ses jambes de devant, et le loueur prétendit qu'il s'était blessé pour la somme de trois livres sterling, que je payai, ne trouvant pas que ce fût trop cher pour tant de félicité. Pendant ce temps-là, Miss Julia Mills contemplait la lune, murmurant des vers et rêvant, je suppose, au temps où il y avait quelque chose de commun entre la terre et elle.

Norwood était à bien des milles trop près et nous y arrivâmes bien des heures trop tôt. Mais M. Spenlow s'était réveillé avant de descendre de voiture et m'avait dit : « Venez vous reposer, Copperfield ; » j'y consentis, et me rafraîchis avec des sandwiches arrosées d'un verre de vin et d'eau. Je ne pouvais m'arracher du salon où Dora rougissait d'une manière si charmante ; mais le ronflement de M. Spenlow réveilla ma conscience et je pris congé : je sentis jusqu'à Londres la douce étreinte de la main de Dora, je me rappelai mille fois les moindres incidents et les moindres mots de la journée ; enfin je me couchai le plus ravi et le plus fou des novices à qui l'amour ail jamais fait perdre la raison.

Le lendemain matin j'étais résolu à déclarer ma passion et à savoir ma destinée ; être heureux ou malheureux était pour moi la question unique, et Dora seule pouvait y répondre. Je passai trois jours dans une volupté de mélancolie, me torturant par toutes les suppositions les plus cruelles ; mais le troisième jour je me rendis chez Miss Julia Mills, armé d'une déclaration.

M. Mills n'était pas chez lui ; je ne m'attendais pas à l'y trouver ; Miss Julia Mills y était : cela suffisait bien.

On m'introduisit dans une pièce du premier étage où étaient Miss Julia et Dora. Jip y était aussi. Miss Julia copiait de la musique (une nouvelle romance : le Deuil de l'amour) ; Dora dessinait et peignait des fleurs ! quels furent mes sentiments lorsque je reconnus les miennes, mon bouquet de Covent-Garden, le papier d'enveloppe compris.

Miss Julia fut charmée de me voir et se dit très fâchée que son père ne fût pas au logis, quoique cette contrariété ne nous contra-

riât pas beaucoup. Après quelques phrases de conversation, Miss Julia laissa sa plume sur le Deuil de l'amour, se leva et nous laissa.

Je commençai à penser que je remettrais la déclaration au lendemain.

« — J'espère, » dit Dora, « que votre pauvre cheval n'était pas trop fatigué l'autre soir. Ce fut pour lui un long chemin.

Je commençai à penser que je ferais la déclaration aujourd'hui.

« — C'était, en effet, un long chemin pour lui, » répondis-je ; « car il n'avait rien pour le soutenir pendant le trajet.

» — N'avait-il pas mangé, le pauvre animal ? » demanda Dora.

» — Oh ! si… on eut soin de lui… Je veux dire qu'il n'avait pas l'indicible bonheur que je goûtais d'être près de vous.

» — Il y eut un moment de la journée, » dit Dora en hochant la tête, « où vous ne sembliez pas vous-même très sensible à ce bonheur… quand vous étiez à côté de Miss Kitt (la demoiselle en rouge) ; mais c'est sans doute un simple compliment que vous voulez m'adresser… vous êtes libre, bien libre, M. Copperfield… Jip, méchant garçon, venez ici. »

Je ne sais comment je fis ; ce fut l'affaire d'un moment. J'interceptai Jip : je pris Dora dans mes bras ; je fus éloquent, je ne cherchai pas un seul de mes mots. Je lui dis combien je l'adorais ; je lui dis que je mourrais si je n'étais payé de retour, etc., etc. Jip aboya outrageusement pendant tout ce temps.

Quand Dora pencha la tête, tremblante, en larmes, mon éloquence devint entraînante. Cinq minutes après, nous étions assis sur le sopha, nous étant promis un mutuel amour. Jip n'aboyait plus, et, couché sur les genoux de sa maîtresse, me regardait en clignotant.

Je suppose que nous pensions vaguement que tout cela finirait par le mariage, puisque Dora stipula que nous ne nous unirions jamais sans le consentement de son père ; mais, dans notre extase, le présent nous occupait plus encore que l'avenir, puisque, provisoirement et sans croire mal agir, nous devions faire un secret à M. Spenlow de notre attachement.

Miss Julia Mills devint plus pensive que d'habitude quand Dora alla la chercher. Ce qui venait de se passer avait pu réveiller les « échos assoupis dans la grotte de la Mémoire. » Mais elle nous donna sa bénédiction avec l'assurance de son amitié, nous parlant comme nous eût parlé une protectrice cloîtrée.

Oh ! quel temps d'heureuse folie ! — quand je pris la mesure du doigt de Dora pour lui faire faire une bague qui devait se composer de ne m'oubliez pas en pierres bleues, et que le joaillier me fit payer ce qu'il voulut, ayant deviné en riant à quel usage je la destinais ; bague tellement associée dans mon souvenir à la main de Dora, que hier, en voyant une bague semblable au doigt de ma fille, j'ai éprouvé un serrement de cœur ;

Quand, fier de mon secret, je ne marchais plus, croyant avoir des ailes et voler par dessus les mortels qui rampaient sur la terre ;

Quand nous avions nos rendez-vous dans le jardin du square, assis sous le berceau de feuillage et entourés de moineaux, que

j'aime depuis ce temps-là et que j'admire, comme si les plumes couleur de suie des moineaux de Londres égalaient en éclat celles des oiseaux du tropique ;

Quand nous eûmes notre première grande querelle (une semaine après nos secrètes fiançailles) et quand Dora me renvoya la bague dans un billet où elle disait, empruntant cette phrase au poète : « Notre amour a commencé par la folie et fini par la démence. » Citation terrible qui me fit pousser un cri de désespoir ;

Quand, sous l'aile de la nuit, je volai chez Miss Julia Mills, que je trouvai dans une arrière-cuisine, au milieu d'une lessive, et la priai d'intervenir pour m'arracher à un trépas inévitable ;

Quand Miss Julia entreprit la réconciliation et revint avec Dora, nous exhortant, du haut de la chaire de sa précoce sagesse, à nous faire de mutuelles concessions et à éviter le désert de Sahara !

Quand nous pleurâmes et redevînmes si heureux, que l'arrière-cuisine avec la lessive se changea en temple de l'Amour, où nous arrangeâmes un plan de correspondance par l'intermédiaire de Miss Julia, de manière à recevoir chacun au moins une lettre par jour !

Quel temps d'adorables loisirs, de riens charmants, qui comprend les plus souriants de mes souvenirs !

Seconde partie · Chapitre 20

J'écrivis à Agnès aussitôt que Dora et moi nous fûmes engagés l'un à l'autre. Je lui écrivis une longue lettre, dans laquelle j'essayais de lui faire comprendre combien j'étais heureux, combien Dora était charmante. Je la suppliais de ne pas confondre cette passion sérieuse avec les ridicules caprices qui l'avaient autrefois fait rire.

Je m'interrompis au milieu de cette lettre, et l'image d'Agnès m'apparut comme celle du bon génie de ma jeunesse, convertissant ma chambre silencieuse en un sanctuaire d'où sa céleste influence écartait les agitations de la vie. Je ne lui parlais pas de Steerforth ; je lui disais seulement qu'il y avait eu des larmes douloureuses dans la famille de Yarmouth, par suite du départ d'Émilie, et que j'en avais été doublement malheureux à cause de circonstances particulières. Je savais que la perspicacité d'Agnès devinerait toute la vérité, et qu'elle ne serait jamais la première à prononcer le nom de mon perfide ami.

La réponse à cette lettre fut un nouveau baume pour moi. Il me sembla entendre la voix bien-aimée de ma confidente.

Récemment Traddles m'avait fait deux ou trois visites sans me trouver ; mais il avait rencontré Peggoty chez moi, et, apprenant qu'elle était ma vieille bonne (ce qu'elle révélait si volontiers à tout venant), il était resté pour causer avec elle… Dieu sait qu'elle était inépuisable sur ce sujet de conversation.

Cela me rappelle non-seulement que M Crupp avait abdiqué toutes ses fonctions de ménagère dans mon appartement, après s'être excusée, sous prétexte qu'elle ne voulait avoir de communi-

cations d'aucune sorte avec des espionnes et des dénonciatrices (sans nommer personne). Voyant que j'affectais de ne pas la comprendre, elle se bornait depuis quelque temps à tendre des espèces de trappes et de pièges à Peggoty sur les escaliers, espérant qu'elle finirait par s'y casser un bras ou une jambe. Je trouvais un grand inconvénient à vivre ainsi en état de siège ; mais j'avais trop peur de M Crupp pour ne pas prendre la chose en patience.

Traddles parvint enfin à me rencontrer moi-même, et profita de ma sympathie d'amoureux pour me vanter toutes les vertus de sa Sophie, qui, en vérité, les avait toutes, servant d'institutrice à l'une de ses sœurs, de bonne d'enfant à une autre, de femme de chambre à une troisième, etc. Il m'apprit aussi que M. Micawber était réduit à se cacher sous le pseudonyme de Mortimer, ses créanciers n'étant pas tous satisfaits de la saisie générale de son mobilier et de celui de son locataire Traddles. À ce propos, mon ami venait me prier de l'accompagner avec Peggoty chez un huissier-priseur, qui, ce jour-là même, devait mettre aux enchères la petite table ronde au dessus de marbre et le pot à fleurs de Sophie. Traddles ne doutait pas que s'il était reconnu par l'huissier, il paierait au poids de l'or ces précieux articles, et il voulait que Peggoty ou moi nous lui rendissions le service de surenchérir à sa place. Nous n'eûmes garde de refuser le brave garçon, qui, ayant reconquis ainsi à un prix raisonnable le futur mobilier de son ménage, voulut porter dans ses bras, depuis Tottenham-Court-Road jusqu'à Temple-Bar, le pot à fleurs de sa chère Sophie.

Quand nous rentrâmes chez moi, Peggoty et moi, je lui fis observer que les trappes de M Crupp avaient disparu de l'escalier, où je crus reconnaître aussi les traces de pas récents. Nous fûmes

étonnés tous les deux de trouver la porte de mon petit salon ouverte et d'entendre parler dans l'intérieur. Nouvelle surprise d'y apercevoir ma tante et M. Dick, ma tante assise sur un tas de bagages, avec ses deux canaris devant elle et son chat sur ses genoux, comme un Robinson Crusoé femelle, M. Dick appuyé sur un grand cerf-volant.

« — Ma chère tante ! » m'écriai-je, « quel plaisir inattendu ! »

Nous nous embrassâmes cordialement, et M Crupp, qui était là occupée à faire du thé, ne crut pas pouvoir se montrer trop attentive en disant qu'elle savait bien que M. Copperfield serait le plus heureux des hommes en recevant sa famille.

« — Et vous, » dit ma tante à Peggoty intimidée par son aspect imposant, « comment êtes-vous ?.

« — Vous n'avez pas oublié ma tante, Peggoty ? » lui dis-je.

« — Pour l'amour du ciel, mon enfant ! » s'écria ma tante, « ne l'appelez point par son nom d'insulaire de la mer du Sud ! Si elle s'est mariée et s'en est ainsi débarrassée (ce qu'elle pouvait faire de mieux), accordez-lui le bénéfice du changement. Quel est votre nom de femme, P. ? » demanda ma tante, se servant de l'initiale par forme de compromis.

« — Barkis, Madame, » répondit Peggoty avec une révérence.

« — À la bonne heure, c'est un nom de chrétien, » dit ma tante ; « comment vous portez-vous, Barkis ? »

Encouragée par ces mots gracieux et par la main qui lui était tendue, M Barkis s'avança et répéta sa révérence.

« — Nous avons vieilli depuis que nous nous sommes vues, je crois, » dit ma tante. « Belle chose que nous fîmes en ce temps-là !… David, encore une tasse de thé.

» — Ma tante, » lui dis-je en la lui versant, « ne restez pas assise sur une malle, laissez-moi vous donner un fauteuil.

» — Merci, Trot, je préfère m'asseoir sur ma propriété… » et s'adressant à M Crupp : « Ne vous gênez pas, Madame, » ajouta-t-elle, « nous n'avons pas besoin de vous. »

M Crupp, toute prodigue de ses sourires, voulut en vain offrir encore ses services ; elle finit par comprendre au ton sec de ma tante qu'elle ferait mieux de s'éclipser.

« — Dick, » dit ma tante quand M Crupp fut sortie, « vous rappelez-vous ce que je disais un jour des parasites et adorateurs de la richesse… Eh bien ! cette femme est de ce troupeau-là… Barkis, ma chère, voyez au thé. »

Il m'était facile, à moi qui connaissais ma tante, de deviner que cette arrivée inattendue avait un motif. L'aurais-je offensée, pensai-je ? Et ma conscience me reprochait de ne pas lui avoir écrit au sujet de Dora. Mais il était inutile de vouloir la faire s'expliquer avant son heure. Je m'assis donc à côté d'elle sans la questionner, parlant aux canaris, jouant avec le chat, et montrant un calme d'esprit que je n'avais pas, surtout quand il me sembla que M. Dick, appuyé sur son cerf-volant, derrière elle, me faisait des signes mystérieux.

« Trot, » me dit enfin ma tante après sa dernière tasse de thé… « Restez, Barkis… Trot, avez-vous appris à être ferme et à compter sur vous-même ?

» — Je l'espère, ma tante.

» — Le pensez-vous ?

» — Je le pense, ma tante.

» — En ce cas-là, mon cher neveu, savez-vous pourquoi je préfère rester assise sur ma propriété ? »

Je secouai la tête avec l'air de quelqu'un qui ne devine pas.

« — Parce que, » poursuivit ma tante, « je suis là sur tout ce que je possède. Je suis ruinée, mon cher Trot ! »

Si la maison, avec tous ceux qu'elle contenait, s'était précipitée dans la rivière, je n'aurais pas reçu un choc plus alarmant.

« — Dick le sait, » dit ma tante en posant avec calme une main sur mon épaule. « Je suis ruinée, mon cher Trot ! Tout ce que j'ai au monde est dans cette chambre, excepté le cottage, et j'ai laissé Jeannette pour le louer. Barkis, j'ai besoin d'un lit pour ce gentleman cette nuit, afin de moins dépenser ; peut-être pourrez-vous m'en arranger un ici pour moi, n'importe quel lit. Ce n'est que pour cette nuit. Nous parlerons de tout cela demain matin. »

Au milieu de mon éblouissement, j'éprouvai un vrai chagrin pour elle, oui, pour elle, j'en suis sûr… J'en fus distrait par le mouvement spontané de ma tante, qui m'embrassa en me disant, les larmes aux yeux : « Je n'en suis affligée que pour vous. » Le moment d'après elle avait réprimé cette émotion, et elle me dit avec une expression de victoire plutôt que d'abattement :

« — Nous devons supporter les revers avec courage et ne pas nous laisser effrayer, mon cher Trot. Nous devons jouer notre

rôle jusqu'au bout, et braver l'infortune quand elle est le dénouement de la pièce. »

Seconde partie · Chapitre 21

Aussitôt que j'eus recouvré ma présence d'esprit, qui m'avait tout-à-fait abandonné à la première nouvelle de la ruine de ma tante, je proposai à M. Dick de le conduire à la maison de l'épicier et d'y prendre possession du lit que M. Daniel Peggoty avait laissé vide. Cette maison était située dans le marché d'Hungerford, qui avait alors sa vieille architecture et sa colonnade en bois, dont M. Dick fut enthousiasmé. Je m'aperçus bientôt qu'il n'avait qu'une très vague idée du malheur de ma tante, et je crus devoir lui expliquer de quoi il s'agissait. À sa pâleur, à ses yeux pleins de larmes, j'éprouvai un vrai remords, et je m'en voulus d'avoir détruit la conviction où il était qu'aucun revers de fortune ne pouvait être sérieux quand il frappait une femme supérieure comme Miss Betsey Trotwood, « la plus sage et la plus étonnante des femmes, » qui avait d'ailleurs un neveu d'une intelligence aussi extraordinaire que la mienne.

« Et que pouvons-nous faire, Trotwood ? » me dit-il enfin. « Voici mon Mémoire…

« — Le Mémoire, sans doute, » répondis-je ; « mais d'abord, mon cher Dick, l'essentiel est de faire bonne contenance, et de ne pas laisser voir à ma tante que nous pensons à ce qui doit cependant nous préoccuper beaucoup. »

Il comprit si bien le sentiment qui m'inspirait, qu'il me supplia de l'observer de près, et, s'il écartait, de le ramener par quelques-unes de mes méthodes supérieures. Malheureusement, la peur que je lui avais faite lui imposa une telle contrainte, qu'il se trahissait par son immobilité même, se contentant de rouler ses yeux comme une poupée à ressorts. L'expression de son regard n'en était que plus lamentable. Ainsi, dès le même soir, quand nous revînmes chez moi pour souper, c'était pitié de le voir contempler le pain qui fut mis sur la table, comme si c'était notre dernière ressource contre la famine ; ma tante ayant insisté pour qu'il prît son repas comme d'habitude, je le surpris mettant dans sa poche des bribes de pain et de fromage ; je ne doute pas qu'il ne songeât à un fonds de provisions destinées à nous faire revivre tous le jour où nous serions à moitié morts de faim.

D'un autre côté, ma tante montrait un calme exemplaire. Elle fut d'une grâce parfaite pour Peggoty, excepté si je l'appelais par inadvertance de ce nom qui lui était antipathique. Elle régla tous ses arrangements intérieurs sans renoncer à ses précautions contre les dangers de Londres, remarquant qu'elle se félicitait d'être si voisine de la rivière en cas d'incendie. Elle devait occuper mon lit, et je devais coucher dans le salon pour veiller sur elle.

« Trot, mon cher neveu, » dit-elle en me voyant préparer sa potion de tous les soirs, « non !

» — Rien, ma tante ?

» — Pas de vin, mon cher enfant, de l'ale.

» — Mais j'ai du vin ici, ma tante, et vous avez toujours pris votre vin sucré.

» — Gardons notre vin pour un cas de maladie ; ne le prodiguons pas ; de l'ale pour moi, une demi-pinte. »

Je crus que M. Dick allait expirer d'un désespoir concentré. Ma tante étant résolue, j'allai chez un débitant voisin chercher l'ale moi-même, et, comme il se faisait tard, Peggoty et M. Dick descendirent avec moi pour se rendre ensemble à leur domicile commun. Le pauvre diable s'en alla avec ma vieille bonne, son grand cerf-volant sur le dos, la tête basse et l'air lamentable.

Àmon retour, ma tante arpentait la chambre, plissant dans ses doigts la frange de sa coiffe de nuit. Je fis chauffer l'ale et préparai la rôtie selon toutes les règles de l'art.

« — Trot, » me dit ma tante après l'avoir goûtée, « l'ale est préférable au vin, moins bilieuse de moitié. »

Probablement je ne lui parus pas être de son avis, car elle ajouta : « — Bah ! bah ! s'il ne nous arrive rien de pire que de l'ale au lieu de vin, tout ira bien ; et à propos, mon cher enfant, malgré mon aversion pour les figures étranges et les noms baroques, j'aime votre Peg… votre Barkis, puisqu'elle a si heureusement changé de nom… vous avez bien raison de lui être attaché. Savez-vous que, pendant que vous étiez sorti avec Dick, la pauvre fille aurait voulu me faire accepter une partie de son argent… parce qu'elle en a trop, disait-elle, la niaise ! »

En appelant Peggoty une niaise, ma tante ne put retenir ses larmes !

« — Quelle ridicule créature ! » poursuivit-elle ; « mais il y a du bon dans cette Barkis ! »

En affectant de rire, elle s'essuyait les yeux, et puis elle passa à un autre sujet :

« — Elle m'a raconté toute votre histoire de Yarmouth, et l'autre encore. Ah ! les infortunées filles ! les infortunées filles ! quel monde que celui-ci !

» — Pauvre Émilie ! » m'écriai-je.

« Pauvre Émilie, sans doute ! » reprit ma tante ; « mais il faut bien convenir qu'elle aurait dû un peu réfléchir !... Embrassez-moi, Trot, je vous plains de votre précoce expérience. »

Je l'embrassai et elle me dit :

« — Ainsi donc, Trot, Trot, vous vous croyez amoureux ?

» — Me croire amoureux, ma tante ! » m'écriai-je encore ; et tout rouge cette fois ; « je le suis, puisque j'aime ma Dora de toute la puissance de mon âme.

» — Elle est donc bien séduisante ?

» — Ma chère tante, personne ne peut se faire la moindre idée de ce qu'elle est !

» — Ah ! et pas sotte ?

» — Sotte, ma tante ! » m'écriai-je avec une sorte d'indignation.

« — Pardon, Monsieur mon neveu, ce n'est qu'une question ; je ne déprécie pas votre Dora. Pauvre petit couple ; vous vous croyez créés l'un pour l'autre, n'est-ce pas ? deux véritables pendants comme ces figures en sucre qu'on admire à travers la vitre chez les confiseurs ?

» — Oui, nous sommes jeunes et inexpérimentés, ma tante, je le sais, » lui dis-je nullement fâché d'une plaisanterie qui exprimait une tendre compassion pour ma jeunesse ; mais nous nous aimons sincèrement, et si je pouvais penser que je cesserai jamais d'aimer Dora ou que Dora cessera de m'aimer, je crois que je perdrais la raison.

» — Ah ! Trot, » dit ma tante secouant la tête et souriant gravement, « aveugle, aveugle, aveugle !… Je connais quelqu'un qui, quoique d'un caractère trop flexible, a une sincérité d'affection qui me rappelle sa pauvre mère.

» — Ah ! si vous connaissiez, ma tante, la sincérité de Dora.

» — Aveugle, aveugle ! » répéta ma tante ; « et cependant » ajouta-t-elle, « je ne veux pas troubler la sécurité de deux jeunes cœurs, quoique ces attachements du premier âge finissent souvent par s'évanouir en fumée… Allons, je ne veux pas vous affliger, je consens à en parler sérieusement et à espérer que nous aurons, tôt ou tard, un dénouement heureux à notre roman… mais nous avons du temps devant nous… »

Tout cela n'était pas précisément très consolant pour un amoureux enthousiaste ; mais je fus charmé que ma tante eût reçu indirectement ma confidence. Après avoir échangé encore quelques bonnes paroles avec elle, je lui souhaitai le bonsoir et la laissai passer dans ma chambre avec sa coiffe de nuit.

Quelles tristes pensées avant de m'endormir ! « Me voilà donc pauvre aux yeux de M. Spenlow, » me disais-je, « et forcé de délier Dora de son engagement ; puisque je n'ai plus devant moi la perspective que j'avais quand je lui déclarai ma passion ! Supposons qu'elle soit indifférente à ce changement de fortune,

comment vivre d'ici à la fin de mon stage ? comment venir au secours de ma tante ? comment avoir quelques guinées de côté pour m'habiller convenablement, continuer à offrir quelques petits cadeaux à Dora ? etc. etc. »

Le sommeil vint enfin ; mais quels rêves ! Je me vis déguenillé, allant à la porte de Dora vendre des allumettes à un penny les six paquets, et puis me rendant à l'étude en habit râpé, sans savoir que répondre à M. Spenlow qui me reprochait de faire honte à sa clientèle par mon costume ; je me vis ramassant les miettes du pain sec que le vieux clerc Tiffey grignotait tous les jours régulièrement lorsqu'il entendait sonner une heure à l'horloge de Saint-Paul, puis réclamant une licence pour épouser Dora, et n'ayant, pour la payer, qu'un des gants dépareillés d'Uriah Heep, que tous les procureurs des Doctor's Commons repoussaient avec dédain.

Ma tante ne passa pas une nuit plus tranquille. Deux ou trois fois elle vint me réveiller, m'apparaissant comme un spectre pour me demander si l'abbaye de Westminster n'était pas en feu et si le vent ne pouvait pas propager l'incendie jusqu'à Buckingham-Street ; une fois aussi, je la vis s'approcher de mon canapé converti en couchette, et, me croyant endormi, elle murmura tout bas : « Le pauvre enfant ! » Ma généreuse tante, au milieu de ses terreurs, c'était encore ma destinée qui la préoccupait surtout. J'éprouvai un remords de mon égoïste amour.

Le lendemain, à peine levé (Peggoty étant venue prendre soin de ma tante), j'essayai d'aller calmer mon agitation en allant prendre un bain froid, et puis je fis une promenade à pied jusqu'à Hampstead. Ce traitement hydraulique et péripatétique, que j'ai répété souvent, me réussit ; je me sentis le courage de me rendre

à l'étude pour instruire de ma situation nouvelle mon honoré patron.

M. Spenlow entra bientôt après moi, empesé et frisé.

« — Comment êtes-vous, Copperfield, » me dit-il, « il fait beau ce matin.

» — Très beau, Monsieur, pourrais-je vous parler avant que vous alliez à l'audience ?

» — Certainement, venez dans ma chambre. »

Je le suivis dans sa chambre, où il mit sa robe et se regarda à une glace.

» — J'ai le regret de vous apprendre, Monsieur, » lui dis-je, « que j'ai de très mauvaises nouvelles de ma tante.

» — Ah ! mon Dieu ! » répondit-il, « aurait-elle eu une attaque de paralysie ?

» — Ce n'est pas sa santé dont il s'agit, Monsieur… elle a fait de grandes pertes… ou plutôt il ne lui reste plus grand'chose.

» — Vous m'étonnez, Copperfield ! » s'écria M. Spenlow.

« — Par le fait, Monsieur, telle est la révolution survenue dans sa fortune, que je désirerais vous demander s'il était possible… moyennant un sacrifice de ma part, bien entendu… d'annuler les conditions de mon stage. »

Dieu sait ce qu'il m'en coûta pour faire une proposition semblable. C'était comme si j'avais imploré la faveur d'être transporté loin de Dora.

« — Annuler les conditions de votre stage, Copperfield ! les annuler ! »

Je lui expliquai que, pour le présent, je n'avais plus d'autres ressources, pour vivre, que ma propre industrie.

« — Vous m'affligez, Copperfield, » me dit M. Spenlow, « vous m'affligez extrêmement. Il n'est pas d'usage d'annuler un stage pour de pareils motifs, c'est contre tous les précédents de la profession. D'ailleurs, vous savez que j'ai un associé… M. Jorkins. »

C'était le coup de mort de mes espérances.

Je fis cependant un autre effort en disant :

« — Croyez-vous, Monsieur, que si je m'adressais à M. Jorkins… »

M. Spenlow me répondit par un signe négatif : — « Le ciel me préserve, Copperfield, » dit-il, « d'être injuste envers personne, encore moins envers M. Jorkins ; mais je connais mon associé, Copperfield ; M. Jorkins n'est pas un homme qui puisse résoudre à votre satisfaction un problème de cette nature. M. Jorkins sort difficilement des sentiers battus ; vous savez ce qu'il est. »

Or, ce que je savais de M. Jorkins, c'est qu'il avait été originairement le seul maître de l'étude, et qu'à présent il demeurait seul dans une vieille maison près de la place Montagu ; qu'il paraissait à peine un moment chaque jour parmi nous ; qu'on ne semblait jamais le consulter en rien ; enfin que, dans le cabinet sombre où il s'asseyait quelquefois, à l'étage le plus élevé de la maison, son bureau était recouvert d'un coussinet en papier jaune, sans la moindre tache d'encre, et que les clercs prétendaient être là depuis vingt ans.

Ayant toutefois obtenu l'autorisation de soumettre ma proposition à M. Jorkins, j'étonnai bien cet associé de mon patron en me montrant sur le seuil de son cabinet.

« — Entrez, M. Copperfield, » me dit M. Jorkins.

J'entrai, je m'assis, et déduisis le cas à M. Jorkins, à peu près dans les termes dont je m'étais servi pour m'adresser à M. Spenlow. M. Jorkins n'était nullement l'imposante créature dont on faisait peur aux clients ; mais un gros homme ayant la soixantaine, à la physionomie douce, et qui prenait tant de tabac, que la tradition de l'étude disait qu'il vivait presque exclusivement de ce stimulant sternutatoire.

« — Vous avez parlé de cela à M. Spenlow, je suppose ? » me demanda M. Jorkins quand il m'eut écouté, avec une vive inquiétude, jusqu'au bout.

« — Oui, » répondis-je, et M. Spenlow vous a cité.

» — Il a dit que je ne consentirais pas ? »

Je fus obligé de convenir que M. Spenlow avait regardé son refus comme probable.

« — Je suis fâché de dire, M. Copperfield, » reprit M. Jorkins avec un geste nerveux, « que je ne saurais entrer dans vos vues, le fait est, mais j'ai un rendez-vous à la Banque ; ayez la bonté de m'excuser. »

Sur ce, il se leva d'un air pressé, et il allait sortir, lorsque je me hasardai d'ajouter :

« — N'y a-t-il donc aucun moyen d'arranger l'affaire ?

» — Non ; » répondit M. Jorkins qui s'arrêta à la porte en secouant la tête, « oh ! non ! je ne consens pas, vous le savez, et si M. Spenlow s'y oppose…

» — Personnellement, il ne refuse pas, Monsieur » dis-je ;

« — Ah ! personnellement ! » répéta M. Jorkins avec un accent d'impatience ; « Je vous assure, M. Copperfield, que la chose est impossible ; je suis désolé… mais… réellement, j'ai un rendez-vous à la Banque. »

Et M. Jorkins s'en alla presque en courant ; je crois qu'il ne reparut pas de trois jours à l'étude.

Ne voulant rien négliger, j'attendis le retour de M. Spenlow pour lui raconter ce qui s'était passé, lui donnant à entendre que je n'étais pas sans espoir, s'il voulait m'aider lui-même à attendrir le cœur de roche de M. Jorkins.

« — Copperfield, » répliqua M. Spenlow avec un regard fin, « vous ne connaissez pas mon associé, M. Jorkins, comme je le connais. Je suis bien loin d'attribuer le moindre artifice à M. Jorkins ; mais M. Jorkins a une manière d'exprimer ses refus qui trompe souvent le monde, croyez-moi. »

Grand fut mon embarras pour décider lequel des deux associés était définitivement le plus obstiné ; mais je vis clairement qu'il y en avait un des deux qui persisterait dans la négative, et qu'il ne fallait pas songer à recouvrer les mille livres sterling de ma tante. Je quittai l'étude avec cette triste conviction, et je me rendais chez moi, tout préoccupé de l'avenir, lorsqu'un fiacre qui me suivait, s'arrêtant tout-à-coup à côté de moi, me tira de ma rêverie. Je regardai : une main m'était tendue par la portière et je

vis sourire le visage que je n'avais jamais aperçu sans un sentiment de bonheur et de sérénité.

« — Agnès ! » m'écriai-je tout ravi, « ô ma chère Agnès, quel plaisir ! vous êtes justement, de toutes les personnes du monde, celle que je désirais le plus voir !

» — Est-ce vrai ? » me répondit-elle avec sa voix cordiale.

» — J'ai tant de choses à vous dire, et puis votre vue seule allège tellement le poids que j'ai sur le cœur ! si je possédais le bonnet magique, c'est vous seule que j'aurais souhaité près de moi.

» — Moi seule ? répliqua Agnès.

» — Eh bien ! si vous le voulez, Dora peut-être d'abord.

» — Dora certainement, j'espère, et non pas peut-être, » dit Agnès en souriant.

» — Oui, mais vous ensuite, je vous le jure… Où allez-vous ?

» — Chez vous… pour voir votre tante. »

Le ciel était superbe ; elle consentit à descendre du fiacre et à prendre mon bras ; je renvoyai le cocher, et nous cheminâmes ensemble. J'avais l'Espérance elle-même à mon côté ! quel changement j'éprouvai en une minute !

Ma tante avait écrit à Agnès un de ces billets laconiques et bizarrement tournés auxquels se bornaient ses efforts épistolaires. Elle lui annonçait son revers de fortune et son départ de Douvres, ajoutant qu'elle priait ses amis de ne pas être inquiets sur elle. Agnès était accourue à Londres, parce qu'il existait entre elles une intimité qui datait du jour où je devins l'hôte de M. Wick-

field. Agnès n'était pas venue seule, son père et Uriah Heep étaient du voyage.

« — Et les voilà donc associés tout de bon ? » lui dis-je lorsqu'elle les nomma ensemble, « que le ciel le confonde !

» — Oui, » me répondit Agnès, « ils avaient une affaire ici, et j'en ai profité pour venir avec eux ; ne croyez pas ma visite d'amie tout-à-fait désintéressée, Trotwood, car je n'aime pas à laisser mon père seul avec Uriah, je vous l'avoue.

» — Exerce-t-il toujours, Agnès, la même influence sur M. Wickfield ? »

Agnès secoua la tête :

« — Il est survenu de tels changements dans la maison, que vous ne la reconnaîtriez plus, » me dit-elle ; ils vivent avec nous maintenant.

» — Ils, dites-vous ?

» — M. Heep et sa mère ; il occupe votre ancienne chambre.

» — Je voudrais pouvoir composer ses rêves, » dis-je, « il n'y dormirait pas longtemps.

» — J'ai conservé ma petite chambre, » poursuivit Agnès, « celle où j'apprenais mes leçons. Comme le temps passe ! vous vous rappelez la petite chambre à panneaux qui s'ouvre dans le salon ?

» — Si je me le rappelle, Agnès ?... Il me semble vous voir apparaître encore avec votre petit trousseau de clefs.

» — Je suis charmée que vous ayez gardé ce souvenir. Nous étions heureux alors.

» — Nous étions heureux, en effet.

» — Je me tiens dans cette chambre le plus que je peux, » dit Agnès ; « mais il faut bien que je fasse aussi, de temps en temps, compagnie à M Heep. Elle m'ennuie quelquefois à force de célébrer les louanges de son fils ; mais c'est si naturel à une mère que je ne saurais lui en vouloir. Il est aussi très bon fils pour elle. »

J'examinais Agnès pendant qu'elle prononçait ces derniers mots et je ne pus découvrir dans sa physionomie aucun soupçon des desseins d'Uriah sur elle. Ses yeux rencontrèrent les miens avec toute la beauté de leur innocence et de leur franchise.

« — Leur présence dans la maison me gêne, » reprit Agnès, « surtout parce qu'elle me prive d'être avec mon père et de veiller sur lui autant que je le voudrais… Uriah Heep est toujours entre nous ; mais, si quelque fraude se tramait, j'espère que la véritable affection et la sincérité finiront par être plus fortes qu'aucun méchant complot. »

Àces mots s'évanouit le céleste sourire que je n'ai jamais vu, j'aime à le répéter souvent, que sur la douce physionomie d'Agnès ; et, comme nous entrions dans ma rue, elle me demanda si je savais ce qui avait causé les revers de fortune de ma tante. Je lui répondis qu'elle ne me l'avait pas encore révélé ; Agnès devint pensive et je crus sentir trembler le bras qui s'appuyait sur le mien.

Nous trouvâmes ma tante seule, dans une certaine émotion. Une différence d'opinions avait éclaté entre elle et M Crupp sur

une question abstraite (à savoir s'il était convenable qu'un appartement de garçon fût habité par une personne du sexe). Ma tante, insensible aux spasmes de M Crupp, avait tranché la dispute en déclarant à mon hôtesse qu'elle sentait son eau-de-vie et qu'elle la priait de sortir de sa chambre, double outrage que M Crupp avait considéré comme susceptible d'une action en justice.

Ma tante ayant eu le temps de se calmer pendant que Peggoty était allée faine voir à M. Dick les gardes à cheval à l'entrée du parc Saint-James, — et charmée d'ailleurs de la visite d'Agnès, nous reçut avec sa cordialité la plus franche ; sa jeune amie avait toute sa confiance comme la mienne, et quand je lui eus raconté ce que j'avais fait dans la matinée, elle nous dit :

« — Et d'abord, Trot, je dois vous gronder ; je suis fière de vous, mon enfant, et je reconnais vos bonnes intentions ; mais vous avez été imprudent et presque indiscret… Quant à Miss Betsey Trotwood, elle va vous faire aussi sa confession. »

Je vis Agnès pâlir en regardant ma tante avec attention ; et ma tante, caressant son chat, regarda Agnès de même.

« — Betsey Trotwood… » dit-elle, « c'est de moi qu'il s'agit, Trot, mon neveu, et non de votre sœur ; Betsey Trotwood, donc, possédait une certaine fortune ; — peu importe son revenu, il était suffisant pour vivre ; elle avait même le superflu, car elle avait fait des économies et les avait ajoutées au capital. Betsey Trotwood avait d'abord acheté des fonds publics ; puis, suivant l'avis de son homme d'affaires, elle avait fait un placement hypothécaire très avantageux. Malheureusement, elle fut remboursée, et cette fois, se croyant plus sage que celui qui l'avait autrefois si bien conseillé… je parle de votre père, Agnès… elle voulut en faire

à sa tête, spécula sur les mines, spécula sur les pêcheries, spécula sur les actions d'une banque particulière, et, grâce à cette dernière spéculation, ses livres sterling ne valent plus que des shellings ou même que des demi-shellings, à ce qu'on m'assure ; et voilà comment Betsey Trotwood, riche hier, est pauvre aujourd'hui.

Ma tante conclut le résumé de sa situation financière, en fixant un regard triomphant sur Agnès, dont le visage reprit peu à peu ses couleurs.

« — Ma chère Miss Trotwood, est-ce là tout ? » lui demanda Agnès.

« — J'espère que c'est assez, mon enfant, » dit ma tante. « Si j'avais eu quelque argent encore à perdre, ce ne serait pas tout, j'en ai peur. Betsey Trotwood se serait arrangée pour le perdre avec le reste, et ce serait un chapitre de plus dans son récit. Mais, plus d'argent, plus d'histoire… Je me trompe ; la conclusion manque, et la voici : après avoir ainsi perdu presque toute sa fortune, Betsey Trotwood vécut heureuse le reste de ses jours. J'espère, du moins, que ceci sera vrai comme le reste ; en attendant, consultons-nous, Agnès, vous êtes une sage tête ; Trot, vous aussi vous avez de bonnes idées quelquefois… quoique je ne puisse toujours vous faire ce compliment… arrangeons notre budget ; le cottage peut, en moyenne, produire en location soixante-dix livres sterling par an… voilà le plus clair de notre revenu… Dick a bien cent livres par an, mais cette somme sera dépensée exclusivement pour lui. J'aimerais mieux me séparer de Dick si ce devait être autrement.

» — Mais moi, ma tante, » dis-je ; « ne puis-je faire quelque chose ?

» — Vous enrôler, n'est-ce pas ? ou vous engager comme matelot. Je ne veux pas entendre parler de cela : vous serez un proctor et pas autre chose, s'il vous plaît. Pas de coups de tête.

» — Votre appartement est-il loué pour long-temps ? » demanda Agnès.

» — Vous êtes dans la question, ma chère, » répondit ma tante, « le bail court encore pendant six mois, et je ne crois pas possible de le sous-louer ; le mieux est d'en user jusqu'à fin de bail et de chercher une chambre pour Dick dans le voisinage. »

Je crus devoir prévenir ma tante du désagrément dont la menaçaient les continuelles escarmouches de M Crupp ; mais elle leva cette objection en déclarant qu'à la première dénonciation des hostilités elle était résolue à étonner M Crupp pour le reste de sa vie.

J'allais lui faire part d'une idée qui m'était venue, quand on frappa à la porte.

« — Je suis sûre, » dit Agnès en pâlissant, « que c'est mon père ; il m'avait promis de me rejoindre ici. »

J'ouvris, et avec M. Wickfield entra Uriah Heep. Il y avait un certain temps que j'avais vu M. Wickfield ; quelque préparé que je fusse à le trouver changé physiquement, et il l'était, je fus tristement frappé de l'espèce de servilité avec laquelle cet homme encore distingué, malgré sa funeste habitude d'intempérance, se soumettait à la bassesse incarnée dans Uriah Heep. Si j'avais vu

un singe commander à un homme, je n'aurais pas été plus choqué.

Il ne paraissait que trop avoir la conscience de cette dégradation, et il fallut, pour qu'il relevât sa tête humiliée, que sa fille le rappelât à lui-même, en lui disant : « Mon père, voici Miss Trotwood et son neveu que vous n'avez pas vus depuis long-temps ! » Il tendit alors la main à ma tante et puis à moi avec un reste de contrainte… Je remarquai dans la physionomie d'Uriah un sourire sinistre qui fut aussi remarqué d'Agnès, car elle recula en tressaillant.

Ce que remarqua ma tante et ce qu'elle ne remarqua pas, j'aurais défié la science physionomique de le deviner, personne n'ayant au même degré qu'elle l'art de mettre sur son visage le masque d'une impassibilité imperturbable. Aussi Uriah lui-même s'y trompa en se croyant autorisé, après les premiers compliments, à placer son mot dans notre causerie familière ; elle ne daigna pas lui répondre ; et quand il voulut lui offrir ses services, au nom de son associé et en son propre nom :

« — Monsieur Uriah Heep, » lui dit-elle enfin, « grand merci de votre obligeance ; mais votre pantomime me fait peur ; ces contorsions convulsives ne sont pas d'un homme mais d'une anguille : soyez l'un ou l'autre, mon cher Monsieur. »

Cette rebuffade abasourdit Uriah qui, au lieu de répliquer directement, me dit à demi-voix : « Je sais heureusement, M. Copperfield, que Madame votre tante est une excellente dame, et sa vivacité qui m'était connue quand j'étais humble clerc, ne me fera pas oublier les égards dus à sa situation actuelle, n'est-ce pas, mon associé ? » ajouta-t-il en se tournant vers M. Wickfield.

« J'espère que vous ne me démentirez pas si je vous laisse seul pour représenter la maison ; mais je suis forcé, mes offres de service faites, d'aller à un rendez-vous. Tout à vous, Miss Agnès ; votre serviteur, M. Copperfield, et vous, Miss Betsey Trotwood, agréez mes respectueux sentiments »

Àces mots, sous prétexte de nous faire la plus affectueuse révérence, il baisa sa longue main maigre pour nous lorgner, en se retirant, à travers ses doigts comme à travers un masque.

Débarrassés d'un pareil hôte, nous passâmes une heure ou deux à causer de notre vie heureuse de Cantorbéry. M. Wickfield, rendu à la seule influence d'Agnès, redevint lui-même, malgré un reste de mélancolie qu'il ne dissimula pas, répétant plusieurs fois avec un soupir : « Plût au ciel qu'il fût possible de nous ramener au passé ! » J'accompagnai le père et la fille à l'hôtel de Londres où ils étaient descendus, et où, nouveau bonheur, Uriah, retenu par ses affaires, ne put les rejoindre que fort tard dans la soirée, après que nous eûmes dîné tous les trois ensemble ; ah ! quels tendres soins Agnès prenait de son père ! quels conseils elle me donnait ? avec quelle modeste confiance elle me confirmait dans mes bonnes résolutions ! Quel exemple surtout pour la faiblesse de mon caractère, dans sa résignation si ferme et si douce ! Ici encore, j'aime à le proclamer, si j'ai fait un peu de bien dans ma vie, si j'ai pu donner quelques preuves de courage et de patience, à Agnès, à Agnès seule en doit revenir tout le mérite.

Pendant que M. Wickfield faisait un léger somme sur le sopha après le dîner, nous eûmes un délicieux tête-à-tête dans l'embrasure de la fenêtre. Là, comme Agnès me parla de Dora ! comme elle m'écoutait lui vantant ses qualités charmantes, et comme elle ajoutait elle-même un reflet de sa pure lumière à cette image

adorée évoquée ainsi auprès d'elle ! Ô Agnès, sœur de mon enfance, si j'avais su alors ce que je ne sus que long-temps après !

Quand je la quittai, il y avait un mendiant dans la rue, et au moment où je me retournai vers la croisée, pensant à la tendre et céleste expression de son regard, il me fit tressaillir en murmurant à mon oreille comme un écho des paroles qui m'avaient été adressées le matin :

« — Aveugle ! aveugle ! aveugle ! »

Seconde partie · Chapitre 22

Le lendemain matin, après un autre bain froid, je me sentis tous les genres de courage ; je n'avais plus peur des habits râpés et ne regrettais pas les fringants coursiers de promenade : ma double ambition était de prouver à ma tante que ses bontés passées n'avaient pas été prodiguées à un ingrat, et de mériter la main de Dora par un travail opiniâtre. Je me dirigeai vers Highgate, et apercevant sur la route un cantonnier qui brisait des cailloux, j'avais presque envie de me faire prêter son lourd marteau pour essayer si, même au besoin, ce dur labeur serait au-dessus de mes forces. J'aurais conquis fièrement Dora à travers le granit d'une montagne. Un cottage bien simple frappa aussi ma vue avec l'écriteau qui indiquait qu'il était à louer. Je le visitai en pensant qu'un jour ce serait une retraite charmante pour Dora, moi et Jip, qui aboierait tant qu'il voudrait dans le jardinet protégé par une grille de fer : au premier étage était une superbe chambre pour ma tante. Mon ambition se bornait à être le locataire de cette champêtre demeure.

Je cherchais à Highgate, non la résidence de M Steerforth, mais le cottage élégant que le D Strong avait acquis et où il habitait depuis quelque temps, pour réaliser enfin ses projets de solitude studieuse. Je le trouvai toujours le même. Il avait récemment procuré un excellent emploi, dans Londres, au cousin Jack Maldon. « Je venais m'offrir à lui comme secrétaire, ayant appris par Agnès qu'il désirait une plume facile pour écrire quelques heures par jour sous sa dictée. Quoiqu'il s'agît du fameux Dictionnaire des racines grecques, il eut la gracieuseté de me répondre que mes succès classiques m'appelaient à de plus hautes destinées ; mais, instruit des motifs qui me faisaient rechercher cette humble collaboration, le généreux Docteur regretta surtout la modicité des appointements qu'il pouvait m'offrir, ajoutant qu'il avait toujours eu l'intention d'indemniser son collaborateur par quelques gratifications. Afin de concilier mon stage avec cette occupation supplémentaire, je devais écrire avec lui deux heures chaque matin, au lever du jour, et rédiger chaque soir chez moi le travail du matin ; il m'accordait congé tous les samedis, et, comme le congé du samedi était indépendant du congé naturel des dimanches, n'était-ce pas libéral, de la part du savant Docteur, de m'accorder soixante-dix livres sterling d'appointements annuels ? Cependant, le cousin Maldon, qui avait provisoirement rempli ces fonctions, ne les trouvait pas suffisamment rétribuées, quoique, grâce à son inexactitude, elles fussent pour lui réduit à une sinécure. J'ai eu du moins la satisfaction d'entendre souvent dire à mon ancien maître, qu'il avait en moi un secrétaire aussi consciencieux qu'intelligent. À cinq heures du matin j'étais à mon poste jusqu'à sept, et je rapportais exactement la dictée de la veille mise au net.

Mais ce n'était pas assez pour mon ardeur. Je profitai de mon premier congé pour aller trouver Traddles, qui logeait maintenant dans Castle-Street, sur les limites de la Cité. Je pris avec moi M. Dick, qui m'avait déjà deux fois accompagné à Highgate où il avait renouvelé connaissance avec le Dr Strong.

Je pris M. Dick avec moi, parce que, de plus en plus affecté des revers de ma tante et persuadé que je travaillais plus qu'un galérien, il commençait à s'impatienter de n'avoir rien à faire d'utile, moins capable que jamais de finir son Mémoire, dans lequel la tête de Charles I revenait incessamment. Craignant très sérieusement que sa maladie n'empirât, si, par un innocent artifice, je ne lui faisais croire qu'il était bon à quelque chose, je voulais prier Traddles de venir à mon secours. Je l'avais prévenu de tout par une lettre à laquelle il avait répondu avec la sympathie d'un véritable ami.

Nous le trouvâmes rédigeant des paperasses, encouragé par la vue du pot à fleur de sa Sophie et de la petite table ronde placée dans un coin de sa chambre. Son accueil fut cordial, et M. Dick, au bout de quelques instants, était un de ses bons amis, d'autant plus qu'il se prétendit sûr de l'avoir déjà vu, et nous déclarâmes la chose très probable.

Je voulais principalement consulter Traddles sur la manière d'utiliser quelques heures de la journée en sténographiant les débats du Parlement pour un journal quotidien. Traddles m'apprit, comme résultat de sa propre expérience, que sauf de rares exceptions, l'art de sténographier était un art dont la difficulté équivalait à l'acquisition de six langues, et qu'il exigeait des années entières d'un exercice persévérant.

« — Bien obligé, Traddles, lui dis-je, « je commencerai demain. »

Traddles fut un peu surpris d'une pareille déclaration :

« — Mon cher Copperfield, » reprit-il, « je n'aurais pu croire que vous eussiez un caractère si résolu.

» — J'achèterai, » dis-je, « un livre élémentaire, et m'exercerai à l'audience des Doctors' Commons. J'espère donc en venir à bout. Passons maintenant à un autre sujet : Que pourrait faire M. Dick.

» — Voyez-vous, M. Traddles, » ajouta celui-ci, « si je pouvais seulement m'y exercer, je battrais du tambour ou jouerais de la trompette, »

Le pauvre diable eût, en effet, préféré cette occupation à toute autre.

Traddles, qui savait admirablement garder son sang-froid, lui répondit gravement :

« — Mais vous avez une jolie écriture, Monsieur Dick… Copperfield, ne me l'avez-vous pas dit ?

» — Une écriture parfaite, » répliquai-je, « et c'était vrai.

» — Eh bien ! feriez-vous des copies si je vous en procurais ? »

M. Dick me regarda d'un air de doute et me dit en soupirant :

« — Parlez-lui du Mémoire, mon cher Trotwood. »

J'expliquai donc à Traddles combien il était difficile d'exclure le roi Charles des manuscrits de M. Dick.

» — Mais, » remarqua Traddles, « les documents dont il s'agirait de faire des copies sont tout rédigés. M. Dick n'a rien à y mettre du sien. En tous cas, ne pourrait-il pas essayer ? »

C'était, en effet, une différence, et, pendant que M. Dick se suçait le pouce en nous regardant d'un air réfléchi, voici le plan ingénieux dont nous nous avisâmes Traddles et moi.

Sur une table nous mettrions le document à copier, sur une autre l'éternel Mémoire au lord-chancelier. M. Dick copierait exactement le document jusqu'à ce qu'il se sentît trop fortement tenté d'y glisser une allusion au roi-martyr, et alors, passant de la première table à la seconde, ce serait dans le Mémoire qu'il céderait à la tentation. Cet expédient réussit sous la surveillance de ma tante, et si bien, qu'au bout de la semaine, M. Dick avait gagné neuf shellings six pence. Je n'oublierai jamais la joie triomphante avec laquelle il offrit à sa bienfaitrice ce salaire de son travail.

« — Nous n'avons plus à craindre de mourir de faim ! » s'écria-t-il, « je me charge de pourvoir à tout. »

Traddles était présent à cette explosion d'enthousiasme qui lui fit presque autant de plaisir qu'à moi.

« — Il faut, » me dit-il, « que je vous communique la lettre d'un autre ami qui se croit aussi sur le grand chemin de la fortune, » et il tira de sa poche une épître dont le style révélait le signataire : elle était de M. Micawber, qui annonçait avec son emphase ordinaire qu'il allait commencer une nouvelle existence sur un nouveau théâtre. À ce début on eût pu croire qu'il partait au moins pour le nouveau monde. « — Il était sur le point d'aller s'établir dans une des villes antiques de la glorieuse Grande-Bre-

tagne, où la société formait un mélange de l'élément agricultural et de l'élément clérical. » M Micawber et sa progéniture l'y accompagnaient : « — Nos cendres, » ajoutait-il, « se retrouveront probablement par la suite des siècles dans la nécropole du vénérable temple, un des plus augustes monuments de l'architecture ecclésiastique et dont la renommée s'étend de la Chine au Pérou. Sur un pareil théâtre, peut-être enfin la Providence, accordant à toute la famille la réparation de ses malheurs passés, destine-t-elle son chef à s'asseoir sur le siége le plus élevé de la judicature, un des fils à porter la mitre, la fille aînée (vivant portrait de la mère) à épouser un riche propriétaire. » — En simple prose, M. Micawber allait habiter Cantorbéry : une annonce que M. Micawber avait fait insérer dans les journaux, pour offrir les services de sa plume à un homme d'affaires, était tombée sous les yeux d'Uriah Heep. Celui-ci le prenait pour son principal clerc, et il avait la prétention que son fils étudiât pour entrer dans l'Église, ou, du moins, qu'il fût admis, à cause de sa belle voix, parmi les choristes de la cathédrale. Combien de lords-chanceliers et de prélats étaient partis de plus bas encore ? Aussi, profitait-il de la générosité de son patron pour renoncer à son pseudonyme et reprendre ce nom de Micawber destiné peut-être à devenir illustre : Uriah Heep (je le reconnus bien là) se substituait aux créanciers de son clerc pour le tenir sous sa dépendance. « Je serais indigne de mon nouvel avenir (telle était la conclusion épistolaire de M. Micawber), si, délivré enfin de mes autres obligations, je ne m'acquittais pas envers mon obligeant locataire et ami Thomas Traddles ; il trouvera donc ci-inclus un billet à son ordre de 41 £ 10 shellings et 11 pence, comprenant le total des deux lettres de change qu'il a eu autrefois la bonté d'endosser et dont la première l'exposa à une saisie mobilière quand arriva l'échéance. »

La lettre contenait aussi les protestations de la plus loyale affection et d'affectueux compliments à mon adresse… Je crois, en vérité, que M. Micawber m'aimait réellement, et cet attachement sincère il me l'avait prouvé en ne m'empruntant jamais de l'argent. Je n'aurais jamais eu le courage moral de lui refuser la somme dont j'aurais pu disposer. Hélas ! pourquoi Traddles inspira-t-il un attachement moins désintéressé à cet original ?

Seconde partie · Chapitre 23

Ma nouvelle vie durait depuis plus d'une quinzaine sans que j'eusse vu Dora, qui était retournée chez son père, et à qui je m'étais contenté d'écrire (toujours par l'intermédiaire de Miss Julia Mills) que j'avais beaucoup à lui apprendre dans notre première entrevue. En attendant, toutes les forces de ma volonté se concentraient sur le but que je me proposais d'atteindre. Je méditais chaque jour un autre sacrifice ; je m'imposais de nouvelles privations, et j'essayai même de me réduire à une nourriture végétale, au risque de descendre jusqu'à la classe des animaux herbivores et graminivores.

Nous étions d'ailleurs parfaitement établis dans mon appartement de la rue Buckingham, où M. Dick continuait ses copies avec une béatitude complète. Ma tante obtint une victoire signalée sur M Crupp, en jetant par la fenêtre la première cruche que celle-ci avait essayé de laisser sur l'escalier pour la faire tomber, et en donnant de sa personne pour protéger, sur tout le trajet du rez-de-chaussée à notre étage, une femme de ménage surnuméraire qui remplaça Peggoty quand celle-ci dut retourner à Yar-

mouth. Ces mesures vigoureuses frappèrent de terreur M Crupp, au point qu'elle se réfugia dans sa propre cuisine, se persuadant que ma tante était folle. Ma tante, très indifférente sur l'opinion de M Crupp ou de toute autre, et n'étant pas même fâchée de favoriser cette idée, elle acheva ainsi la déroute de l'ennemi, qui n'osait plus se montrer sur l'escalier et qui se cachait derrière les portes dès qu'il entendait ouvrir la nôtre. Ce triomphe amusa beaucoup ma tante, et c'était un plaisir pour elle de faire peur à M Crupp, qui n'était pas toujours assez alerte pour dérober à temps toute l'ampleur de ses jupes de flanelle dès qu'elle apercevait le chapeau posé de travers sur la tête de la prétendue folle.

Ma tante, femme ingénieuse et d'une propreté recherchée, fit de telles améliorations dans nos arrangements domestiques, que je paraissais devenir plus riche au lieu de m'être appauvri. Entre autres inventions, elle convertit l'office en cabinet de toilette, et me fit faire, à mon usage, un lit qui, pendant le jour, ressemblait à une bibliothèque autant qu'un lit y peut ressembler ; j'étais l'objet de sa constante sollicitude, et ma pauvre mère elle-même n'aurait pu m'aimer davantage ni s'occuper plus tendrement de mon bonheur.

Peggoty avait considéré comme un précieux privilège d'être admise à la participation de ces arrangements et de ces petits soins. Quoiqu'elle conservât toujours quelque chose du sentiment de crainte que lui avait autrefois inspiré ma tante, elle en avait reçu tant de marques d'encouragement et de confiance, qu'elles étaient les meilleures amies du monde. Mais le moment était venu pour ma vieille bonne de retourner chez elle pour y tenir l'engagement qu'elle avait pris à l'égard de Cham.

« — Adieu donc, Barkis, » lui dit ma tante, « portez-vous bien. Je n'aurais jamais pensé que j'aurais eu tant de chagrin à me séparer de vous. »

J'accompagnai Peggoty au bureau de la diligence et la vis partir. Elle pleura à chaudes larmes et me recommanda son frère, si je le rencontrais. Nous n'avions plus eu de ses nouvelles depuis qu'il nous avait quitté tous.

« — Et maintenant, mon cher Davy, » ajouta Peggoty, « si pendant votre apprentissage vous avez besoin d'argent mignon, ou si, quand votre temps sera fini, vous avez besoin d'une plus forte somme pour vous établir, qui a plus de droit de vous en prêter que la vieille bonne de votre mère, ma gentille fille ? »

Je n'étais pas d'une indépendance assez sauvage pour repousser Peggoty d'une manière absolue :

« — Si jamais j'emprunte à personne, » lui dis-je, « ce sera à vous. »

Cette réponse adoucit un peu le regret qu'elle eut de ne pouvoir me faire rien accepter immédiatement.

« — Et répétez bien, mon cher enfant, » me dit-elle tout bas, « répétez à votre belle Miss que j'aurais été heureuse de la voir, ne fût-ce qu'une minute. Qu'elle sache qu'avant qu'elle vous épouse, je veux venir vous arranger votre maison… si vous consentez à me laisser faire. »

Je promis à Peggoty qu'il n'y aurait qu'elle qui y toucherait, ce qui lui fit tant de plaisir qu'elle partit presque consolée de notre séparation.

C'était un samedi ; ce jour-là, enfin, Dora retournait chez Miss Julia. Lorsque M. Mills serait sorti pour aller faire au club sa partie de whist, un signe télégraphique devait m'avertir qu'on m'attendait pour prendre le thé avec les deux amies. À l'heure indiquée, j'étais dans la rue, les yeux fixés sur le balcon du salon où il était convenu qu'on suspendrait une cage en dehors. M. Mills s'endormait quelquefois après son dîner, et la cage tardait tant à paraître, que je fis des vœux pour que le club le mît à l'amende. Enfin M. Mills sortit, et je vis ma Dora elle-même suspendre la cage au balcon, non sans avoir donné un coup d'œil dans la rue pour tâcher de m'apercevoir ; elle rentra bien vite, laissant Jip aboyer après un énorme chien de boucher qui passait devant la maison et qui l'eut avalé comme une pilule.

Dora vint m'ouvrir la porte du salon, et nous eûmes un quart d'heure de doux entretien tous les trois, puis un tête-à-tête ; mais, hélas ! il fallut bien parler de ce qui me pesait sur le cœur, et je le fis sans la moindre préparation, en demandant à Dora si elle pouvait aimer un pauvre.

Àcette brusque question, Dora tressaillit. Ce mot de pauvre représentait à son imagination un estropié au teint jaune, s'appuyant sur une béquille ou ayant une jambe de bois, — un aveugle conduit par son chien, ou toute autre espèce de mendiant. Elle me regarda avec l'air le plus charmant d'une agréable surprise.

« — Quelle folie ! » me dit-elle. « Pourquoi me demander si j'aimerais un pauvre ?

» — Dora, ma bien-aimée, je suis un pauvre !

» — Perdez-vous la tête ? » répliqua-t-elle en me donnant une petite tape sur la main. « Quelles sottes histoires me contez-vous là ? Je vais vous faire mordre par Jip. »

Son enfantillage était la plus délicieuse chose du monde ; mais il fallait être explicite, et je répétai avec solennité :

« — Dora, âme de ma vie, je suis toujours votre David, mais ruiné.

» — Je déclare, » dit-elle en secouant ses jolies boucles de cheveux, « que je vous fais mordre par Jip si vous continuez ce jeu ridicule. »

Je pris un visage si soucieux, que Dora, cessant sa moue et ses menaces enfantines, posa sa petite main tremblante sur mon épaule, et, après m'avoir regardé avec effroi, commença à pleurer. Ce fut une scène déchirante pour moi ; je tombai à genoux, la caressant, la suppliant de ne pas se désoler ; mais la pauvre enfant ne faisait que s'écrier : « Ô mon Dieu ! mon Dieu !... où est Julia Mills ? Conduisez-moi où est Julia Mills ! Mon Dieu ! mon Dieu ! »

Après une véritable agonie de supplications et de protestations, Dora, un peu revenue de son horreur, se laissa presser dans mes bras ; je lui parlai de mon éternelle tendresse, de mon dévouement à toute épreuve ; mais peu à peu je dus revenir encore à la terrible vérité, je dus lui dire que je la relevais de son engagement, puisque j'étais réellement pauvre à présent ; que ce n'était pas la pauvreté qui me faisait peur à moi ; que je ne la redoutais que pour elle ; car j'avais du courage pour travailler, ce courage qu'inspire un sincère amour ; que j'avais déjà essayé du travail ; que déjà je savais que le pain sec bien gagné avait un

goût plus doux au palais que le festin le plus somptueux, etc., etc. Toutes ces paroles et d'autres encore furent débitées avec une éloquence passionnée qui m'étonnait moi-même, quoique je les eusse méditées nuit et jour depuis le moment où ma tante m'avait révélé son revers de fortune.

« — Votre cœur est-il toujours à moi, chère Dora ? » lui demandai-je avec transport, sentant bien qu'il était à moi en effet, Dora restant dans mes bras, éplorée, mais tendre.

« — Oh ! oui, » s'écria-t-elle ; « oui, tout à vous, toujours ! Ne soyez pas si effrayant !... »

Moi effrayant ! effrayant pour Dora !

« — Ne me parlez pas d'être pauvre et de vous excéder de travail ! je vous en supplie, » poursuivit-elle sans cesser d'appuyer sa tête sur mon épaule.

« — Ma bien chérie, » dis-je, « le pain sec bien gagné...

» — Oui, oui, je le sais, » reprit-elle en m'interrompant ; « mais ne parlons plus de pain sec. Il faut que Jip ait tous les jours sa côtelette à midi, ou il mourrait. »

Comment ne pas être ravi de ce charmant enfantillage. J'expliquai à Dora que Jip aurait régulièrement sa côtelette. Je fis un tableau de notre ménage frugal, entretenu par mon travail quotidien, et je n'oubliai pas d'esquisser le petit cottage de Highgate, avec une chambre pour ma tante.

« — Suis-je effrayant à cette heure, Dora ? » lui dis-je tendrement.

« — Oh ! non, non ! » s'écria Dora. « Mais j'espère que votre tante gardera souvent sa chambre, surtout si elle était par hasard une vieille grondeuse. »

Si je n'avais pas tant aimé Dora, j'aurais été un peu refroidi dans mon ardeur nouvelle en voyant combien il était difficile de la lui communiquer. Je voulus tenter une autre épreuve, lorsqu'elle me parut revenue tout-à-fait à elle-même et occupée à friser les longues soies des oreilles de Jip, couché sur ses genoux.

« — Ma chère amie, » lui dis-je, « puis-je vous mentionner une chose ?

» — Oh ! je vous prie, ne cherchez plus à m'effrayer, mon ami, » répondit-elle.

» — Ma chère âme, il n'y a rien dans tout ceci qui doive vous alarmer. Je veux, au contraire, vous inspirer du courage.

» — Oui, mais c'est si désagréable à entendre ! Vous me faites entrevoir de si tristes perspectives !

» — Ma bien-aimée, non. La persévérance et la force de caractère nous font supporter des malheurs pires.

« — Mais je n'ai pas la moindre force, » dit Dora en hochant la tête. « N'est-ce pas, Jip ?... Ah ! baisez Jip et soyez gentil, David. »

Il était impossible de ne pas baiser Jip sur son museau, comme Dora me l'ordonnait par ses paroles et en même temps par la moue expressive de ses jolies lèvres de rose. Je le baisai donc, et ces mêmes lèvres me récompensèrent de mon obéissance ; puis, quand je voulus renouer le fil de mon grave dis-

cours, elle joignit les mains comme un ange suppliant… Un juge de la cour des Prérogatives serait devenu amoureux d'elle dans cette attitude. J'osai cependant lui dire :

« — Ma chère Dora, soyons raisonnables un moment. Promettez-moi seulement de vous exercer à tenir les comptes d'une maison. Je vous ferai présent d'un volume de recettes de cuisine. Si vous saviez faire un plat ou deux, ce serait si utile pour notre ménage ! La vie est désormais un combat pour nous ; il faut vaincre, ma bien-aimée… »

Je m'animais, je déclamais, je gesticulais en orateur… si bien que, cette fois, Dora eut une attaque de nerfs et s'évanouit.

« — Ô douleur ! ô désespoir ! qu'ai-je fait malheureux ? » Je crus l'avoir tuée ; je m'agenouillai auprès d'elle, je m'arrachai une touffe de cheveux, je m'accusai d'être un brutal, un homme sans cœur. — « Ouvrez les yeux, Dora, par pitié ! et pardonnez-moi ! »

Je bouleversai la boîte à ouvrage de Miss Julia Mills pour y chercher un flacon d'odeurs, et, dans mon délire, ce fut un étui d'ivoire que j'ouvris ; je vidai toutes les aiguilles sur Dora. Je menaçai Jip de mes poings fermés ; Jip extravaguait comme moi, et j'allais, en vérité, devenir fou, quand Miss Julia Mills entra dans le salon où elle nous avait laissés en tête-à-tête.

« — Ciel ! » s'écria-t-elle en volant au secours de son amie, « que lui est il donc arrivé ?

» — Miss Julia, » répondis-je, « vous voyez le misérable qui a tué Dora ! » Et, après cet aveu d'un désespoir qui s'accuse lui-même, je me couvris le visage comme indigne de la clarté du jour.

D'abord Miss Julia crut que c'était une scène de querelle ; mais ma tendre Dora se jeta à son cou, puis se jeta au mien, pleurant sur ma ruine et mes malheurs, sanglotant et me demandant de recevoir tout son argent : elle comprit alors qu'il s'agissait de quelque événement plus grave.

Miss Julia Mills était réellement née notre providence. Quand je l'eus mise au fait en quelques mots, elle consola Dora, la força de ne plus voir en moi ni un pauvre, ni tout autre personnage de sa romanesque et enfantine imagination. Elle entra dans mes idées de sentimentale retraite, approuva beaucoup le cottage, et dit comme moi que l'amour fidèle pourrait en faire le plus brillant des palais.

J'osai alors soumettre à Miss Julia Mills mes autres suggestions sur la tenue de ménage, sur le livre de cuisine, etc.

Après un moment de réflexion sérieuse, Miss Julia Mills s'exprima en ces termes :

« — Monsieur Copperfield, je serai franche avec vous, aussi franche que le serait une prieure cloîtrée depuis des années ; car il est des natures chez lesquelles la douleur morale et les épreuves de la vie remplacent les leçons de l'âge. Non, ce que vous avez suggéré ne saurait convenir à notre Dora. Notre bien-aimée Dora est un enfant favori de la nature : elle est tout air, lumière et bonheur. Je dois vous avouer que, si la chose était possible, ce serait parfait, mais… » et elle secoua la tête au lieu d'achever sa phrase.

Je regardais Dora… qui me parut, en effet, une si jolie et céleste créature, que je doutai enfin moi-même de la possibilité de la faire descendre à ces soins vulgaires de l'existence. Je me se-

rais volontiers comparé à un monstre qui s'est introduit dans le paradis d'une jeune fée. J'étais un monstre, en vérité, d'avoir effrayé et fait pleurer celle qui, déjà rassurée et rendue à son naïf enfantillage, commanda à Jip de se tenir sur ses jambes de derrière, et, sur son refus, quoiqu'une rôtie dût être sa récompense, menaça de lui appliquer la théière sur son museau boudeur.

On venait d'apporter le thé sur un plateau. Après le thé, Dora s'accompagna de sa guitare et chanta quelques-unes de ses romances favorites avec une grâce si affectueuse pour moi, que je me convainquis de plus en plus que j'étais un monstre.

Cependant, j'interrompis encore le chant de ma jeune fée, en répondant à je ne sais plus quelle proposition que fit Miss Julia Mills sur la journée du lendemain :

« — Demain, » dis-je, « je serai levé à cinq heures ; car, à présent…

» — Méchant que vous êtes ! » s'écria Dora, « ne vous levez pas à cinq heures ; c'est absurde…

» — Mais, ma chérie, j'ai un travail…

» — Eh bien ! ne le faites pas… Pourquoi le feriez-vous ?

» — Hélas ! pour vivre. Comment vivrions-nous, ma bien-aimée, sans cela ? Comment ? je vous le demande.

» — Comment ! » répéta-t-elle avec le sourire de sa naïve insouciance. « Ah ! n'importe comment ! »

Elle me regarda avec un air de triomphe et d'innocente fierté. N'avait-elle pas répondu victorieusement ? Qu'aurais-je répliqué ? — Elle me ferma d'ailleurs la bouche par un innocent

baiser… Pour un trésor, je n'aurais pas voulu être plus raisonnable que Dora jusqu'au moment où je pris congé d'elle et de son amie.

Bref, j'aimais Dora, je l'adorais ; cet amour m'absorbait tout entier…

Cependant, je ne ralentissais rien de mon ardeur laborieuse ; non-seulement je me levais exactement à cinq heures tous les matins, mais encore je prolongeais mes veilles dans la nuit.

Troisième partie · Chapitre 1

J'ai dit avec quelle ardeur j'avais adopté l'idée de sténographier les débats du Parlement pour un journal quotidien. « Il faut battre le fer quand il est chaud. » Imbu de cette maxime proverbiale, je me mis à l'œuvre, et il doit m'être permis d'admirer ma persévérance. J'achetai d'abord un traité du noble art de la sténographie, qui me coûta dix shellings et six pence ; armé de cet ouvrage, je me plongeai dans un océan de difficultés qui, au bout de quelques semaines, avaient failli me faire perdre la raison. Ce n'était pas seulement pendant mes veilles, mais encore pendant mon sommeil, que j'étais poursuivi par les figures de cette vraie science hiéroglyphique, dans laquelle les points, les virgules, les accents circonflexes et autres signes, gros comme des pattes de mouche, changent continuellement de sens en changeant de position. Enfin, cependant, je possédai mon alphabet ; hélas ! alors commencèrent des horreurs nouvelles : caractères arbitraires, les plus despotiques caractères du monde, exigeant, par exemple, qu'une chose assez semblable au premier fil d'une toile d'arai-

gnée, signifiât attente, et qu'une fusée, faite avec un trait de plume, signifiât défavorable. Malheureusement, à mesure que j'apprenais un de ces mystères, j'en oubliais un autre, j'aurais désespéré de connaître jamais l'ensemble du système, sans le courage que m'inspirait la pensée de Dora. Ce courage me trompa même sur mes progrès, au point qu'après trois ou quatre mois d'étude, j'arrivai un jour au Parlement avec la confiance que je pouvais faire mon premier essai. Un de nos grands orateurs monte à la tribune et je me crois en mesure… hélas ! le grand orateur avait déjà regagné sa place, que mon crayon courait encore sur le papier à la recherche de son exorde !

Il était clair que j'avais voulu trop brusquer le succès, et qu'il me fallait encore un peu de travail et de patience. J'allai consulter Traddles, qui me proposa de me dicter quelques harangues avec un lent débit, en ménageant des haltes et des repos à ma faiblesse ; reconnaissant de ce secours offert, je l'acceptai, et pendant long-temps, tous les soirs, nous eûmes une espèce de Parlement au petit pied dans ma rue de Buckingham.

Je voudrais bien voir partout ailleurs un Parlement pareil. Ma tante et M. Dick représentaient le gouvernement ou l'opposition (selon la circonstance), et Traddles, armé des « Extraits d'Enfield » ou d'un volume de discours complets, les accablait de ses invectives. Debout contre la table, un doigt de la main gauche sur la page, pour y avoir recours de temps en temps, faisant le moulinet au-dessus de sa tête avec son bras droit, mon ami, tour à tour M. Pitt, M. Fox, M. Sheridan, M. Burke, lord Castlereagh, vicomte Sidmouth ou M. Canning, entrait dans de vertueuses colères, et dénonçait en tonnantes diatribes la corruption de ma tante et de M. Dick, tandis qu'assis à quelques pas de lui, mon ca-

hier sur mon genou, je me traînais péniblement après ce foudre d'éloquence. L'inconséquence et la mobilité des opinions de Traddles surpassaient celles de tous les politiques. Dans le cours d'une semaine il changeait dix fois de parti, et clouait toutes sortes de pavillons à toutes sortes de mâts. Ma tante, avec la grave impassibilité d'un chancelier de l'Échiquier, l'interrompait par quelques écoutez, oui, non, etc., selon les indications probables du texte, et c'était toujours un signal pour M. Dick, parfait membre ministériel, de répéter les mêmes monosyllabes. Cependant, le digne homme ne pouvait toujours échapper au remords d'une pareille servilité, et je voyais à sa physionomie qu'il se reprochait de concourir au renversement de la vieille constitution britannique.

Plus d'une fois ces débats se prolongèrent jusqu'à minuit, et je serais devenu expert si j'avais pu déchiffrer mon manuscrit quand il était terminé ; je passai, en un mot, par toutes les difficultés de l'art, et j'eus d'autant plus de mérite à ne pas désespérer, que ce travail n'était pas le seul qui m'occupât ; mais, dans mon zèle, les journées me semblaient toujours trop courtes.

Un matin que je me rendais au tribunal des Doctors' Commons avec mon exactitude habituelle, je trouvai, sous le porche, M. Spenlow qui avait l'air pensif et se parlait à lui-même ; comme il se plaignait fréquemment de maux de tête et que ses cols de chemise empesés dissimulaient mal son cou pléthorique, je craignis d'abord qu'il ne fût menacé de quelque attaque d'apoplexie ; mais il ne tarda pas à me tirer de cette inquiétude.

Au lieu de me répondre bonjour pour bonjour, avec affabilité, comme d'usage, il me regarda d'un air cérémonieux, et me pria froidement de le suivre à un certain café qui, dans ce temps-là,

avait une issue sur les Doctors' Commons, juste à côté de la petite arcade du cimetière Saint-Paul. Comme il me précédait, à cause de l'étroit passage, je remarquai alors qu'il marchait raide et hautain, ce qui me parut de très mauvais augure ; mes pressentiments m'avertissaient déjà qu'il avait découvert quelque chose de ma liaison avec Dora.

Il n'y eut plus moyen d'en douter quand il me fit entrer dans une chambre du premier étage, où j'aperçus Miss Murdstone assise contre un buffet de forme antique ; elle me tendit ses maigres et froides phalanges de la main droite, avec un air de sévérité qui me rappela une autre époque ; M. Spenlow ferma la porte, et, debout devant la cheminée dit à Miss Murdstone :

« — Ayez la bonté, Miss Murdstone, de montrer à M. Copperfield ce que vous avez dans votre réticule. »

Je crois que c'était le même sac à fermoir qu'elle avait chez ma mère : elle l'ouvrit en se pinçant les lèvres, et en tira ma dernière lettre à Dora, lettre brûlante de mes expressions de dévouement et d'adoration.

« — Je crois que c'est votre écriture, M. Copperfield ? » dit M. Spenlow.

Je sentis comme un accès de fièvre ardente, et répondis d'une voix qui ne me parut plus être la mienne :

« — Oui, Monsieur.

» — Si je ne me suis pas trompé, » ajouta M. Spenlow tandis que Miss Murdstone amenait du fatal réticule tout un paquet d'épîtres nouées ensemble par le plus joli des rubans bleus, « ces lettres sont encore à vous. »

Je pris tristement le paquet des mains de Miss Murdstone, et, donnant un coup d'œil à son contenu, je ne répondis qu'en baissant les yeux et rougissant.

« — Non, merci, » me dit M. Spenlow lorsque je voulus lui rendre le paquet sans trop savoir ce que je faisais, « non, je ne veux pas vous en priver. Miss Murdstone, ayez la bonté de tout dire ». »

Cette disgracieuse créature, après avoir promené un regard réfléchi sur le tapis de la pièce, s'exprima sèchement en ces termes :

« — Je dois avouer que j'ai, pendant quelque temps, soupçonné Miss Spenlow relativement à David Copperfield ; j'avais, observé Miss Spenlow et David Copperfield, lorsqu'ils se virent pour la première fois, et l'impression ne fut pas agréable. Telle est la dépravation du cœur humain, que…

» — Vous m'obligerez Madame, » interrompit M. Spenlow, « en vous bornant aux simples faits. »

Miss Murdstone baissa les yeux hocha la tête comme pour protester contre cette inconvenante interruption, et reprit avec une dignité blessée :

« — puisque je dois me borner aux faits, je les exposerai aussi sèchement que je le pourrai. J'ai dit que j'avais eu mes soupçons ; mais je voulus attendre qu'ils fussent confirmés pour en faire part au père de Miss Spenlow, sachant combien, dans ces cas-là, on est peu porté à reconnaître le consciencieux accomplissement du devoir… »

L'air sévère de Miss Murdstone et cette remontrance indirecte, eurent leur effet sur M. Spenlow lui-même, qui, d'un geste conciliant, l'encouragea à poursuivre, ce qu'elle fit d'un accent dédaigneux :

« — À mon retour à Norwood, après l'absence occasionnée par le mariage de mon frère, et le retour de Miss Spenlow, qui était allée de son côté faire une visite à son amie Miss Julia Mills, il me sembla que Miss Spenlow justifiait mes premiers soupçons. J'épiai donc Miss Spenlow de plus près. »

Dora, chère et tendre Dora, qui ne se doutait pas que cet œil de dragon était fixé sur elle…

« — Toutefois, » continua Miss Murdstone, « les preuves m'ont manqué jusqu'à hier au soir ; je pensais bien que Miss Spenlow recevait trop de lettres de son amie Miss Julia ; mais Miss Julia étant son amie, avec l'approbation entière de son père (autre coup de patte à M. Spenlow), ce n'était pas à moi d'intervenir ; s'il ne m'est pas permis de faire allusion à la dépravation naturelle du cœur humain, je puis… je dois même être autorisée à faire allusion à une confiance mal placée. »

M. Spenlow murmura tout bas son assentiment et Miss Murdstone ajouta :

« — Hier au soir, après le thé, j'observai le petit chien qui tantôt mordait et tantôt roulait avec ses pattes quelque chose autour du salon ; je dis à Miss Spenlow : « Dora, qu'est-ce que le chien a dans sa gueule ? c'est du papier. » Miss Spenlow mit aussitôt la main à sa robe, poussa un cri et courut au chien. Je la prévins en lui disant : « Dora, ma chère, permettez… »

Oh ! Jip, misérable épagneul, cette catastrophe fut donc votre ouvrage !

« — Miss Spenlow, » dit Miss Murdstone, « essaya de me séduire par des caresses, de me corrompre par des bijoux, etc., je passe cela sous silence. Le petit chien, de son côté, s'était réfugié, à mon approche, sous le sopha, et il fallut les pincettes et la pelle pour le déloger ; même alors, ce ne fut pas facile de lui arracher la lettre des dents, et quand, au risque d'être mordue, je la saisis, il y resta suspendu avec une obstination remarquable ; à la fin, maîtresse de ce document, je le lus, et ayant reproché à Miss Spenlow de posséder de pareilles lettres, j'obtins le paquet, Monsieur, celui que vous avez remis à David Copperfield. »

Après ce récit, Miss Murdstone ferma son réticule et serra les dents avec une physionomie qui semblait dire : on peut me briser, mais me plier, jamais !

« — Vous avez entendu Miss Murdstone, » dit M. Spenlow se tournant vers moi, « qu'avez-vous à répondre, M. Copperfield ? »

Le tableau que je venais d'avoir devant les yeux m'avait laissé tout tremblant ; quoi ! cette méchante femme avait pu faire peur au cher trésor de mon âme ; elle avait laissé ma Dora éplorée, au désespoir peut-être… Je voulus en vain déguiser mon émotion.

« — Monsieur, » répondis-je, « je n'ai rien à dire, excepté que je suis le seul à blâmer ; Dora…

» — Miss Spenlow, s'il vous plaît, » interrompit le père majestueusement.

» — Miss Spenlow, repris-je, subissant cette froide qualification, « Miss Spenlow ne vous a rien caché que parce que je l'ai

persuadé qu'il fallait se taire… je le regrette amèrement.

» — Vous-êtes donc grandement à blâmer, Monsieur, » dit M. Spenlow avec la solennité d'un juge, « vous avez fait une action coupable et frauduleuse, M. Copperfield. Quand je reçois chez moi un homme d'honneur, qu'il ait dix-neuf-ans, vingt-neuf ou quatre-vingt-dix, je lui témoigne une loyale confiance ; s'il en abuse, il commet un acte contre l'honneur, M. Copperfield.

» — Je le sens, Monsieur, je vous assure ; mais je n'y avais pas pensé encore ; je vous le déclare sincèrement et en honnête homme, M. Spenlow ; j'aime tant Miss Spenlow…

» — Bah ! quelle absurdité ! » dit M. Spenlow en rougissant, « je vous prie de ne pas prétendre devant moi que vous aimez ma fille, M. Copperfield.

» — Pourrais-je justifier ma conduite, Monsieur, si je ne l'aimais pas ? » répliquai-je très humblement.

« — Pouvez-vous la justifier, si vous l'aimez, Monsieur ? » s'écria brusquement M. Spenlow ; » — avez-vous réfléchi à votre âge et à l'âge de ma fille ? avez-vous pesé ce qu'il y a de grave à miner la confiance qui doit régner entre ma fille et moi ? avez-vous examiné le rang et la fortune de ma fille, mes projets d'établissement pour elle, mes intentions testamentaires à son égard ? avez-vous examiné tout cela, M. Copperfield ?

» — Je vous proteste, Monsieur, » répondis-je, « que votre fille et moi nous nous étions parlé et écrit avant que je vous eusse expliqué le changement qui s'est fait dans mes chances d'avenir ; depuis ce jour-là, je n'ai reculé devant aucun effort, devant aucun travail pour modifier mes désavantages du côté de la fortune ;

j'espère y parvenir, Monsieur, avec le temps ; oui, accordez-moi du temps ; le temps que vous voudrez… nous sommes tous les deux si jeunes, Monsieur…

» — Vous avez raison, » interrompit encore M. Spenlow fronçant toujours le sourcil… vous êtes tous les deux bien jeunes ; que cet enfantillage finisse : détruisez ces lettres en les jetant au feu ; rendez-moi celles de Miss Spenlow que je ferai disparaître de même, et, quoique désormais nous ne devions plus nous voir qu'à l'étude ou à la cour, nous serons d'accord en ne parlant plus du passé ; allons, M. Copperfield, vous ne manquez pas d'esprit ni de bon sens, acceptez cet arrangement.

» — Non ! impossible ! Il existe quelque chose au-dessus de l'esprit et du bon sens : l'amour ! l'amour est au-dessus de toutes les considérations de ce monde ; j'aime, j'idolâtre Dora, et Dora m'aime ! » — Telle ne fut pas exactement ma réponse, tel en fut le sens, car j'en adoucis les termes pour ne pas paraître ridicule ; mais je me montrai résolu.

« — Très bien, M. Copperfield, » dit M. Spenlow, « j'essayerai mon influence sur ma fille. »

Miss Murdstone, après une sorte de gémissement expressif, remarqua ici que M. Spenlow aurait dû commencer par là.

« — Oui, » répéta M. Spenlow, fort de cet appui, « j'essayerai mon influence sur ma fille ; gardez ces lettres, je vous prie… » car je les avais laissées sur la table.

« — J'espère, Monsieur, » répliquai-je, « que vous ne trouverez nullement mauvais que je ne les reprenne pas des mains de Miss Murdstone.

» — Ni des miennes ? » demanda M. Spenlow.

» — Non, » répondis-je avec le plus profond respect, « non, Monsieur, ni des vôtres, quelqu'égard que je vous doive.

» — M. Copperfield, » dit alors M. Spenlow, « je vois que vous avez besoin d'être laissé à vos réflexions, ou de consulter vos amis, votre tante, par exemple, ou toute autre personne qui a l'expérience de la vie et du monde. Je vous donne une semaine, et j'espère que vous ne me réduirez pas à prendre, contre ma fille, des précautions qui coûteraient à mon cœur de père, mais qui me seraient dictées par le devoir et la raison. Je regarde tout ce qui s'est passé comme un enfantillage ; avant peu, cette folie de deux enfants sera oubliée comme un rêve ; mais, s'il en était autrement, je vous préviens que rien ne m'empêcherait d'en prévenir les conséquences en changeant les articles testamentaires qui laissent après moi, à ma fille, la libre disposition de ma fortune. Ceci est grave, M. Copperfield : j'aime à croire que vous y penserez sérieusement. »

Il y avait dans cette déclaration une sérénité si digne, une résignation si touchante, que je fus réellement affecté ; je ne pus donc refuser de réfléchir pendant une semaine, et me retirai avec l'expression d'un amour désolé et d'une constance au désespoir qui auraient dû aussi faire impression Sur un père ; mais, en me retirant, je ne vis que le regard de cette sombre et maligne Miss Murdstone qui me suivit jusqu'à la porte, et ce regard me rappela les cruelles humiliations que me valaient les leçons de son frère dans notre salon de Blunderstone.

Installé sur ma chaise de l'étude, devant le pupitre, je me cachai le visage dans mes deux mains, et, ne voyant ni le vieux Tif-

fey, ni les autres clercs, je restai une heure entière absorbé par le sentiment de la catastrophe qui venait de m'assaillir si soudainement. Je maudis encore Jip ; mais bientôt la situation de Dora me tourmenta à un tel point et si exclusivement, que je ne sais comment je fis pour ne pas courir en vrai fou jusqu'à Norwood. Je n'échappai quelques moments à cette torture qu'en écrivant une lettre délirante à M. Spenlow, pour le supplier de ne pas punir sa fille de ma malheureuse destinée. Je lui représentais la frêle nature de Dora… pauvre cœur qu'un coup trop dur pouvait anéantir… Bref, autant que je puis me souvenir de cette lettre, je m'adressai à M. Spenlow, comme si, au lieu d'être son père, il eût été un ogre ou le fameux dragon de Wantley. Je cachetai mon épître et la déposai sur son bureau avant qu'il fût rentré. Je le vis ensuite, à travers la porte entrebâillée de son cabinet, qui l'ouvrait et la lisait.

Il ne m'en parla que le soir ; avant de quitter l'étude, il m'appela pour me dire que je ne devais pas m'inquiéter du bonheur de sa fille. « Je l'ai assurée, » ajouta-t-il, « que tout cela n'était qu'un enfantillage, une niaiserie sans conséquence, et je n'ai plus à lui en parler. Je crois être un père indulgent (et il l'était en effet) ; vous pouvez donc être tranquille et vous épargner toute sollicitude, Monsieur Copperfield… Un mot encore. J'espère que vous ne me forcerez pas d'envoyer de nouveau ma fille en France ou ailleurs. Vous serez plus raisonnable dans quelques jours. Quant à Miss Murdstone (car je parlais d'elle aussi dans ma lettre), j'approuve la vigilance de cette dame ; mais je lui ai recommandé de se taire sur un sujet que je désire qu'on oublie de part et d'autre, et vous le premier, Monsieur Copperfield. »

Moi le premier oublier Dora ! quel amer sarcasme ! J'appuyai principalement sur cette injonction de M. Spenlow, en écrivant ce soir-là à Miss Julia Mills, à qui je demandai la faveur d'un entretien, soit dans son salon, soit dans son arrière-cuisine, si elle était obligée de se cacher de M. Mills, son père… car il me fallait cet entretien, il me le fallait, ou je devenais tout-à-fait insensé… Après avoir signé de mon nom cette supplique, je ne pus m'empêcher de trouver qu'elle était un peu dans le style épistolaire de M. Micawber.

Je l'envoyai cependant. La nuit venue, je courus à la rue de M. Mills, où je me promenai jusqu'à ce qu'on m'introduisit dans l'arrière-cuisine. J'ai eu depuis des motifs pour croire que j'aurais fort bien pu être introduit dans le salon, n'eût été le goût de Miss Julia Mills pour le romanesque et le mystérieux.

Je ne décrirai pas la scène de démence qui eut lieu dans l'arrière-cuisine de M. Mills. Julia avait reçu un billet écrit à la hâte par Dora, qui lui apprenait que tout était découvert et la suppliait de venir la voir ; mais Miss Julia, se défiant de l'autorité supérieure en un pareil moment, ne s'était pas rendue encore chez M. Spenlow, et, selon son expression favorite, « nous étions tous dans le sombre désert de Sahara. »

Miss Julia avait une merveilleuse abondance de paroles, et quoiqu'elle mêlât ses larmes aux miennes, je ne pus m'empêcher de sentir qu'elle trouvait une cruelle volupté dans nos douleurs. Elle se plaisait à dire avec une tendre emphase qu'un gouffre profond s'était ouvert tout-à-coup entre Dora et moi, un gouffre sur lequel l'amour seul pouvait jeter le pont de son arc-en-ciel. Les amants, ajoutait-elle, sont condamnés à souffrir dans ce monde égoïste. Ce fût toujours ainsi, ce sera toujours ainsi ; mais qu'im-

porte ? remarquait-elle, toutes les chaînes dont on veut enchaîner des cœurs se briseront un jour comme fils d'araignées et amour sera vengé.

Faible consolation, sans doute ; mais Miss Julia ne voulait pas encourager de fallacieuses espérances. Elle me rendit encore plus malheureux que je n'étais avant de la voir, et je sentis, (ce que je lui dis avec la plus vive reconnaissance) qu'elle était une véritable amie. Nous décidâmes qu'elle irait trouver Dora le lendemain matin, afin de l'assurer, soit par un signe, soit par une parole, de mon dévouement. Nous nous séparâmes accablés de chagrin, et je crois que Miss Julia Mills était contente d'elle-même, que dis-je ? aussi heureuse qu'elle pouvait l'être.

Je racontai tout à ma tante en rentrant rue Buckingham, et, en dépit de toutes ses remontrances, je me couchai au désespoir, je me levai au désespoir, je sortis au désespoir ; c'était le samedi matin, et je me rendis tout droit à l'étude.

Je fus surpris d'apercevoir, sur le seuil de la porte, les porteurs d'assignations qui parlaient entre eux avec un certain air, et cinq à six curieux qui regardaient les croisées encore fermées. Je hâtai le pas et franchis le vestibule. Les clercs étaient à leur poste, mais personne ne travaillait. Le vieux Tiffey, pour la première fois de sa vie, je pense, était assis sur un autre tabouret que le sien, et il n'avait pas ôté son chapeau.

« — C'est un affreux malheur, Monsieur Copperfield ! » me dit-il en me voyant entrer.

« — Qu'est-ce ? » m'écriai-je, « de quoi s'agit-il ?

» — Ne le savez-vous pas ? » me dirent le vieux Tiffey et les autres clercs qui m'entourèrent tous.

« — Non, » répondis-je, les examinant les uns après les autres.

« — M. Spenlow… » dit Tiffey.

« — Eh bien ! que lui est-il arrivé ?

» — Il est mort. »

J'eus un vertige. Je tombai évanoui dans les bras des clercs qui m'assirent dan un fauteuil, dénouèrent ma cravate et me jetèrent de l'eau froide au visage.

« — Mort ! » m'écriai-je en reprenant connaissance sans savoir combien avait duré mon évanouissement.

Tiffey me raconta alors que M. Spenlow était allé, la veille, dîner en ville, et qu'il avait voulu conduire lui-même le phaéton jusqu'à Norwood après avoir fait partir son groom par la voiture publique, comme il faisait quelquefois. Or, le phaéton était retourné à Norwood sans lui. Les chevaux s'étaient arrêtés devant la porte de l'écurie. Le palefrenier était accouru avec sa lanterne. Personne dans la voiture.

« — Les chevaux s'étaient-ils emportés ?

» — Les chevaux, » reprit Tiffey, « n'étaient pas en transpiration, ou du moins pas plus que s'ils étaient revenus au pas ordinaire. Les rênes étaient rompues, mais avaient traîné par terre. L'alarme fut donnée à la maison. Trois domestiques, déjà couchés, se levèrent et parcoururent la route. Ils trouvèrent leur maître à la distance d'un mille.

» — Plus d'un mille, Monsieur Tiffey, » interrompit un des plus jeunes clercs.

« — Oui, je crois que vous avez raison, » dit Tiffey, « à plus d'un mille, près de l'église… étendu en partie sur le chemin, en partie sur le revers du fossé, la face contre le sol. Était-il tombé dans un accès d'apoplexie ? était-il descendu en sentant l'accès venir ? était-il tombé de la voiture déjà mort ?… On l'ignore. S'il respirait encore, il ne parlait plus, et ce fut en vain qu'on alla quérir le chirurgien le plus voisin, tout secours fut inutile. »

On peut deviner l'impression que me fit un événement si imprévu, qui m'était annoncé sans la moindre préparation, et arrivé à celui avec qui j'avais eu, la veille, une explication si délicate. N'était-ce pas un rêve ? Cette place habituelle où je croyais tout à l'heure le retrouver comme toujours, était-elle réellement vide ? La porte de ce cabinet n'allait-elle pas se rouvrir pour lui ? Mais comment faire comprendre au lecteur l'espèce de jalousie secrète de la mort que je surpris dans les replis profonds de mon cœur ? Je cherchai en vain à repousser ce sentiment de l'égoïste passion qui enviait à celui qui n'était plus, à un père, la douleur de sa fille ; comme si j'avais seul le droit, même en ce moment solennel, d'absorber toutes les pensées de Dora !

Dans ce trouble de mon esprit, qui, j'espère pour mon honneur, n'est pas inconnu à d'autres que moi, je me rendis à Norwood le soir de ce jour-là, et, apprenant d'un des domestiques que Miss Julia Mills y était, je revins à Londres pour dicter à ma tante une lettre par laquelle j'exprimais mes regrets, sincères du moins, du fatal événement. Mais je suppliais aussi Miss Julia de dire à Dora, si elle était en état de l'entendre, que M. Spenlow, avant de mourir, m'avait parlé avec une bonté parfaite, et n'avait

surtout attaché au nom de sa fille aucun reproche… Je l'avoue, je cédais encore à un instinct d'égoïsme, je voulais avant tout que mon nom pût être mis sous les yeux en larmes de Dora ; mais je m'efforçais aussi de croire que j'accomplissais un acte de justice envers la mémoire d'un père… peut-être même le croyais-je réellement.

Le lendemain, ma tante reçut quelques lignes de réponse, qui lui étaient adressées à elle en apparence et à moi indirectement Dora était accablée de sa douleur, et quand son amie lui avait demandé si elle voulait me faire savoir qu'elle éprouvait toujours les mêmes sentiments à mon égard, elle n'avait répondu que ces mots, répétés sans cesse par elle depuis qu'elle se savait orpheline : « Ô mon cher papa ! mon pauvre papa ! » Elle n'avait pas du moins dit non… M. Jorkins, qui était allé à Norwood depuis la mort de son confrère, vint à l'étude trois jours après. Il s'enferma quelques minutes avec Tiffey dans le petit cabinet, et puis Tiffey, entr'ouvrant la porte, me fit signe d'entrer.

« Monsieur Copperfield, » me dit M. Jorkins, « Tiffey et moi nous allons fouiller les tiroirs du défunt pour y sceller ses papiers personnels et chercher son testament. On n'a pu te découvrir jusqu'ici ailleurs ; il n'en est pas de trace. Vous ferez tout aussi, bien de nous aider, si vous le voulez. »

Moi qui, tout à l'heure, brûlais de savoir la situation nouvelle où Dora allait être placée et quel serait son tuteur ! J'acceptai donc la proposition. Nous nous mîmes tous les trois à l'œuvre, triant les pièces appartenant à l'étude, les lettres particulières, etc. Cela se faisait en silence, excepté quand mous rencontrions quelque cachet de montre, quelque étui à crayon, quelque bague ou tout autre article que nous pouvions associer à la personne de

M. Spenlow et que nous nous montrions en prononçant quelques réflexions à voix basse.

Nous avions scellé divers paquets, et nous poursuivions la même tâche en soulevant la poussière, quand M. Jorkins nous dit, appliquant à feu son confrère les mêmes expressions que celui-ci lui appliquait de son vivant :

« — M. Spenlow était un homme qu'on faisait difficilement dévier du sentier battu. Vous savez ce qu'il était. Je suis porté à croire qu'il n'avait fait aucun testament.

« — Oh ! je sais qu'il en avait fait un, » dis-je.

M. Jorkins et Tiffey s'arrêtèrent en me regardant.

« — Lors de ma dernière conversation avec lui, la veille même de sa mort, » poursuivis-je, « il me parla de son acte testamentaire comme d'une chose faite depuis long-temps. »

M. Jorkins et le vieux Tiffey hochèrent la tête en murmurant.

« — Voilà qui est de mauvais augure, » remarqua Tiffey.

« — De très mauvais augure ! » répéta M. Jorkins.

« — Sûrement, » dis-je, « Messieurs, vous ne mettrez pas en doute…

» — Mon bon Monsieur Copperfield, » dit Tiffey hochant encore la tête et clignant de l'œil d'un air significatif, « si vous aviez été aussi long-temps que moi dans l'étude, vous muriez qu'il n'est aucun sujet sur lequel les hommes montrent autant d'inconséquence et méritent le moins qu'on s'en rapporte à eux.

» — Sans doute, et M. Spenlow me fit à moi-même cette observation, » repris-je en persistant dans ma confiance.

« — En ce cas, » dit Tiffey, « je n'hésite plus : mon opinion est que le patron… n'a pas laissé de testament. »

La chose m'étonna toujours ; mais il n'y avait pas de testament de M. Spenlow. Rien n'indiquait même qu'il eût l'intention d'en faire un ; ni brouillon, ni note, ni memorandum testamentaire d'aucune sorte. Ce qui m'étonna bien plus encore, fut l'extrême désordre de ses affaires. Il était difficile d'établir ce qu'il devait, ce qu'il avait payé et ce qu'il possédait. Probablement lui-même avait-il une idée très peu claire de tout cela. S'étant laissé entraîner à l'émulation de prodigalité qui distinguait alors les procureurs des Doctors' Commons, ne voulant pas paraître moins honorable et moins grand seigneur que les autres, non-seulement il avait dépensé au-delà de son revenu professionnel, qui n'était pas très élevé, mais encore il avait réduit au chiffre le plus bas son avoir patrimonial, s'il avait jamais été considérable (chose plus que douteuse). Six semaines après son décès, Tiffey, pensant peu jusqu'à quel point il m'intéressait, m'apprit que la villa et l'ameublement de Norwood étaient aux enchères, et que, les dettes de M. Spenlow payées, déduction faite des créances de l'étude, la plupart très mauvaises, il ne donnerait pas mille livres sterling de ce qui resterait à l'héritage du patron.

Six semaines après ! J'avais, pendant ces six semaines, subi des tortures et plus d'une fois je me serais suicidé, quand Miss Julia me répétait que mon inconsolable petite Dora continuait de répondre à toute mention de mon nom par son cri de douleur : « Ô pauvre papa ! pauvre cher papa ! » Le même intermédiaire m'avait dit aussi que Dora n'avait d'autres parents que deux

tantes, sœurs de M. Spenlow, vieilles filles toutes les deux qui vivaient à Putney et qui ne voyaient que par hasard leur frère depuis longues années : non qu'il y eût une querelle de famille, mais justement, lorsqu'avait été célébré le baptême de Dora, n'ayant été invitées qu'au thé et se croyant faites pour être invitées au dîner, elles avaient écrit que, pour le bonheur des uns et des autres, elles préféraient se tenir à l'écart.

Ces deux dames sortirent de leur retraite à la mort de leur frère, et proposèrent d'emmener Dora avec elles à Putney. Dora, s'attachant à elles en pleurant, avait dit : « Oh ! oui, tantes emmenez-moi avec Julia Mills et Jip à Putney ! » En conséquence, elle était à Putney depuis la semaine des funérailles.

Je ne sais trop comment j'eus le temps de fréquenter Putney autant que je le fis, mais on me rencontra maintes fois errant dans le voisinage. Miss Julia Mills, amie fidèle et exacte à remplir tous les devoirs de l'amitié, tenait un journal : elle venait de temps en temps à un rendez-vous sur le bord d'une prairie et me le lisait, ou, si elle était empêchée de le faire, elle me le prêtait. Précieux, document dont je copiais chaque article, si bien que je puis en transcrire quelques échantillons :

— Lundi. Ma chère Dora encore très abattue. Mal à la tête, — Appelé son attention sur Jip et sur la beauté de son poil lisse et soyeux. Dora a caressé Jip. Retour d'anciens souvenirs et écluses ouvertes à la douleur. Larmes abondantes. (Les larmes ne sont-elles pas la rosée du cœur ? J. M.)

Mardi. Dora faible et nerveuse, — belle dans sa pâleur. — (Ne remarque-t-on pas la même chose de la lune ?. J. M.) Dora, Julia Mills et Jip ont pris l'air en voiture. Jip ayant regardé par la por-

tière et aboyé violemment contre un cantonnier, a fait naître un sourire sur les traits épanouis de Dora. (De quels faibles anneaux se compose la chaîne de la vie ! J. M.)

Mercredi. Dora comparativement gaie. — Je lui ai chanté, comme mélodie sympathique à sa situation, les Cloches du soir ; effet peu favorable… au contraire, Dora émue au-delà de toute expression. Surprise à sangloter un peu après dans sa chambre. — Cité des vers sur elle et sur une jeune gazelle — impression nulle ; — fait allusion à l'image de Shakspeare, la Patience sur un tombeau. (Question : pourquoi sur un tombeau ? J. M.)

Jeudi. Dora certainement mieux. Nuit meilleure. Légère teinte d'incarnat revenue sur les joues. Décidé que je parlerais de David C. Ce nom ayant été amené avec précaution dans le cours de notre promenade, Dora s'est montrée aussitôt accablée : « Oh ! Julia, chère Julia ! j'ai été une fille insouciante et ingrate ! » — Douces paroles et caresses. — Portrait idéal de David C. sur le bord de sa tombe. Dora accablée encore : « Oh ! que faire, que faire ? ah ! Julia ! emmenez-moi quelque part. » Grande alarme, évanouissement de Dora, verre d'eau demandé à une auberge. (Affinité poétique : enseigne bariolée : Les bigarrures de la vie humaine. Hélas ! J. M.)

Vendredi. Jour d'incidents ; un homme entre dans la cuisine avec un sac bleu et demande les souliers que la dame de la maison a laissés pour être ressemelés. La cuisinière répond qu'il n'y a pas de souliers à ressemeler ; — l'homme insiste. La cuisinière monte pour s'informer et laisse l'homme seul avec Jip ; quand elle revient, l'homme insiste encore, puis s'en va. On ne trouve plus Jip. Dora est désolée. On s'adresse à la police : on reconnaîtra l'homme à un gros nez et à ses jambes très arquées. Perquisi-

tions multipliées. Plus de nouvelles ni de traces de Jip. Dora pleure et ne peut se consoler. Nouvelle allusion à une jeune gazelle. Allusion faite à propos, mais inutile. Vers le soir se présente un garçon inconnu : gros nez, mais jambes droites. Il dit avoir besoin d'une livre sterling et savoir où est un chien. Il refuse de s'expliquer davantage quoiqu'on le presse beaucoup. La livre sterling étant donnée par Dora, le garçon inconnu conduit la cuisinière à une maison où l'on trouve Jip seul attaché au pied d'une table. Joie de Dora qui danse autour de Jip pendant que le chien soupe. Enhardie par cet heureux changement, je parle de David C. ; Dora pleure encore et se récrie : « Non, non… ce serait si mal que de penser à tout autre que pauvre papa. » Elle embrasse Jip avant de se coucher et s'endort en sanglotant. (David C. ne doit-il pas se confier aux ailes rapides de ce vieillard qui s'appelle le Temps ? J. M.)

Julia Mills et son journal étaient mon unique consolation à cette époque. Qu'il m'était doux de penser en la voyant, qu'elle avait vu Dora, qu'elle la quittait à peine ; quel charme de lire le nom ou les initiales de Dora ! quelle volupté d'être rendu plus malheureux encore par ses entretiens ! il me semblait que j'avais vécu jusque-là dans un château de cartes qui venait de tomber ne laissant que Miss Julia Mills et moi debout sur ses ruines. C'était comme si un noir enchanteur avait tracé un cercle magique autour de l'innocente déesse de mon cœur. — Et, pour franchir le cercle fatal, je n'avais réellement que ces rapides ailes du vieillard à la faulx qui porte le monde entier dans leur immense envergure !

Troisième partie · Chapitre 2

Ma tante commençant à s'inquiéter, j'imagine, de mon désespoir prolongé, prétexta désirer savoir ce qui se passait à son cottage de Douvres, et m'envoya avec les pouvoirs nécessaires pour renouveler le bail si le locataire était convenable. Sa fidèle servante ayant passé au service de M Strong, n'habitait plus Douvres, où elle aurait fini comme toutes les autres servantes de ma tante, si elle eût trouvé de son goût un pilote qui l'avait demandée en mariage.

Quoiqu'il me fallût un effort peur renoncer à voir Miss Julia Mills pendant quelques jours, je pris mon courage à deux mains et obtins un nouveau congé de M. Jorkins. Celui-ci me l'accorda d'autant plus facilement que les affaires de l'étude avaient bien diminué depuis la mort de son confrère, dont il n'avait ni l'activité ni ces habitudes magnifiques qui éblouissaient toujours quelques clients. En le voyant priser son tabac d'Espagne et laisser aller les choses par elles-mêmes sans s'alarmer de la concurrence, je regrettai plus que jamais les mille livres sterling de ma tante.

Je trouvai tout dans un état satisfaisant au cottage de Douvres. Je crus surtout ravir ma tante en lui écrivant que son tenancier avait hérité de son antipathie et faisait comme elle une guerre incessante aux baudets. Ayant réglé le peu d'affaires qui m'avaient été confiées, je ne fis qu'un court séjour à Douvres et partis pour Cantorbéry.

Il me sembla, en entrant de bonne heure dans cette ville par une belle matinée d'hiver, que le calme de ses vieilles rues apaisait déjà mon imagination et consolait mon cœur comme si la

douce influence que j'attribuais à la présence d'Agnès, se répandant sur les lieux mêmes quelle habitait, ajoutait encore à l'impression solennelle que font éprouver la vénérable cathédrale, les silencieuses demeures qui forment son enceinte extérieure, les vieux lierres qui garnissent les remparts en ruine, les maisons séculaires qu'on rencontre à chaque pas, le caractère enfin du paysage agreste et pastoral au milieu duquel repose l'auguste métropole du comté de Kent.

Dans la maison de M. Wickfield, la petite pièce basse où naguère travaillait humblement Uriah Heep, était occupée par M. Micawber, transformé en clerc, et qui s'acquittait de sa tâche laborieusement. Il me fit un accueil cordial ; mais je m'aperçus que son nouvel état ne lui avait rien ôté de son importance pompeuse ; il eut soin de me répéter deux ou trois fois, entre parenthèse, que ses fonctions étant des fonctions de confiance, elles lui imposaient la plus sévère discrétion, même à mon égard, moi qui naguère recevais la communication empressée de tous ses secrets. Je me contentais cependant de lui demander des nouvelles des personnes de la maison en général.

« — Mon cher Copperfield, » me dit-il, « un homme qui a subi des embarras financiers comme les miens, n'a pas naturellement le bon côté dans ses rapports avec un patron tel que mon patron et ami Heep… Je l'appelle mon ami, car il a fait honneur à son cœur comme à sa tête en m'avançant maintes fois lues émoluments avant qu'ils fussent légalement dus. »

Il me sembla que M. Micawber voulait ainsi prévenir toute question que j'aurais pu lui foire sur son patron ou son ami, et je m'empressai de l'assurer que je ne venais nullement avec l'intention de mettre sa discrétion à l'épreuve. Alors, des louanges équi-

voques d'Uriah Heep, il passa, presque sans transition, à celles d'Agnès, et, sur ce sujet, sa verve fut plus naturelle.

« — Miss Wickfield est, je vous le déclare, mon cher Copperfield, une personne supérieure, accomplie en vertus et en attraits. Sur mon honneur, » ajouta-t-il avec un air de suprême galanterie, «, je rends hommage à Miss Wickfield !

» — Je suis charmé de vous l'entendre dire, » répondis-je.

« — En vérité, » continua-t-il, « si, lorsque nous soupâmes ensemble la dernière fois à Londres, vous ne m'aviez pas juré que D était votre lettre favorite, j'aurais cru positivement que c'était la lettre A. »

Il est de ces échos qui tout-à-coup révèlent des sentiments, que nous éprouvâmes dans un passé si lointain, que nous croirions volontiers avoir parcouru autrefois toutes les phases d'une première existence ou avoir apporté dans ce monde-ci quelques réminiscences vagues et indéfinies d'un autre. Ces paroles de M. Micawber me troublèrent comme quelque chose d'analogue à l'impression mystérieuse à laquelle je fais ici allusion.

Pour changer d'entretien, je voulus mettre M. Micawber sur le chapitre de sa propre famille, et, pour la première fois, sur ce chapitre-là encore, il s'exprima avec une singulière réserve. Enfin, dans la journée, ayant vu M Micawber un moment, je remarquai aussi que cette dame se plaignait que son mari avait avec elle des réticences qui blessaient, selon elle, toutes les convenances conjugales.

En quittant M. Micawber, je montai au premier étage, j'entrai sans être annoncé dans la chambre d'Agnès, qui écrivait, assise à

son petit bureau, près du feu.

Elle leva la tête et m'aperçut. Quel bonheur de causer le changement qui se fit sur ce doux visage, que je venais de surprendre sérieux et préoccupé, mais animé soudain, à ma vue, par un sourire d'émotion et de plaisir !

« — Agnès, » lui dis-je en me plaçant à son côté, « combien je vous ai regrettée, tout récemment.

» — En vérité ! » répliqua-t-elle, « encore et si tôt ? »

Je secouai la tête et j'ajoutai :

« — Je ne sais comment cela se fait, Agnès, il me semble être privé d'une des facultés de l'intelligence que je devrais avoir comme tout le monde. Vous pensiez pour moi si habituellement, dans notre heureuse vie du premier âge ; je venais si naturellement vous demander conseil et appui, que j'ai perdu ainsi, probablement, l'occasion d'acquérir ou d'exercer cette faculté.

» — Et quelle est-elle ? » demanda Agnès en riant.

« — Je ne sais comment l'appeler. Je crois être sérieux et persévérant.

» — J'en suis certaine, » dit Agnès.

« — Et patient, Agnès, » poursuivis-je avec un peu d'hésitation.

« — Oui, pas mal ! » reprit-elle riant toujours.

« — Et cependant je me sens si misérable et si tourmenté, je suis si irrésolu et si indécis, qu'il doit me manquer… une

confiance en moi-même, une volonté ou une force morale… si je puis l'appeler ainsi.

» — Appelez-la comme vous voudrez, » dit Agnès.

» — Par exemple, » poursuivis-je, « voyez : vous venez à Londres, je m'appuie sur vous, tout de suite j'ai un but et une direction ; puis m'en voilà écarté, je ne sais plus où je vais. Je viens ici, en un moment je me sens tout autre ; les circonstances n'ont pas changé depuis que je suis entré dans cette chambre, mais une influence s'est déjà exercée sur moi… quelle est-elle ? Apprenez-moi quel est votre secret, Agnès ? »

Elle baissa la tête en regardant le feu.

« — C'est toujours la vieille histoire, » dis-je… Ne riez pas si je prétends que ce qui m'arrivait pour les petites choses m'arrive encore pour les grandes : mes anciens ennuis étaient des enfantillages, ceux d'à présent sont sérieux ; mais toutes les fois que je m'éloigne de ma sœur adoptive… »

Agnès leva les yeux… ah ! quels yeux célestes ! et elle me tendit sa main, que je baisai en disant :

« — Toutes les fois, Agnès, que je ne vous ai pas eue pour me conseiller et m'approuver avant d'entreprendre une chose, les ennuis et les difficultés m'ont assailli à me faire perdre la raison. Quand je suis venu à vous enfin (car j'ai toujours fini par là), j'ai senti renaître la paix de l'âme et le bonheur. Aujourd'hui encore, je me comparerais à un voyageur qui aperçoit ses foyers et y éprouve d'avance le repos de toutes ses fatigues. »

Je sentais si vivement ce que je disais, j'en étais affecté si sincèrement, que la voix expira sur mes lèvres ; je me couvris le

front de mes mains et fondis en larmes. Je n'écris que ce qui est vrai. Quelques contradictions, quelques inconséquences qu'il y eût en moi, comme on en trouve dans tous les fils d'Adam, quoi que j'eusse fait jusque-là, quelque sourd que j'eusse été à la voix de mon propre cœur, je ne soupçonnais pas mon erreur ; tout ce que je savais, c'est que j'étais de bonne foi en répétant à Agnès que j'éprouvais le calme du vrai bonheur auprès d'elle.

Elle eut bientôt arrêté mes larmes, et me fit raconter tout ce qui m'était advenu depuis notre dernière rencontre.

« — Oui, » dis-je en terminant ma confidence, « je ne puis plus m'appuyer que sur vous, Agnès !

» — Mais ce ne doit pas être sur moi, Trotwood, » reprit-elle avec son sourire de sœur, « ce doit être sur une autre.

» — Sur Dora, voulez-vous dire ?

» — Assurément.

» — Quoi donc, Agnès, » répondis-je avec un peu d'embarras, « ne vous ai-je pas avoué que Dora est un peu… En vérité, je cherche une expression difficile à rencontrer ; car je ne voudrais pour rien au monde que mes paroles fussent interprétées contre sa charmante nature… Si, moi, je suis d'une irrésolution désespérante, elle est, elle, d'une timidité qui s'effraie de tout… Il y a quelque temps, avant la mort de son père, j'avais cru à propos de lui faire part de ma situation de fortune… Tenez, il vaut mieux que je vous raconte cette scène en détail. »

Et je racontai à Agnès ce qui s'était passé pour le manuel de cuisine, la leçon des comptes de ménage, et cœtera.

« — Oh ! Trotwood, » me dit Agnès, « vous voilà bien avec toute votre précipitation habituelle. Vous aviez raison, sans doute ; mais pourquoi, sans précaution ni préparation, faire peur vous-même à une fille aimante, timide et sans expérience ? Pauvre Dora ! »

Jamais voix humaine n'exprima une si affectueuse bienveillance ; c'était comme si je l'avais vue embrasser Dora avec tendresse et admiration, pour la protéger contre ma brusquerie. C'était comme si j'avais vu Dora, avec sa naïve fascination, caresser Agnès, la remercier, et en appeler de moi à elle sans cesser de m'aimer avec son innocence enfantine.

Ah ! que je me sentis reconnaissant envers Agnès ; que je l'admirai, elle aussi, en voyant, dans une perspective enchantée, ces deux femmes devenues amies intimes et s'adorant l'une l'autre. « — Que dois-je donc faire, Agnès ? » demandai-je docilement et sans regret d'être ainsi grondé.

« — Je pense, » répondit Agnès, « que ce qu'il y aurait de plus honorable serait d'écrire aux tantes de Dora. Ne pensez-vous pas vous-même qu'il est peu digne de vous et de votre candeur, de prétendre clandestinement à la main de Dora. À votre place donc, j'écrirais à ces dames, je souscrirais d'avance à toutes leurs conditions, je leur apprendrais franchement tout ce qui s'est passé, je solliciterais la permission de leur rendre quelquefois visite, je les prierais de discuter avec Dora elle-même le moment où je pourrais me présenter chez elle sans blesser aucune convenance… Je ne serais pas trop véhément, je n'exigerais pas trop… j'aurais confiance en ma fidélité, en ma persévérance et… en Dora.

» — Mais si elles allaient encore effrayer Dora ; si Dora ne leur répondait que par ses larmes et ne parlait pas en ma faveur…

» — Est-ce probable ! » répliqua Agnès… » Et, d'ailleurs, réfléchissez encore, consultez votre propre tante… ou peut-être vaut-il mieux ne consulter que votre droiture, et si votre conscience était de mon avis… suivre l'inspiration de votre conscience… »

Tous mes doutes étaient levés.

« — C'en est fait, Agnès, j'écrirai… Et, maintenant, parlons de vous, de votre père. »

Mais, à l'instant même, la porte s'ouvrit, et je vis survenir la mère d'Uriah. À compter de ce moment, avec une importunité adroitement calculée et dictée par Uriah lui-même, qui venait de temps à autre relever sa mère. M Heep, sous un prétexte ou un autre, ne nous laissa plus seuls. Affreux espionnage, qui prenait quelquefois les formes de la prévenance obséquieuse, de l'affection même ; mais dont nous n'osâmes nous affranchir, étant d'accord, Agnès et moi, pour ménager ceux sous la dépendance de qui s'était de plus en plus engagé le malheureux M. Wickfield. Uriah fit si bien encore, que je ne pus voir celui-ci qu'à table ; mais là, quand Agnès se fut retirée pour aller préparer le thé avec M Heep, je fus témoin d'une scène qui me révéla qu'Uriah se croyait enfin assez indispensable à son ancien patron pour exprimer tout haut sa dernière espérance. Après avoir insidieusement proposé plusieurs toasts, auxquels M. Wickfield ne pouvait refuser de faire honneur le verre à la main :

« — Allons, mon cher associé, » dit Uriah, « il faut couronner tous ces toasts par un autre qui réclame plusieurs rasades ; car je

vous demande humblement de boire à la plus divine des femmes ! »

M. Wickfield le comprit si bien, que je le vis déposer son verre sur la table, lever les yeux vers le portrait dont Agnès était la parfaite ressemblance, porter sa main à son front, et s'affaisser en quelque sorte dans son fauteuil.

« — Je suis un bien humble individu pour proposer cette santé, » poursuivit Uriah ; « mais je l'admire… je l'adore. »

On eût frappé devant moi ce vieillard, que je n'aurais pas souffert un contre-coup plus terrible qu'en devinant la douleur morale dont ses deux mains nous dérobaient l'expression.

« Agnès, » continua Uriah sans le regarder ou ignorant quel sentiment l'agitait, « Agnès Wickfield, je puis bien le dire, est la plus divine des femmes. Pourquoi n'oserais-je pas parier devant ses amis ? Être son père est une haute distinction ; mais être son époux… »

Que le ciel ne me fasse jamais entendre un cri comme celui que poussa ici le père d'Agnès en se levant de table.

« — Qu'y a-t-il ? » demanda Uriah qui pâlit ou plutôt devint livide. « Vous n'avez pas perdu la raison, M. Wickfield, j'espère ? Après tout, si je prétendais à faire d'Agnès l'épouse de votre associé, j'aurais une ambition qui serait aussi juste que celle de personne… J'ajoute que j'y aurais plus de droits qu'un autre. »

J'arrêtai M. Wickfield dans mes bras, le suppliant, par tous les noms les plus sacrés qui me vinrent à l'esprit, et le plus souvent par son amour pour sa fille, de se calmer un peu ; il était littéralement tombé dans un accès de démence ; il s'arrachait les che-

veux, se frappait la tête, cherchait à se dérober à mon étreinte, sans répondre un mot, sans voir personne, sans savoir lui-même à quoi tendaient ses efforts convulsifs… Horrible spectacle !

Je ne saurais dire si je réussis à être enfin entendu de lui, ou si, en effet, sa fureur s'épuisa par sa violence même. Peu à peu il me regarda, d'abord d'un air effaré, puis comme s'il me reconnaissait, en s'écriant :

« — Ah ! c'est vous, Trotwood ! Oui, c'est vous qui êtes là… mais il est là, lui aussi… voyez… »

Il me montra Uriah, qui se mordait les lèvres dans un coin, évidemment honteux d'avoir trop compté sur son triomphe. J'avais, un moment auparavant, repoussé rudement Uriah qui voulait s'approcher de nous, et je crois même que mon geste aurait pu être assimilé à un soufflet.

« — Voyez mon bourreau… » poursuivit M. Wickfield. « Poussé par lui, j'ai pas à pas déserté ma bonne réputation, le bonheur domestique…

» — C'est moi, au contraire, » dit Uriah avec un air sombre, début qui démentait ce qu'il y avait de conciliant dans ses paroles ; « c'est moi qui vous ai conservé votre réputation, votre bonheur domestique et votre maison même… Soyez plus raisonnable, M. Wickfield, si je suis allé trop loin, je puis reculer, je suppose. Il n'y a pas de mal de fait, il me semble. » — Et comme M. Wickfield allait répliquer : — « Empêchez-le de parler, Copperfield, si vous le pouvez… il dira quelque chose dont il aura regret ensuite… croyez-moi… et vous serez désolé vous-même de l'avoir entendu.

» — Je dirai tout ! » s'écria M. Wickfield avec désespoir. « Si je suis en votre pouvoir, pourquoi ne serais-je pas au pouvoir de tout le monde…

» — Faites-y bien attention, » répéta Uriah en étendant vers moi son maigre doigt indicateur, « si vous ne lui fermez pas la bouche, vous n'êtes pas son ami. Et vous, M. Wickfield, pourquoi ne seriez-vous pas au pouvoir de tout le monde ? Pourquoi ? parce que vous avez une fille. Vous et moi nous savons ce que nous savons. Ne réveillez pas le chat qui dort. Ne voyez-vous pas que je suis aussi humble que possible ? Si j'ai été trop loin, encore une fois, j'en suis fâché, que voulez-vous de plus ?

» — Ah ! Trotwood, Trotwood ! » s'écria M. Wickfield en se tordant les mains, « que suis-je devenu depuis le premier jour où je vous vis dans cette maison ? Sur quelle pente fatale je me suis égaré ; comme tout s'est perverti en moi, tout, jusqu'à ma douleur si naturelle, tout, jusqu'à mon amour pour ma fille ! Mon lâche cœur m'a trahi… Je n'ai pas su porter mon deuil en homme, aimer ma fille en homme… Haïssez-moi, Copperfield, haïssez-moi et fuyez-moi ! »

Il se laissa tomber dans un fauteuil et sanglota. L'exaspération de son délire se calmait… Uriah s'approcha de nous.

« — Je ne sais tout ce que j'ai fait dans ma folle impuissance, » poursuivit M. Wickfield en étendant les mains comme pour m'implorer après m'avoir dit de le haïr, et de l'éviter… Il le sait mieux que moi, lui, qui a toujours été à mon côté, me partant à l'oreille… Vous voyez la pierre que je me suis attachée au cou. Vous trouvez cet homme dans ma maison, vous le trouvez dans

mes affaires ; il voudrait encore… vous l'avez entendu il n'y a qu'un moment. Qu'ajouterais-je ?

» — Vous n'avez nul besoin de parler tant, ni de parler du tout… » dit Uriah avec un accent conciliant qui ne cachait qu'à demi sa menace… Vous n'auriez pas pris les choses si vivement sans le vin qui vous a monté la tête. Vous y réfléchirez d'ici à demain, Monsieur. Quant à moi, si j'ai été trop loin aussi, ne me suis-je pas rétracté ?

La porte s'ouvrit… Agnès, pâle comme la mort, se glissant près de son père, lui passa un bras autour du cou et lui dit avec fermeté : « Vous n'êtes, pas bien, venez avec moi. » Il inclina sa tête sur l'épaule de sa fille, comme oppressé du poids de sa honte, et sortit avec elle. Les yeux d'Agnès ne rencontrèrent les miens qu'un seul instant ; mais, ce regard suffit pour me révéler qu'elle avait entendu une partie au moins de ce qui venait de se passer.

« — Je ne m'attendais pas, » dit Uriah, « à celle rude rebuffade, Monsieur Copperfield ; cependant ce n'est rien : nous serons bons amis demain matin. Je ne fais rien que dans ses intérêts, je suis humblement jaloux de ses intérêts. »

Je ne répondis pas et montai dans la chambre paisible où Agnès était venue, si souvent s'asseoir à côté de moi tandis que j'étudiais. J'avais accepté l'offre que M. Wickfield m'avait faite au commencement du dîner, d'occuper cette chambre pendant mon séjour à Cantorbéry, Uriah n'osant pas le contredire ; je pris un livre et essayai de lire. Au moment où l'horloge sonnait minuit, Agnès entra.

« — Trotwood, » me dit-elle, « vous repartirez demain de bonne heure ; recevez mes adieux. »

Elle avait pleuré ; mais son visage avait toujours son charme de beauté calme. « — Ma chère Agnès, je vois que vous me priez de ne pas parler de ce qui a eu lieu ce soir… Mais n'y a-t-il rien à faire ?

» — Il y a, » reprit-elle, « à espérer en Dieu.

» — Mais ne puis-je rien, moi, qui suis venu à vous pour me consoler de mes pauvres chagrins ?

» — Et pour adoucir les miens… » ajouta-t-elle ; « cher Trotwood, non ! »

J'insistai : « Chère Agnès, c'est présomptueux à moi, qui ai si peu de ce qui vous rend si riche, si peu de votre vertu, de votre décision, de toutes vos nobles qualités… c'est présomptueux de douter de vous ou de vouloir vous diriger ; mais vous savez combien je vous aime et tout ce que je vous dois… Promettez-moi, Agnès, de ne jamais vous sacrifier à un sentiment erroné du devoir. »

Plus émue que je ne l'avais jamais vue être, elle retira sa main de la mienne et fit un pas en arrière. Je continuai.

« — Dites-moi, Agnès, que vous n'avez jamais eu une pensée semblable : chère sœur, plus chère qu'une sœur ! songez au prix d'un cœur tel que le vôtre, d'un amour tel que le vôtre. »

Ah ! long-temps, long-temps après, je la revis telle qu'elle me regarda alors sans laisser échapper un mot de surprise, d'accusation, de regret… Ah ! long-temps, long-temps après, je la revis m'adresser ce rapide et indéfinissable coup d'œil, puis retrouver aussitôt son céleste sourire en me disant : « Si je n'ai aucune

crainte pour moi… n'en ayez aucune… Adieu, mon frère ! » et elle se retira.

Il faisait noir encore, le lendemain matin, quand je pris ma place sur la diligence à la porte de l'auberge, pensant à Agnès… le signal du départ n'était pas donné. Entre la nuit mourante et le jour naissant, je vis apparaître au-dessus de moi la tête d'Uriah.

« — Copperfield ! » me dit-il en se suspendant à la rampe de l'impériale, « j'ai cru que vous seriez charmé d'apprendre, avant de partir, que le bon accord est rétabli entre nous. Je suis allé le trouver le matin même dans sa chambre et j'ai arrangé la chose. C'est que, tout humble que je suis, voyez-vous, je lui suis utile, et il entend ses intérêts quand il n'est pas sous l'influence de la liqueur. Quel homme aimable, après tout, Monsieur Copperfield ! »

Je fis un effort pour lui dire que j'étais charmé, en effet, qu'il eût fait ses excuses à M. Wickfield.

« — Oh ! sûrement, » répondit-il. « Quand on est humble, que sont des excuses ?… c'est si aisé à prononcer… Écoutez donc Encore, Monsieur Copperfield, à propos de ce qui s'est passé ; vous avez, je suppose, cueilli quelquefois une poire avant qu'elle fût mûre ?

« — C'est possible.

» — Eh bien ? » répliqua Uriah, « c'est ce qui m'est arrivé hier au soir. Mais elle peut mûrir encore… il ne s'agit que d'attendre… j'attendrai. »

Prodigue de ses adieux, il ne mit pied à terre que lorsque le cocher eut donné le coup de fouet aux chevaux. À voir sa grimace,

on eût dit qu'il avait déjà sa poire entre les dents.

Troisième partie · Chapitre 3

Nous eûmes, le soir de mon retour à Londres, une conversation très sérieuse sur les événements domestiques que j'ai racontés dans le chapitre précédent. Ma tante y prit un intérêt particulier et elle ne se coucha qu'après avoir arpenté sa chambre pendant trois heures les bras croisés. Quand elle était émue, troublée, inquiète, c'était une de ses manières de l'exprimer, et sa préoccupation pouvait se mesurer à la durée de cet exercice péripatétique, qu'elle faisait d'un pas infatigable avec la régularité d'un pendule d'horloge.

Elle s'assit enfin, et comme, dans l'intervalle, j'avais, d'après l'avis d'Agnès, écrit ma lettre aux tantes de Dora, je lui en fis lecture : elle l'approuva. Le lendemain matin, je mis la lettre à la poste et j'attendis la réponse, qui se fit attendre toute une semaine. Heureusement, si cette réponse n'était pas telle que je l'eusse voulu après huit jours de patience… ou d'impatience, pour parler plus exactement… elle n'était pas non plus désespérante.

Les deux vieilles demoiselles « présentaient leurs compliments à M. Copperfield et l'informaient qu'elles avaient longtemps réfléchi à sa lettre pour le bonheur des deux parties, » ce qui me parut une expression alarmante, parce que j'avais remarqué (et je l'ai remarqué depuis) que les phrases conventionnelles sont une espèce de feu d'artifice susceptible de prendre une grande diversité de formes et de couleurs auxquelles on ne s'attendait pas du tout en voyant leur forme primitive. Les demoi-

selles Spenlow ajoutaient qu'elles demandaient la permission de ne pas exprimer « par correspondance, » une opinion sur la communication de M. Copperfield ; mais que si M. Copperfield voulait leur accorder la faveur de leur rendre visite (en compagnie d'un ami confidentiel, à son choix), elles seraient heureuses de pouvoir s'entretenir avec lui sur ce sujet.

Àcette lettre, M. Copperfield répondit immédiatement qu'il aurait l'honneur de se rendre auprès de Mesdemoiselles Spenlow à l'heure indiquée, avec son ami M. Thomas Traddles. Après l'expédition de cette missive, M. Copperfield tomba dans un accès d'agitation nerveuse qui dura jusqu'au jour de la visite.

Mon inquiétude s'augmenta encore, en cette mémorable crise, de la privation des conseils de Miss Julia Mills. Mais M. Mills, qui faisait toujours une chose ou une autre pour me contrarier, ou je le croyais, du moins, ce qui revenait au même, avait mis le comble à ses fâcheux procédés en s'imaginant d'aller à Calcutta. Pourquoi allait-il à Calcutta, si ce n'était pour me contrarier ? Certes il y avait des affaires, il faisait le commerce des articles de l'Inde, il y avait une maison et un associé qui réclamaient sa présence. Mais que m'importait à moi ! Par malheur, il lui importait beaucoup à lui ; si bien que, sans égard pour mes affaires de cœur, tout entier à ses affaires d'intérêt, ce barbare M. Mills partait pour les Grandes-Indes et emmenait sa fille, qui, en attendant que le navire mit à la voile, était allée prendre congé de ses parents en province. Et c'est ainsi que son absence aggravait ma situation critique. N'étais-je pas en droit de me dire le triste jouet de la destinée.

Le jour de mon importante visite arriva. Comment m'habiller ? autre sujet d'inquiétude. Comment paraître avec

tous mes avantages et ne pas compromettre le caractère sérieux que je prétendais me donner aux yeux des demoiselles Spenlow ? Je cherchai un juste-milieu de toilette qui obtint l'approbation de ma tante, et M. Dick, pour nous porter bonheur, nous jeta un de ses souliers quand Traddles et moi nous descendîmes l'escalier.

Quelque bon garçon que fût Traddles, et quelque amitié que j'eusse pour lui, je ne pus m'empêcher de regretter, dans cette occasion délicate, qu'il eût contracté l'habitude de se brosser les cheveux de telle sorte qu'ils semblaient se dresser sur sa tête de surprise ou d'horreur ! Je lui en fis la remarque ; mais il eut beau y passer la main, ils se redressaient toujours :

« — Copperfield, » me dit-il, « vous n'avez pas idée de l'obstination de ma chevelure ; elle fait de moi un véritable porc-épic en colère, et elle m'a joué maint mauvais tour ; la femme de mon oncle ne pouvait la supporter ; elle m'a nui même dans la famille de Sophie, dont les sœurs en rient encore, prétendant que ma Sophie en a dans son tiroir une mèche qu'elle est obligée de contenir dans un livre à fermoir, parce qu'elle n'a pas cessé de se hérisser, quoique ladite mèche soit un gage d'amour.

» — Je vois bien, » répondis-je en riant moi-même, « que toute votre obstination a passé dans vos cheveux ; car, mon cher Traddles, vous êtes bien le meilleur enfant du monde, et, à propos de votre Sophie, que votre expérience me vienne en aide ; quand vous vous engageâtes l'un à l'autre, fîtes-vous une demande en règle à sa famille ?... Y eut-il quelque chose comme... ce que nous allons faire aujourd'hui, par exemple ?

» — Ah ! » répondit Traddles d'un air pensif, « ce fut une transaction assez pénible. Sophie, voyez-vous, est si utile dans sa fa-

mille, qu'aucune des personnes qui la composent ne pouvait endurer la pensée de la voir jamais mariée. On avait décidé qu'elle resterait toute sa vie vieille fille, et ils l'appelaient d'avance de ce nom. Mais, quand je fis ma première ouverture, avec la plus grande précaution, à M Crowler…

» — La maman ?

» — Oui, la maman, la femme du révérend M. Horace Crowler… » reprit Traddles ; « lorsque je lui fis la première ouverture, elle poussa un cri et s'évanouit. Je ne pus, de quelques mois, aborder cette question.

» — Mais enfin vous l'abordâtes ?

» — Pas moi, le révérend M. Horace Crowler. C'est un excellent homme, exemplaire sur tous les points, et il démontra à sa femme qu'elle devait, comme chrétienne, se faire à ce sacrifice (incertain surtout comme il était) et n'éprouver aucun sentiment anti-charitable contre moi. Pour ce qui me concerne, Copperfield, je vous donne ma parole que je me trouvais un véritable oiseau de proie envers cette famille.

» — Les sœurs prirent votre parti, » j'espère, « Traddles ?

» — Mais pas trop. Quand nous eûmes comparativement ramené M Crowler, nous eûmes à faire l'ouverture de la même communication à Sarah… Vous ai-je dit que Sarah avait un petit défaut dans son épine dorsale ?

» — Oui, je m'en souviens.

» — Elle joignit les mains en me regardant avec effroi, elle ferma les yeux, son teint prit une pâleur plombée, elle devint raide,

et pendant deux jours elle ne voulut avaler que de l'eau panée.

» — Quelle déplaisante fille ! mon cher Traddles.

» — Je vous demande pardon, Copperfield, elle est charmante, mais elle a une sensibilité extrême. Par le fait, c'est le tempérament de toute la famille. Sophie m'avoua depuis qu'aucune langue ne saurait décrire les reproches qu'elle se fit à elle-même en soignant Sarah. Je devinai sa torture à mes propres remords. Quand Sarah fut rétablie, nous eûmes à rompre la glace avec les huit autres sœurs, sur qui les impressions furent également pathétiques sous diverses formes. Les deux plus jeunes, dont Sophie fait l'éducation, n'ont cessé que depuis peu de me détester.

» — Mais enfin, toutes sont à présent réconciliées à la chose ?

» — O… oui… ou du moins elles y sont résignées, » répondit Traddles avec un reste de doute. « Le fait est que nous évitons de mentionner ce sujet-là, et l'incertitude de mon avenir est une grande consolation pour la famille. Il y aura, j'en ai peur, une scène déplorable le jour de notre noce. Cela ressemblera plutôt à un enterrement qu'à une noce ; et ils me haïront tous quand je leur aurai enlevé Sophie. »

J'aurais ri, je crois, de l'expression sério-comique du visage de Traddles, si, en approchant de la maison des demoiselles Spenlow, je n'avais été de plus en plus préoccupé de ma propre situation ; je parus si tremblant et si troublé à mon ami, qu'il me proposa de faire une halte à une taverne voisine, où il m'administra, en guise de stimulant, un verre de bière.

Il m'eût fallu quelque chose de plus puissant pour me reconforter, et je ne me sentais nullement à mon aise quand la ser-

vante nous introduisit dans un paisible petit salon du rez-de-chaussée où je cherchai en vain quelques indices de la présence de Dora ; je crus entendre, il est vrai, un lointain jappement de Jip… Mais déjà entraient deux vieilles dames en noir que je saluai avec l'embarras d'un écolier en reconnaissant une ressemblance de famille entre feu M. Spenlow et leurs petites personnes sèches, calmes et formalistes.

« — Asseyez-vous, je vous prie, » dit une de ces deux dames.

En voulant leur obéir, je faillis tomber sur Traddles, puis j'écrasai à moitié le chat étendu sur un fauteuil, et je ne retrouvai ma présence d'esprit qu'en m'apercevant que l'on me prenait pour Traddles et Traddles pour moi. Je m'empressai de réclamer mon identité, craignant par-dessus tout le fâcheux effet que devait produire la chevelure rebelle de mon ami, qui, dès qu'il ôtait son chapeau, rappelait le redressement subit de ces figures fantastiques comprimées sous le couvercle d'une prétendue tabatière. Un jappement plus distinct, cette fois, de Jip, contribua aussi à me prêter un peu de hardiesse, et je pus observer les deux sœurs. Évidemment, elles avaient été les aînées de leur frère défunt avec une différence de six ou huit ans entre la plus âgée des deux et la plus jeune ; c'était celle-ci qui me parut chargée de diriger la conférence, puisque ce fut elle qui adressa la parole à Traddles, qu'elle prenait pour moi, en tenant à la main une lettre que je reconnus pour la mienne et sur laquelle son œil se fixait de temps en temps à travers un lorgnon.

« — M. Copperfield, » dit l'autre sœur en intervenant pour me restituer ma personnalité, « ma sœur Lavinia étant plus au fait des transactions de cette nature, vous fera savoir ce que nous estimons le plus convenable pour le bonheur des deux parties. »

Je découvris plus tard que Miss Lavinia était une autorité dans les affaires du cœur, par la raison qu'il avait autrefois existé un certain M. Pidger, qui jouait au whist et était supposé avoir été amoureux d'elle. Mon opinion particulière est que c'était là une supposition toute gratuite, et que Pidger fut parfaitement innocent d'un sentiment pareil, — qu'il n'avait même jamais exprimé en aucune manière. Miss Lavinia et Miss Clarissa conservaient toutefois cette idée superstitieuse que Pidger aurait déclaré sa passion s'il n'avait pas été enlevé encore jeune, à soixante ans, — après avoir détruit sa santé par des excès de boisson alcoolique, et avoir bu avec le même excès de l'eau de Bath pour la rétablir. Elles avaient même quelque soupçon qu'il mourut d'un amour étouffé, quoique je doive dire qu'on voyait chez elles un portrait dudit M. Pidger, avec un nez trop cramoisi pour que cette passion malheureuse eût agit sur son teint comme sur celui de la jeune fille dont parle Shakspeare.

« — M. Copperfield, » dit à son tour Miss Lavinia, « nous ne reviendrons pas sur le passé de cette affaire, la mort de notre pauvre frère Francis a tout effacé.

» — Nous n'avions pas, » dit Miss Clarissa, « de fréquents rapports avec notre frère Francis, mais il n'y avait pas entre nous de division ou de désunion décidée. Francis suivit son chemin, nous suivîmes le nôtre : nous considérâmes comme plus sûr, pour le bonheur de tous, qu'il en fût ainsi, et il en fut ainsi. »

Chacune des deux se penchait un peu en avant pour parler, hochait la tête après avoir parlé et se relevait droite et raide. Miss Clarissa ne remuait jamais ses bras croisés, en se contentant de jouer de temps en temps des airs, menuets ou marches, avec les

doigts sur ses coudes comme sur un clavier, mais sans faire d'autre geste ; sans changer d'attitude.

« — La position ou la position présumée de notre nièce est bien changée par la mort de notre frère Francis, » dit Miss Lavinia, « et, par conséquent, nous regardons les opinions de notre frère comme changées aussi relativement à la position de sa fille. Nous ne doutons pas, ou plutôt nous sommes persuadées que vous avez une affection réelle pour notre nièce… »

Je répondis, comme je le faisais chaque fois que j'en trouvais l'occasion, qu'oncques personne n'avait été aimée comme Dora l'était par moi, et Traddles vint à mon aide par un murmure confirmatoire.

Miss Lavinia allait répliquer je ne sais quoi, lorsque Miss Clarissa, qui semblait incessamment tourmentée du désir d'introduire ses griefs contre son frère Francis, intervint de nouveau et dit :

« — Si la maman de Dora, en épousant notre frère Francis, avait déclaré une fois pour toutes qu'il n'y avait pas de place pour la famille à la table du dîner de noces, c'eût été mieux pour le bonheur de toutes les parties.

» — Sœur Clarissa, « remarqua Miss Lavinia, « peut-être ne devons-nous pas rappeler cela maintenant.

» — Sœur Lavinia, » remarqua Miss Clarissa, « cela fait partie du sujet ; mais quant au département dudit sujet sur lequel vous êtes la seule compétente, je m'abstiendrai de toute observation, continuez. »

Quand Miss Clarissa eut fait son hochement de tôle, Miss Lavinia reprit la parole en fixant son œil et son lorgnon sur ma lettre. J'ajouterai, par parenthèse, que les deux sœurs avaient de petits yeux ronds, brillants et clignotants, comme des yeux d'oiseau. Toute leur personne même n'était pas sans ressemblance avec un oiseau ; en étudiant leurs mouvements saccadés, leur manière de s'ajuster après chaque mouvement, je les comparais en moi-même à deux canaris.

Miss Lavinia, disais-je, reprit la parole en ces termes :

« — Vous demandez la permission à ma sœur Clarissa et à moi, M. Copperfield, de rendre visite ici comme le prétendu agréé de notre nièce.

» — Si notre frère Francis, » intervint encore ici Miss Clarissa, « ne voulait s'entourer que de la société des Doctor's Commons, quelle objection pouvions-nous y faire ? Continuez, sœur Lavinia, » ajouta-t-elle après cette sortie contre la société de son frère que je ne m'avisai pas de justifier, quoique appartenant moi-même à la corporation qui excitait cette longue rancune. Miss Lavinia continua donc :

« — M. Copperfield, ma sœur Clarissa et moi, nous avons examiné et pesé consciencieusement cette lettre. Et nous avons fini par la montrer à notre nièce afin de la discuter avec elle. Nous ne doutons pas que vous ne pensiez l'aimer beaucoup…

» — Si je le pense, ah !… » m'écriai-je avec transport…

Mais Miss Clarissa m'adressant un coup d'œil (un coup d'œil d'oiseau, de canari), comme pour me prier de ne pas interrompre l'oracle, je demandai pardon.

« — L'affection, » dit Miss Lavinia sollicitant du regard l'approbation de sa sœur qui la lui accorda par un signe de tête à chaque clause, « — l'affection mûre, l'hommage d'un cœur dévoué, ne s'exprime pas facilement. Sa voix est peu élevée ; elle est modeste et timide ; elle se cache en attendant l'opportunité, et attend toujours. Tel est le fruit mûr. Quelquefois une vie entière s'écoule et le trouve mûrissant encore, en secret, à l'ombre. »

Naturellement, ne sachant pas encore ce que je ne sus que depuis, je ne compris pas alors que c'était là une allusion à la passion supposée de l'infortunée Pidger ; mais, à la gravité avec laquelle Miss Clarissa hochait la tête, je vis bien qu'une grande importance était attachée à ces paroles.

« — L'inclination légère… comparativement légère… oui, l'inclination légère de très jeunes gans, » poursuivit Miss Lavinia, « n'est qu'une vaine poussière comparée aux roches. C'est la difficulté de savoir si une pareille inclination peut durer ou a quelque fondement réel, qui nous a laissées quelque temps indécises ma sœur et moi… »

J'entrevoyais enfin une espérance dans ce que je crus deviner du caractère des deux petites sœurs. Évidemment elles se promettaient, Miss Lavinia surtout, une vraie jouissance domestique à surveiller deux jeunes amoureux comme Dora et moi… Cela me donna le courage de protester de la véhémence de ma passion, d'invoquer à l'appui ma tante, Agnès, tous ceux qui me connaissaient, et Traddles ici présent, Traddles qui, s'enflammant comme dans nos ébats parlementaires, proclama ma sincérité et l'ardeur de ma flamme par un argument qui fit l'impression la plus favorable :

« — Je parle, » dit-il dans sa péroraison, « en homme qui a quelque expérience de la chose, engagé moi-même à une jeune personne, sœur de neuf autres dans le Devonshire, et sans prévoir encore aucune probabilité d'une prochaine terminaison de notre mutuel attachement.

» — En ce cas, M. Traddles, « remarqua. Miss Lavinia prenant un visible intérêt à lui, « vous pouvez confirmer ce que j'ai dit de l'affection modeste et timide, qui attend et attend encore.

» — Entièrement, Madame, » dit Traddles.

Miss Clarissa regarda Miss Lavinia et hocha la tête gravement : Miss Lavinia soupira péniblement.

« — Sœur Lavinia, » dit Miss Clarissa, « prenez mon flacon. »

Miss Lavinia aspira quelques arômes de vinaigre pour se reconforter et, touchée de la sollicitude que Traddles et moi nous manifestâmes, elle reprit d'un accent ému. :

« — Vous approuverez donc, M. Traddles, que ma sœur et moi nous soumettions cette inclination à une prudente épreuve. Dans ce but, nous sommes disposées à recevoir les visites de M. Copperfield.

» — Ah ! Mesdemoiselles, » m'écriai-je le cœur soulagé d'un poids énorme, « jamais je n'oublierai votre bonté !

» — Mais, » dit Miss Lavinia, « nous préférons considérer ces visites comme nous étant faites à nous provisoirement : nous nous dispenserons de reconnaître aucun engagement entre M. Copperfield et notre nièce, jusqu'à ce que nous ayons eu le temps…

» — Jusqu'à ce que vous ayez eu le temps, sœur Lavinia, » dit Miss Clarissa.

« — Soit, » dit en soupirant encore Miss Lavinia, « jusqu'à ce que j'aie eu le temps de les observer.

» — Copperfield ! » dit Traddles se tournant vers moi, « vous sentez, j'en suis sûr, que rien ne saurait être plus prudent et plus raisonnable…

» — Bien ! » m'écriai-je, » je le sens profondément.

» — Dans cette situation des choses, » dit Miss Lavinia, « nous devons requérir de M. Copperfield l'assurance d'honneur qu'aucune communication, d'aucune espèce n'aura lieu entre notre nièce et lui sans que nous la connaissions, qu'aucun projet quelconque ne sera fait relativement à notre nièce, sans nous être d'abord soumis…

» — À vous, sœur Lavinia, » dit Miss Clarissa.

« — Soit, Clarissa, » répondit Miss Lavinia avec un air de résignation… « à moi donc… et qu'après avoir reçu notre concours. Telles sont nos stipulations, M. Copperfield, nos stipulations expresses, et voilà pourquoi nous avons désiré que vous fussiez accompagné d'un ami confidentiel pour en prendre l'engagement devant témoin. Nous allons vous laisser un quart d'heure à délibérer avec votre ami… permettez-nous donc de nous retirer… »

J'eus beau m'écrier que toutes mes réflexions étaient faites, que j'étais prêt à souscrire à tout sans attendre ni un quart d'heure, ni une minute ; les deux sœurs persistèrent dans la grave formalité d'une délibération en règle, et se retirèrent avec leur dignité d'oiseau, me laissant recevoir les félicitations de Traddles ;

— puis, au bout des quinze minutes spécifiées, elles reparurent avec la même dignité. »

Je jurai que j'acceptais toutes les conditions prescrites.

« — Sœur Clarissa, » dit Miss Lavinia, « le reste vous regarde. »

Miss Clarissa, déployant ses bras pour la première fois, prit un petit mémorandum des mains de sa sœur, et dit :

« — Nous serons heureuses de recevoir M. Copperfield à dîner, tous les dimanches, si cela peut entrer dans ses convenances : nous dînons à trois heures. »

Je fis un salut d'assentiment.

« — Dans le cours de la semaine, » reprit Miss Clarissa, « nous serons heureuses de recevoir M. Copperfield à l'heure du thé… notre heure est six heures et demie. »

Je fis un second salut.

« — Deux fois la semaine, » dit Miss Clarissa, « mais pas plus souvent : telle est notre règle. »

Je fis un troisième salut.

« — Miss Trotwood, » dit Miss Clarissa, « la tante de M. Copperfield, nous fera peut-être une visite. Quand les visites peuvent servir au bonheur de toutes les parties, nous sommes charmées de recevoir des visites et d'en rendre. Quand c'est mieux, pour le bonheur de toutes les parties, que les visites n'aient pas lieu (comme dans le cas de notre frère Francis), c'est tout différent. »

Je répondis que ma tante serait fière et enchantée de faire leur connaissance, quoique je doive avouer que je n'étais pas très sûr que les trois tantes s'accordassent d'une manière satisfaisante. Les stipulations étant toutes terminées, je renouvelai l'expression de ma vive gratitude, et, saisissant la main de Miss Clarissa d'abord, celle de Miss Lavinia ensuite, je les pressai successivement contre mes lèvres.

Alors Miss Lavinia se leva, et priant M. Traddles de nous excuser pour un moment, me dit de la suivre. J'obéis tout tremblant et fus conduit dans une autre pièce. C'est là que je trouvai ma chère Dora, se bouchant les oreilles et le visage contre le mur derrière la porte… Miss Lavinia daigna me laisser seul avec elle.

Ah ! qu'elle était belle dans sa robe noire ! que de sanglots, que de pleurs, et comme elle refusa long-temps de quitter le coin où elle se réfugiait… Enfin elle consentit à venir à moi et à essuyer ses dernières larmes en s'appuyant contre mon épaule. Je voulus lui raconter alors mon entrevue avec ses tantes ; mais elle me dit avoir tout entendu et avoir même vu, à travers la serrure, la figure de Traddles dont les cheveux hérissés lui avaient fait grand'peur. Déjà elle se livrait à ses petites minauderies d'enfant gâtée qui lui allaient si bien, et j'oubliais que mon ami attendait, tout en répétant à Dora que, malgré sa tête ébouriffée, c'était le meilleur être du monde ; mais Miss Lavinia vint me chercher. Miss Lavinia aimait extrêmement Dora (elle me dit que Dora était exactement ce qu'elle avait été elle-même à son âge… comme Miss Lavinia avait changé !) et elle traitait Dora comme si c'eût été une jolie poupée. Je voulus persuader à Dora de venir voir Traddles ; mais, à cette proposition, elle courut s'enfermer

dans sa chambre : je revins trouver Traddles sans elle, et nous prîmes congé des deux tantes.

« — Rien ne pouvait être plus satisfaisant, » dit Traddles, « et ce sont de très agréables vieilles demoiselles. Je ne serais pas surpris, Copperfield, que vous fussiez marié plusieurs années avant moi.

» — Votre Sophie joue-t-elle de quelque instrument ? » lui demandai-je dans l'orgueil de mon cœur.

» — Elle sait assez de piano pour donner des leçons à ses sœurs cadettes, » répondit-il.

« — Chante-t-elle ?

» — Des ballades pour égayer sa famille quand elle est triste… pas de musique savante.

» — S'accompagne-t-elle de la guitare ?

» — Oh ! mon cher, non !

» — Peint-elle ?

» — Pas du tout.

» — Eh bien ! vous entendrez chanter Dora, vous verrez comme elle dessine et peint les fleurs.

» — Ce sera un vrai plaisir pour moi, » répondit Traddles ; et nous nous en retournâmes bras dessus bras dessous, tous les deux de très bonne humeur. Je l'encourageais à me parler de Sophie, il ne se taisait pas prier et j'admirais sa tendre confiance en elle. Aussi, en écoutant, je comparais Sophie à Dora, non sans

une orgueilleuse satisfaction ; mais je me disais aussi avec franchise que Sophie devait être une excellente fille pour mon ami.

Ma tante fut immédiatement informée de l'issue de la conférence. Heureuse de me voir si heureux, elle approuva tout ce qui s'était passé entre les demoiselles Spenlow et moi, promit d'aller les voir sans perdre de temps, et, me laissant écrire à Agnès, fit dans la chambre cette longue promenade qui indiquait ses graves préoccupations.

Je remerciai Agnès avec reconnaissance des bons résultats de l'avis qu'elle m'avait donné. Elle m'écrivit, par le retour du courrier, une lettre où elle se montrait pleine d'espérances, gaie même, et depuis ce jour-là elle se montra toujours la même.

Cependant j'avais mes journées bien remplies. Je voulais aller à Putney aussi souvent que possible et ne négliger ni les dictées du D Strong à Highgate, ni l'étude des Doctors' Commons, ni mes exercices sténographiques. Les parties de thé proposées par Miss Lavinia me parurent bientôt impraticables, et je fis un compromis avec elle pour obtenir, à la place, l'autorisation d'une visite le samedi dans l'après-midi, sans préjudice de mes dimanches privilégiés. Cette moitié de samedi, suivie de tout un dimanche, était pour moi une époque délicieuse, et la pensée d'en jouir entretenait mon activité pendant le reste de la semaine.

Je fus merveilleusement tiré d'un grand souci en voyant que, tout compris, ma tante et les tantes de Dora se mirent d'accord plus facilement que je n'avais espéré ; ma tante fit sa visite promise peu de jours après la conférence, et, au bout de quelque temps, les tantes de Dora la lui rendirent cérémonieusement. Cet échange de visites continua sur un pied de rapports plus fami-

liers, à des intervalles de trois ou quatre semaines. Je sais que ma tante contraria beaucoup les tantes de Dora en laissant de côté la dignité d'une voiture de remise et en allant à pied jusqu'à Putney, où elle les surprenait à des heures extraordinaires, soit après déjeuner, soit un moment avant le thé. Elles s'accoutumèrent aussi avec peine à la voir poser son chapeau sur sa tête de la manière qui lui semblait la plus confortable et en bravant tous les préjugés de la civilisation sur l'usage du chapeau. Mais les tantes de Dora finirent par considérer ma tante comme une femme excentrique, qui tenait à l'autre sexe par certaines façons d'être masculines, non moins que par sa forte raison. Ma tante, de son côté, par amour pour moi, faisait des concessions et des sacrifices aux opinions des tantes de Dora, afin de maintenir l'harmonie générale.

Le seul membre de notre petite société qui refusa positivement de se prêter aux circonstances, fut Jip. Il ne voyait jamais ma tante sans montrer les dents ; puis, se réfugiant sous une chaise, grondait incessamment, et parfois un hurlement lamentable se faisait entendre quand sa présence lui agaçait par trop les nerfs. Nous essayâmes de tous les moyens pour le dompter ou le séduire : je l'amenai même pour passer tout un jour dans ma rue de Buckingham, où il s'élança aussitôt sur les deux chats, à la terreur des assistants. Rien n'y fit : caresses, tapes, friandises, privations de biscuits, Jip ne put jamais supporter la société de ma tante. Il semblait quelquefois triompher de son antipathie et se rendre aimable pendant quelques moments ; mais tout-à-coup l'instinct reprenait le dessus, il recommençait ses aboiements et ses hurlements à un tel point, qu'il fallait lui couvrir les yeux et l'enfermer dans le réchaud à vaisselle. De guerre lasse, chaque fois que ma tante frappait à la porte des demoiselles Spenlow,

Dora enveloppait Jip dans une serviette et le cachait dans le réchaud tout le temps de la visite.

Une chose me tourmentait encore après tous ces pacifiques arrangements. Dora semblait, d'un consentement unanime, être regardée comme un joli joujou. Ma tante, avec qui elle se familiarisa peu à peu, l'appelait sa Petite-Fleur. La récréation de Miss Lavinia consistait à s'occuper d'elle, à friser ses cheveux, à lui préparer de petits articles de parure et à la traiter comme une enfant gâtée. Ce que faisait Miss Lavinia, sa sœur le faisait aussi naturellement, et je pensais quelquefois qu'elles avaient l'air, toutes, de traiter Dora comme Dora traitait elle-même Jip.

Je me décidai à en parier à Dora, et un jour que nous faisions une promenade ensemble (car, au bout de quelque temps, nous avions obtenu de Miss Lavinia la permission de sortie tête à tête), je lui avouai que je voudrais bien qu'on en agît différemment à son égard :

« Parce que, voyez vous, ma chère, » ajoutai-je gravement, « vous n'êtes pas une petite fille.

» — Allons, » reprit Dora, « voilà, que vous allez bouder ?

» — Bouder, ma bien-aimée !

» — Je suis sûre qu'on est très bonne pour moi, et je me trouve très heureuse.

» — Eh bien ! ma toute chère, vous pourriez être encore heureuse, quoique traitée en créature raisonnable. »

Dora m'adressa un regard de reproche… le plus joli regard, et puis se mit à sangloter en me disant : « Si vous ne m'aimez plus,

pourquoi avoir été si passionné, si pressé de vous engager à m'aimer toujours, et si j'ai cessé de vous plaire, pourquoi ne pas vous retirer ? »

Pouvais-je ne pas sécher ses larmes en l'embrassant et ne pas lui répéter que je l'adorais toujours ?

« — Je crois être très affectueuse, » dit Dora ; « vous ne devriez pas être cruel pour moi, Davy !

» — Cruel ! âme de ma vie, comme si, pour rien au monde, je voulais, je pouvais être cruel pour vous !

» — Eh bien ! alors, ne me grondez pas, Davy, et je serai sage, » dit-elle en faisant sa petite moue. Un moment après elle vint d'elle-même me demander le manuel de cuisine dont je lui avais parlé et elle me pria de lui apprendre à tenir des comptes, comme je le lui avais promis.

Le samedi suivant, j'apportai non-seulement le volume, que j'avais fait relier avec élégance pour le rendre plus séduisant, mais encore un cahier cartonné, en forme d'album, avec une charmante boîte de crayons. Je laissai à Dora, pour modèle, un vieux livre de ménage de ma tante… Hélas ! le manuel de cuisine donna la migraine à Dora, les chiffres la firent pleurer : « Ils ne voulaient pas s'additionner, » dit-elle. Aussi, mon cahier cartonné lui servit à dessiner des petites fleurs et à crayonner des croquis de Jip ou de moi.

J'essayai, cependant encore des leçons verbales sur la tenue d'une maison ; par exemple, si le samedi soir notre promenade nous conduisait près de l'étal d'un boucher :

« — Ma chérie, » disais-je à Dora, « supposons que nous sommes mariés et que vous désirez acheter une épaule de mouton pour notre dîner, comment vous y prendriez-vous ? »

Ma jolie petite Dora me regardait tristement et faisait sa moue si charmante, comme si elle eût voulu m'accorder un baiser plutôt qu'une réponse.

« — Sauriez-vous comment acheter, une épaule de mouton, ma bien-aimée, » répétais-je, « si, par hasard, je m'obstinais dans ma leçon ?

Dora réfléchissait un peu et puis répliquait peut-être, triomphante :

« — Quoi donc ! le boucher saurait bien me la vendre ; cela ne suffirait-il pas, Monsieur l'homme d'esprit ? »

Une autre fois, à propos du manuel de cuisine, je demandai à Dora comment elle s'y prendrait pour faire une étuvée : « — Comment, » répliqua-t-elle ; rien de plus facile. Je dirais à ma cuisinière : Faites-nous une étuvée ! » Et, s'applaudissant elle-même d'avoir trouvé cette recette, elle souriait de son plus délicieux sourire en me voyant tout ébahi !

En conséquence, le manuel de cuisine fut principalement converti en un piédestal où Jip, lorsqu'il avait fait quelque sottise, était condamné à s'asseoir, avec le crayon entre ses dents, sans plus bouger qu'un chien de pierre, et cela rendait Dora si contente, que je ne regrettais pas l'argent que m'avaient coûté le volume et le crayon. Puis nous revenions à la guitare, aux romances et au tra la la de la danse française, etc. J'aurais voulu avoir le courage de déclarer à Miss Lavinia elle-même qu'elle

traitait un peu trop ma chère Dora comme un joujou, mais j'étais forcé de convenir que je faisais quelquefois, moi aussi, quoique plus rarement, comme faisait tout le monde.

xxxxxxxxx« She never told her love,
But let concealment like a worm in the bud
Feed on her damask cheek, etc., etc.

« Elle ne dit jamais le secret de son cœur ;
Mais laissa son amour, comme un ver dans la fleur,
Dévorer l'incarnat de son charmant visage. »

Troisième partie · Chapitre 4

Je sais tout ce que la modestie impose de réserve à celui qui parle de soi, même dans des Mémoires, et j'ai déjà peut-être trop vanté mon ardeur pour le travail, mon activité, ma persévérance et ma fidélité ponctuelle. Le succès m'a récompensé. Cependant, je conviens que plusieurs ont travaillé plus durement encore, qui n'ont pas réussi aussi bien. J'avoue même que j'ai eu pour moi quelques dons naturels et que j'en ai abusé ; toutefois, outre la céleste influence des conseils d'Agnès, outre mon dévouement à Dora et ma reconnaissance pour ma tante, j'ai eu au moins le mérite de savoir non-seulement commencer, mais finir ce que j'ai entrepris, et celui de ne jamais affecter de déprécier ma propre tâche ; le but a tout ennobli à mes yeux, et j'ai toujours apporté à tout la même conscience.

Je reviens d'abord à mon bon ange : elle fit une visite de quinze jours chez le Docteur Strong, à Highgate. M. Wickfield

était le vieil ami du Docteur, qui l'invitait à se donner, dans sa maison, cette quinzaine de vacances. J'avais cru pouvoir, sans indiscrétion, suggérer cette bonne pensée à mon ancien maître, toujours content de mon assiduité. Agnès et son père vinrent ensemble ; mais, hélas ! je ne fus pas surpris de voir arriver, quarante-huit heures après eux, Uriah Heep et sa mère, dont les rhumatismes exigeaient un changement d'air, et qui, sous ce prétexte, se logèrent dans le précieux, voisinage du Docteur. Néanmoins je pus profiter de la permission que Miss Lavinia m'accorda de conduire Agnès, un samedi, à Putney, pour y prendre le thé.

J'étais, en vérité, partagé entre l'orgueil et l'inquiétude, enorgueilli de montrer ma jolie fiancée, inquiet de savoir si Agnès la trouverait de son goût. Elle n'était pas au salon, et j'allai la chercher ; elle fit bien mine de ne pas vouloir venir, parce qu'elle avait peur, disait-elle, de ne pas plaire à Agnès dont je lui avais tant vanté les perfections, et quand elle consentit à se laisser présenter, elle devint si pâle que je vis bien que sa peur était sérieuse ; mais à peine eut-elle vu Agnès, ce visage d'une séduction si douce, cet air de bonté si naturel, qu'il lui échappa un petit cri de surprise et de plaisir : Dora n'hésita pas à jeter ses bras autour du cou d'Agnès.

Ce fut un moment de félicité suprême pour moi que de contempler ces deux figures l'une à côté de l'autre, échangeant les regards d'une tendre et cordiale amitié. Miss Lavinia et Miss Clarissa partagèrent ma joie à leur manière ; quelle délicieuse partie autour de la table à thé ! Miss Clarissa présidait et c'était moi qui distribuais les gâteaux à l'anis… les deux sœurs ayant un goût d'oiseau pour becqueter ces friandises et le sucre. Miss Lavi-

nia avait un air de patronage bienveillant, comme si nos heureuses amours étaient uniquement son ouvrage… bref, nous étions tous contents les uns des autres.

La paisible gaîté d'Agnès allait à tous les cœurs ; tout ce qui intéressait Dora l'intéressait ; elle fit tout de suite connaissance avec Jip, qui n'hésita pas à lui lécher la main, et Dora, entraînée par sa grâce modeste à une confiance spontanée, lui dit après le thé :

« — Je craignais tant que vous ne m'aimassiez pas, et j'avais tant besoin de quelqu'un qui m'aimât, à présent que Julia Mills est partie ! »

J'ai oublié, en effet, de le mentionner ; Miss Julia Mills s'était embarquée sur un navire de la Compagnie des Indes à Gravesend, où Dora et moi nous l'avions laissée, un nouvel album-journal sous le bras… album dans lequel devaient être consignées ses impressions de l'Océan.

« — Je vois bien, » répondit Agnès, « que David a fait de moi un portrait qui ne promettait guère.

» — Au contraire, » reprit Dora, « c'est parce que votre opinion était tout pour lui que je la redoutais. »

La voiture qui devait nous ramener à Highgate, Agnès et moi, était à la porte. Pendant qu'Agnès mettait son chapeau, Dora vint se glisser furtivement près de moi, et avant de me donner le baiser d'adieu :

« — Ne pensez-vous pas, » me dit-elle, « que si j'avais depuis long-temps Agnès pour amie, j'aurais pu valoir plus que je ne vaux.

» — Mon adorée, quelle absurdité me dites-vous-là !

» — Croyez-vous, êtes-vous bien sûr que ce soit une absurdité, » reprit Dora sans me regarder.

« — Sans doute.

» — J'ai oublié de vous demander, méchant garçon, quelle parenté existe entre Agnès et vous ?

» — Aucune ; mais nous fûmes élevés ensemble comme frère et sœur.

» — Comment avez-vous pu devenir amoureux de moi ? » me demanda Dora.

« — Et pouvais-je vous voir sans le devenir ?

» — Supposons que vous ne m'eussiez jamais vue.

» — Supposons que nous ne fussions jamais nés, » dis-je gaiement.

Mais quoiqu'elle n'oubliât pas son tendre baiser de fiancée, je ne pus, par ces réponses, dissiper je ne sais quelles réflexions rêveuses qui préoccupaient encore Dora quand Agnès s'approcha pour prendre aussi congé d'elle. « Nous nous écrirons, n'est-ce pas, » se dirent-elles. — « Oui, mais… ajouta Dora, vous ne serez pas trop sévère sur le style de mes lettres ? » Agnès se contenta de sourire, et elles s'embrassèrent une seconde fois comme si elles s'étaient aimées depuis l'enfance.

Avec quel transport, depuis Putney jusqu'à Highgate, j'écoutai les louanges de Dora dans la bouche d'Agnès, et quelles louanges ! comme, en faisant ressortir tous les attraits de Dora,

sa gentillesse naïve et le charme de son inexpérience de la vie réelle, ces louanges me rappelaient le devoir de confiance que j'avais à remplir envers la pauvre orpheline.

Jamais, non jamais je n'avais aimé Dora aussi profondément et aussi sincèrement que pendant cette soirée. Je le dis à Agnès lorsque mous descendîmes de la voiture pour arriver par un sentier connu à la demeure du Docteur :

« — Agnès, quand vous étiez assise à côté d'elle, vous me sembliez son bon ange encore plus que le mien, et vous l'êtes encore en ce moment.

» — Un pauvre ange, » dit Agnès, « mais fidèle. »

L'accent clair de sa voix, en m'allant droit au cœur, me fit lui dire :

« — Cette douce influence qui n'appartient qu'à vous, Agnès, est telle, que je ne puis m'empêcher d'espérer que vous êtes vous-même plus heureuse dans la maison paternelle.

» — Je suis plus heureuse en moi-même, » répondit-elle, « je me sens le cœur plus léger. »

Je regardai la physionomie sereine qu'elle levait vers le ciel, et je pensai que c'était un reflet des étoiles qui la rendait si noble.

« — Mais, d'ailleurs, n'y a-t-il aucun changement autour de vous ? » lui demandai-je.

« — Aucun.

» — Je ne voudrais pas revenir sur un sujet pénible et délicat, Agnès ; pardonnez-moi donc de désirer savoir s'il a été de nou-

veau question de… de ce dont nous parlâmes lors de mon dernier passage à Cantorbéry ?

« — Non, » répondit-elle.

» — J'y ai si souvent pensé.

» — Vous devez y penser moins. Souvenez-vous que j'ai confiance au triomphe final de la sincère affection et de la vérité… N'ayez aucune crainte sur moi, Trotwood ; le sacrifice que vous craignez que je fasse… je ne le ferai jamais. »

Quoique, dans mes réflexions plus calmes, je ne l'eusse jamais craint réellement, peut-être… c'était pour moi une inexprimable consolation que de recevoir cette assurance de ses lèvres.

« — Et après cette visite, » lui dis-je, « car c'est peut-être l'unique occasion où nous aurons pu nous trouver seuls, combien de temps se passera-t-il, Agnès, avant que vous reveniez à Londres ?

» — Long-temps, c'est probable, car je crois qu'il vaut mieux, pour mon père, qu'il reste chez lui… mais je prétends être la correspondante fidèle de Dora, et nous communiquerons souvent ensemble par cet intermédiaire… Adieu donc (nous étions déjà sur la porte du Docteur), adieu ! ne vous laissez pas troubler par nos infortunes et nos chagrins. Je puis être encore heureuse de votre propre bonheur… et si vous pouvez jamais me secourir, comptez que j'aurai recours à vous ! »

Ces dernières paroles ne contribuèrent pas peu à me rassurer, relativement à Agnès elle-même, et je me les répétais tout bas quand j'étais forcé de subir l'importune assiduité d'Uriah et de sa

mère. Ni l'un ni l'autre ne voulurent retourner à Cantorbéry avant M. Wickfield.

Troisième partie · Chapitre 5

Une fois encore, je veux récapituler les événements d'une époque mémorable de ma vie. Je me mettrai, de côté pour voir défiler les fantômes de cette époque, escortant en sombre procession le spectre de moi-même.

Semaines, mois, saisons, année passent vite. On croirait n'avoir joui que d'un jour d'été, puis d'une soirée d'hiver, et déjà la prairie de Putneys où je me promène avec Dora, est tout en fleurs, un vrai champ d'or… Déjà la neige la couvre ; un souffle avait rendu à la Tamise ses flots qui étincellent sous le soleil, un souffle les a enchaînés de nouveau.

Pendant cette succession rapide du printemps et de l'été, de l'automne et de l'hiver, rien n'a changé dans la maison des deux demoiselles-oiseaux. La pendule tinte sur la cheminée, le baromètre reste suspendu dans le vestibule ; pendule et baromètre ne marquent correctement ni les heures ni les variations de l'atmosphère, mais nous n'en croyons pas moins dévotement à l'un et à l'autre.

Je suis parvenu légalement à l'âge d'homme : j'ai mes vingt-un ans accomplis. Mais c'est une dignité qui peut être acquise sans qu'on fasse rien pour cela. Voyons ce que j'ai acquis par mes propres efforts.

J'ai enfin le secret de cet art difficile du sténographe. Je me fais, par ce moyen, un honnête, revenu. Je suis renommé par mon habileté, et, avec la collaboration de onze de mes confrères, je traduis les débats du Parlement pour un journal du matin. Chaque nuit de la semaine je recueille et rédige des prédictions qui ne s'accomplissent jamais, des professions de foi dont on ne tient pas compte, des explications qui n'ont d'autre but que de mystifier. Je nage dans les mots ; je suis trop derrière la coulisse pour ne pas savoir ce que vaut la comédie : athée en politique, je ne serai jamais converti.

Mon bon ami Traddles a essayé du même métier, mais il n'y a pas réussi, et, riant le premier de son insuccès, il me rappelle qu'il s'est toujours considéré comme ne sachant rien faire vite. Le même journal l'emploie à une autre besogne. C'est lui qui collige les faits qui ont besoin des ornements d'une plume plus fertile. Il a passé avocat et a su, à force d'esprit, amasser une seconde somme de cent livres sterling au profit d'un procureur dont il suit l'étude.

Je me suis frayé une autre route : non sans avoir peur et tout en tremblant, j'ai cru pouvoir être auteur. J'avais écrit en secret quelques petites bagatelles et les avais envoyées à un Magazine. Le Magazine les publia. Depuis lors, j'ai eu le courage d'écrire un assez bon nombre de nouvelles et de romans, qui me sont régulièrement payés. Tout ensemble, je m'assure un assez joli revenu, et quand je fais sur mes doigts l'addition des mille livres sterling qui le composent, je ne m'arrête qu'après avoir passé le troisième mille.

Nous avons quitté la rue de Buckingham pour un joli petit cottage tout près de celui que j'avais visité lorsque j'eus mon pre-

mier accès d'enthousiasme. Ma tante cependant ne compte pas y rester long-temps ; mais elle a vendu avec avantage sa maison de Douvres et se propose de rester notre voisine. Qu'est-ce que cela signifie ? mon mariage… Oui !

Oui ! je vais épouser Dora. Miss Lavinia et Miss Clarissa ont donné leur consentement, et il faut voir dans quelle agitation elles sont. Miss Lavinia, qui s'est chargée du trousseau de la fiancée, découpe et découpe sans cesse de nouveaux patrons en papier gris. Tantôt elle discute avec un courtaud de boutique qui vient armé de son aune et déploie des étoffes ; tantôt c'est avec une couturière qu'on a prise à la journée, et qui, lorsqu'elle arrive ou s'en va, se poignarde le sein avec une aiguille. On convertit ma chère Dora en vrai mannequin de toilette ; on la fait du matin au soir monter ou descendre pour essayer quelque chose. Nous ne sommes pas en tête-à-tête depuis cinq minutes, qu'une importune servante frappe à la porte, et dit : « S'il vous plaît, Miss Dora, voulez-vous avoir la bonté de venir ? »

Miss Clarissa et ma tante parcourent tous les magasins de Londres, pour nous raconter ensuite qu'elles ont trouvé tel ou tel meuble pour moi qu'il faut que nous allions voir. Mieux vaudrait qu'elles achetassent tout sans nous consulter ; car, lorsque nous entrons chez le quincaillier pour examiner un garde-feu de cuisine, Dora aperçoit un pavillon chinois avec des clochettes : ce pavillon n'est qu'une niche à chien, et elle veut l'acheter pour Jip. Le pavillon est acheté. Ce n'est pas tout de suite que Jip s'accoutume à sa nouvelle résidence : chaque fois qu'il y entre ou qu'il en sort, il ébranle toutes les clochettes et s'effraie de ce carillon.

Ma bonne Peggoty arrive pour se rendre utile et se met immédiatement à l'ouvrage. Son département spécial semble être de

nettoyer et de frotter toutes choses : elle frotte et nettoie sans cesse. Ah ! voilà son frère infortuné qui fait parmi nous une apparition, et que je rencontre quelquefois dans les rues de Londres, suivant et regardant au visage les créatures errantes sur les trottoirs. Je ne lui parle jamais à cette heure… je sais trop bien, en reconnaissant sa grave figure, qui il cherche et qui il redoute de trouver.

Pourquoi Traddles a-t-il, ce soir, un air si important en venant me voir à l'audience du tribunal des Doctors' Commons, où je vais encore de temps en temps pour la forme quand j'en ai le loisir. La réalisation de mon rêve de jeunesse est proche… je vais prendre une licence de mariage.

C'est un bien petit document pour un acte si essentiel. Le voilà sur mon pupitre, où Traddles le contemple avec un mélange d'admiration et de terreur. On y lit deux noms unis déjà depuis longtemps dans mon imagination : David Copperfield et Dora Spenlow ; dans un des coins est l'empreinte de cette institution du timbre si bénignement intéressée aux diverses transactions de la vie humaine. Salut aussi à l'approbation ou bénédiction imprimée de l'archevêque de Cantorbéry, bénédiction que Monseigneur ne délivre pas gratuitement, mais qu'il pourrait faire payer plus cher.

Cependant je crois faire un rêve, un rêve heureux et qui me semble près de s'évanouir. Est-ce bien la réalité, j'ai peiné à le croire… Mais pourquoi tous ceux que je rencontre ont-ils l'air de me regarder comme s'ils savaient qu'en effet c'est après-demain que je me marie. Oui, c'est bien après-demain. Le subdélégué de l'archevêque me reconnaît quand je vais pour prêter serment, et il m'expédie facilement, comme s'il y avait entre nous une intelli-

gence maçonnique. Traddles est un témoin superflu ; néanmoins, il ne me quitte pas, tout prêt à me servir de caution.

« — J'espère, mon cher garçon, » dis-je à Traddles, « que la première fois que vous reviendrez ici, ce sera pour votre compte, et bientôt.

» — Merci de vos bons souhaits, mon cher Copperfield ; je l'espère aussi, » répondit-il ; « c'est une satisfaction de savoir que Sophie m'attendra aussi long-temps qu'il le faudra, et qu'elle est vraiment la plus aimable fille…

» — Quand allez-vous au-devant d'elle à la diligence ?

» — À sept heures, » répond Traddles en regardant sa vieille montre d'argent… la même dont il avait autrefois, à la pension, retiré une roue pour faire un moulin d'eau en miniature. « N'est-ce pas aussi l'heure à laquelle arrivera Miss Wickfield ?

» — Non, un peu plus tard, à huit heures et demie.

» — Je vous assure, mon cher David, » reprend Traddles, « que je suis presque aussi joyeux que si j'allais me marier moi-même. Le dénouement de vos amours me ravit, d'autant plus, que vous avez reconnu ma sincère amitié en associant ma Sophie à la cérémonie ; vous avez voulu qu'elle fût, avec Miss Wickfield, une des deux demoiselles d'honneur de votre Dora : c'est une attention délicate à laquelle je suis sensible. »

Je l'écoute, je lui serre la main ; nous parlons encore de mon mariage en nous promenant. Eh bien ! je n'y crois pas : je rêve toujours !

Sophie arrive naturellement chez les tantes de Dora : elle a une physionomie des plus agréables ; sans être précisément jolie, elle plaît, elle charme par ses franches et affectueuses manières. Traddles nous la présente avec une satisfaction orgueilleuse ; je l'attire dans un coin pour le féliciter : il se frotte les mains pendant dix minutes, et ses cheveux se redressent fièrement sur sa tête.

De mon côté, je suis allé recevoir Agnès à la diligence de Cantorbéry, et nous avons au milieu de nous l'influence de cet heureux visage : Agnès a une vive sympathie pour Traddles, et c'est un plaisir de voir le triomphe glorieux de celui-ci quand il fait faire à Sophie la connaissance d'Agnès.

Cependant je n'y crois pas encore. Nous avons une délicieuse soirée, une soirée de félicité suprême… n'importe, je n'y crois pas ; je ne puis me recueillir, ni raisonner mes émotions : je me sens dans un nuage, comme si, depuis huit jours au moins, je m'étais levé de bonne heure et je ne m'étais plus remis au lit. Je ne saurais dire quel jour était hier : il me semble qu'il y a plusieurs mois que j'ai ma licence dans la poche.

Le lendemain, nous allons tous ensemble voir la maison… notre maison… la maison de Dora et la mienne ; mais il m'est impossible de m'y regarder comme le maître. Je m'imagine rester là par la permission de quelqu'un autre ; j'attends presque que le vrai maître va rentrer et me dire : « Je suis enchanté de vous voir. » Quoi, ce serait à moi cette jolie petite maison, où tout est si brillant et neuf, avec ses tapis à fleurs, ses frais papiers de tenture, ses rideaux de mousseline blancs comme neige, ses meubles couleur de rose, sur l'un desquels Dora a déposé son chapeau, de jardin, un chapeau à rubans bleus comme celui qu'elle portait la

première fois que je la vis… Mais voilà aussi sa guitare dans son étui et la pagode de Jip.

Une autre soirée de bonheur, ou une autre phase de mon rêve… et Dora m'a laissé seul avant que je parte. Je suppose qu'on n'a pas encore fini d'essayer. Miss Lavinia survient et me dit mystérieusement que Dora ne tardera pas à revenir. Elle a bien tardé cependant, lorsque j'entends un frôlement d'étoffe derrière la porte, et l'on frappe doucement.

« — Entrez, » dis-je ; mais on frappe encore.

Je vais à la porte, ne sachant qui ce peut être ; j'ouvre : c'est Dora, qui, escortée de Miss Lavinia, arrive avec sa toilette de demain pour que je la voie. J'attire ma petite femme sur mon cœur, et Miss Lavinia jette un cri parce que je chiffonne la robe et le chapeau : Dora crie aussi en riant de me voir si ravi d'elle… Mais ce n'est-ce pas toujours mon rêve ?

« — Me trouvez-vous belle, Davy ? » demande Dora.

« — Belle ! mais pas mal !

» — Suis-je à votre goût ? »

Cette autre question va compromettre encore le chapeau et la robe : Miss Lavinia m'arrête et me prie de comprendre qu'il faut admirer Dora sans la toucher. Dora reste donc là, délicieusement confuse, pour se laisser admirer pendant une minute ou deux, s'esquive tout-à-coup, et revient en sautant avec son costume ordinaire. Dora demande à Jip si je n'ai pas une belle petite fiancée : « J'espère, Jip, que vous me pardonnerez d'être mariée ? » dit-elle.

Le lendemain, je suis levé de bonne heure et je n'attends pas ma tante long-temps. Jamais cependant je ne vis ma tante ainsi parée : elle a une robe de soie couleur de lavande, un beau chapeau blanc, etc. ; — bref, elle est étourdissante. C'est Jeannette, rentrée à son service, qui l'a habillée, et qui est là pour nous regarder. Peggoty n'est pas loin non plus, et elle veut être placée à la galerie de l'église pour mieux voir toute la cérémonie. M. Dick, qui servira de père à Dora pour la remettre en mes mains d'époux, s'est fait friser ; Traddles a un superbe habit bleu, un gilet de satin blanc… Mais M. Dick et lui sont surtout remarquables par leurs gants !

Sans doute, je vois tout cela ; tout cela est devant mes yeux, mais je suis ébloui et j'ai l'air de ne rien voir… Je suis encore à penser que c'est toujours un rêve. Cependant quand, montés dans une voiture découverte, nous allons accomplir le dernier acte de ce mariage fantastique, je le trouve assez réel pour regarder avec une sorte de compassion les infortunés passants qui n'y prennent aucune part et qui se rendent, comme d'habitude, à leurs occupations de chaque jour.

Pendant tout le trajet jusqu'à l'église, ma tante tient ma main dans la sienne ; quand nous faisons une courte halte, en vue du porche, afin de faire descendre Peggoty qui était montée à côté du cocher : « — Dieu vous bénisse, mon cher enfant, » me dit ma tante en m'embrassant ; « mon propre fils ne me serait pas plus cher. Je pense, ce matin, à votre pauvre mère.

» — Et moi aussi, ma tante, ainsi qu'à tout ce que je vous dois.

» — Bah ! ne parlons pas de cela, mon cher Davy ; » et ma tante tend une main à Traddles, qui prend de même la main de

Dick, et nous échangeons tous cordialement des poignées de main avant d'entrer dans l'église.

L'église est calme, certainement… mais il faudrait qu'elle fût mille fois plus calme encore pour apaiser mon agitation… toujours l'agitation d'un rêve plus ou moins incohérent.

Je rêve, en effet, que Dora est introduite après moi, que l'ouvreuse des bancs de la paroisse nous assigne nos places devant la rampe de l'autel ; que l'ecclésiastique et son clerc paraissent ; qu'un flot de peuple se presse dans la nef ; que le service commence ; que nous sommes tous attentifs ; que Miss Lavinia est la première à pleurer (hommage à la mémoire de Pidger) ; que Miss Clarissa lui fait respirer un flacon de sels ; qu'Agnès s'occupe de Dora ; que ma tante s'efforce d'affecter le sang-froid le plus austère, avec les larmes aux yeux, et que Dora tremble, balbutiant les réponses d'usage, ne quittant pas la main d'Agnès.

Le service s'est continué paisiblement et gravement. Nous nous regardons à travers nos sourires et nos larmes. Dans la sacristie, ma jeune fiancée a presque une attaque de nerfs et appelle en sanglotant son père ; mais déjà elle est revenue à elle. Chacun signe le registre ; je vais chercher Peggoty pour qu'elle signe aussi. Peggoty me saute au cou en me disant qu'elle vit marier ma mère.

Tout est fini : nous nous en retournons, et je franchis fièrement la nef avec ma petite femme au bras ; mais, malgré ma fierté, ce n'est toujours qu'à travers un brouillard que je vois les spectateurs de mon mariage, la chaire, les bancs, les monuments, les fonts baptismaux, l'orgue et les vitraux, dont les peintures me

rappellent vaguement celles que j'admirais autrefois dans l'église où ma mère me conduisait dans notre village.

J'entends autour de moi répéter dans la foule : « Quel couple jeune… que la mariée est jolie ! » Ces mots résonnent encore à mon oreille quand nous prenons place dans la voiture. Là éclate soudain la gaieté ; nous parlons tous ensemble, et Sophie nous amuse tous en racontant que lorsqu'elle a demandé à Traddles la licence dont il s'était chargé, elle s'est presque trouvée mal de peur, persuadée que Traddles l'aurait perdue.

Un déjeuner nous réunit tous à une table sur laquelle abondent les mets substantiels et les friandises, les vins et les liqueurs. Je bois et mange, mais comme on mange et boit dans un rêve, sans la moindre perception de saveur ou de parfum.

Je fais un discours, mais un discours en rêve, sans la moindre idée de ce que je vais dire ou de ce que j'ai dit. Nous sommes tous heureux et joyeux, et Jip reçoit sa part du gâteau de noces (dont plus tard il aura une indigestion).

Les chevaux de poste sont à la voiture. Dora sort avec Miss Lavinia pour changer de robe. Ma tante et Miss Clarissa restent avec nous, et nous nous promenons dans le jardin. Dora est prête, et Miss Lavinia s'agite autour d'elle au moment de se priver du joli joujou qui l'a si agréablement occupée. Dora découvre une série de choses oubliées, et chacun court de tous côtés pour les lui apporter.

Enfin Dora prononce le mot d'adieu… on se groupe autour d'elle, et c'est moitié pleurant moitié souriant qu'elle s'arrache à cette émeute affectueuse pour se réfugier dans mes bras jaloux.

Je veux porter Jip ; mais Dora s'y oppose et veut le porter elle-même, de peur que Jip ne s'imagine avec désespoir qu'elle ne l'aime plus maintenant quelle est mariée. Nous sommes partis ; soudain Dora se retourne :

« — Si j'ai été boudeuse ou ingrate envers quelqu'un, qu'on me le pardonne, » dit-elle. Et elle fond en larmes ; puis, courant à Agnès, c'est à Agnès qu'elle prodigue de préférence ses derniers baisers et ses derniers adieux.

La voiture roule et je me réveille… c'est-à-dire je crois enfin que ce n'est pas un rêve : j'ai auprès de moi ma chère et jolie petite femme que j'aime tant.

« — Êtes-vous heureux, » me dit-elle, « et vous repentez-vous de votre folie ? »

Je viens de me mettre de côté pour voir défiler les images fantastiques de ce temps-là. Elles se sont évanouies, et je vais reprendre le fil de mon histoire.

Troisième partie · Chapitre 6

Étrange situation que la mienne lorsque, le mois de la lune de miel expiré, je me trouvai assis dans ma petite maison avec Dora, n'ayant plus rien à faire, — si je puis parler ainsi, — relativement à la délicieuse occupation de faire l'amour.

Cela me semblait si extraordinaire d'avoir Dora toujours là ! C'était pour moi si inexplicable de n'être plus obligé de sortir pour aller la voir, de ne plus avoir besoin de me tourmenter à son

sujet, de ne plus lui écrire, de ne plus inventer ou combiner les occasions d'un tête-à-tête avec elle ! Quelquefois, le soir, si j'interrompais mon travail et si, levant les yeux, je l'apercevais assise en face de moi, je me renversais sur ma chaise pour penser combien c'était singulier que nous fussions là tous les deux, naturellement seuls ensemble, — tout à nous-mêmes, — pouvant laisser sur les rayons de la bibliothèque le roman de notre tendre engagement, — n'ayant plus personne à gagner à notre cause, — n'ayant désormais qu'à nous plaire l'un à l'autre pour toute la vie.

Les soirs où, les débats se prolongeant au Parlement, je ne rentrais que tard, il me paraissait si étrange encore, tout le long du chemin, de songer que Dora était à la maison ! Je m'étonnais sans cesse et toujours de la voir descendre sans bruit de sa chambre pour assister à mon souper. Enfin, comment ne pas croire aux prodiges, quand là, chez moi, dans ma chambre, elle mettait ses papillottes avant de se coucher ?

Je doute que jamais deux jeunes mariés aient été aussi novices à tenir un ménage que ma jolie Dora et moi. Nous avions une servante, il est vrai, et elle faisait le ménage pour nous ; — mais je croirais volontiers que c'était une fille déguisée de M Crupp, tant elle nous joua de mauvais tours, cette chère Marianne.

Son nom était Marianne Parangon. Quand nous la prîmes à notre service, elle nous fut recommandée comme si ses excellentes qualités étaient exprimées faiblement par son nom. Quel Parangon, en effet ! elle avait un certificat aussi pompeux qu'une proclamation officielle, et, d'après ce document écrit, elle savait faire tout ce qui est essentiel dans la vie domestique avec bien d'autres choses encore. Âgée de vingt-cinq ans à peine, agréable de figure, quoique sérieuse et sujette à une espèce d'éruption

scarlatine à peu près perpétuelle, surtout sur les bras, elle avait un cousin, soldat aux gardes, avec de si longues jambes qu'il semblait s'allonger comme l'ombre que le corps projette le soir : sa veste de petit uniforme était aussi courte pour lui qu'il était lui-même trop grand pour notre domicile, car le cottage se rétrécissait tout-à-coup par la disproportion de sa haute taille, d'autant plus que les murailles et les cloisons de notre intérieur n'étant pas épaisses, s'il venait passer la soirée avec Marianne, nous en étions avertis par le grondement du géant dans la cuisine.

Notre trésor de cuisinière était garantie sobre et honnête : si donc nous la trouvions parfois étendue sous la marmite, il fallait bien croire que c'était un accès de vertige causé par la vapeur du charbon, — et, si quelques cuillers à thé manquaient de temps en temps, que le voleur était le balayeur de la rue. Mais elle troubla cruellement notre repos. Nous sentions notre inexpérience et ne pouvions nous secourir nous-mêmes. Nous nous serions mis à sa merci ; — mais c'était une femme sans merci, sans remords, — et elle fut la cause de notre première querelle.

« — Ma chère amie, » dis-je un jour à Dora, « pensez-vous que Marianne ait aucune idée du temps et des heures ?

» — Pourquoi cela, Davy ? » demanda naïvement Dora qui interrompit un dessin de fleurs.

« — Mon amour, parce qu'il est cinq heures et que nous aurions dû avoir dîné à quatre. »

Dora examina attentivement la pendule et insinua qu'elle avançait probablement.

« — Au contraire, mon amie, » répliquai-je en consultant ma montre : « la pendule retarde de quelques minutes. »

Ma petite femme vint s'asseoir sur mon genou pour me calmer en jouant, et avec son crayon elle traça une ligne sur mon nez ; mais cette charmante plaisanterie ne put me faire oublier que je n'avais pas dîné, et quand j'en eus ri, je lui dis :

« — Ne pensez-vous pas, ma chère Dora, qu'il faudrait que vous fissiez quelques remontrances à Marianne ?

» — Oh ! non, je vous en prie, Davy, je ne le pourrais pas, » répondit Dora.

« — Et pourquoi ? » repris-je tendrement,

« — Oh ! parce que je suis vraiment une petite oie, et que Marianne le sait. » Il me sembla que cet aveu modeste était incompatible avec la nécessité d'en imposer un peu à Marianne, et je fronçai le sourcil.

« — Oh ! quelle vilaine ride j'aperçois sur le front de mon méchant garçon ! » s'écria Dora, et comme elle était encore sur mon genou, elle porta son crayon à ses lèvres de rose pour le faire mieux marquer, puis se mit à corriger les traits de mon visage, se disant un artiste incomparable pour modifier une physionomie : bref, elle m'amusa en dépit de moi-même.

« — À la bonne heure, » dit Dora, « voilà un bon garçon : je voudrais que vous puissiez vous voir… rien ne vous rend gentil comme de rire.

» — Mais, mon amie, » répondis-je à ce compliment…

« — Non, non ! » s'écria Dora après m'avoir embrassé, « ne soyez pas un méchant Barbe-Bleue, laissez-là vos airs sérieux.

» — Ma femme adorée, » dis-je, « il faut bien être sérieux quelquefois. Allons, asseyez-vous sur cette chaise, tout près de moi : donnez-moi le crayon ; là, très bien ! parlons à présent en gens sensés. Savez-vous, ma chérie… (je lui pris la main… et quelle jolie petite main ! comme l'anneau de mariage allait bien à son joli petit doigt !) Savez-vous, ma chérie, que ce n'est pas tout-à-fait agréable de sortir de chez soi sans avoir dîné. Voyons, est-ce agréable ?

» — N… n… non, » répondit Dora tremblante.

« — Mon amour, comme vous tremblez ?

» — Parce que je sais que vous allez me gronder, » s'écria Dora d'une voix piteuse.

« — Mon amie, je vais parler raison.

» — Oh ! mais parler raison est pire que gronder ! » s'écria-t-elle au désespoir. « Je ne me suis pas mariée pour m'entendre parler raison. Si vous aviez l'intention de parler raison à une pauvre enfant comme moi, vous auriez dû me le dire, cruel que vous êtes ! »

J'essayai d'apaiser Dora ; mais elle détourna la tête et me répéta tant de fois : « Cruel que vous êtes ! » que, ne sachant plus comment faire, je me levai et fis quelques tours dans la chambre avant de revenir à elle :

« — Dora, ma bien-aimée !

» — Non, je ne suis pas votre bien-aimée, parce que vous devez être fâché de m'avoir épousée, ou autrement vous ne me parleriez pas raison. »

L'injustice de cette accusation illogique me donna le courage d'être grave.

« — Ah ! vraiment, ma chère Dora, » dis-je, « vous êtes une enfant et vous parlez contre toute espèce de bon sens. Vous devez vous rappeler, j'en suis certain, que je fus obligé de sortir hier au milieu du dîner, et qu'avant-hier je fus indisposé pour avoir mangé à la hâte du veau à moitié cuit. Aujourd'hui, je ne dîne pas du tout… Je ne sais plus combien de temps nous avons attendu le déjeuner ce matin, et puis, quand nous nous sommes mis à table, l'eau n'était pas chaude pour le thé. Je ne prétends pas vous faire de reproches, ma chère, mais ce n'est pas agréable.

» — Ô cruel ! cruel que nous êtes, de dire que je suis une femme désagréable, » s'écria Dora.

« — Ah ! ma chère Dora, vous savez bien que je n'ai jamais dit cela.

» — Vous avez dit que je n'étais pas agréable !

» — J'ai dit que la maison comme elle est tenue n'était pas agréable.

» — C'est exactement la même chose ! » s'écria Dora, et évidemment elle le croyait, puisqu'elle pleura à chaudes larmes.

Je fis un autre tour dans la chambre, plein d'amour pour ma jolie petite femme, et m'accusant moi-même de l'avoir fait pleurer : je me serais, par moment, cogné la tête contre la porte ; mais

je finis par me rasseoir, et, tout en m'expliquant pour me justifier, je voulus faire un dernier effort de raisonnement :

« — Je ne vous blâme pas, Dora, » dis-je, « nous avons beaucoup à apprendre l'un et l'autre : je cherche seulement à vous prouver que vous devriez… que vous devriez réellement… vous accoutumer à surveiller Marianne… comme aussi à agir un peu par vous-même… pour vous et pour moi.

» — Je m'étonne, oui, je m'étonne, » répondit Dora en sanglotant, « que vous parliez avec cette ingratitude, quand vous savez que l'autre jour, vous ayant ouï dire que vous mangeriez volontiers un peu de poisson, j'allai moi-même, loin, bien loin, et ordonnai un plat de poisson pour vous faire une surprise.

» — Et ce fut très aimable à vous, ma bien-aimée. Je trouvai cela si aimable, que pour rien au monde je n'aurais voulu vous rappeler que vous achetâtes un saumon… beaucoup trop gros pour deux, ni qu'il vous coûta une livre sterling six shellings… ce qui est cher pour notre fortune.

» — Vous le trouvâtes excellent, » sanglota encore Dora, « et vous m'appelâtes votre petite amie.

» — Je vous appellerai encore de même mille et mille fois, ma chère Dora, » répliquai-je.

Mais j'avais blessé le tendre petit cœur de Dora, et elle était inconsolable. Elle sanglota et pleura tant que j'éprouvai un véritable remords. Je sortis avec ce sentiment d'amertume pour me rendre au Parlement, et, tout le temps de la séance, j'en fus malheureux.

Il était près de trois heures quand je rentrai. Je trouvai dans le cottage ma tante qui m'attendait.

« — Qu'est-il donc arrivé, ma tante ? » lui demandai-je avec alarmes.

« — Rien, Trot, » répondit-elle, « asseyez-vous. Petite-Fleur a eu du chagrin, et je lui ai tenu compagnie… voilà tout. »

J'inclinai ma tête sur ma main, et, assis devant la cheminée, je me sentis plus triste et plus découragé que je n'aurais cru possible de l'être à si peu de distance de l'accomplissement de mes plus brillantes espérances. En relevant les yeux, je rencontrai ceux de ma tante attachés sur moi avec une expression d'anxiété.

« — Je vous assure, ma tante, » lui dis-je, « que j'ai été bien malheureux moi-même toute la soirée en pensant que Dora avait du chagrin ; mais je n'avais pas d'autre intention que de lui parler affectueusement de notre intérieur. »

Ma tante me regarda alors d'un air plus encourageant,

« — Vous devez avoir de la patience, Trot, » me dit-elle.

« — Sans contredit. Le ciel sait que je ne voudrais pas être déraisonnable, ma tante.

» — Non, non, » répondit ma tante ; « mais Petite-Fleur est bien délicate, et il faut que le souffle du vent soit doux pour elle. »

Je remerciai cordialement ma tante de ses sentiments tendres pour ma femme, et elle vit bien que j'étais sincère.

« — Ne pensez-vous pas, ma tante, » ajoutai-je après avoir encore contemplé le feu d'un air rêveur, « que vous pourriez conseiller un peu Dora de temps en temps, pour notre avantage mutuel ?

» — Trot, » répondit ma tante avec émotion, « non ! n'exigez pas cela de moi. »

Son ton sérieux excita ma surprise.

« — Quand je reviens sur ma vie passée, » continua-t-elle, « je me rappelle quelques-uns de ceux qui ne sont plus et à qui j'aurais pu témoigner plus d'indulgence. Si je jugeai sévèrement les erreurs des autres en fait de mariage, ce fut, peut-être, parce que j'avais de sévères motifs pour juger sévèrement les miennes. Qu'il n'en soit plus ainsi. J'ai été autrefois une femme bizarre, brusque et grondeuse… Je le suis encore et le serai toujours. Mais, Trot, vous et moi nous nous sommes fait un peu de bien l'un à l'autre… À tout événement, vous m'avez fait du bien, mon enfant, et il ne faut pas que la discorde naisse entre nous à cette heure.

» — La discorde entre nous ! » m'écriai-je.

« — Enfant ! enfant que vous êtes, » reprit ma tante, « Dieu sait comme elle naîtrait vite et comme je rendrais notre Dora malheureuse si je me mêlais de vos petits différends. Non ! non ! j'ai besoin que notre favorite m'aime et soit aussi gaie qu'un papillon ! Souvenez-vous de la maison de votre mère après son second mariage, et gardez-vous bien de me compromettre, je vous en prie. »

Je compris que ma tante avait raison, et je compris aussi toute l'étendue de sa générosité pour ma femme chérie !

« — Votre mariage date d'hier, Trot, » poursuivit-elle, « et Rome n'a pas été bâtie en un jour ni en une année. Vous avez choisi librement, pour vous-même ! (ici il me sembla qu'un nuage passait sur son visage) et vous avez choisi une jolie et affectueuse créature… C'est votre devoir… — et ce sera votre bonheur aussi, je le sais, je ne vous débite pas un sermon, — de la juger (comme vous l'avez choisie) par les qualités qu'elle a et non par les qualités qu'elle ne peut pas avoir. Pouvez-vous lui donner celles-ci ou les développer en elle, faites-le. Si vous ne le pouvez pas… eh bien ! mon enfant, il faut vous accoutumer à vous en passer. Mais, mon cher ami, souvenez-vous que votre avenir ne dépend que de vous deux. Personne ne peut vous aider ; vous avez à le faire vous-même. Tel est le mariage, Trot, et que le ciel vous bénisse l'un et l'autre, mes chers petits enfants dans les bois. »

Ma tante, en prononçant ces derniers mots, sourit de sa propre allusion à la ballade des enfants abandonnés, et m'embrassa pour ratifier sa bénédiction.

« — Maintenant, » dit-elle, « allumez ma lanterne et conduisez-moi jusqu'à ma loge par le sentier du jardin (car il y avait de ce côté-là une porte de communication entre les deux cottages). Une caresse pour moi à Petite-Fleur quand vous reviendrez, et, quoi qu'il arrive, Trot, ne vous avisez jamais de faire de votre vieille tante un épouvantail ; car si je l'ai bien regardée dans la glace, elle est assez farouche et refrognée comme la nature l'a faite, »

Là-dessus, ma tante noua un mouchoir sous son menton, et je l'escortai jusque chez elle. Je crois bien que de là, en se retournant avec sa lanterne pour m'éclairer jusqu'à nos limites, elle dut

me regarder encore avec son air d'inquiétude ; mais je n'y fis pas beaucoup attention, tout préoccupé de ce qu'elle m'avait dit et bien convaincu, pour la première fois, qu'en effet c'était à Dora et à moi de nous créer notre avenir sans le secours de personne.

Dora vint au-devant de moi en pantouffles, me sachant seul : elle pleura sur mon épaule, m'appela un cœur dur, mais s'accusa d'être elle-même une méchante ; puis nous fîmes la paix en nous jurant que notre première querelle serait aussi la dernière, devrions-nous vivre cent ans !

Notre seconde épreuve domestique fut lorsque nous changeâmes enfin de servante. Le cousin de Marianne déserta, et, à notre grande surprise, il fut découvert dans notre trou à charbon par un piquet de ses frères d'armes, qui l'emmenèrent avec des menottes. Le défilé de tous ces soldats couvrit d'ignominie le parterre sur lequel s'ouvraient les fenêtres de notre façade. Cet évènement me donna le courage de me débarrasser de Marianne, qui partit si pacifiquement après avoir reçu son compte, que je n'y compris rien jusqu'au jour où je sus la vérité sur les cuillers à thé et où l'on me présenta le mémoire des petites sommes empruntées par elle, en mon nom, à tous nos fournisseurs. Après un intérim rempli par M Kidgerbury, la plus vieille femme de ménage de notre banlieue, nous trouvâmes un autre trésor, qui était la plus gracieuse des servantes, mais qui, généralement, tombait le long des escaliers de sa cuisine avec la bouilloire pleine et se précipitait dans le salon comme on plonge dans un bain, avec le plateau à thé devant elle. Les ravages causés par cette malheureuse, ayant rendu son congé nécessaire, elle fut successivement remplacée (toujours avec les intérims de M Kidgerbury) par une liste d'incapacités prises à l'essai, et dont la dernière fut une

jeune personne à l'air distingué, qui s'en alla à la foire de Greenwich parée du chapeau de Dora. Celles qui vinrent ensuite n'eurent rien de remarquable dans leur commune médiocrité.

Tout le monde semblait se faire un jeu de nous attraper. Notre entrée dans un magasin était le signal pour étaler sur le comptoir toutes les denrées avariées. Achetions-nous un homard, il était plein d'eau. Toutes nos pièces de viande étaient coriaces et notre pain avait à peine de la croûte. J'avais beau consulter moi-même le Manuel de la Cuisinière bourgeoise pour savoir ce qu'il fallait de temps pour qu'un gigot sortît rôti à point de la broche ou de la rôtissoire, la pratique trahissait sans cesse la théorie, et nous ne pouvions jamais obtenir un juste-milieu entre un gigot saignant et un gigot calciné !

Ce qu'il y avait de pire, c'est que nos dîners manqués nous coûtaient beaucoup plus cher que ne nous auraient coûté les meilleurs dîners du monde. J'étais effrayé des masses de beurre fondu dont nous avions ou étions supposés avoir arrosé nos légumes ; quant au poivre et aux autres épiceries, ce que j'en payai aurait dû affecter sensiblement le marché des denrées coloniales. Eh bien ! nous n'avions jamais la moindre provision à la maison !

Je présume qu'il est arrivé à bien d'autres que nous de voir entrer la blanchisseuse en pleurs pour s'excuser d'avoir porté au préteur sur gages le linge qu'elle aurait dû nous rendre depuis quinze jours. Le feu mis à la cheminée de la cuisine et l'invasion des pompiers, ce sont encore là des accidents de tout ménage ; mais ce qu'il y eut de cruel, ce fut d'apprendre un jour que M Copperfield… Dora, ma céleste Dora, avait envoyé chercher par sa cuisinière je ne sais combien de bouteilles de rhum et d'eau-de-vie au cabaret voisin pour son usage particulier… Je soldai

cette dette, trop heureux que, pour la réputation de ma femme, la servante avouât que c'était une autre que Dora qui avait consommé ces liquides alcooliques.

Un de mes premiers exploits dans l'art de tenir maison, fut un petit dîner offert à Traddles, qui l'avait accepté avec la pensée de prendre modèle sur nous quand il serait dans son ménage avec sa fidèle Sophie.

Nous nous mîmes à table : certes, je n'aurais pu souhaiter avoir en face de moi une plus jolie petite femme que Dora ; mais il me sembla, pour la première fois, que nous n'avions pas tous les aises qu'il est permis de désirer dans un dîner sans façon. Comment cela se faisait-il ? je n'en savais rien ; alors même que nous n'étions que nous deux, nous manquions de place, et cependant nous en avions toujours assez pour tout égarer. Je soupçonne que ce pouvait bien être parce que rien n'était à sa place, excepté la pagode de Jip, qui bloquait invariablement le passage le plus large de toute la maison. En cette circonstance, Traddles se trouva si serré entre ladite pagode et l'étui à guitare, le chevalet de peinture de Dora et mon bureau à écrire, que je doutais qu'il fût en état de se servir de son couteau et de sa fourchette ; mais, sur l'observation que j'en fis, il protesta avec sa bonne humeur habituelle : « Non, non, Copperfield, j'ai de la place de reste, je vous assure, de la place à faire manœuvrer un vaisseau de guerre. »

J'aurais désiré encore que Jip ne fût pas encouragé à se promener sur la table pendant le dîner ; c'était vraiment peu convenable, quand bien même il n'eût jamais mis la patte dans la salière ou dans la saucière au beurre. Le jour où Traddles dînait avec nous, Jip sembla se figurer qu'il avait la consigne de le tenir

en respect : il fit tant d'incursions au bord de son assiette et il aboya contre mon vieil ami avec une telle opiniâtreté, que je peux bien dire qu'il monopolisa toute la conversation.

Cependant, sachant jusqu'à quel point ma chère Dora était susceptible et combien elle eût été contrariée de la moindre réflexion contre son favori, je me gardai d'en exprimer aucune. Pour rien au monde je n'aurais voulu remarquer les plats écornés, l'huilier branlant sur sa base, les carafes et les saucières bravant toutes les lois de la symétrie, etc.

Le gigot se trouva si dur, qu'il fallut remplacer cette pièce de résistance par un reste de jambon qui était, par hasard, dans le buffet depuis la veille : Traddles, si je le lui avais permis, aurait mangé de la viande crue comme un vrai sauvage, pour faire honneur au repas ; mais je n'autorisai pas ce sacrifice sur l'autel de l'amitié, d'autant plus que ma pauvre Dora ayant voulu le régaler d'huîtres, qu'il aimait beaucoup, avait oublié de les faire ouvrir, et qu'il n'y eut pas moyen de les ouvrir nous-mêmes, faute de couteaux à cet usage.

Enfin, le dîner terminé, pendant que nous vidions un carafon de vin de Xérès, Dora prépara le thé et nous le servit avec une grâce ravissante ; puis elle prit sa guitare et chanta de sa voix de sirène ses plus douces romances, me ramenant en imagination à la première soirée où je la vis et devins amoureux d'elle.

Lorsque Traddles eut pris congé de nous, ma petite femme vint planter sa chaise près de la mienne, et me remerciant, de ne pas avoir fait semblant de m'apercevoir qu'elle avait traité si mal mon ami : — « Davy, » me dit-elle, « c'est bien gentil à vous de ne

pas me gronder ce soir ; mais c'est moi qui viens vous prier de me donner des leçons.

» — Il me faudrait, » lui répondis-je, » « ma chère amie, commencer par en recevoir moi-même : je n'en sais pas plus que vous.

» — Oui, mais vous pouvez apprendre, vous qui avez tant d'esprit et de talent.

» — Absurde ! mon petit rat

» — Je regrette, » reprit Dora après un long silence, « de n'être pas allée à Cantorbéry pendent un an pour y demeurer avec Agnès. »

En parlant ainsi, les mains jointes sur mon épaule et le menton appuyé sur ses mains, elle me regardait tendrement avec ses charmants yeux bleus.

« — Pourquoi ? » lui demandai-je.

« — Je pense qu'elle aurait pu me former, et qu'avec elle j'aurais pu apprendre.

» — Il faut le temps à tout, mon amour ; souvenez-vous qu'Agnès fut élevée par son père, qui, pour en faire une femme de ménage, s'occupa d'elle pendant des années ; tout enfant, elle était l'Agnès que nous connaissons aujourd'hui.

» — Voulez-vous, » dit Dora sans changer de place, « me donner un nom que je désire que vous me donniez ?

» — Quel nom ? » dis-je en souriant.

« — C'est un nom bien naïf, » répliqua-t-elle en branlant la tête : « femme-enfant.

» — Quelle idée ! ma femme-enfant !

» — Je ne prétends pas, Monsieur le sot que vous m'appeliez ainsi au lieu de m'appeler Dora ; mais je veux que vous pensiez à moi sous ce nom. Quand vous êtes sur le point de me gronder, dites-vous à vous-même : — « Ce n'est que ma femme-enfant ! » Quand je vous cause quelque vif désappointement, dites : « Je savais bien qu'elle ne serait qu'une femme-enfant ! » Quand vous ne me trouvez pas telle que vous voudriez me voir, et ce que je ne serai jamais, j'en ai peur, dites : « Après tout, ma femme-enfant m'aime… car je vous aime, Davy ! »

J'acceptai de si bon cœur cette idée, qu'elle en pleura de joie et puis rit avant d'avoir essuyé ses larmes. Bientôt elle entra tout de bon dans son rôle de femme-enfant, s'assit sur le parquet près de la pagode et fit retentir toutes les clochettes aux oreilles de Jip pour le punir de sa mauvaise conduite à table. Jip avança la tête hors de sa niche, en clignotant, mais sans trop s'effaroucher du bruit, qui interrompit à peine son indolent sommeil.

Quelques jours après, Dora, comme si elle avait fait de sérieuses réflexions et s'était décidée à tenter un dernier effort, me dit qu'elle allait devenir une merveilleuse maîtresse de maison : « Vous allez voir comme je serai sage, Davy ! » s'écria-t-elle. Elle acheta elle-même un énorme registre, et prit la peine de recoudre toutes les feuilles que Jip avait détachées du manuel de cuisine, etc. Mais, hélas ! les chiffres refusèrent, comme auparavant, de s'additionner, et, après deux ou trois laborieux items que Jip ef-

façait chaque fois avec sa queue, Dora y renonça en me montrant un de ses doigts tout noirci d'encre.

Quand je commençai à être connu comme auteur, je passais plus souvent la soirée au logis, occupé à écrire. De temps en temps, je laissais ma plume oisive pour observer ma femme-enfant qui voulait décidément « être sage. » Elle apportait le registre sur la table, avec un profond soupir, l'ouvrait à la page que Jip avait rendue illisible, et appelait Jip pour lui montrer ses sottises : Jip était grondé ou recevait en punition quelques gouttes d'encre sur le nez. Après cette diversion, Dora disait à Jip : « Couchez-vous là, Monsieur, comme un lion ; « Jip obéissait ou n'obéissait pas, selon son humeur. Dora choisissait une plume et l'essayait : « justement, la plume avait un cheveu ; » une seconde, « elle éclaboussait le papier ; » une troisième, « : elle faisait un tel bruit, qu'elle empêcherait Davy de travailler. » Dora emportait le registre après avoir menacé d'écraser le lion sous sa lourde masse, et le jeu était fini.

Ou si Dora voûtait sérieusement faire acte de courage, elle allait chercher une corbeille remplie de mémoires, factures acquittées, notes et documents, qui ressemblaient plus à du papier à papillotes qu'à autre chose ; elle les compulsait et les comparaît ; elle comptait sur ses doigts de la main gauche et sur ceux de la main droite ; mais le résultat était toujours le même : Dora s'arrêtait si découragée et si malheureuse, que, désolé de la voir s'imposer pour moi une tâche ingrate, je m'approchais tout doucement, et lui disais :

« — Dora, ma chère, faites-moi un plaisir : laissez-là vos comptes pour ce soir et prenez votre guitare ; je suis fatigué, moi aussi : un peu de musique me reposerait l'imagination. »

J'étais réellement fatigué parfois, et plus tard j'eus aussi mon tourment d'esprit ; mais je ne me plaignais jamais que de cette manière. Avais-je tort ? Peut-être ; mais qu'aurais-je gagné à être plus exigeant envers ma femme-enfant ? Et, quant à mes réflexions, je n'aurais certes pas pu alors les exprimer aussi clairement que sur cette feuille de papier où je dépose sans réserve tous les secrets de mon cœur. — Avais-je obtenu la complète réalisation de l'idéal de ma jeunesse ? N'avais-je pas quelquefois rêvé une compagne qui m'inspirerait de ses conseils, qui suppléerait à mon caractère faible par la force du sien, qui, enfin, remplirait, par quelques pensées sérieuses, le vide que l'homme le plus occupé éprouve par moment autour de lui ? — Oui, j'avais fait ce songe, mais ce n'était qu'un songe ; et, me disais-je aussi, à qui est-il donné de trouver, sur cette terre, l'idéal de ses romanesques visions ? Dora est heureuse, heureuse comme une enfant ; elle m'aime, elle a foi en moi, elle m'admire : quelle autre destinée pourrait exciter mes regrets ou mon envie ?

Quand les débats du Parlement étaient lourds — je veux dire longs, car lourds ils le sont presque toujours — et que je rentrais tard, Dora se réveillait au premier bruit de mes pas et descendait toujours de sa chambre pour me revoir plus tôt. Quand le Parlement était en vacances et que je restais à la maison pour écrire, elle restait constamment assise à mes côtés, quelque tard qu'il fût, et si muette, que je croyais souvent qu'elle s'était endormie. Mais, en général, je ne pouvais lever les yeux sans rencontrer les siens fixés sur moi avec la paisible attention dont j'ai parlé.

« — Oh ! que vous êtes fatigué, » me dit-elle un soir au moment où je fermais mon pupitre.

« — C'est vous qui l'êtes, Dora, » répondis-je ; « et vraiment, ma chérie, il faudra vous coucher une autre fois : je veille trop tard dans la nuit pour vous.

» — Oh ! ne m'envoyez pas me coucher, je vous en prie, David !

» — Dora ! » m'écriai-je.

Àma surprise, elle venait de se jeter à mon cou en pleurant.

« — Chère amie, qu'avez-vous ? êtes-vous souffrante ? n'êtes-vous pas heureuse ?

» — Très heureuse, au contraire ; mais, David, promettez-moi de me laisser avec vous pour vous voir écrire.

» — Oui, en vérité !... Comme cela fait du bien de veiller ainsi jusqu'à minuit, avec des jolis yeux comme les vôtres !

» — Sont-ils donc si jolis ? » reprit Dora en riant. « Je suis si charmée qu'ils soient jolis.

» — Petite vaniteuse ! » lui dis-je ; mais ce n'était pas vanité chez elle, ce n'était que l'innocent plaisir que lui causait mon admiration. Je le savais bien avant qu'elle ne me le dît en ajoutant :

« — Si vous trouvez mes yeux jolis, dites que je pourrai toujours rester là et vous regarder écrire. Voyons, les trouvez-vous jolis ?

» Très jolis !

» Eh bien ! alors, laissez-moi toujours veiller à côté de vous, ou je serai jalouse de celles dont vous parlez dans vos romans...

puis, accordez-moi quelque chose encore, quand même cela vous paraîtrait bien absurde…

» — Et quoi donc ?

» — De tenir les plumes, » poursuivit Dora. « Je veux être pour quelque chose dans ces belles compositions qui vous font veiller si tard.

» — Accordé, » lui dis-je en riant. « Vous tiendrez les plumes, Dora. »

Et, à compter du lendemain soir, Dora vint reprendre sa place habituelle avec un paquet de plumes : chaque fois que j'en avais besoin d'une neuve, Dora s'empressait de me la fournir, se déclarant toute glorieuse de cette fonction ; ce qui me suggéra une nouvelle idée pour procurer un nouveau plaisir à ma femme-enfant. Je la priais parfois de me recopier une page ou deux de mon manuscrit. Il fallait voir quels préparatifs pour ce grand travail, le soin et le temps qu'elle y mettait, la communication de certaines phrases faite à Jip, comme si Jip les comprenait et pouvait en rire avec elle, son triomphe enfin, quand elle m'apportait une belle page sans faute ni rature, qu'elle signait de tous ses noms pour constater sa collaboration ! Ce sont là des souvenirs bien simples et bien naïfs peur d'autres, sans doute ; mais qu'ils sont touchants pour moi !

Je ne dois pas oublier d'ajouter que Dora imagina aussi de réunir toutes nos clefs en un trousseau qu'elle attachait à sa ceinture : il était rare que les armoires auxquelles appartenaient ces clefs fussent fermées, et, à vrai dire, c'était là un joujou pour Jip sinon pour sa maîtresse elle-même ; mais, si ce semblant de précaution, et de surveillance amusait Dora, pourquoi n'en aurais-je

pas été amusé avec elle ? nous jouions donc ensemble au ménage comme deux enfants.

Dora n'était guère moins affectueuse pour ma tante que pour moi, et elle lui avouait quelquefois qu'elle avait eu d'abord peur d'elle. De son côté, ma tante se prêtait de grand cœur à tous ses charmants caprices. Elle faisait la cour à Jip… à l'ingrat Jip, qui ne la payait pas de retour ; ma tante ne se lassait pas d'écouter la guitare, quoique ayant peu de goût pour la musique ; elle ne critiquait jamais nos incapacités domestiques, quoique la tentation dût lui paraître difficile à surmonter ; elle parcourait tous les magasins de Londres pour en rapporter les fantaisies dont il lui semblait que Dora avait besoin, et jamais elle ne passait de son cottage au nôtre sans s'écrier au bas de notre escalier, avec une voix qui réjouissait toute la maison :

« — Eh bien, où est Petite-Fleur ? »

Troisième partie · Chapitre 7

En ce temps-là je composais, je crois, ma première fiction de longue haleine ; mais je n'avais pas encore renoncé au journal politique, car ce fut un soir, fort tard, en revenant de la séance de la Chambre des Communes, que j'entendis sonner minuit au moment où j'allais mettre la clé de la maison dans la serrure. Je m'étais arrêté sur notre seuil pour distinguer la grave sonnerie de Saint-Paul au milieu des autres carillons de la métropole, lorsque je fus surpris de voir que la porte du cottage de ma tante était ouverte et qu'une faible lumière éclairait le sentier qui y conduisait.

Ma tante, pensai-je, sera retombée dans une de ses anciennes alarmes, et elle surveille le progrès de quelque incendie imaginaire. Je me dirigeai de son côté pour lui parler. Nouvelle surprise : un homme était debout dans son petit jardin.

Il tenait à la main une bouteille avec un verre et il buvait. Je suspendis ma marche près d'un berceau de verdure d'où, grâce au clair de lune, quoique le ciel fût nuageux, je reconnus à travers le feuillage le même homme que nous rencontrâmes un jour dans la Cité et que j'avais long-temps supposé être un des personnages des visions de M. Dick.

Il buvait et il mangeait aussi, satisfaisant ce qui me parut un appétit vorace ; de temps en temps il regardait le cottage d'un air curieux, puis il se remettait à manger et à boire, jusqu'à ce que, ayant apaisé sa faim et sa soif sans doute, il témoigna l'impatience de quelqu'un qui voulait s'éloigner. Qui donc le retenait là ?

Bientôt la lumière entre la porte et lui s'obscurcit, et ma tante sortit. Elle était agitée ; elle vint à cet homme et lui compta de l'argent. J'entendis les pièces tinter dans sa main.

« — Que puis-je faire de cela ? » demanda-t-il.

» Je ne puis vous en donner davantage, » répondit ma tante.

« — En ce cas, » reprit l'homme, « je reste. Tenez, reprenez votre argent.

» — Méchant homme ! » dit ma tante avec une vive émotion, « comment pouvez-vous me traiter ainsi ! Mais qu'ai-je à m'étonner ? vous comptez sur ma faiblesse ; cependant, pour me débar-

rasser de vos visites pour toujours » je n'aurais qu'à vous abandonner au sort que vous méritez.

» — Et pourquoi ne m'abandonneriez-vous pas au sort que je mérite ?

» — Vous me le demandez ! Quel cœur vous devez avoir ! »

Après avoir compté les pièces d'argent d'un air boudeur et en branlant la tête :

« — Est-ce donc là tout ce que vous prétendez me donner, » dit-il.

« — C'est tout ce que je puis vous donner, » répondit ma tante. « Vous savez que j'ai fait des pertes et que je suis plus pauvre que je n'étais. Je vous l'ai dit : pourquoi m'attrister un moment de plus de votre vue ?

» — Je suis devenu assez désagréable à voir sans doute, si c'est là ce que vous voulez dire, » reprit cet homme ; « je vis comme un hibou.

» — Vous me dépouillâtes autrefois de la plus grande partie de mon avoir, » dit ma tante ; « vous êtes cause que je fermai mon cœur au monde entier pendant des années ; vous fûtes injuste, ingrat, faux et cruel ; allez-vous en et repentez-vous ; n'ajoutez pas de nouveaux outrages à ceux dont vous m'avez abreuvée.

» — Oui, oui, voilà de belles phrases !... » dit l'inconnu. « Il faut bien pourtant que je me tire d'affaire à présent et le mieux que je peux. »

En dépit de lui-même, il parut confondu par les larmes d'indignation que versait ma tante, et il sortit du jardin d'un air mé-

content. Je pris un détour et j'allai vers la petite barrière où je me croisai avec lui comme si j'arrivais au moment où il s'éloignait ; nous nous observâmes réciproquement au passage et le regard que nous échangeâmes n'avait rien de bienveillant. Je fus bientôt auprès de ma tante.

« — Ma tante, » lui dis-je allant droit au but, « c'est le même homme qui est venu vous faire peur ; laissez-moi lui parler. Qui est-il ?

» — Enfant, » répondit ma tante en prenant mon bras, « venez et attendez dix minutes avant de m'adresser la parole. »

Nous nous assîmes dans son petit salon ; elle pleurait et elle se plaça derrière un vieil écran pour se recueillir en essuyant ses larmes. Ce ne fut qu'au bout d'un quart d'heure que, redevenue tout-à-fait maîtresse d'elle-même et rapprochant sa chaise de la mienne, elle me dit :

« — Trot, c'est mon mari !

» — Votre mari ! ma tante. Je le croyais mort !

» — Mort pour moi, mais vivant… Écoutez, » poursuivit-elle avec son calme impassible, « Betsey Trotwood ne parait guère faite pour inspirer la tendre passion, n'est-ce pas ? Mais il fut un temps, Trot, où elle crut à cet homme, — où elle l'aima, l'aima beaucoup, où il n'était aucune preuve d'affection sincère et dévouée qu'elle ne lui eût volontiers donnée. Il la récompensa en dissipant une partie de sa fortune et en lui brisant le cœur. Elle ensevelit donc pour toujours dans un tombeau tout sentiment de ce genre et se sépara à jamais de celui qui l'avait trompée.

» — Ma chère bonne tante !

» — En agissant ainsi, » continua ma tante, « je fus généreuse… oui, je puis répéter aujourd'hui que je fus généreuse. Il avait été si cruel que j'aurais pu obtenir une séparation légale et dans les termes les plus favorables pour moi : je n'en fis rien. Il eut bientôt mangé ce que je lui avais donné ; il tomba au plus bas degré de l'échelle, épousa une autre femme, je crois, devint un aventurier, un joueur, un fripon. Vous avez vu ce qu'il est à présent… mais quand je l'épousai, il avait un air de distinction… (reprit ma tante avec un son de voix où je crus retrouver l'écho d'un orgueil désabusé) et je voyais en lui l'honneur en personne… J'étais une folle… Il n'est plus rien pour moi, Trot… moins que rien ; mais, plutôt que de le voir puni (comme il le serait s'il vagabondait dans le pays), je lui remets autant d'argent que je le peux chaque fois qu'il reparaît. Je fus une folle quand je l'épousai, et je suis encore folle à ce point, qu'en mémoire de ce que j'avais cru qu'il était, je ne voudrais pas que ce fantôme des illusions de ma jeunesse éprouvât le traitement sévère qu'il mérite… car j'étais sincère, Trot, si jamais femme le fut. »

Ma tante poussa un soupir et résuma ensuite froidement sa confidence.

« — Voilà tout, mon cher ami ! Maintenant, vous connaissez le commencement, le milieu et la fin. C'est un sujet dont nous ne parlerons plus ensemble et dont vous ne parlerez jamais à qui que ce soit. Il faut garder pour nous seuls, Trot, l'histoire de votre vieille tante ! »

Troisième partie · Chapitre 8

Je fis paraître mon livre et il eut du succès. Je ne me laissai pas étourdir par la louange qui retentit à mon oreille, quoique j'y fusse très sensible et qu'au fond je fisse plus de cas que personne, je n'en doute pas, de ma composition. J'ai toujours observé, en étudiant les hommes, que celui qui a de bonnes raisons pour croire en lui-même, ne se pavane jamais devant les autres afin de les obliger à croire en lui. C'est pourquoi je sus rester modeste pour conserver ma dignité, et plus on me louait, plus je cherchais à mériter d'être loué.

Je ne prétends nullement, dans ces Mémoires, raconter l'histoire de mes romans. Ils parlent par eux-mêmes ; je n'y fais allusion que par incident et parce qu'ils ont joué un rôle dans ma vie. Ayant reconnu que la nature et les circonstances m'avaient fait auteur, je poursuivis ma vocation avec assurance. Sans cette assurance, j'y aurais certainement renoncé pour concentrer toute mon énergie sur autre chose ; j'aurais cherché à connaître ce que j'étais destiné à devenir un jour par la nature et les circonstances, pour être cela et pas autre chose.

J'avais écrit si avantageusement dans les journaux et ailleurs, que lorsqu'arriva mon nouveau succès, je me considérai comme pouvant raisonnablement échapper à l'ennui de rédiger les séances des Communes. Un soir donc, je notai pour la dernière fois la musique de la cornemuse parlementaire, et je ne l'ai plus entendue depuis, quoique je reconnaisse encore dans les journaux le même air monotone sans la moindre variation, excepté qu'il remplit de plus en plus leurs colonnes pendant toute la session.

Je me transporte maintenant à l'époque où j'étais marié depuis dix-huit mois, je suppose. Après diverses expériences, nous avions renoncé à tenir notre ménage… À quoi bon ? Notre ménage se tenait tout seul, et nous prîmes an petit laquais, un page, comme on disait au temps jadis. La principale fonction de ce serviteur fut de se quereller avec la cuisinière. Sous ce rapport, c'était un autre Whittington, moins son chat et sans la moindre chance de devenir lord-maire.

Notre page vivait sous une grêle de couvercles de casseroles. Toute son existence était un combat ; il criait au secours dans les occasions les plus inopportunes, comme lorsque nous avions une petite société invitée à dîner ou quelques amis pour passer la soirée, et il venait tomber de la cuisine au milieu du salon, poursuivi par les ustensiles de fer. Nous voulûmes nous en débarrasser ; mais il nous était très attaché, et il ne voulait pas nous quitter. C'était un garçon pleureur, et chaque fois qu'il était menacé d'être mis à la porte, il éclatait en lamentations si déplorables, que nous étions forcés de le garder. Il n'avait pas de mère, ni aucune parenté que je sache, excepté une sœur qui partit pour l'Amérique dès qu'il passa de ses mains aux nôtres ; il s'établit donc chez nous comme un de ces horribles lutins que les fées imposaient à une maison, en le substituant à l'héritier des maîtres. Ayant conscience de son malheureux abandon, il se frottait sans cesse les yeux avec la manche de sa veste ou se mouchait avec le coin d'un petit mouchoir qu'il ne tirait jamais complètement de sa poche.

Ce malencontreux page, engagé à notre service à raison de six livres sterling par an, fut pour moi une source continuelle d'ennuis. Je le voyais croître et grandir ; — il croissait et grandissait

avec la rapidité d'un pied de haricots rouges ; — prévoyant tristement le temps où il commencerait à se raser… ou même celui où il serait devenu chauve, je ne voyais aucune chance de m'en débarrasser, et j'anticipais en imagination sur les inconvénients que nous causerait sa vieillesse.

Enfin, il vola un jour la montre d'or de Dora, qui, comme tout ce qui nous appartenait, n'était jamais où elle aurait dû être. La montre fut convertie en argent et dépensée à parcourir la route de Londres à Uxbridge sur les impériales des voitures publiques, Notre jeune voleur n'était pas une tête forte ; il fut arrêté à son quinzième voyage et conduit au tribunal de police, où l'on trouva sur lui quatre shellings six pence et un fifre d'occasion qu'il avait acheté sans savoir en jouer.

Ce dénouement m'aurait été beaucoup moins désagréable si notre page n'avait été repentant : il se repentit d'une façon particulière, par détails et non en bloc. Par exemple, le lendemain du jour où je fus obligé d'aller témoigner contre lui, il fit certaines révélations relatives à un panier de la cave que nous supposions plein de vin, et qu'il avoua ne plus contenir que des bouteilles vides avec leurs bouchons. Un jour ou deux après, le repentir le fit encore se dénoncer comme complice de la cuisinière, qui revendait chaque matin la moitié de notre pain à une petite fille et fournissait de charbon le marchand de lait. Au bout de la semaine, il avoua avoir dérobé une paire de draps de lit. Enfin, sa conscience le poussa à révéler un complot du porteur de notre bière quotidienne, qui devait dévaliser le cottage. Je fus si honteux d'être une victime à ce degré, que j'aurais payé le dénonciateur pour qu'il se tût ou suborné son geôlier pour le faire évader. — Je finis par fuir moi-même chaque fois que j'apercevais un

émissaire de police chargé d'une révélation nouvelle, et je n'eus de repos qu'après la sentence qui condamna notre page à la transportation, c'est-à-dire après qu'il fut parti et bien loin au-delà des mers ; car, dans l'intervalle, il m'avait écrit lettres sur lettres, et avait voulu voir Dora, qui alla le visiter en prison, où elle s'évanouit.

Cet incident, qui m'inspira des réflexions sérieuses, m'ayant présenté nos erreurs de ménage sous un nouvel aspect, je ne pus m'empêcher de m'en ouvrir à Dora, malgré toute ma tendresse pour elle.

« — Ma chère, » lui dis-je, « il m'est bien pénible de penser que notre négligence est non-seulement funeste à nous (ce à quoi accoutumés nous sommes), mais encore aux autres.

» — Allons, » répondit Dora, « vous avez gardé le silence pendant long-temps, et voilà que vous allez gronder.

» — Non, ma chérie, en vérité ! Laissez-moi vous expliquer ce que je veux dire.

» — Je n'ai pas besoin de le savoir, » dit Dora.

« Mais j'ai besoin que vous le sachiez, mon amie. Mettez Jip par terre ! »

Dora essaya de faire une diversion en disant à Jip de japper contre moi ; mais, comme je gardais mon sérieux, elle lui ordonna de se coucher dans sa pagode et se mit à me regarder, en joignant les mains avec l'air de la plus charmante résignation.

« — Le fait est, ma chérie, » repris-je, « qu'il y a en nous une contagion qui gagne tout ce qui nous approche… »

Dora ne parut pas comprendre ma métaphore, et je m'exprimai plus simplement.

« — Je veux dire, ma chérie, que non-seulement nous perdons notre argent et notre repos intérieur par notre négligence, mais encore que nous encourons une grave responsabilité à l'égard de ceux qui nous servent ou qui ont affaire à nous. Je commence à avoir peur qu'il y ait beaucoup de notre faute si ces gens-là tournent mal.

» — Oh ! quelle accusation, » s'écria Dora ouvrant de grands yeux, « de dire que vous m'avez vu voler des montres d'or, oh !

» — Ma chérie, » répondis-je, « parlons bon sens. Qui a fait la moindre allusion à des montres d'or ?

» — Vous ! » répliqua-t-elle, « vous, qui m'avez comparée à lui.

» — À qui ?

» — Au petit domestique ! Cruel que vous êtes, de comparer votre tendre femme à un voleur condamné à la transportation ! Quelle opinion vous avez de moi… Oh ! pourquoi ne pas l'avoir fait connaître avant le mariage ? Ô bonté du ciel !

» — Dora, ma chérie, » dis-je en essayant d'écarter le mouchoir qu'elle portait à ses yeux, « ceci n'est pas seulement ridicule, c'est très mal à vous… et d'abord ce n'est pas vrai !

» — Eh bien ! voilà maintenant que vous dites de moi ce que vous disiez de lui, qu'il mentait toujours ! Que puis-je faire ? que puis-je faire ?

» — Ma femme bien-aimée, je vous conjure d'être raisonnable et de m'écouter… Oui, Dora, à moins que nous ne remplissions nos devoirs envers ceux qui nous servent, ils n'apprendront jamais à remplir leurs devoirs envers nous. Notre exemple est positivement funeste à leur moralité. Nous devons y songer, ma Dora, c'est une réflexion qui me tourmente. Voilà tout, ma chérie. Allons, à présent, pas d'enfantillage, ma bien-aimée ! »

Dora ne voulut pas ôter le mouchoir de ses yeux ; elle continua de pleurer, de sangloter, de murmurer et de répéter que j'avais eu tort de l'épouser puisque je la trouvais si détestable. Si je ne pouvais plus la souffrir, pourquoi ne pas la renvoyer à ses tantes ou la faire partir pour l'Inde ? Julia Mills serait heureuse de la revoir et elle ne la comparerait pas à un petit domestique condamné à la transportation. Jamais Julia ne l'avait traitée ainsi, Bref, Dora fut si affligée et m'affligea tellement par ses plaintes, que je sentis qu'il était inutile de raisonner avec elle, même sur le ton de la plus grande douceur, et qu'il fallait s'aviser d'un autre moyen.

Quel autre moyen me restait-il ? Celui de « former son esprit ? » C'était là un lieu commun qui me séduisait, et je résolus de former l'esprit de Dora.

Je commençai immédiatement. Lorsque Dora se montrait encore plus enfant que de coutume et que j'aurais infiniment préféré jouer avec elle, je m'efforçais d'être sérieux, au risque de la fatiguer et moi aussi. Je lui parlais des plus graves matières et lui lisais Shakspeare.

Je m'accoutumai à lui donner, comme par hasard, d'utiles leçons ou à lui débiter de sages maximes, ce qui la faisait tressaillir comme si j'avais tiré une fusée à son oreille. Elle ne tarda pas à

deviner mes intentions et à me voir venir de loin : il était clair qu'elle n'avait guère de sympathies pour Shakspeare, et cette éducation alla bien lentement.

Sans qu'il s'en doutât, je fis servir Traddles à mes plans, et, chaque fois qu'il venait nous voir, c'était à lui que j'adressais mes petites leçons pour édifier Dora indirectement. La dose de sagesse que j'administrai ainsi à Traddles fut énorme et de la meilleure qualité ; mais elle n'eut, sur Dora, d'autre effet que d'étouffer sa gaîté, en entretenant en elle la peur que l'écolier a du maître ou la mouche de l'araignée.

Après des mois de persévérance, reconnaissant que je n'avais rien produit avec toutes mes leçons directes et indirectes, je m'avisai de penser que, peut-être, l'esprit de Dora était déjà formé ; laissant toute ma doctrine, je résolus d'être, à l'avenir, content de ma femme-enfant telle qu'elle était, et de ne plus chercher à la changer par aucune éducation systématique. Fatigué de ma sagesse stérile et de la contrainte que j'avais imposée à ma chère Dora, j'achetai une jolie paire de pendants d'oreilles pour elle, avec un collier neuf pour Jip, et j'arrivai un beau jour à la maison avec ces petits présents.

Dora, enchantée, m'embrassa avec joie ; mais il restait encore entre nous un nuage, quoique léger, et j'avais résolu de le dissiper complètement.

Je m'assis auprès de ma femme, sur le sopha, et en lui attachant les pendants d'oreilles :

« — Dora, » lui dis-je, « nous n'avons pas été, depuis quelque temps, une aussi aimable compagnie l'un pour l'autre que par le

passé, j'en ai peur, et c'est ma faute, oui, c'est ma faute, ma bien-aimée… je me suis efforcé d'être raisonnable…

» — Et de me rendre raisonnable aussi ! n'est-ce pas Davy ? »

Je répondis par un regard d'assentiment aux yeux charmants qui me faisaient cette question en même temps que les lèvres, et je fermai un moment celles-ci avec un baiser.

« — Non, » dit Dora, « laissez-moi parler : vous avez fait une inutile tentative, David ; vous savez quelle pauvre petite créature je suis et quel nom je vous ai prié de me donner ; si vous l'oubliez, c'est que vous ne m'aimez plus. Êtes-vous bien sûr, Davy, que vous ne pensez pas quelquefois qu'il aurait mieux valu pour vous d'avoir…

» — D'avoir… quoi, ma chère ? » demandai-je, car elle n'achevait pas sa phrase.

» — Rien ! dit Dora.

» — Rien ? » répétai-je. »

Elle me mit ses bras autour du cou, rit, s'appela une petite folle, et se cacha le visage sur mon épaule.

« — Ah ! oui ! » lui dis-je en écartant les boucles de ses jolis cheveux, « rien ! j'aurais mieux fait de ne rien faire que de chercher à former l'esprit de ma petite femme : est-ce là votre question ? eh bien oui, j'ai eu tort.

» — Ah ! c'était là ce que vous avez essayé de faire ! » s'écria Dora ; « oh ! le méchant garçon !

» — Mais je ne l'essayerai plus, » dis-je, « car j'aime tendrement ma petite femme telle qu'elle est… Ma chère, continuez d'être ce que vous êtes, la petite Dora que la nature a faite ; plus de vaines expériences, redevenons ce que nous étions et soyons heureux.

» — Et soyons heureux, » reprit Dora, « oui, toute la journée, et vous ne vous inquiéterez plus des choses qui vont un peu de travers quelquefois.

» — Non, non, » dis-je, « tout va pour le mieux !

» — Et vous ne me direz plus que nous corrompons les autres, n'est-ce pas, mon petit Davy ?… parce que vous savez maintenant que c'est bien ennuyeux de s'entendre dire cela.

» — Non, non !

» — Ne vaut-il pas mieux, pour moi, que je sois stupide qu'ennuyée ?

» — Soyez plutôt naturellement Dora que n'importe quoi au monde.

» — Que n'importe quoi au monde ! ah Davy ! le monde, c'est bien grand ! »

Àces mots, ravie de son dernier trait, elle fit un éclat de rire, et, après m'avoir embrassé, se leva pour mettre à Jip son nouveau collier.

Ainsi se termina ma dernière tentative pour faire l'éducation de Dora ; cela m'avait rendu trop malheureux, je n'avais pu supporter ma sagesse solitaire, ni la concilier avec ce nom de femme-enfant que j'avais promis de donner à ma compagne chérie. Je

résolus sincèrement d'aimer ma gentille petite femme-enfant comme elle voulait être aimée et d'être heureux. Je le fus ; car, je le répète, j'étais aimé moi-même ; Dora était fière de moi, et quand Agnès lui écrirait combien ma réputation croissante réjouissait, enorgueillissait tous mes amis, Dora venait me relire ces paragraphes avec des larmes de joie dans les yeux.

Je ne cacherai pas que la réflexion chagrine ramenait de temps en temps le nuage ; mais il restait dans mon cœur et tout était pure et brillante lumière autour de Dora. Après avoir tenté en vain d'assimiler Dora à moi, je compris que je devais m'assimiler, autant que possible, à Dora, me faire enfant avec elle ; je le fis, et, tout ensemble, notre seconde année se passa plus heureusement que la première.

Mais, après cette seconde année, Dora perdit sa santé ; j'avais espéré que ma femme-enfant deviendrait mère, et qu'un jeune ange, souriant sur son sein, modifierait réellement son caractère bien mieux que moi : cet espoir fut déçu ; le petit ange ne fit qu'apparaître sur le seuil de sa prison mortelle et remonta libre vers les cieux !

L'épreuve était trop forte pour une frêle créature comme Dora.

Un jour que ma tante travaillait tranquillement au chevet de son lit : « Tante, » lui dit-elle, « lorsque je serai levée et pourrai courir comme auparavant, je ferai courir Jip avec moi ; Jip devient lent et paresseux.

« — Je soupçonne, ma chère, » répondit ma tante, « qu'il a une maladie pire que celle-là… la vieillesse, Dora.

» — Pensez-vous qu'il soit vieux, » dit Dora étonnée ; « que cela me semble étrange que Jip soit vieux !

» — C'est une infirmité à laquelle nous sommes tous sujets, ma chère petite, » dit ma tante avec gaîté, « et je m'en aperçois depuis quelques années, je vous assure.

» — Mais Jip, » dit Dora en le regardant avec compassion, « même le petit Jip ?... oh ! le pauvre diable !

» — J'ose vous répondre qu'il peut vivre encore long-temps, Petite-Fleur, » dit ma tante en caressant de la main une joue de Dora qui penchait la tête hors du lit pour répondre à Jip debout sur ses pattes de derrière, et ne pouvant, malgré ses efforts asthmatiques, s'élancer, comme autrefois, jusqu'à sa maîtresse ; « il faudra lui mettre, cet hiver, un morceau de flanelle dans sa maisonnette, et je ne serais pas étonnée qu'il se montrât rajeuni au printemps avec les fleurs. Mais Dieu bénisse le chien ! » s'écria ici ma tante... « il vivrait cent ans, je crois, qu'il aboierait après moi jusqu'à son dernier soupir. »

C'est qu'en effet Jip étant, avec l'aide de Dora, parvenu à sauter sur le fauteuil, bravait toutes les avances de ma tante dont la figure excitait d'autant plus sa bruyante fureur qu'elle avait récemment adopté l'usage des lunettes, et, par un inexplicable motif, les lunettes semblaient sans doute à Jip une injure personnelle.

Alors Dora l'apaisa, non sans peine, et quand il fut tranquille, elle le caressa en répétant d'un air pensif : « Même le petit Jip, oh ! le pauvre diable ! »

« — Ses poumons sont assez solides, » dit ma tante en riant, « et ses antipathies ne sont pas faciles à vaincre… Il vivra bien des années encore, sans doute ; mais, si vous voulez un chien qui coure avec vous, Petite-Fleur, Jip a été trop bien nourri pour cela, et je vous en donnerai un autre.

» — Je vous remercie, tante, » dit Dora ; « mais, je vous en prie, ne m'en donnez pas.

» — Non ? » reprit ma tante en ôtant ses lunettes.

« — Je ne pourrais pas avoir d'autre chien que Jip, » dit Dora, « ce serait être peu aimable pour Jip ; d'ailleurs, l'amitié que j'ai pour Jip, je ne saurais l'avoir pour un chien qui ne m'aurait pas connue avant mon mariage et n'aurait pas aboyé contre David le premier jour qu'il vint chez mon père. Non, un autre chien que Jip ne m'intéresserait pas, j'en ai peur, tante.

» — C'est vrai ! » dit ma tante, « vous avez raison.

» — Vous ne m'en voulez pas, tante ?

» — Êtes-vous donc susceptible, ma chère petite ! » s'écria ma tante en se penchant vers elle affectueusement, « de vous imaginer que je pourrais vous en vouloir ?

» — Non, non, je n'avais pas sérieusement cette idée, » reprit Dora ; « mais je suis un peu fatiguée, et puis, vraiment, cela m'a contrariée de penser que Jip pourrait se voir préférer un autre favori, lui qui ne m'a jamais quittée dans aucune circonstance de ma vie… et cela parce qu'il est un peu changé ? C'est impossible, n'est-ce pas, Jip ? »

Jip se blottit plus près de sa maîtresse, et lui lécha indolemment la main.

« — Vous n'êtes pas si vieilli, Jip, n'est-ce pas, que vous deviez déjà quitter votre maîtresse, » dit Dora ; nous pourrons nous tenir compagnie l'un à l'autre encore un peu de temps ! »

Ma gentille Dora ! lorsque, le dimanche suivant, elle descendit de sa chambre pour dîner et fut si joyeuse de voir mon vieil ami Traddles (qui dînait toujours avec nous le dimanche), nous pensions qu'au bout de quelques jours elle courrait dans le jardin comme autrefois ; mais on nous dit : Attendez quelques jours encore, et puis attendez quelques jours encore… Nous attendîmes… hélas ! elle ne put ni courir ni marcher ; elle avait recouvré sa beauté et sa gaieté ; mais les jolis petits pieds qui sautaient naguère si légèrement autour de Jip, ne recouvraient pas leur agilité ; il fallut même, chaque matin, la porter dans mes bras pour la descendre au salon, et, chaque soir, la porter encore pour la remonter jusqu'à sa chambre ; elle jetait ses bras autour de mon cou en riant, comme si je la portais par suite d'une gageure. Jip nous précédait ou nous suivait en cabriolant, tout essoufflé ; ma tante, la plus attentive et la plus gaie des garde-malades, apportait elle-même une montagne de châles et d'oreillers ; M. Dick n'aurait cédé à personne au monde ses fonctions de porte-flambeau. Traddles se trouvait souvent au bas de l'escalier, nous regardant faire et se chargeant des messages folâtres de Dora pour « la meilleure des filles. » Bref, nous recommencions, matin et soir, la même procession joyeuse, et ma femme-enfant s'amusait plus qu'aucun de nous à ce jeu.

Mais quelquefois, quand je m'apercevais que mon léger fardeau devenait plus léger encore, une vague sensation me causait

un frisson mortel comme aux approches d'une région glaciale et inconnue. J'éludais de définir cette sensation, je l'écartais de mon esprit, je ne lui donnais aucun nom, jusqu'à ce qu'un soir, l'ayant éprouvée plus forte encore et ma tante ayant quitté Dora avec son adieu de : « Bonne nuit, Petite-Fleur, » je m'assis seul à mon pupitre et me mis à pleurer en pensant quel nom fatal c'était, car la petite fleur se flétrissait sur sa tige.

Troisième partie · Chapitre 9

Je reçus à cette époque, par la poste, la lettre suivante datée de Cantorbéry ; elle m'était adressée à mon étude des Doctors' Commons.

xxxx« Mon cher Monsieur,

» Des circonstances, indépendantes de mon libre arbitre, ont brisé les liens d'une intimité qui, au milieu de mes devoirs professionnels, m'a toujours cependant procuré, à travers le prisme de la mémoire, les plus agréables émotions. Vos talents vous ont élevé sur un piédestal qui me défend d'oser vous appeler encore familièrement mon cher Copperfield. Débris d'un naufrage moral (si je puis me servir de ce style maritime), je laisse à des plumes plus pures que la mienne le plaisir de louer, comme il le mérite, l'ancien locataire de M Micawber… Hélas ! il ne dépend pas de M Micawber elle-même et de sa triple influence comme femme, épouse et mère, de porter quelque consolation à celui qui surnage encore sur le récif, mais qui n'a plus que le flot amer du remords pour rafraîchir ses lèvres brûlantes ; aussi, je ne résiste pas au besoin d'un répit de quarante-huit heures que je prétends consacrer

à une excursion dans la capitale. Je sollicite mon ancien ami, M. Copperfield, et mon autre ancien ami, M. Th. Traddles, pour qu'ils daignent, après-demain, à sept heures du soir, m'accorder la faveur d'un rendez-vous devant la prison du Banc du Roi ; ils sauront là ce qui reste de celui qui se dit la ruine d'une tour,

» Wilkins Micawber. »

« P. S. Il est peut-être à propos d'ajouter que M Micawber n'est pas dans la confidence de mes intentions. »

Je lus et relus cette épître, et, tout en faisant la part du style hyperbolique qu'affectionnait celui qui l'avait écrite et signée, je crus comprendre que quelque chose d'important était enveloppé sous sa phraséologie.

Je cherchais à deviner plus encore, lorsque Traddles me trouva dans cette méditation perplexe.

« — Mon cher ami, » lui dis-je, « je suis ravi de vous voir ; vous arrivez tout exprès pour mettre votre sens si droit au service de mon imagination. Je reçois, Traddles, une singulière lettre de M. Micawber.

» — Est-il possible ! » s'écria Traddles, « et moi qui venais vous en communiquer une de M Micawber. »

Là-dessus nous échangeâmes nos lettres, et voici celle que Traddles me montra :

« Mes affectueux compliments à M. Thomas Traddles, et, s'il se souvient encore de celle qui eut naguères la félicité de vivre sous le même toit que lui, j'ose réclamer quelques moments de

ses loisirs ; je n'aurais pas cette indiscrétion si je n'étais dans une situation d'esprit voisine de la démence.

» Quelque pénible que le fait soit à mentionner, mon appel à M. Traddles est causé par l'éloignement où se tient de sa famille, M. Micawber, le même M. Micawber qui, longtemps, n'eut d'autre distraction que ses affections domestiques. M. Traddles ne peut avoir l'idée du changement opéré dans la conduite de M. Micawber ; il ne se passe guère de jours où une nouvelle scène ne me fasse redouter l'aberration complète de l'homme à qui il est échappé de s'écrier qu'il s'était vendu au dia… ble. Le mystère a remplacé entre nous l'extrême confiance… J'épargne de cruels détails à l'amitié de M. Traddles ; tout ce que je veux lui dire, c'est que l'œil de la tendresse conjugale a découvert que M. Micawber avait retenu secrètement sa place dans une diligence qui doit le conduire à Londres. J'implore M. Traddles ; qu'il me fasse la grâce de voir mon époux égaré, et intervienne entre M. Micawber et sa famille dans les angoisses. Si M. Copperfield se rappelait encore, dans sa célébrité, une amie inconnue, je prierais M. Traddles de l'adjoindre à lui pour cette bonne œuvre. En tous cas cette lettre doit être considérée comme strictement personnelle, et aucune allusion n'y sera faite en présence de M. Micawber. La réponse, si M. Traddles répond, serait adressée à M. E., poste restante, et cette réponse, ainsi dirigée, aurait moins d'inconvénient qu'une lettre directe pour celle qui signe, l'amie respectueuse et suppliante de M. Traddles,

» Emma Micawber. »

Le rapprochement des deux missives me confirma dans ma conjecture, que Traddles partagea complètement ; nous répondîmes collectivement à M. Micawber, et, au jour indiqué, nous

courûmes au rendez-vous. M. Micawber nous y avait devancés, ayant calculé l'heure de manière à pouvoir se livrer d'abord à ses réflexions solitaires, qu'il nous exprima après nous avoir chaudement remerciés de notre empressement amical : « J'ai voulu, » nous dit-il, « retrouver mes anciennes impressions sur les lieux où je les ai ressenties, et je l'avoue, Messieurs, j'échangerais volontiers la chaîne que je traîne aujourd'hui dans une liberté apparente, contre l'étroite contrainte que je subis jadis entre les murs de cette prison… où M. Davy Copperfield put juger de la philosophie qui lassa mes impitoyables créanciers… C'est qu'hélas, ajouta-t-il, quand j'étais un des hôtes de cette retraite, je pouvais regarder mes semblables en face, tandis qu'aujourd'hui mes semblables et moi nous ne sommes plus dans ces glorieux termes. »

Je lui demandai alors des nouvelles de M. Wickfield et de sa fille… À ce nom, il se recueillit un moment, répondit que M. Wickfield ne jouissait pas d'une santé parfaite, et il exalta les vertus d'Agnès sur le ton du panégyrique.

« — Et notre ami Heep ?

» — Notre ami ! » s'écria-t-il, « le vôtre ? ou le mien ? le vôtre, ah ! j'en serais fâché pour vous… le mien, ah ! j'en souris sardoniquement ; mais de quelque titre que vous décoriez mon patron, je déclare qu'il y a en lui quelque chose du renard, pour ne pas dire du diable. Permettez-moi d'éluder un sujet qui a failli troubler ma raison… »

Évidemment nous effleurions la confidence, mais je crus reconnaître qu'il ne fallait pas brusquer l'explication et je priai M. Micawber de vouloir bien se laisser présenter à ma tante : « Un

lit est à votre service dans sa maison, » lui dis-je, « et vous nous ferez un bol de punch d'après votre recette.

» — Messieurs, » reprit M. Micawber, « faites de moi tout ce que vous voudrez je suis une paille sur la surface de l'abîme et je me sens balloté en tous sens par les éléphants… pardon, c'est par les éléments que je voulais dire. »

Nous le conduisîmes à Highgate ; il fut rêveur et sombre pendant toute la route, cherchant par intervalles à se ranimer en fredonnant un refrain ; mais il retombait aussitôt sous son influence mélancolique.

Traddles et moi nous le prîmes chacun par un bras et nous l'entraînâmes jusqu'au bureau de la voiture d'Highgate : la voiture partait et nous arrivâmes fort indécis sur ce que nous devions faire et dire, M. Micawber restant plongé dans son humeur noire et cherchant en vain à la combattre par le refrain dont la note expirait interrompue sur ses lèvres.

Nous allâmes à la maison de ma tante plutôt qu'à là mienne, à cause de la faible santé de Dora. Ma tante, prévenue de notre retour, accourut pour recevoir gracieusement M. Micawber, qui lui baisa la main, se retira dans l'embrasure de la fenêtre, et, tirant son mouchoir de sa poche, eut une lutte mentale avec lui-même. M. Dick, qui était présent, poussé par sa sympathie instinctive pour toute personne dans la peine, fit des avances auxquelles notre hôte répondit avec des salutations et puis des poignées de main qui nous auraient amusés en toute autre circonstance ; mais nous étions trop préoccupés de notre curiosité pour ne pas tout prendre au sérieux, et ma tante la première, en plaçant de-

vant M. Micawber les ingrédients nécessaires pour composer le punch annoncé, entreprit de le faire parler :

« — J'espère, » lui dit-elle, « que M Micawber et toute votre famille se portent bien.

» — Aussi bien, Madame, » répondit-il avec un air de désespoir, « que peuvent se porter des proscrits et des vagabonds !...

» — Bonté du ciel ! que nous dites-vous là, » s'écria ma tante qui, après une si courte connaissance, n'était pas encore faite aux hyperboles de M. Micawber.

« — Oui, Madame, » reprit-il, « la subsistance de ma famille est dans la balance ; mon patron... »

Mais à ce mot, qui semblait une entrée en matière, il s'interrompit pour râper un citron, et ce fut M. Dick qui, après un intervalle de silence, le rappela à la question : — « Votre patron ?...

» — Mon bon Monsieur, pardon, » dit M. Micawber ; « je vous remercie : oui, Madame, mon patron... M. Heep, me fit un jour la faveur de me déclarer, sous forme d'observation incidente, que sans les émoluments que je touche chez lui, je serais probablement un charlatan nomade, avalant des glaives et mâchant l'élément dévorateur : je prévois qu'il est probable que mes enfants pourront être réduits à gagner leur vie en tordant convulsivement leurs membres, pendant que M Micawber encouragera leurs prouesses en jouant de l'orgue de Barbarie. »

Un geste fait avec le couteau nous fit comprendre que ces prouesses n'auraient lieu que lorsque le malheureux père ne serait plus. Après cette pantomime, M. Micawber se remit à râper les citrons avec son air de désespoir muet ; malgré notre impa-

tience, nous aurions respecté plus long-temps son trouble et ses distractions, qui allèrent jusqu'à prendre le chandelier pour une bouilloire et les mouchettes pour la pince à sucre ; mais il s'aperçut lui-même de son impuissance à continuer son opération favorite, laissa tout sur la table, et, s'armant de son mouchoir, il me dit à travers ses larmes :

« — Mon cher Copperfield, s'il est une occupation pour laquelle on ait besoin de tout son calme et de toute l'estime de soi-même, c'est celle que j'ai eu tort d'entreprendre. J'y renonce.

» — M. Micawber, » lui dis-je, « de quoi donc s'agit-il ; je vous en conjure, parlez, vous êtes au milieu d'amis.

» — Au milieu d'amis, Monsieur ! » répéta M. Micawber, et tout ce qu'il avait sur le cœur fit enfin explosion. « Bonté du ciel ! c'est justement parce que je suis au milieu d'amis que j'éprouve ce désordre de mes esprits ! de quoi donc s'agit-il, me demandez-vous ! de quoi donc ne s'agit-il pas ? il s'agit d'une scélératesse, il s'agit d'une infamie, il s'agit d'une déception, d'une fraude, d'un complot, et un nom résume toutes ces atrocités : — Heep ! »

Ma tante frappa des mains et nous nous levâmes tous dans une agitation extrême.

« La lutte est terminée ! » s'écria M. Micawber avec une véhémence de geste qui indiquait par quelle crise il avait passé ; « je ne mènerai plus une pareille vie. Je suis un misérable sevré de tout ce qui rend l'existence tolérable. J'ai trop vécu dans le cercle étroit tracé autour de moi par cet être infernal ; rendez-moi ma femme, rendez-moi mes enfants, substituez Micawber libre à l'indigne esclave qui a en ce moment les pieds dans mes bottes, et

dites-moi d'avaler demain une épée, je l'avalerai… oui, avec appétit. »

Je ne vis jamais un homme plus exalté. Je tentai en vain de l'apaiser, afin qu'il pût sortir de sa bouche quelque chose de rationnel ; il ne voulut m'écouter qu'après avoir débité toute sa déclamation métaphorique, accompagnée de gestes furieux.

« — Je ne toucherai la main à un autre homme, » poursuivit-il, « que lorsque j'aurai brisé… ce détestable serpent… Heep ; je n'accepterai l'hospitalité que lorsque j'aurai… allumé l'éruption du Vésuve… sur ce coquin damné… Heep. Un rafraîchissement sous ce toit… surtout le punch… m'étoufferait… si je n'avais préalablement arraché le masque… et les yeux à cet abominable fripon… Heep. Je ne connaîtrai personne… je ne dirai plus une parole… jusqu'à ce que j'aie pulvérisé et réduit en atomes impalpables… cet horrible hypocrite, ce faussaire insigne… Heep ! »

J'eus réellement peur que M. Micawber n'expirât sur la place, et ce fut effrayant ; en effet, de le voir retomber haletant et suffoqué sur une chaise, portant une main à sa gorge, comme si le nom de Heep, arraché dans ces : efforts convulsifs, allait l'étrangler. Je m'approchai de lui pour le secourir, mais il m'écarta de la main :

« — Non, Copperfield ! évitez tout contact avec moi… jusqu'à ce que j'aie redressé les torts infligés à Miss Wickfield… cette perfection… par ce scélérat… Heep ! (L'énergie extraordinaire que lui inspirait ce nom quand il le sentait venir dans la gorge, lui donna seule la force d'articuler la phrase entière.) Je réclame de vous un secret inviolable… sans exceptions ; mais d'aujourd'hui en huit… que tous ceux ici présents, y compris votre tante… et

cet aimable Monsieur (M. Dick) se trouvent à l'hôtel de la Cloche, à Cantorbéry… Et je dévoilerai cet intolérable brigand… Heep. Pas un mot de plus… jusque-là… Et je vous quitte, sentant l'impossibilité de vivre en société de mes semblables… tant que je n'aurai pas frappé au cœur… ce traître… Heep ! »

Après avoir expectoré une dernière fois ce nom magique qui lui coûtait tant d'efforts, M. Micawber se précipita hors de la maison, nous laissant dans une agitation presque égale à la sienne, et suspendus entre la surprise et l'espérance. Mais sa manie épistolaire était une passion, irrésistible, et l'épître suivante me fut transmise d'une taverne voisine où il était entré pour l'écrire :

« Secrète et confidentielle.

------» Mon cher Monsieur,

» Permettez-moi de faire parvenir, par votre intermédiaire, mes excuses à votre excellente tante pour la dernière scène dont je l'ai rendue témoin. L'éruption du volcan, long-temps contenue, a été le résultat d'un conflit plus aisé à concevoir qu'à décrire.

» J'espère avoir fait connaître d'une manière intelligible le jour et l'heure du rendez-vous que je vous ai assigné à l'hôtel de la Cloche de Cantorbéry.

» Une fois que, pour l'accomplissement du devoir que je me suis imposé et par un acte de juste réparation, je serai moins indigne de contempler en face mes semblables, on ne me connaîtra plus. Je demanderai simplement d'être transporté dans ce lieu du repos commun où les aïeux du hameau dorment de ce sommeil auquel doit succéder un éternel réveil,

» Sans autre épitaphe que celle-ci :

» Wilkins Micawber. »

Troisième partie · Chapitre 10

La veille du jour fixé par M. Micawber, ma tante et moi nous nous consultâmes pour savoir comment nous ferions ; car ma tante ne pouvait se décider à quitter Dora… Ah ! comme Dora pesait peu dans mes bras quand je la descendais de sa chambre au salon !

Ce fut Dora qui, nous ayant entendus, exigea que ma tante fût du voyage.

« — Je ne pardonnerai plus à mon méchant Davy, » dit-elle, « si tante reste ici… et vous, tante, je ne vous parlerai plus ; je serai bien désagréable, je ferai aboyer Jip contre vous toute la journée, je vous regarderai comme une vieille grognon si vous n'y allez pas.

« — Chut ! Petite-Fleur, » répondit ma tante en riant : « vous savez que vous ne pouvez vous passer de moi.

» — Oui, je puis m'en passer, » dit Dora. « Vous ne m'êtes bonne à rien. Vous ne montez pas, vous ne descendez pas continuellement les escaliers pour moi. Vous ne venez jamais vous asseoir à côté de moi pour me raconter l'histoire de Davy, lorsque le pauvre petit arriva de Londres à Douvres, les souliers usés et tout couvert de poussière. Vous ne faites jamais rien du tout pour me plaire, tante chérie !… Allons, que je vous embrasse. » Et elle l'embrassa en se hâtant d'ajouter : « Je plaisante, car vous faites tout cela et plus encore !… Mais, bonne petite tante, écoutez-

moi : vous irez, je vous tourmenterai jusqu'à ce que vous ayez fait ce que je veux, et je tourmenterai mon méchant garçon s'il ne vous oblige pas d'aller avec lui. Je me rendrai si désagréable… et Jip aussi que vous regretterez bientôt de ne pas être partie. D'ailleurs, » dit-elle, en nous regardant, ma tante et moi, d'un air étonné, « pourquoi n'iriez-vous pas tous les deux ? Je ne suis pas si mal… Suis-je si mal, dites ?

» — Quoi, quelle question ! » s'écria ma tante.

« — Quelle idée ! » m'écriai-je moi-même.

« — Oui. Je sais que je suis une sotte petite créature, » dit Dora nous faisant à tous deux sa jolie moue ; « mais vous irez tous les deux, ou je ne vous croirai plus, et puis je pleurerai. »

Je vis dans les yeux de ma tante qu'elle commençait à céder, et Dora sourit gracieusement en le voyant aussi.

« — Et puis, » dit Dora, « vous aurez tant de choses à me raconter au retour, que j'en aurai au moins pour une semaine… Enfin, vous ne serez absents que vingt-quatre heures, et, pendant ce temps-là, Jip aura soin de moi. Davy me portera dans ma chambre avant de partir, et je ne descendrai que lorsque vous serez revenus… Je veux vous donner une lettre dans laquelle je gronderai Agnès comme il faut, parce qu'elle n'est pas venue nous voir. »

Nous déclarâmes, sans plus délibérer, que nous partirions ma tante et moi. Il fut convenu que Dora « était une petite trompeuse, qui feignait d'être malade pour se faire dorloter. » Dora rit de bon cœur, et, le même soir, nous partîmes pour Cantorbéry tous les quatre, c'est-à-dire ma tante, M. Dick, Traddles et moi.

Àl'hôtel où M. Micawber nous avait donné rendez-vous et où nous eûmes quelque peine à nous faire admettre au milieu de la nuit, nous trouvâmes une lettre à mon nom, par laquelle il nous annonçait qu'il ferait son apparition le matin ponctuellement, à neuf heures et demie. Après l'avoir lue, nous montâmes dans nos chambres respectives.

Le matin, je me levai avec le jour et allai parcourir les antiques et paisibles rues de cette ville chère à mon enfance. Les grolles voltigeaient d'une tour de la cathédrale à l'autre et faisaient encore mieux ressortir la grandeur solitaire du monument qui domine, depuis des siècles, le paysage pastoral de la contrée à la distance de plusieurs milles. La paix du monument associée à celle de la campagne où j'égarai aussi mes pas et les douces impressions de l'air du matin, me procurèrent une de ces rêveries qui renouent pour nous la chaîne d'un passé déjà loin, comme si j'étais encore l'écolier du D Strong, l'hôte de la maison gothique, attendant que la cloche annonçât l'heure de l'étude ou celle de la récréation ; mais justement ce fut la voix de l'airain qui interrompit ce songe et me rappela vers la ville. Je rentrai à l'auberge avant que les habitants fussent tous réveillés, évitant les rues où quelqu'un aurait pu me reconnaître, surtout celle de M. Wickfield, ce qui, me forçant à un détour, me fit passer devant l'échoppe de mon ancien ennemi le boucher. Il était de ceux qui se levaient matin, car je le vis sur sa porte avec un petit poupon dans ses bras. Mon ancien ennemi, devenu père, semblait être devenu en même temps un membre pacifique de la société.

Àneuf heures, nous nous mîmes à table pour déjeuner ; aucun de nous ne cherchait à dissimuler son impatience et son anxiété : aussi, cinq minutes avant la demie, j'avais laissé la seconde tasse

de thé que ma tante m'avait versée, pour me mettre à la fenêtre et guetter M. Micawber. Heureusement, la cinquième minute de cette attente n'était pas écoulée que je le vis paraître dans la rue, et il eût été content de l'effet théâtral produit par son approche ; il entra lui-même avec tous les airs mélodramatiques qui faisaient partie de ses habitudes.

Ma tante n'était pas femme à laisser perdre le temps en salutations :

« — Maintenant Monsieur, » dit-elle en mettant ses gants, « nous sommes prêts pour l'éruption du Vésuve ou pour tout ce que vous voudrez et aussitôt que vous voudrez.

» — Madame, » répondit M. Micawber, « je suis moi-même en mesure… W. Traddles, vous m'autorisez, je crois, à prévenir l'aimable société que nous avons eu une communication préalable.

» — C'est vrai, Copperfield, » me dit Traddles vers qui je tournais mes yeux surpris. « Pendant que vous étiez sorti de votre côté, M. Micawber m'a consulté en ma qualité de légiste.

» — À moins que je ne me trompe, M. Traddles, la révélation que je prépare est importante.

» — On ne peut plus importante, » répondit Traddles.

« — Eh bien ! » reprit M. Micawber, « Madame et Messieurs, en pareille occurrence, peut-être me ferez-vous l'honneur de vous laisser momentanément diriger par un homme qui, quoique indigne d'être autre chose qu'une épave perdue sur le rivage de l'humanité, est encore un de vos semblables… par un homme qu'une combinaison fatale de circonstances et quelques erreurs

individuelles n'ont pu encore dépouiller de sa forme originelle ni sevrer de tous ses instincts honorables.

» — Nous avons confiance en vous, M. Micawber, » lui dis-je, « et nous ferons tout ce qu'il vous plaira.

» — Eh bien ! » répliqua M. Micawber, « je répondrai à cette confiance. Je réclame la permission d'aller vous attendre à l'étude de Wickfield et Heep, où, dans cinq minutes, vous viendrez me rejoindre, moi, le stipendié de l'étude, et où vous demanderez à voir M. Wickfield. »

Ma tante et moi nous regardâmes Traddles, et, sur son signe, nous approuvâmes comme lui cet arrangement.

« — Je n'ai, pour l'instant, rien de plus à dire, » remarqua, Micawber, et, à ce mot, nous faisant un salut qui nous comprenait tous dans sa politesse, il s'éloigna d'un air majestueux, mais extrêmement pâle.

Nous consultâmes encore les yeux de Traddles, qui se contenta de sourire, et notre ressource fut de compter les cinq minutes au bout desquelles nous partîmes tous pour la maison gothique, sans nous parler, ma tante ayant accepté le bras de Traddles. Nous trouvâmes M. Micawber à son pupitre, dans la petite tourelle du rez-de-chaussée : il écrivait ou feignait d'écrire, ayant glissé sous son gilet la longue règle de l'étude, dont on apercevait l'extrémité en guise de jabot.

Je crus comprendre qu'il s'attendait à une première question.

« — Comment vous portez-vous, M. Micawber ? » dis-je à haute voix.

« — M. Copperfield, » répondit gravement M. Micawber, « j'espère que vous êtes en bonne santé.

» — Miss Wickfield est-elle chez elle ?

» — M. Wickfield est malade au lit, » dit M. Micawber, « il a une fièvre rhumatismale ; mais Miss Wickfield, je n'en doute pas, sera heureuse de vous recevoir. Voulez-vous entrer, en attendant, chez M. Heep ? »

Il nous précéda à la salle à manger, et, ouvrant la porte de l'ancienne étude de M. Wickfield, annonça d'une voix sonore :

« — Miss Trotwood, M. David Copperfield, M. Thomas Traddles et M. Dick ! »

Notre visite étonna évidemment Uriah Heep. S'il avait eu des sourcils, il les eut froncés ; mais ses petits yeux clignotants disparurent presque sous le pli de ses paupières. S'il soupçonnait déjà quelque chose, il ne tarda pas à le dissimuler sous son humble obséquiosité, en adressant à chacun de nous une phrase de compliment doucereux ; il me tendit, à moi, une main à laquelle j'eus honte de laisser saisir la mienne ; mais je ne pouvais pas encore faire autrement.

« — Les choses sont bien changées dans cette étude, Miss Trotwood, » dit-il à ma tante, « depuis le jour où vous m'y vîtes humble clerc, empressé à tenir votre poney… Mais moi je ne suis changé en rien.

» — Et vous parlez vrai, » répliqua ma tante ; « et si cela peut vous être agréable, je pense que vous avez été fidèle aux promesses de votre jeunesse.

» — Je vous remercie, Miss Trotwood, » dit-il avec une de ses contorsions habituelles… « Micawber, prévenez Miss Agnès… et ma mère de cette visite. Ma mère sera toute ravie de cette aimable visite, Madame et Messieurs !

» — Vous n'êtes pas occupé, M. Heep ? » demanda Traddles, sur qui Uriah fixait plus spécialement son œil oblique.

» — Non, Monsieur Traddles, » répondit-il en s'asseyant et croisant ses deux mains osseuses entre ses genoux. « Non, pas aussi occupé que je le désirerais ; car les médecins, les hommes de loi et les requins, vous le savez, vous qui êtes du métier, ne sont pas aisés à satisfaire. Cependant l'indisposition presque continuelle de M. Wickfield ne nous laisse guère oisifs, Micawber et moi… Vous n'êtes pas un ami intime de M. Wickfield, je crois, M. Traddles… Je n'ai eu moi-même qu'une fois ou deux l'honneur de vous voir à Londres.

» Non, je ne suis pas un ami intime de M. Wickfield, » reprit Traddles qui allait profiter peut-être de cette remarque pour entrer en matière, « ou il y a long-temps que je serais venu vous trouver, M. Heep. »

L'air bonhomme de Traddles n'empêcha pas qu'Uriah crut deviner un sens suspect à ces paroles, car ce fut avec un de ses sinistres coups d'œil qu'il dit :

« — J'en suis fâché, M. Traddles. M. Wickfield, malgré quelques petites faiblesses, vous inspirerait, comme à tous ses amis une sincère admiration… Mais, si vous voulez connaître toutes les excellentes qualités de mon ancien patron, aujourd'hui mon associé, adressez-vous à Copperfield : l'éloge de la famille est pour lui un sujet intarissable. »

Je ne sais ce que j'allais répondre, quand entra Agnès, suivie de M. Micawber, qui était allé la chercher. Il me sembla qu'elle n'avait pas la physionomie aussi calme que d'habitude ; mais son émotion prêtait un éclat nouveau à sa douce beauté.

Je vis Uriah qui l'observait pendant qu'elle nous témoignait le plaisir que lui procurait notre visite, et il me fit souvenir d'un de ces contes noirs où un mauvais génie rebelle surveilla un bon ange. Traddles et M. Micawber ayant échangé quelque signe d'intelligence, Traddles sortit sans qu'un autre que moi y fit attention.

« — Vous pouvez vous retirer, Micawber, » dit Uriah.

M. Micawber, une main sur la règle à demi cachée sous son gilet, et debout sur le seuil de la porte, observait un de ses semblables, et ce mortel était son patron.

« — Qu'attendez-vous, Micawber ? M'avez-vous entendu ? » répéta Uriah.

« — Oui, » reprit M. Micawber immobile et impassible.

« — Eh bien ! alors, pourquoi ne vous retirez-vous pas ?

» — Parce que je… parce que je ne veux pas, » repartit M. Micawber.

Uriah devint blême et regarda M. Micawber avec un air qui exprimait encore plus de surprime que de colère, ou du moins il sut réprimer assez ce dernier mouvement pour dire avec un sourire forcé :

« — Vous êtes par trop original, quelquefois, Micawber ; j'ai peur d'être obligé enfin de me passer de vos services… Retirez-

vous, je vous parlerai tout à l'heure.

M. Micawber, éclatant ici avec une soudaine véhémence, s'écria :

« — S'il est sur cette terre un coquin avec qui j'ai déjà trop parlé… ce coquin s'appelle Heep ! »

Uriah recula et faillit tomber à la renverse, comme si un bras invisible l'eût frappé. Après avoir promené autour de lui son regard le plus sinistre, il dit en élevant graduellement la voix :

« — Ah ! ah ! il y a ici un guet-apens. Vous vous êtes réunis, Messieurs, d'accord avec mon clerc ! M. Copperfield, prenez-y bien garde : nous ne fûmes jamais amis ; vous vous êtes laissé égarer par l'envie et la haine que je vous ai toujours inspirées ; mais je saurai contreminer vos mines, M. Copperfield. Et vous, Micawber, sortez ! Je suis à vous tout à l'heure.

» — M. Micawber, » dis-je, « il vient de se produire dans cet homme un changement soudain qui m'assure qu'il est aux abois. Traitez-le selon son mérite. »

Mais Uriah, sans se déconcerter, reprit en s'essuyant le front :

« — On veut me ruiner ou me diffamer ; mais a-t-on bien calculé toutes les conséquences de ce complot ? me croit-on sans armes de défense ? on a suborné mon clerc ; le connaît-on bien, cet homme ? Micawber, je puis vous écraser quand je voudrai, battez en retraite, je vous le conseille ! Copperfield, vous n'ignorez pas, vous, que j'ai tiré le misérable de la boue ; il est vrai que vous avez été vous-même moins que lui encore, avant qu'une âme charitable eût pitié de vous ?… Miss Trotwood, je vous engage à arrêter ceci… ou je pourrai bien, moi, arrêter votre mari…

Je sais votre histoire et j'en tirerai parti, ma vieille dame ! Quant à vous, Miss Wickfield, si vous aimez votre père, vous ferez sagement de ne pas vous associer à une pareille coalition, j'ai dans les mains de quoi le perdre… Ah ! où est ma mère ? » ajouta-t-il en s'apercevant soudain de l'absence de Traddles et agitant le cordon de la sonnette.

« — Voici M Heep, Monsieur, » dit Traddles qui justement revenait avec la digne mère de ce digne fils. « — La voici, j'ai pris la liberté de me faire connaître à elle.

» — Et qui êtes-vous, » répliqua Uriah, « pour vous faire connaître, et que voulez-vous ici ?

» — Monsieur, » dit Traddles avec le ton officiel d'un homme d'affaires, « je suis le chargé de pouvoirs et l'agent légal de M. Wickfield. J'ai dans ma poche une procuration en règle pour le représenter.

» — Le vieil imbécile n'a plus sa tête à lui, » dit Uriah dont la laideur devenait horrible ; « vous aurez pris avantage d'une de ses heures d'ivresse, pour lui faire signer frauduleusement l'acte que vous prétendez avoir.

» — Oui » je sais, » dit Traddles avec un sang-froid désespérant pour Uriah, « que l'on a fait signer frauduleusement quelque chose à M. Wickfield ; vous le savez aussi, M. Heep, nous en référerons, s'il vous plaît, à M. Micawber.

» — Mon cher Ury ! » s'écria M Heep avec un geste d'inquiétude.

« — Ma mère, retenez votre langue, » lui dit Uriah en l'interrompant, « moins vous parlerez, mieux cela vaudra.

» — Mais, mon cher Ury…

» — Retenez votre langue, ma mère, » reprit Uriah, « et laissez-moi faire. »

Quelque suspecte que son humilité m'eût toujours été, je n'eus une juste idée de sa profonde hypocrisie que lorsqu'il se dépouilla tout-à-coup de son masque. Le coquin, se croyant en état de nous braver, ne dissimula plus un seul de ses mauvais instincts ; sa malignité et sa haine s'exaltèrent jusqu'à une audace qui abusait même du sarcasme.

« — Copperfield, » me dit-il, « vous n'êtes pas de force, mon cher ; vous avez encore votre éducation de légiste à compléter, je le vois, si vous croyez qu'il suffit de susciter contre moi les dénonciations de mon clerc… Et puis, est-ce bien agir en gentilhomme, vous, qui vous êtes toujours donné envers moi des airs de grand seigneur, oubliant que je n'ai jamais été comme vous un petit déguenillé des rues : c'est Micawber, il est vrai, qui me l'a-dit ? et vous, dont je sais à peine le nom, Monsieur l'avocat, qui tout à l'heure vouliez en référer à ce drôle de Micawber… allons, voyons, faites-le parler : vous lui aurez, je pense, fait apprendre sa leçon par cœur. »

Uriah s'apercevant que toute cette assurance ne produisait aucune impression sur nous, s'assit, les mains dans les poches, en homme qui affecte d'être prêt à tout.

Mais Micawber, dont j'avais à grand'peine contenu jusques alors l'impétuosité, s'avança à son tour. Sa règle d'une main, sans doute comme arme défensive, il prit dans l'autre un document sous une large enveloppe qu'il ouvrit, et l'ayant parcouru des

yeux, en artiste qui est très disposé à admirer le style de sa composition, il le débita solennellement :

« — Chère Miss Trotwood, et Messieurs…

» — Que le ciel le bénisse ! » remarqua ma tante à demi-voix ; « il écrirait des rames de lettres, s'il s'agissait d'un crime qui conduit à la peine capitale. »

M. Micawber n'entendit pas la remarque et continua :

« — En comparaissant devant vous pour dévoiler le plus consommé scélérat qui ait jamais existé… »

M. Micawber, les yeux sur son manuscrit, indiquait Uriah avec la règle, semblable au spectre fantastique de l'Ombre dans Hamlet.

« — Je ne réclame aucun égard pour moi-même. Victime depuis mon berceau d'obligations pécuniaires qu'il m'a été impossible d'anéantir, j'ai été le jouet de toutes les circonstances qui humilient et dégradent l'homme. L'ignominie, la misère, le désespoir et la démence, ont collectivement ou séparément assiégé mon existence. »

(En se décrivant la proie du malheur, M. Micawber ajoutait encore à l'emphase de son style celle de son débit : il se consolait évidemment par le bonheur de sa phrase.)

« — Ce fut courbé sous les coups de ces ennemis conjurés, ignominie, misère, désespoir et démence, que j'entrai comme clerc dans cette étude, où figurent deux associés, M. Wickfield et Heep, mais qui n'a réellement qu'un membre actif… Heep, prin-

cipal ressort de la machine… Heep, qui seul est le grand machinateur et seul le fripon ! »

Àce mot, Uriah, plus livide que pâle, voulut s'élancer sur la lettre comme pour la déchirer ; M. Micawber, avec une dextérité miraculeuse, lui asséna sur les doigts un coup de règle qui l'arrêta tout court : ce coup retentit comme le choc d'un bois contre un autre, et la main retomba comme si elle eût été luxée au poignet.

« — Que l'enfer vous emporte ! » s'écria Uriah dont les nouvelles contorsions exprimaient cette fois la douleur ; « vous me le payerez cher.

» — Approchez encore, approchez donc, infâme que vous êtes, » repartit M. Micawber « et si votre crâne est celui d'un homme je le briserai… Approchez donc. »

Jamais scène ne fut plus ridicule et elle me parut telle même alors. — Il fallait voir M. Micawber, faisant des passes et des parades avec sa règle, répétant : «. Approche donc ; » se laissant un moment contenir par Traddles et moi ; puis, tout-à-coup, nous échappant pour menacer encore avec la même pantomime burlesque son ennemi, qui, ayant enveloppé d'un mouchoir sa main démise, s'assit les yeux baissés sur le bord de la table.

Quand M. Micawber eut un peu apaisé son impétuosité, il poursuivit sa lecture :

« — Les émoluments de mes fonctions ne furent pas spécifiés au-delà de la somme fixe de 26 shellings 6 pence par semaine : le surplus devait dépendre de mon zèle et de mon travail professionnel, c'est-à-dire en termes plus vrais, de la bassesse de mon caractère, de la cupidité de mes motifs, de la pauvreté de ma fa-

mille, et de ma complicité morale, ou plutôt immorale, avec Heep. Ai-je besoin de dire que je fus bientôt forcé de solliciter une avance pécuniaire, pour nourrir M Micawber et notre jeune postérité ! ai-je besoin de dire que cette nécessité avait été prévue par Heep, que ces avances furent garanties par des billets, lettres de change et autres obligations sur un papier bien connu des agents judiciaires de la Grande-Bretagne, et que je me trouvai ainsi embrouillé dans la trame que l'araignée avait tissée pour moi… »

Ici, M. Micawber fit une pause pour jouir de sa rhétorique épistolaire, et il reprit :

« — Ce fut alors que Heep commença à m'admettre dans sa confidence, autant du moins que cela lui était utile pour l'accomplissement de son infernale besogne. Ce fut alors que je commençai, si je puis m'exprimer en termes shakspeariens, « à m'amoindrir, à m'effiler et à languir ; » car je dus concourir à des falsifications successives qui tendaient à enchaîner et à aveugler l'infortuné associé de Heep, au profit du fripon, lequel ne cessait cependant de professer la reconnaissance la plus dévouée à sa victime ! Mais le pire reste encore à dévoiler, comme l'observe le philosophe danois du grand poète, du poète universel qui fut l'ornement du siècle d'Elisabeth ! »

Après une nouvelle pause, consacrée mentalement, sans doute, à admirer cette poétique manière d'introduire une citation :

« — Ce n'est pas mon intention, » continua M. Micawber, « de faire entrer dans le cadre de cette dénonciation épistolaire la liste détaillée de toutes les petites manœuvres frauduleuses aux-

quelles j'ai tacitement concouru. Mais cette liste existe ailleurs ; car, dès que je compris de quoi il s'agissait, après avoir hésité un moment entre être et n'être pas, entre avoir du pain et ne pas en avoir, je résolus de profiter du concours qui était exigé de moi dans les petites choses, pour découvrir les grandes. Oui, j'obéis ainsi à ce moniteur muet que tout homme a en lui-même, sa conscience, et, en même temps, au respectueux sentiment que m'inspirait la présence visible d'un être angélique… est-il besoin que je nomme Miss W… ? » (Nouvelle pause d'admiration.)

« — Je me contenterai de résumer mes principales accusations contre Heep dans les termes suivants : »

(Ici, M. Micawber se mit sur la défensive par la manière dont il plaça sa règle sous son bras gauche, et nous respirions à peine pour mieux l'écouter… Uriah, j'en suis sûr, n'était pas le moins attentif de tous.)

« — Premièrement, lorsque, par une cause inutile à mentionner ici, la mémoire de M. Wickfield s'affaiblit et que ses idées devinrent confuses, Heep compliqua et embrouilla toutes les transactions de l'étude. — Secondement, lorsque M. Wickfield était le moins en état de se livrer au travail, Heep arrivait toujours auprès de lui pour lui soumettre quelques documents importants, ou qu'il prétendait l'être, et qu'il était urgent de lui faire signer. Ce fut ainsi qu'il obtint sa signature pour disposer de sommes considérables et emprunter pour des besoins imaginaires. Ce fut ainsi que M. Wickfield se trouva avoir commis des actes qui, compromettant sa fortune et sa probité, le mettaient sous la dépendance de Heep et le rendaient, en outre, son débiteur personnel pour douze mille livres sterling.

» — Si vous acceptez cette accusation, Copperfield, » s'écria ici Uriah en s'adressant à moi, « vous aurez à en fournir les preuves… entendez-vous ?

» — Les preuves ne manqueront pas, » repartit M. Micawber. « Demandez-lui s'il est bien sûr que le feu ait entièrement consumé certain registre dont les locataires qui l'ont remplacé là où il habitait avant de s'établir ici, pourraient lui donner des nouvelles. Ces locataires sont M Micawber et moi, qui avons recueilli les cendres précieusement… — Demandez-lui si, avant de contrefaire la signature de M. Wickfield, il ne s'exerçait pas sur un carnet où se trouvent aussi les brouillons de divers actes ? Ce carnet est entre mes mains, »

L'air triomphant de M. Micawber fit ici une telle impression sur la mère d'Uriah, qu'elle s'écria, toute troublée :

« Ury, mon fils, soyez humble et faites un compromis, mon enfant !

» — Ma mère, » lui répliqua Uriah, « voulez-vous vous taire ! On vous a effrayée, et vous ne savez plus ce que vous dites… Être humble ! » répéta-t-il en me regardant sardoniquement. « Tout humble que j'ai toujours été, j'ai humilié quelques-unes des personnes ici présentes.

» — Troisièmement, » dit M. Micawber revenant à son manuscrit, « je suis en mesure de démontrer que, par les falsifications des registres de l'étude, par des actes imaginaires, par des emprunts supposés, dont Heep a fourni seul les fonds à d'énormes intérêts, par de prétendues spéculations faites avec l'argent de clients qui avaient une confiance absolue en M. Wickfield, par des détournements de dépôts attribués audit M. Wickfield, et

dont Heep seul était coupable, par un faux exposé de situation qui menaçait l'étude d'une banqueroute frauduleuse, Heep espérait amener son associé à se livrer corps et âme à toutes les instigations du monstre, qui rédigeait, hier encore, un projet d'acte par lequel il serait reconnu l'unique maître de l'étude, moyennant une pension alimentaire.

» — Ury, mon cher Ury ! » s'écria encore ici la mère, « sois humble ! »

Je croyais que M. Micawber avait terminé, et j'adressais tout bas quelques mots à Agnès, qui, partagée entre la joie et la douleur, pleurait à côté de moi. « Pardon, » dit M. Micawber en nous imposant silence à tous avec une gravité solennelle ; et il nous débita la péroraison de sa dénonciation en forme d'épître :

« — J'ai terminé : il ne me reste plus qu'à exhiber les pièces sur lesquelles je fonde mes accusations. Je les exhiberai, pour disparaître ensuite, avec mon infortunée famille, du sol où nous sommes une excroissance de la création : ce sera bientôt fait. On peut raisonnablement s'attendre à voir expirer le premier d'inanition notre dernier-né, — ce membre le plus frêle de notre petit cercle. — Après lui, expireront, à leur tour, nos deux jumeaux ; qu'ainsi soit ! Quant à moi, mon « pèlerinage de Cantorbéry » a déjà bien avancé ma fin ; la prison pour dettes et la misère l'avanceront bien plus encore. J'ose espérer que le labeur et le péril de l'enquête que j'ai entreprise, enquête dont les moindres pièces ont été recueillies par moi, à travers les risques les plus multipliés, malgré les appréhensions les plus légitimes, le matin avant le lever du jour, le soir à la chute de la rosée, pendant les ardeurs du midi et dans l'ombre de la nuit, sous l'œil vigilant d'un vrai fils du démon ; j'espère que le mérite de cette œuvre désintéressée,

de la part d'un homme qu'elle ne pouvait rendre plus pauvre ; j'espère, j'espère, dis-je, que ce mérite versera quelques gouttes d'eau pure sur mon bûcher funéraire. C'est tout ce que je demande. Qu'il me soit permis de dire, comme un héros avec lequel, je n'ai pas, d'ailleurs, la prétention de rivaliser : « Ce que j'ai fait a été fait pour l'Angleterre, mes foyers et la beauté.

xx » Restant toujours, etc.,

» Wilkins Micawber. »

Quelque burlesque que fût, chez M. Micawber, cette manie d'entasser solennellement phrases sur phrases et mots sur mots, je dois dire que ce n'était pas une manie particulière à lui. Je l'ai observée, dans le cours de ma vie, chez nombre d'individus ; elle me semble être une manie générale. Voyez, par exemple, les témoins qui viennent déposer en justice ; comme la plupart se complaisent à exprimer une idée par une accumulation de termes synonymes ! ils haïssent, ils délestent, ils exècrent, etc. Les anciens anathèmes étaient rédigés d'après ce principe. Nous parlons de la tyrannie des mots, mais nous tyrannisons les mots à notre tour ; nous aimons à en avoir un cortège superflu à nos ordres, pour les grandes occasions ; nous pensons que cela sonne bien et donne de l'importance. Quant au sens de nos mots, c'est comme le sens de notre livrée : qu'importe le sens ? C'est une affaire de parade et d'ostentation.

Très ému, mais très satisfait de lui-même, M. Micawber plia sa lettre, et l'ayant remise sous l'enveloppe, l'offrit respectueusement à ma tante, comme quelque chose qu'elle devait être enchantée de conserver.

Cependant Uriah, tout en écoutant le lecteur, était évidemment préoccupé d'une idée ; plus d'une fois il avait tourné les yeux vers l'armoire de fer que je crois avoir autrefois décrite avec les autres meubles de l'étude. Quand son dénonciateur eut terminé, il se dirigea vers cette armoire ; la clé était après : il l'ouvrit précipitamment ; l'armoire était vide.

« — Où sont les registres ? » s'écria-t-il avec des regards effarés. « Quelque voleur a dérobé les registres.

» — C'est moi, » répondit M. Micawber en se donnant un petit coup à lui-même sur ses doigts avec la règle ; « c'est moi, ce matin, après vous avoir demandé la clé comme de coutume mais un peu de meilleure heure.

» — Soyez sans inquiétude, » dit Traddles, « ces registres sont en ma possession ; j'en aurai soin dans l'intérêt de celui dont j'ai reçu les pouvoirs. »

Mais quel fut mon étonnement de voir ma tante, jusque-là calme et immobile, s'élancer tout-à-coup sur Uriah Heep et le saisir au collet avec les deux mains.

« — Vous savez ce qu'il me faut ? » lui dit ma tante.

» — Une camisole de force, » répondit Uriah.

» — Non, ce qui m'appartient… Agnès, ma chère amie, tant que j'ai cru que ma fortune m'avait été réellement enlevée par votre père, je n'aurais jamais… pas même à Trot, vous le savez… soufflé un mot qui fit présumer que c'était ici qu'elle avait été mise en dépôt. Mais, à présent que je sais que ce coquin en est responsable, il me la faut ; Trot, faites-la lui rendre. »

On eût pu s'imaginer que ma tante supposait que sa fortune était dans la cravate d'Uriah, tant elle s'y cramponnait, au risque de l'étrangler. Je m'interposai pour l'assurer qu'on lui ferait restituer tout ce qu'il avait mal acquis. Ma tante s'apaisa après réflexion, mais sans paraître déconcertée de ce qu'elle avait fait en cédant à un premier mouvement.

De nouveau alors, la mère d'Uriah, qu'il ne put forcer plus long-temps à rester tranquille et muette auprès de lui, se jeta successivement aux genoux de chacun de nous, implorant notre miséricorde.

« — Que veut-on de moi ? » demanda enfin Uriah d'un air sombre et farouche.

« — Je vais vous le dire, » répondit Traddles (dont je n'avais pas jusqu'à ce jour suffisamment apprécié, je l'avoue, le sens droit, le jugement pratique et la présence d'esprit). « D'abord, vous allez ici même nous remettre l'acte ou le projet d'acte par lequel M. Wickfield vous cède tous ses droits sur l'étude ; ensuite, pour vous préparer à rendre gorge de tout ce dont s'est emparé votre rapacité, vous laisserez en nos mains vos registres, vos livres, vos papiers, tout, en un mot.

» — J'y réfléchirai, » dit Uriah.

« — Certainement, « reprit Traddles ; « mais, en attendant, et jusqu'à ce que tout soit fait selon notre désir, nous exigeons que vous gardiez votre chambre sans communiquer avec personne.

» — Je me refuse à cela ! » s'écria Uriah avec un jurement de rage.

« — Fort bien, » dit Traddles ; « en ce cas, la prison de Maidstone est un lieu de détention plus sûr pour nous que celui que je vous propose. La justice, je le sais, sera plus longtemps à nous satisfaire, et peut-être ne nous satisfera pas aussi complètement que vous pouvez le faire vous-même ; mais, en revanche, elle a le droit de vous punir… Eh ! mon cher Monsieur, vous ne l'ignorez pas plus que moi ! Copperfield, allez à Guildhall et amenez-nous deux agents de police. »

Ici M Heep se jeta en pleurant aux pieds d'Agnès, s'écriant que son fils était très humble (ce qui devenait vrai), et la conjurant d'intercéder en sa faveur.

Qu'aurait fait Uriah s'il avait eu l'audace qu'il n'avait point ? Je ne sais, en vérité. Autant vaudrait demander ce que ferait un roquet s'il avait le courage d'un tigre. C'était un lâche coquin, lâche de la tête aux pieds.

« — Arrêtez, » me dit-il, « et vous, mère, taisez-vous ; puisqu'il le faut, ils auront l'acte qu'ils demandent. Vous savez où il est, allez le chercher vous-même.

» — Allez l'aider, M. Dick, s'il vous plaît, » dit Traddles.

Fier de sa commission, qu'il comprit parfaitement, M. Dick accompagna M Heep comme un chien de berger pourrait accompagner une brebis. Mais elle ne lui donna pas grand'peine, car elle revint avec la boîte même où était l'acte réclamé, ainsi qu'un livre de banque et d'autres, papiers qui nous furent utiles plus tard.

« — Voilà qui est bien, » dit Traddles. « Maintenant, maître Heep, vous pouvez vous retirer pour réfléchir, quoique, je vous le

déclare encore au nom de toutes les personnes présentes, il n'y a qu'une chose à faire, et le plus tôt sera le meilleur. »

Uriah, sans lever les yeux, sortit, la main sous le menton ; mais, s'arrêtant au seuil de la porte, il s'adressa encore à moi :

« — Copperfield, je sais à qui j'ai obligation de tout ceci. Il y a long-temps que nous nous haïssons ; vous avez toujours été contre moi.

» — Uriah ! » lui répondis-je, « n'accusez que, vous-même, et souvenez-vous qu'on se perd par trop de ruse et par trop, de cupidité.

» — Merci de votre avis ! » répliqua-t-il ; et, ayant besoin d'exhaler une dernière menace : « Micawber ! » ajouta-t-il en se tournant vers celui-ci avec un geste significatif, « nous réglerons nos comptes ! »

Micawber, quelque prodigue qu'il fût ordinairement de ses paroles, se contenta de le regarder s'éloigner avec un air de suprême dédain ; et, s'étant promis de compléter son rôle par la scène finale, il nous invita tous à venir assister au rétablissement de la confiance domestique entre lui et M Micawber.

« — Le voile si long-temps étendu entre M Micawber et moi est enfin déchiré, » dit-il. « Mes enfants et l'auteur de leurs jours pourront de nouveau se mettre en contact à conditions égales ! »

Nous étions trop reconnaissants de ce qu'il venait de faire dans notre intérêt et trop désireux de le lui montrer (autant que l'émotion qui nous agitait pouvait nous le permettre) pour ne pas flatter encore sur ce point son besoin de se mettre en scène. Nous l'aurions donc tous suivi, si Agnès n'avait dû d'abord aller auprès

de son père et lui apprendre ce qui s'était passé, avec les ménagements qu'exigeaient son inquiétude et sa faible santé. Il fallait aussi qu'Uriah ne fût pas perdu de vue, et Traddles se chargea de cette surveillance en attendant que M. Dick vint le relever ; de sorte qu'il n'y eut que ma tante, M. Dick et moi qui nous rendîmes chez M. Micawber. En quittant Agnès, qui venait d'être sauvée peut-être d'une destinée fatale, je remerciai tout bas le ciel de m'avoir fait connaître, au prix des mauvais jours de mon jeune âge, celui qui venait de démasquer le misérable Uriah.

La demeure de M. Micawber n'était pas loin, et comme la porte de la rue s'ouvrait dans le salon du rez-de-chaussée et qu'il s'y précipita avec son impétuosité caractéristique, nous nous trouvâmes tout d'un coup au sein de cette famille. M. Micawber se jeta dans les bras de sa femme en criant :

« — Mon Emma ! »

M Micawber le serra sur son cœur en pleurant ; Miss Micawber, qui berçait le dernier-né, fut vivement émue, le fils aîné eut aussi un accès de sensibilité, malgré l'air morose que lui laissait une série de déceptions qui avaient troublé les débuts de son entrée dans le monde. Les deux jumeaux firent leurs démonstrations innocentes, et le dernier-né enfin tendit ses petits bras vers les auteurs de ses jours.

« — Emma, » dit M. Micawber, « le nuage s'est dissipé : mon esprit est lucide et libre. Notre confiance mutuelle est à jamais rétablie. Salut, ô pauvreté ! salut malheur, salut famine, haillons, tempêtes et vie nomade des mendiants ! La confiance mutuelle nous soutiendra jusqu'à la fin ! »

Puis, écartant M Micawber et embrassant tous ses enfants à la ronde, M. Micawber répéta à chacun ce salut qui ne m'eut pas l'air de les récréer beaucoup, pas plus que la conclusion :

« — Enfants, vous pouvez aller tous chanter une ballade en chœur dans les rues de Cantorbéry : c'est votre unique moyen d'existence ! »

M Micawber eut un léger évanouissement ; mais, revenue à elle et présentée à ma tante, elle répondit avec l'émotion d'un cœur de mère aux bienveillantes questions qui lui furent adressées sur ses enfants des deux sexes.

« — Vous avez là un garçon déjà grand, » dit ma tante en montrant l'aîné.

» — Ah ! Madame, » dit M. Micawber lui-même, prenant la parole au lieu de sa femme, « j'avais, en venant ici, destiné Wilkins à l'église, ou, pour parler plus exactement, au chœur ; mais aucune place de ténor n'était vacante dans la vénérable cathédrale de cette noble cité… Wilkins a contracté l'habitude de chanter dans les tavernes plutôt que dans les édifices du culte.

» — Mais il a de bonnes intentions, » dit M Micawber tendrement.

» — Mon amie, » reprit son mari, « j'ose ajouter que ses intentions sont excellentes ; mais je n'ai pas encore vu qu'il leur ait donné aucune direction. »

L'aîné des jeunes Micawber retrouva son air morose et dit avec une certaine raideur :

« — Mon père, que puis-je faire ? Je ne suis pas plus né un charpentier ou un peintre en carrosses que je ne suis né un oiseau ? Puis-je aller ouvrir une officine d'apothicaire ? Puis-je aller aux assises me proclamer avocat ? Puis-je aller débuter de force à l'Opéra italien ? Que puis-je faire, en un mot, sans l'avoir appris d'abord ? »

Ma tante réfléchit un peu et dit :

« — M. Micawber, je m'étonne que vous n'ayez jamais songé à l'émigration ?

» — Madame, » répondit M. Micawber, « ce fut le rêve de ma jeunesse et la décevante ambition de mon âge mûr. »

Je suis bien persuadé, soit dit en passant, qu'il n'y avait jamais pensé de sa vie.

« — Eh bien ! » dit ma tante en m'adressant un coup d'œil, « quelle chance ce serait pour vous et vos enfants, si vous émigriez maintenant en Australie, M. et M Micawber !

» — Le capital, » répondit M. Micawber en fronçant le sourcil, « le capital ! Madame.

» — Le capital ! » s'écria ma tante ; « mais vous nous rendrez un grand service… vous nous l'avez même rendu, car, assurément, nous sauverons beaucoup du feu… et je ne vois pas pourquoi nous ne vous procurerions pas le capital nécessaire.

» — Je ne le recevrais pas en pur don, » dit M. Micawber s'animant jusqu'à l'enthousiasme ; « mais si on m'avançait une somme suffisante… par exemple, à cinq pour cent d'intérêt sur

ma signature, et mes billets à douze, dix-huit et vingt-quatre mois pour me laisser du temps…

» — Eh bien ! réfléchissez-y, » poursuivit ma tante ; « cette somme vous sera avancée aux termes que vous fixerez vous-même…

» — Ma chère Madame, permettez-moi une seule question… « demanda M Micawber, « le climat est-il bon ?

» — Le plus beau climat du monde, » répondit ma tante.

» — Alors, permettez-m'en une autre, » demanda encore M Micawber. Les circonstances du pays offriraient-elles à un homme du mérite de M. Micawber, les chances de s'élever dans l'échelle sociale ? Je ne veux pas savoir si, pour le moment, il pourrait aspirer à être gouverneur ou quelque chose de semblable ; mais aurait-il devant lui une carrière pour développer ses talents ?

» — La plus belle carrière, » dit ma tante, « pour tout homme qui se conduit bien et qui est industrieux.

» — Qui se conduit bien et qui est industrieux ? » répéta M Micawber, « précisément. Il est évident pour moi que l'Australie est la sphère légitime où doit s'exercer l'activité de M. Micawber.

» — J'ai la conviction, ma chère Madame, » ajouta à son tour M. Micawber, « que dans la situation où je me trouve, l'Australie est le pays, le seul pays qui convienne pour moi et pour ma famille ; quelque chose d'extraordinaire nous attend sur ces rivages. »

En un moment, cet homme tout ardeur avait déjà entrevu la fortune qui l'appelait dans un autre monde ; le voilà qui se lance dans une dissertation sur les éléments d'une exploitation agricole, tandis que sa femme discourait sur les mœurs du kangurou.

Troisième partie · Chapitre 11

Il faut que je m'arrête ici encore. Ô ma femme-enfant ! il est parmi ces fantômes qui se pressent en foule devant ma mémoire, une figure douce et paisible qui me dit dans son amour innocent et sa beauté enfantine : « Arrête-toi pour penser à moi… tourne la tête pour contempler la petite fleur au moment où elle tombe et se flétrit sur la terre. »

J'obéis. Toutes les autres images du passé s'effacent et s'évanouissent. Je suis de nouveau avec Dora, dans notre cottage. Je ne sais plus depuis combien de temps elle est malade. J'y suis si accoutumé que je ne puis calculer le temps. Il n'est pas long, réellement, si je récapitule les semaines ou les mois ; mais, en revenant sur ce que j'ai éprouvé et souffert, il a duré, bien duré !

On a cessé de me dire : « Encore quelques jours de patience. » Je commence à craindre, secrètement, que le jour ne viendra plus où je reverrai ma femme-enfant courir au soleil avec son vieil ami Jip.

Jip, presque tout-à-coup, en quelque sorte, est devenu très vieux. C'est peut-être, qu'il ne trouve plus dans sa maîtresse ce quelque chose qui le ranimait et le rajeunissait ; mais il boude, sa vue s'affaiblit, ses membres s'allanguissent, et ma tante observe

avec peine qu'il ne la menace plus, qu'il rampe même vers elle quand il est sur le lit de Dora — et ma tante au chevet — pour lui lécher les mains.

Dora alitée nous sourit : elle est belle, elle ne laisse échapper aucune parole d'impatience ou de plainte. Elle nous dit que nous sommes bien bons pour elle, qu'elle sait que son cher et aimable David se fatigue trop, que ma tante ne dort plus, sans en être moins active et prodigue de soins attentifs. Quelquefois, les deux tantes-oiseaux viennent la voir, et alors nous causons du jour de notre mariage, de tout ce qui nous rendait si gais et si heureux.

Quelle étrange pause il semble se faire dans la vie, — comme dans tout ce qui m'entoure de près ou à distance, — lorsque je reste assis dans le calme demi-jour de la chambre, les yeux bleus de ma femme-enfant attachés sur moi, et ses jolis petits doigts s'enlaçant autour de ma main ! je reste ainsi au chevet du lit, des heures et puis encore des heures ; mais trois circonstances se reproduisent plus vivement que les autres à mon souvenir.

C'est le matin ; Dora, habillée coquettement dans son lit par les mains de ma tante, me montre comme ses beaux cheveux se bouclent encore sur l'oreiller, comme ils sont toujours longs et bien lissés, et comme elle aime à les contenir dans le filet de soie qu'elle met sur sa tête.

« — Non que j'en sois vaniteuse à présent, moqueur que vous êtes, » dit-elle en me voyant sourire ; « mais vous répétiez si souvent que vous les trouviez beaux. Puis, je me souviens que lorsque je commençais à penser à vous, je les regardais dans le miroir et me demandais si vous ne seriez pas très content d'en

avoir une boucle… Oh ! quelle folle joie fut la vôtre, Davy, le jour où je vous en donnai une !

» — Ce fut le jour où vous étiez occupée imiter les fleurs de mon bouquet, Dora, et où je vous dis combien j'étais amoureux de vous !

» — Oui, et moi, » reprit Dora, « je ne voulus pas vous dire alors, Davy, que j'avais versé des larmes de bonheur sur ces fleurs, parce que je me croyais réellement aimée. Quand je pourrai courir comme autrefois, Davy, nous irons revoir ces lieux où nous fîmes de si folles promenades ; nous irons, n'est-ce pas ? et nous n'oublierons pas mon pauvre papa.

» — Oui, nous irons, et nous serons heureux encore. Dépêchez-vous donc de vous rétablir, Dora chérie.

» — Oh ! je serai bientôt rétablie. Je suis vraiment mieux, vraiment ! »

C'est le soir : je suis assis sur la même chaise, au pied du même lit, avec le même visage qui me regarde. Nous avons été silencieux, et le sourire épanouit le visage de ma femme-enfant ! J'ai cessé de descendre et de remonter mon léger fardeau depuis une semaine. Dora reste dans son lit tout le jour.

« — Davy !

» — Ma chère Dora !

» — Je vais peut-être vous sembler bien déraisonnable après ce que vous m'avez dit, il y a peu de jours, que M. Wickfield était malade. Mais j'ai besoin de voir Agnès : il faut absolument que je la voie.

» — Ma chère, je vais lui écrire.

» — Le voulez-vous ?

» — Tout de suite.

» — Mon chéri, que vous êtes bon ! Allons, Davy, appuyez-moi sur votre bras… En vérité, mon ami, ce n'est pas un caprice, ce n'est pas une folle idée… J'ai besoin sérieusement, très sérieusement, de la voir.

» — J'en suis certain. Je n'ai qu'à lui écrire, et elle viendra.

» — Vous êtes bien seul, à présent, Davy, quand vous êtes en bas ? » me dit Dora à demi-voix en passant un bras autour du cou.

« — Comment pourrait-il en être autrement, ma bien-aimée, quand je vois votre fauteuil vide.

» — Mon fauteuil vide ! Et je vous fais faute réellement, Davy : votre petite Dora, si légère et si folle, vous ferait faute !

» — Ma chère amie, et qui donc me ferait faute sur la terre, si ce n'est vous ?

» — Oh ! mon mari bien-aimé, je me sens à la fois si contente et si triste ! » — Elle m'embrasse tendrement, sourit, soupire, et puis me répète : « Non, non, je suis tout-à-fait heureuse… Seulement écrivez à Agnès et dites-lui que j'ai besoin, sérieusement besoin de la voir… C'est tout ce que je désire.

» — Excepté aussi de vous rétablir.

» — Ah ! Davy, quelquefois je pense… (vous savez que je fus toujours une pauvre petite sotte…) que cela n'arrivera jamais.

» — Ne dites pas cela, Dora !… Ma chérie ne le pensez pas.

» — Je tâcherai, Davy… Mais je suis si heureuse… quoique mon bon Davy se sente si seul devant le fauteuil vide de sa femme-enfant. »

Il est nuit et je suis toujours auprès d'elle. Agnès est arrivée : elle est avec nous depuis l'avant-veille au soir. Agnès, ma tante et moi nous avons passé la journée dans la chambre de Dora. Nous n'avons pas beaucoup parlé, mais Dora a été contente, gaie. Maintenant nous sommes seuls, elle et moi.

Sais-je maintenant que ma femme-enfant me quittera bientôt ? On me l'a dit : je me l'étais déjà dit à moi-même, et cependant je ne suis pas bien sûr d'avoir accepté cette vérité dans mon cœur. Je ne puis, par moments, le croire. Je me suis maintes fois, aujourd'hui même, retiré pour pleurer à part. J'ai invoqué celui qui pleura sur la séparation des vivants et des morts. J'ai essayé de me résigner, et je n'ai pu bannir moi-même de mon cœur la faible espérance qui se flatte de prolonger une existence si chérie. Je tiens la main de Dora dans la mienne ; je sens, à sa douce étreinte, que son amour pour moi est toute sa vie et toute sa force… Impossible de désespérer complètement.

« — Davy, écoutez-moi bien… Je vais vous dire quelque chose que j'ai déjà souvent voulu vous dire depuis quelque temps. Peut-être l'avez-vous souvent pensé aussi ? Davy, mon chéri, j'étais, trop jeune, j'en ai peur… »

Je penche ma tête sur l'oreiller, à côté d'elle : elle me regarde et parle bien doucement… Peu à peu je reconnais, avec un serrement de cœur, qu'elle parle d'elle comme si elle était morte.

« — … J'étais trop jeune, j'en ai peur ; je ne veux pas seulement dire jeune d'années, mais encore d'expérience, d'idées, de tout. J'étais une si sotte petite créature. Hélas ! n'eût-il pas mieux valu nous contenter de nous aimer comme deux enfants s'aiment, pour nous oublier ensuite, et rien de plus. Je commence à penser que je n'étais pas propre à être une femme. »

Je m'efforce de retenir mes larmes et de répondre : — « Dora, chère amie, aussi propre, vous, à être une femme, que moi à être un mari !

» — Je ne sais pas trop… peut-être, Davy. Mais si j'avais été ce que je veux dire, il ne vous aurait bientôt plus rien manqué. D'ailleurs, vous avez beaucoup de moyens, vous, et moi pas du tout.

» — Nous avons été très heureux, ma gentille Dora !

» — J'étais très heureuse, oui, très heureuse. Mais, à mesure que les années s'écoulaient, mon cher Davy se serait lassé de sa femme-enfant. Elle eût été de moins en moins une compagne pour lui. Il aurait de plus en plus senti ce qui manquait dans sa maison. Elle n'aurait pas su faire des progrès… mieux vaut que les choses soient comme elles sont.

» — Oh ! Dora ! ma chère, bien chère Dora, ne me parlez pas ainsi ; chaque mot me semble un reproche !

» — Non, pas une syllabe de reproche, » répondit-elle en m'embrassant. « Ô mon cher Davy, jamais vous n'en méritâtes, et je vous aimais trop pour vous adresser un seul mot qui ressemblât à un reproche, sérieusement… C'était tout le mérite que

j'avais, excepté celui d'être jolie… ou de vous le paraître… Est-ce bien solitaire là-bas, Davy ?

» — Oui, oui, très solitaire !

» — Ne pleurez pas… Mon fauteuil y est-il ?

» — Toujours à la même place.

» — Oh ! comme mon pauvre Davy pleure ! Chut ! chut ! Maintenant, faites-moi une promesse. J'ai besoin de parler à Agnès. Quand vous descendrez, dites-le à Agnès ; envoyez-la moi, et, pendant que je lui parlerai, ne laissez-venir personne… pas même tante. J'ai besoin de parler à Agnès seule… Il faut que je lui parle à elle toute seule.

» — Je vous le promets, Dora ; je vais aller avertir Agnès, qui viendra tout de suite, » lui dis-je… Mais je ne puis quitter Dora, tant je souffre ! Et elle me tient encore dans ses bras en me répétant tout bas : « Je disais que mieux valait que ce soit comme c'est. Ah ! Davy, encore quelques années, et vous n'auriez pu aimer votre femme-enfant davantage, et encore quelques années, elle vous eût tant désappointé, que vous n'auriez pu vous empêcher peut-être de l'aimer un peu moins. Je sais que j'étais trop jeune, trop jeune d'âge et d'idées… Mieux vaut que ce soit comme c'est. »

Agnès est au salon quand j'y descends, et je lui transmets le message. Elle monte, me laissant seul avec Jip.

Le pavillon chinois de Jip est près du feu ; il y est couché sur son lit de flanelle, se plaignant et essayant de s'endormir. La lune est dans son plein. En regardant par la croisée, je sens couler mes larmes, et mon cœur insoumis est châtié cruellement… cruelle-

ment, car je me suis dit à moi-même ce que Dora me disait tout à l'heure, et j'en éprouve un remords.

Je viens m'asseoir près de la cheminée : je repasse dans mon esprit toutes les petites choses qui ont eu lieu entre Dora et moi, et je sens combien il est vrai que les petites choses fond le total de la vie. Elle m'apparaît, la charmante enfant, telle qu'elle m'apparut pour la première fois, avec les grâces dont la revêtait notre jeune amour. Aurait-il mieux valu, en effet, que nous nous fussions aimés comme deux enfants s'aiment, pour s'oublier ensuite ? Cœur insoumis, réponds.

Quel temps s'est écoulé dans cette rêverie solitaire, je l'ignore, lorsque mon attention est appelée sur le vieil ami de ma femme-enfant. De plus en plus inquiet et agité, il rampe hors de sa maisonnette, me regarde, va jusqu'à la porte, et gémit pour indiquer qu'il veut monter à la chambre de sa maîtresse.

« — Non, pas cette nuit, Jip ; pas cette nuit ! »

Jip revient lentement à moi, me lèche les mains et soulève sa tête appesantie en me regardant avec ses yeux à demi éteints.

« — Ô Jip ! c'est possible… Jamais plus, peut-être. »

Il s'étend à mes pieds, se retourne comme pour s'endormir, et, avec un cri plaintif, il expire. — Agnès se montre sur la porte.

« — Ô Agnès ! regardez, regardez ici ! »

Mais, Agnès, pourquoi sur votre visage tant de pâleur et de douleur ? Pourquoi ces torrents de larmes, cet appel muet, cette main solennellement levée vers le ciel !

« — Agnès ? »

C’est fini. Une sombre nuit se forme devant mes yeux, et, pendant un temps, toutes choses sont effacées de ma mémoire.

Troisième partie · Chapitre 12

Ce n’est pas en ce moment que je pourrais décrire l’accablement de mon âme sous le poids de sa douleur. J’en vins à penser que l’avenir était muré devant moi, que l’activité énergique de ma vie s’était éteinte, que je ne trouverais plus de refuge que dans la tombe. J’en vins à penser cela, dis-je, mais non dans la première période de mon affliction : ce ne fut que plus tard et progressivement. Si les événements que je vais raconter ne s’étaient pas accumulés autour de moi, d’abord pour troubler et ensuite pour aggraver l’impression de cette affreuse épreuve, il est possible (quoique je ne le croie pas probable) que je fusse tombé immédiatement dans cet état. Comme les choses se passèrent, un intervalle s’écoula avant que je connusse complètement ma situation, — un intervalle pendant lequel je supposai encore que les traits les plus aigus de mon angoisse s’étaient émoussés ; — et c’était alors une sorte de consolation de pouvoir nourrir ma mémoire de tout ce qui m’avait tant charmé dans l’innocence, la tendresse et la beauté de celle que j’avais perdue pour la vie.

Je ne pourrais, à présent même, dire précisément quand et comment il fut proposé et décidé entre nous que j’irais voyager pour demander à un changement de lieux la distraction dont on croyait que j’avais besoin. L’influence d’Agnès, dans cette crise de mon désespoir, dominait tellement tout ce que nous pensions, disions et faisions, que j’attribuerais volontiers à son inspiration ce

projet ; mais cette influence se manifestait si peu ostensiblement que je n'en sais pas davantage.

Je me rappelai alors mon ancienne habitude d'associer Agnès avec l'image de la madone des vitraux d'église, et je crus reconnaître le pressentiment prophétique de ce qu'elle devait être pour moi à l'heure de l'infortune ! En effet, depuis le moment cruel où elle m'apparut avec sa main levée vers le ciel, elle fut comme la vierge du bon secours dans ma maison solitaire. Quand l'ange de la mort y était descendu, c'était, me dit-on plus tard, sur son sein et en souriant que ma femme-enfant avait fermé les yeux. Et moi, en revenant de mon évanouissement, ce fut elle que je vis aussi à mon côté, versant des larmes sympathiques, m'adressant des paroles d'espérance, se penchant sur moi avec l'expression d'une pitié céleste, calmant enfin mon cœur insoumis, prêt à se révolter contre la Providence.

Je poursuis mon récit :

Je devais voyager ; — cela semblait avoir été décidé entre nous tous dès le commencement. La terre couvrait tout ce qu'il y avait de périssable dans ma chère Dora. Je n'attendais donc plus que le départ des émigrants et ce que M. Micawber appelait la finale pulvérisation d'Uriah Heep.

Àla demande de Traddles, le plus affectueux et le plus tendre des amis dans ma détresse, nous retournâmes à Cantorbéry : je veux dire ma tante, Agnès et moi. M. Micawber nous avait donné rendez-vous à sa maison, où nous nous transportâmes tout droit. Tantôt chez M. Micawber, tantôt chez M. Wickfield, mon ami n'avait cessé de travailler assidûment. En me voyant entrer vêtu de deuil, la pauvre M Micawber fut péniblement affectée ; elle

avait un bon cœur qui survivait à toutes les péripéties de son existence tourmentée.

« — Eh bien ! M. et M Micawber, avez-vous réfléchi, je vous prie, à ma proposition d'émigration ? » Telle fut la première phrase de ma tante après que nous nous fûmes assis.

« — Ma chère Madame, » répondit M. Micawber, » pour exprimer la conclusion à laquelle nous sommes arrivés tous ensemble et chacun séparément, M Micawber, votre humble serviteur, et j'ajouterai nos enfants... peut-être ne puis-je mieux faire que d'emprunter le langage de l'illustre poète, Thomas Moore :

« Notre chaloupe est au rivage
» Et notre barque est à la mer. »

» — C'est parfait, » dit ma tante, « j'augure toutes sortes d'excellentes choses de votre sage décision.

» — Madame, vous nous faites beaucoup d'honneur, » répliqua-t-il, et puis, ayant consulté un mémorandum, il ajouta : « Relativement au secours pécuniaire qui nous mettra en état de lancer notre frêle esquif sur l'océan des entreprises, j'ai pesé cette question importante. Je vous demanderai la permission de vous proposer mes lettres de change, — tirées, il est inutile de le stipuler, sur papier timbré tel que l'exigent les divers actes du Parlement applicables aux transactions de ce genre, avec échéances graduées, à dix-huit, vingt-quatre et trente mois. J'aurais voulu primitivement rapprocher ces échéances, et j'avais choisi les termes de douze, dix-huit et vingt-quatre mois. — Mais je craindrais que ce mode de paiement ne me laissât pas le temps nécessaire pour faire honneur à ma signature. Il ne serait pas prudent, » poursuivit M. Micawber en promenant ses regards au-

tour de la chambre comme si elle représentait cent arpents au moins de terre cultivable, « il ne serait pas prudent, si une bonne récolte récompense nos travaux, d'être exposé à compromettre ce résultat par une vente précipitée de nos produits. Je dois prévoir toutes les chances, et je crois savoir que dans cette partie de nos colonies où ce sera notre lot de lutter contre le sol pour lui arracher le prix de nos sueurs, on n'obtient pas toujours facilement des travailleurs auxiliaires.

» — Arrangez cela comme il vous plaira, » dit ma tante ; « quand les deux parties contractantes veulent avant tout être d'accord, il me semble que ces préliminaires ne doivent pas les arrêter.

» — Madame, » reprit M. Micawber, « je tiens à me montrer un homme d'ordre, exact, ponctuel, fidèle à mes engagements, et je ferai les choses conformément aux règles commerciales. Je désire aussi vous apprendre comment nous nous préparons tous à notre nouvelle destinée. Ma fille aînée se rend tous les jours, à cinq heures du matin, dans un établissement voisin, pour acquérir le procédé, — si on peut appeler cela un procédé, — de traire les vaches. Mes plus jeunes enfants vont dans les faubourgs de la ville observer les mœurs et les habitudes des porcs et de la volaille ; mon aîné, Wilkins, ne rencontre pas un troupeau de bœufs, qu'il n'offre aux bouviers de les remplacer volontairement, et moi-même je me suis occupé, la semaine dernière, de l'art de la boulangerie.

» — On ne peut mieux ! » dit ma tante avec un air d'encourageante approbation ; « mais M Micawber… elle n'est pas restée non plus oisive, je suppose ?

» — Ma chère Madame, » répondit M Micawber, « j'avoue que je ne me suis occupée ni d'agriculture, ni de l'élève des troupeaux, quoique je n'ignore pas que l'une et l'autre réclameront mes soins, une fois établie sur ces lointains rivages. Mais les heures dont j'ai pu disposer après avoir vaqué à mon ménage et à mes devoirs de famille, ont été employées à correspondre avec mes parents… Il m'a semblé, mon cher Copperfield (s'adressant à moi par une vieille habitude), que le moment était venu d'oublier le passé de part et d'autre, afin que M. Micawber tendit la main à mes parents et que mes parents tendissent la main à M. Micawber.

» — Je le pense comme vous, » lui dis-je.

« — Malheureusement, » reprit-elle, « il y a entre eux un gouffre à franchir… Je soupçonne mes chers parents de s'imaginer qu'en cette circonstance M. Micawber ferait volontiers de leurs noms… un tout autre emploi que de les donner sur les fonts baptismaux à nos enfants. En un mot, ils redoutent de voir ces noms à l'endos d'une lettre de change et négociés à la Bourse.

» — En vérité ! » s'écria ma tante avec sa brusque spontanéité et provoquée par l'air de pénétration que prenait M Micawber ; « après tout, je ne serais pas surprise que vous eussiez deviné !

» — Ma chère, » dit ici M. Micawber en intervenant, « ne me forcez pas de m'expliquer catégoriquement sur vos chers parents.

» — M. Micawber ! » s'écria sa femme, « arrêtez : ils ne vous ont jamais compris et vous le les avez jamais compris vous-même. »

M. Micawber fit entendre une petite toux.

« — Oui, » répéta M Micawber, « ils ne vous ont jamais compris : c'est là leur malheur et il faut les plaindre. Ne me dites pas le contraire, je vous en prie.

» — Comme vous voudrez, ma chère Emma, » dit M. Micawber, « et j'ajoute que s'ils répondent enfin à vos lettres, ce dont je doute, ce n'est pas moi qui mettrai des barrières à la réconciliation ! »

Cette discussion étant ainsi écartée, les époux Micawber jetèrent un coup d'œil sur la pile de registres et de papiers qui encombraient la table ; ils déclarèrent qu'ils allaient nous laisser et se retirèrent avec un air de gravité cérémonieuse.

Quand ils furent sortis : « — Mon cher Copperfield, » dit Traddles penché sur son fauteuil et me regardant avec des larmes dans les yeux, « je ne m'excuserai pas si je vous parle affaires, parce que je sais quel intérêt vous portez à celle-ci, et que c'est un moyen de vous distraire. Mon cher David, j'espère donc que vous êtes en état de m'écouter.

» — Je vous écoute avec attention, » répondis-je ; « il s'agira d'abord de ma tante, n'est-ce pas ? nous devons penser à elle… si elle a pensé aux autres ?

» — Assurément, assurément, « dit Traddles, « qui peut l'oublier ?

» — Mais ce n'est pas tout, » repris-je ; « pendant la dernière quinzaine, un nouveau souci s'est emparé d'elle ; elle a, chaque jour, fait de continuelles absences, sortant le matin de bonne heure, ne rentrant que tard. Hier encore, mon cher Traddles, quoique sachant que nous devions partir aujourd'hui pour Can-

torbéry, elle n'est revenue chez elle qu'un quart d'heure avant minuit. Elle a refusé de m'apprendre ce qui la préoccupe ainsi. »

Ma tante, très pâle et visiblement agitée, me laissa parler ; puis, quelques larmes ayant mouillé ses paupières, elle me dit, sa main posée sur la mienne :

« — Ce n'est rien, Trot, ce n'est rien ; d'ailleurs, ce ne sera pas long. Vous saurez tout un peu plus tard… Agnès, ma chère, écoutons ces affaires. »

Traddles commença alors en ces termes : « — Je dois rendre à M. Micawber cette justice que, quoiqu'il semble n'avoir pas été heureux en travaillant pour lui-même, il est infatigable quand il travaille pour les autres : jamais je n'ai trouvé son égal. S'il va toujours du même pas, il doit être aujourd'hui âgé de deux cents ans. Avec quelle impétuosité il plongeait nuit et jour dans les papiers et les registres, sans parler de l'immense nombre de lettres qu'il m'a écrites de cette maison à celle de M. Wickfield et souvent à travers la table qui nous séparait !… c'est vraiment extraordinaire !

» — Des lettres ! » s'écria ma tante, « je crois qu'il rêve en lettres.

» — M. Dick a fait aussi merveilles, » poursuivit Traddles ; « une fois délivré de la charge de surveiller son prisonnier Uriah Heep, il s'est dévoué à M. Wickfield ; il a excité notre émulation par son désir d'être utile et par l'utilité dont il nous a été réellement pour faire des extraits, des copies, etc., etc.

» — Dick est un homme très remarquable ! » s'écria ma tante, « je l'ai toujours dit, Trot, vous le savez.

» — Miss Wickfield, » reprit Traddles s'adressant à Agnès avec beaucoup de tact et de réserve, « je suis heureux de pouvoir vous apprendre qu'en votre absence, M. Wickfield a éprouvé une amélioration sensible dans son état. Délivré du démon qui a si longtemps pesé sur toutes ses facultés, il n'est plus le même. Parfois il semble avoir recouvré toute sa mémoire et son aptitude aux affaires ; sans son secours, plusieurs points seraient restés inexplicables pour nous. Mais j'abrége les détails pour arriver aux résultats obtenus. »

L'aimable simplicité de Traddles nous laissa bien voir qu'il parlait ainsi pour qu'Agnès, surtout, pût entendre nommer son père sans embarras ; nous fûmes tous charmés de sa délicatesse.

« — Maintenant, » dit Traddles examinant les papiers sur la table, « après avoir compté nos fonds, remis en ordre tout ce qui était resté confus sans intention et ce qu'on avait à dessein embrouillé ou falsifié, nous considérons comme un fait très facile à démontrer que M. Wickfield pourrait reprendre la suite de ses affaires sans perte ni déficit.

» Ah ! Dieu soit loué ! » s'écria Agnès.

« — Mais, » dit Traddles, « il lui restera si peu de chose, en supposant même la vente de sa maison, qu'il serait peut-être sage à lui de conserver l'agence du domaine dont il a si long-temps perçu les rentes. C'est une question sur laquelle ses amis et sa fille pourront être consultés.

» — J'y ai pensé, » répondit Agnès, « et je sens que cela ne peut ni ne doit être, malgré l'avis même d'un ami à qui je suis si reconnaissante et à qui je dois tant ; non, mon cher M. Traddles, non, mon cher Trotwood ; mon père une fois libéré, et libéré avec

honneur, que puis-je désirer de plus ? J'ai toujours aspiré à une chose, si une fois je parvenais à l'affranchir des liens qui l'enchaînaient… c'est de lui payer une faible partie de l'amour et des soins dont je lui suis redevable, c'est de lui dévouer ma vie. Telle a été, depuis des années, ma plus haute espérance. Me charger seule de l'avenir sera désormais mon bonheur.

» — Avez-vous songé aux moyens de pouvoir le faire, Agnès ? » lui demandai-je.

« — Souvent, mon cher Trotwood ; je n'ai aucune crainte et je me sens sûre du succès. Tant de personnes me connaissent ici et ont de la bienveillance pour moi ! Soyez sans inquiétude, nous avons peu de besoins. Si je puis garder notre vieille maison et ouvrir une école, je serai utile et heureuse. »

L'accent à la fois calme et tendre de sa douce voix évoqua pour mon imagination, sous des couleurs si frappantes, d'abord la vieille maison de son père et puis mon toit solitaire, que mon cœur expira sur mes lèvres. Traddles, silencieux comme moi, fit semblant, pour cacher sa propre émotion, d'examiner attentivement les papiers, et puis, s'adressant à ma tante :

« — Parlons maintenant, Miss Trotwood, des fonds qui vous appartenaient.

» — Tout ce que j'ai à en dire, » répondit ma tante en soupirant, « c'est que, s'ils sont perdus, je puis supporter cette perte, et, s'ils ne sont pas perdus, je serai charmée de les ravoir.

» — C'était, si je ne me trompe, huit mille livres sterling en consolidés ? » dit Traddles.

« — Oui, huit mille, » répondit ma tante.

« — Je ne puis en retrouver que cinq, » dit Traddles avec un air de perplexité.

« — Cinq cents ou cinq mille ? » demanda ma tante avec un parfait sang-froid.

« — Cinq mille livres sterling, » dit Traddles.

« — C'est tout ce qu'il y avait, » reprit ma tante. « J'en vendis trois moi-même. Sur ces trois, j'en payai mille pour votre stage à l'étude de M. Spenlow, mon cher Trotwood ; j'ai encore par devers moi les deux mille autres. Quand je perdis le reste, je crus prudent de ne rien dire de cette dernière somme, désirant la garder secrètement pour les mauvais jours. Je voulais voir comment vous vous tireriez de l'épreuve, Trot… Vous vous en êtes tiré noblement… avec persévérance, courage et désintéressement. Dick a fait comme vous. Ne me parlez pas, mon cher neveu… je me sens un peu nerveuse. »

Personne ne s'en fût douté à la voir la tête si haute, les bras croisés sur son sein ; mais elle avait une grande force d'âme.

« — Alors, » s'écria Traddles tout joyeux, « je suis ravi de vous apprendre que vous n'aurez rien perdu.

» — Que nul de vous ne me félicite ! » s'écria ma tante. « Apprenez-moi comment cela se fait, Monsieur Traddles.

» — Vous pensiez, » répondit Traddles, « que M. Wickfield avait détourné lui-même vos fonds ?

» — Oui, sans doute, » dit ma tante, « et c'est pourquoi je sus me taire… Agnès, pas un mot, je vous prie.

» — En effet, » poursuivit Traddles, « vos consolidés furent vendus en vertu du pouvoir que vous aviez remis à l'étude ; mais je n'ai pas besoin de dire par qui et avec quelle signature. Le fripon fit ensuite accroire à M. Wickfield, et il le lui prouva avec des chiffres, qu'il avait disposé de l'argent pour couvrir d'autres déficits. M. Wickfield, ne pouvant vous payer l'intérêt d'un capital qui n'existait plus pour lui, se rendit malheureusement le complice de la fraude.

» — Ou plutôt, » dit délicatement ma tante, « il rejeta le blâme sur lui-même, en m'écrivant une folle lettre dans laquelle il s'accusait d'un abus de confiance. Pour lui répondre, j'arrivai tout droit chez lui un matin, demandai une bougie, brûlai sa lettre, et lui déclarai qu'il devait se taire jusqu'à ce qu'il fût en état de me rembourser, auquel cas je prétendais rentrer dans mes fonds ; mais que, dans le cas contraire, il devait le silence à sa fille… Si quelqu'un me dit une parole, je sors à l'instant, »

Nous restâmes tous muets, pendant qu'Agnès se cachait le visage.

« — Eh bien ! mon cher Monsieur Traddles, » reprit ma tante après un intervalle, « avez-vous réellement pu faire rendre l'argent au fripon ?

» Le fait est,» dit Traddles, « que M. Micawber avait si bien pris ses mesures qu'il ne pouvait nous échapper. Chose remarquable, je ne sais trop s'il ne s'était pas emparé de cette somme autant par haine de Copperfield que par cupidité. Il m'a avoué qu'il aurait volontiers dépensé les cinq mille livres sterling pour satisfaire sa lâche envie.

» — Et qu'est devenu le coquin ? » demanda ma tante en fronçant les sourcils.

« je ne sais trop, » dit Traddles ; » il est parti avec sa mère pour Londres par la diligence de nuit. La mère, pendant tout le temps de notre enquête, n'avait cessé de pleurnicher, de supplier, et heureusement aussi de faire des révélations. Quant à lui, dans son dépit furieux, il exprimait audacieusement sa malignité contre tout le monde, et il me faisait l'honneur de m'en vouloir presque autant qu'à M. Micawber.

» — Supposez-vous qu'il lui reste quelque argent, mon cher Traddles ? » demandai-je.

» – j'en suis certain, » répondit Traddles, « et c'est ce qui explique ce mélange d'audace et d'hypocrisie. Il avait rempli ses poches en pillant à droite et à gauche. Nous apprendrons quelque jour que l'araignée a tissu ailleurs quelque nouvelle trame… Malheur à celui d'entre nous qui s'y laisserait prendre, et malheur d'abord à M. Micawber, dont il est toujours le créancier. » – En vérité, » dit ma tante, « cette dette est devenue la nôtre, et, mon cher monsieur Traddles, vous auriez peut-être dû commencer par la solder.

» – J'y ai pensé, » dit Traddles ; « mais comment mettre la main sur les billets que fit M. Micawber à son patron ; car il y en a plus d'un, et le total monte à plus de cent livres sterling. Il s'attend à être continuellement arrêté.

« — Alors il faudra continuellement le mettre en liberté, » dit ma tante, « et nous ne serons pas quittes avec lui. Je propose de lui remettre, en outre, une somme de cinq cents livres… Agnès, ma chère, nous règlerons nos comptes ensemble plus tard. »

Traddles et moi, nous trouvâmes que cinq cents livres sterling n'étaient pas une gratification trop élevée ; mais nous fîmes observer, en nous basant sur notre connaissance du personnage, qu'il était de son intérêt de lui laisser contracter à notre égard une responsabilité légale qui le tiendrait en garde contre son imagination d'homme à projets, quand il serait rendu en Australie.

Cet article réglé, nous nous aperçûmes que Traddles regardait encore ma tante avec un air d'inquiétude, et je crus devoir le forcer à s'expliquer.

« — Votre tante et vous, mon cher Copperfield, » nous dit-il, « vous m'excuserez si je crois nécessaire d'introduire un triste souvenir ; mais vous ne pouvez avoir oublié que le jour même de la mémorable dénonciation de M. Micawber, Uriah Heep laissa échapper une insinuation menaçante sur le… mari de Miss Trotwood.

» — Je ne l'ai pas oublié, » répondit ma tante sans paraître troublée.

« — Peut-être, » ajouta Traddles, « n'était-ce qu'une impertinence gratuite et sans but ?

» — Non, » reprit ma tante.

» — Pardonnez-moi, » dit Traddles timidement, « si je vous le demande : existait-il réellement une personne avec ce titre, et était-il au pouvoir d'Uriah Heep d'inquiéter cette personne ou de s'en servir pour inquiéter Miss Trotwood ?

» — Oui, mon bon M. Traddles, » répondit encore ma tante.

Traddles, avec un air de désappointement, expliqua comment il n'avait pu vider l'incident avec Uriah Heep ; il en était de cette affaire comme des lettres de change de M. Micawber, qu'Uriah avait prétendu n'être plus en ses mains. Peut-être ma tante avait-elle eu tort de ne pas en parler à Traddles avant que celui-ci eût laissé partir le coquin.

Àcette explication, ma tante se contint encore admirablement ; mais nous crûmes voir une larme dans ses yeux lorsqu'elle dit : « — Vous avez bien raison… j'aurais dû vous en parler.

» — Pouvons-nous, moi ou Copperfield, faire quelque chose ? » demanda Traddles.

« — Rien, » répondit ma tante, « je vous remercie mille fois. Trot, mon cher ami, c'est une vaine menace. Qu'on fasse revenir M. et M Micawber ; mais qu'on ne m'adresse pas une parole. »

Et, ce disant, elle avait retrouvé son impassibilité, les yeux tournés du côté de la porte. Ce fut elle qui, la première, dit à M. et à M Micawber, quand ils rentrèrent :

« — Eh bien ! M. et M Micawber, nous vous demandons pardon de vous avoir laissés si long-temps hors de cette pièce. Nous avons discuté votre émigration, et je vais vous dire les arrangements que nous vous proposons. »

Ce qu'elle fit, au contentement général de la famille tout entière, enfants et parents, les enfants étant entrés aussi cette fois. M. Micawber ne put résister au désir de montrer son empressement à faire ses billets. Nous voulûmes en vain le retenir, il courut chercher le papier timbré. Mais sa joie fut courte : au bout de

cinq minutes, il revint sous la surveillance d'un huissier qui l'avait fait son prisonnier au détour de la rue.

« — Tout est perdu ! » nous dit-il en pleurant.

Nous étions préparés à cet incident, qui, on le devine, provenait du fait d'Uriah Heep. Nous eûmes donc bientôt rendu la liberté au futur émigrant, et, cinq minutes après, il était assis, occupé à remplir les blancs du papier timbré avec une satisfaction que sa physionomie n'exprimait au même degré que lorsqu'il préparait un punch. C'était un spectacle de le voir contempler ses lettres de change, les manier en artiste comme les gravures d'un maître, et inscrire sur son portefeuille les dates d'échéance.

« — À présent, Monsieur, » dit ma tante, qui avait étudié cette scène silencieusement, « si vous voulez me permettre de vous donner un avis, c'est de renoncer pour jamais à ce genre de travail.

» — Madame, » répondit M. Micawber, « je vous le jure, et c'est mon intention d'enregistrer ce serment sur la page vierge de l'avenir. Que M Micawber l'atteste, et que mon fils Wilkins s'en souvienne toujours : mieux vaudrait pour lui mettre sa main au feu que de s'en servir pour signer des lettres de change. Ce sont les serpents qui ont empoisonné la vie de son infortuné père. »

Profondément affecté, et passant en un moment de l'expression de la joie à celle du désespoir, M. Micawber fixa sur les serpents un regard de sombre horreur (dans lequel on lisait encore peut-être un reste de sa récente admiration), les plia et les mit dans sa poche.

Là se terminèrent les affaires de cette soirée. Ma tante et moi, fatigués et tristes, nous voulions retourner à Londres le lendemain. Il fut convenu que les Micawber nous y suivraient après avoir effectué la vente de leurs meubles, que la liquidation de M. Wickfield se réglerait aussi vite que possible sous la direction de Traddles, et qu'Agnès viendrait aussi à Londres pendant ces arrangements. Nous passâmes la nuit à la vieille maison gothique qui, délivrée de la présence de Heep, semblait l'être d'un mauvais esprit, et je me reposai dans la chambre de mes années d'écolier, comme un naufragé qui retrouve ses foyers domestiques.

Le lendemain, nous retournâmes à la maison de ma tante et non à la mienne. Là, nous étant assis tous les deux avant de nous coucher, comme autrefois, ma tante me dit :

« — Trot, désirez-vous réellement connaître ce que j'avais sur le cœur dernièrement ?

» — Oui, sans doute, ma tante. Si j'ai jamais pensé qu'il n'était pas juste que vous eussiez un chagrin ou une inquiétude dont je n'aurais pas ma part, c'est à présent.

» — Vous avez eu assez de vos propres peines depuis quelque temps, mon cher David, » me répondit-elle, « sans qu'il soit besoin d'y ajouter mes petites misères. Je n'ai pas eu d'autre motif, Trot, en vous cachant quelque chose.

» — Je le sais bien, » dis-je ; « mais, je vous en prie, parlez.

» — Voulez-vous faire une petite course en voiture avec moi demain matin ? » demanda ma tante.

« — J'en serai bien aise.

» — Demain, à neuf heures, » dit-elle. « Je vous raconterai tout, mon cher David. »

En conséquence à neuf heures, nous montâmes dans une voiture de louage et nous nous dirigeâmes vers Londres. Après avoir traversé plusieurs rues, nous nous arrêtâmes devant un hôpital. À quelques pas de la porte stationnait un corbillard très simple. Le cocher reconnut ma tante, et, obéissant à un signe de sa main qu'elle lui fit par la portière de notre voiture, il se mit en marche. Nous le suivîmes.

« — Vous comprenez à présent, Trot, » me dit ma tante ; « il est mort.

» — Est-il mort à l'hôpital ?

» — Oui. »

Elle restait immobile et impassible à côté de moi… mais je vis encore des larmes dans ses yeux.

« — Il y avait été déjà malade une fois, » reprit ma tante. « Il était, depuis quelques années, d'une santé de plus en plus délabrée. Dans cette dernière maladie, ayant connu son état, il m'envoya chercher par un infirmier. Il se disait repentant… très repentant.

» — Vous allâtes le voir à l'hospice ; je le sais, ma tante.

» — Oui, et j'y retournai plusieurs fois.

» — Il est mort la veille de notre départ pour Cantorbéry, n'est-ce pas ?

» — Oui, » dit ma tante. « Personne ne peut plus le tourmenter maintenant… Voilà pourquoi la menace d'Uriah était vaine. »

Nous sortîmes de Londres et nous ne nous arrêtâmes qu'au cimetière d'Hornsey.

« — Mieux vaut ici que dans la ville, » dit ma tante : « il était né ici. »

Nous mîmes pied à terre. Nous accompagnâmes le cercueil jusqu'à un coin dont je me souviens très bien, et où le corps fut confié à la fosse après les prières d'usage.

« — Mon cher David, » me dit ma tante pendant que nous retournions à notre voiture, « il y a trente-six ans aujourd'hui que je fus mariée. Que Dieu nous pardonne à tous ! »

Nous reprîmes en silence le chemin de Highgate, et ma tante tint long-temps ma main serrée dans la sienne. Enfin, elle fondit soudain en larmes, et me dit :

« — C'était un homme de fort bonne mine quand je l'épousai, Trot… Ah ! qu'il était changé ! ».

Après ces larmes, qui furent pour elle un grand soulagement, ma tante retrouva son sang-froid et prétendit avoir seulement les nerfs très agités :

« — Dieu nous pardonne à tous ! » reprit-elle.

En arrivant au cottage, nous trouvâmes la lettre suivante de M. Micawber ; elle avait été apportée par le courrier du matin :

« Cantorbéry, vendredi.

« Ma chère Madame et mon cher Copperfield,

« La belle terre promise, naguère si resplendissante à l'horizon, est encore enveloppée de brouillards impénétrables et soustraite pour jamais aux regards d'un infortuné naufragé.

» Un nouveau jugement de prise de corps a été rendu par le tribunal du banc de S. M. le roi, à Westminster, en faveur de Heep contre Micawber, et celui-ci est au pouvoir des officiers du shériff, investis ici de la juridiction légale. Je dis avec le lyrique :

« Voici le jour, l'instant fatal ;
» De la bataille a sonné le signal.
» L'orgueilleux Edouard s'avance,
» Je suis captif… plus d'espérance. »

» Une fois dans les fers, je le sens, ma fin sera prochaine ; car il est un degré de torture morale qu'il est impossible à l'homme d'endurer, et j'ai atteint ce degré.

» Le ciel vous bénisse ! le ciel vous bénisse ! Quelque futur voyageur, attiré par la curiosité et peut-être, espérons-le par une pitié sympathique, aux lieux étroits assignés comme domicile, dans cette cité, aux prisonniers pour dettes, s'arrêtera afin de méditer devant la muraille où il déchiffrera, gravées avec un clou rouillé, les obscures initiales de W. M.

» P. S. Je brise moi-même le cachet de ma lettre pour ajouter que notre ami commun, M. Thomas Traddles (qui est encore à Cantorbéry et en parfaite santé), a payé ma dette et remboursé tous les frais au noble nom de Miss Trotwood. En conséquence, ma famille et moi, nous sommes à l'apogée du bonheur terrestre. »

« Our boat is on the shore
» And our bark is on the sea. »

Troisième partie · Chapitre 13

Avant de terminer ces Mémoires, je suis obligé de revenir ici sur mes pas, afin de raconter un ou deux incidents que j'ai laissés en arrière pour ne pas interrompre le récit de ce qu'on vient de lire dans les précédents chapitres.

Dora vivait encore ; tout espoir de la conserver n'était pas éteint. Préoccupé de son état en sortant de chez le D Strong, je passais devant la maison de M Steerforth, au lieu de suivre le sentier détourné que je prenais volontiers depuis long-temps pour l'éviter. Je ne pus m'empêcher de jeter un coup d'œil sur cette maison, dont les croisées étaient presque toutes fermées sur la route, ce qui lui donnait un air plus solitaire que jamais. En ce moment une porte s'ouvrit et une voix de femme prononça mon nom. Je reconnus bientôt la petite servante de M Steerforth, celle qui, autrefois, portait de si frais rubans bleus à son chapeau et qui les avait remplacés par des rubans noirs, afin de se conformer, sans doute, à l'aspect triste des lieux.

« — S'il vous plaît, Monsieur, » me dit-elle, « voulez-vous avoir la bonté d'entrer et de parler à Miss Dartle.

» — Miss Dartle vous envoie-t-elle pour me prier de la voir ? » demandai-je.

« — Miss Dartle, qui vous a vu passer il y a deux heures, » me dit la petite servante, « m'a ordonné de rester sur la porte pour

vous guetter et vous prier de lui accorder un moment d'entretien. Elle vous aurait écrit si vous n'étiez repassé par ici. »

Je ne pouvais me dispenser d'entrer, et je m'informai, en traversant le vestibule, de la santé de M Steerforth. La petite servante m'apprit qu'elle ne se portait pas bien et qu'elle ne quittait plus guère sa chambre : « Miss Dartle est dans le jardin, » ajouta-t-elle, « là-haut, sur la terrasse. » Et elle me laissa aller seul jusqu'à elle. Dès que Miss Dartle m'aperçut, elle se leva pour me recevoir. Cependant notre entrevue n'eut rien de cordial. Nous nous étions quittés d'une manière peu gracieuse, si on se le rappelle, et il y avait encore dans cette pâle figure un air du dédain qu'elle ne prenait nullement la peine de dissimuler. Je refusai de m'asseoir auprès d'elle quand elle revint à son siège, et elle me demanda brusquement :

« — Voudriez-vous, s'il vous plaît, Monsieur, me dire si cette fille est retrouvée ?... car elle a pris la fuite !

» Elle a pris la fuite ! » répétai-je.

« Oui ! elle l'a quitté, » dit-elle avec un sourire amer ; » si elle n'est pas retrouvée, peut-être ne se retrouvera-t-elle plus... Elle peut fort bien être morte. »

L'outrageante cruauté de son regard me fit mal.

« — La souhaiter morte, » lui répondis-je, « est peut-être le vœu le plus charitable que puisse former pour elle une personne de son sexe. Je suis charmé de voir, Miss Dartle, que le temps vous ait adoucie à ce point ! »

Elle ne daigna pas répliquer à cette ironie, et, m'adressant un autre sourire plein d'amertume :

« — Les amis de cette excellente et infortunée jeune personne, » dit-elle, « sont vos amis. Vous êtes leur champion, l'avocat de leurs droits : désirez-vous savoir ce qu'on a appris sur elle ?

» — Oui, » répondis-je.

Elle se leva, toujours avec son air dédaigneux, et, faisant quelques pas du côté d'une haie de houx qui séparait la pelouse du jardin potager, elle dit d'une voix plus forte : Venez ici ! comme si elle appelait quelque créature immonde.

« — J'espère que vous réprimerez, » me dit-elle en se retournant vers moi, « toute démonstration de colère et de vengeance, M. Copperfield ? »

Je fis un salut d'assentiment sans la comprendre, et elle répéta : Venez ! Un moment après parut le respectable M. Littimer qui, avec son air habituel, ôta son chapeau en me regardant et se tint debout derrière le siège de Miss Dartle. La malignité souriante et l'amer triomphe qu'exprima la physionomie de cette jeune femme, me parurent dignes d'une cruelle princesse des légendes populaires.

« — Maintenant, » dit-elle impérieusement à Littimer sans le regarder et un doigt sur sa cicatrice, dont je remarquai les battements précipités, qui, cette fois peut-être, étaient causés plutôt par une émotion de plaisir que de peine ; « maintenant, racontez les faits à M. Copperfield.

» — M. James et moi, Madame…

» — Ne vous adressez pas à moi, » dit-elle en l'interrompant avec un froncement de ses sourcils.

« — M. James et moi, Monsieur…

» — Ni à moi, s'il vous plaît, » dis-je.

M. Littimer, nullement déconcerté, exprima par une légère révérence que ce qui nous convenait lui convenait aussi, et il recommença son récit en ces termes :

« — M. James et moi nous avons voyagé sur le continent avec la jeune femme, depuis le jour où elle quitta Yarmouth sous la protection de M. James. Nous avons vu beaucoup de pays et beaucoup de villes. Nous avons été en France, en Suisse, en Italie, un peu partout… M. James était extraordinairement amoureux de la jeune femme et il s'est montré plus-fidèle à cet attachement qu'à aucun de ceux que je lui ai connus depuis que je suis à son service. La jeune femme était très susceptible d'éducation ; elle s'était appliquée à apprendre et à parler les langues. Ce n'était plus la petite fille de province. Je remarquai qu'on l'admirait partout où nous allions. ».

Ici Miss Dartle mit une main sur son cœur, et je surpris Littimer qui la regardait en se souriant à lui-même.

« — Oui, » reprit-il, « on admirait beaucoup la jeune femme ; ses toilettes, son teint, les soins dont M. James l'entourait, oui, tout cela et le reste attiraient l'attention sur elle. »

Littimer fit une pause ; Miss Dartle promena un regard distrait du côté de l'horizon qui se déroulait sous la terrasse, et elle se mordit les lèvres. Littimer, changeant le point d'appui de son attitude et avançant sa respectable tête légèrement inclinée sur l'épaule, continua :

« — Tout alla bien quelque temps entre M. James et la jeune femme, jusqu'à ce que celle-ci s'étant livrée à des accès de mélancolie, commença à fatiguer M. James, qui s'occupait beaucoup moins d'elle. La jeune femme s'en aperçut ; elle devint de plus en plus triste, et, par suite, M. James la négligea de plus en plus. Cependant, si on se boudait, on se réconciliait ensuite, et malgré quelques bourrasques dont j'avais les contre-coups, moi, placé entre l'un et l'autre, la bonne harmonie avait déjà duré assez long-temps pour surprendre tout le monde. ».

Pendant une nouvelle pause de Littimer, qui changea encore d'attitude et toussa derrière sa main pour s'éclaircir la voix, Miss Dartle me regarda encore avec son sourire de mauvais augure.

« — Nous étions à Naples, dans une villa sur le rivage ; la jeune femme aimait beaucoup la mer. Après quelques expressions de mutuels reproches, M. James partit un matin, promettant de revenir sous un jour ou deux et me chargeant d'expliquer comment, pour le bonheur de l'un et de l'autre, il était parti pour tout de bon. Mais M. James, je dois le dire, se montra très honorable, laissant une dot assez honnête à la jeune femme et lui conseillant de prendre un mari plus conforme à sa première condition.

» J'avais accepté volontiers cette double commission, dévoué comme je l'étais à M. James, et très désireux de rétablir la paix entre lui et une tendre mère ; mais à peine eus-je annoncé le départ de M. James, la violence de la jeune femme éclata comme un accès de démence ; il fallut la contenir par force… si elle avait eu un couteau, elle se fût, je crois, poignardée ; si on l'eût laissée courir à la mer, elle s'y fût noyée. »

Ici Miss Dartle se renversa sur son siège avec l'expression d'une cruelle joie, et Littimer ayant encore toussé, poursuivit :

« — Mais quand je voulus offrir quelque consolation à la jeune femme et lui déclarer qu'elle pouvait, en effet, trouver encore un mari, un mari très respectable, parfaitement préparé à oublier le passé (le drôle parlait évidemment de lui-même), au lieu d'apprécier et de reconnaître au moins les bonnes intentions de celui qui lui parlait, elle se livra à une fureur outrageante… Sans gratitude, sans patience, sans raison, cette fois, si elle avait eu le couteau et si je n'avais pas été sur mes gardes, c'est mon sang qu'elle eût versé !

» — Ah ! » m'écriai-je avec indignation, « il lui était resté encore un sentiment d'honneur ! »

Littimer inclina la tête comme s'il eût voulu dire : « En vérité ! Monsieur… mais vous êtes jeune ! » Et il continua :

« — Bref, pendant quelque temps, tel fut le désespoir de la jeune femme, qu'il fallut veiller de près sur elle le jour et l'enfermer la nuit. Mais, enfin, résolue à s'évader, elle parvint à forcer un contrevent de fenêtre que j'avais cloué moi-même, se laissa tomber sur une treille palissée au-dessous, et, de là, se glissant jusqu'au sol, disparut… Depuis ce temps, on ne l'a plus vue, on n'en a plus ouï parler.

» — Elle est morte, peut-être ? » demanda Miss Dartle avec un sourire qui signifiait qu'elle eût foulé volontiers aux pieds le corps de l'infortunée.

« — Peut-être s'est-elle noyée, Miss, » répondit M. Littimer profitant de l'interrogation pour s'adresser à l'un de nous ; « c'est

très possible ; ou elle peut aussi avoir été favorisée dans sa fuite par les bateliers, leurs femmes et leurs enfants. Elle avait conservé de son origine vulgaire le goût de cette société ; elle aimait, Miss Dartle, à aller sur la plage, à s'asseoir près de leurs barques et à causer avec eux. Elle y allait surtout quand M. James était absent. Cela ne plaisait pas à M. James, qui se fâcha un jour en apprenant qu'elle avait dit aux enfants qu'elle était comme eux une fille de marinier, et que, dans son pays, autrefois, elle avait aussi erré sur le sable du rivage. »

Oh ! Émilie ! infortunée Émilie ! quel tableau ces paroles évoquèrent devant mes yeux ! Je la vis assise sur une plage étrangère, au milieu d'enfants comme elle avait été enfant elle-même aux jours de son innocence, les écoutant et se disant tout bas : « J'aurais pu être une heureuse mère comme leur mère, si j'avais voulu être la femme d'un pauvre homme, mon égal ; « mais la mer, avec son éternelle grande voix, murmurait : « Trop tard ! »

« — Quand il fut évident qu'elle ne reviendrait plus, Miss Dartle…

» — Ne vous ai-je pas dit de ne pas me parler ? » interrompit-elle en revenant au sentiment de son sévère dédain.

« — Vous m'aviez parlée Miss, » répliqua-t-il, « je vous demande pardon… Quand il fut évident qu'elle ne reviendrait plus et qu'il serait impossible de la retrouver, j'allai rejoindre M. James à l'endroit où il avait été contenu que je lui écrirais, et je l'informai de ce qui était arrivé. Il en résulta entre nous de dures paroles, et je crus devoir à mon caractère de le quitter. Je pouvais tolérer beaucoup de choses de la part de M. James ; mais il m'insulta au-delà de toute mesure, il me frappa même et me blessa.

Sachant le malheureux différend qui le tenait séparé de sa mère et quelle était l'inquiétude de M Steerforth, j'ai pris la liberté de revenir en Angleterre et de raconter ici…

» — Moyennant une somme que je lui ai payée, » me dit Miss Dartle.

« — Oui, Madame, et de raconter ici ce que je viens de répéter. Je ne crois pas qu'il y ait autre chose, » ajouta M. Littimer après un moment de réflexion. « Je suis à présent sans place, et je serais heureux d'en trouver une respectable.

» — Avez-vous quelques questions à lui faire ? » me demanda Miss Dartle.

« — Je voudrais savoir si on intercepta une lettre qui fut écrite à l'infortunée par sa famille, ou si cet homme suppose qu'elle la reçut.

» — Monsieur, » dit Littimer ayant consulté le regard de Miss Dartle, « puisqu'on me l'ordonne, je puis bien, sans trahir la confiance de mon ancien maître, vous répondre qu'il n'est pas probable que M., James eût autorisé la réception de lettres capables d'entretenir la tristesse et les accès d'humeur… Je désire, Monsieur, ne pas aller plus loin sur ce sujet.

» — Est-ce tout ce que vous désirez savoir ? » me demanda encore Miss Dartle.

« — Oui… » Et voyant Littimer prêt à se retirer : « J'ajouterai cependant, » dis-je, « que j'ai parfaitement compris le rôle de cet homme dans cette funeste histoire, et comme j'en instruirai celui qui a servi de père à l'infortunée depuis son enfance, je lui recommande d'éviter de trop se montrer en public. »

Il s'était arrêté pour m'écouter avec son calme habituel, et il me répondit :

« — Je vous remercie, Monsieur ; mais excusez-moi si je dis, Monsieur, qu'il n'y a dans ce pays ni esclaves ni meneurs d'esclaves, et qu'il n'est pas permis de se faire justice soi-même. Ceux qui le font… c'est à leurs risques et périls. Par conséquent, je n'aurai pas peur, Monsieur, d'aller partout où il me plaira d'aller. »

Là-dessus, il me fit un salut, puis un autre à Miss Dartle, et se retira par le passage pratiqué à travers la haie de houx. Miss Dartle et moi nous restâmes là quelques moments à nous regarder en silence. La physionomie de Miss Dartle était la même que lorsqu'elle avait appelé Littimer.

« — Il nous a dit encore, » reprit-elle, « que son maître est sur les côtes d'Espagne, où il se livre à son goût pour la mer. Peu vous importe, sans doute. Entre ces deux orgueilleuses personnes, la mère et le fils, la brèche est plus large que jamais, et ils se ressemblent trop l'un et l'autre pour que l'un des deux cède le premier ; le temps ne peut que les rendre chacun plus opiniâtre et plus impérieux, peu vous importe cela encore ; mais c'est pour amener ce que je désirais vous faire savoir. Celle dont vous faites un ange, et qui est pour nous un démon ; cette vulgaire sirène, recueillie par lui dans la vase d'un port de mer… vit peut-être encore, car ces natures de basse origine ont la vie dure. Si elle vit, vous souhaiteriez sans doute retrouver une perle si précieuse et en avoir soin. Nous le souhaitons aussi, parce que nous ne voudrions pas que M. James redevînt, par hasard, sa proie. Nous avons donc un intérêt commun. Voilà pourquoi j'ai voulu vous faire entendre ce que vous avez entendu ; voilà pourquoi je vous

tiendrai au courant de ce que j'apprendrai encore, moi qui voudrais infliger à cette malheureuse tous les maux qu'elle serait susceptible d'endurer. Si elle existe encore, fiez-vous à l'instinct de ma haine pour la découvrir… »

Je reconnus au changement de sa physionomie que quelqu'un s'avançait derrière moi. C'était M Steerforth, qui me tendit la main plus froidement qu'autrefois et avec une exagération de sa hauteur naturelle… Cependant, je n'en fus que plus touché de reconnaître qu'elle conservait encore le souvenir ineffaçable de ma tendre amitié pour son fils. Il s'était fait en elle un grand changement ; sa taille était moins droite, les rides sillonnaient son visage, et ses cheveux avaient blanchi. Mais, quand elle s'assit, elle me parut belle encore, et je vis les yeux de la mère briller du même regard noble qui m'avait fasciné par les yeux du fils jusque dans mes songes d'écolier.

« — M. Copperfield est-il informé de tout ?

» — Oui.

» — Et a-t-il entendu Littimer lui-même ?

» — Oui, et je lui ai appris pourquoi vous l'aviez désiré.

» — Je vous remercie, Rosa… Monsieur, me dit ensuite M Steerforth, il y a eu une courte correspondance entre moi et votre ancien ami, mais rien n'a pu réveiller le sentiment de son devoir filial. En désirant vous voir, je n'ai eu d'autre but que celui dont vous a parlé Rosa. Si le brave homme que vous amenâtes ici (je le plains et je ne saurais faire davantage) peut être consolé par ce que nous ferons pour empêcher mon fils de tomber de nouveau dans les pièges d'une adroite ennemie… j'en serai bien aise.

» — Madame, » dis-je respectueusement, « je comprends. Mais, rassurez-vous ; car, je dois vous le déclarer à vous-même, je connais intimement toute cette famille. C'est vous qui vous méprenez étrangement, Madame, en supposant que la jeune fille, si outrageusement trompée, n'est pas cruellement guérie de son illusion et qu'elle n'aimerait pas mieux mourir de mille morts que de recevoir désormais un verre d'eau de la main de votre fils. »

M Steerforth se leva et dit à Miss Dartle qui voulait intervenir :

« — Non, non, Rosa, c'est assez, ne répliquez pas… Monsieur, vous êtes marié, à ce que j'ai appris ? »

Je répondis que je l'étais depuis quelque temps.

« — Et vous êtes en chemin de devenir illustre, à ce qu'on m'a appris encore, car je vis bien solitaire.

» — Madame, j'ai été heureux sous ce rapport, et l'on a bien voulu associer quelques éloges à mon nom.

» — Vous n'avez plus de mère ? » ajouta M Steerforth d'une voix radoucie.

« — Non, Madame.

» — C'est malheureux, » reprit-elle… « une mère aurait été fière de vous… Adieu, Monsieur. »

Elle me tendit la main avec une dignité raide. Le contact de cette main aurait dû brûler la mienne, si l'orgueil qui ulcérait son cœur ne lui eût en même temps donné, à ce qu'il semblait, la force d'en apaiser les battements et de tirer sur son visage un voile d'impassibilité.

En m'éloignant le long de la terrasse, je ne pus m'empêcher d'observer avec quelle insensibilité apparente ces deux femmes, que je laissais dans leur solitude, contemplaient l'horizon envahi peu à peu par les ténèbres de la nuit. Au fond du tableau, les premières lumières allumées dans la ville éclairaient çà et là le brouillard qui s'étendait au loin, comme les vagues amoncelées d'un sombre océan la veille d'une tempête. J'ai eu des raisons pour me rappeler ce spectacle, pour me le rappeler avec épouvante ; car, avant que je revinsse de nouveau aux mêmes lieux, une mer réelle avec toutes ses terreurs ne réalisa que trop le pressentiment avec lequel je les quittais.

Troisième partie · Chapitre 14

Ayant réfléchi à ce que je venais d'apprendre, je crus devoir en faire part à M. Daniel Peggoty, et, le lendemain, j'allai à Londres pour le voir. J'ai déjà dit que je le rencontrais quelquefois dans les rues ; car, au moindre indice, il reprenait son sac avec son bâton, et, quelle que fût la distance, se transportait partout où il espérait retrouver sa nièce bien-aimée ; mais c'était toujours à Londres qu'il revenait après une recherche vaine. Il avait conservé, près du marché Hungerford, ce petit logement dont j'ai fait mention plus d'une fois. Ce fut là que je dirigeai mes pas, et j'appris des gens de la maison qu'il n'était pas encore sorti. Je montai donc jusqu'à sa chambre.

Il était assis, occupé à lire près d'une fenêtre, sur le rebord de laquelle il élevait quelques plantes dans un vase. La chambre était propre et parfaitement soignée. Je vis du premier coup d'œil

qu'il voulait qu'elle fût toujours préparée pour la recevoir, ne s'en éloignant jamais qu'avec l'espoir de la ramener avec lui. Il ne m'avait pas entendu frapper à la porte, et il ne leva les yeux qu'en sentant ma main posée sur son épaule.

« — M. Davy ! merci, Monsieur, merci de tout cœur pour cette visite ; asseyez-vous.

» Monsieur Daniel, » lui dis-je en prenant la chaise qu'il m'offrait, « ne vous flattez pas beaucoup, mais je vous apporte quelques nouvelles.

» — D'Émilie ? »

Il ne put prononcer ce nom sans trouble ; il porta la main à ses lèvres et pâlit en me regardant.

« Ce que j'ai appris ne vous révèle pas où elle est… mais elle n'est plus avec lui. »

Il m'écouta en silence, sans m'interrompre, et il était facile de voir que son regard sérieux suivait dans mon récit l'image que j'évoquais.

« — Et que pensez-vous de cela, M. Davy ? » me demanda-t-il.

« — J'espère qu'elle vit encore.

» — Monsieur Davy, elle vit… j'en ai la certitude… Je ne saurais vous expliquer comment cette certitude m'est venue, mais je ne puis en douter. »

En parlant ainsi, il avait presque l'air d'un homme inspiré.

« — Merci donc, mon cher Monsieur Davy, » ajouta-t-il ; « car ce que vous venez de me communiquer me confirme encore, je ne

sais comment, dans la foi que j'ai en son retour. Elle n'est plus avec lui… il est probable, trop probable, qu'elle se dirigera sur Londres… Hélas ! où une jeune fille égarée achève-t-elle fatalement de se perdre, si ce n'est dans cette vaste cité ? où celle qui n'ose plus retourner sous le toit de sa famille espérerait-elle pouvoir mieux cacher sa honte ?…

» — Je pense comme vous, » lui dis-je ; « c'est pourquoi je suis venu vous communiquer, outre mes nouvelles, une idée qui m'occupe depuis hier. Il existe à Londres une personne qui peut nous aider à découvrir l'infortunée, si sa destinée l'y conduit… Ayez le courage de m'entendre, Monsieur Daniel… n'oubliez pas quel est le but sacré que nous poursuivons… Vous vous rappelez Martha ?…

» — Martha Endell, de Yarmouth ? » répondit-il avec une expression de physionomie qui trahissait l'impression pénible que ce nom produisait sur lui.

J'ai déjà parlé de Martha Endell, qui avait été, en même temps qu'Émilie, une des ouvrières de M. Omer et son amie à l'école. Enlevée par un séducteur, puis abandonnée par lui, elle était, revenue à Yarmouth pour s'y voir repoussée avec outrage et mépris. M. Daniel Peggoty ne s'était pas montré plus indulgent que les autres pour Martha Endell, et j'ai dit qu'il avait fallu qu'Émilie prit une voie détournée pour donner à son ancienne compagne des paroles de compassion et quelques secours.

« — Martha Endell est à Londres ! » lui dis-je.

« — Je l'ai vue, » me répondit M. Peggoty avec un frisson.

« — Mais vous ignorez que, long-temps avant qu'Émilie partît de Yarmouth, elle avait été charitable pour Martha, d'accord avec Cham, et, si elle venait à Londres, n'est-il pas à présumer qu'elle y chercherait son ancienne compagne ?...

» — M. Davy, vous avez raison, il faut parler à cette fille, lui parler d'Émilie. Ah ! il fut un temps où elle eût été, pour moi, comme la boue que mon Émilie foulait aux pieds... Dieu me pardonne !... Mais la nuit est venue : voulez-vous, sortir avec moi, M. Davy ?

» — J'allais vous le proposer, » lui dis-je.

Sans paraître l'observer, je vis avec quel soin il mettait tout en ordre dans sa chambre préparait une lumière, arrangeait le lit, et enfin tirait d'un tiroir un costume de femme (que je reconnus avoir été porté par Émilie) ; je n'eus pas l'air de faire attention à ce costume proprement plié qu'il déposait sur une chaise.

En descendant l'escalier, je lui demandai des nouvelles de Cham, et il me dit qu'il était toujours le même, supportant tranquillement la vie, sans se plaindre, sans murmurer, chéri de tous.

Nous suivîmes, depuis Hungerford-Market, cette longue artère de Londres qu'on appelle le Strand, jusqu'à Temple-Bar, que nous franchîmes pour parcourir les quartiers de la Cité où j'avais plusieurs fois rencontré Martha Endell. Aux abords du pont de Blackfriars, M. Daniel fut le premier à me désigner une femme qui cheminait solitaire sur le trottoir parallèle à celui où nous étions. Je reconnus celle à qui nous désirions parler, et traversai la rue pour la joindre... Nous avait-elle aussi vus et reconnus ?... car au même instant elle hâtait le pas. Nous ne pûmes l'atteindre que sur le parapet du pont, et, lorsque ma main saisit son bras,

elle se retourna en poussant un cri. À l'accent de cette voix, au trouble de sa physionomie, il n'y avait pas à en douter, un dessein funeste avait précipité la course de Marthe Endell vers la Tamise.

Comment ne pas croire à une intervention providentielle ? Parmi les malheureuses victimes de la séduction, trop souvent, hélas ! celles qu'une première faute a fait tomber aussi bas que Martha, désespèrent d'elles-mêmes, et elles cherchent dans le suicide le terme de leurs misères. Lorsque, un peu calmée par nos paroles, Martha sut que ce n'était pas le hasard seul qui nous l'avait fait suivre, lorsqu'elle eut surtout remarqué la bienveillance avec laquelle M. Daniel Peggoty en appelait à ses meilleurs sentiments et la suppliait de s'associer à lui pour retrouver son ancienne compagne et la sauver peut-être d'un désespoir aussi horrible que le sien, elle versa d'abondantes larmes autant sur Émilie que sur elle-même :

« — Ah ! » dit-elle, « je serais un monstre d'ingratitude si je ne consentais pas à vivre pour celle qui resta mon amie malgré l'ignominie dont d'autres m'abreuvèrent… Vous ignorez tout ce qu'Émilie fit pour moi ; vous ignorez qu'il y a trois mois encore, son amitié avait su me découvrir dans Londres et me faire parvenir de nouvelles preuves de son souvenir généreux ; et moi qui l'accusais de m'avoir enfin oubliée comme les autres. Ah ! je vois pourquoi ses dons ont cessé ; à son tour, elle a donc subi le lâche abandon qui attend celles qui se croient aimées pour elles-mêmes ; mais Dieu est juste : Émilie a déjà assez expié une unique faiblesse, et moi j'espère racheter une partie de ma honte en contribuant à la ramener à son second père, pour qui, soyez-en certains, elle a conservé tous les sentiments de sa reconnaissance filiale. Oui, je me dévoue à cette tâche, et, si j'y étais infi-

dèle, puissé-je connaître un désespoir plus amer encore que celui dont vous venez de me préserver. »

Nous voulûmes, en ramenant Martha à la chambre qu'elle habitait près de Golden Square, lui faire accepter tout ce que contenaient ma bourse et celle de M. Peggoty ; elle ne consentit à prendre que la somme nécessaire au paiement de son loyer :

« — Pour le reste, je travaillerai, » nous dit-elle ; « je veux me rendre digne de la confiance qu'on me témoigne, digne du bien qu'on consent à attendre de moi, toute misérable que je suis ! Recevoir votre argent, ce serait gâter la première bonne pensée qui soit née depuis long-temps dans mon cœur ! À compter d'aujourd'hui, la chambre que je vais occuper encore n'est pas la mienne, mais celle d'Émilie. Si elle vient m'y trouver, ce qui est probable, ne serait-ce que pour y savoir des nouvelles de Yarmouth, elle y sera chez elle pendant que je courrai vous prévenir de son arrivée. »

Nous la quittâmes après lui avoir laissé nos deux adresses, doutant aussi peu d'elle que si c'était une sainte qui nous eût dit : « Fiez-vous à moi. »

Plusieurs semaines s'écoulèrent sans que je revisse Martha ; mais M. Peggoty continuait d'être en communication avec elle. Bientôt la mort franchit le seuil de ma demeure, et au milieu des lugubres images qui en peuplèrent la solitude, je me figurai de nouveau qu'Émilie aussi avait cessé de vivre et que M. Peggoty s'était flatté d'une vaine espérance ; lui, cependant, inébranlable dans sa foi au retour de la fugitive, il l'attendait toujours.

J'étais un matin, avec ma tante, dans son jardin, lorsqu'on me remit un billet contenant ces lignes, signées des initiales R. D.,

sans lesquelles j'aurais bien reconnu le style de Rosa Dartle :

« Le respectable hypocrite que nous vous fîmes entendre a gagné son argent. Hier, il avait retrouvé les traces de la vile créature dont vous êtes le féal champion ; mais, avant de vous écrire, j'avais voulu m'assurer, par moi-même, que c'était bien elle, et peut-être aussi, je l'avoue, me donner le plaisir de l'humilier de mon mépris… Je suis arrivée trop tard ; j'ai à peine aperçu cette odieuse idole de James Steerforth, que déjà l'insolent marinier de Yarmouth l'emportait dans ses bras jusqu'à la voiture de place qui les a emmenés tous deux je ne sais où. Nous avons quelques motifs de croire que le Littimer employé par nous à découvrir cette misérable, agissait en même temps dans un autre intérêt : James Steerforth revient aussi de la côte d'Espagne. Que la vile créature et ses amis n'oublient pas qu'elle ne pourrait impunément lui inspirer un second caprice… Vous avez vous-même déclaré que l'oncle et la nièce avaient renoncé à cette proie de haute volée. Si le refus d'épouser le valet cachait l'arrière-pensée de voir revenir le maître à ses pieds, je n'arriverais plus trop tard cette fois, je vous le jure. »

» R. D. »

J'aurais été plus indigné du style outrageant d'une pareille lettre, sans l'heureuse nouvelle que j'apprenais ainsi à travers les menaces et les mépris de cette femme indéfinissable. J'allais la communiquer à ma tante, qui se rapprochait de moi après être allée donner un ordre à Jeannette pendant que je la lisais, lorsque Jeannette elle-même vint nous annoncer que M. Daniel Peggoty désirait me parler. — « Qu'il entre ! » m'écriai-je, et, courant au-devant lui, je lui serrai cordialement la main.

Après quelques paroles rapidement échangées entre nous, ma tante, non moins curieuse que moi du récit que M. Daniel Peggoty venait nous faire, passant son bras dans le sien, le conduisit sous un berceau où nous nous assîmes, elle à sa droite, moi à sa gauche.

« — Martha nous a tenu parole, M. Davy, » dit-il, « c'est elle qui est venue hier au soir me chercher. Émilie était depuis quelques heures chez elle, où elle l'avait laissée toute tremblante encore à l'idée de se savoir si près de moi. Je courus, et, pressant ma chère fille sur mon cœur sans qu'il nous fût possible à elle ni à moi de proférer deux paroles, je l'emmenai au logement où je l'ai si long-temps attendue. Ce n'est que là qu'elle m'a, je crois, complètement reconnu en tombant tout-à-coup à mes pieds et m'adressant ses prières comme à Dieu. Je n'étais guère moins troublé qu'elle, je vous assure, Monsieur Davy, d'entendre cette voix si douce à mon cœur, et de voir celle qui, enfant, était l'ange de la maison, s'humiliant, s'accusant, implorant mon pardon ! Malgré ma reconnaissance pour le ciel qui me la rendait, je sentais là, je l'avoue, comme une cruelle blessure. »

M. Peggoty passa sa main sur ses yeux pour les essuyer sans chercher à dissimuler ses larmes, et il reprit :

« — Mais cette douleur ne pouvait durer ; mon Émilie était retrouvée ; ne suffisait-il pas de me dire : c'est elle, la voilà ? Excusez-moi si je me laisse aller à parler ainsi de moi… cela m'est échappé avant que je m'en fusse aperçu.

» — Vous êtes le dévouement même, » lui dit ma tante, « et vous aurez votre récompense.

» — Lorsque mon Émilie, » poursuivit-il, « prit la fuite de la maison où elle était retenue prisonnière par ce venimeux serpent que M. Davy connaît bien, et Dieu le confonde, — il faisait nuit, une nuit noire, avec un ciel étoilé. Émilie, dans un accès de délire, courut le long de la plage, se croyant sur nos sables de Yarmouth, cherchant notre barque et nous criant de tourner la tête vers elle, parce qu'elle revenait à nous. Elle s'entendait crier elle-même, comme si c'eût été une autre, et, quoique les galets de la grève lui eussent cruellement meurtri les pieds, elle courait toujours ne les sentant pas. Tout-à-coup, le jour se leva, un jour de pluie et de vent ; Émilie était tombée sur un tas de pierres, une femme lui parlait et lui demandait dans le langage du pays ce qui lui était arrivé. Émilie, ouvrant les yeux, la reconnut pour une de celles à qui elle avait souvent parlé sur ce rivage ; car, quoiqu'elle eût couru long-temps pendant la nuit et qu'elle fût tombée loin de la maison d'où elle fuyait, ses promenades à pied, en voiture ou en bateau, l'avaient maintes fois conduite jusque-là, et toute cette plage lui était devenue familière, si bien que la femme qui la rencontrait en cet état la reconnut aussi et se souvint même qu'un jour Émilie avait fait quelques petits présents à ses enfants. Elle l'aida à se relever et la recueillit dans sa chaumière. Que le ciel la bénisse, elle et ses enfants ! Le mari de cette brave femme était à la mer ; elle garda le secret sur l'étrangère, dont elle prit soin pendant plusieurs semaines qu'elle resta malade chez elle ; car bientôt Émilie eut une fièvre, une fièvre étrange, que les savants expliquent sans doute mieux que moi, et qui lui fit soudain oublier la langue de ce pays. Elle ne pouvait plus parler que la sienne, que personne autour d'elle ne comprenait. Émilie se rappelle comme un rêve le temps qu'elle resta là, parlant toujours sa propre langue, se croyant toujours sur la plage de Yarmouth, di-

sant à ceux qui l'entouraient d'aller avertir son oncle qu'elle se mourait et le suppliait de lui envoyer une seule parole de pardon. Il lui semblait aussi entendre sous la fenêtre, tantôt l'homme qui l'avait voulu retenir prisonnière et qui voulait la ramener, tantôt l'autre qui la cherchait aussi ; mais tout ce qu'elle entendait et tout ce qu'elle voyait, c'était confusément, comme assourdie par un bruit lointain, éblouie par une rouge lueur de flamme, sans pouvoir s'en rendre compte et sans savoir si elle devait rire ou pleurer. Après ce long délire survint un sommeil, et, après ce sommeil, un réveil si paisible qu'elle ne distinguait plus d'autre son que le murmure de la mer bleue et sans marée du pays où elle se trouvait. Un moment, elle se serait encore figurée être à Yarmouth un dimanche matin ; mais la treille qui projetait ses pampres à la croisée, ainsi que les collines qu'elle aperçut au-delà de la mer, la détrompèrent, et la brave femme qui l'avait soignée dans sa fièvre s'approchant du lit, elle vit bien qu'elle était loin de Yarmouth. Bientôt un des enfants vint à elle, et, lui donnant le nom qu'elle avait voulu autrefois, elle-même, que les enfants lui donnassent, au lieu de l'appeler dame, comme dans ce pays : « fille de pêcheur, » lui dit-il, je vous ai apporté un coquillage. » À ces mots, Émilie fond en larmes, toute sa mémoire lui est revenue.

» Quand Émilie se sentit assez forte, » poursuivit M. Peggoty après avoir encore essuyé ses yeux en silence, « elle résolut de partir pour l'Angleterre. Le mari de l'excellente créature qui lui avait donné asile était de retour. Avec son aide, elle s'embarqua sur un bâtiment de commerce pour Livourne, et de Livourne, pour la France. Elle avait trop peu d'argent pour récompenser grandement ses hôtes, mais j'en suis presque bien aise, tout pauvres qu'ils étaient. Ce qu'ils avaient fait pour elle est enregis-

tré dans le ciel, M. Davy, et y survivra à tous les trésors de ce monde.

» À peine débarquée à un port du midi de la France, Émilie aperçut, à quelques pas d'elle, celui qui nous l'avait enlevée. Saisie de terreur, elle sortit aussitôt de la ville et ne s'arrêta plus que dans un port sur l'Océan où elle s'embarqua de nouveau pour Douvres. Ce qui, jusque-là, avait soutenu son courage, était la pensée de se rendre à Yarmouth, et cependant, en mettant le pied sur le sol d'Angleterre, le cœur lui manqua ; la peur de ne pas être pardonnée, la peur d'être montrée au doigt, la peur que la douleur de son départ n'eût tué quelqu'un de nous, la peur de mille choses ébranla sa résolution : « Oncle, » m'a-t-elle dit, « la pire de toutes les peurs était celle de ne pas être digne de faire ce que désirait tant mon pauvre cœur saignant ! Je me détournai du chemin, tout en priant Dieu de m'accorder la grâce de me traîner jusque sur votre seuil, de le baiser pendant la nuit, et d'y être trouvée morte le lendemain matin.

» Elle vint à Londres ! » reprit M. Peggoty avec l'accent d'un homme qui vient d'échapper à un horrible danger; « figurez-vous mon Émilie seule dans Londres le soir, n'ayant plus une pièce d'argent, jeune et belle, s'adressant à une femme d'un air décent, qui promet de la conduire le lendemain chez Martha de qui elle espère avoir des nouvelles de sa famille, et, en attendant, lui offrant son propre logement pour y passer la nuit. Le lendemain, cette même femme la retenait sous divers prétextes, en la flattant de la promesse de lui procurer un honnête travail… Ce fut en ce moment que Martha, qui ne connaissait que trop cette perfide femme, arrive dans la maison afin d'acquitter une ancienne dette ; elle y trouve Émilie, devine le complot infâme tramé

contre elle, lui crie de la suivre, l'emmène, accourt m'avertir ; et me rend ma fille bien-aimée ! Toute cette nuit, dit M. Peggoty, nous avons veillé ensemble, mon Émilie et moi ; elle n'a reposé sa tête que sur mon épaule ; mais ses larmes se sont mêlées aux miennes, et nous savons désormais que nous pouvons avoir confiance l'un en l'autre. »

En laissant parler M. Peggoty, il m'a été impossible de reproduire son langage de simple pêcheur, tour à tour naïf et pathétique, qui toucha souvent ma tante au point de la faire sangloter comme un enfant.

Elle n'avait point encore essuyé ses larmes que je dis à M. Peggoty : « — Mon vieil ami, avez-vous pris une décision pour l'avenir ? » Je pensais, en le questionnant ainsi, à ce que je répondrais à la lettre de Miss Rosa Dartle, non pour elle, mais pour M Steerforth.

« — Monsieur Davy, » me répondit-il, « il est une autre patrie pour Émilie et pour moi ; nous irons la chercher bien loin sur la mer. Notre avenir est là.

» — Ma tante, » dis-je en traduisant sa réponse, « ils émigreront ensemble.

» — Oui, » répondit M. Peggoty avec le sourire de l'espérance. « Personne n'aura de reproches pour ma bien-aimée Émilie en Australie. Nous y commencerons une vie nouvelle.

» — Et avez-vous fixé, » lui demandai-je encore, « une époque pour votre départ ?

» — Déjà ce matin, au point du jour, » nous dit-il, « je suis allé aux bassins du port et j'ai vu un navire en partance qui doit

mettre à la voile avant quinze jours. Nous arrêterons notre passage.

» — Émilie et vous seulement ?

» — Oui, » répondit-il ; « ma sœur, voyez-vous, M. Davy, vous est trop attachée à vous et aux vôtres, elle est trop peu accoutumée à l'idée de quitter jamais son pays pour que je voulusse lui faire entreprendre un pareil voyage… et puis… M. Davy, elle a quelqu'un dont elle prend soin… il ne faut pas l'oublier.

» — Le pauvre Cham ! » dis-je.

« — Ma sœur, » continua M. Peggoty, « est devenue pour lui une autre mère, et lui, le pauvre garçon, il lui ouvre volontiers son cœur… sans elle, il serait trop seul.

» — Et M Gummidge ?

» — Ah ! j'ai pour la brave M Gummidge toute la considération possible : c'est la veuve d'un vieil ami, et je sais combien elle a raison de le regretter, quoique ceux qui n'ont pas connu l'ancien comme moi puissent trouver qu'elle en parle un peu trop souvent. La pauvre femme, si elle était plus jeune, je n'hésiterais pas à l'emmener avec nous ; mais je ne partirai pas sans lui avoir fait un sort confortable. »

Il n'oubliait personne.

« — Il est encore une chose, M. Davy, dont je voulais vous prier, » dit-il en tirant de son gilet une enveloppe qu'il me remit ; « vérifiez si ce papier contient cinquante-deux livres sterling en billets de banque : à cette somme, j'ajouterai celle qu'Émilie avait au moment de sa fuite et dont je lui ai demandé le compte sans

lui expliquer pourquoi… Je désire que vous remettiez le tout à la mère de vous savez qui, pour lui être rendu quand nous serons partis et trop loin pour qu'on nous le renvoie.

» — Puisque vous pensez que vous devez en agir ainsi, » lui dis-je, « je le pense comme vous, et je remplirai fidèlement votre commission.

» — Maintenant, » dit-il, « je ne savais pas encore ce matin si j'aurais le courage d'aller raconter moi-même à Cham le retour d'Émilie ; cependant je lui ai écrit quelques lignes, en lui promettant d'aller prendre congé de lui… Or, je réfléchis que je n'ai pas de temps à perdre, et je me mettrai, dès demain, en route pour Yarmouth.

» — Désirez-vous que je vous accompagne ? » lui demandai-je voyant bien qu'il n'avait pas exprimé toute sa pensée.

« — Si vous pouviez m'accorder cette faveur, M. Davy, » répondit-il, « j'avoue que je me sentirais moins triste d'aller avec vous ! »

Je n'étais que trop libre !… Nous étions le lendemain ensemble sur la route de Yarmouth. En arrivant, je ne voulus pas assister à la première entrevue de M. Peggoty avec sa sœur et son neveu. J'exprimai donc pour excuse, en passant dans la rue de M. Omer, le désir de lui faire une visite et je laissai mon compagnon prendre les devants. M. Omer, qui était devenu grand-père, se consolait avec ses petits-enfants des accès plus fréquents de son, asthme : il me présenta toute sa petite famille. Ma visite terminée, je fis encore un assez long détour pour me rendre à la demeure de Cham. Ma bonne Peggoty y avait fixé son domicile, ayant loué sa propre maison au successeur de M. Barkis, lequel

lui payait une rente en outre de ce qu'il avait donné pour la clientèle, la voiture et le cheval… le même cheval, je crois, que M. Barkis conduisait si lentement.

Je les trouvai réunis dans la cuisine avec M Gummidge, que M. Peggoty était allé chercher d'abord à la maison-navire. Je doute qu'elle eût quitté son poste si tout autre que lui était venu la relever. M. Peggoty ayant fait son récit, ma bonne Peggoty et M Gummidge tenaient leurs mouchoirs sur les yeux : Cham, qui venait de rentrer, avait été obligé, pour résister à son émotion, d'aller faire une courte promenade sur la plage. Ma présence qui, une heure auparavant, les eût peut-être gênés, leur était d'un vrai secours à tous. Cham me serra affectueusement la main et me parla du voyage de son oncle ainsi que des merveilles qu'il raconterait dans ses lettres ; mais il éluda de nommer Émilie, paraissant d'ailleurs plus calme que son oncle lui-même.

J'admirai plus encore sa force d'âme lorsque, le soir, ma bonne Peggoty, en m'installant dans une petite chambre où le volume des crocodiles m'attendait sur la table, m'assura que Cham était toujours de même. « Je le crois bien triste au fond du cœur, » dit-elle, « mais il est d'une douceur d'ange et il travaille avec plus de courage qu'aucun des ouvriers du chantier. Le soir, nous nous entretenons souvent de notre ancienne vie dans la maison-navire, et il parle d'Émilie enfant… jamais d'Émilie parvenue à l'âge de femme. »

Il m'avait semblé que Cham désirait causer avec moi seul à seul, et je résolus d'aller à sa rencontre le lendemain soir lorsqu'il rentrerait du chantier. Pendant toute cette journée, M. Peggoty, qui avait dormi dans son hamac — après avoir éteint pour la première fois depuis long-temps la lumière placée à la fenêtre, —

s'occupa de mettre à part tout ce qu'il voulait envoyer à Londres, ayant décidé de vendre le reste ou de le donner à M Gummidge. Celle-ci l'aida du matin au soir et, sur les six heures, je me dirigeai du côté du chantier. L'expression de la physionomie de Cham ne m'avait pas trompé la veille. Cham vint à moi du plus loin qu'il m'aperçut et me dit en baissant les yeux :

« — M. Davy, l'avez-vous vue ?

» — Non, » lui répondis-je.

« — La verrez-vous, M. Davy ?

» — Cela lui serait peut-être trop pénible.

» — Oui, je le crains, » dit—il.

« — Mais Cham, mon ami, s'il était quelque chose que vous voulussiez lui faire savoir, je pourrais le lui écrire : ce serait pour moi une mission sacrée.

» — J'en suis certain. Merci, M. Davy… » et, après que nous eûmes quelque temps marché ensemble en silence : « — Je voudrais qu'elle sût, » reprit-il, « que je lui pardonne… ou plutôt que je la supplie de me pardonner elle-même de lui avoir imposé mon fidèle attachement ; car plusieurs fois je me le reproche et je pense que si je ne l'avais pas forcée de promettre qu'elle m'épouserait, sa confiance en moi était telle qu'un jour ou l'autre elle m'eût révélé ce qui se passait dans son cœur… elle eût accepté mes conseils et j'aurais pu la sauver. »

Je lui serrai la main : — « Est-ce là tout, mon cher Cham ?

» — Quelque chose encore, » reprit-il après un autre intervalle de recueillement silencieux ; — je l'aimais… j'aime encore son

image et son souvenir — trop profondément pour espérer lui persuader que je suis un homme heureux. Je ne pourrais l'être qu'en l'oubliant… et en même temps je ne sais si je consentirais à lui laisser croire que je l'oublie ! mais, M. Davy, vous qui avez étudié, si vous pouviez lui faire savoir que, quelque malheureux que je sois, je puis encore endurer la vie et mon malheur, avec l'espoir de la retrouver un jour là où il n'y a plus de coupables ni de méchants ; — si vous pouviez la consoler à mon endroit en lui expliquant comment je ne serai jamais le mari d'une autre et que je prierai toujours pour elle… Oui, M. Davy, dites-lui ou écrivez-lui cela. »

Je lui serrai de nouveau la main.

« — Je vous remercie, » me dit-il, « c'est bien à vous d'avoir cherché à me voir et à m'entendre au milieu de vos propres chagrins… et maintenant, je ne pourrai aller jusqu'à Londres dire adieu à celui qui a été plus qu'un père pour les deux orphelins ; mais vous serez là quand il s'embarquera : chargez-vous à ce dernier moment d'être l'interprète de ma reconnaissance pour lui. »

Je le lui promis.

Il me réitéra tous ses remerciements et me dit :

« — Bonsoir, je sais où vous allez. »

Et son geste m'expliquant qu'il ne pouvait plus mettre les pieds dans la vieille maison-navire, il s'éloigna. Mon regard le suivit, et je le vis se tourner vers la mer, où une bande de lumière à l'horizon devait avoir frappé sa vue comme la mienne.

La porte de la maison-navire était entr'ouverte. En entrant, je la trouvai vide de tout son mobilier, excepté un des vieux coffres

sur lequel était assise M Gummidge, avec une corbeille sur ses genoux et contemplant M. Daniel Peggoty ; lui, un coude sur le manteau de la cheminée, il regardait la flamme expirante de quelques charbons dans la grille du foyer ; mais, à mon arrivée, il releva la tête et me dit gaiement :

« — Vous venez, M. Davy, prendre congé de la vieille barque, n'est-ce pas ? elle est assez nue comme cela ?

» — En effet, » lui répondis-je, « vous n'avez pas perdu votre temps.

» — Nous l'avons du moins bien employé ; M Gummidge a travaillé comme… en vérité, je ne sais pas comme quoi, » dit M. Peggoty en la regardant sans pouvoir trouver une métaphore qui exprimât suffisamment la louange qu'il voulait lui décerner.

M Gummidge, penchée sur sa corbeille, ne fit aucune observation.

« — Voici, » me dit tout bas M. Peggoty, « le petit coffre sur lequel vous aimiez à vous asseoir à côté d'Émilie ; je veux l'emporter avec moi, et voici votre ancien petit lit, M. Davy ! »

Ces souvenirs du passé me firent soupirer. Je me rappelai ma première nuit dans la maison-navire ; je me rappelai mes promenades sur la plage avec la petite fille aux yeux bleus ; puis je me rappelai Steerforth, et je ne sais quelle folle imagination m'attrista comme s'il n'était pas loin, comme s'il allait tout-à-coup m'apparaître.

« — Quel vent s'est élevé ce soir ! » remarqua M. Peggoty.

En effet, le vent, sans souffler avec violence, avait une voix solennelle et qui gémissait comme une plainte mélancolique autour de la maison à la veille d'être déserte.

« — Il se passera du temps, » continua M. Peggoty en me parlant presque à l'oreille, « avant que le vieux navire trouve de nouveaux locataires : on le regarde, à Yarmouth, comme une habitation qui porte malheur.

» — Appartient-il à quelqu'un de la ville ? » demandai-je.

« — Oui, à un constructeur de mâtures, et je dois lui en remettre la clé ce soir. »

Je suivis M. Peggoty, qui se levait pour donner un coup d'œil à la petite chambre, et nous revînmes à M Gummidge, toujours assise sur le coffre. M. Peggoty, posant la lumière sur la cheminée, la pria de lui laisser emporter ce siège en dehors de la porte.

« — Daniel, » dit M Gummidge abandonnant soudain la corbeille et s'attachant à son bras, « Daniel, mes dernières paroles prononcées dans cette maison sont celles-ci : Je ne dois pas être laissée ici ; ne pensez pas me laisser après vous, Daniel ! oh ! ne le pensez pas, Daniel ! »

M. Peggoty, surpris par cette apostrophe imprévue, semblait sortir d'un rêve ; ses yeux allaient de M Gummidge à moi, et de moi à M Gummidge, tandis que celle-ci lui répétait avec une véritable véhémence :

« — Non, mon cher Daniel, vous ne me laisserez pas ; vous me prendrez avec vous, Daniel, vous me prendrez avec vous et avec Émilie. Je serai votre servante constante et fidèle ; s'il y a des esclaves dans les pays où vous allez, je m'engage à en être une au-

près de vous, et je serai heureuse… Ne me laissez donc pas, Daniel ! mon cher et bon Daniel !

» — Ma chère amie, » dit enfin M. Peggoty retrouvant la parole, « vous ne savez pas quel long voyage ce sera et quelle vie dure il nous faudra mener.

» — Oui, je le sais, Daniel, oui, je le devine, » s'écria M Gummidge ; « mais ma dernière parole sous ce toit est que je mourrai si vous ne m'emmenez pas. Je puis manier une bêche, Daniel ; je sais travailler, je sais mener use vie dure, je sais être douce et patiente… plus que vous ne le croyez, Daniel… Vous voulez me faire une rente en partant, mais je ne la toucherai pas, devrais-je mourir de faim. J'irai avec vous et avec Émilie, si vous me le permettez, jusqu'au bout du monde ! Je sais ce qu'il en est ; je sais que vous craignez mon humeur triste et plaintive ; mais, mon vieil ami, ce n'est plus cela ; je ne suis pas restée seule et si long-temps à veiller et à rêver à vos peines, sans qu'il en soit résulté quelque bien. M. Davy, je vous en supplie, parlez pour moi ; je connais le caractère de Daniel et celui d'Émilie, je connais leurs chagrins et je pourrai leur être utile. Daniel ! mon cher Daniel ! permettez-moi d'aller avec vous ? »

M Gummidge saisit la main de M. Daniel, la baisa avec la plus touchante ferveur, l'inondant des larmes de sa reconnaissance et de son affection.

Nous emportâmes le petit coffre, nous éteignîmes la lumière, nous verrouillâmes la porte en dehors et laissâmes la vieille maison-navire fermée, comme une tache noire sur l'ombre de la nuit. Quand nous retournâmes à Londres, M Gummidge et sa corbeille

étaient avec nous sur l'impériale de la diligence… M Gummidge était heureuse.

Troisième partie · Chapitre 15

J'aborde maintenant cette catastrophe si imposante, si terrible et tellement liée à tous les autres événements de mon enfance, que, dès les premières pages de ces Mémoires, je n'ai pas cessé un moment de l'avoir présente devant les yeux, projetant de loin son ombre sinistre sur les vicissitudes de ma vie.

Depuis qu'elle s'est accomplie, j'en ai rêvé souvent, et ses horreurs ont plus d'une fois troublé mon sommeil au milieu du silence des nuits. Par une indestructible association de pensées et de sensations, je tressaille quand certain vent souffle de la mer.

Le navire qui devait transporter les émigrants allait mettre à la voile sous huit jours au plus tard. Ma vieille bonne vint à Londres, et, le soir, me trouvant seul avec elle et son frère, à la suite d'une conversation où il avait été beaucoup question de Cham leur neveu, me rappelant ce que je lui avais promis, je changeai d'avis relativement à la lettre que je devais remettre ou faire remettre à Émilie lorsque je prendrais congé de M. Daniel. Je pensai qu'il serait mieux de ne pas attendre ce moment suprême, afin qu'Émilie eût le temps, si elle le désirait, d'écrire elle-même quelques lignes d'adieu à l'infortuné, dont la résignation, m'assurait ma vieille bonne, ne s'était pas démentie depuis ma dernière entrevue avec lui sur la plage d'Yarmouth.

Je m'assis donc à mon bureau avant de me coucher, et, dans une lettre aussi simple que possible, sans chercher aucune phrase, je rendis fidèlement les propres paroles de Cham. Ma lettre finie et cachetée, je la descendis pour qu'elle fût portée le lendemain matin à l'adresse de M. Peggoty, et, par un billet sous la même enveloppe, je priai celui-ci de la remettre à sa nièce.

Plus faible alors de santé que je ne me figurais l'être, je ne m'endormis qu'au point du jour, et il était tard quand je me sentis réveillé par la présence muette de ma tante auprès de mon lit. Je sentis dans mon sommeil qu'elle était là, et c'est une sensation qui n'est pas inconnue, je suppose, à d'autres.

« — Trot, mon cher ami, » me dit-elle dès que j'ouvris les yeux, « je n'ai pu prendre sur moi de troubler votre sommeil ; M. Peggoty est ici, faut-il le faire monter ?

» — Oui, » répondis-je ; et il parut bientôt. Il me serra la main et me dit ; « — J'ai remis votre lettre, et je vous apporte la réponse d'Émilie à Cham. Elle m'a prié de vous la faire lire, et, si vous le pouvez, de la lui faire parvenir vous-même.

» Je lus ce qui suit :

« On m'a communiqué vos paroles. Ah ! que puis-je écrire pour vous remercier de vos sentiments bienveillants à mon égard !

» J'ai mis ces paroles contre mon cœur ; je les conserverai là jusqu'à ma mort ; elles le déchireront, mais elles le consoleront aussi. J'ai prié sur cette expression de votre bonté, j'ai prié avec ferveur. Quand je réfléchis à ce que vous êtes, à ce qu'est notre

oncle, je comprends ce que Dieu doit être, et j'ai le courage de l'implorer.

» Adieu pour toujours… à vous, mon ami, adieu pour toujours en ce monde ! si, dans l'autre, je suis pardonnée, je ressusciterai enfant et reviendrai à vous. Reconnaissance et bénédiction ! Adieu, adieu pour toujours ! »

C'était la réponse d'Émilie avec les traces de ses larmes.

« — Puis-je lui dire, » me demanda M. Peggoty, « que vous vous chargez de la lui faire parvenir, M. Davy ?

» — Sans doute, » répondis-je, « mais je réfléchis…

» — Eh bien ! M. Davy ?

» — Je réfléchis que je vais retourner à Yarmouth. J'ai tout le temps d'y aller et de revenir avant le départ du navire. Ma pensée est sans cesse occupée de Cham dans sa solitude. Lui remettre moi-même cette lettre d'Émilie et pouvoir lui faire savoir par vous, au moment de l'embarquement, qu'il l'a reçue, ce sera une bonne action. J'ai accepté solennellement le message dont Cham me chargea, et je ne puis m'en acquitter trop complètement. Le voyage n'est rien pour moi. Dans l'agitation et le trouble de mon esprit, le mouvement m'est nécessaire. Je partirai ce soir. »

Quoique M. Daniel Peggoty cherchât franchement à me dissuader, je vis qu'il était, au fond, de mon avis, et si j'avais eu besoin d'être confirmé dans ma résolution, cela eût suffi. À ma prière, il alla au bureau de la malle-poste, et y retint, pour moi, une place sur le siège. Le soir, j'étais encore sur cette route que j'avais parcourue tant de fois.

Au premier relai après Londres, je ne pus m'empêcher de dire au cocher : « Ce ciel-là ne vous semble-t-il pas remarquable ? je ne me rappelle pas en avoir vu un pareil.

» — Ni moi, » me répondit-il ; « c'est signe de gros temps, Monsieur, on ne tardera pas à entendre parler d'avaries sur mer. »

C'était une masse flottante et confuse de nuages dont la couleur rappelait celle de la fumée qui s'échappe du bois humide. Dans la ténébreuse profondeur de ce chaos, la lune semblait plonger par moments, comme si, au milieu d'un horrible dérangement des lois de la nature, elle avait perdu sa route et la cherchait épouvantée. Le vent, qui avait soufflé depuis le matin, s'élevait alors avec un bruit extraordinaire. Au bout d'une autre heure, il augmenta encore ; le ciel s'obscurcit de plus en plus, et les chevaux de la diligence avaient peine à avancer. Plus d'une fois (nous étions en septembre, époque où les nuits ne sont pas encore longues), les deux chevaux de volée s'arrêtèrent tout court et détournèrent la tête ; nous craignîmes que la voiture ne fût emportée ; aux rafales se mêlaient aussi des ondées à gouttes serrées qui nous forçaient de faire halte si nous pouvions atteindre un couvert d'arbres ou l'abri d'un mur.

Quand le jour parut, la violence du vent ne fit que s'accroître. Je m'étais trouvé à Yarmouth par des gros temps qui faisaient dire aux marins que le vent tirait des coups de canon, mais je n'avais rien vu qui approchât de celui-ci. Nous arrivâmes tard à Ipswich, ayant eu à conquérir en quelque sorte pied à pied tout le parcours de la route depuis le premier relai à quinze milles de Londres. Nous aperçûmes sur la place du marché une foule de gens qui s'étaient sauvés de leurs lits pendant la nuit, de peur que

les cheminées ne leur tombassent sur la tête. Quelques-uns de ceux qui se groupèrent dans la cour de l'auberge où nous changions de chevaux, nous dirent que de larges lames de plomb avaient été enlevées d'un des clochers de la ville et précipitées au milieu d'une rue de traverse qu'elles bloquaient encore. D'autres racontaient que les paysans des villages voisins avaient vu de grands arbres déracinés et des meules de blé éparpillées à travers les champs et les chemins. La tempête cependant ne diminuait pas et le vent mugissant de plus fort en plus fort.

Àmesure que nous approchions de la mer d'où ce terrible vent soufflait contre le rivage, et long-temps avant que nous vissions la mer elle-même, nous sentîmes à nos lèvres son écume âcre, et une pluie salée tomba sur nous. L'eau couvrait l'espace de plusieurs milles dans le pays plat qui avoisine Yarmouth. Il n'était pas une mare qui ne fouettât ses bords et ne soulevât son inondation de petits brisants dans notre direction. Quand nous fûmes en vue de la plage, les vagues montant à l'horizon maritime y figuraient au-dessus de l'abîme les accidents d'un rivage supérieur avec des tours et des édifices ; quand enfin nous entrâmes dans la ville, les habitants accoururent sur les portes des maisons, l'air effaré, ne pouvant concevoir comment la malle avait pu voyager par une nuit pareille.

Je descendis à la vieille auberge et me dirigeai vers la mer, pensant rencontrer Cham sur la plage. Ce ne fut pas sans efforts que je franchis la rue, parsemée de graviers et d'algues, sous une pluie de flocons d'écume, sous une grêle de tuiles et d'ardoises, louvoyant d'une maison à l'autre, me heurtant avec tous ceux qui se cramponnaient comme moi aux angles pour résister aux rafales. Sur la plage même, je ne vis pas seulement les marins, mais

la moitié des hommes de la population, s'abritant derrière les constructions du quai, quelques-uns s'avançant de temps en temps pour regarder la mer, et, repoussés bientôt par la fureur de l'ouragan, trop heureux de pouvoir rétrograder à pas obliques jusqu'au point d'où ils s'étaient écartés en osant le braver.

Ayant joint ces groupes, j'y trouvai des femmes en pleurs dont les maris étaient à la mer sur des barques à pêcher les harengs ou les huîtres, et qu'on avait trop raison de croire avoir sombré avant de s'être réfugiés dans aucun port ; j'y trouvai des vieillards hochant la tête, regardant tantôt le ciel, tantôt la mer, et se parlant tout bas les uns aux autres ; des armateurs se communiquant leurs inquiétudes ; des jeunes gens consultant le visage des hommes plus âgés qu'eux, et enfin de robustes marins braquant leurs lunettes pour examiner les vagues comme si c'eût été une invasion ennemie.

Le terrible élément lui-même, lorsque, entre deux rafales, au milieu du bruit étourdissant et de l'agitation générale, je pouvais saisir un moment pour le contempler, me remplissait de trouble. On eût dit, en voyant les lames s'amonceler puis retomber soudain, qu'elles allaient submerger la ville ; en se retirant avec fracas, elles se creusaient de profonds ravins sur la plage, comme si elles eussent voulu miner la terre. À peine quelques-unes s'étaient-elles brisées avant d'atteindre le rivage, que leurs fragments semblaient animés par la même fureur de destruction qui les rassemblait pour former un nouveau monstre : c'était une rapide succession de métamorphoses tumultueuses, d'humides montagnes changées en vallées, de vallées changées en montagnes, de sons effrayants qu'on aurait pris pour le craquement d'un monde ; — le rivage fantastique de l'horizon tombait et se

relevait avec ses tours et ses remparts de vapeurs, les nuages pourchassaient les nuages, les vagues pourchassaient les vagues, et la nature entière paraissait au moment d'être engloutie par l'abîme.

Ne rencontrant pas Cham parmi les spectateurs de cette tempête mémorable, — car on s'en souvient encore à Yarmouth et on la cite comme la plus grande qui ait jamais soufflé sur la côte, — je revins sur mes pas vers sa demeure : elle était fermée. Personne ne répondant à mes coups de marteau, je me rendis, par des passages et des ruelles, au chantier où il travaillait. On m'apprit là qu'il était allé à Lowestoft pour y exécuter quelques travaux de son état, mais qu'il serait de retour le lendemain matin de bonne heure.

Je rentrai alors à mon auberge, où je changeai de linge et essayai de dormir, mais en vain. À cinq heures de l'après-midi, je m'étais assis près du feu dans la salle commune. Le garçon vint tisonner le charbon, cherchant un prétexte pour engager la conversation ; il me dit que deux bâtiments de Newcastle avaient coulé bas à quelques milles de Yarmouth avec leurs équipages, et qu'on signalait d'autres navires dans la rade, luttant encore, mais dont la perte était à peu près certaine :

« — Dieu ait pitié d'eux et de tous les pauvres marins, » ajouta-t-il, « si nous avons une seconde nuit comme la dernière ! »

J'éprouvais un grand accablement, le vide de la solitude, une sorte de vague inquiétude relativement à l'absence de Cham, que je ne m'expliquais pas bien. Mon malheur récent me disposait sans doute à ces accès d'amère tristesse ; mais à mes impressions du passé se mêlait une émotion présente qui, peu à peu, boule-

versa l'ordre de mes idées et de mes souvenirs : je ne concevais plus que confusément les époques et les distances. Si j'étais sorti dans les rues de Yarmouth, j'aurais sans surprise rencontré quelqu'un que je savais être à Londres. C'était, sous ce rapport, une curieuse inattention qu'il y avait dans mon esprit, et cependant la vue des lieux où je me trouvais y avait réveillé toutes les images du passé, singulièrement vives et distinctes.

Les causes physiques exercent une telle influence sur notre moral, que sans doute le vent violent auquel j'avais été si longtemps exposé n'était pas étranger au trouble de mon esprit, et naturellement encore, les lugubres détails que le garçon d'auberge me donna sur la perte de deux navires, se lia malgré moi à mon inquiétude sur ce que Cham était devenu. Je me disais que peut-être il aurait voulu revenir par mer de Lowestoft, et qu'il se serait noyé. Cette crainte s'empara tellement de moi, que je résolus de retourner au chantier avant mon dîner et d'y demander au chef constructeur s'il pensait qu'il y eût quelque vraisemblance que Cham pût songer à s'embarquer. S'il avait le moindre motif de le supposer, je partirais pour Lowestoft afin de l'en empêcher en le ramenant avec moi.

Je commandai à la hâte mon dîner, et retournai au chantier. Je n'y arrivai pas trop tôt, car le chef constructeur, une lanterne à la main, fermait la porte de la cour. Il rit de ma question, et répondit qu'il n'y avait pas à craindre que, par un temps pareil, un homme de sens ou même un fou prît la voie de mer, encore moins Cham Peggoty, élevé à bord d'un bateau.

Je comptais si bien sur cette réponse, que je m'étais senti vraiment honteux de la question, et cependant je l'avais faite malgré moi.

Je rentrai à l'auberge. En ce moment le vent redoublait de violence, sifflant, hurlant, mugissant sur tous les tons par les fentes des portes et des fenêtres ou par les tuyaux des cheminées. Ajoutez à ce vacarme le tumulte de la mer, le tremblement de la maison qui m'abritait sous son toit, l'obscurité de la nuit, en un mot, tout ce qui revêt une tempête de ses terreurs réelles ou imaginaires.

Je ne pouvais achever mon repas, je ne pouvais rester assis, je ne pouvais me fixer sur rien. Quelque chose au-dedans de moi-même, répondant à la tempête extérieure, y excitait un tumulte moral. Cependant, au milieu du désordre de mes idées, d'accord avec le désordre des éléments, — c'était toujours la tempête elle-même et mon inquiétude pour Cham qui revenaient sur le premier plan.

Ayant laissé desservir la table sans avoir presque mangé un morceau, j'essayai de me reconforter avec un ou deux verres de vin. Cela ne me réussit pas davantage. Je m'assoupis un moment devant le feu, sans perdre, dans ce lourd sommeil, la conscience de ce qui se passait autour de moi, ni celle des lieux où je me trouvais. Une nouvelle horreur indéfinissable m'enveloppa, et quand je me réveillai… tout mon être frémissait d'une appréhension inexplicable.

Je me levai, j'allai et je vins ; je voulus lire un de ces vieux dictionnaires topographiques qu'on place dans les salles d'auberge ; j'écoutai les bruits imposants de la tempête ; je me rapprochai du feu et j'essayai de me distraire en y contemplant les figures et les scènes que l'imagination y évoque si facilement. À la fin, le monotone mouvement du balancier de l'horloge d'Allemagne qui dé-

corait la muraille, me tourmenta à ce point que je résolus d'aller me mettre au lit.

On aimait à savoir, dans une nuit semblable que quelques-uns des domestiques de l'auberge étaient convenus de veiller ensemble jusqu'au lendemain matin. Je montai pour me coucher, excessivement fatigué et accablé ; mais, à peine étais-je déshabillé, que cette fatigue et cet accablement se dissipèrent comme par magie, et je demeurai éveillé avec toute la vivacité de mes perceptions.

Pendant des heures entières je restai ainsi, écoutant le vent et les vagues, m'imaginant tantôt que j'entendais des cris sur la mer tantôt que je distinguais le bruit d'un canon d'alarme, tantôt la chute de maisons dans la ville. Je me levai plusieurs fois et regardai ; mais je ne pouvais rien voir, excepté sur les vitres de ma fenêtre où j'apercevais les rayonnements de la bougie que j'avais laissée allumée et la réflexion de ma figure égarée se retrouvant seule dans le vide des ténèbres.

Mon agitation finit par s'exaspérer à un tel point, que je me revêtis précipitamment de mes habits et descendis dans la cuisine. Là, à travers les provisions culinaires suspendues aux solives du plafond, j'aperçus les domestiques de la veillée groupés ensemble dans diverses attitudes autour d'une table écartée à dessein de la grande cheminée et placée près de la porte. Une jolie fille qui se couvrait les oreilles avec son tablier, se mit à crier, me prenant pour un spectre ; mais les autres eurent plus de présence d'esprit et furent charmés de se voir un de plus. Je sus bientôt quelle était la conversation interrompue par mon apparition soudaine… On me demanda si je pensais que les âmes des hommes d'équipage

des navires naufragés la veille parcouraient les airs sur les ailes de la tempête ?

Je dus rester là environ deux heures. Une fois j'ouvris la porte de la cour et allai donner un coup d'œil à la rue. Le sable, les herbes marines, les flocons d'écume voltigeaient de tous côtés : je fus obligé d'appeler à mon aide pour refermer la porte contre le vent.

Je remontai alors dans ma chambre : les ténèbres y régnaient, des ténèbres lugubres ; mais, cette fois, j'étais fatigué tout de bon, et, m'étant remis au lit, je tombai du haut d'une tour au fond d'un précipice… dans le rêve que je fis. C'était le vent qui causait cette horrible chute, et dans tous les autres rêves que je fis cette nuit-là, le vent soufflait toujours. Ce dernier rapport entre mes visions et la réalité n'existait plus cependant lorsque je me trouvai avec deux amis, deux amis que je n'aurais pu nommer, au siège d'une ville canonnée par de la grosse artillerie.

Le tonnerre du canon était si assourdissant, que je ne pouvais entendre quelque chose que j'aurais beaucoup désiré entendre, et l'impatience me réveilla. Il était grand jour… huit ou neuf heures du matin. Au lieu de la canonnade, c'était la tempête qui rugissait toujours. Quelqu'un frappait et appelait à ma porte.

« — Qu'y a-t-il ? » demandai-je ?

« — Un naufrage tout près d'ici. »

Je sautai en bas du lit et m'écriai : « Quel naufrage ?

» — Celui d'un schooner venant d'Espagne ou de Portugal, chargé de fruits et de vins. Dépêchez-vous, Monsieur, si vous

voulez le voir. On pense, sur la plage, que le navire va être bientôt fracassé. »

La même voix répéta la même chose tout le long de l'escalier : je m'habillai au plus vite, et courus dans la rue.

Devant moi bien d'autres couraient aussi, et tous dans la même direction, celle de la plage. Je n'en arrivai pas moins un des premiers et me trouvai de nouveau en face de la mer toujours furieuse.

Le vent pouvait bien cependant n'être plus aussi fort, quoique la diminution de sa violence ne fût guère plus sensible que ne l'eût été l'effet de quelques bouches à feu réduites au silence dans la canonnade grandiose de mon rêve. Mais la mer ayant subi additionnellement l'agitation de toute la nuit, était infiniment plus terrible que lorsque je l'avais vue la veille. Les brisants s'élevaient plus haut encore et retombaient avec plus de fracas l'un sur l'autre, tantôt roulant séparément, tantôt se confondant en une masse gigantesque.

Il était si difficile d'entendre autre chose que le vent et les vagues ; il fallait de tels efforts pour tenir tête aux bourrasques qui repoussaient la foule au milieu de laquelle je m'arrêtai pour fixer les yeux sur le navire menacé de naufrage, que je ne pus d'abord apercevoir que la crête écumante des lames. Un marinier habillé à demi, debout à côté de moi, étendit vers la gauche son bras nu, sur lequel il avait tatoué la figure d'une flèche…

Je vis enfin le malheureux navire, là, tout près de nous, ô ciel !

Un de ses mâts avait été coupé net à six ou huit pieds du niveau du pont ; il pendait par dessus le bord, empêtré dans une

complication de cordages, de voiles et d'agrès. À mesure que le bâtiment courait des bordées, — et il en courait sans cesse avec une impétuosité inconcevable, — ce mât battait à grands coups un des côtés de la carène comme s'il eût voulu l'enfoncer. On faisait à bord quelques tentatives pour se délivrer de ce fatal débris de naufrage ; car, lorsque le bâtiment vira vers nous dans une de ses interminables bordées, je distinguai parfaitement les hommes de l'équipage armés de haches, et surtout un homme à longs cheveux bouclés, remarquable par son activité entre tous les autres. Mais, en ce moment même, un grand cri s'éleva du rivage, un cri dominant même le vacarme du vent et des vagues. La mer avait balayé le pont et enlevé hommes, esparres, planches, bref tout ce qui s'y trouvait.

Le second mât était encore debout avec les lambeaux d'une toile déchirée et des cordages embrouillés qui le fouettaient en tous sens : « Le navire a déjà touché fond une fois, » me dit le matelot qui me l'avait montré tout à l'heure, « et il se relève pour toucher fond encore. » Il ajouta qu'il se partagerait par le travers, et je le compris aisément, car il était impossible qu'une œuvre de la main des hommes résistât à de pareilles secousses. Le matelot me parlait encore de sa voix enrouée, lorsqu'un autre grand cri lamentable retentit sur la plage : quatre hommes sortirent de la mer avec la carcasse du navire, se cramponnant aux agrès du mât restant. Parmi les quatre, je remarquai de nouveau le personnage si actif à la chevelure bouclée.

Il y avait à bord une cloche : à mesure que le navire se démenait comme une créature que le désespoir frappe de démence, tantôt nous faisant voir tout son pont balayé lorsqu'il se tournait vers le rivage, tantôt ne présentant plus que sa quille lorsqu'il re-

bondissait et se retournait vers la mer, la cloche sonnait… et le vent nous portait ce glas de mort des infortunés naufragés ; le navire plongea, et puis reparut avec deux survivants de moins. L'angoisse était croissante sur la place. Les hommes joignaient les mains, gémissant, se désolant ; les femmes pleuraient, criaient et détournaient la tête : quelques-uns se prirent à courir de côté et d'autre, appelant du secours là où aucun secours ne pouvait être donné. Je fus de ce nombre, suppliant un groupe de matelots, que je reconnus, de ne pas laisser ainsi périr ces deux créatures qui allaient être englouties devant nos yeux.

Dans le trouble de mon esprit, je crus comprendre qu'ils me répondaient avec émotion qu'une heure auparavant on avait tenté de mettre à la mer le canot de sauvetage et qu'il n'y avait plus rien à espérer, à moins qu'un homme fût assez hardi pour se jeter à l'eau, attaché à une amarre, afin d'établir une communication avec la terre ferme. Tout-à-coup une sensation nouvelle se manifesta parmi les gens accourus sur la plage, et, de leurs rangs entr'ouverts, je vis sortir Cham lui-même. Je m'élançai vers lui, autant que je pus m'en rendre compte, pour le supplier, lui aussi, de porter secours à ceux qui périssaient ; mais, quel que fût le désordre de mes sens à la vue d'un spectacle si nouveau et si effrayant, je revins presque en même temps à la conscience du danger que Cham allait courir, frappé à la fois par l'air résolu de sa physionomie et le regard qu'il fixa sur la mer… le même regard que j'avais remarqué le jour de la fuite d'Émilie. Je voulus le retenir en l'embrassant, et, changeant de langage, je conjurai ceux qui m'entouraient de ne pas le laisser s'exposer à une mort inévitable.

Un troisième cri s'éleva sur le rivage… nous vîmes la cruelle voile fouettant à coups répétés le moins grand des deux naufragés, le précipiter dans l'abîme et menacer du même sort le survivant.

En présence de cette nouvelle scène, Cham, inébranlable dans le calme désespoir qui inspirait son courage, me repoussa doucement. Je n'aurais pas plus obtenu de la tempête si je m'étais adressé à elle, que de cet homme qui avait déjà une habitude d'autorité sur les autres là présents : « Monsieur Davy, » me dit-il en me serrant cordialement les deux mains, « si mon heure est venue, elle est venue ; si elle n'est pas venue, je puis tout braver. Que Dieu là-haut vous bénisse et qu'il bénisse… vous savez qui. Camarades, disposez tout, je pars ! »

On m'emmena à quelque distance, et là ceux qui, en m'emmenant, avaient obéi à un geste de Cham, me représentèrent qu'il était déterminé à se jeter à la mer avec ou sans les précautions qui pouvaient diminuer le danger et que je ne ferais que troubler celles qu'on allait prendre. Je ne sais ce que je répondis et ce qu'on me répliqua, mais je vis confusément des matelots accourir avec la corde déroulée d'un cabestan qui était sur le rivage ; puis je vis Cham, seul, debout, en avant, une corde à la main ou autour de son poignet, une autre autour de son corps, et les plus robustes de ses camarades tenant l'extrémité de cette dernière corde qui traînait à ses pieds.

Cependant le débris du bâtiment allait se partager encore par le milieu ; cela était évident même pour ceux qui n'avaient pas l'habitude de la mer, et le dernier naufragé, cramponné au mât, ne pouvait tarder à disparaître. Il portait sur la tête un singulier bonnet de couleur rouge, — d'un rouge plus brillant que les bon-

nets dont se coiffent quelquefois les matelots. Nous le vîmes tous prendre ce bonnet à la main et l'agiter comme un signal. Il s'apercevait lui-même, tout en se rapprochant de la plage, qu'il n'y avait plus que quelques faibles planches entre la mort et lui ; son glas funèbre sonnait, par anticipation. À ce geste… était-ce une hallucination de mes sens ? avais-je réellement reconnu l'ami autrefois si cher à mon cœur.

Cham épiait le moment favorable pour s'élancer : profitant du reflux d'une immense lame, s'étant tourné une dernière fois vers ceux qui restaient derrière lui et qui retenaient le corde qu'il avait autour du corps, il s'élança avec cette lame, la lutte commençant entre lui et les vagues, qui tantôt l'emportaient sur leurs crêtes, tantôt le repoussaient au rivage. Dans cette lutte, il fut blessé : de l'endroit où j'étais, je vis du sang à son visage ; mais Cham n'y faisait pas attention, et il me sembla que son geste indiquait à ceux qui tenaient la corde qu'il fallait le laisser plus libre de ses mouvements.

Le voilà de nouveau replongeant à travers les lames, perdu sous leur écume, avançant ou reculant alternativement vers le débris du bâtiment et redoublant d'effort chaque fois qu'il se voyait repoussé. La distance n'était rien : c'était la force du vent et de la mer qui rendait la lutte mortelle. À la fin, il s'était rapproché du but, tellement rapproché que d'un de ses bonds vigoureux il aurait pu l'atteindre… lorsque tout-à-coup, par delà le débris, une haute et vaste lame se lève et retombe dans la direction du rivage… l'intrépide Cham s'élance… il disparaît dans cette masse d'eau et, avec lui, tout ce qui restait du navire…

La consternation était sur tous les visages…

On dépose à mes pieds Cham, insensible, sans vie ; on le porte ensuite à la maison la plus voisine, et là, personne ne m'empêche plus de demeurer à ses côtés, tandis qu'on emploie tous les moyens pour le ranimer. Mais la vague l'avait frappé à mort, son cœur généreux avait à jamais cessé de battre.

J'étais auprès du lit où il était étendu ; on avait renoncé à tout espoir, c'en était fait, ce n'était plus qu'un cadavre : un pêcheur qui m'avait connu enfant, au temps où je parcourais la plage avec Émilie, entre et prononce tout bas mon nom sur le seuil de la porte.

« — Que me veut-on ?

» — Monsieur, » me dit cet homme la pâleur au front et les lèvres tremblantes, « voudriez-vous venir ? »

Il avait connu aussi l'ami qui m'était apparu tout à l'heure, et, dans son regard, je retrouvais cet autre souvenir. Je m'appuyai sur le bras qu'il me tendit, et, terrifié, je lui demandai :

« — Un corps est-il abordé au rivage ?

» — Oui, » dit-il.

« — Le corps de… ? » Je n'achevai pas, et le pêcheur ne répondit rien ; mais il m'entraîna sur la plage, et sur ce sable même où Émilie et moi, enfants folâtres, avions cherché des coquillages, — sur ce sable où la tempête de la dernière nuit avait arraché et éparpillé quelques fragments de la maison-navire… parmi les ruines du foyer profané par lui… je le vis la tête appuyée sur son bras, comme je l'avais souvent vu dormir de son sommeil d'écolier.

Troisième partie · Chapitre 16

Tu n'avais pas besoin, ô Steerforth ! de me recommander, à notre dernière entrevue, — à cette heure que j'étais si loin de croire être celle de nos éternels adieux… tu n'avais pas besoin de me recommander de penser à toi sous ton jour le plus favorable… je l'avais toujours fait, et pouvais-je ne pas le faire encore en te voyant sans vie devant moi !

On alla chercher un brancard, où l'y étendit, on le recouvrit d'un pavillon, et il fut transporté ainsi… du côté de la maison où était déjà une victime de la mort… Mais les hommes qui le transportaient l'avaient tous connu, ils avaient navigué avec lui… et lorsqu'ils eurent déposé le brancard sur le seuil de la porte, ils se regardèrent l'un l'autre, m'interrogèrent aussi des yeux, puis se parlèrent à l'oreille et je compris ce qu'ils se disaient : ils semaient qu'il ne serait pas convenable de le laisser dans la même chambre où Cham l'avait précédé.

Nous entrâmes dans la ville et déposâmes le naufragé à l'auberge : aussitôt que je pus recueillir mes idées, j'envoyai chercher Joram, le gendre de M. Omer, et le priai de me procurer une voiture avec un corbillard pour le transporter à Londres dans la nuit. Je sentis qu'il n'y avait que moi qui devais en prendre soin et me charger de préparer sa mère à le recevoir : je voulais m'acquitter fidèlement de ce devoir.

Je choisis l'heure de la nuit pour nous mettre en route, afin de moins éveiller la curiosité en quittant Yarmouth. Cependant, quoiqu'il fût près de minuit quand je partis dans une chaise de poste suivie de la voiture mortuaire, il y avait plusieurs personnes assemblées dans la cour de l'auberge : j'en vis d'autres sur

les portes dans la rue et même hors la ville, jusqu'à ce qu'enfin je n'eus plus autour de moi que la campagne muette et, à quelques pas de ma chaise, les restes de mon ami d'enfance.

Il était midi quand j'arrivai à Highgate, par un beau jour d'automne : la terre était parsemée des premières feuilles tombées des arbres qui en conservaient encore le plus grand nombre, diaprées de teintes dorées, pourpres et brunes. Je fis à pied le dernier mille du chemin, réfléchissant à ce que j'avais à faire et ayant ordonné à la voiture qui me suivait de s'arrêter pour attendre là de nouvelles instructions.

La maison de M Steerforth avait la même apparence : tous les volets étaient fermés ; pas le moindre signe de vie dans la triste cour pavée qui conduisait par le passage vitré à une porte rarement ouverte.

J'eus besoin de tout mon courage pour sonner à la grille, et il me sembla que la sonnette annonçait l'objet de ma visite. La jeune servante accourut une clef à la main, et, en m'ouvrant, elle me dit :

« — Pardon, Monsieur… êtes-vous malade ? » elle avait remarqué l'altération de mes traits.

« — J'ai été très agité et je suis fatigué, » répondis-je.

« — Qu'est-il arrivé, Monsieur ?… M. James… ?

» — Silence ! » lui dis-je… « oui, il est arrivé quelque chose que je dois communiquer à M Steerforth ; est-elle chez elle ? » La jeune fille me répondit que sa maîtresse sortait rarement, même en voiture, gardant la chambre et ne voyant personne. — « Mais

vous, Monsieur, elle vous recevra… elle est en haut et Miss Dartle est avec elle ? que dois-je lui dire ? »

Je lui recommandai la plus grande réserve dans ses paroles :

« — Ou plutôt, » repris-je, « remettez ma carte simplement et dites que j'attends. »

Je m'assis au salon et j'attendis. Le salon avait aussi un air de solitude et de tristesse, les volets étaient fermés à demi ; la harpe semblait muette et négligée depuis long-temps. Je remarquai encore le portrait de mon ami enfant, ainsi que le coffret où sa mère renfermait ses lettres… Mais les relisait-elle comme autrefois ? ah ! les relirait-elle jamais ? Tel était le silence de toute la maison, que j'entendis les pas de la jeune servante qui montait l'escalier.

Elle redescendit pour m'annoncer que M Steerforth étant un peu souffrante, ne pouvait se rendre au salon ; mais que, si je voulais bien l'excuser, elle me recevrait avec plaisir dans sa chambre. Au bout de quelques moments, j'étais devant elle.

Sa chambre ! c'était celle de son fils et non la sienne. Je compris tout d'abord qu'elle s'y était installée en souvenir de lui. Là, elle était entourée de tout ce qui rappelait les goûts de son jeune âge, de ses premiers livres et des petits trophées de son adresse à tous les jeux. Toutefois, en me recevant, elle essaya de prétendre à demi-voix qu'elle occupait cette chambre parce qu'elle convenait mieux que la sienne à ses infirmités. Son regard imposant défendait qu'on discutât la vérité.

Derrière son fauteuil, comme d'ordinaire, était debout Rosa Dartle ; du moment où ses yeux noirs se fixèrent sur moi, je vis

qu'elle devinait que j'étais porteur d'une mauvaise nouvelle ; sa cicatrice prit sa teinte la plus foncée : elle s'écarta du fauteuil pour tenir son visage hors de l'observation de M Steerforth, et m'examina avec ce regard scrutateur que rien n'intimidait.

« — Je remarque avec peine, Monsieur, que vous êtes en deuil, » dit M Steerforth.

« — J'ai le malheur d'être veuf, » répondis-je.

« — Vous êtes bien jeune pour éprouver une si grande perte ; je l'apprends avec peine… je l'apprends avec peine, » répéta-t-elle… « j'espère que le temps sera clément pour vous.

» — J'espère que le temps, » répondis-je en la regardant, « sera clément pour nous tous. Ma chère M Steerforth, nous devons tous l'espérer dans nos plus grandes douleurs. »

Mon air et les larmes qui mouillaient mes yeux l'alarmèrent. Sa pensée changea tout-à-coup de direction.

J'essayai d'adoucir le son de mes paroles ; mais ce fut d'un accent tremblant que je lui dis : « Votre fils… »

Elle répéta deux ou trois fois à voix basse : « Mon fils ! mon fils ! » et puis d'une voix plus ferme : « Mon fils est malade ?

» — Très malade.

» — Vous l'avez vu ?

» — Je l'ai vu.

» — Êtes-vous réconciliés ? »

Je ne pus dire Oui, je ne pus dire Non. Elle tourna à demi la tête du côté où tout à l'heure Rosa Dartle était debout auprès d'elle, et, pendant ce moment, je dis à Rosa, par le mouvement de mes lèvres : « Mort ! » — De peur que M Steerforth, n'apercevant plus contre son fauteuil celle que cherchait son regard, ne tournât tout-à-fait la tête et ne lût sur le visage de Rosa la nouvelle qu'elle n'était pas encore préparée à recevoir, j'arrêtai moi-même l'attention de ses yeux ; mais je n'avais pas vu Rosa étendre les mains et les croiser sur son front avec le geste du désespoir et de l'horreur.

La mère (cette noble et belle figure, si semblable à son fils… ah ! si semblable !) porta aussi, en me regardant, une main à son front. Je la suppliai d'être calme et de rassembler toutes les forces de son âme pour supporter ce que j'allais lui apprendre ; mais j'aurais pu tout aussi bien la supplier de pleurer, car elle resta devant moi comme une statue de marbre.

« — La dernière fois que je vins ici, » dis-je en balbutiant, « Miss Dartle me dit qu'il naviguait, et elle m'a écrit depuis qu'il se proposait de revenir en Angleterre. La nuit d'avant-hier a été terrible à la mer ; s'il avait été en mer cette nuit-là… près d'une côte dangereuse… et si le navire qu'on a vu était réellement celui…

» — Rosa, » dit M Steerforth, « venez, approchez-vous de moi. »

Rosa s'approcha d'elle, mais sans sympathie, sans paraître touchée de son malheur ; ses yeux étincelaient comme le feu, et, en regardant cette mère privée de son fils, elle fit éclater un rire effrayant.

« — Maintenant, » s'écria-t-elle, « votre orgueil est-il satisfait, femme insensée que vous êtes ? maintenant qu'il a expié ses torts envers vous… au prix de sa vie ! Entendez-vous ? sa vie ! »

M Steerforth, renversée raide dans son fauteuil et ne répondant que par un gémissement, contempla Rosa avec des yeux effarés.

« — Oui, » reprit Rosa se frappant violemment la poitrine, « regardez-moi ; gémissez et regardez-moi, et regardez aussi l'œuvre de votre fils mort… » ajouta-t-elle en touchant du doigt sa cicatrice.

Le gémissement répété de la mère me déchira le cœur ; gémissement toujours le même, toujours inarticulé et étouffé ; toujours accompagné d'un faible mouvement de la tête, mais sans aucune altération du visage ; toujours passant à travers les lèvres raides, les dents serrées.

« — Vous rappelez-vous quand il fit cela ? » poursuivit Rosa Dartle ; « vous rappelez-vous quand, fidèle au caractère à lui transmis par sa mère et qu'elle développa si bien en nourrissant son orgueil et sa violence, il me frappa et me défigura pour la vie ? Regardez-moi, portant jusqu'à la mort cette marque de sa colère ; gémissez sur ce qu'il est devenu, grâce à vous !

» — Miss Dartle, » dis-je en la suppliant, « pour l'amour du ciel !…

» — Je parlerai, » me répondit-elle se tournant vers moi avec ses yeux flamboyants. « Je veux parler, et vous, taisez-vous !… Regardez mon visage, orgueilleuse mère d'un orgueilleux et traître fils. Gémissez, oui, gémissez ; car c'est vous qui avez nour-

ri ses mauvaises passions, corrompu son cœur ; gémissez sur votre perte et gémissez sur la mienne. »

Àla crispation de ses mains, au tremblement de tous ses membres, je crus que la fureur allait la tuer sur place.

« — Vous, » s'écria-t-elle, « vous, lui faire un crime de son égoïsme ; vous, vous dire outragée par sa hauteur ; — vous, sa mère, qui l'aviez fait ce qu'il était ; vous qui, après avoir flatté son enfance, auriez voulu que, dans un âge plus mûr, il pliât docilement sous vos fières volontés !... Vous avez aujourd'hui votre récompense !

» — Ah ! Miss Dartle, quelle cruauté ! N'avez-vous pas honte ?

» — Je vous dis, » me répliqua-t-elle, « que je veux lui parler. Aucune puissance sur la terre ne me fermera la bouche. J'ai acheté ce droit par des années entières de silence. »

Et, se retournant encore vers la malheureuse mère :

« — Je l'aimais plus que vous ne l'aimâtes jamais, » reprit-elle. « J'aurais pu l'aimer sans être payée de retour, moi. Si j'avais été sa femme, j'aurais pu être l'esclave de ses caprices pour un seul mot de tendresse dans l'année. Oui, je l'aurais été ; qui le sait mieux que moi ? Vous fûtes une mère exigeante, orgueilleuse, égoïste. Mon amour eût été dévoué, il eût foulé aux pieds vos misérables doléances. »

En parlant ainsi, son geste ajoutait encore à l'expression de ce désespoir mêlé de rage.

« — Regardez ceci ! » s'écria-t-elle en montrant encore sa cicatrice. « Quand, après m'avoir frappée, il vit les marques de sa vio-

lence ; quand, plus calme, il comprit ce qu'il avait fait, il en éprouva un vrai repentir, et moi, je lui pardonnai. Je chantais pour lui plaire, je causais pour l'amuser. Il savait avec quelle ardeur tout ce qui le charmait me charmait aussi. J'étudiai même ; aucun travail ne me coûta pour acquérir les connaissances qui l'intéressaient le plus, et je parvins ainsi à l'attirer à moi. Oui, quand son cœur était encore naïf et jeune, il m'aima. Oui, maintes fois, quand, vous sa mère, il vous avait blessée par un mot dédaigneux, il venait me trouver et me pressait sur son cœur. »

Elle dit cela avec une sorte d'orgueil au milieu de sa frénésie ; car l'excitation du moment avait rallumé les cendres d'un sentiment plus tendre, et ce fut ce sentiment qui sembla tout-à-coup la dominer lorsqu'elle ajouta :

« — Ah ! lui aussi il me fascina avec son amour de jeunesse ; et j'oubliai en l'écoutant que j'aurais dû lui résister pour n'être pas un jour délaissée par son inconstance, mise de côté comme un jouet d'enfant, bon tout juste pour l'amusement d'une heure. Mais, du moins, je ne voulus pas m'imposer à lui. Quand il cessa de m'aimer, je fis taire mon propre amour ; — son caprice éteint, je n'aurais pas plus voulu faire valoir les droits de ma faiblesse, que je n'aurais voulu être sa femme s'il ne m'avait épousée que par force. Nous nous quittâmes sans un mot d'explication. Peut-être le vîtes-vous, et vous n'en fûtes pas fâchée. Je ne suffisais pas plus à votre ambitieux orgueil qu'au sien, et, depuis lors, je suis restée entre vous deux comme un meuble inutile de votre maison… Gémissez, — oui, gémissez sur ce que vous avez fait de votre fils, mais non sur votre tendresse pour lui ; car je vous répète que je l'ai aimé plus que vous ne l'avez jamais aimé. »

Àcette nouvelle apostrophe, la mère ne répondit encore que par un gémissement.

« — Miss Dartle, » dis-je, « si vous avez le cœur assez dur pour être sans pitié devant cette mère affligée…

» — Et qui a pitié de moi ? » répliqua-t-elle en m'interrompant. « Elle récolte ce qu'elle a semé.

» — Et quant à lui, » repris-je, « si ses torts…

» — Des torts ! » s'écria-t-elle ; et, à ces mots, elle fondit en larmes. « Ses torts ! Qui ose l'accuser ? Ses amis ! Il valait mieux que tous ceux auxquels il daignait donner ce titre.

» — Personne ne peut l'avoir aimé plus que moi, » dis-je ; « personne ne conserve de lui un plus tendre souvenir. Ce que je disais, c'est que si vous n'avez aucune pitié pour sa mère, ou que si ses torts à lui… vous les avez rappelés avec amertume…

» — C'est faux ! » interrompit-elle encore en s'arrachant les cheveux. « — Je l'aimais !

» — Si ses torts à lui, » repris-je, « ne peuvent être bannis de votre souvenir en un pareil moment… regardez cette mère infortunée comme si vous la voyiez pour la première fois, et secourez-la. »

Toujours immobile, raide, les yeux hagards, M Steerforth ne donnait d'autre signe de vie que le gémissement convulsif qui s'échappait par intervalle de ses lèvres. Miss Dartle, tout-à-coup, s'agenouilla auprès d'elle et se mit à délacer sa robe.

« — Malédiction sur vous ! » s'écria-t-elle en s'adressant à moi avec un mélange de rage et de douleur. « Fatale est l'heure qui

vous a jadis conduit dans cette maison ! Malédiction sur vous ! Allez-vous en ! »

Avant de sortir de la chambre, je sonnai pour donner l'alarme aux domestiques, et, en me retirant lentement, je vis que Rosa Dartle avait pris M Steerforth dans ses bras, l'y berçant comme un enfant, cherchant par tous les moyens possibles à ranimer ses sens éteints.

Un peu plus tard, le même jour, je revins avec le corps du naufragé, que nous déposâmes dans l'ancienne chambre de sa mère. On me dit qu'elle était dans le même état, que Miss Dartle ne la quittait pas, que des médecins avaient été appelés, mais que rien ne pouvait encore l'arracher à cette immobilité de statue : elle ne donnait d'autre signe de vie que son triste gémissement.

Je parcourus les diverses pièces de la maison et fermai les fenêtres, terminant par la chambre mortuaire. Là, je saisis la main glacée de l'ami de mon enfance et la tins un moment sur mon cœur. Puis je m'éloignai, laissant après moi un silence lugubre qui n'était interrompu que par le gémissement de la malheureuse mère.

Troisième partie · Chapitre 17

J'avais encore une chose à faire avant de m'abandonner à mes émotions. C'était de cacher, à ceux qui allaient partir, ce qui était arrivé. Pour cela, il n'y avait pas de temps à perdre.

M. Peggoty et M. Micawber devant s'embarquer sur le même navire, nous les avions naturellement rapprochés. Je pris ce soir

même M. Micawber à part et, me confiant à lui, je le chargeai de se tenir entre M. Peggoty et la nouvelle de la catastrophe de Yarmouth. Il accepta cette mission avec empressement et promit de ne négliger aucune précaution pour intercepter toutes les gazettes.

« — Si cette nouvelle lui parvient, » s'écria M. Micawber en se frappant la poitrine, « ce ne sera qu'à travers mon corps ! »

Je ferai observer ici que M. Micawber, en voulant s'adapter à un nouvel état de société, s'était donné un air de fière audace qui n'était pas absolument celui d'un boucanier, mais l'expression d'une décision prompte et prête à tout. On aurait pu le prendre pour un enfant du désert, accoutumé depuis long-temps à vivre au-delà des limites de la civilisation et sur le point de retourner dans sa solitude natale.

Il s'était muni, entr'autres choses, d'un costume complet en toile vernie et d'un chapeau de paille à forme basse, extérieurement enduit de goudron. Dans ce costume, avec une lunette marine sous le bras et le regard significatif qu'il levait au ciel pour consulter le temps, il croyait être plus marin que M. Peggoty lui-même. Sa famille s'était aussi équipée pour la vie active qu'elle allait embrasser ; M Micawber avait sur la tête un chapeau très simple attaché sous le menton, et sur les épaules un châle dont les extrémités se nouaient par derrière à la ceinture, comme celui qui avait servi à m'empaqueter lorsque j'arrivai à Douvres chez ma tante, après m'être enfui de Londres ; Miss Micawber s'était attifée à l'unisson de sa mère, sans parure superflue, et le fils Micawber disparaissait presque tout entier dans sa veste de matelot et le plus vaste pantalon que j'aie jamais vu ; quant aux autres enfants, leur costume était aussi taillé dans les étoffes les plus im-

perméables. Enfin, le père et le fils aîné, les manches retroussées, semblaient avoir voulu se préparer à donner un coup de main au besoin en chantant hi ! he ! ho ! avec les hommes de l'équipage.

Tels que je les décris, nous les trouvâmes, Traddles et moi, ce soir-là, réunis sur les marches en bois de l'embarcadère, connu alors sous le nom d'escaliers d'Hungerford, d'où ils contemplaient une partie de leurs effets qu'on allait transporter à bord.

J'avais tout raconté à Traddles, que mon récit avait vivement ému, et il était venu avec moi pour recommander le secret à M. Micawber. Celui-ci était logé, avec sa famille, dans une sale petite taverne dont le premier étage avançait sur la rivière. Il nous y introduisit après nous avoir promis la discrétion la plus absolue, dans les termes que j'ai cités. Ma tante et Agnès nous y avaient précédés avec ma bonne Peggoty, occupées toutes les trois à donner la dernière façon à quelques cadeaux en linge faisant partie du trousseau des enfants. Ma bonne était armée du fameux dé, monument de son ancienne activité lorsqu'elle était au service de ma mère. Il ne me fut pas facile d'éluder quelques-unes de ses questions. J'eus plus de peine encore à me contraindre quand M. Micawber, sorti un moment, revint avec M. Daniel Peggoty lui-même, qu'il était allé chercher pour ne plus le perdre de vue. Heureusement, mes propres malheurs suffisaient à expliquer ma profonde affliction, lorsque je pris à part M. Daniel et lui dis à l'oreille : « J'ai remis la lettre et tout s'est bien passé.

» — Et quand le bâtiment met-il à la voile ? » demanda ma tante.

M. Micawber, à qui surtout s'adressait la question, jugea à propos de préparer par degrés ma tante ou sa femme, en répon-

dant : « Madame, plus tôt que je ne le supposais hier.

» — La chaloupe a dû, nécessairement, vous prévenir du jour et de l'heure exacte ? » dit ma tante.

« — Oui, Madame.

» — Eh bien ! » reprit ma tante, « le bâtiment part…

» — Madame, je suis prévenu que nous devons être positivement à bord, demain matin, à sept heures.

» — Hélas ! » dit ma tante, « c'est bien tôt. M. Peggoty, est-ce là une heure précise en langue maritime ?

» — Oui, Madame ; le bâtiment descendra la Tamise avec la marée. Si M. Davy et ma sœur veulent venir nous voir à bord, à Gravesend, dans l'après-midi du jour suivant, nous leur dirons un dernier adieu.

» — Oui, certainement, nous irons, » dis-je.

« — Jusque-là et jusqu'à ce que nous soyons en mer, » dit M. Micawber en me lançant un regard d'intelligence, « M. Peggoty et moi — nous surveillerons nos bagages. Emma, mon amour, » ajouta-t-il en grossissant sa voix, « mon ami M. Thomas Traddles me propose obligeamment de commander les ingrédients nécessaires à la composition de ce breuvage qui s'associe intimement, dans notre esprit, au roastbeef de la vieille Angleterre… au Punch ! en un mot. En toute autre circonstance, je me ferais un scrupule d'implorer l'indulgence de Miss Trotwood et de Miss Wickfield, mais…

» — Pour ce qui me concerne, » dit ma tante, « tout ce que je puis dire, c'est que je boirai à votre succès avec le plus grand plai-

sir, M. Micawber.

» Et moi aussi, » dit Agnès avec un sourire.

M. Micawber descendit immédiatement au comptoir, où il paraissait tout-à-fait comme chez lui, et un quart d'heure après il remonta avec un bol fumant. Je remarquai qu'il avait pelé les citrons avec son grand couteau à fermoir, comme il convenait à un émigrant, et ce ne fut pas sans quelque ostentation qu'il l'essuya sur la manche de sa veste. M et Miss Micawber étaient armées de couteaux analogues, et les enfants avaient leur cuiller de bois fixée par une ficelle à leur ceinture. Anticipant sur la vie du bord et celle du désert, M. Micawber, au lieu de verser le punch aux membres de sa famille et à lui-même dans des gobelets de métal, quoiqu'il n'en manquât pas sur le dressoir, remplit de la généreuse liqueur des timbales en étain que chacun tira de sa poche et y remit soigneusement à la fin de la soirée.

« — Nous renonçons, » s'écria M. Micawber avec une glorieuse satisfaction, « aux délicatesses et au luxe de la mère-patrie ! les habitants des bois ne peuvent s'attendre à jouir des raffinements de la civilisation. »

Il fut interrompu par un petit garçon qui vint lui dire que quelqu'un l'attendait en bas.

« — J'ai un pressentiment, « dit M Micawber, « que c'est un membre de ma famille.

» — Si cela est, ma chère, » répondit M. Micawber toujours prompt à s'échauffer sur ce sujet, « comme le membre de votre famille, — quel qu'il soit ou quelle qu'elle soit, — nous a fait at-

tendre assez long-temps, peut-être le susdit membre pourra, à son tour, attendre mes convenances.

» — Mon cher, » dit sa femme d'un ton suppliant… « en un moment pareil… lorsque mas famille éprouve enfin le sentiment de ses torts et vous tend une main amie… qu'elle ne soit pas repoussée !

» Emma ! » s'écria M. Micawber avec magnanimité, « vous le voulez, je cède. Je ne saurais aller me jeter au cou de toute votre famille ; mais si celui de ses membres qui se présente me tend une main chaleureuse, ce n'est pas l'étreinte de la mienne qui là refroidira. »

Il descendit à ces mots, et, comme il tardait à remonter, M Micawber ne put s'empêcher d'exprimer la crainte qu'il ne se fût élevé quelque explication un peu vive entre lui et le membre de sa famille qu'elle avait supposé, d'abord, apporter la branche d'olivier. Enfin, le même petit messager qui était venu chercher notre ami reparut et me remit un billet écrit an crayon : il était intitulé en style d'huissier : « Procédure faite au nom de Heep contre Micawber. » Ce document confidentiel m'apprit que M. Micawber, arrêté de nouveau et dans le paroxysme final du désespoir, me suppliait de lui envoyer, par le porteur, son couteau et son gobelet d'étain, qui pourraient lui être utiles pendant le reste de sa courte existence en prison. Le captif de Heep me suppliait de lui promettre, comme un dernier service d'amitié, d'aller voir de temps en temps sa famille au dépôt de mendicité, et d'oublier qu'un être tel que lui eût jamais vécu.

Comme de juste, ma réponse à ce billet fut d'aller avec le messager, pour acquitter la dette, chez le recors du voisinage qui

avait effectué la capture. Je trouvai M. Micawber fixant un œil sombre sur l'agent de la loi ; mais, à ma vue, son visage redevint rayonnant. Heureux de venir rejoindre les siens au lieu d'aller à la prison pour dettes, il m'embrassa avec une touchante ferveur, puis, la lettre de change étant soldée, il en inscrivit le montant sur son calepin, — n'oubliant aucune fraction, ni même celle d'un demi-penny que j'avais oublié moi-même par inadvertance.

Ce calepin, qui contenait toutes les dettes dont se composait la fortune passée, présente et future de M. Micawber, en chiffres groupés avec autant d'art et d'imagination qu'en comporte l'alignement de ces petites figures, ce calepin lui rappela une autre transaction, et, à notre retour, il en détacha un feuillet : c'était le compte de Traddles, avec le capital et les intérêts composés pendant deux ans ; il le lui remit religieusement, pour lui prouver qu'il entendait s'acquitter avec lui à cette nouvelle échéance.

M Micawber fut surprise quand son mari, ne voulant pas lui dire encore la vérité, lui certifia que c'était un étranger qui était venu lui parler affaires et l'avait retenu plus long-temps qu'il ne l'eût pensé d'abord.

« — J'ai encore le pressentiment, » répondit-elle d'un air rêveur, « que ma famille paraîtra à bord avant notre départ définitif.

» Si M. Micawber avait le même pressentiment, il l'exprima en se contentant de remplir sa timbale et de la vider sans rien dire.

« — M Micawber, » dit ma tante, « si, dans la traversée, vous avez l'occasion d'écrire et d'envoyer des lettres en Angleterre, j'espère que nous recevrons de vos nouvelles.

» — Ma chère Miss Trotwood, » répondit-elle, « je serai trop heureuse de penser qu'il existe quelqu'un à qui une lettre de moi fera plaisir, et je me promets de correspondre. M. Copperfield, j'aime à le croire, n'aura aucune objection à me permettre de l'entretenir quelquefois d'une amie qui l'a connu à une époque où mes deux jumeaux étaient encore suspendus à mon sein maternel. »

Je la priai de ne négliger aucune des occasions qui se présenteraient.

« — Il s'en présentera et beaucoup, grâce an ciel ! » dit M. Micawber ; « l'Océan, dans ce siècle, compte presque autant d'esquifs ou de navires que de vagues ; nous en rencontrerons à chaque pas : la distance n'est qu'imaginaire ! »

Singulier tempérament, merveilleuse disposition d'esprit ! Le même M. Micawber qui, lorsqu'il se transporta de Londres à Cantorbéry, parlait de ce voyage comme s'il allait aux extrêmes limites du globe, — aujourd'hui qu'il se rendait d'Angleterre en Australie, s'exprimait comme s'il s'agissait d'une promenade de Douvres à Boulogne. Bientôt son enthousiasme devint poétique :

« — Je veux. » dit-il, « charmer l'équipage de temps en temps par quelque joyeuse histoire ; mon fils Wilkins fera entendre ses mélodies, et M Micawber, dès qu'elle aura le pied marin, chantera sa ballade favorite du Petit Tufflin. D'autres distraction abrégeront le voyage : les phoques et les dauphins ne viendront-ils pas nager autour de nôtre bâtiment ? les nuages ne prendront-ils pas des formes pittoresques ? Bref, quand la vigie criera du haut du mât : Terre ! terre ! je parie que nous serons tout surpris d'être arrivés.

» — Et moi ce que j'espère surtout, mon cher M. Copperfield, » ajouta M Micawber, « c'est que, sur le sol de la mère-patrie, pourront encore fleurir quelques branches de notre famille… Ne froncez pas le sourcil, M. Micawber, je veux parler des enfants de nos enfants, qui, un jour, se transplanteront du Nouveau-Monde dans l'Ancien, et y perpétueront les vieux rejetons de l'arbre primitif. Oui, si la fortune nous sourit, je désirerais que l'or que nous laisserons après nous, pût refluer dans les coffres de la Grande-Bretagne.

» — Ma chère, » dit M. Micawber, « que la Providence se charge de la Grande-Bretagne. Elle a fait si peu pour moi, qu'en vérité je n'ai pas à m'inquiéter pour elle.

» — M. Micawber, vous avez tort, » reprit M Micawber ; « si vous allez si loin, ce n'est pas pour rompre tous vos liens avec la mère-patrie, mais pour les fortifier ; Jusqu'ici vous n'avez pas été apprécié par vos concitoyens, cela est vrai ; mais vous le serez plus tard. Il faut bien vous persuader que vous allez en Australie pour y être le César de votre fortune, pour y conquérir les honneurs et les richesses qui sont dus à votre mérite, pour y donner un démenti à ceux qui n'ont pu encore ni vous comprendre, ni vous employer selon votre capacité. Et croyez-vous que, devenu un grand homme en Australie, vous ne serez pas réclamé par la Grande-Bretagne comme un de ses enfants ? Croyez-vous que la page que l'histoire vous réserve ne sera pas lue, avec un orgueil patriotique, par ceux dont les pères vous ont ignoré ? Non, M. Micawber, je ne suis qu'une femme…, mais je suis la vôtre, et je ne serais pas digne de moi-même, je ne serais pas digne de vous, si je le pensais. »

M. Micawber fut évidemment subjugué par cette éloquence :

« — Ma chère, » dit-il, « j'ai toujours rendu justice à votre affection et à votre bon sens : je m'y soumets encore aujourd'hui. Le ciel me préserve de bouder ma terre natale et de lui envier la fortune que pourront lui apporter un jour nos descendants.

» — C'est à merveille, » dit ma tante qui fit un signe de tête à M. Daniel Peggoty, et, s'apercevant que le bol, source de toute cette exaltation conjugale, n'était pas encore vide, elle ajouta : « Je propose un dernier toast à votre prospérité ! »

M. Daniel Peggoty, qui avait pris les deux jumeaux Micawber sur ses genoux, les mit par terre peur se joindre à nous dans ce toast final. Lorsque je vis le brave homme sourire en secouant cordialement la main de son compagnon d'émigration, je sentis que le cil exauçait mes vœux. Je ne doutais point que, aimé et estimé de tous, dans le Nouveau-Monde comme dans l'Ancien, il y trouverait le dédommagement de toutes ses épreuves et de son malheur.

Après cette scène de joyeuses congratulations, il fallut se séparer, et ce ne fut pas sans verser des pleurs que M Micawber et ses enfants virent s'éloigner ma tante et Agnès.

Le surlendemain, dans l'après-midi, ma vieille bonne et moi nous descendîmes la Tamise jusqu'à Gravesend. Le bâtiment était encore en rivière, entouré d'une multitude de petites embarcations. Le vent était favorable ; le signal du départ avait été hissé à tête de mât. Nous allâmes à bord, après nous être frayé un passage non sans peine.

M. Daniel Peggoty, qui nous avait aperçus le premier, nous attendait sur le pont. Il me dit que M. Micawber venait d'être arrêté (pour la dernière fois), mais relâché aussitôt ; car j'avais prévu

l'incident et je remboursai M. Peggoty, qui, prévenu par moi, s'était empressé de faire les avances de sa libération. Il nous conduisit ensuite dans les entreponts, et là mes craintes relativement à la catastrophe de Yarmouth furent dissipées par M. Micawber, qui vint prendre le bras de son compagnon avec un air protecteur, en me disant qu'ils ne s'étaient pas quittés un moment depuis la nuit de l'avant-veille.

Le tableau que j'avais sous les yeux était une scène qui eût inspiré les pinceaux de Van Ostade. Parmi les câbles, les cordages et les gréements du navire, les hamacs des émigrants, les coffres, les malles, les barriques et toutes sortes de bagages qu'éclairait çà et là une lanterne ou le jour jaunâtre auxquelles les écoutilles donnaient issue, — je vis des groupes d'individus de tout sexe et de tout âge, se disant adieu ou faisant connaissance ; parlant, riant, pleurant, mangeant et buvant ; les uns déjà mis en possession des quelques pieds d'espace qui leur étaient attribués, avec leurs petits arrangements de ménage, leurs enfants accroupis, sur des tabourets ou dans des fauteuils en miniature, les autres, désespérant de trouver un emplacement pour s'y établir et errant d'un air désolé. Depuis les enfants qui, quinze jours ou six semaines auparavant, n'étaient pas nés encore, jusqu'aux vieillards qui semblaient n'avoir plus que quinze jours à vivre ; depuis les laboureurs portant encore à leurs souliers la boue du sol d'Angleterre, jusqu'aux forgerons essuyant les taches du charbon et de la fumée sur leurs mains, tous les âges et toutes les professions semblaient entassés dans l'étroite enceinte des entreponts.

En promenant mes regards autour de moi, je crus voir assise dans un coin une femme qui ressemblait à Émilie, avec un des petits Micawber auprès d'elle ; elle attira mon attention parce

qu'une autre femme la quittait en l'embrassant, et cette autre, calme au milieu de ce chaos, me rappela… Agnès ! mais elle disparut, et lorsqu'on nous avertit que tous ceux qui n'étaient pas du voyage devaient se retirer, je n'aperçus plus personne de ma connaissance, que ma vieille bonne sur un coffre, pleurant à chaudes larmes, et M Gummidge qui, aidée d'une jeune femme en noir baissée à côté d'elle, mettait en place les bagages de M. Daniel Peggoty.

« — M. Davy, » me dit celui-ci, « est-ce tout ce que vous avez à me dire avant de nous séparer ? n'avez-vous rien oublié ?

» — Pardonnez, » répondis-je, « et Martha ? »

Il toucha l'épaule de la jeune femme en noir que je viens de mentionner, et elle se releva : c'était Martha.

« — Le ciel vous bénisse, excellent homme ! » m'écriai-je ; « vous l'emmenez avec vous ! »

Martha me répondit par ses larmes. J'étais trop ému pour ajouter une autre parole, et je me contentai de serrer la main de M. Daniel Peggoty. Si j'ai aimé et vénéré un homme du plus profond de mon âme, c'est celui-là !

Les étrangers avaient presque tous quitté le bâtiment ; il me restait la plus cruelle épreuve. Je dis à M. Peggoty ce que Cham, ce noble cœur, m'avait chargé de lui répéter… Il en fut troublé au dernier point ; mais je le fus plus que lui encore, quand il me chargea de porter en retour un message d'affection et de douleur à celui qui ne pouvait plus m'entendre sur la terre.

L'heure du départ était sonnée ! J'embrassai M. Peggoty et entraînai vivement sa sœur, ma vieille bonne. Sur le pont, je pris

congé de M Micawber, qui, en ce moment, cherchait encore des yeux un membre de sa famille :

« — Ah ! » s'écria-t-elle, « moi, du moins, je n'abandonnerai pas M. Micawber ! »

J'avais loué, pour être à mes ordres, un bateau de la Tamise : nous restâmes à quelque distance du navire pour le voir appareiller. Le soleil se couchait dans un horizon calme ; nous avions entre nous et ses radieuses clartés l'édifice flottant qui transportait sous un autre ciel tant de regrets et tant d'espérances. Dans ce milieu lumineux, l'œil distinguait les moindres détails de ses agrès. En ce moment solennel, tout ce qui était doué de vie sur ce beau et triste navire, accourut au bord de la galerie, tête nue, en silence.

En silence pour un moment. Lorsque le vent arrondit les voiles, lorsque le navire commença à se mouvoir, il s'éleva de toutes les embarcations sur la rivière trois acclamations retentissantes, que ceux qui étaient à bord leur renvoyèrent chaque fois comme un écho ; mon cœur faillit se briser quand j'entendis ce concert de voix et vis agiter en l'air les chapeaux et les mouchoirs… Ce fut alors aussi que j'aperçus Émilie !

Ce fut alors que je l'aperçus à côté de son oncle, tremblante, appuyée sur son épaule ; le geste de sa main nous indiquait à l'infortunée… elle nous reconnut aussi, et son dernier adieu me fut adressé. Oui, Émilie, belle toujours dans ton malheur, que ton cœur saignant s'attache à lui avec confiance, car il s'est dévoué à toi avec la sublime abnégation du plus tendre amour de père !

Ce fut ainsi, appuyés l'un à l'autre et debout sur le pont, au milieu de la lumière du soir, qu'ils m'apparurent et disparurent

solennellement.

Lorsque nous nous fîmes débarquer pour retourner par terre à Londres, la nuit était tombée sur les collines du comté de Kent… Hélas ! une nuit plus sombre pesait sur mon cœur.

Troisième partie · Chapitre 18

Ce fut une longue et sombre nuit qui m'entoura, une nuit peuplée par les fantômes de toutes mes espérances, de tous mes tendres souvenirs, de bien des erreurs, de bien des chagrins, de bien des regrets inutiles.

Je quittai l'Angleterre, ne sachant pas encore, même alors, de quelle accablante douleur j'avais à porter le poids. Je laissais tous ceux qui m'étaient chers, et je partais, croyant que le coup était reçu et que c'était fini ; mais, comme un homme qui, dans une bataille, frappé soudain d'une blessure mortelle, sent à peine qu'il est atteint, moi de même, en me trouvant seul avec mon cœur insoumis, je commençai à comprendre tout ce que j'avais à souffrir.

Cette révélation me vint, non pas tout à la fois, mais peu à peu, goutte à goutte. Le sentiment de tristesse avec lequel je me mis en route, s'étendit et devint plus profond d'heure en heure. D'abord ce ne fut qu'une sensation confuse que je ne pouvais définir ; puis, par degrés imperceptibles, j'eus la conscience de tout ce que j'avais perdu… ma première amitié et mon premier amour, l'intérêt de ma vie, l'édifice enchanté de mes illusions,

évanoui à jamais et me laissant dans une vaste solitude, dans un désert prolongé au loin devant moi sous un noir horizon.

Si ma douleur était égoïste, je ne savais pas qu'elle le fût. Je gémissais sur ma femme-enfant, arrachée si jeune à tout ce qui lui promettait le bonheur en ce monde ; je gémissais sur celui qui aurait pu obtenir l'amitié et l'admiration de tous, comme il avait obtenu mon amitié et mon admiration dans notre vie d'écolier ; je gémissais sur le cœur désolé qui avait trouvé le repos dans le sein de la tempête ; je gémissais sur le foyer abandonné de la simple demeure où j'avais écouté, enfant, la voix nocturne du vent des mers.

Les idées tristes s'accumulèrent à un tel point autour de moi, que je désespérai de jamais leur échapper. J'errai d'une ville à l'autre traînant partout mon fardeau ; maintenant que j'en sentais toute la pesanteur, je baissais la tête et je me répétais sans cesse : « Non, rien ne pourra l'alléger. ».

Quand mon découragement était à son comble, je croyais que je finirais par en mourir : alors, tantôt je me figurais qu'il valait mieux aller chercher un cercueil sur le sol natal, et je repartais soudainement dans cette direction pour y arriver à temps ; tantôt, au contraire, je me disais : « Non, allons mourir plus loin encore, » et je poursuivais mon voyage solitaire, sans m'arrêter, cherchant je ne sais quoi et essayant de laisser je ne sais quoi derrière.

Il me serait impossible de retracer, une à une, toutes les phases pénibles de désespoir à travers lesquelles je passai : il est certains rêves qui ne peuvent être qu'imparfaitement et vaguement décrits. Si je m'efforce de revenir sur cette époque de ma

vie, il me semble que je me rappelle un de ces rêves. Je me vois voyageant, comme on le ferait dans son sommeil, parmi les curiosités des villes étrangères, les palais, les cathédrales, les temples, les galeries de tableaux, les châteaux, les cimetières ; — je me vois dans les rues fantastiques exhumées des pages de l'histoire ou des poétiques récits, portant toujours ma douleur avec moi, occupé de ma douleur seule et apercevant à peine les objets qui paraissent et disparaissent sans cesse. Indifférent pour toutes choses, absorbé uniquement par ma tristesse, mon cœur semblait ne se nourrir que de son amertume. Ah ! sortons enfin de cette nuit, ô mon cœur insoumis, échappons à ce long et misérable rêve : levons les yeux vers l'aurore qui commence à éclairer le ciel, puisqu'enfin, j'en remercie Dieu, l'aurore en dissipa les ténèbres.

Pendant plusieurs mois je menai cette vie errante et sans but, tantôt prolongeant mon séjour dans un lieu, tantôt ne faisant que passer, revenant sur ma route ou m'en détournant. Ne pouvant m'expliquer pourquoi, de temps à autre je me surprenais à penser à mon retour, je repoussais aussitôt cette vague tentation de terminer mon inquiet pèlerinage.

J'étais en Suisse. Je revenais d'Italie, j'avais franchi un des grands défilés des Alpes et parcouru avec un guide les sites sauvages des montagnes. Peut-être ces solitudes avaient-elles parlé à mon cœur, mais je l'ignorais. J'avais contemplé avec étonnement les cimes escarpées, les précipices, les torrents rugissants, les glaciers et les avalanches ; mais, jusque-là, ces merveilles sublimes ne m'avaient rien appris.

Un soir avant le coucher du soleil, je descendis dans une vallée où je devais passer la nuit. En suivant les sinuosités du sentier

qui serpentait le long de la montagne, je pense que quelque sensation nouvelle, quelque douce influence éveillée par le charme paisible de cette solitude, s'insinua dans tout mon être. Je me rappelle que je m'arrêtai un moment avec une sorte de mélancolie qui ne m'oppressait plus, qui même faisait trêve à mon désespoir… J'entrevis qu'il se ferait un jour quelque changement en moi.

J'arrivai au fond de la vallée au moment où le soleil couchant dorait les neiges des crêtes alpines qui l'entouraient comme d'une haute barrière d'éternels nuages. Les bases des montagnes formant la gorge où est situé le petit village, étalaient une riche végétation, et, au-dessus de cette verdure délicate, des bois de sombres sapins servaient de bordure à la neige des avalanches. Plus haut encore, des rochers superposés les uns aux autres figuraient les gradins d'un amphithéâtre naturel. Çà et là, comme suspendues aux précipices entre un glacier et un vert pâturage, se faisaient remarquer des cabanes en bois qu'on eût pris pour des joujoux d'enfants par l'effet du contraste des hauteurs suréminentes. Tel apparaissait aussi le village dans la vallée avec son pont sur le torrent, là où ses flots se contenaient dans un lit régulier après avoir bondi de rochers en rochers. Dans l'air paisible, on entendait par intervalles une harmonie lointaine, celle des chalumeaux et de la voix des bergers ; mais, comme un nuage pourpre flottait d'une cime à l'autre, j'aurais pu croire que cette harmonie venait de là et n'était point une musique mortelle. Tout-à-coup, au milieu de cette sérénité de la terre et du ciel, la nature me parla : je fus ému, et inclinant ma tête sur le gazon, je pleurai comme je n'avais pas encore pleuré depuis la mort de Dora !

Quelques minutes auparavant j'avais trouvé au village un paquet de lettres qui m'y attendait, et j'étais allé dans la campagne pour les lire pendant qu'on apprêtait mon souper. D'autres paquets ne m'étaient pas parvenus, et j'étais depuis long-temps sans nouvelles d'Angleterre. Moi-même je n'avais pas eu le courage ou la persévérance nécessaires pour écrire une lettre entière, me contentant d'énoncer en quelques lignes que j'allais bien et que j'arrivais dans telle ville ou partais pour telle autre.

J'avais à la main le paquet de lettres ; je l'ouvris et reconnus l'écriture d'Agnès.

Elle était heureuse, heureuse parce qu'elle se rendait utile ; elle n'avait pas compté en vain sur ce bonheur qu'elle s'était promis. Voilà ce qu'elle me disait d'elle-même ; le reste de sa correspondance était relatif à moi.

Elle ne me donnait pas de conseil, elle ne me dictait aucun devoir ; elle se contentait de me dire, avec sa ferveur habituelle, ce qu'elle attendait de sa confiance en moi.

« Je sais, » me disait-elle, « que, pour une nature comme la vôtre, l'affliction peut devenir une épreuve salutaire d'où vous sortirez plus pur, plus fort, plus sûr de vous-même, plus capable de tendre à un but noble et élevé. Je suis trop glorieuse de votre renommée et trop certaine qu'elle doit s'accroître encore, pour ne pas compter sur le redoublement de vos efforts. Déjà les souffrances de votre premier âge ont contribué à vous faire ce que vous êtes ; de plus grands malheurs doivent vous initier à de plus grandes vertus : c'est une leçon sévère dont il faut que les autres profitent comme vous en avez profité vous-même. »

Elle terminait en me recommandant à Dieu, qui avait appelé à lui ma compagne bien aimée.

« Il vous reste, » ajoutait-elle, « une sœur tendre qui vous chérit toujours, dont la pensée vous accompagne partout, fière de ce que vous avez fait, beaucoup plus fière de ce qu'il vous est réservé de faire. »

Je serrai la lettre dans mon sein et réfléchis à l'accablement qui pesait sur moi naguères. Bientôt j'entendis expirer l'écho lointain des voix, je vis s'obscurcir le paisible nuage du soir ; à mes yeux s'effacèrent les teintes de la vallée, et la neige dorée des hautes cimes se confondit avec la pâleur de la voûte céleste. Mais en vain la nuit descendait sur toute la nature, je sentais qu'elle se dissipait, au contraire, dans mon âme, et que tous ses fantômes s'évanouissaient… Agnès, il n'y a pas de nom pour la reconnaissance qu'en ce moment j'éprouvai pour vous, et vous me devîntes plus chère que vous ne l'aviez été jusque-là !

Je relus maintes fois la lettre d'Agnès. Je lui écrivis avant de me coucher ; je lui dis qu'elle était venue à mon secours lorsque j'avais le plus cruellement souffert ; que sans elle je n'aurais pas été ce qu'elle me croyait être ; que je ne l'étais pas, mais qu'elle m'inspirait et que j'essayerais de le devenir.

J'essayai. Trois mois encore, et mon malheur aurait une année de date. Je me promis de ne prendre aucune résolution avant ces trois mois, mais d'essayer. Je vécus pendant ce temps dans la vallée ou dans le village.

Ces trois mois passés, je voulus prolonger encore mon absence. Je me fixai provisoirement en Suisse, ce pays me devenant

de plus en plus cher en souvenir de cette soirée. Je repris ma plume, je travaillai.

Je suivis humblement les inspirations d'Agnès. J'étudiai la nature, qu'on n'étudie jamais en vain, et je ne repoussai plus de mon cœur les sentiments de sympathie humaine dont je m'étais d'abord sevré. Au bout de quelque temps, j'eus presque autant d'amis dans la vallée que j'en avais eu à Yarmouth, et quand, avant que l'hiver fût venu, je la quittai pour Genève, la cordialité de ces amis, que je retrouvai encore, au printemps, à mon retour, me toucha comme la voix d'une autre patrie, quoiqu'elle ne s'exprimât pas dans ma langue natale.

Je travaillai avec persévérance, me levant de bonne heure, me couchant tard. Je composai une histoire suivie, dont les incidents n'étaient pas sans quelque rapport avec ma propre expérience de la vie, et je l'envoyai à Traddles. Il trouva un libraire qui l'édita à des conditions avantageuses pour moi, et les nouvelles de ma réputation croissante m'arrivèrent bientôt par les voyageurs que le hasard me faisait rencontrer. Après un intervalle de repos, je me remis au travail avec mon ancienne ardeur, et j'inventai une nouvelle histoire romanesque qui s'empara de toute mon imagination. À mesure que j'avançais dans ma tâche, mon application redoublait et je ne négligeais rien pour me surpasser moi-même. Ce fut mon troisième roman. Je n'étais pas encore tout-à-fait au milieu du second volume, que, dans un intervalle de repos, je songeai à retourner en Angleterre.

Depuis long-temps, quoique étudiant et travaillant avec patience, je m'étais habitué à un exercice énergique. Ma santé, bien ébranlée quand j'avais quitté Londres, était complètement réta-

blie. J'avais beaucoup vu, j'avais visité plusieurs contrées étrangères, et j'espérais y avoir acquis une certaine instruction.

J'ai maintenant retracé des événements de mon absence tout ce que j'ai cru nécessaire pour relier les diverses parties de ce récit, à une seule exception près. J'ai fait cette réserve, non pour supprimer aucune de mes pensées secrètes, puisque, je l'ai dit ailleurs, ce sont mes Mémoires que j'écris ici. J'ai voulu seulement différer cette révélation de moi-même jusqu'à présent, et je dois la commencer.

Je ne saurais pénétrer assez complètement le mystère de mon propre cœur, pour savoir à quelle époque précise j'entrevis l'espérance d'obtenir d'Agnès la plus douce consolation de mon infortune. Il y eut cependant un moment où se réveilla en moi cette réflexion, que ma jeunesse folle avait laissé de côté le trésor de sa tendresse, réflexion que je bannissais autrefois comme injuste et ingrate envers une autre ; espérance qui eût été coupable, lorsque je ne devais plus désirer qu'elle pût se réaliser… Eh bien ! alors même que je me voyais si triste et si seul en ce monde, je me reprochai encore ce regret tardif.

Si, immédiatement après ma perte, j'étais resté près d'Agnès, ma faiblesse m'eût trahi, et peut être, en m'éloignant de l'Angleterre, avais-je redouté cette pensée, quelque vague qu'elle fût encore ; en effet, si j'avais parlé, n'aurais-je pas fait naître entre Agnès et moi une contrainte jusque-là inconnue et perdu quelque chose de son affection de sœur ? Comment m'y résoudre ?

Je ne pouvais oublier que cette affection qu'elle avait pour moi était celle que j'avais librement préférée ; peut-être aurait-elle pu m'aimer d'un autre amour… oui, peut-être il fut un temps où elle

l'aurait pu… Mais c'était uniquement ma faute si je n'étais qu'un frère pour elle, si je m'étais habitué, depuis l'enfance, à la placer dans une sphère supérieure, à regarder son noble cœur comme au-dessus des caprices de ma folle imagination. N'était-ce pas à une autre qu'elle, enfin, que j'avais adressé la passion plus sérieuse de ma jeunesse ?

Ah ! s'il n'était pas trop tard ! si, ayant enfin appris à me connaître, si, en osant élever mon espoir jusqu'à Agnès, je réussissais à être plus digne d'elle ; si, après une épreuve indéterminée, je pouvais encore effacer la trace de mes pas dans le passé et être assez heureux pour obtenir sa main !… Un moment cette perspective lointaine consola mes regards ; mais elle s'évanouit aussi quand je me rappelai toutes les confidences que j'avais déposées dans son âme, la connaissance qu'elle avait de mon cœur inconstant, le sacrifice qu'elle avait dû faire pour n'être que mon amie et ma sœur, ses combats et sa victoire. Si elle ne m'avait jamais aimé d'amour… pouvais-je croire qu'elle m'aimerait à présent ?

J'avais toujours senti ma faiblesse en la comparant au courage d'Agnès et à sa constance ; je la sentais chaque jour davantage. Oui, si j'avais été plus digne d'Agnès autrefois, j'aurais pu aspirer à être pour elle plus qu'un frère… mais il était trop tard… trop tard ! J'avais laissé fuir l'occasion… J'avais perdu Agnès et mérité de la perdre.

Combien je souffris de ces luttes secrètes ! de quelles angoisses et de quels remords elles me remplirent ! qu'il m'en coûtait de ne pouvoir faire taire ma conscience qui me disait : « Est-ce juste, est-ce honorable, à présent que tu vois toutes tes espérances flétries, de revenir à celle, dont tu t'es frivolement détour-

né quand l'avenir te souriait ? — Oui, » me répondais-je, « l'honneur me le défend, » — et cependant je ne pouvais plus me cacher que je l'aimais, que je l'aimais du plus profond de mon âme.

C'est ainsi que, tout en décidant que je ne prolongerais pas davantage mon absence, j'étais persuadé qu'il était trop tard… trop tard pour qu'Agnès et moi nous fussions l'un à l'autre autre chose que frère et sœur.

Quelquefois encore, je retrouvais l'écho de ces insinuations vagues et timides de Dora, s'étonnant elle-même que les choses fussent comme elles étaient. Dans mon isolement, en un mot, j'eus le temps de reconnaître comment il se fait que les choses qui n'arrivent jamais sont souvent pour nous, par leurs effets, des réalités égales à celles qui se sont accomplies. Cet avenir que Dora avait prévu, il s'était réalisé pour me punir ; il se serait réalisé même auprès d'elle, si elle eût vécu, un peu plus tôt ou un peu plus tard ! Ce fut là un de ces souvenirs qui contribuèrent le plus à m'encourager dans mes résolutions de désintéressement et de résignation.

Impossible de noter toutes les inconséquences, toutes les incertitudes de ces retours sur le passé, de ces plans pour l'avenir. Ce fut l'aliment de mon imagination pendant mon séjour sur la terre étrangère, séjour qui avait duré trois années, lorsqu'un soir, à la même heure et au même lieu où j'avais dit adieu aux émigrants de l'Australie, je me retrouvai à bord du paquebot qui me ramenait au sol natal, contemplant le même horizon et la même eau dorée par le soleil couchant.

Trois années ! trois années bientôt passées, et qui, cependant, m'avaient paru quelquefois bien longues, trois années au bout

desquelles je revenais aimant toujours mon pays !… aimant Agnès plus encore… mais en me disant : « Elle n'est pas à moi… elle aurait pu être à moi… mais il est trop tard ! »

Troisième partie · Chapitre 19

Je débarquai à Londres par une soirée d'automne. Après le coucher du soleil, le ciel était devenu pluvieux, et je vis en une minute plus de brume et de boue que je n'en avais vu en une année ; il me fallut aller à pied de la Douane jusqu'au Monument avant de trouver un fiacre, et, quoique les vieilles maisons du quartier m'apparussent comme d'anciennes amies, je fus forcé de convenir que c'étaient des amies fort sales extérieurement.

J'ai souvent fait cette remarque, — et tout le monde a dû la faire, — qu'il semblerait qu'en quittant une ville que nous avons long-temps habitée, notre départ fût le signal de quelque changement : en mettant la tête à la portière du fiacre, je vis qu'en mon absence on avait abattu une antique maison sur la hauteur de Fish-Street, qui, depuis un siècle, n'avait oncques été touchée par le peintre, le charpentier ou le maçon. Une autre rue du voisinage, fameuse par son irrégularité et son insalubrité, avait été élargie et assainie. Je n'aurais pas été surpris, après de pareils travaux, si la cathédrale de Saint-Paul m'avait paru plus vieille.

J'étais mieux préparé à trouver quelques changements aussi dans la destinée de mes amis. Ma tante était retournée à son cottage de Douvres, et Traddles, trois mois après mon départ, avait commencé à avoir une petite clientèle. Il avait pris enfin une étude dans Gray's-Inn, et ses dernières lettres m'annonçaient

qu'il espérait être bientôt uni à celle qui était toujours « la meilleure fille du monde. »

On m'attendait en Angleterre avant la Noël ; mais on ne se doutait pas que je revinsse plus tôt. J'avais fait exprès de le laisser ignorer, afin de surprendre les uns et les autres. Cependant j'eus presque de l'humeur en n'apercevant personne qui vînt au-devant de moi… seul, errant et silencieux, à travers les rues humides.

Peu à peu, néanmoins, l'éclairage des boutiques, que je reconnus, fit luire à mes yeux une clarté amie, et, lorsque je descendis au café-hôtel de Gray's-Inn, je ne boudais plus mon pays natal. Je me souvins du temps où j'avais mis pied à terre dans l'auberge de la Croix-d'Or… Que d'événements et de vicissitudes dans mon existence depuis lors !…

« — Savez-vous où demeure, ici près, dans l'enceinte de Gray's-Inn, M. Thomas Traddles, avocat ? » demandai-je au garçon en me réchauffant au feu de la salle à manger.

« — Cour d'Holborn, Monsieur, n° 2.

» — M. Traddles, je crois, est un des avocats qui commencent à avoir du renom ? » demandai-je encore.

« — Probablement, Monsieur, « répondit le garçon ; « mais quant à moi je l'ignore. »

Ce garçon, homme maigre, d'une quarantaine d'années, eut recours à un garçon de plus d'autorité que lui, à un vieillard corpulent, à double menton, en bas noirs et culotte noire, qui sortit d'une espèce de comptoir, assez semblable à un banc d'église, où

il faisait société avec une caisse, un dictionnaire d'adresses, un annuaire judiciaire et autres livres ou registres.

« — M. Traddles, » répéta le garçon maigre, « n° 2, cour d'Holborn ? »

Le garçon bien portant et important écarta l'autre d'un geste, et se tourna vers moi d'un air grave.

« — Je demandais, » répétai-je, « si M. Traddles, au n° 2, dans la cour ici près, n'était pas un avocat qui commençait à jouir d'une certaine réputation ?

» — Je n'ai jamais ouï prononcer son nom, » répondit le garçon en grossissant la voix.

Je vis qu'il fallait être modeste en parlant de Traddles.

« — C'est un jeune homme, très probablement ? » dit le garçon en fixant sur moi des yeux sévères. « Combien y a-t-il qu'il est dans la corporation des Gray's-Inn ? » — Il n'y a pas plus de trois ans. »

Le garçon, que je supposai avoir vécu quarante ans au moins dans son banc de marguillier, ne pouvait fixer davantage son attention sur un sujet aussi insignifiant ; il me demanda ce que je désirais pour dîner.

Je sentis que j'étais tout de bon en Angleterre, et fus réellement humilié pour le compte de Traddles. Il semblait que tout espoir était perdu pour lui. Ayant commandé humblement un beefsteak et un morceau de poisson, je m'assis devant le feu, méditant sur l'obscurité de mon pauvre ami.

De temps en temps je suivais des yeux le principal garçon, et je ne pouvais m'empêcher de penser que ce n'était pas chose facile de s'élever dans un pays où la coutume et la routine vous opposent une solennité si raide et une lenteur si formaliste. La salle même où j'attendais mon dîner exprimait le respect du passé et de la régularité traditionnelle ; le parquet était sablé exactement, comme il avait dû l'être quand le principal garçon n'était qu'un petit enfant... (si jamais il fut enfant, ce qui paraissait improbable). Plus je regardais les lourdes tables d'acajou qui reflétaient mon visage comme des miroirs, les lampes d'une propreté éblouissante, les rideaux verts suspendus à des rouleaux d'un cuivre reluisant comme l'or pur et décorant les compartiments en forme de boite où chaque hôte prenait solitairement son repas ; les deux grandes grilles des cheminées garnies de charbons ardents, les carafons, d'un cristal si poli qu'on eût dit qu'ils avaient la conscience du vieux et coûteux vin de Porto que contenaient les celliers ; plus, en un mot, je cherchais à admirer ce confort et cette régularité britanniques qui distinguent nos cafés, nos tavernes et nos hôtels, plus je comprenais qu'il est difficile, en effet, de prendre d'assaut l'Angleterre et le Barreau. Je montai dans ma chambre pour changer mes habits, qui avaient reçu la pluie, et là encore, après avoir traversé un long corridor lambrissé, l'immensité du lit à colonnes sculptées, la forme des armoires et la pesanteur des tiroirs me révélèrent encore la présomption de Traddles et les obstacles qu'il aurait à surmonter avant de faire fortune : la même réflexion me poursuivit quand je fus redescendu et pendant mon triste quoique excellent dîner. Les vacances d'automne duraient encore et la salle était naturellement plus silencieuse que d'habitude. Bref, je plaignis de tout

mon cœur mon ami Traddles, comme un homme qui attendrait plus de vingt ans avant de gagner sa vie.

Le principal garçon avait assez de mes questions sur Traddles, et il ne daigna plus s'approcher de moi, se consacrant à un vieux Monsieur en guêtres qui n'avait pas eu besoin de parler pour qu'une pinte de vin de Porto, première qualité, lui fût servie immédiatement. Le second garçon m'apprit tout bas que ce vieux Monsieur était un notaire retiré, demeurant dans le square voisin, riche à millions, et qu'on croyait qu'il laisserait tout ce qu'il possédait à la fille de sa blanchisseuse. « On prétend, ajouta le second garçon, qu'il garde dans un bureau le plus beau service de vaisselle plaie, tout terni faute d'usage, car on n'en a jamais vu qu'une cuiller et une fourchette… » — Décidément Traddles était un homme perdu !

Cependant, très désireux de revoir ce cher ami, je dînai d'une façon si expéditive que je ne dus pas gagner beaucoup dans l'opinion du principal garçon, et je m'esquivai du côté de la cour d'Holborn. Le n° 2 fut bientôt découvert, et une inscription sur la porte m'indiquant que M. Thomas Traddles avait son étude à l'étage le plus élevé, je m'élançai dans l'escalier. C'était malheureusement un vieil escalier un peu en ruine et faiblement éclairé par une mèche à quinquet emprisonnée dans une sale lanterne. J'avais à peine gravi quelques marches, que je crus entendre un joyeux éclat de rire… non pas le rire d'un avocat ou d'un procureur, d'un clerc d'avocat ou d'un clerc de procureur, mais celui de deux ou trois joyeuses demoiselles. Au moment même je posais le pied sur une marche si dégradée que je fis une bruyante chute, et, quand je me relevai, tout était silencieux.

Continuant plus prudemment cette ascension, aussi périlleuse pour le moins que celle du Mont-Blanc, que j'avais récemment faite sans un faux pas, j'arrivai à tâtons jusqu'à une porte sur laquelle je ne pus lire sans un battement de cœur le nom de M. Traddles. Je frappai. Pour toute réponse, j'entendis qu'une espèce de lutte avait lieu de l'autre côté. Je frappai donc une seconde fois. La porte fut entr'ouverte alors par un petit garçon à l'œil narquois, moitié groom et moitié clerc, qui était essoufflé, mais qui, à l'air dont il me regarda, semblait me défier de le lui prouver légalement.

« — M. Traddles y est-il ? » demandai-je.

» — Oui, Monsieur ; mais il est en affaires.

» — J'ai besoin de le voir. »

Après m'avoir examiné un moment, le petit garçon à l'œil narquois se décida à me laisser entrer, et m'introduisit d'abord dans une sorte d'antichambre étroite, puis dans un cabinet où je me trouvai en présence de mon vieil ami (essoufflé lui aussi), assis à une table et penché sur des paperasses.

« — Bonté du ciel ! » s'écria Traddles en levant les yeux ; « c'est Copperfield ! » Il se jeta dans mes bras.

« — Tout le monde va bien, mon cher Traddles ?

» — Oui, tout le monde, mon cher, mon très cher Copperfield, et rien que de bonnes nouvelles. »

Nous pleurâmes de joie et de plaisir tous les deux.

« — Mon cher ami, » dit Traddles en rabaissant ses cheveux (opération nécessaire, car ils se hérissaient plus que jamais), mon

bien cher Copperfield, si long-temps perdu, si heureusement de retour… que je suis aise de vous revoir ! comme vous avez bruni ! mais que je suis donc content ! Sur ma vie et mon honneur, je n'ai jamais éprouvé une joie pareille, mon bien cher Copperfield, jamais ! »

Je n'étais guère moins à court de paroles que lui pour exprimer mon attention : je restai même un moment sans pouvoir en articuler une.

« — Mon cher ami ! » répéta Traddles, « et devenu si célèbre ! mon glorieux Copperfield ! Mais, bonté du ciel ! quand êtes-vous donc arrivé ? d'où venez-vous ? et qu'avez-vous fait ? »

Sans attendre la réponse à toutes ces questions, Traddles m'installait dans un fauteuil au coin du feu, et, s'armant du fer à tisonner, bouleversait les charbons, me donnait des poignées de main, essuyait ses larmes, riait, parlait toujours :

« — Quand je pense, » me dit-il, « que vous étiez si près de revenir en Angleterre, mon cher ami, et que vous n'avez pas assisté à la cérémonie !

» — Quelle cérémonie, mon cher Traddles ?

» — Eh ! bon Dieu ! » s'écria Traddles écarquillant les yeux, « n'avez-vous pas reçu ma dernière lettre ?

» — Certainement non, mon ami, s'il y était question d'une cérémonie.

» — Eh bien ! mon cher Copperfield, je suis marié !

» — Marié ! » m'écriai-je joyeusement.

« — Le ciel me bénisse ! Oui, » répondit Traddles, « marié par le révérend M. Horace à Sophie. Je suis allé l'épouser dans le Devonshire ; et, mon cher ami, elle est là, derrière le rideau de la croisée, regardez ! »

Àma grande surprise, la meilleure fille du monde sortit alors, riant et rougissant, de sa cachette… Jamais on ne vit, je crois (et je ne pus m'empêcher de le dire), une nouvelle mariée plus gaie, plus aimable, plus douce, plus vermeille et plus radieuse. Je l'embrassai du droit d'une ancienne connaissance et félicitai l'heureux couple de tout mon cœur.

« — Mon cher Copperfield, » dit Traddles, « quelle délicieuse réunion ! Que vous avez bruni, mon ami… mais que je suis content de vous voir !

» — Je ne le suis pas moins que vous, » répondis-je.

« — Et je suis contente aussi de vous voir, » dit Sophie riant et rougissant de plus belle.

« — Nous sommes tous aussi heureux que possible, » dit Traddles, « les chères filles aussi… et, Dieu me pardonne, je déclare que je les oubliais.

» — Qui oubliez-vous ?

» — Les sœurs de Sophie, » répondit Traddles. « Elles sont ici avec nous ; elles sont venues pour visiter Londres. Le fait est que lorsque… est-ce vous qui êtes tombé dans l'escalier, Copperfield ?

» — C'est moi, » répondis-je en riant.

» — Eh bien ! donc, » reprit Traddles, « lorsque vous êtes tombé dans l'escalier, nous étions à jouer aux quatre coins. Mais,

comme cela ne serait pas d'un bon effet si on le savait au Palais-de-Justice, et qu'il ne fallait pas se laisser surprendre par un client, elles se sont esquivées en entendant le bruit… Ma foi ! je ne doute pas qu'elles ne soient encore là à écouter à cette porte, » ajouta Traddles en tournant la tête.

« — Je suis fâché, » dis-je en riant de nouveau, « d'avoir été cause de cette déroute.

» — Sur ma parole ! » s'écria Traddles enchanté, « vous n'auriez pas dit cela si vous aviez pu les voir courant tout effarées, se heurtant comme des folles, les cheveux en désordre, et revenant chercher leurs peignes qu'elles avaient laissé tomber… Ma Sophie, voulez-vous aller dire à vos sœurs que Copperfield est ici ? »

Sophie entra dans la chambre voisine, où nous entendîmes qu'elle était reçue avec un grand éclat de rire.

« — N'est-ce pas une vraie musique que ce rire joyeux, mon cher Copperfield ? » dit Traddles. « C'est ravissant pour moi, infortuné vieux garçon, qui ai si long-temps vécu seul ; c'est délicieux ! Pauvres filles, elles ont fait une grande perte en perdant Sophie… qui est toujours, je vous assure, mon cher Copperfield, la plus excellente et la plus chérie des sœurs ! Quel plaisir de les voir toutes de si bonne humeur ! C'est une délicieuse chose que la société des jeunes filles, Copperfield. Ce n'est pas selon les us et coutumes de notre profession, mais c'est délicieux. »

Observant qu'il balbutiait un peu en se souvenant de ma perte et craignait de réveiller mes regrets par l'expression si franche de sa joie, je lui répondis cordialement qu'il avait raison, et je rassurai de mon mieux cet excellent cœur.

« — D'ailleurs, » poursuivit-il, « pour parler vrai, tout notre ménage, mon cher Copperfield, est en désaccord avec ces us et coutumes… même la présence de Sophie ici n'est pas selon la règle. Qu'y faire ? nous n'avons pas d'autre domicile que mon étude. Nous nous sommes embarqués sur un petit bateau, mais nous n'en braverons pas moins courageusement la mer ; Sophie est une femme de ménage extraordinaire ; vous serez étonné de voir comme toutes ses sœurs sont arrimées. Je ne sais trop comment elle s'y est prise.

» — Avez-vous plusieurs de ces jeunes personnes avec vous ? » demandai-je.

« — L'aînée, la Beauté de la famille, est ici, » répondit Traddles en baissant la voix jusqu'au ton confidentiel, « Caroline, puis Sarah… celle dont je vous parlais comme ayant quelque chose dans l'épine dorsale, vous savez, Sarah, est ici ; et nous avons encore avec nous les deux plus jeunes, que Sophie a élevées ; nous avons Louisa…

» — En vérité ! » m'écriai-je.

« — Oui, » dit Traddles ; « or, tout l'appartement consiste en trois pièces ; mais Sophie arrange merveilleusement les choses… sas sœurs dorment aussi confortablement que possible : trois dans une chambre, deux dans l'autre. »

Je ne pus m'empêcher de chercher des yeux ce qui pouvait rester de place à M. et à M Traddles. Mon ami me comprit.

« — Eh bien ! » dit-il, « je le répète, nous sommes prêts à toutes les exigences de la vie : nous improvisâmes d'abord, la semaine dernière, un lit ici sur le parquet ; mais Sophie me ména-

geait une surprise. Il y a là-haut une chambrette sous le toit, — une chambrette, très gentille quand une fois vous y êtes : Sophie y colla elle-même du papier de tenture, et c'est là que nous couchons à présent. Nous y sommes on ne peut mieux, et la vue est superbe.

» — Enfin, vous voilà donc marié, mon cher Traddles ? » dis-je. « Quel plaisir j'en ressens !

» — Merci, mon cher Copperfield, » répondit Traddles en me tendant encore la main ; « oui, je suis aussi heureux qu'on peut l'être. Regardez donc. Reconnaissez-vous ce vieil ami, le fameux pot à fleur ? et la table au dessus de marbre ? Les reconnaissez-vous ? Eh ! tout le reste de notre ameublement ! c'est simple, mais commode, comme vous voyez. Il nous manque encore de l'argenterie, c'est vrai… pas une seule cuiller à thé, j'en conviens.

» — Un bon procès vous en donnera, » dis-je gaîment.

« — C'est cela, » répliqua Traddles ; « nous gagnerons un bon procès, et il nous en donnera. En attendant, nous prenons le thé avec des cuillers en métal anglais.

» — L'argenterie en paraîtra plus brillante quand elle viendra, » dis-je.

« — C'est ce que nous disons ! » s'écria Traddles. Et puis, avec son accent confidentiel, il ajouta : « — Ma foi, mon ami, je me décidai à aller dans le Devonshire après mon plaidoyer en faveur de Jipes contre Wigzell, plaidoyer qui me posa parmi mes confrères du Barreau. Je pris mon courage à deux mains, et j'eus une conversation sérieuse avec le révérend M. Horace. Je lui fis observer que Sophie… la meilleure fille du monde…

» — Je le sais…

» — C'est qu'elle l'est réellement… oui, j'insistai auprès du révérend M. Horace en lui représentant que nous nous étions promis de nous épouser du consentement de ses parents ; que cet engagement datait déjà de plusieurs années ; que Sophie consentait à devenir M Traddles, et… à entrer en ménage avec… comment dirai-je ?… avec des couverts en métal anglais. Le révérend M. Horace… c'est un excellent vicaire, je vous assure, Copperfield, qui devrait être évêque, ou, du moins, qui devrait avoir un bénéfice suffisant pour vivre sans être réduit à je ne sais combien d'expédients… Je lui fis comprendre que, pouvant enfin gagner de cent à cent cinquante livres sterling par année, louer un appartement comme celui-ci et le meubler, il était juste de nous marier. Sophie était utile chez son père et sa mère, sans doute ; mais était-ce une raison pour qu'elle ne s'établît pas ? était-ce juste ?

» — Certainement ce ne l'était pas, » dis-je.

« — Je suis bien aise que vous le pensiez ainsi, mon cher Copperfield, » répliqua Traddles ; « parce que, sans vouloir faire aucune insinuation contre le révérend M. Horace, je crois que les parents, les frères et cætera sont quelquefois un peu égoïstes dans ces occasions. Et d'ailleurs, » ajoutai-je, « mon plus sincère désir serait d'être utile, moi aussi, à la famille, et si, lorsque j'aurai fait mon chemin dans le monde, il lui arrivait quelque chose… au révérend M. Horace, vous comprenez ?…

» Je comprends…

» — Ou à M Crewler… ce serait la plus douce satisfaction de mes vœux que de servir de père à leurs filles. Le révérend M. Ho-

race me répondit admirablement, se montra favorable à mes sentiments, et entreprit d'obtenir le consentement de M Crewler. Ce ne fut pas si facile : c'est une femme supérieure, mais il faut ménager son extrême sensibilité ; tout ce qui la contrarie lui cause une perturbation dans les jambes…

» — Dans les jambes ?

» — Oui ; ne vous ai-je pas raconté qu'elle avait perdu l'usage de ses jambes ?

» — Eh bien ! alors…

» — Justement, c'est là que le chagrin se fait sentir d'abord, puis lui remonte à la poitrine, et de la poitrine à la tête ; non-seulement cela ne manqua pas cette fois, mais, pour comble de malheur, tout son système en fut ébranlé d'une manière alarmante. Ce ne fut qu'à force de petits soins et d'attentions affectueuses qu'on parvint à la réconcilier avec le mariage de Sophie. Bref, nous avons été unis il y a eu hier six semaines. Vous ne pouvez vous imaginer, Copperfield, quel monstre je parus être à mes propres yeux, quand je vis toute la famille pleurer et s'évanouir autour de moi. M Crewler ne voulut pas me voir avant notre départ ; elle ne pouvait me pardonner de lui dérober sa fille… mais c'est une bonne femme, et elle a fini par ne plus m'en vouloir. Pas plus tard que ce matin, j'ai reçu d'elle une délicieuse lettre.

» — En un mot, cher Traddles, » lui dis-je, « vous vous sentez aussi heureux que vous méritez de l'être.

» — Vous êtes partial pour moi ! mon ami, » répondit Traddles ; « mais le fait est que je pourrais exciter l'envie. Je travaille durement, je lis et relis mes livres de droit, je me lève à cinq

heures du matin et je n'en dors que mieux quand je me couche. Pendant le jour, je cache mes belles-sœurs et me divertis avec elles le soir. En vérité, il m'en coûte de penser qu'elles vont nous quitter mardi matin, époque où finissent les vacances. Mais les voici, » ajouta Traddles terminant là ses confidences et parlant haut pour me présenter : « Miss Caroline Crewler, Miss Sarah, Miss Margaret, Miss Louisa et Miss Lucy, je vous présente mon ami M. Copperfield. »

Quelles figures éblouissantes de fraîcheur ! on eût dit un bouquet de roses. Elles étaient toutes jolies, et l'une d'elles était même très belle ; mais il y avait dans la physionomie de Sophie une expression de douce gaieté et de grâce affectueuse qui m'assurait que mon ami avait choisi la plus capable de le rendre heureux. Nous nous assîmes tous autour du feu, et le petit garçon à l'œil narquois vint enlever de la table les papiers qu'il y avait à la hâte apportés tout à l'heure, — d'où provenait son essoufflement, comme je le devinai alors. Le même page reparut un moment après avec un plateau contenant les tasses et la théière, puis il se retira jusqu'au lendemain matin. M Traddles, toute radieuse de complaisance et de satisfaction domestique, fit le thé et les rôties, qu'elle distribua à tout son monde.

Pendant ce temps-là, elle me dit qu'elle avait vu Agnès, « Tom » l'ayant conduite dans le comté de Kent la première semaine de la lune de miel ; elle avait vu aussi ma tante : Agnès et ma tante se portaient bien toutes les deux, et elles n'avaient parlé que de moi avec Tom et elle. « Tom » n'avait jamais cessé de penser à moi, croyait-elle, pendant tout le temps de mon absence. « Tom » était sa grande autorité en toutes choses. « Tom » était évidemment l'idole de sa vie, une idole qu'aucune commotion ne

pouvait ébranler sur son piédestal, une idole toujours adorée et vénérée avec toute la foi de son cœur, quelque chose qui pût arriver.

La déférence que Sophie et Traddles témoignaient à celle des sœurs qui était la Beauté de la famille, me plut beaucoup. Je ne sais si je trouvai cet hommage très raisonnable, mais je le trouvai charmant et caractérisant à merveille l'heureux couple. Si Traddles s'aperçut qu'il manquait de petites cuillers d'argent, — ces cuillers qu'un procès devait lui procurer un jour, — je suis certain que ce fut quand il offrit la tasse à la Beauté de la famille. Si sa femme si douce avait pu se croire un moment en droit d'avoir un avis à elle ou de contredire le vôtre, je suis certain que c'eût été uniquement parce qu'elle était la sœur de la Beauté de la famille. Quelques légers indices d'une humeur capricieuse que je crus surprendre chez la Beauté de la famille, étaient manifestement considérés par Traddles et sa femme comme son droit de naissance et son apanage naturel. Si elle avait été une reine-abeille, et ses sœurs des abeilles ouvrières, Traddles et sa femme ne se seraient pas montrés plus docilement soumis à son privilège royal.

Je le répète, leur abnégation complète me ravit. Dans l'orgueil que leur inspiraient toutes les sœurs, dans leur complaisance inépuisable pour elles, je reconnaissais leur propre mérite et j'étais heureux de l'admirer. Plus de douze fois dans la même heure, ce soir-là, Traddles entendit tantôt l'une et tantôt l'autre lui dire : « Frère chéri, apportez-moi ceci, ou ôtez-moi cela ; frère chéri, allez-moi chercher telle chose, ou faites disparaître telle autre. » La douzième fois, le frère chéri était aussi empressé que la première. Sophie ne leur était pas moins indispensable ; elles ne faisaient

rien que par Sophie. Les cheveux de Miss Caroline se dénouaient-ils, Sophie seule pouvait les relever artistement sur sa tête ; Miss Sarah ne se rappelait-elle plus certain air, Sophie seule pouvait le fredonner correctement. Miss Louisa cherchait-elle le nom d'un endroit du Devonshire, Sophie seule le savait. Miss Margaret désirait qu'on écrivît quelque chose à son père : Sophie seule pouvait la contenter en promettant d'écrire le lendemain matin avant le déjeuner. Miss Lucy avait manqué un point dans sa broderie : Sophie seule pouvait réparer cette faute. Elles étaient les maîtresses de la maison, Sophie et Traddles les servaient. Je ne saurais imaginer de combien d'enfants Sophie avait pris soin dans son temps, mais elle semblait connaître tous les refrains qu'on a jamais chantés aux enfants d'Angleterre, et elle en chantait une douzaine dès qu'on les lui demandait, l'un après l'autre, chaque sœur réclamant son refrain favori, et la Beauté de la famille exigeant le sien pour la clôture. Aussi fus-je fasciné par sa voix souple et claire. Le mieux de tout cela, c'est qu'avec toutes leurs exigences, toutes les sœurs avaient réellement beaucoup d'affection et d'égards pour Sophie et Traddles. Quand je pris congé et que Traddles se leva pour m'accompagner jusqu'à mon café-hôtel, c'était à qui l'embrasserait, sans avoir peur de sa chevelure hérissée. Ce fut littéralement une averse de baisers qu'il reçut de la meilleure grâce du monde.

Je lui avais dit bonsoir moi-même que la scène dont j'avais été témoin me charmait encore. La vue de toutes ces têtes fraîches et rieuses dans une étude d'avocat, avait tout-à-coup enchanté pour moi non-seulement ce réduit privilégié, mais tout le quartier de la chicane, avec ses cabinets d'affaires et ses boutiques de livres de droit. Je les ai déjà comparées à un bouquet de roses ; mais un millier de rosiers en fleurs auraient jeté leurs guirlandes sur tous

les murs de Gray's-Inn, que cette décoration printanière ne les eût pas autant embellis aux yeux de mon imagination que les visages vermeils et le caquetage joyeux de ces aimables filles du Devonshire ; c'était pour moi le contraste le plus original que d'avoir pris le thé avec elles et entendu chanter des refrains de nourrice au milieu d'un chaos de plumes et d'encre, de parchemins et de papiers poudreux, de cire à cacheter et de ficelle à lier les copies, de brefs d'avocat et de mémoires à consulter, de sommations et d'assignations, de rapports et de coûts, etc. J'aurais été moins amusé par un songe où j'aurais vu la famille du fameux sultan des contes arabes se faire inscrire sur le tableau des procureurs et apporter à l'audience l'oiseau parlant, l'arbre chantant et la fontaine d'or liquide. Pour parler sérieusement, je m'aperçus que Traddles m'avait laissé beaucoup moins découragé relativement à lui. Je commençai à penser qu'il finirait par faire fortune, en dépit de tous les principaux garçons des cafés-hôtels de la Grande-Bretagne.

Avant de monter dans ma chambre, je m'assis devant une des cheminées de la salle commune, afin de me livrer à cette nouvelle rêverie ; mais après avoir joui ainsi du bonheur de mon ami, je fis un retour sur moi-même et sur les vicissitudes de ma propre existence. Depuis trois ans que j'avais quitté l'Angleterre, je revoyais pour la première fois un feu de charbon de terre ; mais, devant les cheminées du continent, j'avais trop souvent pu comparer mes espérances détruites à cet amas de cendres qui tombe des bûches du foyer.

Ah ! du moins, je pouvais enfin me retracer le passé avec tristesse, mais sans amertume, et contempler l'avenir avec courage. Plus de foyer domestique pour moi dans l'acception la plus douce

du mot ; celle à qui j'aurais pu inspirer une affection plus tendre, n'avait pour moi, et parce que je l'avais voulu, qu'une affection de sœur ; elle se marierait, elle aimerait un mari et des enfants, en ignorant toujours mon amour secret pour elle. Il était juste que je portasse la peine de ma passion irréfléchie. Je ne récoltais que ce que j'avais semé.

C'est ainsi que je raisonnais avec moi-même, me fortifiant dans la résolution de prendre mon parti, de dompter mon cœur, de me réduire, auprès d'Agnès, au rôle calme qu'elle avait rempli auprès de moi, — lorsque, tournant la tête, je crus reconnaître un personnage que j'aurais pu croire tout-à-coup sorti du feu avec les autres fantômes de ma mémoire.

Dans la pénombre du coin opposé à celui où j'étais, le petit docteur Chillip lisait un journal, le même docteur qui figure dans le premier chapitre de mon histoire. Il avait passablement vieilli depuis tant d'années ; mais, d'un tempérament doux et placide, il portait si bien son âge, que je me figurais qu'il n'avait guère changé depuis la nuit où il attendait, dans le salon de ma mère, que je fusse venu au monde.

M. Chillip avait quitté Blunderstone il y avait six ou sept ans, et je ne l'avais plus revu depuis. Il était tranquillement assis, occupé de sa lecture, la tête inclinée sur le journal et le coude sur la table où le garçon venait de lui verser un verre de vin chaud. Telle était l'expression conciliatrice de sa physionomie, qu'il semblait demander pardon au journal lui-même de la liberté qu'il prenait de le lire.

Je m'approchai de lui et lui demandai :

« — Comment vous portez-vous, M. Chillip ? »

Troublé par cette apostrophe d'un inconnu, il répondit avec sa lenteur polie :

« — Je vous rends grâces, Monsieur ; vous êtes bien honnête. Grand merci, Monsieur. Et vous-même ? Bien, je l'espère.

» — Vous ne vous souvenez pas de moi ? » lui dis-je.

« — Franchement, Monsieur, » reprit M. Chillip en hochant la tête et souriant avec complaisance, « j'ai une sorte d'idée qu'il y a quelque chose en vous qui me rappelle une ancienne connaissance ; mais, réellement, je ne saurais retrouver votre nom.

» — Et cependant vous le saviez long-temps avant qu'il fût su de moi-même ; » repris-je.

« — Est-ce bien possible, Monsieur ? Serait-il vrai que j'aurais eu l'honneur de fonctionner lorsque vous… ?

» — Oui, Monsieur.

» — Je ne le nie pas ! » s'écria M. Chillip ; « mais certainement que vous êtes bien changé depuis ce jour-là.

» — Probablement.

» — Eh bien ! Monsieur, » ajouta M. Chillip, « j'espère que vous m'excuserez si je suis obligé de vous demander en grâce de m'apprendre votre nom.

» Je me nommai. Il fut réellement ému et serra ma main dans la sienne, contrairement à son habitude, qui était de vous tendre un doigt ou deux et de paraître déconcerté si on les saisissait par une étreinte un peu vive. Alarmé lui-même de son premier mou-

vement, il rentra bien vite sa main droite dans sa poche, comme si elle venait d'échapper à un piége.

« — Bonté du ciel ! » dit M. Chillip en m'examinant, la tête inclinée sur son épaule ; est-ce donc là M. Copperfield ? Eh bien ! Monsieur, je crois que je vous aurais reconnu si j'avais pris la liberté de vous regarder avec plus d'attention. Il existe une ressemblance frappante entre vous et votre pauvre père, Monsieur.

» — Je n'ai jamais eu le bonheur de voir mon père, » observai-je.

« — C'est vrai, Monsieur, » reprit M. Chillip avec un air d'apologie ; « et c'est très malheureux sous tous les rapports. Nous n'ignorons pas, Monsieur, votre réputation brillante dans la partie de notre province que j'habite... Il doit y avoir là, Monsieur, une grande surexcitation, » ajouta-t-il en portant le doigt au front « Ce doit être pour vous une tâche pénible d'écrire comme vous faites, Monsieur.

» — Quelle partie de la province habitez-vous à présent ? » lui demandai-je en prenant un siége à côté de lui.

« — Je suis établi à quelques milles de Bury-Saint-Edmond, Monsieur, » me répondit-il. « M Chillip ayant hérité d'une petite terre de ce canton à la mort de son père, j'y acquis une clientèle, et vous apprendrez avec plaisir que j'y réussis assez bien. Ma fille devient tout-à-fait une grande fille, Monsieur ; sa mère a encore été obligée de lui abaisser deux plis de ses robes, la semaine dernière. Comme le temps passe, n'est-ce pas, Monsieur ? »

Après cette réflexion, le petit docteur ayant porté son verre vide à ses lèvres, je lui proposai de le remplir de nouveau et d'en

boire un moi-même avec lui.

« — Eh bien ! Monsieur, » dit-il, « c'est plus que je n'ai l'habitude de faire ; mais je ne puis me refuser le plaisir de votre conversation. Il me semble que c'est hier que j'avais le plaisir de vous donner des soins pour la rougeole. Et vous vous tirâtes admirablement de cette maladie éruptive, Monsieur ? »

Je le remerciai de ce compliment médical, et commandai le vin chaud, que le garçon eut bientôt servi. — « C'est une débauche que vous me faites faire, » dit M. Chillip en remuant le sucre avec sa cuiller ; « mais comment résister à une occasion si extraordinaire ? Avez-vous des enfants, Monsieur ? »

Je secouai la tête négativement.

« — J'ai su que vous avez été éprouvé par un grand malheur, Monsieur, » dit M. Chillip. « — C'est la sœur de votre beau-père qui me l'apprit. Caractère décidé que celui-là, Monsieur !

» — Oui, » répliquai-je, « passablement décidé. Où l'avez-vous vue, Monsieur Chillip ?

» — Ignorez-vous donc, » reprit M. Chillip avec son sourire le plus placide, « que votre beau-père est redevenu mon voisin ?

» — Je l'ignorais, » répondis-je.

« — Eh bien ! Monsieur, il est mon voisin ! Il a épousé une jeune personne de cette province qui possédait en dot une jolie petite propriété, la pauvre femme. Mais parlons de la surexcitation de votre cerveau, Monsieur. N'en éprouvez-vous pas quelque fatigue ? » dit M. Chillip en me contemplant avec un air d'admiration.

J'éludai cette question et revins aux Murdstones.

« — Je savais, » lui dis-je, « que M. Murdstone s'était remarié. Êtes-vous le docteur de la famille ?

» — Non, pas régulièrement, » répondit M. Chillip. « J'ai été appelé en consultation. Quel développement phrénologique de l'organe de la fermeté chez M. Murdstone et sa sœur, Monsieur ! »

Je lui adressai un coup d'œil si significatif, que M. Chillip, enhardi par ce coup d'œil et un second verre de vin chaud, s'écria avec expression :

« — Ah ! Monsieur Copperfield, quels souvenirs d'autrefois vous réveillez !

» — Et le frère et la sœur, » dis-je, « sont toujours ce qu'ils furent, toujours les mêmes, n'est-ce pas ?

» — Monsieur, » repartit M. Chillip, « un médecin, introduit par son état dans la famille, doit n'avoir des oreilles et des yeux que pour ce qui intéresse l'art médical. Cependant, je dois dire, Monsieur, que le frère et la sœur sont des personnes bien sévères, — relativement à ce monde et à l'autre.

» — Je doute qu'ils aient un grand rôle à jouer dans l'autre, » dis-je ; « mais que font-ils encore dans celui-ci ? »

Après avoir siroté son vin chaud et hoché la tête, M. Chillip observa d'un ton plaintif :

« — C'est une femme charmante, Monsieur !

» — La présente M Murdstone ?

» — Oui, Monsieur, je vous assure, aussi aimable que possible. L'opinion de M Chillip est que, depuis son mariage, elle a perdu toute la vivacité de son esprit et qu'elle a des accès de folie mélancolique. Or, les dames, » ajouta M. Chillip, « ont un rare talent d'observation, Monsieur.

» — Je suppose, » dis-je, « qu'il a été décidé qu'il fallait dompter et refondre cette infortunée. Dieu ait pitié d'elle, puisqu'elle est tombée en de si cruelles mains !

» — Il paraît, Monsieur, » poursuivit M. Chillip, « qu'elle voulut d'abord résister. Il y eut de violentes querelles ; mais elle ne fut pas la plus forte : la sœur vint en aide au frère, et je puis vous dire confidentiellement, Monsieur, que la pauvre femme a été presque réduite à un état d'imbécillité… Ce n'est plus qu'une ombre.

» — Je n'ai pas de peine à le croire.

» — Je n'hésite pas à dire, entre nous, Monsieur, que sa mère en est morte, et que M Murdstone est sérieusement devenue imbécile par suite de cette tyrannie sous laquelle il lui a fallu plier. C'était une jeune femme vive et gaie avant le mariage, Monsieur ; mais la sombre austérité de son mari et de sa belle-sœur ont étouffé sa vivacité et sa gaieté naturelles. Ils l'escortent à présent plutôt comme ses surveillants que comme son mari et sa belle-sœur. Je vous cite textuellement la remarque que M Chillip faisait encore la semaine dernière, et je vous assure, Monsieur, que les femmes sont des observatrices sagaces. M Chillip est personnellement une grande observatrice.

» — A-t-il encore, » demandai-je, « la prétention d'être un homme aussi austèrement religieux, quoique j'aie honte de me

servir de ce mot en parlant de M. Murdstone ? »

Le vin chaud avait délié la langue de M. Chillip, en même temps que ce stimulant inaccoutumé avait rougi le bord de ses paupières.

« — Monsieur, » me répondit-il, « vous me rappelez par votre question une autre remarque caractéristique de M Chillip. Elle m'électrisa, je vous assure, en définissant la religion de M. Murdstone comme une des formes de l'adoration de soi-même : cet homme met sa propre image sur l'autel et l'appelle orgueilleusement la nature divine. Je fus électrisé, je le répète, par cette expression pittoresque de la pensée de M Chillip. Les dames sont de grandes observatrices…

» — Par intuition, » répondis-je ; et M. Chillip fut ravi.

« — Je suis heureux, » répliqua-t-il, « de l'autorité que vous prêtez à mon opinion sur les dames ; je hasarde rarement une opinion non médicale, je vous assure, Monsieur. Pour en revenir à M. Murdstone, sa dévotion a fait de tels progrès, qu'il prononce quelquefois des discours publics dans les assemblées de paroisse, et l'on dit… c'est M Chillip qui le dit, Monsieur, — on dit que plus sa tyrannie domestique est sombre, plus farouche est sa doctrine religieuse.

» — Je crois que M Chillip a parfaitement raison. »

Le plus doux des petits hommes, de plus en plus encouragé, poursuivit :

« — M Chillip va jusqu'à prétendre, Monsieur, que ce que certains hommes veulent appeler leur religion, n'est qu'un prétexte pour donner carrière à leur mauvaise humeur et à leur

arrogance ; et, franchement, je ne saurais trouver dans le Nouveau-Testament rien qui puisse justifier la prétendue religion de M. Murdstone et de sa sœur.

» — Ni moi non plus, Monsieur Chillip.

» — En attendant, Monsieur, ils sont très détestés, et, comme ils sont bien libres de consigner à l'enfer quiconque ne les aime pas, le diable a de nombreux clients dans notre voisinage. Néanmoins, comme l'observe encore M Chillip, ils subissent un châtiment continuel ; car ils sont réduits à dévorer leurs propres cœurs, et ils doivent trouver cette nourriture bien amère. Et maintenant, Monsieur, revenons à votre cerveau, si vous voulez excuser la liberté que j'ose prendre… Ne l'exposez pas à une surexcitation trop excessive, Monsieur. »

Grâce à la surexcitation du propre cerveau de M. Chillip, il ne me fut pas très difficile d'éluder de nouveau ce sujet et de ramener l'entretien sur ses propres affaires, qu'il me raconta avec une gracieuse loquacité, me donnant à entendre, entre autres renseignements qu'il se trouvait au café-hôtel de Gray's-Inn, parce qu'il venait à Londres faire sa déposition, comme médecin, sur l'état d'un malade qu'il était question d'interdire depuis qu'un excès de boisson avait dérangé ses facultés mentales.

« — Je vous assure, Monsieur, » me dit-il, « que ces commissions judiciaires qui interrogent les docteurs sont quelquefois un peu rudes. Je n'aime pas, à être brusqué, Monsieur ; je suis extrêmement nerveux quand on me malmène, et si l'on me parle sans ménagements, Monsieur, on risque de m'interloquer. Savez-vous que je fus long-temps à me remettre de la peur que me fit cette

terrible dame qui vint chez votre mère la nuit de votre naissance, Monsieur Copperfield ? »

Je lui appris que j'allais le lendemain matin, de bonne heure, voir ma tante, le dragon de cette nuit, et qu'elle était une des meilleures femmes du monde, comme il en serait parfaitement convaincu s'il la connaissait mieux. La simple possibilité de la revoir encore parut le terrifier.

« — Est-ce vrai ? » s'écria-t-il. « Quoi ! réellement, Monsieur ? »

Mais, en même temps, il demanda sa bougie et monta dans sa chambre, très peu rassuré. Le bon petit docteur n'était pas précisément grisé par le vin chaud ; mais je suis persuadé que son pouls paisible avait accéléré son mouvement régulier de deux ou trois pulsations de plus par minute. Pareille chose ne lui était certes pas arrivée depuis la mémorable nuit où ma tante, désappointée, accueillit si mal la grande nouvelle de ma venue au monde.

Un peu fatigué et entendant sonner minuit, j'allai aussi me coucher.

Le lendemain, je passai toute la journée sur l'impériale de la diligence de Douvres. Ma tante (elle portait des lunettes à présent) prenait le thé lorsque je tombai en quelque sorte des nues au milieu de son ancien salon, où je fus reçu par elle, par M. Dick et ma bonne Peggoty, à bras ouverts et avec des larmes de joie. Peggoty était devenue la femme de charge de la maison. Quand l'ardeur des premières démonstrations fut un peu calmée et que nous pûmes causer tranquillement, ma tante s'amusa beaucoup du récit de ma rencontre avec M. Chillip et du souvenir formi-

dable qu'il avait conservé d'elle. Dieu sait comme elle parla du second mari de ma pauvre mère et de cette sœur meurtrière que, pour rien au monde, ma tante n'eût appelée d'un autre nom chrétien ou païen. Dieu sait si ma chère Peggoty fit volontiers écho à tout ce que disait sa maîtresse du frère et de la sœur.

Troisième partie · Chapitre 20

Ma tante et moi, quand on nous laissa seuls, nous prolongeâmes la causerie bien avant dans la nuit. Les lettres que j'avais reçues pendant mon absence m'avaient tenu à peu près au courant de ce qui m'intéressait ; mais j'étais curieux de détails. Ainsi, nous nous entretînmes des émigrants australiens, qui n'avaient pas cessé de donner de leurs nouvelles, et elles étaient toutes excellentes. M. Micawber, entre autres, réussissait au-delà de ses espérances, et, fidèle à ses engagements, il s'acquittait avec une régularité exemplaire envers ceux dont les avances lui avaient ouvert la voie de la fortune dans le Nouveau-Monde. « Jeannette, » me dit ma tante, « était rentrée à mon service, comme vous savez ; elle revint avec moi à Douvres persuadée qu'elle avait renoncé au mariage ; mais cela ne l'a pas empêchée d'épouser enfin un tavernier faisant bien ses affaires. Vous l'avouerai-je, j'ai moi-même, en cette occasion, manqué à mon grand principe en conduisant la fiancée à l'autel et en lui donnant une petite dot. » M. Dick ne pouvait être oublié. Ma tante m'apprit qu'il n'avait pas cessé de faire des copies, cherchant par ce semblant d'occupation à tenir éloigné le roi Charles I. « Mais c'est un des dédommagements les plus doux de l'ennui de ma vie, » dit-elle, « de voir le brave homme heureux et libre, au lieu de gémir dans la re-

traite monotone d'une maison d'aliénés… D'ailleurs, personne ne peut savoir comme moi tout ce qu'il y a de sain encore dans cette tête. »

J'hésitais à faire une question sur mon vénérable maître, le docteur Strong et sa femme ; mais ma tante me rassura complètement. Jack Maldon n'était qu'un fat qui avait pris trop à la lettre les maladroites allusions que M Markleham faisait sans cesse à l'affection enfantine de sa fille pour son cousin. M Strong elle-même s'était aperçue à la longue qu'elle était compromise par la légèreté du Vieux-Général et par ce besoin de distraction qu'on lui attribuait. Elle avait fini par avoir une explication avec sa mère et son mari, se montrant sous un jour tout nouveau à l'un et à l'autre. Tous les nuages s'étaient évanouis : M. Wickfield avouait qu'il avait autrefois été bien trompé sur cette jeune femme, digne désormais à ses yeux de l'amitié d'Agnès.

« — Mais, Trot, mon ami, » dit enfin ma tante, « quand irez-vous à Cantorbéry ?

» — Ma tante, demain matin ; je me procurerai un cheval. À moins que vous ne vouliez venir avec moi.

» — Non, » répondit ma tante avec sa précision un peu brusque ; « je prétends rester où je suis.

» — Alors, je ferai la course à cheval. Je n'aurais pu traverser aujourd'hui Cantorbéry sans m'y arrêter, si c'eût été tout autre que vous que je venais voir à Douvres.

» — Merci, cher Trot ; mais votre vieille tante aurait pu attendre jusqu'à demain. »

Ce disant, elle porta une main caressante sur la mienne pendant que je regardais le feu d'un air pensif et mélancolique.

Pensif et mélancolique ; car je ne pouvais me retrouver là et si près d'Agnès, sans sentir renaître les regrets qui m'occupaient depuis si long-temps. Il me semblait encore entendre ma tante me répéter : « Aveugle ! aveugle ! aveugle ! » et je la comprenais mieux à présent.

Quand je levai les yeux, après quelques minutes de silence, je m'aperçus qu'elle m'observait avec attention. Peut-être avait-elle suivi le cours de mes pensées… Ah ! il me semblait qu'il était bien facile de le suivre désormais !

« — Vous trouverez son père un vieillard à cheveux blancs, » dit ma tante, « quoique, sous tous les autres rapports, il ait gagné au changement qu'amènent les années. Il s'est bien corrigé de ce qui fit le malheur de sa vie, et ce n'est plus cet homme qui mesurait à une règle étroite et unique tous les motifs, tous les instincts, tous les plaisirs, tous les chagrins. Quant à Agnès, vous la verrez toujours la même, toujours aussi bonne, aussi belle, aussi affectueuse, aussi désintéressée. Je voudrais la louer plus encore si je savais comment. »

Il n'était pas de plus haute louange pour elle ni de reproche plus cruel pour moi. Ah ! comment m'étais-je fourvoyé si loin ?

« — Que, grâce à ses leçons, les jeunes filles qui lui sont confiées lui ressemblent, » dit ma tante attendrie jusqu'aux larmes, « et Dieu sait si sa vie aura été bien employée ! » « Je serai utile et heureuse ! » nous disait-elle, vous le rappelez-vous ! Comment pourrait-elle être autre chose qu'utile et heureuse ?

» — Agnès a-t-elle ?… » J'interrompis la question que j'allais faire, m'apercevant que je venais de penser tout haut.

« — Eh bien ? qu'alliez-vous me demander ? » s'écria ma tante vivement.

« — A-t-elle… quelqu'un qui soit amoureux d'elle ? » dis-je.

« — Elle en a vingt ! » s'écria ma tante avec une fierté indignée. « Elle aurait pu se marier vingt fois, mon cher Trot, depuis votre absence !

» — Sans doute, » répliquai-je, « sans doute ; mais en a-t-elle un qui soit digne d'elle ? Agnès ne pourrait faire attention à celui qui ne le serait pas. »

Ma tante se mit quelques moments à rêver, avec son menton appuyé sur sa main ; — puis, relevant lentement la tête et me regardant, elle me dit :

« — Je soupçonne qu'elle a un attachement, Trot.

» — Un attachement heureux ? » demandai-je.

« — Trot, » répondit ma tante d'un air grave, « je ne sais pas. Je n'ai pas le droit de vous le dire : c'est une chose qu'elle ne m'a jamais confiée, mais que je soupçonne. »

Elle me regarda avec une telle attention et une telle inquiétude (elle tremblait même), que je ne doutai plus qu'elle n'eût deviné et surpris tout à l'heure ma secrète pensée. Pour rester maître de moi-même, j'eus besoin d'appeler à mon secours les résolutions énergiques que j'avais formées après tous mes jours et toutes mes nuits de lutte contre mon propre cœur.

« — Si cela est, » commençai-je, « et j'espère que cela est…

» — Je ne le sais pas précisément, » dit ma tante vivement. « Vous ne devez pas vous en rapporter à mes soupçons, il faut les garder pour vous ; ils n'ont peut-être qu'un fondement bien léger. Je n'ai pas le droit de parler.

» — Si cela est, » répétai-je, « Agnès m'en fera part quand elle le croira convenable. Une sœur à qui j'ai fait tant de confidences, ma tante, n'aura pas d'objection à m'en faire une à son tour. »

Ma tante détourna les yeux, demeura quelques minutes pensive et me mit la main sur l'épaule. Nous continuâmes ainsi, elle et moi, à méditer le passé, sans prononcer une parole, jusqu'au moment où nous nous séparâmes pour monter chacun dans notre chambre.

Le lendemain matin, de très bonne heure, j'étais à cheval, me rendant à la ville où j'avais passé mes belles années d'écolier. Je ne peux dire que je me sentisse parfaitement heureux, malgré la victoire remportée sur moi-même… malgré même l'espoir de revoir bientôt Agnès.

Je parcourus cette route si connue et je revis ces rues si paisibles dont chaque pierre était comme une page de mes souvenirs. Laissant ma monture dans une auberge à la porte de la ville, j'allai pédestrement jusqu'à la vieille maison gothique. En arrivant devant la porte, je n'osai pas entrer encore, tant j'avais le cœur gros. Je passai et repassai sous la croisée de la tourelle où j'avais vu successivement installés Uriah Heep et M. Micawber. Je remarquai qu'on avait transformé ce cabinet de clerc en un petit salon. Sauf ce changement, la vieille maison offrait toujours le même aspect d'ordre et de propreté que lorsque je l'avais vue

pour la première fois. Une nouvelle servante m'ouvrit. Je la priai d'aller prévenir Miss Wickfield qu'un étranger désirait lui donner des nouvelles d'un ami qu'il avait rencontré dans ses voyages. — Je fus introduit dans le salon du premier étage, par l'antique escalier dont les marches m'étaient si bien connues, quoique je n'en voulusse rien dire à celle qui me priait de faire attention à mes pas. Sur les rayons de la bibliothèque étaient les mêmes livres qu'Agnès et moi nous avions lus ensemble. Dans le même coin, j'observai le pupitre sur lequel je m'étais appuyé pour apprendre mes leçons par cœur. Les changements causés par le séjour des Heep n'existaient plus. Tout avait été rétabli comme au temps où j'étais le seul hôte de M. Wickfield.

Je me plaçai dans l'embrasure d'une fenêtre et regardai à travers la rue les maisons du côté opposé, me rappelant que je les regardais souvent de même par une journée pluvieuse. Combien de fois ce fut une distraction pour mon impatience d'écolier, d'observer de là les voisins et les voisines, de deviner leurs occupations intérieures et de les suivre des yeux lorsqu'ils sortaient ou rentraient, s'éloignaient le long du trottoir ou franchissaient le ruisseau grossi par les cascades des gouttières. Une autre sensation réveilla en moi le souvenir de l'intérêt particulier avec lequel je guettais jadis à cette même fenêtre les vagabonds qui, traversant la ville avec leur bagage au bout d'un béton, m'apportaient par leur simple passage les émanations de la terre humide, le parfum des feuilles et des buissons, jusqu'à la fraîcheur de la brise que j'avais respirée dans ma fuite de Londres aux bords de la mer.

Soudain le bruit de la petite porte qui s'ouvrait dans un panneau de ce salon me fit tressaillir et tourner la tête. C'était elle !

mes yeux rencontrèrent ses yeux sereins et purs ; elle s'arrêta en m'apercevant et porta une de ses mains à son cœur. Je la pris dans mes bras.

« — Agnès ! ma chère Agnès ! j'ai eu tort de vous surprendre.

» — Non, non ! Je suis si heureuse de vous voir, Trotwood !

» — Chère Agnès ! c'est moi qui suis heureux ! »

Je la tins embrassée sur mon sein, et pendant quelques instants nous restâmes silencieux. Puis nous nous assîmes à côté l'un de l'autre, et je pus contempler ce visage d'ange qui me sourit de ce sourire qui charmait mes songes depuis des années.

Si dévouée, si belle, si tendre et si bonne ! — Je lui devais tant de reconnaissance, elle m'était si chère, que je ne pouvais trouver une parole pour exprimer ce que j'éprouvais. J'aurais voulu la bénir, j'aurais voulu la remercier, j'aurais voulu lui dire de vive voix, comme je l'avais fait dans mes lettres, quelle influence elle exerçait sur moi… vains efforts ! mon amour et mon bonheur étaient muets.

Sa douceur calme apaisa peu à peu mon agitation ; elle me ramena à l'heure de nos adieux, et me parla de tout ce qui m'intéressait avec cette délicatesse dont les nobles cœurs ont seuls l'instinct ; sa voix avait la vertu de ces harmonies mélancoliques qui charment les douleurs en les réveillant. Ce fut ainsi qu'elle m'entretint d'Émilie, qu'elle avait visitée secrètement avant son départ ; — ce fut ainsi qu'elle m'entretint de la tombe de Dora. Je la regardais et je l'écoutais avec une tristesse silencieuse.

« — Et vous, Agnès, » lui dis-je enfin, voulant aussi qu'elle me parlât d'elle, « et vous, pourquoi ne me dites-vous presque rien

de ce que vous avez fait pendant ce laps de temps ?

» — Que vous dirais-je ! » répondit-elle avec son céleste sourire ; « mon père est bien ; vous nous retrouvez ici, tranquilles, dans notre maison qui nous est rendue ; toutes nos anxiétés se sont évanouies ; sachant cela, Trotwood, vous savez tout.

» — Tout, Agnès ! » dis-je.

Elle me regarda avec une expression fugitive de surprise, et peut-être une légère pâleur.

« — Est-ce bien tout, ma sœur ? rien de plus ? » osai-je ajouter.

Les couleurs revinrent sur ses joues et puis elle pâlit : elle sourit mélancoliquement, à ce qu'il me sembla, et secoua la tête.

J'avais tenté, par ma question, de l'amener à la confidence que j'attendais d'elle, après ce que ma tante m'avait dit ; car, quelque pénible que dût être cette confidence pour moi, je voulais discipliner mon cœur et faire mon devoir courageusement ; mais, voyant qu'elle éprouvait un certain embarras, je passai outre :

« — Vous avez beaucoup à faire, chère Agnès ?

» — Avec mon école ?… » répondit-elle ayant recouvré toute la sérénité de son regard.

« — Oui, c'est une tâche fatigante, n'est-ce pas ?

» — Mais non, elle est plutôt agréable, » répliqua-t-elle.

« — Rien ne vous coûte quand il s'agit de faire du bien. »

Elle pâlit et rougit encore comme tout à l'heure, et je remarquai le même sourire mélancolique qui avait provoqué ma première question ; mais cela ne fut que passager.

« — Vous attendrez pour voir mon père, » dit-elle, « et vous nous donnerez au moins toute la journée, peut-être même consentirez-vous à dormir dans votre chambre… Nous l'appelons toujours votre chambre. »

Je lui répondis que je ne le pouvais pas, ayant promis à ma tante de retourner ce même soir auprès d'elle ; mais que je resterais volontiers jusqu'à la nuit.

« — Il faut, » dit Agnès, « que je me rende prisonnière pour quelques heures encore ; mais voici vos anciens livres, Trotwood, et notre ancienne musique.

» — Même les anciennes fleurs, ou du moins les mêmes espèces de fleurs que je revois dans cette corbeille ! » m'écriai-je en promenant mes regards autour du salon.

« — Oui, » répondit-elle, « en votre absence je me suis donné le plaisir de tout arranger ici comme lorsque nous étions enfants… car nous étions heureux alors, je pense.

» — Si nous l'étions ! Dieu le sait, » dis-je.

« — Et la plus insignifiante des choses qui pouvaient me rappeler mon frère, » ajouta Agnès avec son regard le plus affectueux, « a été pour moi un objet précieux ; même ce petit panier, qui contient encore les clefs de la maison. Je l'ai toujours porté à la ceinture, parce qu'il semble faire résonner un air d'autrefois. »

Àces mots, Agnès, me disant adieu pour retourner à son école, ouvrit la porte par où elle était entrée, et se retira.

Ah ! pensai-je, je dois conserver cette affection de sœur avec un soin religieux ! c'est tout ce qui me reste, par ma faute, mais c'est encore un trésor ; si j'ébranlais les fondements de cette sainte confiance qu'Agnès a en moi, je la perdrais… à jamais. Oui, oui, je le jure, je saurai la respecter… plus je l'aime, moins je l'oublierai.

J'allai parcourir les rues de la ville, et j'aperçus mon ancien ennemi le boucher ; il était devenu un des constables, et son bâton, l'insigne de sa charge, pendait à l'un des crocs de son étal. Je dirigeai ma promenade vers le rempart au pied duquel j'avais lutté avec lui deux fois, tour à tour vaincu et vainqueur. Là, je me rappelai Miss Shepherd, Miss Larkins l'aînée, toutes mes folles amours, toutes mes antipathies ; mais rien ne semblait avoir survécu aux sentiments de cette époque, rien, excepté celui que m'inspirait Agnès… rien, excepté Agnès elle-même qui brillait au-dessus de moi comme une étoile, toujours plus belle dans la haute sphère où mon regard ne pouvait renoncer à la suivre.

Quand je revins, M. Wickfield était rentré. Il passait une grande partie de la journée dans un jardin situé à deux ou trois milles de Cantorbéry. Je le trouvai tel que ma tante l'avait décrit ; il n'était plus que l'ombre de son beau portrait qui décorait toujours la salle à manger.

Nous nous mîmes à table, pour dîner, avec sept ou huit jeunes filles ; mais, sous l'influence d'Agnès, ce petit monde ne troublait nullement le calme d'une demeure où ma mémoire s'était si souvent réfugiée comme dans un sanctuaire. Le dîner fini, M.

Wickfield ne buvant plus de vin et moi n'en désirant pas, nous montâmes au salon du premier étage, où Agnès et ses petites élèves touchèrent du piano, chantèrent, jouèrent et travaillèrent à broder ou à coudre. Après le thé, les jeunes filles nous laissèrent tous les trois, et nous nous mîmes à causer du temps passé.

M. Wickfield me dit : « — Mon rôle, dans le temps qui n'est plus, m'a laissé bien des regrets… d'amers regrets, des remords même, Trotwood, sachez-le bien ; mais je ne voudrais pas… le pourrais-je vouloir… que ce temps-là n'eût jamais existé. »

Je le crois bien, pensai-je en regardant Agnès.

« — En anéantissant le passé, » poursuivit-il, « j'anéantirais le souvenir de tant de patience et de dévouement, de tant de piété et de tendresse filiales… que je ne saurais m'en priver à aucun prix… non, non, à aucun.

» — Je vous comprends, » lui dis-je, « je vous comprends. Ce passé est pour moi… ce passé a toujours été l'objet de ma vénération.

» — Mais personne ne sait, pas même vous, » reprit M. Wickfield, « tout ce qu'elle a fait, tout ce qu'elle a souffert, tous les combats qu'elle a livrés. Chère Agnès ! »

Elle avait posé sa main sur son bras, d'un air suppliant, pour l'empêcher d'en dire davantage… et elle était pâle, très pâle.

M. Wickfield soupira, et je crus deviner qu'il avait fait allusion à un sujet pénible qui devait avoir quelque rapport direct ou indirect avec ce que ma tante m'avait dit :

« — Trotwood, » reprit-il, « vous ai-je jamais parlé de sa mère, et quelqu'un vous en a-t-il parlé ?

» — Non, jamais.

» — Ce n'est pas une longue histoire… quoiqu'elle résume de longues douleurs. Elle m'avait épousé en opposition à la volonté de son père, qui la renia pour sa fille. Elle n'avait plus de mère depuis long-temps, et lui, c'était un homme inflexible. Vainement fit-elle tout pour l'attendrir, il la repoussa. Avant qu'Agnès vint au monde, elle implora de nouveau son pardon : il la repoussa encore et lui brisa le cœur. »

Agnès se pencha sur l'épaule du vieillard et passa son bras autour de son cou.

« — Ma pauvre femme, » poursuivit M. Wickfield, « avait un cœur affectueux. Personne ne savait, comme moi, jusqu'à quel point ce cœur était aimant et sensible. Elle avait pour moi un attachement sincère ; mais elle ne connut jamais le bonheur, et elle gémissait toujours en secret de la dureté de son père. Elle languit et mourut, me laissant Agnès, âgée de deux semaines… et ces cheveux blancs que vous remarquâtes lorsque vous vîntes ici pour la première fois. »

Il embrassa Agnès sur le front.

« — Ah ! » dit-il, « j'aimais mon enfant ; mais mon amour pour elle se ressentait du trouble de mon esprit. La perte de sa mère avait altéré ma raison, et je ne sus pas me gouverner moi-même… Mais pourquoi parler de moi ! c'est d'Agnès et de sa mère que je dois vous parler, mon cher Trotwood : vous ne savez que trop ce que j'étais, et ce que je voulais dire d'Agnès, c'est que

j'ai toujours retrouvé quelque chose des malheurs de sa mère dans son caractère. Je n'ajouterai rien de plus. »

Il baissa la tête, et ce qu'il venait de dire me sembla rendre plus touchante encore l'expression de la figure angélique d'Agnès, et plus sainte sa piété filiale. Elle se leva, et, allant se placer devant son piano, elle y joua quelques-pua des airs qu'elle nous avait si souvent fait entendre dans le même lieu.

Je m'approchai et me tins debout auprès d'elle

« — Avez-vous l'intention d'aller voyager encore ? » me demanda Agnès dans l'intervalle de deux airs.

« — Qu'en pense ma sœur ?

» — J'espère que vous ne voyagerez plus.

» — Alors, je n'en ai pas l'intention.

» — Puisque vous voulez savoir ce que j'en pense, » dit-elle, « je crois que vous auriez tort de repartir. Votre réputation croissante et votre succès agrandissent la sphère de votre talent : vous pouvez le diriger vers un noble but, et, si je puis me passer, moi, de mon frère, vos contemporains ne le pourraient pas.

» — Ce que je suis, c'est vous qui l'avez fait, Agnès, vous le savez bien.

» — Je vous ai fait ce que vous êtes, moi, Trotwood ?

» — Oui, Agnès, ma chère sœur, » répondis-je en me penchant sur elle. « Je n'ai pu, ce matin, dans mon émotion, vous exprimer une pensée qui ne m'a plus quitté depuis la mort de Dora. Vous

vous souvenez lorsque vous descendîtes de sa chambre et vîntes me trouver, me montrant du doigt le ciel, Agnès ?

» — Ah ! mon ami, » dit-elle les yeux pleins de larmes, « pourrais-je l'oublier jamais ; pauvre Dora ! si aimante, si confiante et si jeune !

» — Telle que vous m'apparûtes en ce moment, telle que vous fûtes pour moi, ma sœur, telle vous êtes toujours restée depuis pour mon âme, toujours me montrant du doigt le ciel ! toujours me guidant à quelque chose de meilleur, à quelque chose de plus noble et de plus élevé ! »

Elle me répondit par un sourire qui brilla à travers ses larmes, et moi je poursuivis :

« — Et je vous suis si reconnaissant de cela, chère Agnès, je vous suis si dévoué, qu'il n'est pas de nom pour l'affection de mon cœur. Je veux que vous sachiez, quoiqu'il me soit si difficile de l'exprimer, que, tant que je vivrai, je vous chercherai pour me servir de guide dans l'avenir, comme vous m'en avez servi dans les ténèbres du passé. Quelque chose qui arrive, quelques nouveaux liens que vous formiez, quelques changements qui surviennent entre nous, je vous regarderai toujours avec les mêmes sentiments, je vous aimerai toujours de la même affection. Vous serez sans cesse ma conseillère et mon ange de bon secours : jusqu'à ce que je meure, ma sœur bien-aimée, je vous verrai toujours là, devant moi, me montrant du doigt le ciel ! »

Elle mit sa main dans la mienne, et me dit qu'elle était fière de moi et de ce que je venais de dire, quoique je lui donnasse une louange au-dessus de son mérite ; puis elle se mit à jouer un air sans cesser de me regarder.

« — Le croiriez-vous, Agnès ? » ajoutai-je, « ce que j'ai entendu ce soir, pour la première fois, de la bouche de votre père, m'explique le sentiment que vous m'inspirâtes tout d'abord et que j'éprouvais pour vous quand vous n'étiez que la compagne de mes études et de mes récréations d'écolier.

» — Vous saviez que je n'avais pas de mère, » répondit-elle, « et j'intéressai votre bon cœur.

» — Plus que cela, Agnès ! je devinai, sans connaître toute votre histoire, qu'il y avait autour de vous je ne sais quoi de tendre et de sympathique, quelque chose qui, dans une autre, n'eût été que l'expression d'une grande infortune, mais qui était plus que cela en vous… »

Elle se mit à jouer un air en me regardant encore.

« — Trouvez-vous que ce ne soit là qu'un caprice de l'imagination, Agnès !

» — Non !

» — Rêvais-je, quand je sentais déjà, tout enfants que nous étions vous et moi, que vous seriez un de ces cœurs fidèles qui savent triompher de toutes les épreuves de la vie, conservant jusqu'à la mort leur courage pour souffrir, leur dévouement pour consoler. Rirez-vous de ce rêve, Agnès ?

» — Oh ! non, non ! »

Pendant un instant, un nuage de mélancolie voila son front serein, mais un nuage passager, et elle ne cessa ni de jouer son air, ni de me regarder avec son doux sourire.

Quand je repris la route de Douvres et que le vent de la nuit murmura à mon oreille comme la voix d'un souvenir d'inquiétude, je me rappelai le nuage et craignis qu'Agnès ne fût pas heureuse. Et moi, étais-je heureux ? non ; mais la conscience d'avoir loyalement apposé le sceau du devoir sur le passé me réconcilia avec mes regrets mêmes, et j'évoquai la noble image qui me montrait du doigt le ciel. « Oui, Agnès, me disais-je, « dans le ciel que tu me montres, je pourrai du moins t'aimer encore d'un amour inconnu sur la terre et te révéler sans péril le mystère des combats que mon cœur s'est livré quand il t'aimait du seul amour que les cœurs peuvent éprouver ici-bas.

Troisième partie · Chapitre 21

Provisoirement, — à tout événement et jusqu'à ce que mon ouvrage sur le chantier fût achevé, ce qui devait être l'affaire de plusieurs mois, — je pris mon domicile chez ma tante, à Douvres, poursuivant là, tranquillement, ma tâche dans l'embrasure de cette croisée d'où j'avais contemplé les reflets de la lune sur la mer, cette nuit où, pour la première fois, je trouvai un asile sous ce toit hospitalier.

Fidèle à mon plan de ne parler de mes romans que lorsque leur composition se lie accidentellement à ma propre histoire, je n'entrerai dans aucun détail sur les inspirations, les jouissances, les anxiétés et les triomphes de mon art. J'ai déjà dit que je m'y vouai sérieusement, que j'y consacrai toute l'ardeur et toute l'énergie de mon âme. Si les livres que j'ai écrits ont quelque va-

leur, ils diront le reste ; sinon, eh bien ! peu importe le reste ! Qui s'intéressera à ce que j'ai écrit et publié ?

De temps en temps j'allais à Londres, tantôt pour me distraire dans le mouvement de cette capitale populeuse, tantôt pour consulter Traddles. Il avait, en mon absence, conduit mes affaires avec une parfaite intelligence et elles prospéraient. Comme ma notoriété commençait à m'attirer une véritable avalanche de lettres que m'adressaient des gens que je ne connaissais pas le moins du monde, lettres la plupart sur des riens et auxquelles il était extrêmement difficile de répondre, je convins avec Traddles que mon nom serait gravé à côté du sien sur sa porte. C'était là que les infortunés facteurs venaient vider leurs sacoches remplies de lettres pour moi ; c'était là que, par intervalles, je venais les parcourir, condamné à la besogne d'un ministre secrétaire d'État… moins le salaire.

Au milieu de cette correspondance se trouvait de temps à autre une obligeante proposition de la part d'un des nombreux procureurs en expectative qui rôdaient autour du tribunal des Doctors' Commons. On aurait voulu que je consentisse à laisser pratiquer sous mon nom, après que j'aurais rempli les dernières formalités pour devenir procureur moi-même, et l'on m'eût payé tant pour cent sur les bénéfices. Mais je refusai toutes les offres, sachant bien qu'il n'existait que trop de ces praticiens sans titres et bien persuadé que le métier était assez mauvais comme cela sans que je fisse rien pour le rendre pire.

Les belles-sœurs de Traddles étaient retournées chez leur père lorsque je fis blasonner mon nom sur la porte de mon ami. Le petit groom à l'œil narquois prenait des airs affairés ; on eût dit qu'il n'avait jamais ouï parler de Sophie, qui restait enfermée

dans une chambre de derrière, occupée à coudre et jetant quelques coups d'œil sur un petit parterre aux teintes fuligineuses, au milieu duquel était une pompe. Mais je la trouvais toujours la même, heureuse et gaie ménagère, fredonnant souvent ses ballades du Devonshire quand aucun pas étranger ne troublait le silence de l'escalier, et charmant, comme un écho mélodieux, le petit groom qui jouait le rôle de jeune clerc dans son cabinet officiel.

Je ne pouvais m'expliquer pourquoi je surprenais maintes fois Sophie écrivant sur un cahier qu'elle fermait bien vite et cachait dans un tiroir dès qu'elle m'apercevait. Le secret ne tarda pas à se trahir. Un jour, Traddles, qui arrivait de l'audience tout trempé d'une averse, tira de son bureau une feuille de papier et me demanda ce que je pensais de cette écriture.

« — Non, non, Tom ! » s'écria Sophie qui chauffait les pantoufles de Traddles devant le feu.

« — Ma chère, » reprit Tom avec un regard enchanté, « pourquoi non ? Que pensez-vous de cette écriture, Copperfield ?

» — Elle est extraordinairement conforme au type légal, » répondis-je ; « je n'ai jamais vu une main plus raide.

» — Elle ne ressemble en rien à celle d'une femme, n'est-ce pas ? » dit Traddles.

« — D'une femme ! » répétai-je ; « c'est plutôt celle d'un copiste aux doigts de fer. »

Traddles partit d'un éclat de rire, et m'apprît, dans un transport de joie, que c'était l'écriture de Sophie ; que Sophie avait prétendu qu'il aurait bientôt besoin d'un clerc expéditionnaire, et

qu'elle serait ce clerc. Sophie était parvenue à imiter cette écriture de formulaire d'après un modèle, et elle était en état d'expédier je ne sais plus combien de feuillets de copie par jour.

La bonne Sophie parut très confuse que Tom m'eût raconté tout cela :

« — Tom, » lui dit-elle, « quand vous serez devenu un juge, vous ne serez pas si empressé à le proclamer.

» — Je le nie, » dit Traddles, « j'en serai toujours fier dans toutes les circonstances, deviendrais-je lord-chancelier.

» — Mon cher Traddles, » lui dis-je quand Sophie se fut retirée en riant, « quelle bonne et charmante femme vous avez là !

» — Mon cher Copperfield, » répondit Traddles, « elle est toujours la meilleure fille du monde ! Comme elle conduit notre ménage ! quelle ponctualité ! quels soins ! quelle économie ! quel ordre ! quelle perfection, en un mot ! et quelle gaieté, Copperfield !

» — En vérité, » repris-je, « vous avez raison de la vanter : quel heureux garçon vous êtes ! je crois qu'il n'y a pas sur la terre un mari et une femme qui sachent mieux que vous et elle se rendre heureux l'un par l'autre.

» — Je suis sûr, en effet, » dit Traddles, « que nous sommes très heureux. Je ne saurais m'empêcher pour le moins d'en convenir, quand je vois Sophie se lever avant le jour par les matinées de brume, mettre tout en ordre dans l'appartement, aller au marché avant que les clercs soient rendus à leurs études, ne faisant pas plus attention au mauvais temps qu'au beau, préparant les meilleurs petits dîners avec n'importe quoi, faisant des pud-

dings et des pâtes, entretenant la propreté autour d'elle comme sur elle, ayant toujours l'air d'être en toilette, se couchant tard pour veiller avec moi, toujours de bonne humeur et me peignant l'avenir en beau… »

En parlant ainsi, Traddles, s'étant chaussé des chères pantoufles que Sophie lui avait chauffées elle-même, étendait complaisamment les pieds sur le garde-feu.

« — Et puis nos plaisirs ! » continua-t-il ; « ah ! ils ne sont pas coûteux, mais ils sont extraordinaires. La soirée venue, quand nous la passons ici, que nous fermons toutes nos portes et tirons les rideaux… ces rideaux faits par Sophie… où pourrions-nous être mieux ? Fait-il beau, nous allons prendre l'air après souper ; les rues, mon ami, nous offrent toutes sortes de jouissances. Nous nous arrêtons devant les fenêtres des bijoutiers ; je fais voir à Sophie la rivière de diamants qui ornerait son col de ses étincelants méandres, si je pouvais l'acheter pour elle, et Sophie me fait voir à son tour le cadeau qu'elle rêve pour moi : une belle montre à répétition et à échappement horizontal. Nous passons ainsi en revue les fourchettes et les cuillers, les saucières et les beurrières, les sucriers et les pinces à sucre que nous préférerions si nos moyens nous permettaient de les acquérir. Je ne sais pas vraiment si nous serions plus enchantés de les avoir déjà. Nous parcourons ensuite les squares et les rues des beaux quartiers, pour nous dire : voilà l'hôtel qui nous conviendrait, si j'étais créé un des douze juges d'Angleterre. Nous en réglons alors la distribution ; nous meublons notre appartement et les chambres de mes belles-sœurs : telle chose irait mieux ici, telle autre irait mieux là ; c'est ce que nous discutons jusqu'à ce que nous nous soyons mis d'accord ; quelquefois nous allons au théâtre à moitié prix, et

c'est d'un merveilleux bon marché. Aussi le spectacle nous amuse sans nous causer le moindre regret, d'autant plus que nous nous livrons complètement, Sophie et moi, à l'illusion de chaque pièce. En retournant à la maison, peut-être achetons-nous un plat froid chez le rôtisseur ou un homard chez le marchand de poissons, et nous soupons délicieusement en parlant de ce que nous ayons vu. Je vous le demande, Copperfield, si j'étais lord-chancelier, pourrions-nous faire cela ?

» — Mon cher Traddles, » pensai-je, « soyez n'importe quoi, vous serez toujours le meilleur être du monde… Et, à propos, » loi dis-je tout haut, « je suppose que vous ne dessinez plus maintenant des squelettes comme au pensionnat ?

» — Réellement, » répondit Traddles riant et rougissant un peu, « je ne puis nier, mon cher Copperfield, que l'autre jour, me trouvant la plume à la main dans un des arrière-bancs du tribunal civil, il me prit fantaisie d'essayer si j'avais encore ce talent. Si vous regardiez certaine marge de ce registre, vous pourriez bien y trouver un squelette de ma façon, coiffé d'une perruque de magistrat. »

Après que nous eûmes ri ensemble de bon cœur, Traddles s'écria, en se livrant à une réminiscence avec sa bonté habituelle :

« — Le vieux Creakle !

» — Le vieux scélérat ! » dis-je ; car je n'étais jamais moins disposé à pardonner à notre ancien pédagogue sa brutalité envers Traddles, que lorsque je voyais Traddles lui-même la lui pardonner si facilement ! « Le vieux scélérat ! » répétai-je, « j'ai reçu une lettre de lui…

» — De Creakle, le principal de notre pensionnat ! » dit Traddles, « est-ce possible ?

» — Oui, mon ami, parmi les personnes au souvenir desquelles m'ont soudain rappelé ma renommée et mes succès lucratifs, parmi celles qui prétendent n'avoir jamais cessé de m'être très attachées, se trouve le susdit Creakle. Il n'est plus instituteur à présent, Traddles. Il est retiré et siége comme un des juges de paix du comté de Middlesex. »

Je supposais que Traddles apprendrait cela avec quelque surprise ; il n'en fut rien.

« — Comment expliquez-vous, » ajoutai-je, « qu'il ait pu devenir un des magistrats de Middlesex ?

» — Ah ! certes, » répondit Traddles, « ce n'est pas facile de satisfaire à une pareille question. Peut-être a-t-il prêté de l'argent à quelqu'un, acheté quelque chose à quelqu'un, obligé quelqu'un, ou spéculé dans l'intérêt de quelqu'un connaissant quelqu'un qui aura obtenu du lord-lieutenant cette nomination.

» — Quoi qu'il en soit, il a été nommé, » dis-je, « et c'est en sa qualité de magistrat qu'il m'écrit pour m'informer qu'il sera enchanté de faire fonctionner devant moi l'unique vrai système de la discipline des prisons, la seule manière incontestable de convertir les criminels et de rendre leur conversion sincère… Ce système est celui de l'emprisonnement solitaire. Qu'en pensez-vous ?

» — Du système ? » demanda Traddles d'un air grave.

« — Non, de la proposition. Dois-je accepter, et voulez-vous venir avec moi ?

» — Je n'ai pas d'objection, » dit Traddles.

« — Alors, je vais lui écrire que j'accepte. Sans parler des mauvais traitements que nous subissions vous et moi, vous vous souvenez, je suppose, que ce même M. Creakle avait mis son fils à la porte de chez lui, et qu'il rendait la vie dure à sa femme et à sa fille.

» — Parfaitement, » dit Traddles.

« — Eh bien ! lisez sa lettre, vous y verrez qu'il est le plus tendre des hommes pour les prisonniers qui ont commis toute la kyrielle des crimes conduisant un condamné au pénitentiaire. Ces gens-là absorbent toute sa sensibilité, toute la tendresse dont il est capable, à l'exclusion de toute autre créature. »

Traddles haussa les épaules et ne parut pas trop étonné. Étais-je bien étonné moi-même ? hélas ! non. J'avais trop observé de pareilles contradictions chez cette espèce humaine qui fait si souvent sa propre satire. Nous choisîmes un jour pour notre visite et j'écrivis ce soir-là, en conséquence, à M. Creakle.

Au jour fixé, — c'était, je crois, le lendemain, mais peu importe, — Traddles et moi nous nous rendîmes à la prison où M. Creakle était tout-puissant. C'était un bâtiment solide et immense construit à grands frais. En nous approchant de la porte, je ne pus m'empêcher de dire à Traddles : « Quel tapage on aurait fait dans le pays si quelqu'un, abusé par ses rêves, avait proposé de dépenser la moitié de l'argent qu'a coûté cette prison, pour ériger une école d'industrie à l'usage des enfants ou un hospice pour les vieillards ? »

Au rez-de-chaussée de cet édifice, colossal comme la tour de Babel, étaient les bureaux de l'administration. Ce fut là qu'un des employés nous conduisit pour être présentés à notre ancien maître de pension. Il s'y trouvait au milieu d'un groupe, composé de deux ou trois magistrats comme lui et de quelques curieux qu'ils avaient amenés. Il me reçut comme un élève chéri dont il avait formé la jeune intelligence et l'objet de ses plus tendres prédilections. Lorsque je lui nommai Traddles, M. Creakle s'exprima de même à son égard, quoique avec une nuance, en répétant qu'il avait été aussi le guide bienveillant et l'ami de ce second élève. Notre vénérable instituteur avait beaucoup vieilli et n'était pas embelli. Son visage était toujours empourpré, ses yeux toujours petits et plus profondément enfoncés sous leurs orbites. Je l'avais connu autrefois déjà presque chauve ; à peine lui restait-il quelques rares cheveux, et les grosses veines de son front, devenues de plus en plus saillantes, ne prêtaient aucun agrément à sa physionomie.

La conversation de ces Messieurs s'engagea bientôt sur les condamnés. On eût dit, à les entendre, qu'il n'y avait de préoccupation légitime en ce monde, que celle qu'excitait cette malheureuse classe flétrie par la loi, mais dont il fallait assurer le bien-être, n'importe la dépense, une fois qu'elle était écrouée dans les murs de la prison. Puis l'on proposa de visiter ces êtres intéressants. C'était l'heure du dîner : nous fûmes d'abord introduits dans la grande cuisine, où le repas de chaque prisonnier était rationné séparément, afin de lui être porté dans sa cellule. La précision et la régularité de ce service semblaient admirables.

Les rouages d'une horloge ne sont pas mieux réglés. « Quel contraste, » dis-je tout bas à Traddles, « entre ces repas copieux,

d'une qualité de mets excellente, et le repas… je ne parle pas des pauvres… mais des soldats, des matelots, des ouvriers, des paysans ? Je doute que, dans la masse des classes honnêtes et laborieuses, un homme sur cinq cents ait jamais dîné aussi bien. » Mais on m'apprit que le système exigeait une nourriture substantielle ; et bref, pour tout dire à la fois sur le système, je trouvai que, sur ce chapitre comme sur tous les autres, le système répondait à tous les doutes et expliquait toutes les anomalies. Personne ne paraissait avoir la moindre idée qu'on dût étudier d'autre système que le système.

Pendant que nous traversions quelques-uns des magnifiques corridors de l'établissement, je demandai à M. Creakle et à ses amis quels étaient les avantages supérieurs de ce système par excellence. Ils se résumaient dans le parfait isolement des prisonniers… de sorte qu'aucun de ceux qui habitent là une cellule, ne connaissait l'habitant des autres cellules… et cet isolement parfait s'appelait le traitement moral qui fait passer les prisonniers du calme de la solitude à la contrition et au repentir sincère.

Or, quand nous eûmes visité les condamnés dans leurs cellules, quand nous eûmes parcouru les corridors sur lesquels s'ouvraient ces cellules, quand on nous eut expliqué leur manière d'aller à la chapelle et cœtera, il me parut plus que probable que les prisonniers se connaissaient et entretenaient une correspondance entre eux, malgré toute la surveillance qui rendait les communications presque impossibles. Au moment où j'écris, c'est ce qui a été prouvé, à ce que je crois ; mais comme alors insinuer un pareil soupçon c'eût été blasphémer contre le système, je me contentai de chercher de mon mieux le repentir de ceux qui y étaient soumis.

Hélas ! sous ce rapport encore, je ne fus pas complètement satisfait. La formule extérieure du repentir me parut être une espèce d'uniforme moral que les âmes des condamnés revêtaient, comme leurs corps revêtaient le costume obligé du pénitentiaire. Ces repentants débitaient à peu près tous les mêmes sentiments dont l'expression verbale était à peine variée par quelques mots de plus ou de moins, ce qui déjà était extrêmement suspect. Je trouvai là un grand nombre de renards qui déclaraient les raisins trop verts, mais très peu de renards que j'aurais laissé approcher de ma treille. Je reconnus surtout que les plus prodigues de ces discours repentants étaient ceux qui s'attiraient le plus tendre intérêt. Ils étaient de très habiles conteurs, amoureux de la déception, de l'effet, de la phrase (comme le prouvaient leurs histoires et leurs confessions), inspirés aussi par la vanité, surexcités par l'isolement même qui ne leur offrait guère que cette distraction oratoire.

Toutefois, dans le cours de notre inspection, j'entendis si souvent parler d'un certain Numéro Vingt-Sept, qui était le favori et devait être réellement un prisonnier-modèle, que je résolus de suspendre mon jugement jusqu'à ce que j'eusse vu Numéro Vingt-Sept. Numéro Vingt-Huit, à ce que j'appris, était aussi un des astres radieux du pénitentiaire, qui n'avait qu'un malheur, le malheur d'avoir son éclat un peu éclipsé par le lustre extraordinaire de Numéro Vingt-Sept. On m'avait tant vanté Numéro Vingt-Sept, ses pieuses exhortations à tous ceux qui l'environnaient et les belles lettres qu'il écrivait sans cesse à sa mère pour la convertir, que je devins tout-à-fait impatient de le voir.

Il me fallut contenir mon impatience pendant quelque temps, parce que Numéro Vingt-Sept était réservé pour l'effet final et

concluant. Mais à la fin nous arrivâmes à la porte de sa cellule. M. Creakle ayant regardé par une fente, nous dit avec un sentiment de grande admiration qu'il lisait un volume d'hymnes.

Il se fit un tel mouvement de têtes dans la direction de la fente de la porte, telle était la curiosité empressée de chacun des visiteurs pour voir Numéro Vingt-Sept lisant son volume d'hymnes, que la cellule en fût bloquée. M. Creakle, voulant nous offrir à tous l'occasion de converser avec Numéro Vingt-Sept dans toute sa pureté, ordonna qu'on ouvrît la cellule, et Numéro Vingt-Sept reçut l'invitation de venir dans le corridor. Qu'on juge de l'étonnement de Traddles et du mien : quel était ce fameux converti, ce rare Numéro Vingt-Sept ? Uriah Heep.

Il nous reconnut immédiatement et, s'avançant avec son tortillement habituel, il nous dit :

« — Comment vous portez-vous, M. Copperfield ? Comment vous portez-vous, M. Traddles ? »

Cette reconnaissance causa une admiration générale ; je crois, en vérité, que chacun pensait que c'était beau à Numéro Vingt-Sept de ne pas être fier et de daigner faire attention à nous.

« — Eh bien ! Vingt-Sept, » dit M. Creakle avec une admiration mélancolique, « comment vous trouvez-vous, aujourd'hui ?

» — Je suis très humble, Monsieur, » répondit Uriah Heep.

« — Vous l'êtes toujours, Numéro Vingt-Sept, » dit M. Creakle.

Ici un autre des visiteurs, avec une anxiété extrême, lui demanda :

« — Êtes-vous tout-à-fait confortablement ?

» — Oui, je vous remercie, Monsieur, » répondit Uriah en tournant les yeux dans cette direction, « plus confortablement ici que je ne fus jamais hors d'ici. Je vois mes fautes à présent, Monsieur, et c'est ce qui fait que je me sens confortablement. »

Plusieurs des auditeurs de cette réponse furent très émus, et un troisième questionneur s'avançant, demanda avec une vive sympathie : « Comment trouvez-vous le bœuf ? »

« — Merci, Monsieur, » répondit encore Uriah à cette nouvelle voix ; « il était un peu plus coriace hier que je n'aurais voulu ; mais c'est mon devoir de m'en contenter… J'ai commis des fautes, Messieurs, » ajouta Uriah en promenant ses regards autour de lui avec un sourire béat, » et je dois en subir les conséquences sans me plaindre…

Un murmure se fit entendre, exprimant à la fois la satisfaction que causait l'état céleste de l'âme de Numéro Vingt-Sept et l'indignation contre le fournisseur qui avait pu lui donner un sujet de plainte. M. Creakle en prit note immédiatement, et Numéro Vingt-Sept se tint au milieu de nous sans pouvoir tout-à-fait dissimuler qu'il savait être le principal phénomène qu'on venait voir dans ce muséum de curiosités morales. Mais on voulait édifier complètement ceux qui, comme Traddles et moi, étaient arrivés sans être convaincus d'avance, et, au risque de nous éblouir par un excès de lumière, on donna des ordres pour faire sortir aussi de sa cellule le Numéro Vingt-Huit.

J'avais déjà été si étonné, que je n'éprouvai plus qu'une sorte de surprise résignée, lorsque je vis sortir M. Littimer lisant un volume d'exhortations pieuses.

« — Vingt-Huit, » dit un Monsieur en lunettes qui n'avait pas encore parlé, « vous vous êtes plaint, la semaine dernière, du cacao. Comment l'a-t-on fait depuis ?

» — Je vous remercie, Monsieur, » dit M. Littimer, « on l'a fait beaucoup mieux. Si j'osais prendre la liberté de parler, Monsieur, je ferais observer que je ne crois pas que le lait qu'on y ajoute soit tout-à-fait sans mélange ; mais je sais, Monsieur, qu'il se commet à Londres une grande sophistication du lait. L'article est très difficile à se procurer dans sa pureté. »

Je crus remarquer que le Monsieur en lunettes était le champion de son Numéro-Vingt-Huit contre le Numéro Vingt-Sept de M. Creakle ; car chacun de ces deux Messieurs cherchait à faire valoir son numéro.

« — Quel est l'état de votre âme, Vingt-Huit ? » demanda l'interrogateur en lunettes.

« — Je vous remercie, Monsieur, » répondit M. Littimer ; « je vois mes fautes à présent, Monsieur. Je suis encore inquiet sur mes anciens compagnons, quand je pense à leurs erreurs, Monsieur ; mais j'espère qu'ils pourront obtenir grâce là-haut.

» — Vous êtes parfaitement heureux vous-même ? » demanda l'interrogateur d'un air encourageant.

« — Je vous suis très obligé, Monsieur, » répondit M. Littimer, « parfaitement.

» — Avez-vous quelque chose qui vous pèse à présent sur la conscience ? » demanda l'interrogateur. « Si cela est, exprimez-le, Vingt-Huit.

» — Monsieur, » répondit M. Littimer sans lever les yeux, « si ma vue ne m'a pas trompé, il y a ici présent un gentleman qui m'a connu dans mon ancienne vie. Il peut être utile à ce gentleman d'apprendre, Monsieur, que j'attribue entièrement mes fautes passées à la vie légère que j'ai menée au service des jeunes gens. Ce sont eux qui m'ont induit en des tentations auxquelles je n'ai pas eu la force de résister. J'espère que ce gentleman profitera du bon conseil, Monsieur, et ne sera pas offensé de ma liberté. Je parle pour son bien. J'ai le sentiment de mes propres erreurs, mais j'espère qu'il se repentira de toutes les faiblesses coupables auxquelles il a participé. »

J'observai que plusieurs des personnes présentes se couvraient les yeux avec une main, comme si elles venaient d'entrer dans une église.

« — Voilà qui vous fait honneur, Vingt-Huit, » reprit l'interrogateur ; « j'attendais cela de vous. Est-ce tout ?

» — Monsieur, » poursuivit M. Littimer, relevant un peu ses sourcils, mais non les yeux, « j'ai connu une jeune femme qui s'égara dans une mauvaise voie et que j'aurais voulu ramener dans la bonne. Je n'y pus réussir. Je prie le gentleman dont je parlais tout à l'heure, d'informer cette jeune femme que je lui pardonne sa conduite envers moi, et que je l'exhorte au repentir… Je le prie d'avoir cette bonté,

» — Je ne doute pas, Vingt-Huit, » dit l'interrogateur, « que le gentleman à qui s'adresse votre prière ne sente très vivement… comme nous devons le sentir tous… ce que vous avez exprimé si convenablement. Nous ne vous retiendrons pas davantage.

» — Je vous remercie, Monsieur, » répéta M. Littimer. « Messieurs, je vous souhaite à tous le bonjour, espérant que vous et vos familles vous ouvrirez les yeux sur vos fautes et vous convertirez. »

Là-dessus, Numéro Vingt-Huit se retira après avoir échangé un regard avec Uriah, comme s'ils n'étaient pas tout-à-fait inconnus l'un à l'autre, grâce à quelque moyen secret de communication. Au moment où la porte de sa cellule se fermait sur lui, un murmure de satisfaction fit le tour du groupe, qui déclara que c'était là un homme très respectable et un très beau cas à citer en faveur du système.

» — Maintenant, Vingt-Sept, » dit M. Creakle, qui ramena l'attention sur son numéro, « est-il quelque chose que nous puissions faire pour vous ? Parlez…

» — Ce que je vous demanderais humblement, Monsieur, » répondit Uriah avec un tortillement de son cou de reptile, « ce serait d'écrire encore à ma mère.

» — C'est ce qui vous sera certainement accordé, » dit M. Creakle.

« — Merci, Monsieur, je suis inquiet au sujet de ma mère : j'ai peur qu'elle ne coure un danger. »

Quelqu'un demanda sans réflexion : « Quel danger ! » mais il provoqua un chut de la part de ceux que cette question scandalisa.

« — Un danger qui menace son âme immortelle, Monsieur, » répliqua Uriah se tournant vers celui qui avait scandalisé les autres. « Je souhaiterais que ma mère pût mettre son âme dans

l'état où est la mienne. Je n'aurais pu avoir ce bonheur si je n'étais venu ici. Je voudrais que ma mère eût pu être enfermée ici… Ah ! si tout le monde pouvait être enfermé ici, tout le monde y gagnerait ! »

Ce sentiment excita une satisfaction extrême, — rien n'avait encore autant satisfait les personnes présentes que ce sentiment.

« — Avant que je vinsse ici, » continua Uriah en nous lançant à tous un regard qui exprimait son mépris pour le monde auquel nous appartenions, « j'étais la dupe de mes erreurs, et maintenant je les reconnais. Le péché règne hors d'ici… ma mère n'est pas plus exempte de péché que les autres… car partout est le péché, excepté ici.

» — Vous êtes tout-à-fait changé ? » demanda M. Creakle.

» — Oh ! bonté du ciel ! oui, Monsieur, » s'écria ce bienheureux pénitent.

« — Vous ne retomberiez plus dans vos fautes si vous sortiez d'ici ? » demanda quelqu'un.

« — Oh ! Monsieur ! non !

» — Très bien ! » dit M. Creakle, « voilà qui est très agréable à entendre. Vous avez salué tout à l'heure M. Copperfield, Vingt-Sept : désirez-vous lui adresser quelques paroles ? Vous le pouvez.

» — M. Copperfield, » dit Uriah en me jetant un des plus odieux regards de son odieux visage, « vous m'avez connu bien long-temps avant que je vinsse ici pour m'y convertir. Vous m'avez connu lorsque j'étais humble parmi ceux qui étaient fiers, et

doux parmi ceux qui étaient violents… vous fûtes dur vous-même pour moi, M. Copperfield, et je ne sais pas si un jour vous ne vous emportâtes pas jusqu'à lever la main sur moi ! »

(Expression générale de commisération : quelques regards expriment même l'indignation.)

« — Mais je vous pardonne, M. Copperfield, » poursuivit l'impie, « je vous pardonne comme le Divin maître pardonna à ceux qui le frappèrent. Je pardonne à tout le monde. Cela m'irait mal de conserver la moindre rancune ; c'est sincèrement que je vous pardonne, et j'espère que vous dompterez plus tard votre colère. J'espère que M. Wickfield se repentira, et Miss Wickfield, et tous les pécheurs ! Vous avez été éprouvé par une affliction domestique, et j'espère que ce sera une épreuve salutaire pour vous ; mais il eût mieux valu encore que vous vinssiez ici ; mieux eût valu pour M. Wickfield d'y venir, et pour Miss Wickfield. Le meilleur vœu que je puisse faire pour vous, M. Copperfield, et pour vous tous, Messieurs, qui m'écoutez, c'est le vœu de vous voir tous arrêtés et conduits ici. Plus je pense à mes erreurs passées, plus, je le répète avec une ferme conviction, je plains tous ceux qui ne sont pas écroués ici ! »

Il rentra dans sa cellule, comme un serpent dans son repaire, au milieu d'un petit chœur d'approbation. Mais, pour Traddles et moi, ce fut un grand soulagement d'être délivrés de sa présence et d'entendre le bruit des verrous qui le séparaient de nous.

Ce qui caractérise l'admiration qu'on avait pour ce repentir dû au système, c'est que lorsque je demandai ce qu'avaient fait les deux prisonniers pour être enfermés au pénitentiaire, c'était ce qu'on savait le moins. Je fus obligé de m'adresser à un des gar-

diens inférieurs, qu'à certaines expressions de sa physionomie je soupçonnai n'être pas dupe de la comédie qui se jouait de temps en temps.

« — Savez-vous, » lui dis-je en m'approchant de lui dans le corridor, « comment les juges ont défini légalement la dernière erreur de Numéro Vingt-Sept ?

» — Un cas de fraude, » me répondit-il.

« — Une fraude au préjudice de la Banque d'Angleterre ?

» — Oui, Monsieur, fraude, faux billets et association en grand pour voler la Banque. Numéro Vingt-Sept s'était mis à la tête d'une bande et avait lui-même inventé le complot dont il leur distribua les rôles. Le coquin espérait se tirer d'affaire et laisser les autres dans le filet ; mais, tout fin merle qu'il est, là Banque lui mit un grain de sel sur la queue. Il ne put éluder la sentence qui le condamne à la transportation pour la vie.

» — Connaissez-vous le délit qui a fait condamner Numéro Vingt-Huit ?

» — Numéro Vingt-Huit, » ! reprit le gardien non sans avoir regardé par dessus son épaule et baissé la voix, de peur d'être entendu de Creakle et des autres patrons de ces prisonniers immaculés, « Numéro Vingt-Huit est aussi un cas de transportation. Il avait une place de valet de chambre, et il vola à son jeune maître une somme de deux cent cinquante livres sterling, la veille du jour où il devait l'accompagner sur le Continent. Je me rappelle son histoire, à cause de cette particularité qu'il fut arrêté par une naine ?

» — Par une naine ?

» — Une petite femme dont j'ai oublié le nom.

» — Cette naine ne s'appelait-elle pas Miss Mowcher ? » demandai-je au gardien.

« — Justement ! c'est cela. Le voleur avait éludé toutes les poursuites, et, déguisé au moyen d'une perruque blonde, il allait s'embarquer pour l'Amérique, lorsque la naine, se trouvant par hasard à Southampton, le reconnut dans la rue malgré son travestissement, se jeta entre ses jambes, le renversa par terre et se cramponne à lui en criant au secours !

» — Brave Miss Mowcher ! » m'écriai-je.

« — Vous auriez dit brave Miss Mowcher, en effet, » continua le gardien, « si vous l'aviez vue, comme moi, sur le banc des témoins, obtenir les compliments des juges par la clarté de ses dépositions ! »

Nous avions vu tout ce qu'il y avait à voir. Il eût été bien inutile de représenter à l'honorable M. Creakle, que Vingt-Sept et Vingt-Huit étaient deux drôles parfaitement conséquents et fidèles à leur caractère, n'ayant jamais été autres, c'est-à-dire deux coquins hypocrites qui savaient ce que valaient les confessions en pareil lien, et attendant avec une impatience secrète le moment où ils pourraient exploiter les dupes du Nouveau-Monde comme ils avaient exploité celles de l'Ancien. Nous laissâmes les prisonniers et leurs patrons contents les uns des autres, et nous retournâmes chez nous convaincus du vide de ce fameux système.

« — Peut-être est-ce une bonne chose, Traddles, » dis-je à mon ami, « quand on a un dada entre les jambes, qu'on le lance dans la carrière aussi loin qu'il peut aller. Il n'en perd que plus

tôt haleine, et le cavalier en descend quand il s'aperçoit qu'il est mort.

» — Je pense comme vous, » me répondit Traddles.

Troisième partie · Chapitre 22

Plus de deux mois s'étaient écoulés depuis mon retour, et nous étions aux fêtes de Noël. J'avais vu Agnès fréquemment. La voix publique m'encourageait et j'y répondais par de nouveaux efforts ; mais, au milieu des embarras que donnent le succès et le travail de la composition, la moindre parole d'éloges qui passait par les lèvres d'Agnès me touchait plus que tout le reste !

Une fois la semaine, au moins, je montais à cheval et j'allais passer l'après-midi à Cantorbéry. Je revenais ordinairement coucher à Douvres ; car la même pensée me poursuivait toujours, et j'avais besoin du mouvement de l'aller et du retour pour me distraire de mes regrets, de mes espérances déçues, de la tristesse surtout avec laquelle je prenais congé d'Agnès. Aussi j'aimais à chevaucher la nuit et à rêver aux combats que j'avais livrés à mon cœur pendant ma longue absence.

J'exprimerais peut-être plus exactement la vérité, si je disais que, dans le silence de la nuit, j'écoutais les échos de mes anciennes pensées. Je les avais repoussées dans un lointain vaporeux, et j'acceptais le rôle que je m'étais imposé comme le seul qui pût me conserver la confiance d'Agnès. Je ne cherchai pas à franchir le cercle que j'avais tracé autour de moi, me contentant de me dire de temps en temps que j'aurais pu cependant avoir

dans Agnès une compagne plus tendre encore qu'une sœur, à peu près comme, après avoir épousé Dora, je me figurais autrefois ce que j'aurais désiré que fût ma femme. Je m'en tenais à ce regret lorsque je lisais à Agnès les pages que j'avais écrites, lorsque je contemplais ses regards attentifs, lorsque je la faisais sourire ou pleurer, lorsque je l'écoutais me parler elle-même des créations de mon imagination comme de personnages réels à qui elle s'intéressait sérieusement.

En un mot, j'avais appris à régler mes sentiments par la loi du devoir : je respectais l'amitié de sœur qu'Agnès m'avait vouée. Pour rien au monde je n'aurais risqué de troubler la calme et pure intimité de nos entrevues ; je me serais cru un misérable égoïste d'aspirer à une autre destinée que celle que je m'étais faite à moi-même. Je l'aimais cependant, et je m'accordais parfois la consolation d'entrevoir dans un avenir lointain et vague le jour où je pourrais lui en faire l'aveu innocent, le jour où, parvenu à l'âge des vieillards, je lui dirais : « Oui, Agnès, je vous aimais d'amour lorsque je revins de mes voyages, je vous aimais et je n'en ai plus aimé d'autre. »

Je ne pus d'ailleurs surprendre le moindre changement en elle. Agnès restait ce qu'elle avait toujours été pour moi, toujours la même.

Entre ma tante et moi, depuis mon retour, il y avait eu quelque contrainte ou plutôt une réticence mutuelle sur ce sujet délicat. Sa pensée, je le crois, avait en partie deviné la mienne, et elle comprenait parfaitement le silence que je gardais lorsque, parfois, nous passions la soirée ensemble devant le feu, selon notre vieille habitude, demeurant là des heures entières sans rien

nous dire, mais n'ayant aucun besoin de nous traduire par la parole ce qui nous préoccupait tous les deux.

L'époque de la Noël étant arrivée, et Agnès ne m'ayant encore fait aucune confidence nouvelle, je fus tourmenté d'un doute qui m'avait déjà plusieurs fois ému. Aurait-elle deviné, elle aussi, le véritable état de mon âme ! Craindrait-elle de me causer une trop vive peine en me révélant son propre secret ? Si cela était, mon sacrifice était nul, je ne remplissais plus mon devoir envers elle. Je résolus d'éclaircir ce doute cruel, bien résolu à renverser cette barrière si elle existait.

C'était… je ne saurais oublier la moindre circonstance de cette explication… c'était un des jours les plus sévères de l'hiver. La neige, qui était tombée la veille, couvrait la terre d'une couche peu profonde, mais durcie par la gelée. Le vent soufflait du Nord. Le matin, en regardait par ma fenêtre, je m'étais rappelé les cimes neigeuses des Alpes, inaccessibles, dans cette saison, aux pas des mortels, et je m'étais demandé quelle était la plus triste solitude, celle des régions alpines ou celle de l'Océan.

« — Vous montez à cheval aujourd'hui, Trot ? » me dit ma tante en entr'ouvrant la porte de ma chambre.

» — Oui, » répondis-je ; « je vais à Cantorbéry. La journée sera belle pour la promenade.

« — Je souhaite que votre cheval pense comme vous, » dit ma tante ; « mais, pour le moment, il est là-bas devant la maison, baissant la tête et les oreilles comme s'il préférait son écurie au grand air. »

Je ferai observer en passant que ma tante permettait à mon cheval de fouler la pelouse sacrée ; mais elle n'était pas plus tolérante qu'autrefois pour les ânes.

« — Il ne tardera pas à se réveiller, » répondis-je.

» — Du moins la promenade fera du bien à son maître, » dit ma tante en jetant un coup d'œil sur les papiers qu'il y avait sur ma table. « Ah ! mon enfant, vous passez là bien des heures. Je ne pensais pas, quand je lisais des livres, qu'il fallait tant travailler pour les faire.

» — C'est quelquefois une tâche assez rude que de les lire, » repris-je ; « quant à les écrire, ce travail a son charme, ma tante !

» — Ah ! je comprends, » dit-elle, « l'ambition, l'amour de la louange, les sympathies de ses lecteurs, et je ne sais quoi encore. Fort bien, mon enfant, comme il vous plaira.

» — Ma tante, n'avez-vous rien appris de cet attachement que vous supposez à Agnès, » lui dis-je en restant debout devant elle tandis qu'elle s'asseyait dans mon fauteuil.

Elle me regarda quelques moments avant de me répondre,

« — Je le crois, Trot.

» — Êtes-vous sûre d'avoir bien deviné ?

» — Je le crois, Trot. »

Elle fixa sur moi un tel regard d'inquiétude et de compassion, que je fis un appel à tout mon courage pour rassurer sa tendresse par un air parfaitement heureux.

« — Et qui plus est, Trot…

» — Eh bien ?

» — Je crois qu'Agnès va se marier.

» — Que le ciel la bénisse ! » dis-je gaiement.

« — Que le ciel la bénisse, et son mari aussi ! » dit ma tante.

Je fis écho aux paroles de ma tante, descendis l'escalier, m'élançai sur mon cheval et partis. Je ne pouvais plus différer l'explication que j'avais résolu de provoquer.

Je voudrais retracer les moindres incidents de cette journée : les parcelles de glace que le vent détachait des herbes et me jetait au visage, le galop mesuré du cheval sur le chemin retentissant, les sillons gelés des champs, les tourbillons de neige qui s'engouffraient dans les carrières à chaux qu'on avait ouvertes à droite et à gauche, le chariot chargé de foin qui s'arrêtait sur la hauteur et dont l'attelage exhalait un nuage de vapeur en agitant ses grelots sonores, enfin les blanches ondulations de la campagne du comté de Kent se dessinant sur l'horizon grisâtre comme sur une immense ardoise.

Je trouvai Agnès seule. Les petites pensionnaires étaient allées passer la nuit dans leurs familles ; elle lisait solitairement au coin du feu. Ayant quitté son livre en me voyant entrer, elle prit sa corbeille à ouvrage et alla se placer dans l'embrasure d'une des vieilles croisées où je m'assis auprès d'elle. Après quelques paroles gracieuses, elle me demanda des nouvelles de l'ouvrage que j'écrivais : quels progrès avais-je faits depuis ma dernière visite et quand l'aurais-je terminé ? Agnès était gaie, et elle me prédit en riant que je deviendrais trop célèbre pour qu'elle osât toujours me parler familièrement de mes œuvres.

« — Agnès, Agnès ! vous voyez, » lui répondis-je, « que je profite du temps où cela vous est encore permis, et je vous écoute. »

Pendant que je la contemplais occupée à sa broderie, elle leva les yeux et remarqua mon regard pensif.

« — Vous êtes rêveur aujourd'hui, Trotwood, » dit-elle.

« — Agnès, vous dirai-je ce que je suis venu vous dire ? »

Elle mit de côté son ouvrage, ainsi qu'elle faisait quand nous discutions une chose sérieuse, et m'écouta attentivement.

« — Ma chère Agnès, doutez-vous de ma sincérité ?

» — Non, » répondit-elle d'un air chagrin.

« — Doutez-vous que je sois encore de que j'ai toujours été pour vous ?

» — Non.

» — Vous souvenez-vous qu'à mon retour je vous exprimai du mieux que je pus ma reconnaissance pour tout ce que je vous dois, et, en même temps, ma chère Agnès, toute l'étendue de mon affection ?

» — Je m'en souviens très bien, » dit-elle avec douceur.

« — Vous avez un secret… confiez-le moi, Agnès. »

Elle baissa les yeux et trembla.

« — Ne fallait-il pas que j'apprisse tôt ou tard ce que d'autres lèvres que les vôtres m'ont appris, Agnès ? N'est-ce pas étrange que ce ne soit pas de vous la première que je sache qu'il est quelqu'un à qui vous avez donné le trésor de votre amour ? Ne me

privez pas de mon droit de connaître ce qui intéresse de si près votre bonheur. Si vous vous fiez à moi, comme vous dites que vous le faites, et je vous crois, Agnès, puisque vous me l'avez dit… que cette confidence, plus que toute autre, me prouve qu'en effet je suis votre ami, votre frère. »

Elle m'adressa un regard suppliant et presque de reproche, se leva de sa chaise, passa rapidement de l'autre côté du salon, comme si elle ne savait où aller, se couvrit le visage de ses deux mains et versa des larmes qu'il me sembla sentir tomber brûlantes sur mon cœur.

Et cependant ces mêmes larmes y réveillaient une espérance ! Oui, sans qu'il me fût encore possible de définir pourquoi ces larmes s'associaient au calme et mélancolique sourire gravé dans ma mémoire… l'espérance était plus forte que la crainte et la douleur.

« — Agnès ! ma sœur ! ma chère Agnès ! qu'ai-je fait ?

» — Laissez-moi me retirer, Trotwood. Je ne suis pas bien ; je me sens troublée. Je vous parlerai une autre fois… plus tard ; je vous écrirai. Ne me parlez pas à présent… je vous en prie. »

Je cherchai à me rappeler ce qu'elle m'avait dit précédemment dans nos mutuelles confidences. J'aurais voulu me reporter au temps où je lui racontais ma passion pour une autre et où elle me parlait de son affection désintéressée… Mais je ne voyais plus qu'elle…

« — Agnès ! » m'écriai-je, « je ne puis supporter l'idée que je viens de faire couler vos larmes. Ma chère amie, si vous êtes malheureuse, je veux partager votre chagrin. Si vous avez besoin de

secours et de conseils, que je puisse vous en offrir ; si vous avez un poids sur le cœur, que je puisse essayer de l'alléger. Pour qui pourrais-je vivre, Agnès, si ce n'était pour vous.

» — Oh ! grâce ! Je ne suis plus moi-même… Une autre fois !… »

Telles furent les uniques paroles que je pus distinguer dans sa réponse.

Étais-je donc égaré par une erreur de mon égoïsme, ou, une fois que l'espérance m'avait lui, le secret d'Agnès m'intéressait-il plus que je n'avais osé le penser d'abord ? J'insistai.

« — Non, Agnès, il m'est impossible de vous laisser ainsi !… Pour l'amour du ciel, Agnès, ne nous méprenons pas l'un sur l'autre ; après tant d'années écoulées, après tout ce qui s'est passé depuis que nous nous connaissons, je dois vous parler clairement. Si vous supposez que je puisse envier à un autre le bonheur que vous lui apporterez, que je ne saurai pas me résigner à vous voir choisir un protecteur qui vous sera plus cher que moi, que je ne me contenterai pas d'être le témoin respectueux et satisfait de votre vie heureuse, vous avez tort : je ne mérite pas ce soupçon. Je n'ai pas tout-à-fait souffert en vain ; vous ne m'avez pas en vain instruit par votre exemple. Il n'est pas le moindre alliage d'égoïsme dans ce que je sens pour vous. »

Elle était devenue plus calme, et bientôt, encore pâle toutefois, elle se tourna vers moi et me dit :

« — Je dois à votre amitié pure pour moi, à votre amitié dont je ne doute pas, Trotwood… de vous déclarer que vous êtes dans l'erreur. Je ne puis faire davantage. Si, quelquefois dans ma vie,

j'ai eu besoin de secours et de conseils, ni conseils ni secours ne m'ont manqué ; si j'ai été quelquefois malheureuse… je ne le suis plus ; si j'ai eu un poids sur le cœur… il est devenu bien léger ; si j'ai un secret, ce n'est pas… un secret nouveau… et ce n'est pas… ce que vous supposez. Je ne puis le révéler ni le partager. Il est à moi seule depuis long-temps, et il doit rester à moi.

» — Agnès ! arrêtez… un moment ! »

Elle se retirait, mais je la retins. — « Dans le cours de ma vie. Ce secret… ce n'est pas un secret nouveau ! » — De nouvelles idées, de nouvelles espérances, traversaient mon esprit…

L'avenir m'apparaissait tout autre. « — Ma chère Agnès ! vous que je respecte et honore… vous que j'aime d'un amour si dévoué ! Quand je suis venu ici aujourd'hui, je croyais que rien ne m'arracherait cet aveu… je croyais que je l'aurais gardé dans mon cœur jusqu'aux jours de ma vieillesse. Mais, Agnès, si, en effet, je puis me bercer de l'espérance qu'il m'est encore possible de vous donner un nom plus doux, plus tendre que le nom de sœur… »

Ses larmes coulèrent ; mais ce n'était plus comme celles qu'elle avait versées le moment d'auparavant, et je vis à travers ses larmes briller mon espérance.

« — Agnès ! toujours mon guide et mon meilleur appui ! si vous aviez été plus occupée de vous-même que de moi lorsque nous grandissions ici ensemble, je crois que ma vagabonde imagination ne se serait jamais égarée loin de vous. Mais vous étiez si supérieure à moi, vous m'étiez si nécessaire dans toutes les espérances et les déceptions de ma première jeunesse, que l'habitude de vous prendre pour confidente et de compter sur vous en toute circonstance, devint ma seconde nature… L'amitié supplanta ain-

si mon premier sentiment, sentiment plus tendre que cette amitié même… l'amour que j'éprouve pour vous ! »

Nouvelles larmes… larmes de joie… et moi je l'embrassai, je la tins pressée sur mon cœur… comme j'avais, le matin encore, désespéré de pouvoir jamais le faire.

« — Quand j'aimai Dora… et je l'aimai tendrement, Agnès, vous le savez…

« — Oui, » s'écria-t-elle… « je suis ravie de vous l'entendre dire.

» — Quand je l'aimai… alors même mon amour eût été incomplet sans votre sympathie ; vous me l'accordâtes, et je m'y abandonnai tout entier. Quand je la perdis, Agnès, que serais-je devenu sans vous ? »

En parlant je la tenais encore embrassée ; je sentais son cœur battre contre le mien et sa main tremblante sur mon épaule ; je la voyais me sourire à travers ses larmes.

« — Je partis, chère Agnès, en vous aimant, je demeurai loin de mon pays en vous aimant, je revins en vous aimant ! »

Je voulus alors lui raconter les luttes de mon cœur et la résolution que j'avais formée ; j'essayai de tout lui révéler, de me montrer à elle avec toute la sincérité de mes sentiments. Elle sut quelle espérance j'avais étouffée, quelle résignation s'était imposée mon amour, quel sacrifice je venais faire ce jour-là même, fidèle à mon dévouement. Si elle m'aimait de son côté, si elle consentait à me donner sa main, je n'étais digne d'un tel bonheur que par la victoire que j'étais parvenu à remporter sur ma passion même… Ma chère Agnès, pendant que je me révélais ainsi à

toi, je crus voir l'âme de ma femme-enfant me sourire par tes yeux, m'encourager et m'approuver, bien sûre que le tendre culte de sa mémoire serait toujours sacré pour Agnès et pour moi.

« — Je suis si heureuse, Trotwood ; mon cœur est si plein de son bonheur… et cependant il est quelque chose que je dois dire.

» — Ma bien-aimée, parlez ! »

Elle posa ses deux mains sur mes épaules, me regarda avec son calme céleste, et me dit :

« — Devinez-vous ce que c'est ?

» — Je ne veux pas le deviner ; je veux que vous me le disiez, mon Agnès !

» — Eh bien ! c'est que… je vous ai toujours aimé ! »

Ah ! nous étions heureux… nous étions heureux ! nous pleurions, mais ce n'était pas sur les épreuves par lesquelles nous avions passé (les siennes plus pénibles que les miennes). Non ! nos larmes étaient les larmes de notre bonheur… être ainsi unis pour ne plus nous séparer !

Àla nuit tombante nous allâmes nous promener, Agnès et moi, dans la campagne. La sérénité de nos âmes semblait partagée par l'air glacé de cette soirée d'hiver. La nuit s'était étoilée, et, levant les yeux ensemble, nous remerciâmes Dieu de nous avoir conduits à cette douce félicité.

Rentrés à la maison gothique, nous nous assîmes dans l'embrasure de notre fenêtre favorite. La lune brillait ; Agnès la contemplait ; mon regard suivait le regard d'Agnès. Devant ma pensée se déroula la longue route de Londres à Douvres, et j'y

aperçus un enfant harassé de fatigue, presque nu, abandonné de tous… Cet enfant devait un jour sentir battre contre son cœur le cœur d'Agnès.

Le lendemain, l'heure du dîner allait sonner quand nous parûmes chez ma tante. Peggoty nous dit qu'elle était dans mon cabinet… C'était son orgueil de tenir ce cabinet toujours en ordre pour moi. Nous la trouvâmes là près du feu.

« — Bonté du ciel ! » s'écria ma tante en nous apercevant, « que m'amenez-vous ici ?

» — Agnès ! » répondis-je.

Comme nous étions convenus de ne rien dire d'abord, ma tante ne fut pas peu déconcertée. Elle m'adressa un regard plein d'espérance quand je répondis : « Agnès ; » mais mon air étant toujours le même, elle ôta ses lunettes et les essuya avec un geste de désespoir.

Néanmoins elle fit à Agnès un accueil cordial, et nous allâmes bientôt, tous les trois, prendre place à la table du dîner. Deux ou trois fois, ma tante remit ses lunettes pour m'examiner ; mais, chaque fois, elle les ôta et les essuya, au grand déplaisir de M. Dick, qui savait que c'était un mauvais symptôme.

« — À propos, ma tante, » dis-je après le dîner, « j'ai parlé à Agnès de ce que vous m'aviez dit.

» — Trot, » répondit ma tante en devenant toute rouge, « vous avez eu tort et vous n'avez pas tenu votre promesse.

» — Vous n'êtes pas fâchée, ma tante, j'espère ? Je suis sûr que vous serez charmée d'apprendre qu'Agnès n'a point d'attache-

ment malheureux.

» — Tout cela n'a pas le sens commun, » répliqua ma tante.

Comme ma tante semblait très contrariée, je crus devoir couper court à sa contrariété. Je m'approchai de son fauteuil avec Agnès, en passant un bras autour de sa taille, et nous nous penchâmes tous les deux vers elle dans cette attitude. Ma tante mit ses lunettes, frotta vivement ses deux mains l'une contre l'autre, et, pour la première fois de sa vie, que je sache, eut une légère attaque de nerfs.

L'attaque de nerfs fit accourir Peggoty. Ma tante, revenue à elle-même, se leva, embrassa Peggoty, puis embrassa M. Dick, également surpris de cet honneur : puis elle leur dit pourquoi, et nous fûmes tous heureux.

Je ne pus découvrir si, dans notre dernière conversation de la veille au matin, ma tante avait commis une fraude pieuse ou s'était réellement méprise sur l'état de mon cœur. Quand je voulus l'interroger là-dessus :

« — Ne vous ai-je pas dit, » me répliquait-elle, « qu'Agnès allait se marier ? et n'ai-je pas dit vrai ? Que voulez-vous de plus ? »

Nous fûmes mariés au bout d'une quinzaine. Traddles et Sophie, le Dr Strong et M Strong assistèrent seuls à notre noce sans bruit. Ces bons amis nous laissèrent ravis de notre félicité. Resté tête à tête avec Agnès, je serrai sur mon cœur celle à qui je devais toutes les bonnes inspirations de ma vie, celle en qui se concentraient toutes mes affections et toutes mes pensées, celle que j'aimais d'un immortel amour.

« — Mon cher mari, » me dit Agnès, « maintenant que je puis vous appeler de ce nom, j'ai encore un secret à vous révéler.

» — Parlez, ma bien-aimée.

» — Vous vous souvenez que le soir où Dora mourut, elle vous envoya me prier de monter auprès d'elle ?

» — Oui.

» — Eh bien ! elle me dit… devinez-vous ce que c'était ?

» — Je crois le deviner, » répondis-je en serrant plus tendrement sur mon cœur la femme qui m'aimait depuis si long-temps.

« — Elle me dit qu'elle me faisait une dernière prière et me léguait un dernier devoir à remplir.

» — Et c'était…

» — Que moi seule j'occuperais la place qu'elle laissait vacante. »

Agnès, à ces mots, pencha la tête sur mon sein et pleura : je mêlai mes larmes aux siennes, quoique nous fussions si heureux.

Troisième partie · Chapitre 23

Ce que j'ai voulu raconter de mes souvenirs est à peu près terminé. Il est cependant un incident qui reste gravé dans ma mémoire, un incident dont j'aime à m'entretenir quelquefois, et sans lequel un des fils dont ma vie a été tissue ne serait pas démêlé.

La renommée et la fortune avaient souri à mon ambition ; mon bonheur domestique était parfait ; mon mariage durait depuis dix ans. Un soir, Agnès et moi nous étions assis près du feu, dans notre maison à Londres, et trois de nos enfants jouaient dans le salon, quand on m'annonça un étranger qui désirait me parler.

On lui avait demandé s'il venait pour affaires ; il avait répondu non. Il ne venait que pour le plaisir de me voir et il venait de bien loin. C'était un vieillard, dit mon domestique, et il avait l'air d'un fermier.

Comme cela paraissait mystérieux aux enfants, et ressemblait d'ailleurs au début d'une des histoires favorites qu'Agnès leur racontait quelquefois, une histoire dans laquelle entrait d'abord un mauvais génie, revêtu d'un vieux manteau, qui haïssait tout le monde, l'arrivée du vieillard qui ressemblait à un fermier produisit quelque émotion. Un de nos garçons posa sa tête sur les genoux de sa mère pour être à l'abri du danger, — la petite Agnès (notre fille, l'aînée de nos enfants), laissa sa poupée sur une chaise pour la représenter, s'enveloppant elle-même dans les rideaux de la croisée et regarda de là ce qui allait survenir.

« — Qu'il entre, » dis-je.

Bientôt parut un vieillard aux cheveux blancs et au teint hâlé, qui s'arrêta en entrant dans la pénombre de la porte. La petite Agnès, séduite par son air vénérable, oublia sa peur curieuse, courut à lui pour le prendre par la main, et je n'avais pas encore vu son visage, que ma femme s'écria d'une voix émue et charmée : « C'est M. Daniel Peggoty ! »

C'était M. Daniel Peggoty : vieux d'années à présent, mais d'une robuste et verte vieillesse. Quand notre première émotion fut calmée et qu'il s'assit devant le feu avec les enfants sur ses genoux, j'admirai cette mâle et digne figure que l'âge avait respectée et même embellie.

« — M. Davy, » me dit-il en me réjouissant le cœur par le nom qu'il me donnait dans mon enfance… « M. Davy, je bénis l'heure où je vous revois avec votre bonne et fidèle femme.

» — C'est une heure que je bénis aussi, mon vieil ami ! » m'écriai-je.

« — Et ces jolis enfants, » dit M. Daniel Peggoty, « ces boutons de rose ! ah ! M. Davy, vous n'étiez pas plus grand que le plus petit des trois, quand je vous vis pour la première fois. Émilie était de la même taille et notre pauvre Cham n'était encore qu'un gros garçon.

» — Le temps m'a plus changé, moi, qu'il ne vous a changé, vous, depuis lors, » dis-je. « Mais il faut que ces petits drôles aillent se coucher, et comme il n'y a pas, en Angleterre, d'autre maison qui doive être la vôtre, où enverrai-je chercher vos bagages ?… (Avez-vous encore le vieux sac noir qui voyageait tant avec vous ?) Après cela nous boirons un verre de grog de Yarmouth, et nous causerons ensemble des événements qui se sont passés depuis dix ans.

» — Êtes-vous seul ? » demanda Agnès.

« — Oui, Madame, » répondit-il en lui baisant la main, « tout seul. »

Nous le fîmes asseoir entre nous deux, ne sachant comment lui témoigner tout le plaisir que nous avions de le revoir ; cela me faisait du bien d'écouter la voix de sa vieille amitié, écho vivant de quelques-uns de mes souvenirs les plus tristes et aussi les plus doux.

« — J'avouerai, » dit M. Daniel Peggoty, « que c'est beaucoup d'eau à traverser que de venir de l'Australie en Angleterre pour n'y demeurer que quelques semaines. Mais l'eau, surtout l'eau salée, est comme mon élément, et puis, je pensais aux amis au milieu desquels je me retrouve en ce moment… élément — moment ! j'ai fait des vers sans le savoir, peut-être, car cela rime, n'est-ce pas ?

» — Et retournez-vous donc si tôt en Australie ? » demanda Agnès, charmée de cette gaîté du vieillard.

» — Oui, Madame ; je l'ai promis à Émilie avant de m'embarquer. Vous voyez que je n'ai pas rajeuni en prenant des années, et il était temps de faire ce voyage, ou il aurait été bientôt trop tard pour l'entreprendre ; mais je m'étais toujours promis de venir voir M. Davy et sa charmante femme dans le bonheur de leur ménage, avant que je fusse devenu trop vieux. »

Il nous souriait avec sa cordialité, — Agnès écarta quelques boucles de ses cheveux blancs qui lui tombaient sur les yeux.

« — Et maintenant racontez-nous, » lui dis-je, « tout ce qui vous est arrivé depuis dix ans.

» — C'est une histoire bientôt racontée, » répondit-il ; « nous avons cherché à réussir et nous avons réussi. Le commencement a été peut-être un peu dur ; il a fallu travailler avec courage ; mais

le courage ne nous a pas manqué, et le succès est venu en son temps. Notre ferme a prospéré, nos troupeaux ont prospéré, la Providence, en un mot, bénie soit-elle, a conduit toutes nos affaires pour le mieux, et, grâce à son secours, un bonheur a succédé à un autre. C'est toujours ainsi, quand on s'en rapporte à la Providence ; si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain !

» — Et Émilie ? » demandâmes-nous en même temps Agnès et moi.

» — Émilie ! Madame, après que vous lui eûtes fait vos adieux, se mit à prier pour vous ; et, cette prière, elle la répéta tous les jours, non-seulement sous la voile du navire, mais encore sous notre toit en Australie. Quand nous eûmes perdu de vue les côtes d'Angleterre, on m'apprit le malheur qui était arrivé à Yarmouth, et que M. Davy nous avait caché dans sa tendre sollicitude pour nous… Je ne voulus pas moi-même l'apprendre encore à Émilie, tant elle était triste déjà, tant je craignais que ce ne fût un coup trop cruel pour elle ; mais comme nous eûmes des malades à bord, elle en prit soin, et puis il y avait les enfants de nos compagnons d'émigration… elle en prit soin aussi. Cette distraction, celle de faire du bien, la soutint pendant la traversée.

» — Et quand l'apprit-elle ?

» — Je n'avais encore parlé de rien un an après, » dit M. Daniel Peggoty. « Nous habitions alors une retraite solitaire, au milieu des plus beaux arbres et des rosiers grimpants de ce pays, qui couronnaient de leurs guirlandes le faîte de notre cabane. Pendant que j'étais à travailler dans les champs, vint un voyageur du comté de Norfolk, en Angleterre. Nous lui fîmes, comme de juste, l'accueil hospitalier qu'on ne refuse d'ailleurs à personne

dans la colonie. Il avait un vieux journal et un récit imprimé de la tempête de Yarmouth. Voilà comment Émilie en eut la première nouvelle. Quand je rentrai le soir, je trouvai qu'elle savait tout. »

Il prononça ces derniers mots d'une voix triste et avec cette grave tristesse qu'exprimait autrefois sa belle tête quand il était malheureux.

« — Et quel fut l'effet de cette nouvelle sur Émilie ? » demandâmes-nous.

» — Elle en fut long-temps, très long-temps affectée, » dit-il, « quoique aujourd'hui elle soit tout-à-fait remise de cette longue émotion : la solitude finit par lui faire du bien, — la solitude avec les occupations de notre ferme ; car elle se mêle de tout, elle conduit tout elle-même. Vous ne reconnaîtriez peut-être plus mon Émilie à présent, M. Davy ?

» — Est-elle si changée ?

» — Je ne sais trop, parce que je la vois tous les jours ; mais quelquefois je le pense. Vous verriez une femme mince, aux traits délicats, dont les yeux bleus sont toujours tendres, portant la tête un peu penchée, parlant d'une voix calme, presque timide… Telle est Émilie, » ajouta-t-il en regardant la flamme de la cheminée, comme si sa nièce chérie avait été évoquée par ce tendre souvenir.

Nous l'écoutions en silence.

« — Les uns pensent, » poursuivit-il, « qu'elle eut une affection malheureuse, les autres qu'elle allait se marier quand la mort rompit son mariage. Personne ne sait ce qui en est. Émilie aurait pu trouver bien des maris ; mais, « mon oncle, m'a-t-elle

souvent répété, c'est fini pour toujours. » Douce et gaie avec moi, réservée quand nous ne sommes pas seuls, ne trouvant aucun lieu trop loin quand il s'agit d'enseigner un enfant, de soigner un malade ou de rendre quelque service à une jeune mariée (quoiqu'elle ait fait plusieurs mariages sans assister à un seul), aimée de tous et de son oncle plus que de personne, patiente et recherchée par quiconque souffre ou a du chagrin… telle est mon Émilie. »

Il passa la main sur ses yeux et cessa de regarder le feu en étouffant un soupir.

« — Martha est-elle toujours avec vous ? » demandai-je.

« — Martha, » répondit-il, « s'est mariée, M. Davy, la seconde année de notre émigration. Un jeune laboureur, qui avait fait halte chez nous en conduisant les chevaux de son maître d'un établissement à un autre, proposa de la prendre pour femme (les femmes sont rares en Australie). Il avait quelques économies et désirait cultiver une ferme pour son compte. Martha me consulta et me pria de lui raconter toute son histoire. Je le fis, et le jeune laboureur persista ; ils se marièrent, et ils vivent dans un canton isolé où ils sont à quatre cents milles d'aucune ville ou bourgade, n'entendant d'autres voix que la leur et celles des oiseaux.

» — M Gummidge ?… »

En faisant cette question, je réveillai un souvenir plaisant, car M. Daniel Peggoty partit d'un grand éclat de rire et se frictionna les jambes avec ses deux mains, comme il faisait autrefois quand on racontait quelque bonne histoire dans la maison-navire.

« — Le croiriez-vous ? » répondit-il. « La brave femme a reçu des offres de mariage ; le cuisinier d'un navire, qui s'était fait colon, ne proposa-t-il pas à M Gummidge de l'épouser ? C'est vrai comme je vous le dis, M. Davy ! »

Je n'avais jamais vu Agnès rire de si bon cœur. La folle gaîté de M. Daniel Peggoty avait été contagieuse pour elle, et, à mon tour, je me serais volontiers tenu les côtés pendant que notre hôte se frottait de nouveau les jambes.

« — Et que répondit M Gummidge ? » demandai-je quand je pus retrouver mon sérieux.

« — M Gummidge, » reprit M. Daniel Peggoty, « au lieu de dire : « Merci ! je vous suis bien obligée, je ne veux pas me marier à mon âge, » que fit-elle, M. Davy ? M Gummidge saisit un baquet plein d'eau qui était à côté d'elle et en coiffa la tête du coq, qui se mit à crier au secours. J'accourus et le délivrai. »

Àces mots, M. Daniel Peggoty de rire encore aux éclats, Agnès et moi faisant chorus.

« — Mais il faut que j'ajoute, pour être juste envers la bonne femme, » poursuivit-il quand nous eûmes assez ri, « qu'elle a été pour Émilie et pour moi ce qu'elle avait promis d'être ; c'est la meilleure, la plus serviable, la plus complaisante, la plus prévenante des créatures. Je ne l'ai pas surprise une seule fois à se lamenter, alors même que nous arrivions et que tout était nouveau pour nous dans la colonie. Depuis que nous avons quitté l'Angleterre, si elle pense encore à l'ancien, elle n'en parle plus.

» — Et permettez-moi aussi, » dis-je, « de vous parler de M. Micawber. Il a soldé toutes les obligations contractées par lui

ici… y compris son billet à Traddles, vous vous en souvenez, chère Agnès… J'en conclus qu'il a prospéré ; mais quelles sont les dernières nouvelles que vous pouvez nous donner de M. Micawber ? »

M. Daniel Peggoty sourit, et, fouillant dans la poche de sa redingote, en tira un paquet de papiers parmi lesquels il choisit une gazette.

« — Vous allez le savoir, M. Davy, » dit-il. « M. Micawber a quitté la campagne et il s'est établi à Port-Middlebay-Harbour, où il y a ce que nous appelons une ville et un port.

» — M. Micawber était donc dans le même district que vous ? » demandai-je.

» — Oui, il y a fait parfaitement ses affaires aussi ; il s'était mis de cœur à la colonisation, et, aujourd'hui, le voilà un des magistrats de Middlebay-Harbour.

» — Un magistrat ? dites-vous. »

M. Daniel Peggoty avait déplié le journal, qui s'intitulait le Port-Middlebay times, et, pour toute réponse, il m'indiqua du doigt un paragraphe que je lus à haute voix :

☞ « Hier a eu lieu, dans la grande salle de l'hôtel, le banquet offert à notre concitoyen distingué Wilkins Micawber, Esq., juge de paix du district de Port-Middlebay. La foule était immense ; elle se pressait sur les escaliers et dans les couloirs. On estime qu'il y avait à table plus de quarante-sept convives, etc., etc. Tout ce qu'il y a de plus fashionable parmi le beau sexe de Port-Middlebay était accouru pour faire honneur à un membre aussi considéré et aussi populaire de la colonie. Le docteur Mell (le directeur

de l'école élémentaire de Port-Middlebay) présidait le banquet, ayant à sa droite l'honorable M. Micawber. La nappe enlevée, on a chanté le Non vobis, qui a été admirablement exécuté (et nous avons facilement reconnu le timbre argentin de ce remarquable amateur, Wilkins Micawber fils aîné). Les toasts patriotiques se sont succédé comme d'usage et ont été accueillis avec transport par les fidèles sujets de Sa Majesté. Le docteur Mell a prononcé un discours plein de sentiment, terminé par la santé suivante : « À notre illustre convive, l'ornement de notre ville ! Puisse-t-il ne nous jamais quitter que pour son propre bonheur, et puisse-t-il prospérer tellement parmi nous, qu'il lui devienne impossible d'être plus heureux ailleurs ! » Il est difficile de décrire l'enthousiasme excité par ce toast ; les applaudissements ont retenti comme le tumulte d'une tempête ; enfin, le silence ayant été obtenu, Wilkins Micawber, Esq., s'est levé pour remercier. Notre feuille n'ayant point encore son personnel complet de sténographes, nous n'essaierons point de suivre pas à pas notre éloquent concitoyen dans les périodes fleuries de sa harangue. Il nous suffira de dire que l'orateur a prononcé un chef-d'œuvre. Il a plus particulièrement touché son auditoire lorsque, s'adressant aux plus jeunes de ceux qui l'écoutaient, il a retracé les pénibles débuts de sa carrière et conseillé à ceux qui auraient l'espoir de réussir comme lui, d'éviter « les écueils financiers qu'on appelle des lettres de change, et ces bas-fonds qu'on appelle des dettes d'une liquidation difficile. » Les larmes ont coulé des yeux les plus mâles. On a porté ensuite, entre autres santés, celles du docteur Mell, de M Micawber (qui a salué gracieusement du haut de la galerie réservée, où une constellation de belles dames assistait au banquet en le décorant de leurs charmes et de leurs toilettes) ; de M Bedger Begs (née Miss Micawber) ; de M Mell ; de M. Wil-

kins Micawber fils aîné (qui a excité des rires convulsifs en répondant avec sa gaieté originale, qu'il se sentait incapable de remercier par un discours, mais qu'il demandait la permission de remercier par une chanson) ; enfin, celle de toute la famille Micawber, etc., etc. À la conclusion des toasts, les tables et les chaises ont disparu comme par un effet de magie, et la salle du banquet s'est transformée en une salle de bal. Parmi les fidèles de la déesse Terpsichore qui ont foulé le parquet sous leurs légers pas jusqu'à ce que les premiers rayons du soleil levant aient fait pâlir les lustres, on a surtout remarqué Wilkins Micawber, Esquire, fils aîné, et l'aimable Miss Helena, quatrième fille du docteur. »

Je relisais les lignes où figurait le nom du docteur Mell, charmé de reconnaître dans une situation plus heureuse le pauvre M. Mell, jadis triste maître d'étude du pensionnat de mon magistrat de Middlesex, lorsque M. Daniel Peggoty m'indiqua un autre paragraphe du journal où, attiré par mon propre nom, je lus l'épître suivante :

À DAVID COPPERFIELD, LE CÉLÈBRE AUTEUR.

» Des années se sont écoulées depuis que j'avais le bonheur de voir de mes yeux celui dont le burin a fait connaître la physionomie à une grande partie du monde civilisé, physionomie familière surtout à l'imagination de ses nombreux lecteurs.

» Mais, mon cher Monsieur, quoique les circonstances (circonstances indépendantes de ma volonté) m'aient arraché à la société personnelle de l'ami et du compagnon de ma jeunesse, je n'ai pas perdu de vue son essor glorieux !

En vain les vastes mers mugissent entre nous,
Rough seas between us braid ha' roared, (Burns.)

elles ne m'ont pas empêché de participer aux banquets intellectuels que cet ami nous sert dans ses ouvrages.

» Je ne puis donc, mon cher Monsieur, laisser partir de ces lieux un individu que nous estimons et respectons, vous et moi, sans profiter de cette occasion de vous remercier publiquement, par la voix de la presse, en mon nom, et j'ose ajouter au nom de tous les habitants de Port-Middlebay, des jouissances dont vous êtes le merveilleux instrument.

» Continuez, mon cher Monsieur ! Vous n'êtes pas inconnu ici, vous n'êtes pas inapprécié. Quoique éloignés, nous ne sommes ni oublieux de nos amis, ni tristes, ni (je puis ajouter) lents à les louer. Nul ne nous blâmera de nous appliquer cette variante du vers de Goldsmith :

« Remote, un friended melancoly and slow. »

» Continuez, mon cher Monsieur, votre vol d'aigle. Les habitants de Port-Middlebay peuvent, du moins, prétendre à le suivre avec délices, amusement et instruction !

» Au nombre des yeux qui se tournent vers vous de cette partie du globe, on trouvera toujours, tant qu'il aura vie et lumière,

En parcourant les autres colonnes du Middlebay Times, je reconnus que M. Micawber était un correspondant diligent et estimé de ce journal. Il y avait, dans le même numéro, une autre lettre de lui relativement à un pont. En tête des annonces, on faisait espérer au public la seconde édition d'un recueil de ses lettres, en un joli volume, avec des augmentations considérables,

et je me trompe fort si l'article principal n'était pas aussi de M. Micawber.

Le nom de M. Micawber revint plusieurs fois dans nos entretiens avec M. Peggoty, qui passa presque toutes ses soirées avec nous pendant son séjour à Londres. Ce séjour dura environ un mois. Sa sœur et ma tante se rendirent à Londres pour le voir. Quand il partit, Agnès et moi nous allâmes faire nos adieux à notre hôte sur le pont du navire qui le ramenait en Australie.

Nous ne le reverrons plus dans ce monde.

Mais, avant de nous quitter, il était allé à Yarmouth pour visiter un petit marbre que j'avais fait placer dans le cimetière en mémoire de Cham. Tandis qu'à sa prière, je copiais la simple inscription gravée sur le monument, je le vis se baisser pour cueillir une touffe de gazon avec un peu de terre.

« — C'est pour Émilie, » dit-il, « M. Davy, je le lui ai promis ! »

Troisième partie · Chapitre 24

Et maintenant mon histoire écrite est finie. Je veux, pour la dernière fois, avant de clore ces pages, jeter un regard derrière moi.

Je me vois, avec Agnès à mon côté, faisant le voyage de la vie. Je vois nos enfants et nos amis autour de nous ; j'entends le bruit de plusieurs voix qui ne me sont pas indifférentes, le long du chemin.

Quels sont les visages que je distingue les premiers dans ces groupes qui vont et viennent ? Les voici tous, se tournant vers

moi au moment où j'adresse la question à ma pensée.

C'est ma tante, portant des lunettes d'un numéro plus fort, vieille femme de quatre-vingts ans au moins, mais toujours droite et ferme marcheuse, qui fait sa promenade de six milles tout d'une traite dans la saison d'hiver.

Avec elle et ne la quittant pas, c'est Peggoty, ma vieille bonne, portant aussi lunettes, accoutumée à coudre tous les soirs le plus près possible de la lampe, et ne s'asseyant jamais pour travailler sans un petit bout de bougie, un ruban à mesurer roulé dans un moulin en miniature, et une boite à ouvrage dont le couvercle est orné d'une image représentant le dôme de Saint-Paul.

Les joues et les bras de Peggoty, si fermes et si rouges dans mon enfance, alors que je m'étonnais que les oiseaux ne vinssent pas la becqueter de préférence aux pommes, ses joues et ses bras n'ont plus cette éblouissante fraîcheur de ses beaux jours. Ses grands yeux noirs, qui assombrissaient tout son visage de leurs reflets, se sont affaiblis, quoiqu'ils brillent encore. Mais l'index de sa main, si rude que je le comparais à une râpe à muscade, est toujours le même, et quand je vois le plus petit de nos garçons aller et venir entre ma tante et elle, je me rappelle l'essai de mes premiers pas d'enfant dans le salon de Blunderstone. Nous avons consolé ma tante de son ancien désappointement : elle est la marraine d'une vraie Betsey Trotwood, et Dora (qui vient après Betsey) dit elle-même que ma tante la gâte.

Quelque chose encombre la poche de Peggoty : c'est le livre des Crocodiles, un peu avarié depuis le temps et auquel manquent quelques feuillets déchirés, mais que ma vieille bonne montre aux enfants comme une précieuse relique. Rien ne m'a-

muse comme de regarder un petit garçon, portrait vivant de son père, qui lit à son tour l'histoire des crocodiles et me rappelle mon ancienne connaissance Brooks de Sheffield.

Au milieu de mes garçons, pendant les vacances, je vois un vieillard qui fabrique des cerfs-volants gigantesques et les suit des yeux dans les airs avec une joie inexprimable. Il me secoue la main cordialement et me dit à l'oreille avec un clignement d'œil significatif : « — Trotwood, vous serez enchanté d'apprendre que je compte finir mon Mémoire quand je n'aurai plus rien à faire… Votre tante est la femme la plus extraordinaire du monde, croyez-moi. »

Quelle est cette dame à la taille recourbée, s'appuyant sur une canne et tournant vers moi un visage sur lequel quelques traces de son ancienne beauté et de son orgueil hautain luttent vainement contre l'expression d'une raison égarée ? Elle est dans un jardin, et, près d'elle, se tient une dame plus jeune, aux traits anguleux, avec une cicatrice sur la lèvre. Écoutons ce qu'elles disent.

« — Rosa, j'ai oublié le nom de Monsieur. »

Rosa se penche à son oreille et lui dit : « C'est M. Copperfield.

» — Je suis charmée de vous voir Monsieur ; j'observe avec peine que vous êtes en deuil. J'espère que le temps sera clément pour vous. »

Sa compagne impatiente la gronde, lui dit que je ne suis pas en deuil, veut qu'elle me regarde mieux et s'efforce de réveiller sa mémoire ; mais elle :

« — Vous avez vu mon fils, Monsieur, êtes-vous réconciliés ? »

Elle fixe sur moi un regard plus attentif, porte une main à son front, exhale un gémissement, et s'écrie soudain d'une voix terrible : — Rosa, rapprochez-vous de moi… il est mort ! »

Rosa s'agenouille à ses pieds, tantôt la caresse, tantôt lui reproche le passé et lui dit avec un accent farouche : « Je l'aimais plus que vous ! » puis la prend dans ses bras et l'y berce, comme un enfant qu'on veut endormir. Ainsi je les laisse, ainsi je les retrouve, ainsi elles continuent de vivre depuis dix années.

Quel est ce navire de l'Inde qui va entrer à pleines voiles dans le port ? Quelle est cette dame anglaise mariée à un vieux Crésus grondeur d'Écosse ! Est-ce bien Julia Mills ?

Oui, Julia Mills, elle-même, recherchée dans se toilette, d'humeur revêche, avec un domestique noir qui lui présente des cartes de visites ou des lettres sur un plateau d'or, et une femme de chambre, au teint cuivré, coiffée d'un madras roulé autour de sa tête, pour lui servir son thé dans son boudoir. Mais Julia ne tient plus de journal, ne chante plus la romance du chant de mort de l'amour ; elle se querelle sans cesse avec son vieux Crésus écossais, sorte d'ours au teint jaune ; Julia est plongée dans l'or jusqu'au menton, elle ne parle plus que d'or, ne pense plus à autre chose. Je l'aimais mieux dans le désert de Sahara.

Ou peut-être est-ce là le vrai désert de Sahara ! car vainement Julia possède une riche maison, vainement elle reçoit nombreuse compagnie et donne tous les soirs de somptueux dîners, je n'aperçois autour d'elle aucune verdure, rien qui puisse aboutir à un fruit ou à une fleur.

Moi aussi je vois ce que Julia appelle « la société ; » j'y rencontre M. Jack Maldon, qui conserve sa place lucrative, raillant la

main qui la lui fit donner, et me parlant du docteur Strong comme d'une charmante antiquaille. Ah ! si la société est ce rendez-vous de messieurs et de dames à la tête vide, si la bonne éducation consista à affecter l'indifférence pour tout ce qui peut avancer ou retarder les progrès de la race humaine, je crois, Julia, que nous sommes vraiment égarés dans votre désert de Sahara et que nous ferions mieux de retrouver une issue pour en sortir.

Et vous voilà aussi, Docteur, toujours notre excellent ami, travaillant à votre Dictionnaire… (qui en est à la lettre D) et heureux dans votre intérieur avec votre femme ! Salut au Vieux-Général, qui n'exerce plus la même influence dans la maison.

Je viens à vous le dernier dans votre étude d'homme de loi, mon cher Traddles. Dans cette étude, on est affairé tout de bon à la fin : la tête de mon ami commence à être chauve, nais les cheveux qui lui restent sont plus indociles que jamais, irrités par le frottement continuel de la perruque des avocats. Sa table est couverte d'épaisses piles de papiers, et je lui dis en promenant mon regard autour de nous :

« — Si Sophie était votre clerc, à présent, Traddles, elle aurait assez de besogne.

» — Vous avez bien raison de le dire, mon cher Copperfield ; mais c'était un heureux temps que le temps où nous demeurions cour d'Holborn. N'est-ce pas, mon ami ?

» — Alors que Sophie vous disait que vous seriez juge un jour ? mais on n'en parlait pas au Barreau comme on en parle aujourd'hui.

» — À tout événement, dit Traddles, si jamais je suis juge…

» — Mais vous savez bien que vous le serez.

» — Eh bien ! mon cher Copperfield, quand je le serai je dirai encore que c'était un bon temps que le temps où nous demeurions cour d'Holborn. »

Nous nous promenons bras dessus bras dessous. Je dois dîner en famille chez Traddles, c'est le jour de naissance de Sophie, et, en nous promenant, Traddles me raconte comment il doit s'estimer heureux :

« — Réellement, mon cher Copperfield ; j'ai réussi en tout au gré de mes vœux. Mon beau-père, le révérend Horace, a obtenu un bénéfice ecclésiastique de quatre cent cinquante livres sterling par an ; nos deux garçons reçoivent la meilleure éducation et se distinguent par leurs progrès comme par leur bon caractère. Trois de mes belles-sœurs sont mariées avantageusement, trois vivent avec nous, et les trois autres dirigent la maison de leur père depuis le décès ; de M Crewler : toutes sont heureuses.

» — Excepté…

» — Excepté la Beauté de la famille, » dit Traddles ; « oui, c'est malheureux pour elle d'avoir épousé un indigne vagabond : la pauvre fille s'est laissée séduire par de faux-semblants d'élégance ; mais, maintenant que nous sommes débarrassés de ce vaurien et qu'elle vit avec nous, il faut que nous la consolions de notre mieux. »

La maison de Traddles est justement une de ces maisons où Sophie et lui se logeaient en imagination dans leurs promenades tête à tête. C'est une maison assez vaste ; mais Traddles tient ses

papiers dans son cabinet de toilette et ses bottes avec ses papiers. Sophie et lui ont pris leurs chambres à l'étage supérieur, réservant les meilleures pour la Beauté et les deux autres sœurs. Ils n'ont pas de chambres de reste, parce que tantôt un motif, tantôt un autre y amènent continuellement d'autres sœurs encore. Entrons : elles accourent toutes au-devant de nous et se font embrasser par Traddles, bientôt essoufflé. Là est établie à perpétuité la pauvre Beauté, veuve et mère d'une petite fille. C'est le jour de naissance de Sophie, ai-je dit, aussi aurons-nous à table les trois sœurs mariées avec leurs maris, le frère de l'un de ceux-ci, un cousin et la sœur d'un des maris, qui me paraît être fiancée au cousin. Traddles, toujours simple et sans façon comme jadis, s'asseoit au bas bout de la table comme un patriarche, et Sophie, à l'autre bout, est toute radieuse : un beau surtout, qui n'est pas en métal anglais (non plus que les couverts) décore le milieu de la table.

Et maintenant je termine, quoiqu'à regret, et toutes ces joyeuses physionomies s'évanouissent. Un seul visage reste, un seul qui me sourit d'un céleste sourire.

Je tourne la tête et je le vois dans sa belle sérénité. Ma lampe ne jette plus qu'une pâle lueur… j'ai écrit tard dans la nuit ; et cependant je ne suis pas seul… elle est là qui me tient compagnie, celle sans laquelle je ne serais rien.

Ô Agnès, ô âme de ma vie, puisses-tu me regarder ainsi quand je sentirai que le dernier sommeil va me fermer les yeux. Quand les réalités de ce monde s'évanouiront pour moi comme les images de mes souvenirs, puissé-je te trouver là, du doigt me montrant le ciel !

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/David_Copperfield_%28Traduction_Pichot%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.